This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

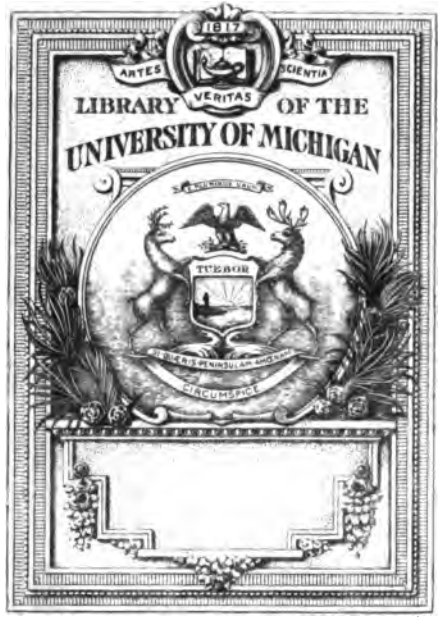
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

D,

NES.

theatre

Année 1806.

Nivose.

Le 24. Sophie Arnoult — B. R. et R.

Pluviose.

Le 9. Le Jaloux Malade — Dupaty

22 — Les femmes Coleres — Dupaty, Moreau et Francis

Ventose.

Le 4. La Laitiere de Bercy — Jewsin et Chatel.

Germinal.

Le 19. Arlequin Tyran — Tournay, Desangiers et Francis
Voc. 1806

Floréal.

Le 28. La Parisienne a Madrid — Maurice.

Prairial, rien d'Imprimé

Messidor.

Le 5. La metamorphose — Bourguignon.

Thermidor.

le 19. Mav.elle Gaussin. — Chazet.

29. — Le Vaudeville au camp de Boulogne — B. R. et D.

Fructidor.

le 13. Les Templiers — Chazet et Lafortelle.

13. — La Pièce tombée — Dupaty, Moreau et Dubois

29. La Duegne et le Valet — Gersin et Chazet

Vendemiaire Du 14.

le 9. Une heure de Caprice — Gersin et année

Ardinnaire.

le 4. La Jeune Mère — Dupaty.
Voir 1806.

Frimaire.

le 12. Les Valets de Campagne — Gersin
Voir 1806.

Nivose.

le 7. Les Ecriteaux — B. R. et Des fontaines

Théâtre de Vaudeville

SOPHIE ARNOULD,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. BARRÉ, RADET ET DESFONTAINES,

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, en ~~pluviôse~~ an 13.

24 Nivôse

Prix : 1 franc 50 centimes.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 18.

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mlle ARNOULD, actrice de l'Opéra,	Mme BELMONT.
Mlle BEAUMÉNARD, actrice des Français,	Mme DORSAN.
Mlle HENRIETTE, fille de Dumont,	Mme THÉSIGNY.
ROSE, femme de chambre de Mlle Arnould,	Mlle DELISLE.
LE CHEVALIER,	M. JULIEN.
MILORD SPLEEN,	M. SEVESTE.
M. DUMONT, père d'Henriette,	M. CHAPELLE.
AUGUSTE, jeune musicien, amant d'Henriette,	M. HENRY.
ARMAND, comédien français,	M. HIPPOLYTE.
VALENTIN,	M. FICHET.
BOURGUIGNON, valet de M. Armand,	M. CARPENTIER.
FRANÇOIS, petit cuisinier de Mlle Arnould,	M. FRÉDÉRIC.
DIFFÉRENS PERSONNAGES.	

La scène est à Paris chez Mlle Arnould, dans un salon.

Sauv. Dram. Fd. Rom. Dept
12-23-33

SOPHIE ARNOULD,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, HENRIETTE, ROSE.

ROSE, *les introduisant.*

VENEZ, mes enfans; quoiqu'il soit un peu matin pour voir Mlle Arnould, je suis sûre de lui faire plaisir en lui annonçant que vous êtes là.

AUGUSTE.

Pourtant si cela dérangeait...

HENRIETTE.

Nous reviendrions tantôt.

ROSE.

Non, non; elle me gronderait si je vous laissais aller sans l'avertir. *(Elle entre dans la chambre de Mlle Arnould.)*

SCÈNE II.

AUGUSTE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Tu vois, Auguste, comme on va nous annoncer tout de suite à Mlle Arnould.

AUGUSTE.

Oui, ma chère Henriette, et j'ai dans l'idée que nous serons bien reçus.

HENRIETTE.

Chez elle cela ne peut être autrement.

AIR : *Des femmes plus d'un censeur.*

De son talent, de son esprit
Tout le public est idolâtre;
On l'applaudit, on la chérit
A la ville comme au théâtre:
Or, je ne doute point qu'Arnould
A notre zèle ne réponde:
Comme on la reçoit bien partout,
Elle reçoit bien tout le monde.

AUGUSTE.

Elle est si aimable!

HENRIETTE.

Si prévenante! Je n'ose pas dire que je suis bien aise qu'elle ait été en prison; mais c'est bien heureux pour nous; sans cela nous ne la connaîtrions pas.

AUGUSTE.

C'est vrai pourtant.

HENRIETTE.

Mais pourquoi l'avaient-ils mise au fort l'Evêque?

AUGUSTE.

Pourquoi?... A présent je le sais; on me l'a conté hier.

HENRIETTE.

Tu vas me le dire.

AUGUSTE.

Imagine-toi qu'un jour du mois dernier Mlle Arnould avait eu à souper plusieurs grands personnages : voilà que

monsieur le lieutenant de police a voulu savoir qui étaient ces grands personnages ; il a fait venir Mlle Arnould.

HENRIETTE.

Bah !

AUGUSTE.

Mademoiselle, lui a-t-il dit, où avez-vous soupé tel jour? — Je ne m'en souviens pas, monseigneur. — Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde. — Vraisemblablement. — Vous aviez entr'autres des personnes de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes? — Je ne m'en souviens pas. — Vous ne vous souvenez pas des personnes de distinction qui ont soupé chez vous? — Non, monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se souvenir de ces choses-là. — Oui, monseigneur ; mais devant un homme comme vous je ne suis plus une femme comme moi.

HENRIETTE.

C'est une bien jolie réponse.

AUGUSTE.

Si jolie, que monseigneur s'est fâché, et l'a envoyée en prison.

HENRIETTE.

En prison pour ça?

AUGUSTE.

Oui ; mais quand le ministre l'a su il a ri, et au bout de vingt-quatre heures il a fait sortir la prisonnière.

HENRIETTE.

Ces vingt-quatre heures-là nous ont été bien utiles : Mlle Arnould a vu mon père ; elle s'y est intéressée.

AUGUSTE.

Parce qu'elle a su que c'était un honnête homme.

HENRIETTE.

Oh, sûrement. Etre en prison pour dettes quand on nous doit plus que nous ne devons! c'est bien dur!

AUGUSTE.

Ton père n'est pas le seul que la banqueroute de ce gros négociant ait mis dans l'embarras.

HENRIETTE.

Il n'y est peut-être pas dans l'embarras, ce monsieur.

AUGUSTE.

Oh! je t'en réponds qu'il n'y est pas! Ah! nous avons grand besoin de compter sur l'avenir, car le présent est bien triste.

HENRIETTE.

Air du vaudeville de Frosine.

Mon père gémit en prison;
Son malheur seul en est la cause.

AUGUSTE.

Et pour cette unique raison
Le mien à notre hymen s'oppose.

HENRIETTE.

Nous souffrons de même tous deux;
Ma tristesse est comme la tienne:
Nous sommes encor trop heureux
Que l'Amour nous soutienne.

ENSEMBLE.

Nous sommes, etc.

HENRIETTE.

Voici Mlle Arnould.

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mlle ARNOULD.

Mlle ARNOULD.

Pardon, mes enfans; je vous ai fait attendre.

AUGUSTE.

C'est à vous de nous pardonner.

HENRIETTE.

Nous étions si empressés de vous voir!

Mlle ARNOULD, *d'un ton caressant.*

Vraiment vous en êtes bien aises?

HENRIETTE.

Air du vaudeville des Amans sans amour.

En entrant dans votre demeure
J'éprouvais un charme secret.

AUGUSTE.

Mais y venir de si bonne heure
C'est peut-être bien indiscret.

Mlle ARNOULD.

Agissez-en toujours de même;
Chez moi jamais d'heure à choisir:
Quand je reçois les gens que j'aime,
C'est toujours l'heure du plaisir.

HENRIETTE.

Ce plaisir-là est pour tous ceux qui vous approchent.

Mlle ARNOULD.

Ah ça, mes amis, parlons d'affaires; parlons de vous, de

votre père... avez-vous quelque espérance de lui rendre bientôt sa liberté?

HENRIETTE.

Mon dieu, non : où trouver les dix mille francs qu'il nous faut pour cela?

Mlle ARNOULD.

Si je les avais vous ne les attendriez pas long-tems : par malheur je me trouve un peu gênée dans ce moment-ci; mais je crois pourtant que je pourrai venir au secours de votre père.

HENRIETTE.

Ah, mademoiselle!...

Mlle ARNOULD.

Il faut encore un peu de patience : quant à vous, M. Auguste, je puis vous répondre de la place que vous desirez; j'en ai la promesse du directeur.

AUGUSTE.

Serait-il possible!

Mlle ARNOULD.

Fils d'un luthier, élevé dans la musique, vous devez de plein droit entrer à l'orchestre de l'Opéra.

AUGUSTE.

Et de ce moment plus d'obstacle à notre mariage.

HENRIETTE.

Ah, mademoiselle! si cela était...

AUGUSTE.

Quel bonheur!

HENRIETTE.

Air du vaudeville de l'Opéra Comique.

Je vous devrais la liberté
D'un père qui vous intéresse!

AUGUSTE.

Je tiendrais de votre bonté
Et mon état et ma maîtresse!

HENRIETTE.

Bien loin de jamais oublier
L'excès de votre bienfaisance,
Nous ne pourrions trop publier
Notre reconnaissance.

Mlle ARNOULD.

Mes amis!...

Même air.

S'il se peut soyons bienfaisans,
Mais sans parler de bienfaisance:
Tâchons d'être reconnaissans,
Sans parler de reconnaissance.
Point de phrases, point de pathos;
De l'amitié ce sont les clauses:
N'employons jamais de grands mots
Pour de petites choses.

AUGUSTE.

Mais comment ne pas vous exprimer....

Mlle ARNOULD.

Voilà qui est dit. *(A Henriette.)* Allez consoler votre père. *(A Auguste.)* Allez faire vos écoliers; revenez me voir bientôt : reposez-vous sur mon zèle, et n'oubliez pas notre petit traité. Point de remercimens.

HENRIETTE.

Il faudra donc vous obéir.

HENRIETTE ET AUGUSTE.

AIR : *Vraiment oui, c'est demain.*

Nous nous tairions tous deux;
Mais, en comblant nos vœux,
Vous liriez dans nos yeux
Que nous sommes heureux.

Mlle ARNOULD.

Oui, de votre bonheur
Je verrai la douceur:
Ce sera pour mon cœur
Le prix le plus flatteur.

HENRIETTE ET AUGUSTE, *en s'en allant.*

Je vais à votre cœur
Devoir tout mon bonheur;
Et pour moi ce bonheur
Aura plus de douceur.

SCÈNE IV.

Mlle ARNOULD, *ensuite* ROSE.

Mlle ARNOULD.

Ces jeunes gens m'intéressent beaucoup... ils sont honnêtes, ils sont malheureux... rien n'est plus commun... *(A Rose qui entre:)* Ai-je des lettres?

ROSE, *les lui donnant.*

Des lettres et des billets.

Mlle ARNOULD.

Le chevalier n'est pas venu?

ROSE.

Non, mademoiselle.

Mlle ARNOULD.

Cela m'étonne. *(Regardant une adresse.)* Ah! c'est de monsieur le duc *(Elle lit)* « Ma chère Arnould, j'ai du noir « dans l'ame; j'ai besoin qu'on me fasse rire, et je vous de- « mande à souper pour ce soir. » *(Repliant le billet.)* Je suis bien fâchée du noir de votre ame, mon cher duc; mais point

de souper chez moi que tous les billets de ma loterie ne soient placés, et il m'en reste encore vingt.

ROSE.

Mais, mademoiselle, vous faites une loterie, à cinq louis le billet, d'une chaîne...

Mlle ARNOULD, *parcourant ses lettres.*

Qui vaut dix mille francs, mademoiselle.

ROSE.

Je ne vous connais pas cette chaîne-là.

Mlle ARNOULD.

Hé bien, mademoiselle, vous la connaîtrez.

ROSE.

Et il vous reste encore vingt billets?

Mlle ARNOULD.

Oui; je voudrais bien qu'il ne m'en restât plus. *(Ouvrant une autre lettre.)* Ceci est de la petite Eugénie.

ROSE.

Cette jolie petite blonde?

Mlle ARNOULD, *après avoir lu.*

Elle m'emprunte mes diamans pour un bal.

ROSE.

On attend la réponse.

Mlle ARNOULD, *se mettant à écrire.*

Je vais la faire. *(Lisant ce qu'elle écrit :)* « Ma bonne amie,

AIR : *Fournissez un canal.*

« Vous savez que dans tous les tems
« A vous obliger je suis prête:
« Vous demandez mes diamans;
« Avec plaisir je vous les prête.

« Que ne puis-je emprunter de vous
« Vos quinze ans et votre figure!
« Contente de cette parure,
« Je vous laisserais mes bijoux. »

ROSE.

Ah, mademoiselle, de ce côté-là vous n'avez rien à emprunter.

Mlle ARNOULD, *pliant sa lettre.*

Donnez mon écrin.

ROSE.

Entrez, monsieur. *(Elle va au secrétaire, prend l'écrin, et le donne, avec la lettre de Mlle Arnould, au laquais qui entre:)* Vous donnerez cela à votre maîtresse. *(Le laquais sort.)* Est-ce que mademoiselle ne dine pas ici?

Mlle ARNOULD.

Non; je vais à la campagne.

ROSE, *à part.*

Tant mieux; je le ferai savoir à Bourguignon.

Mlle ARNOULD, *regardant le timbre d'une lettre.*

Londres!.. Ah! celle-ci est de monsieur le comte : *(Elle ouvre la lettre)* vraiment je suis honteuse de ne l'avoir pas lue la première.

ROSE.

Pourquoi donc, mademoiselle? aux derniers les bons.

Mlle ARNOULD, *lisant.*

Ah, mon dieu, comme il est fâché!

ROSE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

Mlle ARNOULD, *riant.*

Il est jaloux, ma pauvre Rose.

ROSE.

De monsieur le chevalier peut-être?

Mlle ARNOULD.

Justement.

ROSE.

Oh, quelle idée! jaloux d'un chevalier de Malte!

Mlle ARNOULD, *lisant.*

Et très-jaloux.

ROSE.

C'est bien à lui de se plaindre, après ce que nous savons!

Mlle ARNOULD.

Ce sont ceux-là qui crient le plus haut... Il faut lui répondre.

ROSE, *tandis que sa maîtresse écrit.*

Oui, courrier par courrier : en pareil cas on doit riposter sur-le-champ. Ces messieurs sont bien étranges, bien ridicules!... plus ils nous font de mauvais tours, plus ils deviennent ombrageux... le moindre petit homme qui rôde autour de nous, les voilà aux champs.

Mlle ARNOULD, *écrivant.*

C'est affreux!

ROSE.

Je serais bien curieuse de savoir ce que vous répondez.

Mlle ARNOULD.

Mais pour peu que cela te fasse plaisir...

ROSE.

Beaucoup.

Mlle ARNOULD.

Tu sais qu'en ces occasions-là je ne te cache rien.

ROSE.

J'écoute.

Mlle ARNOULD, *lisant.*

Monsieur le comte...

Air du vaudeville d'Alcibiade.

« D'infidélités envers moi
« Si par fois vous fûtes coupable,
« Le chevalier que je reçoi
« Doit vous sembler bien redoutable:
« Qui mieux que lui peut en effet
« Prendre parti dans nos querelles?
« Tout chevalier de Malte est fait
« Pour combattre les infidèles. »

ROSE.

Que peut-il dire à cela?... rien. *(Elle annonce en sortant.)* Monsieur le chevalier.

SCÈNE V.

Mlle ARNOULD, LE CHEVALIER.

Mlle ARNOULD.

Déjà!

LE CHEVALIER.

Ah! ne m'en parlez pas; mon maudit procès....

Mlle ARNOULD.

Est-ce qu'il est perdu?

LE CHEVALIER.

Plût au ciel! il ne m'ennuirait plus.

Mlle ARNOULD.

Comment, monsieur, vous vous ennuyez de plaider, d'être en rapport avec les aimables favoris de Thémis!

LE CHEVALIER.

Oh ! je sais très-bien que j'ai tort ; mais que voulez-vous....

AIR : *Du partage de la richesse.*

Ce sont des gens que je révère
Que ces messieurs les gens de loi ;
Mais depuis deux heures, ma chère,
Ils me tiennent bloqué chez moi.
Contre procureurs et notaires
Jugez si je suis en courroux !
Tous m'ont parlé de mes affaires ;
Aucun ne m'a parlé de vous.

Mlle ARNOULD.

C'est fort joli ce que vous dites là ; mais s'il n'y avait que de l'esprit...

LE CHEVALIER.

De l'esprit près de vous ! on ne s'avise pas d'en avoir.

Mlle ARNOULD.

Je ne sais pas si je dois vous remercier, car il y a beaucoup de gens qui ne me donnent de l'esprit que pour avoir le plaisir d'ajouter que je suis méchante.

LE CHEVALIER.

Je ne pense pas du tout comme ces gens-là.

Air de la croisée.

Quoiqu'il soit vrai que du prochain
Par fois vous aimiez à médire,
S'il vous échappe un trait malin,
C'est sans aucun dessein de nuire ;
Et dans le monde tous les jours
Nous voyons plus d'une bonne ame
Faire plutôt cent mauvais tours
Qu'une bonne épigramme.

Mlle ARNOULD.

AIR : *Dans ce salon où du Poussin.*

Hélas! on m'en prête souvent
Qui pour le moins sont indiscrètes,
Et par fois un journal m'apprend
Que c'est Arnould qui les a faites.
Sans me croire beaucoup d'esprit,
Je ne me crois pas assez bête
Pour avoir ni pensé ni dit
Tous les bons mots que l'on me prête.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous, on ne prête qu'aux gens riches. Ah ça, nous passons la journée au bois de Boulogne.

Mlle ARNOULD.

Oui, c'est arrangé.

LE CHEVALIER.

Vous ne chantez pas aujourd'hui dans Castor?

Mlle ARNOULD.

Non; c'est la débutante; et puis je suis enrhumée.

LE CHEVALIER.

Sans doute : quand on va au bois de Boulogne...

Mlle ARNOULD.

Ce n'est pas une plaisanterie; j'ai réellement la poitrine fatiguée.

LE CHEVALIER.

Combien serons-nous?

Mlle ARNOULD.

Mais d'abord vous et moi, Armand et Mlle Gogo Beaumenard de la Comédie française.

LE CHEVALIER.

Bien. Armand, aussi bon convive que bon comique, et Gogo Beauménard, aussi gai à table qu'au théâtre.

Mlle ARNOULD.

Et enfin la jolie Camille della comedia italiana.

LE CHEVALIER.

Les trois spectacles! à merveille : mais le charmant amoureux, le petit Clairval, est-ce qu'il ne viendra pas?

Mlle ARNOULD.

Non; il est un peu indisposé.

LE CHEVALIER.

Ah! tant pis; c'est un fort aimable garçon, et j'aime autant sa personne que son talent. A propos, on dit que le cher milord Spleen est brouillé avec Gogo.

Mlle ARNOULD.

Mon dieu oui, et j'en suis fâchée; je comptais lui faire prendre quelques billets de ma loterie.

LE CHEVALIER.

La rupture ne m'étonne pas; comment un homme si sérieux pouvait-il s'accoutumer à la gaité d'une rieuse éternelle?

Mlle ARNOULD.

Mais très-bien; les gens gais conviennent fort à ceux qui ne le sont pas; et puis il espérait apprendre d'elle le bon ton, les usages et la langue française.

LE CHEVALIER.

Vraiment?

Mlle ARNOULD.

AIR :

D'un savant grammairien français
J'ai voulu lui donner l'adresse:
C'était un très-bon maître, mais
Monsieur voulait une maîtresse.

LE CHEVALIER.

Il voyait bien; pour ses progrès
Un étranger, ne vous déplaise,
En apprend bien moins d'un Français
Qu'il n'en apprend d'une Française.

Mlle ARNOULD.

Il est certain que Mlle Beauménard est en état de faire d'aimables écoliers.

LE CHEVALIER.

Elle a tout ce qu'il faut pour cela. Mais à quelle heure partons-nous?

Mlle ARNOULD.

Dans une heure, et le rendez-vous est ici.

LE CHEVALIER.

Moi il faut que je passe au faubourg Saint-Honoré, chez ma vieille parente; de là j'irai vous rejoindre à la porte Maillot... Eh, bon dieu! j'oubliais....

Mlle ARNOULD.

Quoi donc?

LE CHEVALIER.

Un opéra qu'un auteur m'a chargé de vous remettre.

Mlle ARNOULD.

Un opéra!

LE CHEVALIER.

Il n'est qu'en cinq actes: on voulait me le lire; je n'ai pas jugé à propos de m'y exposer.

Mlle ARNOULD, *prenant le poëme.*

Ainsi, vous ne savez pas ce que c'est?

LE CHEVALIER.

Non; mais l'auteur assure que le sujet est intéressant, le

plan bien conçu, l'ouvrage bien conduit, et quant au style, vous verrez, m'a-t-il dit.

Air du vaudeville d'Arlequin Afficheur.

Quinault est fade et langoureux;
Voltaire est trop philosophique:
A les éviter tous les deux
Dans chaque scène je m'applique.

Mlle ARNOULD.

L'auteur se connaît en écueils:
Eviter Quinault et Voltaire,
C'est bien entre deux beaux fauteuils
Vouloir s'asseoir à terre.

UN LAQUAIS, *annonçant.*

Milord spleen.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MILORD.

Mlle ARNOULD.

Ah! milord, nous parlions de vous tout à l'heure.

MILORD.

Mademoiselle, c'était...

LE CHEVALIER.

Enchanté de vous voir, milord.

MILORD.

Monsieur, je étais fort content aussi.

LE CHEVALIER.

Comment vont les plaisirs, la gaîté? vous amusez-vous toujours beaucoup?

MILORD.

Je ne me amusais pas du tout, monsieur.

Mlle ARNOULD.

Mais tant pis.

MILORD.

Mademoiselle, je venais prier vous de faire à moi un grand service.

Mlle ARNOULD.

Un service! parlez, milord.

LE CHEVALIER.

Je vous laisse.

MILORD.

Monsieur n'est pas de trop, il pouvait rester.

LE CHEVALIER.

Non; je sortais.

Mlle ARNOULD.

Vous ne vous ferez pas attendre?

LE CHEVALIER.

Non, non. *(Bas à Mlle Arnould.)* Prenez-garde à ce petit étourdi-là. *(Il sort en riant.)*

SCÈNE VII.

Mlle ARNOULD, MILORD.

MILORD.

Mademoiselle, vous connaissez le malheur qui me arrivait?

Mlle ARNOULD.

Un malheur!

MILORD.

Je étais brouillé avec Mlle Beauménard.

MLLE ARNOULD.

C'est ce qu'on m'a dit : pourquoi donc cela?

MILORD.

C'était un chose diabolique. Vous savez qu'elle avait un petite chien?

MLLE ARNOULD.

Médor, joli épagneul.

MILORD.

Hé bien! il ne était plus joli ; il était mort à présent,

MLLE ARNOULD.

Ah! pauvre petite bête!

MILORD.

C'était moi que je étais le cause.

MLLE ARNOULD.

Comment?

MILORD.

L'autre jour le petit chien il venait, comme toujours, pour mordre les jambes à moi; cette fois je perdais le patience, je donnai un coup de pied avec le jambe, et le petit alors il allait mourir là-bas, contre l'autre mur.

MLLE ARNOULD.

Ah, milord! quel coup de pied!

MILORD.

Oui, je m'étais bien aperçu que j'avais touché un peu trop fort; il n'était plus tems : Mlle Beauménard il était fort dans le colère, et m'avait appelé un brital, un bitor, un Jacques Rosbif, et moi je me étais en allé bien triste, bien fâché....

MLLE ARNOULD.

Je le crois, vous qui êtes naturellement humain.

MILORD.

C'était le vivacité, voyez-vous : je voulais réparer le mal, et je portais après à elle un autre petit animal anglais très-joli...

Mlle ARNOULD.

Hé bien?

MILORD.

Hé bien ! elle avait pris le petit bête et jeté par le fenêtre, et il était venu mort sur le pavé.

Mlle ARNOULD.

Encore ! mais c'est le massacre des innocens que cette histoire-là.

MILORD.

Depuis alors quand j'allais à la maison le porte il était fermé toujours, et je venais prier vous de parler à elle pour moi, afin de faire le paix avec.

Mlle ARNOULD.

Je ne demande pas mieux ; mais vous vous êtes fait là une mauvaise affaire.

MILORD.

C'est égal ; vous étiez le meilleure amie, et moi j'étais fort attaché pour elle.

Air du vaudeville des Deux Veuves.

J'aime son air et ses façons ;
Cela m'était très-profitable ;
Depuis que je prends ses leçons
Je me trouvais plus agréable.
Des mots que je n'entendais rien
Elle m'avait montré l'usage ;
Mais je sens qu'elle pouvait bien
Me rendre savant davantage.

Mlle ARNOULD.

Allons, milord, je dîne aujourd'hui avec Beauménard, et je vous promets de lui parler pour vous.

MILORD.

Ah, mademoiselle! alors j'étais sûr et satisfait beaucoup, extrêmement.

Mlle ARNOULD.

Mais service pour service.

MILORD.

Dites.

Mlle ARNOULD.

J'ai mis en loterie une chaîne de dix mille francs, à cinq louis le billet, et j'en ai encore là...

MILORD.

Donnez tout.

Mlle ARNOULD.

Quoi! les vingt qui me restent?

MILORD.

Sans doute; c'était pour cent louis.

Mlle ARNOULD, *les lui donnant.*

Voici les vingt billets.

MILORD, *voyant qu'elle en a encore d'autres.*

Et les autres encore....

Mlle ARNOULD.

Non; ces dix-là je les garde pour moi.

MILORD.

J'apporte l'argent tantôt, en venant pour savoir le réponse; mais déjà je partais bien content, bien joyeux....

Mlle ARNOULD.

Je ne vous promets pas que j'aurai entièrement réussi: vous

avez fait une grande étourderie ; mais quand on reconnaît ses torts, et qu'on demande pardon....

MILORD.

Il faudra demander pardon, vous dites?

Mlle ARNOULD.

Oh! très-assurément.

MILORD.

Goddam!

Air du vaudeville de l'Avare.

Ce mot il me donnaît des crises,
Et quoiqu'un pardon il soit bon,
Je ferais plutôt cent sottises
Que de demander un pardon.
Mais ici, voyez mon bêtise!
Pressé de me raccommoder,
Je suis tout prêt de demander
Cent pardons pour une sottise.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

Mlle ARNOULD.

Enfin, voilà ma loterie remplie. (*Se mettant à son secrétaire.*) Mais ajoutons bien vîte le nom de milord sur la liste de ceux qui ont mes autres billets... Le père Dumont va sortir de prison ; les jeunes gens sont au moment de se marier... Ces chers enfans! si j'avais pu leur annoncer cela tout de suite!

SCÈNE IX.

Mlle ARNOULD, ROSE ET BOURGUIGNON.

Mlle ARNOULD.

Qu'est-ce?

ROSE.

Mademoiselle, c'est le domestique de M. Armand qui a quelque chose à vous dire.

Mlle ARNOULD.

Ah, bonjour, Bourguignon.... Est-ce que ton maître ne viendra pas avec nous?

BOURGUIGNON.

Pardonnez-moi, mademoiselle; mais c'est que....

Mlle ARNOULD.

Rose, milord a pris le reste de mes billets, et, comme je ne veux pas perdre de tems, ce soir même la loterie sera tirée chez moi à souper : voici la liste des personnes qu'il faut inviter; chargez-vous d'envoyer chez tout le monde, et prévenez mon cuisinier.

ROSE.

Cela suffit.

Mlle ARNOULD.

Dites aussi que l'on passe chez la petite Henriette, pour qu'elle vienne me parler tantôt; j'ai de bonnes nouvelles à lui annoncer.

ROSE.

J'y enverrai.

Mlle ARNOULD.

Hé bien, M. Bourguignon, qu'est-ce qui me procure le plaisir de vous voir?

BOURGUIGNON.

Mademoiselle, c'est que je voudrais bien avoir un billet d'Opéra, parce que nous ne jouons pas aujourd'hui.

Mlle ARNOULD, *souriant.*

Ah, vous ne jouez pas!

BOURGUIGNON.

Non, mademoiselle; on donne de la tragédie.

MLLE ARNOULD.

Et M. Bourguignon n'aime pas la tragédie?

BOURGUIGNON.

Du tout.

MLLE ARNOULD.

Cependant Lekain, Molé, Brisard...

BOURGUIGNON.

Je sais bien que c'est ce qu'il y a de mieux.

Air du vaudeville de l'Isle des Femmes.

Ces messieurs-là sont bien adroits
Dans les beaux vers qu'ils font entendre;
Quand ils sont en princes, en rois,
De loin on peut bien s'y méprendre.
Ces Pyrrhus, ces Agamemnons
En imposent par leur prestence;
Mais, pour nous qui les habillons,
Nous sommes dans la confidence..

MLLE ARNOULD.

Mais Rose pourrait en dire autant de l'opéra.

ROSE.

Moi, mademoiselle, je ne dis rien.

BOURGUIGNON.

Ah! l'opéra quelle différence! les décorations, la musique, la danse... c'est bien plus beau, parce que ce n'est pas si naturel.

MLLE ARNOULD.

Excellente raison. M. Bourguignon, vous allez avoir votre billet.

ROSE.

Pour deux personnes.

MLLE ARNOULD.

Ah! j'entends; mademoiselle est de la partie. *(Elle va au secrétaire.)*

ROSE, *bas à Bourguignon.*

Tu viendras dîner avec moi.

BOURGUIGNON.

A l'office?

ROSE.

Fi donc! nous serons seuls : deux couverts dans la salle à manger.

Mlle ARNOULD, *donnant le billet.*

Tenez. Rose, j'espère que vous n'oublierez pas ce que je vous ai dit, et que vous rentrerez de bonne heure.

ROSE.

Mademoiselle connaît mon exactitude.

(On entend le prélude de l'air suivant.)

Mlle ARNOULD.

Sans doute c'est Armand avec ces dames.

ROSE, *à Bourguignon.*

Viens. (*Elle sort avec lui.*)

Mlle ARNOULD, *à Rose.*

Quand les chevaux seront mis qu'on m'avertisse.

SCÈNE X.

Mlle ARNOULD, BEAUMÉNARD, ARMAND.

ARMAND et BEAUMÉNARD.

AIR : *On dit partout le monde.*

Chez notre bonne amie
Nous nous rendons gaîment:
On ne peut chez Sophie
Arriver qu'en chantant.

ARMAND.

Quand sa voix nous appelle
Les nôtres sont d'accord :
On chante moins bien qu'elle,
Mais on chante plus fort.

ENSEMBLE.

Chez notre bonne amie, etc.

ARMAND.

Salut à l'intéressante Iphigénie.

BEAUMÉNARD, *chantant.*

« Que j'aime à voir les hommages flatteurs... »

Mlle ARNOULD.

Eh, mes amis ! laissons là l'opéra et la comédie; nous en avons bien assez !

BEAUMÉNARD.

Camille ne viendra pas; elle reste auprès de Clairval.

ARMAND.

Il ne nous manque plus que monsieur le chevalier.

Mlle ARNOULD.

Il se rendra de son côté.

ARMAND.

En ce cas partons.

Mlle ARNOULD.

Dès que la voiture sera prête. *(Bas à Beauménard.)* Dis donc, Beauménard, tu ne sais pas.... milord Spleen sort d'ici.

BEAUMÉNARD.

C'est un joli garçon !

Mlle ARNOULD.

Il m'a tout conté : si tu voyais son repentir, ses remords....

BEAUMÉNARD.

Il est bien tems!

ARMAND.

Qu'est-ce que vous chuchottez donc là entre vous?

Mlle ARNOULD, *à Beauménard.*

Nous reparlerons de cela tantôt.

ARMAND.

Les femmes ont toujours quelques confidences à se faire... A propos, Mlle Arnould, j'oubliais de vous demander..... vous paie-t-on vos pensions à l'Opéra?

Mlle ARNOULD.

Pas du tout.

BEAUMÉNARD.

C'est comme les nôtres.

ARMAND.

Et pourtant Lekain, Brisard et la tendre Gaussin ont été en députation, les larmes aux yeux... pleurs inutiles; point d'argent.

BEAUMÉNARD.

Mais vous, Sophie, qui connaissez monsieur le contrôleur général...

Mlle ARNOULD.

Ah bien oui! si l'on ne paie pas ceux qui pleurent, comment voulez-vous qu'on paie ceux qui chantent? D'ailleurs nous sommes brouillés.

BEAUMÉNARD.

Brouillée avec un contrôleur-général!... maladroite!

Mlle ARNOULD.

C'est pour une petite gaîté que je me suis permise à propos d'un superbe manchon qu'il s'était donné à l'entrée de l'hiver.

ARMAND.

Contez-nous donc cela.

BEAUMÉNARD.

Oui, pour que nous le répétions.

Mlle ARNOULD.

M. le contrôleur-général !

AIR : *Un matin le gros Rénd.*

Sans manchon il peut du froid
Braver les approches;
C'est un garçon fort adroit,
Soit dit sans reproches:
Que ferait-il d'un manchon ?
Il a toujours, sans façon,
Les mains dans nos poches.

ARMAND.

Il s'est fâché pour cela ?

ROSE, *annonçant.*

Modemoiselle, les chevaux sont mis.

ARMAND.

Allons, mesdames, partons, et que la gaîté soit du voyage.

Air du vaudeville des Deux Prisonniers.

Avec zèle au plaisir des autres
Nous travaillons chaque jour:
Aujourd'hui ne songeons qu'aux nôtres;
Chacun doit avoir son tour.

Autour de notre table ronde,
Bien gais, bien libres et bien fous,
Ah! des comédiens du monde
Comme nous allons rire entre nous!

ENSEMBLE.

Avec zèle, etc.

Dans la gaîté qui nous rassemble
N'oublions pas, mes chers amis,
Que nous représentons ensemble
Les grands spectacles de Paris.
Avec zèle, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE ET BOURGUIGNON, *une serviette à la boutonière.*

BOURGUIGNON.

Air du vaudeville de Jean Monnet.

Mon maître, que l'on caresse
Dans mainte bonne maison,
Dîne près de la maîtresse,
Et se met à l'unisson.
Ce festin
Le rend vain:
Moi je préfère la bonne,
(*Il passe son bras autour de Rose.*)
Qui tout bonnement nous donne
De bons mets et de bon vin. (*Ter.*)

ROSE.

On voit, mon cher Bourguignon, que nous avons dîné gaîment.

BOURGUIGNON.

Et parfaitement dîné, ma chère Rose.

ROSE.

Oh! ma maîtresse fait bien les choses quand elle est chez elle, et c'est de même quand elle n'y est pas. (*Elle arrange des tasses.*) Le café et la liqueur dans le salon.

BOURGUIGNON.

Ma foi je m'en suis bien tiré : mais je mourais de faim, et de bon cœur j'ai donné au diable ton M. Valentin.

ROSE.

Le messager de l'Opéra !

BOURGUIGNON.

Messager de malheur, qui nous a fait mettre à table un quart-d'heure plus tard.

ROSE.

Ah dame ! une indisposition subite empêche la débutante de chanter ce soir : il vient chercher ma maîtresse pour la remplacer ; il veut absolument a voir ; et je le connais, il serait encore là si je ne lui avais pas dit où elle est.

BOURGUIGNON.

Je crois que tu as eu tort : jamais, moi, je ne dis à nos semainiers où dîne mon maître.

ROSE.

Oh ! je ne risque rien ; ma maîtresse a décidé de ne pas jouer, et messieurs les directeurs auront beau la prier, ils ne la feront pas jouer : d'ailleurs elle est enrhumée.

BOURGUIGNON.

Oh ! sans doute : nous connaissons ces rhumes-là ; ces messieurs et ces dames en ont tant qu'ils veulent.

ROSE.

Et quand ils veulent.

BOURGUIGNON.

Air d'Anacréon.

Ma foi c'est une rude place
Que celle de vos directeurs ;
Sans l'autorité qui menace
Que feraient-ils de leurs chanteurs ?

ROSE.

Va, va, contre eux on a beau faire,
S'ils ont juré de résister,
L'autorité qui les fait taire
Ne saurait les faire chanter.

BOURGUIGNON.

Ce que tu dis là est très-fin, et chaque jour je m'aperçois que tu sers une femme d'esprit; aussi chaque jour mon amour augmente.

ROSE.

Tu m'aimes donc vraiment?

BOURGUIGNON.

Comment! tu viens de me donner un dîner excellent, et tu me demandes si je t'aime!

AIR : *J'arrive à pied de province.*

Chaque fois qu'ici, ma chère,
Je dîne avec toi,
Tes beaux yeux, ta bonne chère
Font le diable en moi.
Ma tête qui déménage,
Mon cœur échauffé...
Je t'en dirai davantage
Après le café.

ROSE.

(Elle sonne.) Mais il n'arrive pas le café : ce petit François est d'une lenteur!

BOURGUIGNON.

N'en dis point de mal; il nous a bien servis.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

ROSE.

Allons donc, François.

FRANÇOIS.

Un moment : ils sont plus pressés que les maîtres. Vous devriez me remercier de vous avoir fait attendre.

ROSE.

Comment, te remercier!

FRANÇOIS.

Sans doute : la petite Henriette qui voulait parler à mademoiselle R se..... vous entendez bien que si elle vous avait trouvés comme ça établis dans le salon...

BOURGUIGNON.

Mon ami, je suis fâché de vous voir à la cuisine ; vous êtes fait pour l'antichambre.

ROSE.

Hé bien, qu'est-ce que tu lui as dit à la petite Henriette?

FRANÇOIS.

De revenir ce soir, parce que Mlle Arnould a quelque chose de bon à lui dire pour son père.

ROSE.

C'est bien.

BOURGUIGNON.

Au reste, M. François, vous travaillez très-joliment, et je suis très-content de vous.

FRANÇOIS.

Et moi je suis très-content d'avoir contenté M. Bourguignon.

ROSE.

Et parce que tu es bien gentil tu vas prendre du café avec nous.

BOURGUIGNON, *s'asseyant.*

Oui, avec nous, sans cérémonie.

FRANÇOIS.

C'est bien de l'honneur pour moi.

BOURGUIGNON.

Oh! nous ne sommes pas fiers.

FRANÇOIS.

Non? hé bien, c'est étonnant.

BOURGUIGNON.

Il n'est pas bête le petit bonhomme.

FRANÇOIS.

Pardi, je le crois bien! Le garçon de cuisine de Mlle Arnould! si celui-là était bête...

BOURGUIGNON, *goûtant le café.*

Il est parfait ce café-là? *(à Rose:)* Tu as une jolie condition chez Mlle Arnould.

ROSE.

C'est vrai, et je m'y plais beaucoup.

BOURGUIGNON.

Et puis femme de chambre d'une demoiselle qui joue les déesses!... C'est comme une divinité.

FRANÇOIS.

Oh! je dis... une divinité...

ROSE.

Petit garçon, prenez votre café.

BOURGUIGNON.

Pour moi je n'ai pas une condition si brillante chez M. Armand qui porte la livrée... J'ai eu de la peine à m'y faire : le premier soir que je lui ai passé son habit de couleur je me suis dit : Me voilà donc le domestique d'un valet !

ROSE.

Mais ce valet-là est un si bon maître !

BOURGUIGNON.

Un peu vif.

ROSE.

Il en a l'air.

BOURGUIGNON.

Et le jeu. La semaine dernière est-ce qu'il n'a pas levé la main sur moi !

ROSE.

Bah !

BOURGUIGNON.

Je n'ai fait semblant de rien ; mais je me suis promis qu'il me le paierait, et il me l'a payé.

FRANÇOIS.

Combien vous a-t-il donné ?

BOURGUIGNON.

De l'argent ? fi donc !

AIR : *Mon père était pot.*

Le même soir, heureusement,
Il jouait Mascarille,
Je fus attendre le moment
Où son maître l'étrille.

Alors je me mis
A crier fort : *Bis!*
Et le *bis* fit fortune :
Par cet heureux *bis*
Gaîment je le fis
Rosser deux fois pour une.

FRANÇOIS.

Ah! si j'avais été là ça m'aurait bien amusé.

ROSE.

Il n'en a rien su.

BOURGUIGNON.

Je crois que si, car l'autre jour que j'emportais de sa loge un coup de pied, que j'avais attrapé en me retournant : « Ecoutez donc, me dit-il, M. Bourguignon, vous ne criez « pas bis. »

FRANÇOIS.

Ça m'aurait encore bien amusé.

ROSE, *à François.*

Mon ami, taisez-vous. *(A Bourguignon)* Un petit verre?

BOURGUIGNON.

Ma foi la fête est complète.

Air de l'Hommage du petit Vaudeville.

De tous les dîners le meilleur,
Et du vin par excellence;
Et puis le café, la liqueur,
Et le tout en abondance!
Sans souci
Se nourrir ainsi,
La méthode
Est assez commode:
Rien n'est plus commun aujourd'hui
Que de vivre aux dépens d'autrui.

ROSE.

Chez les riches, sans se gêner,
Que d'adroits parasites
Choisissent l'heure du dîner
Pour faire leurs visites!

ENSEMBLE.

Sans souci, etc.

ROSE, *à François.*

Allons, débarrasse tout cela.

BOURGUIGNON.

Oui, oui, débarrasse... et nous, ma chère, allons faire un tour dans la grande allée du Palais-Royal, en attendant l'heure de l'Opéra.

FRANÇOIS.

Vous êtes bien heureux, vous autres, d'aller à l'Opéra; moi il faut que je retourne à la cuisine...

ROSE.

Qu'entends-je?... une voiture!... *(Allant à la fenêtre.)* Qu'est-ce que c'est que ça?... Ah, mon dieu! c'est mademoiselle avec M. Valentin! Vous verrez qu'il l'aura décidée à jouer ce soir.

FRANÇOIS, *sortant par une porte de côté.*

Je me sauve par ici.

BOURGUIGNON, *le suivant.*

Moi de même. *(A Rose.)* Je vais t'attendre à l'office.

ROSE.

Oui..... Quelle contrariété!

SCÈNE III.

ROSE, Mlle ARNOULD, VALENTIN.

Mlle ARNOULD.

Encore une fois, M. Valentin, je vous répète que je suis hors d'état de chanter.

VALENTIN.

Mais enfin...

Mlle ARNOULD, *donnant son mantelet et ses gants à Rose.*

Tenez, Rose... Et ce chevalier qui n'est pas venu nous rejoindre!

ROSE.

Ah! c'est singulier... la petite Henriette sort d'ici... mademoiselle aurait pu la rencontrer.

Mlle ARNOULD.

Oui, je lui ai parlé.

ROSE.

Est-ce que mademoiselle ne sortira plus?

Mlle ARNOULD.

Non.

ROSE, *sortant.*

Adieu l'Opéra!

SCÈNE IV.

Mlle ARNOULD, VALENTIN.

VALENTIN.

Comment, mademoiselle, malgré mes bonnes raisons...

Mlle ARNOULD.

Je ne céderai pas, et vous avez eu grand tort de venir me chercher si loin.

VALENTIN.

Mais puisque vous êtes revenue, mademoiselle Arnould... un petit effort.

Mlle ARNOULD.

Un effort ! mais c'est à la débutante à en faire.

VALENTIN.

Cela ne se peut pas ; elle est vraiment très-indisposée.

Mlle ARNOULD.

Ah! ah!

VALENTIN.

Elle est dans son lit.

Mlle ARNOULD.

AIR : *O ma tendre musette.*

Ainsi donc voilà celle
Qui me remplacera,
Et qui doit, par son zèle,
Soutenir l'Opéra!
La jeune camarade
A son début promet;
Elle est déjà malade
Comme un premier sujet.

VALENTIN.

Cela vient de la dernière fois qu'elle a joué Armide : elle s'est livrée dans les momens de fureur, et vous savez qu'elle y produit beaucoup d'effet.

Mlle ARNOULD.

AIR : *Du curé Pomponne.*

Oh! je sais qu'elle crie autant
Qu'une autre peut le faire,
Et la demoiselle en chantant
Se met bien en colère;

Mais sa figure après son chant
N'en garde trace aucune :
Ah ! c'est vraiment
Une bonne enfant
Qui n'a point de rancune.

VALENTIN.

Une méchanceté ! c'est bien. Mais à présent il me faut une bonne parole, et je l'attends : votre dernier mot...

Mlle ARNOULD.

Mon dernier mot c'est mon premier.

VALENTIN.

Ah, Mlle Arnould !

Mlle ARNOULD.

Encore !

VALENTIN.

Castor par ordre.

Mlle ARNOULD.

Vous m'impatientez.

VALENTIN.

Vous me désolez.

Mlle ARNOULD.

Ah ! quel homme insupportable !

VALENTIN.

Quoi ! décidément vous ne voulez pas ?

Mlle ARNOULD.

Non, non, et cent mille fois non.

VALENTIN.

Il faut donc recommencer à courir... Au reste, je ne fais que cela toute l'année.

AIR : *On compterait les diamans.*

Bravant le froid comme le chaud,
Pour faire aller ballets et pièces,
Que de peines quand il me faut
Chercher nos dieux et nos déesses !
Jupiter est au gros Caillou,
Mars à la petite Pologne,
Proserpine je ne sais où...
Et Vénus au bois de Boulogne.

(Il sort.)

Mlle ARNOULD.

Comme le voilà fâché !... Il est vrai que le pauvre homme a fort à faire avec nous.

SCÈNE V.

MLLE ARNOULD, ARMAND ET MLLE BEAUMENARD.

Mlle BEAUMÉNARD, *entrant en riant.*

Ma chère amie, je te félicite ; à l'humeur que je viens de voir à M. Valentin, je devine que tu n'as pas cédé.

Mlle ARNOULD.

Jamais je ne cède en pareil cas.

BEAUMÉNARD.

Ni moi non plus.

ARMAND.

Voilà ce qui s'appelle des femmes à caractère ! j'en ai aussi, moi, du caractère ; mais cela ne me réussit pas.

AIR : *Mon petit cœur.*

Quand vainement nos semainiers me pressent,
Et que j'ai dit un non qui les confond,
Pour me flechir aux femmes ils s'adressent,
Et les coquins savent bien ce qu'ils font.

Oui, pour le peu que ces dames insistent,
Je suis toujours prêt à les écouter:
Elles ont tort quand elles me résistent;
Car je ne sais jamais leur résister.

BEAUMÉNARD.

M. Armand convient donc qu'il a le cœur tendre?

ARMAND.

Et c'est vous qui me le demandez!

Mlle ARNOULD.

« Ah! si de Mascarille,
« Madame, la nature avait fait une fille,
« Je vous laisse à penser ce qu'il en eût été! »

ARMAND.

Mlle Arnould, je ne me fâcherai point, parce que vous avez eu beaucoup d'esprit à dîner.

Mlle ARNOULD.

Ah ça, tout le monde soupe chez moi après ma loterie. Que ferons-nous jusque là?

BEAUMÉNARD.

Il est de bonne heure; si nous allions au jardin des Plantes?

Mlle ARNOULD.

Tu sais bien que je ne puis pas sortir.

BEAUMÉNARD.

Ah oui.

ARMAND.

C'est dommage; on dit qu'il est arrivé de nouveaux oiseaux.

Mlle ARNOULD.

C'est vrai; M. de Buffon m'a invitée à aller les voir.

BEAUMÉNARD.

Ah! que j'aurais voulu lui entendre expliquer tout cela!

Mlle ARNOULD.

Je le crois : Buffon ne m'a jamais parlé des merveilles de la nature sans me faire songer qu'il en était une lui-même.

ARMAND.

Vous lui auriez dit ce mot-là, et il n'en aurait pas été fâché.

Mlle BEAUMÉNARD.

Ce sera pour une autre fois; aujourd'hui nous restons.

ARMAND.

Non pas moi : je vais faire un tour aux Tuileries; j'ai un certain rôle à étudier...

Mlle ARNOULD.

Vous nous reviendrez?

BEAUMÉNARD.

Je l'espère.

ARMAND.

N'en doutez pas. *(Avec emphase.)*

« Je vais donner une heure au soin de mon empire,
« Et le reste du jour sera tout à Zaïre. »

(Il sort.)

Mlle ARNOULD, *riant.*

Quelle noblesse!

SCÈNE VI.

Mlle ARNOULD ET BEAUMÉNARD.

Mlle ARNOULD.

Si jamais Armand se met à jouer la tragédie...

BEAUMÉNARD.

Il nous fera bien rire.

Mlle ARNOULD.

Pas plus que beaucoup d'autres.

UN LAQUAIS.

Milord Spleen.

Mlle ARNOULD.

Qu'il entre; c'est de l'argent qu'il m'apporte pour ma loterie. Tous mes billets sont enfin distribués; c'est pour ce soir, et j'ai à souper tous mes actionnaires.

BEAUMÉNARD.

Ainsi, c'est donc ce soir que je gagne cette superbe chaîne que tu ne veux pas nous montrer.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MILORD.

MILORD, *prenant l'air riant.*

Ah, Mlle Beauménard! je étais fort satisfait que le hasard, le circonstance...

BEAUMÉNARD, *sévèrement, en montrant Mlle Arnould.*

Milord, voici la maîtresse de la maison.

MILORD.

Ah! c'est vrai, le leçon il était très-bonne. *(A Mlle Arnould.)* Mademoiselle, je vous priais d'excuser... Voici les cent louis que je devais à vous.

Mlle ARNOULD, *recevant un rouleau de louis.*

J'étais bien sûre de votre exactitude, milord.

MILORD.

Je ne manquais jamais à mon parole.

Mlle ARNOULD.

Je crains d'avoir été indiscrète en vous proposant...

MILORD.

Pas du tout.

Mlle ARNOULD.

Air de la Fille en Loterie.

Peut-être aurez vous des regrets
Si la chance vous est contraire.

MILORD.

Des regrets, vous-dites? Jamais;
Je fais une trop bonne affaire.
L'argent que j'apporte en ces lieux
Etait placé très-favorable.
Je vous rencontre toutes deux;
Cet plaisir était impayable.

Mlle ARNOULD.

Comment donc, milord, mais voilà de la galanterie française... Vous permettez? *(Elle se met à son secrétaire.)*

MILORD, *à Beauménard.*

Je serais encore plus souvent davantage galant, si le maître il n'était pas fâché toujours pour l'écolier.

BEAUMÉNARD.

Il est si aimable l'écolier !

MILORD.

Ah, Mlle Beauménard ! soyez persuadée que je étais beaucoup dans le désespoir de l'affliction, et que... je demandais pardon à vous... la, *(Avec effort.)* je demandais le pardon. *(Regardant Mlle Arnould.)* Ah ! le voilà.

BEAUMÉNARD.

Oui, pardon aujourd'hui, et demain vous serez maussade comme à votre ordinaire.

MILORD.

Maussade, vous dites?

BEAUMÉNARD.

Très-maussade, très-bourru.

MILORD.

Mademoiselle savait bien que plusieurs fois, de tems en tems, je étais badin et folâtre, et que je aimais le risée, le batifolage...

BEAUMÉNARD.

Ces beaux momens-là sont rares, et ils ne durent pas : pour peu qu'il m'arrive quelques-uns de mes camarades...

MILORD.

Ce n'était pas tous qui me donnaient l'humeur; c'était cet grand diable de M. Armand, qui me regardait toujours quand je parlais, et qui avait l'air de me moquer.

BEAUMÉNARD.

Et c'est pour cela que vous assommez mon chien?

MILORD.

Pour le chien je avais tort : mais puisque vous n'avez plus, et que vous n'aurez plus de petits animaux...

BEAUMÉNARD.

C'est ce qui vous trompe; j'en aurai plus que jamais, et tant pis pour ceux à qui cela ne plaira pas.

MILORD.

Hé bien, je tâcherai pour que cela il me plaira.

Mlle ARNOULD, *de son secrétaire.*

Allons, ma belle, puisque milord promet de bien vivre avec tout le monde....

MILORD.

Oui, je promettais.

Mlle ARNOULD, *sonnant, et parlant à un laquais qui entre.*

Faites porter ces cent louis chez mon procureur; cela complettera la somme dont il avait besoin : qu'il ne perde pas un moment. *(Le laquais sort.)*

MILORD, *à Beauménard.*

Hé bien... hen?...

BEAUMÉNARD, *lui donnant la main.*

Je suis trop bonne.

MILORD, *baisant sa main avec joie.*

Ah! goddam!... goddam!... je étais heureux... heureux.... que je pouvais pas dire.

Mlle ARNOULD.

AIR : *Voltaire en dépit.*

Ah! comme ces hommes prennent feu
Quand nous leur disons je vous aime!
Ce mot leur fait un plaisir extrême,
Et cela nous coûte si peu!

MILORD.

Je promettais bien que désormais
Je ne prendrai de l'humeur jamais,
Et je serai docile à l'excès,
Comme un Français.

BEAUMÉNARD.

Comme un Français.

MILORD.	Mlle ARNOULT et BEAUMÉNARD.
Puisque vous m'aimez un petit peu,	Ah! comme ces hommes prennent feu
Déjà je ne suis plus le même;	Quand nous leur disons je vous aime!
Là j'éprouvais un plaisir extrême,	Ce mot leur fait un plaisir extrême,
Et mon cœur était tout en feu.	Et cela nous coûte si peu!

Mlle ARNOULD, *à milord.*

A souper ici je vous invite.

MILORD.

Quoi! sitôt je pourrai vous revoir!

BEAUMÉNARD.

Partez donc, et revenez bien vite,
Et tâchez d'être aimable ce soir.

MILORD.

Ce soir.

BEAUMÉNARD.

Ce soir.

MILORD.

Puisque vous m'aimez, etc.

(Il sort.)

Mlle ARNOULD et BEAUMÉNARD.

Ah! comme, etc.

SCÈNE VIII.

Mlle ARNOULD ET BEAUMÉNARD.

Mlle ARNOULD.

Ce cher milord, il s'en va bien content.

BEAUMÉNARD.

Au fond, malgré ses ridicules, c'est un honnête homme, un excellent ami.

Mlle ARNOULD.

Ce qui me fait plaisir, c'est que si monsieur le chevalier est allé là bas, il s'amusera beaucoup à nous chercher.

BEAUMÉNARD.

Il va courir les quatre coins du bois.

Mlle ARNOULD.

J'en serai fort aise; une autre fois il sera plus exact.

BEAUMÉNARD.

N'est-ce pas lui que j'entends?

Mlle ARNOULD, *écoutant.*

Oui : voyons comment il va s'excuser.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Hé bien, mesdames, est-ce une plaisanterie?

AIR :

Quoi! je cours à perdre haleine
Au bois, comme une ame en peine:
Vainement je me promène
Dans l'espoir
De vous y voir.
Mais je trouve en récompense,
Tout bas je vous dis cela,
Bien des gens de connaissance
Que je ne croyais pas là:
Le président de Gernance
Avec la sensible Hortense,
Avec la vive constance,
L'abbé de Mirac
En frac.
Puis je vois
Un petit sournois
Fuir en tapinois:

C'est mon grand flandrin
De cousin
Valsin,
Rebroussant chemin,
Et donnant le bras
A mam'selle Petit-Pas.
Que de gens de connaissance
On trouve là sans qu'on y pense!
Mais ces gens de connaissance
Ne nous reconnaissent pas.

Mesdames... mesdames... quel silence! Ah! je vois ce que c'est; vous êtes fâchées contre moi parce que je me suis passé de dîner.

BEAUMÉNARD.

Comment! vous vous êtes passé de dîner?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai: au moment où j'entrais chez ma vieille tante elle a eu un évanouissement qui nous a fort alarmés; j'ai été obligé de courir avec mon cabriolet de maison en maison, sans pouvoir rencontrer son médecin. Je suis revenu chez elle; heureusement elle était beaucoup mieux, et sur-le-champ je suis parti pour aller vous rejoindre.

Mlle ARNOULD.

Bien vrai?

BEAUMÉNARD.

Oh! il n'a pas l'air de mentir.

LE CHEVALIER.

Ainsi, vous ne m'en voulez plus?

Mlle ARNOULD.

Eh mais!...

LE CHEVALIER.

De la rancune? Je n'entends pas cela. Sophie... votre main... allons..... *(Il prend sa main et la baise.)*

BEAUMÉNARD.

J'en étais sûre.

Mlle ARNOULD.

Mais, chevalier, peut-être n'auriez-vous pas dû quitter madame votre tante.

LE CHEVALIER.

Oh! il n'y a pas la moindre inquiétude; d'ailleurs je lui ai envoyé son médecin que le hasard m'a fait rencontrer au bois de Boulogne.

BEAUMÉNARD.

Mais vous y avez donc trouvé tout Paris?

LE CHEVALIER.

Oh! celui-là c'était en tout bien tout honneur: il allait voir un malade à Longchamps; et comme le docteur aime beaucoup la chasse, il cheminait vers son malade, le fusil sous le bras.

Mlle ARNOULD.

Il avait peur de le manquer.

LE CHEVALIER.

Bien, toujours la même.

SCÈNE X.

LES MÊMES, AUGUSTE, *arrivant tout effaré.*

AUGUSTE, *à Mlle Arnould.*

Ah, mademoiselle! je viens, j'accours...

Mlle ARNOULD.

Eh, mon dieu! que vous est-il arrivé?

AUGUSTE.

Vous me voyez dans le plus grand chagrin: la place que

vous avez eu la bonté de solliciter pour moi à l'Opéra, je ne l'aurai pas.

Mlle ARNOULD.

Comment, vous ne l'aurez pas !

AUGUSTE.

Non, mademoiselle : M. Francœur la donne à un autre.

Mlle ARNOULD.

Après me l'avoir promise !... formellement promise !... cela ne se peut pas.

AUGUSTE.

Rien n'est plus vrai pourtant.

Mlle ARNOULD.

Il y a quelque chose là dessous ; ce maudit Opéra est le pays de l'intrigue.

Mlle BEAUMÉNARD.

Ce n'est pas comme chez nous ; aux Français nous ne connaissons pas la plus petite menée.

ARNOULD.

On aura cabalé auprès du directeur.

AUGUSTE.

Non, mademoiselle.

Air du vaudeville de Oui et Non.

Je n'ose me plaindre de lui ;
Je n'accuse que sa faiblesse,
Et monsieur Francœur aujourd'hui
Cède à madame la duchesse.

Mlle ARNOULD, *surprise.*

La duchesse en protège un autre !

AUGUSTE, *continuant.*

Sur vous, hélas ! en ce moment
On lui donne la préférence :
Ainsi l'on refuse au talent
Ce qu'on accorde à la puissance !

Mlle ARNOULD, *réfléchissant.*

Madame la duchesse !... voilà un terrible obstacle !

AUGUSTE.

Et vous savez que tant que je n'aurai pas de place mon père ne me laissera pas marier.

LE CHEVALIER.

Mais, mon ami, le mariage est une place, une jolie place... quand la femme est jolie.

Mlle ARNOULD.

Ah, M. Francœur ! M. Francœur !... vous me le paierez !

BEAUMÉNARD.

Oh ! je n'en suis pas inquiète ; mais en attendant voilà un jeune homme dans la peine.

Mlle ARNOULD.

Que faire ?... quel parti prendre ?... J'ai beau réfléchir, je ne devine pas...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, VALENTIN, *tout essoufflé.*

VALENTIN.

Mlle Arnould ! Mlle Arnould !...

LE CHEVALIER.

Encore un désolé !

Mlle ARNOULD.

Hé bien, monsieur, me laisserez-vous tranquille ?

VALENTIN.

AIR : *Ah! monseigneur.*

Je n'en puis plus. Ah! quelle humeur!
Quelle humeur a M. Francœur!
Que deviendra-t-il aujourd'hui?
De grâce, ayez pitié de lui;
Jouez, ou bien l'on fermera,
Et l'on n'aura
Point d'Opéra.

BEAUMÉNARD.

Comment, point d'Opéra!

VALENTIN.

Oh, mon dieu, non... sans mademoiselle...

Mlle ARNOULD.

Vous dites, M. Valentin, que sans moi...

VALENTIN, *recommençant le refrain.*

Jouez, ou bien l'on fermera, etc.

Mlle ARNOULD, *à part.*

Oh, la bonne occasion! *(Bas à Auguste.)* Mon ami, vous aurez votre place.

AUGUSTE.

Comment?

Mlle ARNOULD.

Même air.

Retournez vers monsieur Francœur,
Et rendez-lui sa bonne humeur:
Je chanterai; mais aujourd'hui
J'attends quelque chose de lui;
Ce soir il me l'accordera,
Ou l'on n'aura
Point d'Opéra.

VALENTIN.

Ah, Mlle Arnould, je reconnais bien là votre zèle!

BEAUMÉNARD, *au chevalier.*

Je la devine.

LE CHEVALIER.

Et moi aussi.

Mlle ARNOULD.

Dites à Francœur de m'attendre dans ma loge; il est indispensable que je lui parle avant toute chose. *(Elle sonne.)*

VALENTIN.

Il n'y manquera pas, j'en réponds. Je vais lui rendre la vie.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *hors* VALENTIN.

Mlle ARNOULD, *à Rose qui paraît.*

Vîte, mes chevaux, et tout ce qu'il me faut pour jouer ce soir.

ROSE.

Quoi, mademoiselle, malgré votre indisposition...

Mlle ARNOULD.

Allez. *(Rose sort.)* M. Francœur, je vous tiens.

AUGUSTE.

Vous croyez qu'il osera retirer sa promesse à madame la duchesse?

Mlle ARNOULD.

Il a besoin de moi.

Air du vaudeville des Petits Savoyards.

Pour lui, dans cette conjoncture,
Je consens à faire un effort;
Mais pour vous il faudra d'abord
Qu'il me donne sa signature.
A mon tour je ferai la loi;
J'obtiendrai ce que je desire,
Ou madame la duchesse pour moi,
Jouera le rôle de Thélaïre.

LE CHEVALIER, *riant.*

La duchesse en Thélaïre!... Ah, parbleu, je voudrais l'y voir!... Au surplus, Sophie, vous avez raison.

Mlle BEAUMÉNARD.

Sans doute : le rang, la puissance, c'est bien; mais le talent avant tout.

Mlle ARNOULD, *prenant la partition.*

Voyons pourtant si je pourrai chanter.

LE CHEVALIER.

Oh que oui.

AUGUSTE.

Ah, mademoiselle! ce sacrifice...

Mlle ARNOULD.

Prenez ce violon.

AUGUSTE.

Le voici.

Mlle ARNOULD, *chantant, tandis qu'Auguste l'accompagne.*

« Tristes apprêts, pâles flambeaux,
« Jour plus affreux que les ténèbres,
« Astres lugubres des tombeaux,
« Non, je ne verrai plus que vos clartés funèbres!»

(En s'interrompant.)

Allons, je chanterai.

TOUS.

Très bien.

Mlle ARNOULD.

Reste à savoir si je me souviendrai du rôle ; il y a plus de trois mois que je ne l'ai joué.

LE CHEVALIER.

Ah ! vous n'êtes pas accoutumée à rester court.

BEAUMÉNARD.

Tu es toujours sûre de toi.

Mlle ARNOULD.

C'est selon.

AIR :

Quand, malgré nous, sur la scène
Bien ou mal il faut aller,
Notre mémoire est en peine ;
Sans cesse il faut nous souffler ;
Mais le moment est propice
Pour se passer de souffleur ;
Quand c'est pour rendre service
La mémoire est dans le cœur.

AUGUSTE.

Autant de grâce que de bonté.

LE CHEVALIER.

Voilà comme elle oblige.

Mlle ARNOULD.

Vous venez tous ?

BEAUMÉNARD.

Certainement.

AIR : *Allons danser sous ces ormeaux.*

Allons-nous-en à l'Opéra,
Où sûrement la foule abonde;
Allons-nous-en à l'Opéra;
Monsieur Francœur nous placera.

AUGUSTE, *à Mlle Arnould.*

Ah! je vous plains, car le rôle est très-fort.

LE CHEVALIER.

Vous la plaignez : eh! mais vous avez tort;
Pour obliger un seul ami
Il est joli, mais très-joli
De faire encor plaisir à bien du monde.

ENSEMBLE.

Allons-nous-en, etc.

Mlle ARNOULD.

A l'Opéra je me fatiguerai;
Mais au retour je me reposerai:
Nous formerons de tendres nœuds,
Et nous ferons plus d'un heureux.
Ce n'est pas le plaisir de tout le monde.

ENSEMBLE.

Allons-nous-en, etc.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, DUMONT.

HENRIETTE, *conduisant son père.*

AIR : *Doux objet de ma tendresse.*

Mon espérance est remplie;
Arnould a brisé vos fers.
Ah! qu'à jamais mon père oublie
Les maux qu'il a long-tems soufferts!
Mon cher Auguste et votre fille
Ont aussi place dans son cœur,
Et bientôt toute la famille
Va lui devoir tout son bonheur.

ENSEMBLE.

LE PÈRE DUMONT.	HENRIETTE.
Mon espérance est remplie;	Mon espérance est remplie;
Arnould a brisé mes fers,	Arnould a brisé vos fers.
Et chez elle aujourd'hui j'oublie	Ah! qu'à jamais mon père oublie
Les maux que j'ai long-tems soufferts!	Les maux qu'il a long-tems soufferts.

SCÈNE II.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, *se jetant au cou de Dumont.*

Ah, mon bon père! vous voilà donc libre!... que je suis content de vous embrasser! Ma chère Henriette!...

DUMONT.

Mon ami, ma fille!... ce moment me dédommage de toutes mes peines... mais quand verrai-je la femme charmante à qui je dois tant?

AUGUSTE.

Mlle Arnould : elle est encore à l'Opéra; le spectacle finit à peine.

HENRIETTE.

Elle a donc obtenu pour toi...

AUGUSTE.

Obtenu... oh! je t'en réponds!... Imaginez-vous, mes amis, qu'elle avait fait dire à M. Francœur de se trouver dans sa loge : il y était, et en la voyant arriver il se confond en complimens, en remercîmens. Mlle Arnould le prie de la laisser s'habiller, et de revenir dans un quart d'heure. Il revient : elle écrivait. — Ma chère Sophie, vous voilà prête, on peut jouer l'ouverture... — Un instant, M. Francœur..... est-il vrai que vous m'aviez promis une place de violon à l'orchestre pour le jeune Auguste? — Oui, mademoiselle. — Est-il vrai que, malgré votre promesse, vous disposez de cette place pour un autre? — Puis-je refuser à madame la duchesse... — Est-il vrai que la salle est pleine, que sans moi il faut renvoyer tout le monde, et fermer l'Opéra? — Vous le savez bien. — En ce cas signez cela. — Quoi donc? — L'engagement d'Auguste. — Mais, mademoiselle... — Signez ou fermez. — Mais comment voulez-vous... — Fermez.

HENRIETTE.

Hé bien?

AUGUSTE.

Air du vaudeville de Florian.

Il fait encor quelque façon;
Mais Thélaïre lui répète :
Signez sur-le-champ, ou sinon...
Il signe, et mon affaire est faite.

Castor commence : Arnould paraît
Au cri général qui s'élance.
J'ai cru que le public s'était
Chargé de ma reconnaissance.

HENRIETTE.

Elle mérite si bien les applaudissemens qu'on lui prodigue !

AUGUSTE.

Le meilleur de tout cela c'est que vous voilà libre.

DUMONT.

Mais Mlle Arnould me connaît à peine ; comment a-t-elle pu faire pour moi un aussi grand sacrifice?

HENRIETTE.

Cela est d'autant plus extraordinaire, qu'elle n'avait pas cet argent.

DUMONT.

Que dis-tu, ma fille? et elle aurait emprunté...

HENRIETTE.

La voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mlle ARNOULD, *enveloppée d'un grand fichu, un mouchoir sur la bouche, et encore coiffée en Thélaïre.*

Mlle ARNOULD.

Je n'en puis plus ! *(Elle se jette dans la bergère.)*

DUMONT, *courant à elle.*

Ah, mademoiselle !...

Mlle ARNOULD.

Vous voilà, brave homme !..., je ne suis plus fatiguée.

AUGUSTE et HENRIETTE.

Ma bienfaitrice !

DUMONT.

Mon ange tutélaire !

(Tous trois tombent à ses pieds : elle s'empresse de les relever.)

Mlle ARNOULD.

Mes amis, que faites-vous !

DUMONT.

Ah, mademoiselle ! après tout ce que je vous dois...

Mlle ARNOULD.

Attendez, attendez ; vous ne me devez pas tant que vous le croyez.

DUMONT.

Mon émotion, mes larmes...

Mlle ARNOULD.

AIR : *Dans cet heureux asile.*

Dans mon paisible asile,
Lorsque je puis vous être utile,
J'entends que votre cœur
Au mien soit docile :
Laissez la langueur,
Et d'un jour de bonheur
Gaîment, gaîment goûtez la douceur !

DUMONT, AUGUSTE, HENRIETTE.

Dans votre aimable asile,
Quand vous daignez nous être utile,
Sans peine notre cœur
Au vôtre est docile :
Laissons la langueur,
Et d'un jour de bonheur
Gaîment, gaîment goûtons la douceur.

Mlle. ARNOULD, *à Dumont.*

Pour vos enfans un autre bien s'apprête,
Et dans ce même jour
Il faut que l'Amour,
Que le tendre Amour,
A leur gré complettant la fête,
Ait aussi son tour.

ENSEMBLE.

Dans { mon / votre } aimable asile, etc.

DUMONT.

Ce jour est le plus beau de ma vie.

HENRIETTE.

Ah! je m'en souviendrai sans cesse.

Mlle ARNOULD, *entre les deux amans.*

Auguste ne l'oubliera pas non plus.

AUGUSTE.

Pourvu que l'effort que vous avez fait pour moi ne nuise pas à votre santé.

Mlle ARNOULD.

Nuire à ma santé! c'est impossible; je serai si bien occupée ce soir, que je n'aurai pas le tems d'être malade.

DUMONT.

Ce serait grand dommage; vous l'employez si bien!...

Mlle ARNOULD.

Le mieux que je puis, c'est-à-dire le plus gaîment possible.

DUMONT.

Et cela, quelque chose qui vous arrive; car en prison, où nous étions tous bien tristes, vous chantiez sans cesse.

Mlle ARNOULD.

C'est tout simple : je suis de l'Opéra, et vous savez qu'à l'Opéra....

AIR : *Eh! toujours va qui danse.*

On parle raison en chantant;
En radotant on chante;
On brave le ciel en chantant;
En le priant on chante;
On s'aime, on se hait en chantant;
En se tuant on chante;
Puis on ressuscite en chantant.
Eh! toujours va qui chante.

HENRIETTE, *à Auguste.*

Mon ami, te voilà obligé d'être toujours de bonne humeur; tu es de l'Opéra.

AUGUSTE.

Et toi, qui en seras presque en devenant ma femme...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE.

Mademoiselle, la compagnie commence à venir, et, pour ne pas vous embarrasser, on fait passer dans le jardin.

Mlle ARNOULD.

C'est bien... Mes amis, vous allez vous retirer dans ce cabinet; je vous ferai avertir quand on sera rassemblé.

DUMONT.

Il paraît, mademoiselle, que vous aurez beaucoup de monde.

ROSE.

Beaucoup.

DUMONT.

Je crains de vous gêner, d'être... déplacé...

Mlle ARNOULD.

Point du tout : d'abord vous m'êtes nécessaire, et puis vous verrez que dans ma société chacun est à son aise.

ROSE.

Comme chez soi.

Mlle ARNOULD.

Air de la Camargo.

On voit chez Arnould,
Car tel est son goût,
Avec quelques amis,
Par le cœur admis,
Quantité de gens,
Différens
De rangs,
Egaux par la gaîté,
L'amabilité.

La roture
Y figure
A côté du grand seigneur:
L'excellence,
L'éminence
Sont en belle humeur
Auprès du danseur.

ENSEMBLE.

On voit chez Arnould, etc.

Mlle ARNOULD.

Le financier, l'auteur,
Le magistrat, l'acteur
Ensemble parlent de politique,
De musique,

De physique.
On les interrompt pour
Rire d'un calembourg.

ENSEMBLE.

On voit chez Arnould, etc.

(En finissant le couplet Rose fait entrer Dumont, Henriette et Auguste dans le cabinet.)

Mlle ARNOULD.

Les actionnaires de ma loterie sont loin de soupçonner quel est le lot qui les attend : au surplus, le gagnant ne causera pas d'envie.

ROSE.

Mademoiselle, vous ne savez pas qui je viens de trouver dans votre petit salon? M. le chevalier, buvant du punch avec milord et M. Armand.

Mlle ARNOULD.

Milord avec Armand!

(Rose sort.)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, Mlle ARNOULD.

LE CHEVALIER.

Comme vous dites, Milord avec Armand.

Mlle ARNOULD.

Par quel hasard?

LE CHEVALIER.

C'est mon ouvrage.

Mlle ARNOULD.

Vous faites des miracles. C'est donc pour cela que vous avez quitté l'Opéra?

LE CHEVALIER.

Après vos pâles flambeaux.

Mlle ARNOULD.

Je n'en reviens pas; milord trinquer avec Armand!

LE CHEVALIER.

AIR : *On sait bien que la sympathie.*

Non, chez vous
Rien n'est impossible;
Il n'est point d'obstacle invincible;
Et l'esprit le plus inflexible
Prend chez vous
Le ton le plus doux.
Ici, revenant d'avance,
Je vois en présence,
Et dans le silence,
Milord soupirant,
Et qui de sa place
Faisait la grimace
Au joyeux Armand.
Par ce tableau pathétique,
Comique, tragique,
Et vraiment unique,
Je me sens toucher;
Dans ce jour de fête
Je mets dans ma tête
De les rapprocher.

Car chez-vous, etc.
A ces messieurs je propose
Du punch, et pour cause,
Par l'Anglais morose
Il est accepté.
Armand, très-honnête,
Aussitôt s'y prête
Sans difficulté.

Du punch admirez les charmes!
Tout lui rend les armes:
De milord en larmes
Armand à mes yeux
Reçoit l'acolade.
Oreste et Pylade
Ne s'aimaient pas mieux.

Non, chez vous, etc.

Mlle ARNOULD.

Vous êtes un négociateur incroyable.

LE CHEVALIER.

Laissez faire, si jamais je me lance dans la diplomatie, vous en verrez bien d'autres!

Mlle ARNOULD.

Si bien que ces messieurs sont ensemble.

LE CHEVALIER.

Comme deux cœurs... Regardez plutôt.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ARMAND ET MILORD, *se tenant sous le bras.*

ARMAND, *chantant.*

Le punch et le vin que j'ai pris
Viennent d'échauffer mes esprits.
Ami, point de chicane...

MILORD, *chantant très-fort.*

Ami, point de chicane...

Mlle ARNOULD, *au chevalier.*

Mais il est ivre votre milord.

LE CHEVALIER.

Pas trop pour un Anglais.

MILORD.

Mon aimable ami !

ARMAND.

Mon estimable ami !...

MILORD.

Oui, pour le mort et pour le... toujours. — Vous promettez aussi, hen?

ARMAND.

Je le jure, milord. *(Ils s'embrassent.)*

Mlle ARNOULD.

Il va l'étouffer.

LE CHEVALIER.

Laissez-le faire.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BEAUMÉNARD.

BEAUMÉNARD, *voyant milord et Armand.*

Ah, mon dieu ! qu'est-ce que je vois là?

Mlle ARNOULD, *montrant le chevalier.*

L'esprit de monsieur.

LE CHEVALIER.

L'esprit du punch.

ARMAND.

Voici ces dames, milord; soyons galans.

MILORD.

C'était facile... Vous allez voir... Mesdames, je étais là avec mon nouvel ami, mon meilleur ami; mais...

AIR :

De l'amitié les douces flammes
N'éloignent point de la beauté;
Et lorsque je voyais des dames
Près d'elles j'etais transporté.
Quand des buveurs je suis les traces,
Je me fais Bacchus tout le jour;
Mais le soir quand je vois les Graces,
Je voudrais devenir l'Amour.

Mlle ARNOULD.

Cela viendra, milord ; vous êtes en bon chemin.

BEAUMÉNARD.

Il n'a plus qu'un pas à faire.

ARMAND, *à part.*

Pour tomber.

BEAUMÉNARD, *à Armand.*

Mon ami, vous avez perdu de ne pas venir à l'Opéra ; jamais Sophie n'a mieux joué.

LE CHEVALIER.

Hé bien! elle a été moins applaudie que la débutante avant-hier!

Mlle ARNOULD.

Il est vrai. Quel dommage que l'on ne débute pas tous les jours!

ARMAND.

Moi je me réserve pour le nouvel opéra. C'est toujours mardi?

Mlle ARNOULD.

Hélas, oui!

LE CHEVALIER.

J'ai vu l'auteur qui en est bien fâché : il prétend que les rôles ne sont pas bien sus; qu'il n'y a pas d'ensemble ; qu'enfin la poire n'est pas mûre.

Mlle ARNOULD.

Je crois que cela ne l'empêchera pas de tomber.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROSE, *ensuite* HENRIETTE.

ROSE.

Mademoiselle, toutes les personnes que vous attendiez sont arrivées.

Mlle ARNOULD.

C'est bon. Faites venir tout le monde, et appelez Henriette.

ROSE.

Avec son père?

Mlle ARNOULD.

Non; qu'elle vienne seule.

LE CHEVALIER.

Henriette !... qu'est-ce que c'est que Mlle Henriette?

Mlle ARNOULD.

Vous allez voir.

ROSE, *amenant Henriette.*

Venez, mademoiselle.

ARMAND.

Ah! ah! elle est fort bien la petite.

MILORD, *bas à Armand.*

Je trouvais charmante aussi... mais je voulais pas dire... Comprenez-vous? *(Montrant Mlle Beauménard.)*

ARMAND.

Parbleu!

Mlle ARNOULD, *présentant Henriette.*

Air du vaudeville des Chasseurs.

Elle vient pour ma loterie,
Et son zèle me servira;
Car le lot que chacun envie
C'est elle qui le donnera.

ARMAND.

Ce soir ici, ma bonne amie,
Vous allez donc faire un heureux?

LE CHEVALIER.

Et que peut-on faire de mieux
Lorsque l'on est aussi jolie.

HENRIETTE.

Moi faire des heureux!... *(Regardant Mlle Arnould.)* Ah! c'est ici que la bonté, la générosité...

Mlle ARNOULD.

Taisez-vous.

LE CHEVALIER.

Oh! il y a du mystère.

SCENE IX.

LES MÊMES, AUGUSTE ET DIFFÉRENS PERSONNAGES.

CHOEUR.

Pour vos amis c'est un jour de fête
Que de venir
Chez vous se réunir.
Vous les priez; rien ne les arrête;
On quitte tout
Pour être avec Arnould.

Mlle ARNOULD.

Chez moi ce soir, plus que jamais peut-être,
J'ai du plaisir à vous voir réunis,
Et dans l'instant vous allez tous connaître
Jusqu'à quel point je vous crois mes amis.

CHŒUR.

Pour vos amis, etc.

Mlle ARNOULD.

La première chose qui doit nous occuper ce soir, c'est ma loterie. Disposez tout pour cela. *(On place une estrade au milieu du théâtre, et des fauteuils à l'entour.)*

AUGUSTE, *plaçant une roue de fortune sur l'estrade.*

AIR : *L'Amour qui me cherche noise.*

La loterie est la chance
La plus heureuse à courir;
Car vivre dans l'espérance,
C'est vivre dans le plaisir.

BEAUMÉNARD.

On s'endort dans l'opulence.
Oh! l'agréable sommeil!
On place, on donne, on dépense
Jusqu'au moment du réveil.

CHŒUR.

La loterie est la chance, etc.

MILORD, *regardant Beauménard.*

S'il était en loterie
Certain cœur que je voulais,
Moi, de peur de tricherie,
Je prendrais tous les billets.

CHŒUR.

La loterie, etc.

LE CHEVALIER.

Pour moi d'y faire fortune
Je ne suis pas éloigné,
Car je n'en manque pas une,
Et je n'ai jamais gagné.

CŒUR.

La loterie etc.

ARMAND.

Voyez le tableau magique
D'un gueux des plus mal vêtus;
Pour deux sous il vous indique
Un lot de cent mille écus.

CŒUR.

La loterie, etc.

Mlle ARNOULD.

De sa puissance féconde
Ce qui doit nous étonner,
C'est d'enrichir tant de monde
Sans jamais se ruiner.

CŒUR.

La loterie etc.

(A la fin de l'air tous sont assis.)

Mlle ARNOULD.

Comme il est nécessaire que tout ceci se passe dans la plus grande régularité... ma chère Henriette, j'en suis bien fâchée, mais on va vous couvrir les yeux.

HENRIETTE.

Je ferai tout ce qui vous plaira.

ARMAND.

Cacher de si jolis yeux!...

LE CHEVALIER.

Quel dommage!

Mlle BEAUMÉNARD.

Ce n'est que pour un instant.

LE CHEVALIER.

Puisqu'il le faut absolument, je m'en charge.

Mlle ARNOULD.

Non pas... ce doit être une main plus chère.

(Elle donne un mouchoir à Auguste.)

LE CHEVALIER.

Vous avez raison, c'est au futur à l'aveugler.

AUGUSTE.

Tu vas pour un moment être privé de la vue.

HENRIETTE.

(Tandis qu'Auguste lui bande les yeux.)

AIR :

Je remplis sans inquiétude
Un rôle pour moi si nouveau;
J'ai dans mon cœur la certitude
De se voir malgré ce bandeau.

AUGUSTE.

Oh! je conçois ton assurance,
Et nous nous ressemblons tous deux;
Car pour te voir en ton absence
Moi je n'ai qu'à fermer les yeux.

LE CHEVALIER.

Allons, M. Auguste!

AIR : *Javotte enfin vous grandirez.*

A bien tourner mettez vos soins,
Et que le ciel vous accompagne.

ARMAND.

Un tour de plus, un tour de moins
Fait que l'on perd, ou que l'on gagne.

Mlle ARNOULD.

Hé bien ! voilà
Comme tout va.
Dans la route commune,
Et le moins fin,
D'un tour de main,
Peut faire sa fortune.

Mlle BEAUMÉNARD.

Tournez, jeune homme.

(Auguste tourne la roue pendant tout le couplet suivant.)

LE CHEVALIER.

AIR : *Il faut que l'on file, file.*

Chaque numéro s'agite,
S'agite différemment.

ARMAND.

Tournez donc un peu plus vite.

Mlle BEAUMÉNARD.

Non; tournez plus lentement;
Tant que mon numéro tourne,
Se détourne, se retourne,
J'ai le plaisir dans le cœur,
Et je tourne,
Tourne, tourne, tourne,
Je tourne autour du bonheur.

CHŒUR.

Tant que mon numéro, etc.

TOUS, *à Auguste.*

Assez, assez.

Mlle ARNOULD.

Arrêtez.

HENRIETTE, *à Mlle Arnould.*

Est-ce à présent, mademoiselle ?

Mlle ARNOULD.

Oui, mon enfant.

ARMAND.

Voyons à qui appartiendra la chaîne; j'ai bonne espérance pour mon billet.

MILORD.

Avec vingt billets moi je avais vingt espérances.

(Henriette tire un numéro de la roue, et le donne à Auguste qui le déroule.)

AUGUSTE, *après avoir regardé le billet sorti.*

Il n'y a point de numéro!

TOUS.

Point de numéro!

AUGUSTE.

Non; mais il y a quelque chose d'écrit.

TOUS.

Lisez.

Mlle ARNOULD.

Donnez... Rose. *(Elle parle bas à Rose.)*

ROSE, *sortant, et répondant à ce que lui a dit Mlle Arnould.*

Oui, mademoiselle.

Mlle ARNOULD, *à tout le monde.*

Mes amis...

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Un vieillard, pour dette arrêté,
N'avait pas la moindre espérance;
Et seule en vain j'aurais tenté
De lui donner sa délivrance :
Mais dans ses fers, grâces à vous,
Il n'est plus rien qui le retienne,
Et de concert chacun de vous
Brise un des anneaux de sa chaîne.

(Ici Dumont paraît, conduit par Rose.)

CHŒUR.

Air nouveau.

Oh! le tour est joli!
En obligeant ainsi
Vous étiez sûre de nous plaire.
C'est nous prouver votre amitié
Que de nous mettre de moitié
Dans le bien que vous voulez faire.

DUMONT et HENRIETTE.

Ah! d'une double jouissance
Vous nous procurez les douceurs;
Nous pouvons témoigner notre reconnaissance
A chacun de nos bienfaiteurs.

CHŒUR.

Oh! le tour est joli! etc.

Mlle ARNOULD.

Vous voyez, mes enfans, que j'avais raison, et que vous ne me devez pas tant que vous les croyiez, grâce au secours de mes amis. A présent, papa Dumont, il ne vous reste plus qu'à marier ces jeunes gens.

DUMONT, *les unissant.*

De bien bon cœur.

MILORD.

Ainsi, nous allons faire le repas de noces.

Mlle ARNOULD.

Précisément.

LE CHEVALIER.

Mais quand on sort de prison on n'a pas de dot à donner à sa fille.

AUGUSTE.

Henriette n'en a pas besoin.

LE CHEVALIER.

Je le sais bien; mais pour lui en faire une je propose de doubler le prix de nos billets.

TOUS.

Oui, oui, doublons.

MILORD.

Hé bien! j'allais faire le proposition.

DUMONT.

Ah! messieurs...

HENRIETTE et AUGUSTE.

Nous sommes...

Mlle ARNOULD.

Vous êtes heureux; tout est dit.

VAUDEVILLE.

AIR :

Mlle ARNOULD.

Allons souper; c'est l'instant d'être aimable :
Par le cœur chacun est invité;
Et si l'esprit nous abandonne à table,
A sa place appelons la gaîté.
Evitons, mes amis,
Ces soupers froids et tristes
Où l'on voit de Paris
Les beaux esprits :
Ces pesans méthodistes,
Ces ennuyeux puristes,
Parlant toujours très-bien,
Ne disent rien.

CHŒUR.

Allons souper, etc.

LE CHEVALIER.

Ah! comme je fuirai
Ces soupers d'étiquette
Où l'on est bien paré,
Bien maniéré!

La chère en est parfaite;
Le bon vin la complète :
On a tout à choisir,
Hors le plaisir.

CHŒUR.

Allons souper, etc.

MILORD.

Dans notre Londre, hélas!
L'anglaise, fort prudente,
A la fin du repas
Ne reste pas.
La française, charmante,
Y reste, boit et chante,
Et le dessert ainsi
Est fort joli.

CHŒUR.

Allons souper, etc.

AUGUSTE.

Moi d'ici j'entrevoi
Souper qu'Amour m'apprête,
Le soir auprès de toi
Rentrant chez moi...

HENRIETTE.

Quel plaisir! quelle fête!

AUGUSTE.

Tous les deux tête à tête!

HENRIETTE.

Mon père entre nous deux
C'est encor mieux.

Mlle ARNOULD, *au public.*

Par ses bons mots, à la cour, à la ville,
Vous savez qu'Arnould fut en crédit.
Ah! puissiez-vous au petit Vaudeville
Retrouver un peu de son esprit!

CHŒUR.

Par ses bons mots, etc.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

OUVRAGES NOUVEAUX

qui se trouvent chez le même libraire.

Le Chansonnier du Vaudeville, par MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Després, Dieu-la-Foi, Laujon, Demautort, Philipon-la-Madelaine, Ségur, Armand Gouffé, Maurice Séguier, le Prévost-d'Iray, J. Pain, Chazet, Dupaty, Moreau, Tournay, Thésigny, Longchamp, Jouy, Vieillard, Dubois, Rabotean, Sewrin, Lombard (de Langres), Désaugiers, Ravrio, Bourguignon, Ernest, Fontenille, Georges Duval, etc. Prix, 1 fr. 80 c.; et 4 fr. papier vélin, cartonné à la Bradel.

Folie et Raison, comédie en un acte et en vers, mêlée de vaudevilles, par Sewrin et Chazet : prix, 1 fr. 20 cent.

Théophille, par Joseph Pain et D***, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles : prix, 1 fr. 20 cent.

Bertrand Dugueselin et sa Sœur, comédie en deux actes et en prose, mêlée de vaudevilles : prix, 1 fr. 20 cent.

L'Elève d'Épicure, par Philipon-la-Madelaine, 1 vol. in-12 : prix, 1 fr. 80 cent.

Le Jaloux malade, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par M. Emmanuel Dupaty : prix, 1 fr. 20 cent.

LE JALOUX MALADE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *seul à la porte du fond, parlant à la cantonnade.*

C'est bon ! monsieur, c'est bon !.... à son réveil je lui dirai.... Cela suffit, monsieur..... *(Fermant la porte).* bonsoir, et ne nous revenez plus..... Enfin le voilà parti, ce brouillon, ce tracassier de M. Merval, rival de mon maître : je suis sûr qu'il venait encore exciter sa jalousie... Et j'aurais été réveiller mon pauvre blessé pour un pareil homme !.....

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux !*

Je m'en suis bien gardé, vraiment,
Et c'était lui prouver mon zèle ;
L'empêcher de voir un méchant,
C'est agir en valet fidèle.
Pour goûter le moindre plaisir,
Je l'eusse éveillé tout de suite ;
Mais trop heureux qui peut dormir
Quand un méchant lui rend visite. } *Bis.*

Eh bien ! n'ai-je pas encore entendu frapper ? *(Il va ouvrir la porte du fond.)* Ah ! cette fois, c'est une femme... une jeune fille..... que je ne connais pas..... jolie comme l'Amour.... dix-huit ans à-peu-près..... Vous demandez ?... Entrez, mademoiselle, entrez.....

SCÈNE II.

GERMAIN, mad. DE FERVILLE *mise en jeune ouvrière.*

GERMAIN.

C'est, dites-vous, mademoiselle Pascal que vous demandez?

Mad. DE FERVILLE.

Oui, monsieur.

GERMAIN *à part.*

J'aimerais mieux que ce fût moi!

Mad. DE FERVILLE.

Pourrais-je lui parler tout de suite?

GERMAIN.

Elle veille en ce moment auprès de notre malade.

Mad. DE FERVILLE.

Comment va-t-il, votre malade?

GERMAIN.

Vous paraissez prendre à lui bien de l'intérêt?

Mad. DE FERVILLE.

Lorsque quelqu'un souffre, il est naturel....

GERMAIN.

Oh! très-naturel! *(A part.)* Serait-ce une de ces jeunes personnes auxquelles monseigneur fait de temps en temps sa cour?....

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Prenons garde de nous trahir!

GERMAIN *à part.*

Interdite, embarrassée, c'est cela même !

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Au choix de mon maître en ce jour
Il faut que chacun applaudisse ;
Comment les prend-il par amour,
S'il les prend ainsi par caprice ?
Elle a trop de charmes cent fois
Pour une flamme passagère,
Bien des gens en feraient, je crois,
Une passion toute entière.

Mad. DE FERVILLE.

Monsieur, vous ne m'avez pas dit comment votre malade.....

GERMAIN.

Vous le connaissez donc ?

Mad. DE FERVILLE.

Du tout !.... Je sais seulement que c'est un jeune homme d'une douceur, d'une patience.....

GERMAIN.

D'une patience !.... Ah ! je vois bien que vous ne le connaissez pas !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Voilà ce que je voulais !....

GERMAIN.

Figurez-vous que c'est au contraire l'homme le plus vif qui jamais ait existé ; un homme, avec lequel il ne faut jamais dire quand il vous donne une commission, j'y vais, mais j'y vole ; qui met tous les jours sur les dents cinq ou six chevaux, deux ou trois domestiques, et ne dort même jamais sans avoir des soubresauts et des con-

vulsions, à faire croire lorsqu'il est endormi qu'il est encore éveillé.

Mad. DE FERVILLE.

S'il est de cette vivacité, je le plains d'être malade.

GERMAIN.

Oh! je vous laisse à penser! mais il s'en dédommage à nos dépens; et depuis qu'il ne peut marcher, nous courons une fois davantage, excepté moi, qui viens de prendre le sage parti de faire les commissions sans sortir de la maison.

Mad. DE FERVILLE.

C'est plus commode!

GERMAIN.

Et plus tôt fait. Pendant que je vous parle, je cours chez un oncle pour lui demander de l'argent, chez un créancier pour lui demander du tems: je sais ce que chacun doit me dire; sans être sorti je suis de retour, et mes réponses sont là.

Mad. DE FERVILLE.

Et votre maître ne peut donc absolument sortir?

GERMAIN.

Il ne lui manque pour cela que l'usage de sa jambe droite, ce qui le force à rester en place pour la première fois de sa vie.

Mad. DE FERVILLE.

Comment! il aurait.....

GERMAIN.

Presque rien, un pied tourné! Du reste, il n'en est ni moins gai, ni moins étourdi; mais seulement un peu plus violent et beaucoup plus jaloux.

Mad. DE FERVILLE.

Jaloux !..... Contez-moi donc.....

GERMAIN.

Oh ! c'est bien l'aventure la plus risible !.... Mais, puisque vous ne le connaissez pas.

Mad. DE FERVILLE.

Vous savez qu'une jeune fille brûle toujours d'apprendre ce qui doit la faire rire.

GERMAIN *à part.*

Et même ce qui peut la faire pleurer !

Mad. DE FERVILLE.

L'événement, monsieur, je vous en prie.

GERMAIN.

(A part.) C'est peut-être un moyen de faire connaissance avec elle. *(Haut.)* Je vous confierai donc que depuis deux mois mon maître est amoureux de la même femme !.... une jeune veuve que je n'ai pas encore vue, charmante à ce qu'il dit, mais que je donne avec plaisir à tous les diables !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

C'est poli pour moi !

GERMAIN.

Dernièrement, il apprit que notre veuve allait depuis quelques jours, mystérieusement, sans suite et voilée, dans une maison d'assez mauvaise mine, sise dans un des quartiers de Paris les moins à la mode ; sa tête aussitôt travaille ; il court à cette maison.....

Mad. DE FERVILLE.

Comment ! il espionnait !

GERMAIN.

C'est cela même! Et vous allez voir s'il avait tort. La belle venait d'entrer.

AIR : *Si j'avais une terrasse.*

Soudain son coureur l'emporte,
Il prend son essor,
Et dans un corridor,
Près d'une petite porte
Se blottit comme dans un fort.
Dans ce réduit obscur et sombre,
Se forgeant chimères sans nombre,
Il attend tristement son sort.
On ouvre, et notre belle sort!
Sous un manteau certain galant
Lui donnait le bras. A l'instant
Mon jaloux sur leurs pas descend.
Il vole, il court; mais accident nouveau:
Certain marchand, chargé de porcelaine,
Montait, grimpant son fragile fardeau;
Mon pauvre maître en trébuchant l'entraîne:
Tous deux pour embellir la scène,
Vont tomber sur un pisseur d'eau!
Troisième culbute!
Dans leur triple chute,
L'eau qui se renverse
Jusqu'aux os les perce;
Et las
Du voyage,
En jurant de rage,
Tous trois à la nage
Roulent jusqu'en bas.

MAD. DE FERVILLE.

Quel tableau!

GERMAIN.

C'était superbe!... Après avoir bien roulé, mon maître veut se relever; le pied lui tourne, il retombe, la belle disparaît, les voisins s'assemblent, on relève l'un, on relève l'autre, on porte M. Floricourt dans une voiture, il

arrive ici blessé, noyé, dans un état pitoyable, et le voilà, pour comble de malheur, obligé de soupirer sur un fauteuil après une guérison que sa jalousie, son impatience et son médecin, lui feront peut-être attendre encore long-temps.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Ce valet me fait sans doute un conte qu'on l'aura chargé de faire à tout le monde.

GERMAIN *s'approchant gaiement.*

Eh bien! mademoiselle, n'est-il pas vrai que c'est drôle?

Mad. DE FERVILLE *sévèrement.*

Faites-moi le plaisir d'aller dire à mademoiselle Pascal....

GERMAIN.

Je vais la prévenir. (*Apart.*) Elle a des manières sévères, cette jeune personne, elle vous regarde avec des yeux..... Ma foi! des yeux charmans comme elle les a. (*Il entre chez Floricourt.*)

SCÈNE III.

Mad. DE FERVILLE *seule.*

Je vais donc savoir si l'on m'a trompée.... Ma vieille gouvernante est dans cette maison, et sans trop d'imprudence je puis bien venir la demander.... Peut-être aussi me suis-je alarmée trop facilement.

RONDEAU.

Floricourt serait infidèle,
Non, non,
Pour une beauté nouvelle,
Non, non;
Mais un homme est infidèle
Même auprès de la plus belle;
Rien ne change tour-à-tour,
En ce jour
Comme l'amour,

Pourrait-il m'être infidèle ?
Oh ! je ne crains pas cela ;
Quelque chose me dit là
Que toujours il m'aimera.
Mais pourtant je tremble encore :
Souvent un homme s'honore
De quitter ce qu'il adore
Pour chercher d'autres appas,
Pour tomber dans d'autres las
Dont il sera bientôt las.

Cependant il dit qu'il m'aime,
Oui, qu'il m'aime
D'une ardeur extrême,
Et mon cœur aujourd'hui
Tout bas dit de même,
Je n'aime
Que lui.

Floricourt serait infidèle,
Non, non,
Pour une beauté nouvelle,
Non, non ;
Mais tout homme est infidèle ;
Et d'un coup d'aile l'Amour
Porte son cœur en un jour
A vingt belles tour-à-tour.

Oui, quoiqu'on aime
D'amour extrême,
Quoiqu'on aime,
On ne peut fixer l'Amour ;
Non, non, non,
Quoiqu'on aime sans détour,
On ne peut fixer l'Amour.

SCÈNE IV.

Mad. DE FERVILLE, Mlle PASCAL *sortant de la chambre de Floricourt.*

Mlle PASCAL, *reconnaissant madame de Ferville.*

Eh! quoi, madame, c'est vous sous ce déguisement?

Mad. DE FERVILLE.

Oui, mademoiselle, c'est moi. Vous m'avez caché la vérité; l'on me trompe, et je viens pour m'en assurer.

Mlle PASCAL.

Comment, madame! voilà comme vous récompensez mon dévouement!... Gouvernante de votre maison; parce que je n'ai jamais vu M. Floricourt, aussitôt que vous apprenez qu'il est blessé, vous m'obligez à me présenter chez lui, comme garde-malade, je me sacrifie! le monde est si méchant! Je n'ai que cinquante-trois ans.... Et maintenant vous m'accusez.

Mad. DE FERVILLE *lui donnant une lettre.*

Lisez cette lettre.

Mlle PASCAL *lit.*

« Madame, j'ai l'honneur de vous prévenir que M. Flo-
» ricourt, qui paraissait vous aimer, a fait courir le bruit
» qu'il était blessé afin d'avoir un prétexte pour ne plus
» aller chez vous; il se porte à merveille et passe les jours
» entiers auprès d'une autre femme. Permettez-moi de ne
» pas me nommer ».

Mad. DE FERVILLE.

Eh bien! mademoiselle?

Mlle PASCAL, *saisissant madame de Ferville par la main, et l'entraînant vers la porte de la chambre de Floricourt qu'elle entr'ouvre.*

Cette lettre est une horreur!... Tenez, madame, voyez-le endormi sur ce fauteuil.

Mad. DE FERVILLE.

Ah! que mon cœur est soulagé!....

Mlle PASCAL.

Eh bien! madame, vous ai-je trompée?

Mad. DE FERVILLE.

Cette indigne lettre m'a fait un mal!....

Mlle PASCAL.

Si vous saviez comment....

Mad. DE FERVILLE.

Je sais tout!.... Cependant je pourrais le blamer autant que je le plains; mais il souffre, je suis femme, et nous ne pouvons refuser notre pitié, même à ceux à qui nous avons sujet d'en vouloir.

Mlle PASCAL.

La pitié!... Prenez-y garde, madame, c'est la vertu qui sauve les hommes et qui perd les femmes!

Mad. DE FERVILLE.

AIR: *du Vaudeville de Lasthénie.*

Hélas! je ne le sais que trop,
Enhardis par notre faiblesse,
Ils savent abuser bientôt
Des moindres preuves de tendresse.
Il n'est pas de soins généreux
Qu'en leur faveur ils n'interprètent;
Et pour peu qu'on ait pitié d'eux,
Sans pitié ces messieurs nous traitent.

Mlle PASCAL.

Aussi, madame, ai-je bien pris mon parti : plus de pitié!

Mad. DE FERVILLE.

Ah! ça, ma chère, Pascal, tu crois donc qu'il m'aime beaucoup?

Mlle PASCAL.

Madame, il en perd la tête, et si vous ne venez à son secours.....

Mad. DE FERVILLE.

A son secours!... Ah! ma chère Pascal, tu me fais naître l'idée la plus singulière.

Mlle PASCAL.

Encore quelque folie!

Mad. DE FERVILLE.

Ce sera la dernière.

Mlle PASCAL.

Madame, ne jurons de rien, et s'il fallait compter toutes les dernières fois.... ah! mon Dieu!

Mad. DE FERVILLE.

Il y va de mon bonheur. Je veux saisir l'occasion de le bien connaître, et le corriger, s'il se peut, de son insupportable jalousie. Suivez-moi vîte à deux pas d'ici, chez une de mes amies, madame Derville; là je vous expliquerai mon projet. Ah! bonne Pascal! nous sommes si souvent la dupe de la perfidie des hommes, qu'il ne faut rien négliger pour bien s'assurer de leur cœur avant de s'enchaîner tout-à-fait.

Mlle PASCAL.

Vous avez raison, madame, et si jamais.....

SCÈNE V.

Mad. DE FERVILLE, Mlle PASCAL, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur s'agite vivement; je crois qu'il va se réveiller.

Mlle. PASCAL.

Vous lui direz que je suis ici dans l'instant..... Venez, mademoiselle, venez. (*Elles sortent par le fond.*)

SCENE VI.

GERMAIN, PICARD et LAFLEUR *ensuite.*

GERMAIN *seul.*

Je suis fâché que mademoiselle Pascal emmène cette jeune personne; elle me plaisait.

FLORICOURT *en dehors.*

Oh! Eh!.... Germain!.... Picard!.... Lafleur! (*Il sonne fort.*)

GERMAIN.

Ma foi, je crois qu'il ne dort plus..... Grand Dieu! toutes les sonnettes! Je finirai par être forcé de couper les cordons.

PICARD, *entrant avec Lafleur.*

Nous voilà.... qu'y a-t-il? est-ce le feu?

GERMAIN.

C'est bien pis! c'est monsieur qui se réveille! Allez donc, et sur-tout ne lui dites pas que je suis rentré. (*Ils entrent chez Floricourt. Seul et tirant sa montre.*) Quelle heure est-il?.... Je crois que je n'ai pas encore eu le temps de faire les deux commissions... Il se fait conduire ici; courons vîte à l'office achever d'arranger la réponse de l'oncle et celle de l'usurier maudit. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FLORICOURT *soutenu par* PICARD *et* LAFLEUR, *et marchant avec peine.*

FLORICOURT.

Doucement, doucement.... Plus vite donc.... Ah! si je pouvais marcher seul!....

PICARD.

Que cela nous ferait plaisir, monsieur!

FLORICOURT *s'arrêtant.*

AIR: *Avec vous sous le même toit.*

Mes maux enfin sont à l'excès:
Pour moi quelle pénible course!
Entre les bras de deux valets
Je me vois pour toute ressource.
Heureux qui peut à son réveil,
Au gré de sa plus douce envie,
En quittant les bras du sommeil,
Se trouver dans ceux d'une amie. } *Bis.*

PICARD.

Ce serait plus doux, n'est-ce pas?

FLORICOURT.

Conduisez-moi vîte auprès de la fenêtre.... Si par hasard elle allait passer.... Asseyez-moi là.... Doucement donc.... C'est bien.... (*Il regarde par la fenêtre.*) Qu'ils sont heureux tous ces gens-là!....

AIR: *Fille à qui l'on dit un secret.*

Chacun d'eux court en ce moment
Après l'objet qui l'intéresse;
Ce vieillard court après l'argent,
Ce jeune homme après sa maîtresse.

Courant avec la même ardeur,
Tous en courant semblent m'apprendre
Que pour arriver au bonheur
Il ne faut pas chez soi l'attendre.

PICARD.

Il vient quelquefois nous trouver.

FLORICOURT.

Elle ne passe pas!.... C'est comme un fait exprès.... Remenez-moi vîte au secrétaire.... (*On le roule dans son fauteuil.*) Le bel équipage!.... Moi qui n'ai jamais trouvé de voiture assez rapide, de chevaux assez vîtes, et qui venais de commander le plus joli petit boguay.... Ouvrez le secrétaire et laissez-moi seul.

PICARD.

Avec plaisir! (*Ils vont pour sortir.*)

FLORICOURT.

Un moment donc.... Germain est-il rentré?

PICARD.

Non, monsieur.

FLORICOURT.

Et ce médaillon à secret?

PICARD.

Dans le secrétaire. (*Ils rentrent dans le fond.*)

FLORICOURT, *prenant le portrait.*

Voilà donc l'image de ma Rosalie!.... C'est un larcin, mais jamais personne ne le verra. Malgré ma colère et mes soupçons, qu'il m'est doux de la posséder!....

AIR: *De M. Doche.*

Joli portrait,
Qui nous peint trait
Pour trait
Celle qui toujours plaît,

Offre un trésor parfait.
Par la plus douce erreur,
Consolateur
Du cœur,
Il sait rendre à nos yeux,
L'objet heureux
De tous nos vœux.

Ce qui dans l'absence
Flatte mieux l'espérance,
C'est la ressemblance
De l'objet aimé.
L'amant peut sans cesse
Lui peindre avec ivresse,
La vive tendresse
D'un cœur bien enflammé.

On dit au portrait
Ce qu'on dirait
A ce qu'on aime;
S'il ne répond pas,
On se dit qu'il répond tout bas.

On peut le presser,
Le caresser,
Lui donner même
Un tendre baiser,
Qu'il ne peut pas vous refuser.

Mais, hélas! quoique fidèle,
Un portrait ce n'est pas elle;
Et fût-il même parfait,
Le plus fidèle portrait
N'empêche pas le modèle
De nous devenir infidèle!.....
Et cependant
Mon cœur le sent.....

Oui, le portrait
Qui peint l'objet
Qui plaît,
Devient pour l'amitié
Du bonheur la moitié;
Mais par l'amour conduit
Dans ce joli réduit,
Le modèle à mes yeux
Plairait encor bien mieux. (*Bis.*)

PICARD.

Monsieur a-t-il encore besoin de nous?

FLORICOURT.

Descendez tous, et soyez prêts à monter au premier signal.

PICARD.

Oui, monsieur.

LAFLEUR *bas à Picard.*

Lui as-tu donné la sonnette?

PICARD *bas.*

Pas si bête! je l'ai laissée de l'autre côté. Sauvons-nous de crainte qu'il ne nous rappelle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

FLORICOURT *seul; après un moment de réflexion.*

Toujours devant mes yeux cette maison.... cet homme que je n'ai pu reconnaître.... ce manteau!.... Allons, ne pensons plus à cela... (*Regardant le portrait.*) Quelle douceur dans ses traits!.... Qui croirait qu'une femme dont la physionomie porte une expression si touchante.... Eh bien! elle m'abandonne; pas une lettre, un mot!.... Quelle position!.... Blessé au cœur, pris par le pied, l'esprit et le corps malades; je suis loin de celle que j'adore; un créancier me presse, un oncle me désespère, mon médecin même n'arrive pas; mon sang bout, ma tête part, et je reste là!.... Pendant que je suis seul, essayons de nous lever.... Impossible!.... Un amant qui se porte bien est quelquefois à plaindre, jugez quand il est malade!.... Et ce Merval, il est peut-être en ce moment à ses pieds! Ah! si je pouvais.... L'excellente idée.... Picard! Picard! Eh

bien! les coquins ne sont plus là.... Picard! Lafleur! Sonnons vîte.... Point de sonnette!.... Holà, Picard! Lafleur! mademoiselle Pascal?.... Allons, la vieille folle est aussi partie.... Laisser un malade ainsi!.... Chaque instant peut me perdre! Ah! vous n'entendez pas, coquins, vous n'entendez pas.... Ma foi! les voisins en diront ce qu'ils voudront, mais ils ne sont chargés qu'à poudre. (*Il prend un pistolet dans le secrétaire, le tire et le jette à terre.*)

SCÈNE IX.

FLORICOURT, PICARD, LAFLEUR, Mlle PASCAL, Mad. DE FERVILLE *en vieille, un garde-vue sur les yeux;* GERMAIN, *passant sa tête à travers les battans de la porte du fond.* (*Tableau*).

PICARD, *accourant le premier.*

Accourez donc, accourez tous.

Mlle PASCAL.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

FLORICOURT *froidement.*

Ce n'est rien!.... j'appelais.

Mad. DE FERVILLE, *tombant sur un siége dans le fond.*

(*A part.*) Je respire!

PICARD.

Ah! vous appelez à coups de pistolets! (*Il passe dans la chambre de Floricourt.*)

GERMAIN, *à part, et toujours à la porte du fond.*

Joli moyen pour faire venir les gens!

Mlle PASCAL.

Vous nous avez fait une frayeur!....

FLORICOURT.

Pourquoi les marauds s'en vont-ils?

Mlle PASCAL.

AIR : *Ce boudoir est mon Parnasse.*

J'ai cru d'abord qu'à la ronde,
Ne pouvant marcher, hélas!
Vous aviez vers l'autre monde
Voulu diriger vos pas.

FLORICOURT.

Oh! rassurez-vous!

On ne va pas de soi-même
Vers l'autre courir ainsi,
Quand la femme que l'on aime
Est encor dans celui-ci.

GERMAIN *à part.*

Puisque ce n'est rien, retournons achever ma seconde commission et ma troisième bouteille. *(Il disparaît.)*

PICARD *rentrant.*

Monsieur, voici la sonnette, nous savons au moins ce que cela veut dire.

FLORICOURT.

Mon cher Picard, il faut courir à l'instant chez Merval.

PICARD.

Il s'est présenté pendant que vous dormiez, et va revenir à l'instant.

FLORICOURT.

C'est bon! s'il revient, je lui prépare un tour excellent; je veux l'enfermer avec moi, et le forcer à me tenir compagnie jusqu'à demain.

Mlle PASCAL.

Excellente manière de se débarrasser d'un rival.

(Picard ramasse le pistolet, et sort avec Lafleur. Madame de Ferville se rapproche un peu.)

SCÈNE X.

FLORICOURT, Mlle PASCAL, Mad. DE FERVILLE.

Mlle PASCAL.

Eh bien! monsieur, comment vous trouvez-vous d'avoir dormi?

FLORICOURT.

J'ai encore rêvé d'elle; il me semblait qu'elle était près de moi!

Mlle PASCAL.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Ce rêve est d'un heureux augure,
Et ce qu'on voit dans le sommeil,
Sans rêver, moi, je vous l'assure,
Se revoit souvent au réveil.
Oui, l'Amour, par d'aimables songes,
Nous prépare aux réalités;
Et quelquefois ses doux mensonges
Au réveil sont des vérités.

FLORICOURT.

Ah! s'il se pouvait!.... Quelle est cette femme?

Mlle PASCAL.

C'est une de mes amies qui vient me remplacer auprès de vous.

FLORICOURT.

Quoi! vous me quittez?

Mlle PASCAL.

Cinq gouttes quand il s'agira de ses valets; six pour son oncle; huit pour ses créanciers; quinze pour son rival.

Mad. DE FERVILLE.

Et quand il s'agira de le maîtresse?

Mlle PASCAL.

Alors on ne compte pas.... Monsieur, j'ai bien l'honneur.....

FLORICOURT.

Adieu, bonne Pascal, et revenez bientôt.

Mlle PASCAL *à part.*

Bonne Pascal! Ce jeune homme a des expressions, des manières!.... En vérité, jamais homme!.... Il est temps que je m'en aille, il en est temps!.... je me sauve.

Mad. DE FERVILLE, *bas à mademoiselle Pascal.*

Ne vous éloignez pas.

Mlle PASCAL.

Je reste dans la maison, parce que.... vous concevez,... Je descends. *(Elle sort.)*

SCÈNE XI.

FLORICOURT, Mad. DE FERVILLE.

FLORICOURT *à part.*

Quelle idée! m'amener une étrangère! Ma foi! je n'ai rien à lui dire; lisons! *(Il prend un livre.)*

Mad. DE FERVILLE *à part, s'asseyant.*

La conversation commence bien!

FLORICOURT.

(A part.) Il faut cependant avoir compassion d'elle ; si les femmes perdent quelquefois la vue, il est rare qu'elles perdent la parole. *(Haut.)* Faisons-là causer. Dites-moi, ma bonne...

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Bon!

FLORICOURT.

(A part.) De quoi lui parler? *(Haut.)* Vous n'y voyez donc pas beaucoup?

Mad. DE FERVILLE *se rapprochant.*

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Dans la jeunesse un accident
Me priva presque de la vue,
Aussi beaucoup aveuglément
Auprès de vous je suis venue :
Mais on vous disait malheureux ;
Vers vous alors, je puis le dire,
Mon cœur, au défaut de mes yeux,
Aurait suffi pour me conduire. *(Bis.)*

FLORICOURT.

Que de bonté! Je suis touché vraiment.

AIR *du Vaudeville de Chaulieu.*

Nous nous moquons de la vieillesse
Alors que nous nous portons bien,
Et nous croyons dans la jeunesse
Que les vieux ne sont bons à rien :
Mais la vieillesse qu'on croit folle,
Et que l'on fuit dans le bonheur,
Dans l'adversité nous console,
Et nous soigne dans la douleur. *(Bis.)*

Mad. DE FERVILLE.

Bien pensé, monsieur, bien pensé!

FLORICOURT *gaiement.*

C'est décidé ; ma maladie me raccommode avec toutes les vieilles femmes....!

Mad. DE FERVILLE.

Oh! vous ne savoir pas combien il être doux quelquefois de soigner un pauvre malade.... J'aimer à les distraire, à les égayer.

FLORICOURT.

Et comment faites-vous pour cela?

Mad. DE FERVILLE.

Che leur chanter de petites chansons ; j'en savoir de toutes les pays, espagnoles, anglaises.... provençales...!

FLORICOURT *vivement.*

Ah ! chantez-moi donc une chanson provençale. *(A part.)* Dans son langage allemand, ce doit être plaisant.

Mad. DE FERVILLE.

Vous il aimer donc le provençal?

FLORICOURT.

Tout ce qui vient de ce pays m'enchante !

Mad. DE FERVILLE.

Ecoutez et profitez.

AIR : *Ronde d'Aline.*

L'amour, dans le Provence,
Enseigne un gai refrein ;
C'est là qu'il prit naissance,
Au son du tambourin.
Au refrein du tambourin.

A l'amant qui soupire
Il a soin de redire,
Pour première leçon :
Fèllé manie,
La jalousie
N'a rien de bon.

FLORICOURT.

La jalousie, ma bonne!

Mad. DE FERVILLE.

Sans doute, monsieur....

Suite de l'air.

Eh! non, non, non,
Jamais de noir soupçon;
Amans, prenez, près d'une amie,
Pour refrein de chanson:
Si toujours l'espérance
Commence le bonheur,
La seule confiance
Le fixe dans le cœur.
Sans elle point de vrai bonheur;
Non, jamais de vrai bonheur.

FLORICOURT *surpris.*

Mais pour la chanter aussi bien, auriez-vous été en Provence?

Mad. DE FERVILLE.

Beaucoup long-temps. Et monsieur, il connaître ce pays-là?....

FLORICOURT.

Non, mais je connais ce qu'il a produit de plus aimable, de plus parfait.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

C'est charmant!

FLORICOURT.

Eh! quelle ville avez-vous habitée?

Mad. DE FERVILLE.

La ville d'Aix toujours.

FLORICOURT *à part.*

La ville où elle est née!....

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Bon! la conversation ne va plus finir!

FLORICOURT *à part.*

Oh! si je pouvais savoir!
(Haut.)

AIR *de la Signora malada.*

Ma bonne, en cette ville
N'auriez-vous pas connu
Madame de Ferville?

Mad. DE FERVILLE.

Son nom m'est parvenu;
Dans sa maison même, je crois,
J'ai pénétré plus d'une fois.

FLORICOURT *transporté.*

Ah! combien je vous aime!

Mad. DE FERVILLE *reculant.*

Quelle tendresse extrême!

FLORICOURT.

Oh! soyez sans effroi;
Rapprochez-vous de moi.

ENSEMBLE.
La rencontre est, ma foi!
Trop heureuse pour moi.
Mad. DE FERVILLE.
Nous allons, je le croi,
Parler enfin de moi.

Mad. DE FERVILLE.

Monsieur connaître donc aussi cette femme?

FLORICOURT.

Si je la connais! je l'aime, je l'adore!

Mad. DE FERVILLE.

Nous ne parler peut-être pas de la même?

FLORICOURT.

La mienne a mille attraits, grâce, esprit, beauté.

Mad. DE FERVILLE.

Monsieur avre bien de la bonté, certainement.

FLORICOURT.

Jamais une femme ne pourra convenir de la beauté d'une autre!.... Puisque vous la connaissez, dites-moi, ma bonne : avait-elle en Provence?....

Mad. DE FERVILLE.

Une fortune très-agréable.

FLORICOURT.

Ah! ce n'est pas là ce que je vous demande.

Mad. DE FERVILLE.

Le fortune il n'entrer donc pour rien dans le attachement?

FLORICOURT.

Fi donc! Je vous demandais si elle jouissait d'une réputation!....

Mad. DE FERVILLE.

Vous savez qu'il n'être pas de femme dont on ne parlait un peu léchèrement.

FLORICOURT.

O ciel! on disait donc?...

Mad. DE FERVILLE *vivement.*

On n'a jamais rien dit qui ne avre été à son avantage.

FLORICOURT.

Ah! que vous me faites plaisir!.... Nous dire du bien de la femme que nous aimons, c'est nous dire, vous avez raison de l'aimer!

Mad. DE FERVILLE.

Oh! che être loin de vous dire que vous avoir tort.

FLORICOURT.

Une vieille qui ne blâme pas l'amour, c'est délicieux!... Et que disait-on,... de sa conduite?

Mad. DE FERVILLE.

Mais vous il me parler d'elle comme si vous il étiez chaloux.

FLORICOURT.

Jaloux, moi, du tout. Cependant elle me donne plus d'un sujet d'inquiétude..... Ma bonne, vous le savez, madame de Ferville est charmante! mais elle est vive, légère; il est rare qu'elle n'ait pas auprès d'elle quelqu'adorateur.

Mad. DE FERVILLE.

Vous, par exemple!

FLORICOURT.

En un mot, tous les hommes l'aiment.

Mad. DE FERVILLE *gaiement.*

Eh bien! cela valoir mieux que si elle aimer tous les hommes.

FLORICOURT.

Sans doute : mais ils l'entourent, l'obsèdent.

Mad. DE FERVILLE.

Prenez-y garde, monsieur; les femmes il n'aimer pas les chaloux di tout, di tout!....

FLORICOURT.

Oui! cela gêne quelquefois!....

Mad. DE FERVILLE.

Ah! les vilains messieurs, les chaloux, les vilains messieurs! Tenez, j'avre tout comme une autre inspiré l'amour autrefois à un jeune homme charmant, qui devait m'épouser; mais défiant, soupçonneux....

FLORICOURT.

Et le cher amant vous est encore présent?

Mad. DE FERVILLE.

AIR *du Vaudeville des Amans sans amour.*

Le cœur me rendre sa présence
Aussitôt qu'il manque à mes yeux;
L'amour, ennemi de l'absence,
Me le fait voir même en ces lieux.
Prodige heureux de la tendresse!
Je suis sûre qu'en ce moment
Vous devez voir votre maîtresse
Tout comme je vois cet amant. (*Bis.*)

FLORICOURT.

Si je la vois! ah! malgré mes soupçons, il me semble qu'elle est là.

Mad. DE FERVILLE.

Oui, je le crois! Mais revenons à ce jeune homme: il m'espionnait, me suivait.... J'avre tout découvert.

FLORICOURT.

Eh bien?

Mad. DE FERVILLE.

Che me être fâchée d'abord fortement, beaucoup.

FLORICOURT.

Ensuite?

Mad. DE FERVILLE.

Ensuite, je le avoir laissé là tout net.

FLORICOURT.

Sans doute il avait tort ; mais moi !

Mad. DE FERVILLE.

Oh ! que vous il être à plaindre de vous tourmenter ainsi !

FLORICOURT.

Vous avez raison.... Je voudrais pourtant bien savoir ce qu'elle fait en ce moment.

Mad. DE FERVILLE *vivement.*

Eh bien ! figurez-vous qu'elle être près de vous, qu'elle vous soigne tendrement, qu'elle vous donner ce qui vous être nécessaire.... Tenez, prenez ceci. *(Elle lui présente une tasse.)*

FLORICOURT *prend la tasse, la pose sur le secrétaire et saisit sa main.*

DUO *du Prisonnier.*

Cette main a frappé mes yeux.

Mad. DE FERVILLE.

Que regardez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Cette main a frappé mes yeux.
Non, la main de ma Rosalie,
Je vous l'assure, n'est pas mieux.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Sa main a frémi dans la mienne ;
Mon cœur s'émeut en la pressant.

FLORICOURT.

J'ai cru, d'honneur, tenir la sienne ;
Pour une vieille, elle a vraiment
La main fort bien, le bras charmant !

ENSEMBLE.
Je sens mon cœur qui palpite
Quand je tiens cette main-là,
Un trouble secret l'agite.
Oh ! j'entends fort bien tout cela :
Doux souvenir cause cela.

FLORICOURT.

Ma bonne, je ne sais quel trouble et quel charme vous avez portés dans mon ame; mais vos conseils m'ont rendu toute ma tranquillité : je veux bannir tous mes soupçons sur madame de Ferville, et je n'attends plus que ma guérison pour lui demander sa main. *(Il la reprend.)*

Mad. DE FERVILLE.

Oh! vous il être sûr de le tenir.

SCÈNE XII.

GERMAIN, FLORICOURT, Mad. DE FERVILLE.

GERMAIN *entrant en feignant d'être essoufflé.*

Monsieur, me voilà! j'arrive. Quelle course!....

FLORICOURT.

Ah! te voilà enfin!

Mad. DE FERVILLE *à part.*

C'est le valet qui fait les commissions sans sortir de la maison.

FLORICOURT.

Allons, rends-moi compte bien vîte.

GERMAIN *tout essoufflé.*

Un moment, monsieur, souffrez que je reprenne haleine.... Je n'en puis plus.... Vous me tuez, monsieur.

FLORICOURT.

Parle toujours.

GERMAIN *jouant toujours l'essoufflé.*

Il me semble que vous avez changé de garde-malade. Puis-je devant cette femme?....

FLORICOURT.

Eh! oui, dépêche-toi.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Voyons ce qu'il va dire.

GERMAIN.

M'y voilà, monsieur. En partant d'ici j'ai couru.

FLORICOURT.

Eh bien! tu as couru?

Mad. DE FERVILLE.

Comme on ne court pas.

GERMAIN.

Madame l'a dit.

FLORICOURT.

Je connais ton agilité. Après?

GERMAIN.

Je vole tout d'un trait chez M. Dermont.

SCÈNE XIII.

Les précédens; DERMONT, *à part dans le fond.*

DERMONT, *avançant doucement.*

Je crois que l'on parle de moi.

FLORICOURT.

Eh bien?

GERMAIN.

Eh bien! monsieur.

AIR *d'Adolphe et Clara.*

On m'annonce qu'il est sorti;
Contre ce revers je m'emporte;
Alors on dit qu'il est chez lui,
Mais qu'il a fait fermer sa porte.
Je lui fais vite demander
S'il veut recevoir ma visite.

J'ai cru qu'il allait me renvoyer....

Mais il aime tant à gronder,
Qu'il m'a fait entrer tout de suite.

DERMONT *à part.*

Ah! menteur insigne!

FLORICOURT.

Eh bien! il t'a reçu?

GERMAIN.

Comme de coutume.

FLORICOURT.

C'est-à-dire fort mal.

GERMAIN.

Ah! monsieur, que vous allez être enchanté de tout ce que j'ai su lui dire d'éloquent et de vrai sur votre compte!

FLORICOURT.

Eh bien! qu'as-tu dit?

DERMONT *à part.*

Voyons ce qu'il m'a dit.

GERMAIN.

D'abord, pour le ménager un peu, je lui ai dit qu'il avait quelque raison de vous appeler un mauvais sujet.

FLORICOURT.

Comment!....

GERMAIN.

Il fallait bien avoir l'air de penser comme lui, afin de le mettre en bonne disposition pour en venir à cette demande d'argent! J'ai disposé mon discours en trois points, et crac, au moment où j'allais commencer, il m'a laissé là tout net, en me menaçant de me faire sauter par la fenêtre, si jamais je revenais chez lui.

DERMONT *à part.*

Oui, oui, reviens-y?

FLORICOURT.

Non, certe, je n'y renverrai pas.

GERMAIN *à part.*

C'est toujours une commission de moins.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

On ne ment pas plus gaiement.

FLORICOURT.

Et le créancier?

DERMONT *à part.*

Voyons le créancier.

GERMAIN.

Inflexible! L'oncle m'avait parlé comme un créancier, le créancier m'a parlé comme un oncle : ils ne m'en ont pas plus dit l'un que l'autre.

DERMONT *s'avançant.*

Ah! coquin, voilà comme tu viens chez moi.

GERMAIN *à part.*

A l'autre ! Sauvons-nous. *(Il sort.)*

FLORICOURT *à part.*

C'est mon oncle ! Je n'étais que blessé, je suis mort !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Mais je connais cet oncle-là.

SCÈNE XIV.

DERMONT, Mad. DE FERVILLE, FLORICOURT.

DERMONT.

C'est donc ainsi que votre valet me fait parler?

FLORICOURT.

Quoi ! vous ne l'avez pas vu ?

DERMONT.

Non, monsieur.

FLORICOURT.

Le traître !.... Vous n'avez donc pas dit que j'étais....

DERMONT.

Non, monsieur ; mais le mensonge qu'il vous a fait n'en est pas moins la vérité.

FLORICOURT.

Toujours gai, mon cher oncle?

DERMONT.

Eh bien, monsieur, il faut donc que vous soyez malade pour que l'on puisse vous joindre?

FLORICOURT.

Que voulez-vous, cher oncle ; par-tout où vous me rencontrez, ce sont des remontrances qui n'en finissent

pas. Un jour, par une pluie battante, vous me retenez vingt minutes au milieu de la rue. Dernièrement encore, le spectacle fini, vous me bloquez trois quarts-d'heure dans une loge à l'Opéra. Ma foi!....

DERMONT.

Monsieur, je vous prends où je vous trouve!

FLORICOURT.

Et moi, je me sauve quand je puis.....

AIR *du pas redoublé.*

Pour un jeune homme sans raison,
C'est se conduire en sage;
Les oncles, en fait de sermon,
Sur nous ont l'avantage;
Et la folie et les amours,
De crainte de défaite,
Devant la sagesse toujours
Ont battu la retraite.

DERMONT.

Monsieur, j'espère que cette fois vous ne me répondrez plus par une pirouette.

FLORICOURT.

Cher oncle, à moins de la faire avec un pied.

DERMONT.

Je pourrai donc vous dire enfin tout ce que j'ai sur le cœur.

FLORICOURT.

Vîte un fauteuil à mon oncle, madame Schemling.

DERMONT.

Ce n'est pas nécessaire.

FLORICOURT.

Quand je suis assis, je ne souffrirai pas.....

DERMONT.

Eh bien ! monsieur, soit, nous allons....

FLORICOURT *sérieusement.*

J'espère, mon oncle, que vous me trouvez dans une compagnie raisonnable : je vous présente ma garde allemande !

DERMONT.

Bonjour, madame ; vous gardez-là un bien mauvais sujet.

FLORICOURT *haut.*

Ce sont ceux-là que les femmes gardent le plus volontiers.

DERMONT.

Je viens pour vous gronder.

FLORICOURT.

Ah ! sur quoi, s'il vous plaît ?..... Je vous défie de trouver en ce moment un jeune homme plus rangé, plus posé....

DERMONT.

Oui, maintenant ; mais quand vous serez guéri.

FLORICOURT.

Eh bien ! attendez alors que je sois guéri.

DERMONT.

Monsieur, comme j'en ai long à vous dire sur votre conduite, vos inconséquences, votre légéreté.....

(Floricourt s'étant reculé jusqu'au piano, se met à en jouer.)

DERMONT.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FLORICOURT.

Pardon, c'est un petit air nouveau.

DERMONT.

Comment, coquin !....

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Où veut-il en venir ?

FLORICOURT *s'accompagnant.*

AIR *de Garat.*

Vous parlez très-éloquemment,
Et vos discours vont à mon ame ;
Mais vos scènes le plus souvent
Tiennent du tragique ou du drame.
Pour la fraîcheur, l'éclat des sons,
Moi, j'aime un opéra-comique,
Et, pour égayer vos sermons,
Nous allons les mettre en musique.

DERMONT *le ramenant sur le devant de la scène.*

Ah ! traître ! je saurai bien t'empêcher.....

FLORICOURT.

Adieu mon accompagnement !...

Mad. DE FERVILLE *à part.*

D'honneur, le tour est gai !

DERMONT.

Je suis d'une fureur !....

FLORICOURT.

Eh quoi ! mon oncle, vous me recommandez tous les jours de cultiver mes talens, et quand je veux vous prouver.....

DERMONT.

Monsieur, ma patience enfin s'en va.

FLORICOURT.

Que ne puis-je faire comme elle !

DERMONT *à madame de Ferville.*

Madame, aidez-moi donc à lui faire entendre raison.

Mad. DE FERVILLE.

Le femme, il le lui faire perdre plutôt tout-à-fait.

FLORICOURT.

Eh bien ! mon oncle, je vais vous prouver que je possède encore de la raison. Vous voulez me parler de toutes mes folies, j'accepte : allons par ordre, et commençons par mes dettes.

DERMONT.

Je connais celles que vous avez faites.

FLORICOURT.

Il ne s'agit donc plus que de les payer; c'est trois cents mille fr..... trois cents louis que vous aurez à débourser, pas davantage.

DERMONT.

Monsieur, je n'entends pas cela.

FLORICOURT *froidement.*

Je vais recommencer.

DERMONT.

Eh ! non; je veux dire que je n'entends pas payer pour vous.

FLORICOURT.

Songez donc à la position d'un pauvre blessé, qui redoute une prise de corps ; et qui n'a qu'un pied pour se sauver.

DERMONT.

Monsieur, je n'ai pas trois cents louis à jeter en ce moment par la fenêtre.

FLORICOURT.

Tant mieux, car je n'irais pas les chercher. Mais je suis accommodant ; vous êtes humain, je ne vous demande que d'écrire à mon créancier, pour l'assurer que vous répondez de la dette, et qu'il peut me laisser guérir tranquillement.

DERMONT.

Eh bien ! monsieur ; volontiers ! *(A part.)* J'imagine un excellent moyen pour m'assurer de lui quand il en sera temps.

FLORICOURT *à part.*

Bon ! j'aurai toujours gagné cela à sa visite.

Mad. DE FERVILLE *à Dermont.*

Monsieur, voilà tout ce qu'il vous fallait pour l'écriture.

TRIO *de M. Doche.*

DERMONT, *au secrétaire.*

Sois tranquille, je vais écrire.

Mad. DE FERVILLE *à part, emportant une feuille de papier et passant de l'autre côté.*

Je redoute encore quelque tour.

FLORICOURT *à part.*

Grâce à ce billet, je respire!

Mad. DE FERVILLE *à part.*

J'imagine un fort bon détour.

DERMONT *bas, écrivant.*

» Monsieur Benjamin, je vous prie,
» D'exiger bientôt votre argent.

FLORICOURT *à part.*

Ah! pour moi quel coup de partie!
Par lui ma dette est garantie.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Écrivons à mon intendant.

DERMONT *écrivant.*

» S'il ne peut acquitter sa dette,
» Menacez-le de la prison;
Et moi, s'il n'entend pas raison, (*bis.*)
Je n'acquitterai point sa dette.
Je le tiens de cette façon.

Mad. DE FERVILLE *écrivant.*

C'est fort bien! j'acquitte sa dette.
L'intendant paiera sur ce bon.
Oui, sur ce bon. (*Ris.*)

DERMONT.

Cachetons vîte cette lettre.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Fermons bien vîte cette lettre.

DERMONT *à part.*

Et du détour ne disons rien.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Et du détour ne disons rien.

FLORICOURT.

Bien vîte faites-la remettre.

DERMONT.

ENSEMBLE. Bien vite faisons-là remettre.
Mad. DE FERVILLE *à part.*
En secret faisons-là remettre.

ENSEMBLE. Je l'enchaîne par ce moyen.
Je le sauve par ce moyen.
Je suis sauvé par ce moyen.

DERMONT *allant à madame de Ferville.*

Madame, envoyez cette lettre.

Mad. DE FERVILLE *changeant la lettre en la prenant.*

Pour la sienne, donnons ma lettre.

DERMONT *à part.*

Et du détour ne disons rien.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Du détour il ne saura rien.

FLORICOURT.

Que Germain aille la remettre.

Mad. DE FERVILLE.

Oui, par lui j'enverrai la lettre.

ENSEMBLE. Je l'enchaîne par ce moyen,
Je le sauve par ce moyen.
Je suis sauvé par ce moyen.

(Mad. de Ferville sort.)

SCÈNE XV.

FLORICOURT, DERMONT.

DERMONT.

Ah çà! monsieur, j'ai fait ce que vous avez voulu; j'espère qu'à présent.....

FLORICOURT.

AIR : *C'est ce qui me désole.*

Cher oncle, je vous l'ai promis,
Je vais entendre vos avis,
C'est ce qui me désole.
Mais quand mon oncle parlera,
Monsieur Benjamin se taira ;
C'est ce qui me console.

SCÈNE XVI.

FLORICOURT, DERMONT, Mad. DE FERVILLE *revenant.*

Mad. DE FERVILLE.

La lettre il être partie cette fois !

FLORICOURT.

(A part.) A merveille ! *(Haut et gravement.)* Cher oncle, aux termes de nos conventions, quel article desirez-vous traiter maintenant ?.... Les bals, les chevaux, le jeu, les femmes ?.... vous avez de quoi choisir.

DERMONT.

Les femmes avant tout.

FLORICOURT *avec sentiment.*

Oh ! oui, les femmes avant tout !... Sur ce point là, je ne vous crains pas.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Ecoutons.

DERMONT.

On dit que vous aimez une certaine madame de Ferville, que vous songez à l'épouser, et je viens vous déclarer que je m'oppose formellement à cette union.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Qu'entends-je?

FLORICOURT.

Mon oncle, j'en suis fâché, mais je l'aime, je l'adore..., et je l'épouserai!

DERMONT.

Monsieur, vous pouvez l'aimer et l'adorer, mais vous ne l'épouserez pas.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Quel peut être son motif?

FLORICOURT.

Mon oncle, vous venez de le dire vous-même, les femmes avant tout!.... D'ailleurs je vous ai dit mon dernier mot.

DERMONT *en colère.*

Eh! moi, je n'ai pas dit le mien.

FLORICOURT *portant la main à son pied.*

Aye! aye! aye!

DERMONT.

Quoi donc?

FLORICOURT.

Mille pardons, mon oncle, mais je souffre infiniment.

Mad. DE FERVILLE.

O ciel!

DERMONT.

O mon Dieu! ce pauvre garçon!

FLORICOURT.

Ce n'est rien! mais à la suite de ces douleurs violentes, il me prend toujours un assoupissement que le mé-

decin me défend de contrarier ; ainsi nous reprendrons une autre fois !... Tenez, je sens que déjà !....

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Ah ! je devine !

DERMONT.

Ah ! traître, tu crois par-là m'échapper !

AIR *du Vaudeville de Monet.*

Monsieur, vous aurez beau faire,
Non, vous ne dormirez point.
(*Très-haut.*) Je parlerai de manière.....

FLORICOURT *presqu'assoupi.*

Point de gêne sur ce point.
Si ce ton
Vous est bon,
Emportez-vous sans contrainte
Et parlez sans nulle crainte ;
Je dors au bruit du canon. (*Bis.*)

DERMONT.

Je suis vraiment dans une colère !

FLORICOURT *se penchant dans son fauteuil.*

Bon soir, mon oncle.

DERMONT *à madame de Ferville.*

Eh bien ! puisqu'il ne veut pas m'écouter, c'est vous, madame, que je vais charger de lui transmettre les raisons que j'ai pour m'opposer à son mariage avec madame de Ferville.

Mad. DE FERVILLE.

Parlez, monsieur.

FLORICOURT *bas.*

Écoutons, maintenant.

DERMONT.

Quelqu'un qui s'intéresse à lui m'a fait assurer que c'était une folle, une coquette.....

FLORICOURT *à part.*

Je vais me réveiller, je vais me réveiller.

DERMONT.

Une femme qui ne l'aime pas du tout, et va pendant qu'il souffre passer son temps dans les bals, les fêtes.....

Mad. DE FERVILLE.

On peut vous avoir dit cela?

FLORICOURT *vivement.*

AIR : *Trouverez-vous un parlement?*

Vos efforts sont vains, superflus,
Je lui serai toujours fidèle.

DERMONT *se tournant vers lui.*

Ah! monsieur, vous ne dormez plus.

FLORICOURT.

Le puis-je, quand vous parlez d'elle?
De dormir à certains discours,
De tems en tems j'ai la manie;
Mais l'honneur m'éveille toujours } *Bis.*
Pour combattre la calomnie. }

DERMONT.

Eh bien! monsieur, comment me prouverez-vous que c'est une calomnie?

FLORICOURT.

Je n'en sais rien; vous avez peut-être raison! Elle me fait enrager tous les jours; encore aujourd'hui : n'im-

porte, c'est un ange, un démon, je la maudis, je l'adore, et je n'en démordrai pas !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Il est charmant !

DERMONT.

Eh bien ! madame, voilà nos étourdis. Au lieu de s'obstiner de la sorte, que n'aime-t-il une femme comme celle que j'ai rencontrée dernièrement chez des malheureux, auxquels elle venait, sans se faire connaître, apporter des secours et des consolations !

FLORICOURT.

Et qui vous dit, mon oncle, que madame de Ferville ne fait pas aussi du bien sans qu'on le sache ? Ah ! soyez-en sûr ; auprès des femmes, en supposant le bien, nous nous trompons encore moins souvent qu'en supposant le mal !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Qu'il est doux de s'entendre défendre ainsi par celui qu'on aime !

DERMONT.

Monsieur, tout cela ne prouve rien.

FLORICOURT.

Eh bien ! mon oncle, prouvez-moi qu'elle ne m'aime point. *(A part.)* Ce que je ne crains que trop !

DERMONT.

Je te le prouverai, je l'espère ! Et vous, madame, qui par votre âge devez avoir sur lui quelqu'empire....

Mad. DE FERVILLE.

Oui, monsieur, mon âge en effet....

DERMONT.

Dites-lui bien qu'il ne peut rien faire de mieux que de s'éloigner de cette madame de Ferville.

Mad. DE FERVILLE *se rapprochant de Floricourt.*

Chésus Men-god ! je ne pouvoir jamais lui dire cela !

FLORICOURT *froidement.*

Mon oncle..... dans l'état où je suis, vous voyez bien que je ne puis m'éloigner de personne.

DERMONT.

AIR : *Comme toi, dans le fond de l'ame. (des deux Pères.)*

Craignez, monsieur, de me déplaire ;
Il faudra bien que malgré vous.....

FLORICOURT.

Malgré moi je ne sais rien faire.

DERMONT.

Eh bien ! redoutez mon courroux.
Oui, je saurai vous rendre sage :
Je vous ferai marcher enfin.....

FLORICOURT.

Vous en ferez donc davantage
Que n'en a fait mon médecin ? } *Bis.*

DERMONT.

Adieu, monsieur. *(Revenant.)* Attendez que je paye vos dettes.

FLORICOURT.

Eh ! c'est ce que j'attends tous les jours !

DERMONT.

Vous y penserez là tout à votre aise.

FLORICOURT *riant.*

A mon aise est un peu fort !

DERMONT.

Bon soir, mon cher neveu. *(Il sort.)*

FLORICOURT.

Pardon si je ne vous reconduis pas.

SCÈNE XVII.

Mad. DE FERVILLE, FLORICOURT.

Mad. DE FERVILLE.

Il traiter mal madame de Ferville, le cher oncle.

FLORICOURT.

Si ce qu'il vient de dire sur elle était vrai pourtant?

Mad. DE FERVILLE.

Quoi! vous pourriez croire?... Vous la défendiez si bien tout-à-l'heure..

FLORICOURT.

Ah! qui défendra l'ingrate que nous aimons! si nous ne savons la défendre contre les autres et souvent contre nous-même!

SCÈNE XVIII.

FLORICOURT, Mad. DE FERVILLE, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, j'arrive de chez votre créancier.

FLORICOURT.

Ah! maraud, nous savons maintenant comment tu fais les commissions.

GERMAIN.

Monsieur, j'étais sûr de ce que votre oncle me dirait. Mais croyez que cette fois.... .

FLORICOURT.

Coquin ! si je vais à toi....

GERMAIN *reculant.*

Je vous respecte trop pour ne pas vous attendre !...

FLORICOURT.

Que m'apportes-tu là ?

GERMAIN.

Victoire, monsieur ! Quel trophée ! La lettre de votre oncle renfermait un bon de trois cents louis payable aujourd'hui. Monsieur Benjamin m'a rendu vos billets ; les voici.

FLORICOURT.

Ce cher oncle ! c'est un trait charmant !

GERMAIN.

Que n'en fait-il souvent de pareils ! Voilà de plus des lettres que j'ai trouvées là-bas pour vous.

FLORICOURT.

Je n'ose ouvrir.

Mad. DE FERVILLE.

Et pourquoi cela ?

FLORICOURT *riant.*

Je crains encore quelqu'assignation !

GERMAIN.

Une de plus ou de moins. Ouvrez toujours ; le payeur n'est pas loin.

FLORICOURT.

Celle-ci n'est qu'une invitation de bal!

GERMAIN.

Le moment est bien choisi!

FLORICOURT *ouvrant la seconde.*

Que vois-je?

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Bon! la lettre que j'ai fait remettre à sa porte.

FLORICOURT *vivement.*

Ma bonne, une lettre d'elle; elle m'écrit.

Mad. DE FERVILLE.

Eh bien! quand che vous disais qu'elle s'occuper de vous.

FLORICOURT.

Que je suis heureux!

Mad. DE FERVILLE.

Lisez vîte!

FLORICOURT.

« Mon cher Floricourt!.... ». Ah! c'est mon entorse qui me vaut cette lettre! Quelle bonheur d'être blessé!

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Comme il m'aime!

FLORICOURT *lit.*

« J'ai su hier que vous étiez malade, je n'ai pu jusqu'à » ce moment envoyer chez vous... ». J'étais bien sûr que ce n'était pas par oubli..... « Je vous écrits de chez.... de » chez un..... de chez une..... de maconnaissance..... ». Deux mots emportés par ce maudit cachet.

Mad. DE FERVILLE.

Eh bien ! chez une ou chez un... qu'est-ce que cela fait ?

FLORICOURT *vivement.*

Pardonnez-moi, chez une ou chez un!... ça fait beaucoup!

Mad. DE FERVILLE.

Achevez....

FLORICOURT *lit.*

« Ménagez-vous bien ; heureuse celle qui prend soin de » vous, et peut adoucir vos douleurs ».

Mad. DE FERVILLE.

(*A part.*) Heureuse, ah! oui! (*Haut.*) J'espère que vous il être contente, satisfaite?

FLORICOURT.

Sans doute. Mais de chez qui m'écrit-elle?

Mad. DE FERVILLE.

Mais puisqu'elle s'occuper de vous?

FLORICOURT.

N'importe, il faut que je sache, que je m'assure.... Germain!

GERMAIN.

Me voilà, monsieur.

FLORICOURT.

Venez tous.

GERMAIN *allant à la porte.*

Allons, tous, holà! Une expédition générale, je vois ça d'ici.

Mad. DE FERVILLE.

Mais, quelle est donc son intention?

(Lafleur et Picard entrent.)

GERMAIN.

Monsieur, nous voilà tous.

FLORICOURT.

C'est bon! Toi, Lafleur, pars comme un trait, vole chez madame Dermilly, demande si par hasard madame de Ferville y serait.

LAFLEUR.

C'est bon, monsieur. *(Il sort.)*

FLORICOURT.

Toi, Picard, va chez la baronne : il y va souvent des jeunes gens.

(Picard sort.)

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Grands dieux!

FLORICOURT.

Toi, Germain, cours chez madame de Nogent... Que le portier quitte sa loge et coure chez le commandeur.

GERMAIN.

Oui, monsieur. En campagne tous!....

SCÈNE XIX.

Mad. DE FERVILLE, FLORICOURT.

FLORICOURT.

Il est vieux, le commandeur; mais je l'ai vu quelquefois lui parler bas! elle souriait!...

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Quels soupçons !...

FLORICOURT *vivement.*

Et ce Merval qui ne vient pas !... Ma bonne, je voudrais savoir si par hasard elle est rentrée chez elle; je n'ai plus personne ici, courez-y bien vîte, informez-vous....

Mad. DE FERVILLE.

Mais vous n'y penser pas, il faut que quelqu'un vous garde.

FLORICOURT.

Eh, non, ma bonne, c'est inutile. Je suis à merveille! je suis à merveille !....

SCÈNE XX.

FLORICOURT, Mad. DE FERVILLE, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN *entrant gaiement.*

Il est à merveille ! J'en étais sûr ! Ah çà, mon cher malade, vous êtes donc mieux?

FLORICOURT.

Oui, docteur, oui. (*à part.*) Que je souffre !

LE MÉDECIN.

C'est l'effet de mes soins!... Commencez-vous à marcher?

FLORICOURT.

Serais-je à vous attendre?

LE MÉDECIN.

Voyons le pouls?

FLORICOURT *impatienté.*

Eh ! docteur !....

LE MÉDECIN.

C'est pour savoir comment va le pied.

FLORICOURT.

Vous voyez bien qu'il ne va pas.

LE MÉDECIN.

Cela viendra. Quelques semaines encore....

FLORICOURT.

Grands dieux ! mettre un siècle à me guérir d'un mal, que je me suis fait en une minute.

LE MÉDECIN.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

C'est un avis que la nature
Offre ici bas à la raison ;
Dans tous les maux que l'homme endure
Il trouve une sage leçon.
Et tout irait mieux sur la terre,
Si l'on voulait considérer
Que le mal le plus prompt à faire
Est toujours lent à réparer. (*Bis.*)

FLORICOURT.

Oui, philosophez maintenant ! Docteur, je vous donne encore deux jours, après quoi guéri ou non, je marche.

LE MÉDECIN *vivement.*

Monsieur, j'y mettrai bon ordre ! — Madame je vous recommande de ne pas laisser échapper le malade ; attachez-vous à lui.

Mad. DE FERVILLE.

Monsieur, soyez sûr....

LE MÉDECIN.

Par ordonnance du médecin! *(Il lui parle bas.)*

FLORICOURT.

(A part.) Oh! la bonne idée!..... Puisqu'il ne peut pas me guérir, il faut au moins qu'il me serve à quelque chose. *(Haut.)* Docteur, docteur!

LE MÉDECIN.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Mais il a le transport, ce jeune homme là.

FLORICOURT.

Docteur, ce n'est plus de moi qu'il s'agit, je suis bien, très-bien!..... mais il faut que vous ayez sur-le-champ la bonté d'aller voir dans quelle position se trouve une dame de ma connaissance, dont je suis très inquiet, et qui sur le bruit de vos talens, vient d'envoyer chez moi pour vous faire demander.

LE MÉDECIN.

C'est très-honorable, certainement.

FLORICOURT.

Et sur-tout très-pressé.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Allons, il va faire courir le médecin après moi!

LE MÉDECIN.

La dame est-elle jeune?

FLORICOURT.

Eh! oui, jeune, jolie; c'est pour cela que je vous envoie chez elle.....

LE MÉDECIN.

Je vous remercie ! C'est sur-tout aux femmes que j'aime à donner mes soins.

AIR : *Au sein d'une fleur tour-à-tour (des deux Pères).*

Rendre une femme à la santé,
C'est rendre aux grâces leur empire,
Aux doux plaisirs leur volupté,
La joie à tout ce qui respire.
Leur rendre éclat, beauté, fraîcheur,
C'est rendre au monde sa parure !
Messieurs, c'est pour votre bonheur
En faire autant que la nature. (*Bis.*)

FLORICOURT.

Hâtez-vous donc d'aller la voir.

LE MÉDECIN.

Oh ! soyez tranquille sur sa santé, j'ai déjà traité les malades les plus distingués ; feu M. de Fierville, feu Dorilas, feu Desarmans, feu de Bonneval, feu !... feu !... feu !... et mille autres.

FLORICOURT.

Eh ! mon Dieu ! docteur, tous vos malades sont donc des ci-devans ?

LE MÉDECIN *vivement.*

Je ne vous ai pas encore mis sur ma liste ; mais je vous apprête certaine ordonnance.....

FLORICOURT.

Gardez-vous-en bien ! Courez auprès de cette femme ; et revenez au plutôt me dire avec qui vous l'aurez trouvée.

LE MÉDECIN *étonné.*

Avec qui ?

FLORICOURT.

Je veux dire.... comment vous l'aurez trouvée.

LE MÉDECIN.

Oh ! rassurez-vous ; si la dame est jeune, il n'y a pas de danger.

FLORICOURT.

Au contraire, c'est parce qu'elle est jeune, qu'il y en a beaucoup..... Voilà son adresse, dépêchez-vous....

LE MÉDECIN.

Mais, savez-vous que c'est fort loin.

FLORICOURT.

Eh ! docteur, vous n'irez jamais chercher vos malades aussi loin que vous les envoyez !

LE MÉDECIN.

J'y vole..... J'ai là-bas ma désobligeante, j'irai vîte, et dans deux ou trois petites heures, je vous promets de ses nouvelles.

FLORICOURT.

Trois heures !

LE MÉDECIN.

Et vous, madame, veillez-le bien ; je vous le recommande..... Adieu, mon cher malade, de la tranquillité sur-tout ; et pour ma réputation, tâchez de guérir, je vous en prie ! *(Il sort.)*

SCÈNE XXI.

FLORICOURT, Mad. DE FERVILLE.

FLORICOURT.

Enfin, il est parti ! je saurai bientôt.....

Mad. DE FERVILLE.

Eh quoi ! monsieur, faire ainsi courir un médecin pour une intrigue d'amour !

FLORICOURT.

Ses malades respireront pendant ce temps là.

Mad. DE FERVILLE.

Mais, après de tels soupçons, croyez-vous que madame de Ferville pourra consentir à s'unir à vous?

FLORICOURT.

Ah! si je ne l'aimais, serais-je aussi jaloux!

Mad. DE FERVILLE.

Ah! croyez-moi!....

AIR : *Sous un tas de neige.*

Le bandeau de la jalousie
Aveugle nos yeux sans retour;
Une clarté douce et chérie
Brille sous celui de l'amour:
Au lieu du bandeau qui sait plaire,
Si le jaloux en porte deux,
Du bonheur la douce lumière
N'arrive plus jusqu'à ses yeux. (*Bis.*)

FLORICOURT.

N'entends-je pas du bruit?

Mad. DE FERVILLE.

Quelqu'un qui gronde.....

FLORICOURT *gaiement.*

Dès l'escalier!.... c'est encore mon oncle!

SCÈNE XXII.

FLORICOURT, DERMONT, Mad. DE FERVILLE.

DERMONT.

Ah! ah! monsieur, je vous apporte cette fois de belles nouvelles de madame de Ferville.

FLORICOURT.

Quoi donc, mon oncle?

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Que va-t-il dire encore?

DERMONT.

Je ne veux pas, monsieur, que vous puissiez me regarder comme un de ces oncles sans raison, qui s'opposent à l'amour par entêtement.

FLORICOURT.

Eh bien! mon oncle?

DERMONT.

En vous quittant j'ai voulu prendre de nouvelles informations sur madame de Ferville, et j'ai découvert qu'elle était sortie ce matin, déguisée!....

FLORICOURT, *vivement.*

Déguisée!.... Eh bien! j'avais tort de la soupçonner, n'est-ce pas?

Mad. DE FERVILLE *très-émue.*

Comment, monsieur, vous il aimer cette femme, et vous l'outragez ainsi par les soupçons les plus odieux! Et si elle n'était sortie que pour vous donner une marque

plus touchante d'amour et d'intérêt, si elle vous entendait ?....

FLORICOURT.

Ah ! plût au ciel !

DERMONT.

Eh quoi ! madame, vous allez prendre encore son parti, lorsqu'il est évident.....

Mad. DE FERVILLE.

AIR *de l'Opéra comique.*

Oui, monsieur, contre tous les deux,
Ici, moi, je dois la défendre.
Ah ! qui pourrait connaître mieux
Son cœur aimant, sensible et tendre !

DERMONT.

Oui, tendre pour un autre.

Mad. DE FERVILLE.

Quoi ! dans le moment..... Ah ! c'en est trop !

FLORICOURT.

Mais pour l'excuser, entre nous,
Vous qui croyez la bien connaître,
Dites, quel moyen prendrez-vous ?

Mad. DE FERVILLE *se découvrant.*

Celui-ci suffira peut-être. *Bis.*

FLORICOURT *transporté la reconnaît.*

Mon oncle, c'est elle ! *(Mademoiselle Pascal paraît pendant le couplet précédent.)*

SCÈNE XXIII.

FLORICOURT, DERMONT, Mad. DE FERVILLE, Mlle PASCAL.

CHŒUR.

AIR *de Cendrillon*

FLORICOURT.

Grands dieux! que vois-je en ce moment!
Bonheur parfait! surprise extrême!
Pour mon cœur, ah! quel doux instant!
Oui, je la vois! c'est elle-même!

Mlle PASCAL.

ENSEMBLE, *pendant que mademoiselle Paschal déshabille madame de Ferville, qui paraît sous un costume élégant.*

Bien vîte, ôtez ce vêtement,
Pour que dans sa surprise extrême,
Il puisse bien en ce moment
Reconnoître celle qu'il aime.

Mad. DE FERVILLE.

Ah! quel bonheur! quel doux moment!
Son cœur, dans sa surprise extrême,
Ne croyait pas si promptement
Revoir ici celle qu'il aime.

DERMONT.

Grand Dieu! j'ai cru dans ce moment
Revoir! dans ma surprise extrême,
Celle dont le cœur bienfaisant.....
Oui, je la vois, c'est elle-même!

FLORICOURT.

Puis-je en croire mes yeux?

Mad. DE FERVILLE.

Oui, Floricourt, c'est votre Rosalie que vous avez réduite à se justifier!....

FLORICOURT.

AIR *de M. Doche.*

Ah! combien mes sens sont émus!
En vous, dans ma surprise étrange,
Bien portant, j'aurais vu Vénus,
Malade, je crois voir un ange! } *Bis.*

DERMONT.

Quoi! c'est là madame de Ferville?

Mlle PASCAL.

Avec sa gouvernante, monsieur!

FLORICOURT.

Oui, mon oncle, la voilà, cette femme dont vous me disiez tant de mal.

DERMONT.

Et dont je disais tant de bien! Juge de mon étonnement, madame est l'inconnue dont je t'ai parlé.

Mad. DE FERVILLE *à Dermont.*

Comment détruirai-je les préventions fâcheuses?....

DERMONT.

Ah! madame, il ne faut qu'avoir été le témoin de l'action la plus touchante.... — Mon ami, que n'étais-tu là!

AIR *de M. Doche.*

Du souvenir de ce bienfait
Mon âme est encore attendrie;
Toujours par le bien qu'elle fait
La beauté même est embellie:
Non, rien de la Divinité
Ne m'offre mieux la ressemblance
Que la jeunesse et la beauté
Sous les traits de la bienfaisance. (*Bis.*)

Mad. DE FERVILLE.

C'est à ma tendresse à présent à justifier une démarche...

DERMONT.

Pourquoi donc çà, madame? Tout est dans l'ordre : vieille vous étiez chez mon neveu, jeune vous êtes avec moi; j'envoye chez mon notaire, et dans un quart-d'heure vous serez ici, chez vous.

FLORICOURT.

Ah! mon oncle, que ne puis-je vous sauter au col!... Mais attendez que je sois guéri.

Mad. DE FERVILLE.

Mon cher Floricourt, il faut achever de vous rassurer : voilà l'homme dangereux qui me donnait le bras en sortant de cette maison.

FLORICOURT.

Ah! que j'étais insensé!.... Mais, d'honneur, sous un manteau, quand on ne le voit pas du tout, on prendrait mon oncle pour un joli garçon..... Mille pardons, cher oncle!

DERMONT.

Bien obligé!

SCÈNE XXIV *et dernière.*

Les précédens, GERMAIN, LE MÉDECIN, LAFLEUR, PICARD.

GERMAIN *accourant.*

Monsieur, nous voilà tous; nous ne l'avons trouvée nulle part.

FLORICOURT *riant.*

Je le crois bien !

LE MÉDECIN.

Ah ça ! mon cher malade, vous m'envoyez courir après une personne qui n'est pas chez elle et qui se porte à merveille !

FLORICOURT.

Docteur, vous ne l'avez donc pas trouvée !... Vous la voyez, c'était la vieille.

LE MÉDECIN.

Une très-belle vieillesse, cette femme-là !

DERMONT.

Mon ami, je ne te dis plus qu'un mot ; guéris promptement.

FLORICOURT *se levant.*

Mon oncle, je le suis.

Mad. DE FERVILLE.

Soutenons-le, docteur.

LE MÉDECIN.

C'est singulier, il n'appuie pas du tout de mon côté !

FLORICOURT.

Ah ! l'amour sera désormais mon médecin.

Mad. DE FERVILLE.

C'est à la jalousie que vous avez dû ce petit accident ; puissent ma tendresse et le bonheur vous guérir à jamais de tout soupçon !

FLORICOURT.

Oh ! je jure que désormais !.... J'espère que vous ne reverrez plus Merval, ni le Commandeur !

VAUDEVILLE.

AIR *de M. Doche.*

FLORICOURT.

Le démon de la jalousie
A souvent agité mon cœur,
Et vingt rivaux ont de ma vie
Banni trop long-temps le bonheur.
Mais pour moi lorsque l'Amour penche,
En serrant les nœuds les plus doux,
Près de vous je vais, en revanche,
Faire à mon tour bien des jaloux.

DERMONT.

On nous voit envier sans cesse
Le sort des hommes en crédit,
Ou qui possèdent la richesse,
Les talens, la gloire et l'esprit.
On envie un riche héritage ;
Mais tous ceux qui n'ont parmi nous
Que les vertus pour tout partage,
Font aujourd'hui peu de jaloux.

Mlle PASCAL.

Femme dit qu'un jaloux l'ennuie,
Qu'il la tourmente nuit et jour ;
Pourtant un peu de jalousie
Est un fort bon signe en amour.
Et quoiqu'un jaloux soit à craindre,
Quoiqu'on redoute son courroux,
Hélas ! on est bien plus à plaindre
Quand on ne fait plus de jaloux.

LE MÉDECIN.

Les voyages sont à la mode
Pour nous guérir de bien des maux ;
Nos malades de la méthode
Usent toujours fort à propos.
Nous les dirigeons, c'est l'usage,
Et gaîment nous les faisons tous
Partir pour le même voyage,
Pour ne pas faire de jaloux.

GERMAIN.

Maint valet avec jalousie
De son maître voyait le sort ;
Mais peu de maîtres font envie,
Avec eux la fortune a tort.
De tous côtés j'en vois paraître
Que Plutus a quittés pour nous,
Et de son valet plus d'un maître
Peut en ce jour être jaloux.

Mad. DE FERVILLE *au Public.*

D'une jalouse frénésie
L'amour guérit par le plaisir ;
Mais il est une jalousie
Dont rien ne saurait nous guérir :
Puisse notre zèle à bien faire
Combler nos desirs les plus doux,
Et vous prouver que de vous plaire
Nous ne cessons d'être jaloux. } *Bis.*

FIN.

Ouvrages nouveaux qui viennent de paroître chez le même Libraire.

Le Chansonnier du Vaudeville, 1re année, pour faire suite aux *Dîners du Vaudeville*, par MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Ségur, Armand-Gouffé, Laujon, Ph. La Madelaine, Dupaty, Bourguignon, etc. 1 vol. in-18. *Prix :* 1 fr. 80 c.
Et papier vélin satiné, et cartonné à la Bradel. 4 fr.

L'Élève d'Épicure, par Ph. La Madelaine, 1 vol. in-12. 1 fr. 80 c.

COMÉDIES.

Folie et Raison, Comédie en un acte et en vers, mêlée de vaudevilles, par MM. Chazet et Sewrin. 1 fr. 20 c.

Théophile, ou *les deux Poètes*, Comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Pain et D..... 1 f. 20 c.

Bertrand Dugueselin et sa Sœur, Comédie en deux actes et en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Barré, Radet et Desfontaines. 1 f. 20 c.

Le Jour de l'An, ou *la Réunion de Famille*, Comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par M. Radet. 1 fr. 20 c.

Le Jaloux malade, Comédie en un acte et en prose, mêlée de Vaudevilles, par M. Emmanuel Dupaty. 1 fr. 20 c.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
CASSANDRE, Luthier.		M. Chapelle.
COLOMBINE, sa Pupile.		Mlle. Minette.
GILLE, son premier Garçon.		M. Fichet.
ARLEQUIN, Accordeur d'Instr.		M. Laporte.
HONORINE, Propriétaire de la maison de Cassandre.		Mme. Belmont.
EMILIE, ROSE, LAURE	femmes colères corrigées.	Mlle. Delisle, Mme. Dorsan, Mlle. Desmares.
HYPOLITE, EMILE, SAINVILLE	leurs maris.	M. César, M. Carles, M. Saint-Albin.
Une Marchande de Modes.		Mlle. Bodin.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *R'lan tamplan*, etc.

LES femmes, depuis longtems,
En plein plan,
R'lan tamplan tire li ramplan,
Sur des Théâtres brillans,
Se mettent en colère.
Puisque leur caractère
Partout a su vous plaire,
Nous les amenons céans,
En plein plan,
R'lan, etc.
Contre leur emportement
Montrez-vous peu sévère,
Et pour nous satisfaire,
Messieurs, que la colère
N'aille pas en ce moment,
En plein plan,
R'lan, etc.
N'aille pas en ce moment,
Gagner jusqu'au Parterre.
D'une humeur débonnaire
Puissiez-vous, au contraire,
Accompagner vivement,
En plein plan,
R'lan, etc.
Un Sexe toujours charmant,
Même dans sa colère.

LES
FEMMES COLÈRES,
DIVERTISSEMENT EN UN ACTE, EN PROSE.

La scène est chez M. Cassandre, à Paris, dans un salon garni d'instrumens de musique.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN (*seul*).

Ferai-je ce mariage, ou ne le ferai-je pas?.. avec les femmes, il y a quelques fois de très-bonnes raisons pour ne pas les épouser, et presque toujours des raisons meilleures encore pour les épouser. . .

AIR : *Daignez m'épargner le reste*

D'un côté, je vois le plaisir,
De l'autre, tourmens et contrainte,
Je suis pressé par le desir,
Je suis retenu par la crainte.
Je puis m'épargner un chagrin,
Mais pour moi quel fâcheux martyre,
En renonçant à cet hymen,
Si j'évite ce que je crains,
Je perds tout ce que je desire,

Ma situation est très-embarassante... Je meurs déjà d'amour, si j'épouse colombine, elle me fera mourir de chagrin, et si je ne l'épouse pas, le chagrin me fera mourir. . . Mourir pour mourir, j'aime mieux épouser... D'ailleurs, M. Cassandre, tuteur de Colombine, est un des luthiers de Paris les plus recommandables, ses flûtes et ses mandolines ont une réputation très-étendue, ses trombones font un bruit du diable; je suis son accordeur et quelque jour il me laissera son établissement . . . Justement le voici . . .

SCENE II.

ARLEQUIN, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Eh! bien mon cher Arlequin, je viens savoir si tu as pris ton parti?

ARLEQUIN.

Il est pris ; et définitivement, j'épouse . . . . .

CASSANDRE.

Ah ça entendons-nous bien ; je ne veux pas avoir de reproches après le mariage ; je ne t'ai pas caché que Colombine avait de très-grandes dispositions à la colère.

ARLEQUIN.

Elle ne me l'a pas caché non plus . . .

CASSANDRE.

Je t'ai dit là-dessus tout ce que je pouvais te dire.

ARLEQUIN.

Elle m'a prouvé là-dessus tout ce quelle savait faire.

CASSANDRE.

Il y a des parents qui ne t'auraient instruit de cela que le lendemain de la noce.

ARLEQUIN.

C'est vrai.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin musard.*

A Paris cest assez l'usage
On dissimule en pareil cas,
C'est une conduite fort sage
Pour celles qui ne le sont pas.
La prudence qui nous conseille
Ferait manquer plus d'un hymen,
Si le mari savait la veille
Tout ce qu'il sait le lendemain.

CASSANDRE.

J'espère que ce que vous savez ne vous empêchera pas d'épouser ma pupille.

ARLEQUIN.

Non Monsieur Cassandre, je vous le promets . . . Mais d'où lui vient donc ce penchant à la colère.

CASSANDRE.

Mon ami, c'est dans le sang.

AIR : *On dit que dans le mariage.*

Fille de cette Colombine
D'un caractère assez taquin,
Qu'on vit dans son humeur mutine
Soufletter même un mannequin.
Auprès de son amant
Il n'est pas étonnant,
Qu'elle montre du goût pour faire
Tout comme à fait (*bis*) sa mère.

ARLEQUIN.

D'après cela M. Cassandre, est-ce que je ne cours pas quelques risques . . . . .

CASSANDRE.

Cela ne doit pas t'effrayer.

Air de Calpigi.

Vas ce défaut dont tu la blames
Est un bon signe chez les femmes :
Leur courroux prouve, mon ami,
Qu'elles n'aiment pas à demi. (*Bis.*)

ARLEQUIN.

Si l'amour se prouve à bien battre,
A bien faire le diable à quatre,
Combien de femmes, à Paris,
Qui sont folles de leurs maris. (*Bis.*)

CASSANDRE.

Il y a de la ressource : quand tu seras son époux, tu la corrigeras.

ARLEQUIN.

Je ne m'y fierais pas. Corrigeons-là tout-de-suite. Il vaut mieux n'épouser qu'après.

CASSANDRE.

C'est toujours plus prudent... Justement on parle dans ce moment d'une manière excellente de corriger les femmes.

ARLEQUIN.

Si la méthode est bonne, je parie que l'inventeur fera sa fortune..... Et quelle est donc cette jolie recette?....

CASSANDRE.

Il ne s'agit que d'opposer à ces dames le défaut même qu'elles ont.

ARLEQUIN.

Ah, j'entends! c'est-à-dire que si une femme est gourmande, il faut être deux fois plus gourmand qu'elle.

CASSANDRE.

Précisément.

ARLEQUIN.

J'aime assez ce moyen-là : si elle est avare, on lui refuse tout; si elle est prodigue, on ne se refuse rien; si elle laisse un homme courir après elle, on court après toutes les femmes, et si elle est colère.....

CASSANDRE.

On fait en une heure dix fois plus de tapage qu'elle n'en peut faire en un jour.

ARLEQUIN.

C'est difficile.

CASSANDRE.

Le moyen est sûr : il a réussi partout. Et depuis les Spartiates.....

ARLEQUIN.

Mais c'est un moyen renouvellé des Grecs.

CASSANDRE.

Que veux-tu : il n'y a plus de neuf que ce qui est vieux.

SCENE III.

LES MÊMES, GILLES.

GILLES.

Ah ! M. Cassandre, vous allez bien rire... Tout est sans dessus dessous chez mademoiselle Colombine.

CASSANDRE.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Explique-toi vite.

GILLES.

Elle vient de se mettre dans la colère la plus comique.

ARLEQUIN.

Et contre qui ?

GILLES.

AIR. *Contredanse de Hullin.*

Vous savez bien qu'en se levant,
Colombine est d'humeur sévère :
En se levant elle reprend
L'humeur qu'elle eût en se couchant.

Moi, je ne songe au contraire
Qu'à rire à me réjouir ;
Et des autres la colère
Ne sert qu'à me divertir.

Ce matin j'apportais gaiment
Son caffé, comme d'ordinaire,

Je le renverse en l'apportant,
Elle s'emporte au même instant.

Quoi ! lui dis-je, point de trêve,
Dès le matin, que de bruit !
Je gage que même en rêve,
Vous grondez quelqu'un la nuit.

A ce mot, tant soit peu malin,
Un dépit tout nouveau l'inspire,
Et pour me souffleter soudain,
Elle lève sur moi la main.

Je suis peu fait, je l'avoue,
A recevoir cet affront,
Et pour préserver ma joue,
Je baisse aussi-tôt le front.

Mais sur votre bureau dressé,
Ce beau Magot qui se dandine,
Aussi-tôt que je suis baissé,
Devant le coup se voit placé.

Balançant toujours sa mine,
Sans partager mon effroi,
Votre Magot de la Chine
Reçoit le soufflet pour moi.

Etourdi par un pareil coup ;
Bien malade, comme on devine,
Il tombe en éclats tout-à-coup.
Ne croyez pas que ce soit tout.

Dans un bol de porcelaine
Le Magot va se noyer ;
En tombant, le bol entraine
Le cabaret tout entier.

Ne connaissant plus aucun frein,
Elle nous fait scène sur scène,
Et va briser, dans son chagrin,
Tout ce qui tombe sous sa main.

Le perroquet s'effarouche,
Le chien fuit en aboyant,

Le chat même prend la mouche ;
C'était un sabat charmant.

Cet événement m'a fait voir
A quel point la femme
S'enflame,
Puisqu'elle a, dans son désespoir,
Brisé jusques à son miroir.

CASSANDRE.

Oh ciel ! mon beau magot !.... Pourquoi t'es-tu baissé, coquin ? Il fallait recevoir le soufflet.

GILLES.

Ma foi ! magot tant que vous voudrez, j'aime mieux que l'autre l'ait reçu que moi..... Mais à propos, j'oubliais de vous dire qu'il vous est arrivé de l'ouvrage..... On vient de monter au magasin plusieurs instrumens qu'il faut racommoder tout-de-suite.

CASSANDRE.

Et qui me les envoie.

GILLES.

Trois dames qui viennent de se mettre en ménage.

AIR : *Je vois toujours la même chose.*

L'une d'elle brisa d'abord
Sa guittare dans son délire.
En voulant la mettre d'accord ;
La seconde brisa sa lyre.
L'autre brisa, dans son courroux,
Sa harpe sans aucune cause.

CASSANDRE.

Mais elles ont donc, entre nous,
Fait toutes trois la même chose.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas étonnant, trois nouvelles mariées.

GILLES.

Ah ça, n'oubliez pas non plus d'arranger le piano de cette dame j'ordonne, propriétaire de votre maison; elle viendra peut-être le chercher ce matin, et vous savez qu'elle n'entend pas raison, celle-là..... c'est la mère à toutes les femmes colères.

CASSANDRE.

Montons vite au magasin. Et toi, mon ami, du courage, je vais t'envoyer Colombine.

AIR:

AIR : *Allons aux Prés Saint-Gervais.*

Allons, mets-toi bien en train ;
Efforce toi d'être colère ;
Pour n'en pas faire après l'hymen,
D'avance ici, fais bien du train.

GILLES.

Sans crainte auprès d'une belle,
On peut faire un grand fracas,
Bien sûr qu'en faire autant qu'elle
Ne se peut pas.

ENSEMBLE.

Allons, etc.

(*Cassandre et Gilles sortent.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN (*seul*).

C'est décidé, cherchons un bon motif pour nous mettre en colère... Le train qu'elle vient de faire... C'est cela... Non pas... Tant que je ne suis pas son mari, le dégat qu'elle fait dans la maison ne regarde que M. Cassandre. Cherchons quelque chose qui me regarde personnellement..... Figurons-nous qu'un rival lui fait la cour... Je ne dois cependant pas me fâcher pour cela..... puis-je la blâmer de plaire quand je ne puis cesser de l'aimer..... C'est égal, supposons qu'elle a dit bon-jour à ce rival..... Cependant, bon-jour est une politesse qu'on ne peut refuser à personne..... Ce n'est pas encore assez... Supposons un rendez-vous avec ce rival..... Sangodemi ! là-dessus, par exemple, je ne puis pas me dispenser d'être furieux.....

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Supposons qu'à ce rendez-vous,
De son cœur il lui fait l'hommage,
Et supposons qu'à ses genoux,
De son amour il veuille un gage.
Supposons encor
Que tous deux d'accord.....
Non, non,
N'en supposons pas d'avantage.

Je le surprends à ses genoux ; là, je ne suis plus le maître de moi ; je fais un tapage de tous les diables...

Je renverse les chaises, les tables ; je tire ma batte... Comme je dois être bien..... Ah ! si elle arrivait maintenant, comme je la traiterais.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE (*au fond*).

COLOMBINE (*à part*).

De qui parle-t-il ?

ARLEQUIN (*sans la voir*).

Comme je lui dirais : ingrate maîtresse, perfide Colombine.

COLOMBINE.

C'est de moi qu'il parle.

ARLEQUIN (*sans la voir*).

Quel est donc le prix de tant d'amour ?

COLOMBINE (*lui donnant un soufflet*).

Le voilà.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

COLOMBINE.

Ce n'est rien, monsieur.

ARLEQUIN.

J'ai cru pourtant que c'était quelque chose.

COLOMBINE.

Que faisiez-vous donc là, monsieur ?

ARLEQUIN.

Ce que je faisais ?.... (*A part.*) Ne nous refroidissons pas... Elle vient de me donner un soufflet, et cela doit suffir pour m'irriter... Montrons-nous... (*Haut.*) Mademoiselle.....

COLOMBINE.

Plait-il, monsieur.

ARLEQUIN.

Eh bien, le soufflet n'opère pas du tout..... Cela n'est pas étonnant, elle m'y a tellement habitué..... C'est égal, reprochons-lui tous ses défauts :

AIR : *Une Fille est un Oiseau.*

Blâmerai-je son maintien,
Elle a trop bonne tournure ;
Blâmerai-je sa figure,
Non, sa figure est trop bien.
Je veux gronder, mais je n'ose,

A mon courroux tout s'oppose ;
Et quand je cherche une cause,
Pour me fâcher en ce jour,
Loin d'augmenter ma colère,
J'en trouve mille au contraire,
Pour augmenter mon amour.

COLOMBINE (*à part*).

Voyez seulement s'il me parlera ; il aime mieux se parler tout seul..... (*Haut.*) Que dites-vous donc là, monsieur ?

ARLEQUIN (*à part*).

Allons, du courage !..... (*Haut.*) Ce que je dis, mademoiselle ! Apprenez que c'est à mon tour à présent ; sachez que j'ai le même défaut que vous, que je suis colère aussi, moi.....

COLOMBINE.

Paix, monsieur.

ARLEQUIN.

Je me tais Mademoiselle.

COLOMBINE.

Je vois votre projet.

ARLEQUIN.

Mais ma bonne amie, c'est pour te corriger ce que j'en fais.

COLMBINE.

Me corriger.

AIR : *du vaudeville de l'asthenie.*

Assez souvent hors de propos
On aime à corriger les autres,
Vous voyez fort bien nos défauts
Mais vous ne voyez pas les vôtres
Que de critiques aujourd'hui
S'érigeant en censeurs suprêmes,
Avant de corriger autrui
Devraient commencer par eux mêmes.

ARLEQUIN.

Eh bien je ne dis plus môt.

COLOMBINE.

Vous ne trouverez donc jamais le secret de me plaire ?

ARLEQUIN.

Mais c'est très-dificile. Quand je veux me fâcher cela vous fâche ; vous vous fâchez quelques fois de ce que je ne me fâche pas . . . Je ne sais comment il

Je renverse les c
Comme je doi
maintenant , c

ARLE

De qui pa

Cor
Colo

êtes un jeune homme, un joli garçon, faites lui le plaisir de les recevoir et de tâcher de leur faire prendre patience.

ARLEQUIN.

Ce ne sera peut-être pas facile.

GILLES.

Il est bien fâcheux que je ne puisse pas rester là, mais je reviendrai les voir. (*Il sort*).

ARLEQUIN.

Ah! mon dieu, je crois quelles se disputent déjà.

SCENE VII.

ARLEQUIN, ROSE, EMILIE.

EMILIE (*en dehors*).

Je vous demande bien pardon madame, je suis partie la première et je dois passer avant vous.

ROSE.

J'en suis bien fâchée madame, mais je vous ai devancée et vous aurez beau dire, vous ne passerez qu'après moi.

ARLEQUIN.

Allons mesdames chacune à son tour, je suis l'accordeur de M. Cassandre et chargé de vous recevoir.

LES DEUX FEMMES.

C'est bon Monsieur c'est bon.

ARLEQUIN (*à part*)

Oh! comme elles sont jolies toutes deux.

ROSE.

Ainsi madame je vous verrai donc toujours sur mon passage?

EMILIE.

Vous voudrez donc toujours passer avant moi?

ROSE.

Je prends Monsieur pour juge. En arrivant à Paris, je me présente rue Favart; j'y trouve madame, elle y faisait de la musique et je suis obligée de m'en aller. Vous avouerez qu'il est un peu désagréable lorsque l'on vient de loin . . . . .

ARLEQUIN.

Vous veniez donc de loin.

ROSE.

J'arrive de Flandre, en poste, dans l'espoir de me montrer au public avant madame.

ARLEQUIN.

Vous devez être un peu fatiguée,

ROSE.

Point du tout. Je suis maintenant de la société des infatigables, rue de Louvois, et je me félicite de m'être adressé là.

AIR : *de la sauteuse.*

Je puis chaque soir
Y voir
Brillante compagnie.
Un *vieux comédien*
Qui fait rire en faisant le bien,
Un *collatéral*
Joyeux héritier de Thalie,
Franc original
Qui pour plaire n'a pas d'égal.
Un *prédicateur*
Qui de mainte fille
Gentille,
Console le cœur
Ne pouvant leur rendre l'honneur.
Un charmant *musard*
Qui dès qu'il muse
Nous amuse
S'il fait tout trop tard
Son esprit n'est pas en retard
Par des tours piquans
On y vois *ruse contre ruse*,
Vieillard, *jeunes gens*
Y font gaîment passer le tems.
Un trésor
Encor
Y charme la foule arie,
Fixant mes destins
J'ai cherché là de bons voisins
Surtout quand j'ai vu
Que dans cette maison garnie,
Le *premier venu*
Se trouvait toujours bien reçu.

ARLEQUIN.

Qu'entends-je, quelqu'un nous arrive encore. C'est une jolie femme.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LAURE.

LAURE.

Monsieur, la lyre que j'ai envoyé raccommoder ce matin est elle prête ?

ARLEQUIN.

Pas encore madame ; on s'en occupe, mais si vous voulez laisser votre àdresse . . . . .

LAURE.

Je reçois assez de visites pour que tout le monde la sache. Au reste monsieur : c'est rue de Richelieu.

ARLEQUIN.

Ah ! Je vois cela d'ici, vis-à-vis Rouget, le Pâtissier.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

A Paris toujours la beauté
Doit se trouver bien chez thalie
Le Regnard plaça la gaité
Molière plaça le génie
Dorat y guida les amours,
Et quoiqu'ils laissent peu de places,
Le temple s'entr'ouvre toujours
Pour qui sait y mener les graces.

EMILIE.

Tout comme il vous plaira, mais nous n'en sommes pas moins les premières venues.

LAURE.

Eh ! qu'importe

Même air.

Sans s'appauvrir par ses bienfaits
Un public équitable et sage,
Pour ceux qui ne viennent qu'après
Garde une part dans l'héritage.
Au parnasse en fait de lauriers,
La moisson est toujours nouvelle
Et c'est par fois pour les derniers
Que la récolte est la plus belle.

ARLEQUIN.

Vous l'avez prouvé..... Mais vous me paraissez fort bien logées toutes les trois : vous, rue Favart ; vous, rue de Richelieu, et vous, rue de Louvois.

ROSE.

C'est là que mon mari m'a donné, le lendemain même de ma noce, une leçon que l'on a vivement applaudie.

ARLEQUIN.

Qu'a-t-l donc fait pour cela ?

ROSE.

Il s'est mis dans une colère.....

LAURE.

Dès le lendemain.

ROSE.

Le lendemain même.

ARLEQUIN.

C'est bien prompt.

LAURE.

Mon cher Hyppolite, pour me corriger, a du moins attendu huit jours.

ROSE.

Mon cher époux n'en est pas moins un homme charmant.

LAURE.

Et le mien, donc ?

AIR : *C'est un Sorcier.*

Jamais on ne l'entend médire ;
Il n'est ni méchant, ni jaloux ;
Il ne se fâche que pour rire,
Aussi l'on rit de son courroux.

Sans raison, lorsque je m'emporte,
A son tour, bientôt s'emportant,
S'irritant
Et battant,
Sans sujets,
Ses valets,
Il met tout le monde à la porte,
Dans l'espoir d'être mieux servi.

ROSE.

C'est mon mari. (*Bis.*)

ENSEMBLE.

C'est mon mari. (*Bis.*)

EMILIE.

Eh bien mesdames, allez vous vous disputer pour une bagatelle ?

ARLEQUIN.

Une bagatelle un mari !

LAURE.

Madame je vous assure que c'est le mien que je vous ai dépeint, mon cher Hyppolite, AIR.

AIR : *Comme j'aime mon Hyppolite.*

On connaît fort bien son époux
Huit jours après le mariage.

ROSE.

Je connais le mien meux que vous,
Avant vous j'étais en ménage.

LAURE.

Mais, si le vôtre est fait ainsi,
Quelque puisse être son mérite,
On a donc fait votre mari
Comme on a fait mon Hyppolite.

ARLEQUIN.

Eh! mon-dieu, madame, ne savez-vous pas que tous les maris se ressemblent.

EMILIE.

Non, monsieur, car le mien diffère beaucoup de celui de ces dames. ARLEQUIN.

En quoi donc?

EMILIE.

Au lieu d'avoir été corrigée par lui, c'est moi qui l'ai corrigé lui-même. ARLEQUIN.

Et comment donc cela?

EMILIE.

Pourmettre les hommes à la raison, nous autres femmes à caractère, nous n'avons qu'à vouloir.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

On me propose pour époux
Un homme impétueux, colère;
Mais j'étais bien sûre, entre nous,
De dompter ce fier caractère.
Le premier jour, il est hautain;
Il s'emporte, il tempête, il gronde;
Il m'épouse, et, le lendemain,
C'est le meilleur homme du monde.

C'était un calme une tranquillité, je crois que je l'avais trop corrigé. ARLEQUIN.

Vous n'étiez donc pas colère tout de bon?

EMILIE.

J'ai fait semblant.

ARLEQUIN.

Ah? je reconnais-là les femmes.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Il faut rendre justice aux belles:
Chez ce sexe favorisé,

Les vertus seules sont réelles,
Tout défaut n'est que supposé.
Si l'on lisait bien dans leurs ames
Aisément on y pourrait voir
Qu'il n'est de défaut, chez les femmes,
Que ceux qu'elles feignent d'avoir.

EMILIE.

C'est très-galant. Mais, faites-moi le plaisir d'aller voir si ma harpe est arrangée.

ROSE.

Je ne puis attendre plus longtems.

LAURE.

Ni moi non plus.

ARLEQUIN.

J'y vais tout-de-suite. Donnez-vous la peine de vous asseoir... Oh! que c'est joli, des femmes corrigées. C'est que ça ne se voit pas tous les jours..... Allons vîte presser M. Cassandre, et ramenons ici Colombine, pour lui prouver combien la douceur rend les femmes aimables.

SCENE IX.

ROSE, EMILIE, LAURE (*assises toutes trois, et très-près l'une de l'autre*)

ROSE (*à part*)

Maintenant que nous voilà seules, ne disons rien, car je sens que je pourrais m'emporter.

EMILIE (*à part*).

Contraignons-nous, et prouvons, quoiqu'on en dise, que des femmes peuvent rester ensemble sans se quereller.

LAURE (*à part*).

Gardons-nous bien de compromettre notre dignité, et n'entrons pas en dispute avec ces dames.

(*Après un moment de silence.*)

EMILIE (*à part*).

Il est pourtant bien cruel, pour des femmes, de rester sans rien dire.

ROSE (*à part*).

Ce n'est pourtant qu'en parlant, que je pourrai prouver que je suis douce.

LAURE (*à part*).

Si je me tais, on croira que je me contrains.

[redacted]

[redacted]

[redacted]

ENSEMBLE (*elles se lèvent.*)
C'est moi vous dis-je. Je soutiens que c'est moi.

ÉMILIE.
Voyez donc, comme elles sont douces.

LAURE.
AIR : *Contredanse du diable à quatre.*
Si dans ce moment j'ai de l'humeur,
Et de la sorte,
Si je m'emporte,
C'est parce que j'ai vraiment à cœur
De prouver que j'ai de la douceur.

EMILIE.
Moi, je suis la raison même.

LAURE.
Je n'ai que trop de bonté.

ROSE.
La paix est mon bien suprême.

TOUTES (*très-fort.*)
J'aime la tranquillité.
Si dans ce moment, etc.

LAURE.
Chut ! . . J'entends sonner.

TOUTES.
Quest-ce que c'est ?

ROSE.
C'est cette femme dont on parle depuis long-tems. Je la reconnais, c'est madame Honorine, la propriétaire de la maison.

EMILIE.
« Elle a mis son bonnet de travers, ça ira bien. »

SCENE X.

LES MÊMES, HONORINE.

HONORINE.
Il y a t-il assez long-tems que je sonne ?

EMILIE.
Ces dames faisaient tant de bruit.

ROSE.
C'est madame.

EMILIE.
C'est toutes les trois.

HONORINE.
AIR : *Contredanse de l'été.*
Ces emportemens
Sont indécens.

Taisez-vous donc,
Car, sans raison,
Dans ma maison
Je ne ne veux pas qu'on se querelle.
Vous êtes chez moi,
J'y fais la Loi.
Nulle, je croi,
N'y doit, ma foi,
Oser crier plus fort que moi.

TOUTES.

Eh! mais, voyez donc
Quel est ce ton?
Quoi tout de bon,
Hors de saison,
Et sans raison
Souffrirons-nous qu'on nous querelle?
Nous faire la loi!
Eh! mais pourquoi?
Ici, je croi,
Nulle, ma foi,
Ne doit crier plus fort que moi.

HONORINE.

Mesdames, cessez ce tapage.
Est-il convenable entre vous:
Vous n'en feriez pas davantage
Si vous parliez à vos époux.

TOUTES.

Eh! mais, etc.

EMILIE.

A présent que nous voilà toutes les quatre ensemble cela va bien aller.

HONORINE.

Se conduire ainsi! des femmes entr'elles!

AIR: *de Molière à Lyon.*

Il faut savoir se respecter:
De nous, ne faisons point médire;
Car entre nous, nous emporter
C'est donner prise à la satyre.
Doit-il en coûter un effort
Toutes colères que nous sommes,
Entre nous demeurons d'accord
Pour donner un exemple aux hommes.

EMILIE.

Madame a raison: réservons notre courroux pour ces messieurs.

HONORINE.

Sachez d'ailleurs que nulle autre que moi n'a le droit de se fâcher dans cette maison.

TOUTES.

C'est un peu fort.

HONORINE.

Air du Maître d'Ecole.

Mesdames, vous aurez beau faire,
Et quelque soit votre motif,
Seule en ces lieux, de la colère,
J'ai le privilège exclusif.
Au tapage, toujours fidelle,
J'ai su, dans mainte occasion,
Mériter, en fait de querelle,
Un brevet d'invention.

LAURE.

Madame on peut encore venir après vous : chacune à son tour.

HONORINE.

Espérez-vous qu'Honorine abandonne ses droits ?

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Quoique je sois bien votre aînée,
Que je compte plus d'un printems,
Je suis loin d'être abandonnée,
Et je fixe les inconstans ;
Bien des gens aiment à me suivre ;
On chérit mes emportemens,
Et quoique difficile à vivre,
J'espère vivre encor longtems.

LAURE.

Nous ne vous en empêcherons certainement pas.

HONORINE.

Je le crois bien, et l'on sait qu'auprès d'Honorine, toutes les femmes colères d'aujourd'hui, ne se fâchent que pour rire.

LAURE (*en colère*).

Eh bien ! madame, que l'occasion s'en présente, et nous verrons.

HONORINE (*en colère*).

Eh bien, nous verrons.

EMILIE.

Allons, maintenant elles vont se disputer à qui sera la plus colère.

SCENE XI.

LES MÊMES, LA MARCHANDE DE MODES.

LA MARCHANDE DE MODES.

Madame Honorine n'est elle pas ici ?

HONORINE.

Ah ! c'est ma marchande de modes.

LAURE.

C'est la mienne.

EMILIE ET ROSE.

C'est la mienne aussi.

LA MARCHANDE DE MODES.

On m'a dit chez vous que vous étiez chez votre luthier, M. Cassandre, et je viens vous y chercher.

HONORINE.

Vous avez bien fait..... Dites-moi quels bonnets ont à présent la vogue.

LA MARCHANDE DE MODES.

Madame ; d'un moment à l'autre, cela change.

AIR : *Il faut quitter ce que j'adore.*

C'est une mode assez frivole,
A Paris, grâce au goût présent,
J'ai vu mes bonnets *à la Folle*
Enlevés dans un seul instant.
Vu la circonstance présente,
Pour faire ma cour aux maris,
J'en ai fait *à la Repentante :*
Beaucoup de femmes en ont pris.

HONORINE.

Cela n'a pas duré longtems.

LA MARCHANDE DE MODES.

Mais je ne suis pas toujours aussi heureuse dans mon débit.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Quoique mes talens soient vantés,
Hélas ! avec chagrin j'observe,
Qu'à mon magasin sont restés
Tous mes bonnets *à la Minerve.*
La mode fuit en arrivant :
Un rien l'amène, un rien l'emporte,
Et les bonnets, j'en suis garant,
Changent chez nous aussi souvent
Que la tête qui les porte.

HONORINE.

C'est bon, madame..... Avez-vous quelque chose de plus nouveau que vos bonnets à la Minerve ?

LA MARCHANDE DE MODES.

Je vous apporte des bonnets *à la Femme colère* : c'est une rage ; on ne voit plus que cela partout.

TOUTES.

Ah ! voyons, que j'en essaye un.

HONORINE.

Mesdames, quand depuis dix ans, on abyme des chapeaux, je crois que l'on doit avoir la préférence.

LA Mde. de MODES.

Cela est juste et je commence par vous.

HONORINE (*prenant un bonnet*).

Mais cela ne m'ira pas.

LA Mde. de MODES.

AIR : *Pour m'enseigner des arts inutiles.*

Ah ! rien ne va mieux je vous l'assure
Ce bonnet est d'un effet charmant,
Chacun des plis donne à la figure
Un air plus mutin, plus vif et plus piquant.

HONORINE (*se plaçant devant la glace*).

Essayons cela dans cette glace.

LAURE (*se mettant devant elle*).

A mon tour souffrez que je me place.

EMILIE (*même jeu*).

Faites place
Que je passe.

ROSE (*de même*).

Laissez-moi voir de grace.

TOUTES (*devant la glace*).

Tour à tour, mesdames, je vous prie,
Sur moi croyez-vous avoir le pas ?
Voyons si cela me rend jolie.
Devant un miroir femme ne cède pas.
» Voyons pourtant,
» En persistant,
» Si ce bonnet,
» Qu'on dit parfait,
» Me sied ou mal, ou bien ;
» S'il me convient.
» D'honneur il me déplait ;
» Comme il est fait :

» Tous

» Tous ces rubans divers
» Sont à l'envers
» Et de travers.
» En vérité, c'est une horreur,
» Je suis coiffée à faire peur.
(*Elle jètent toutes leur bonnet.*)

TOUTES.

ENSEMBLE.

Si c'est là la mode que l'on aime,
Souvenez-vous qu'elle me déplait.
Rien ne me coîfa jamais de même ;
Je n'ai jamais vu de plus vilain bonnet.

LA MARCHANDE DE MODES.

Ah ! contre la mode, quel blasphême !
Pouvait-on trouver rien de mieux fait ?
Dans ce moment, quel affront extrême
Pour les inventeurs d'un si joli bonnet.

(*Arlequin et Colombine entrent.*)

ARLEQUIN.

ENSEMBLE.

Ah ! grands dieux ! quelle colère extrême !
Pour un chiffon, leur fureur renait.
On voit qu'en jetant leur bonnet même,
Elles ont la tête bien près du bonnet.

COLOMBINE.

Ah ! j'admire ton adresse extrême !
Combien un pareil tableau me plait !
En les regardant, j'apprends moi-même
Comment nous devons jeter notre bonnet.

SCENE XII.

LES MÊMES, ARLEQUIN ET COLOMBINE.

COLOMBINE.

Eh bien, tu me disais ces dames si douces !

ARLEQUIN.

Oh ! ce n'est qu'un petit retour de naturel, cela va se passer.

LA MARCHANDE DE MODES.

Arranger ainsi mes bonnets, le fruit de mes veilles. C'est affreux, c'est abominable.

ARLEQUIN.

Allons, la marchande va se mettre en colère aussi.

LA MARCHANDE DE MODES.

Mais vous n'en êtes pas quittes, et je vais de ce pas porter les mémoires à vos maris.

TOUTES.

Eh bien, ils paieront. (*La marchande sort.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté la Marchande de Modes.*

ARLEQUIN.

Ce sont toujours les maris qui payent.

HONORINE.

Ce monsieur Cassandre ne vient pas, sonnons-le.

TOUTES.

Oui, sonnons-le. (*Elles sonnent aux quatre coins du Théâtre.*)

ARLEQUIN.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?

HONORINE.

Je sonne pour avoir mon piano.

LAURE.

Moi, ma lyre.

ROSE.

Moi, ma guittarre.

EMILIE.

Moi, ma harpe.

COLOMBINE (*prenant une petite cloche sur la table*).

En ce cas-là, il faut que je sonne aussi, pour avoir mon tambour de basque.

ARLEQUIN.

Eh bien, mademoiselle!

COLOMBINE.

Tu es venu me dire que je devais imiter ces dames, et je les imite.

ARLEQUIN.

Ah, mon dieu! je lui ai donné-là de jolis modèles.

SCENE XIV.

LES MÊMES, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Va-t-on briser jusqu'aux sonnettes.

TOUTES.

Nos instrumens de musique.

CASSANDRE.

Doucement, mesdames. On vous les apporte... Allons, Gilles, dépêche-toi.

GILLES.

Les voila, les voila.

TOUTES.

C'est bien heureux... Dépêchez-vous donc, dépêchez-vous donc.

SCENE XV.

LES MÊMES, GILLES.

(*On place les Instrumens.*)

TOUTES LES FEMMES ASSISES.

Voyons si je pourrai m'en servir.

CHOEUR.

AIR : *Ah ! quel scandal abominable.*

Mais, mesdames, taisez-vous donc ;
Laissez-moi donc prendre le ton.
Un seul moment, au moins, daignez m'attendre.
Finissez-donc, je ne puis pas m'entendre.

ARLEQUIN, CASSANDRE.

Accordez-vous, (*Bis.*)
Et ne montrez point de courroux.

TOUTES.

Mais, entre nous,
J'ai tout autant de droits que vous.

ARLEQUIN (*prenant un Diapason*).

Mesdames, je vais vous donner le ton ; tâchez de ne pas le prendre trop haut.

(*Reprise.*)

TOUTES.

Ah ! c'est trop fort, (*Bis.*)
Je ne puis me mettre d'accord.

ARLEQUIN, CASSANDRE.

Ah ! c'est trop fort, (*Bis.*)
Rien ne peut les mettre d'accord.
Ah ! c'est trop fort. (*Bis.*)

GILLES.

Quel doux transport, (*Bis.*)
Rien ne peut les mettre d'accord.

(*Les quatre dames brisent les cordes de leurs instrumens, et Colombine crève son tambour de basque.*)

ARLEQUIN.

Allons, M. Cassandre, tâchez de les calmer.

CASSANDRE.

Ah! mon ami, comment veux-tu que je tienne tête à quatre femmes, moi qui n'ai jamais pu tenir tête à la mienne... Mais je vais chercher quelqu'un qui saura les mettre à la raison... Suis-moi, Gilles.

ARLQUIN (*à Colombine*).

Venez, mademoiselle, je ne veux pas vous laisser un si mauvais exemple devant les yeux.

(*Reprise du Chœur.*)

CASSANDRE.

Oui, c'est trop fort. (*Bis.*)
Je sors pour les mettre d'accord.

ARLEQUIN.

Ah! c'est trop fort! (*Bis.*)
Laissons-les se mettre d'accord.

GILLES.

Ce sera fort (*Bis.*)
Si l'on peut les mettre d'accord.

LES FEMMES.

C'est faire un inutile effort,
Nous ne serons jamais d'accord.

SCENE XVI.

HONORINE, LAURE, ROSE, EMILIE.

HONORINE (*au milieu d'elles*).

Quel singulier évènement. Savez-vous, mesdames, que je vois beaucoup de rapports entre nous.

AIR : *T'es dans tes atours.* (De l'Amoureux de quinze ans).

Disputant,
Battant

LES FEMMES.

Moi d'même. (*Ter.*)

HONORINE.

Je suis d'une humeur extrême.

LES FEMMES.

Moi d'même. (*Bis.*)

HONORINE.

Toujours persistant
Dans mon système :
Pour rien m'emportant.....

LES FEMMES.

Moi de même.

HONORINE.

Je chasse servante et valets.

LES FEMMES.

Moi d'même.

HONORINE.

Je donne par jour dix soufflets.

LES FEMMES.

Moi d'même.

HONORINE.

Près de mon époux.....

LES FEMMES.

Et moi d'même.

HONORINE.

Cent fois en courroux.....

LES FEMMES.

Vraiment, moi d'même.

HONORINE.

Je l'aurais battu.

LES FEMMES.

Moi d'même.

HONORINE.

Et sans ma vertu.....

LES FEMMES.

Moi d'même.

HONORINE.

Ah! je n'en saurais plus douter. Je suis au sein de ma famille.

LAURE.

En effet, on nous dirait un peu parentes.

TOUTES.

Embrassons-nous!

AIR : *ô Fontenai qu'embellissent les roses.* (*De Gentil Bernard*).

D'un tel accord, ô douceurs sans égales
Sans nul courroux et confondant leurs droits,
Vous allez voir s'embrasser des rivales
Regardez-bien c'est la première fois,

Quelle douce reconnaissance! Mais si nous sommes parentes, je suis au moins votre sœur ainée. Je me fâche comme vous, plus que vous, et depuis plus long-tems que vous, écoutez-moi donc, et désormais ne sortons plus de notre caractère

TOUTES.

Jamais.

EMILIE.

Pas même avec nos maris.

HONORINE.

AIR : *du vaudeville d'Honorine.*

Mes goûts sont à peu près les vôtres
Et mes conseils doivent être suivis,
Faisons la volonté des autres
Toutes les fois qu'il sont de notre avis. (*bis*)
Pour peu qu'un mari nous chagrine,
Tout le jour montrons de l'humeur ;
Mais que le soir tout se termine
Par la bonté, par la douceur.

TOUTES.

Mais que le soir etc.

SCENE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, COLOMBINE, CASSANDRE, GILLES ET LES TROIS MARIS

CASSANDRE (*aux maris*).

Entrez, entrez, messieurs. Ah ! ah ! mesdames, voilà vos maris.

GILLES.

Bon cela va s'échauffer.

LES FEMMES.

Nos maris ! Eh bien qu'ils viennent.

ARLEQUIN (*à Colombine*).

Vous allez voir mademoiselle, comme on met des femmes à la raison.

LES TROIS MARIS.

AIR : *Dépêchons dépêchons-nous.*

Corrigeons (*ter*) les,
Et sur nouveaux frais,
faisons tapage,
faisons rage.
Corrigeons (*ter*) les ;
Et faisons du bruit pour ramener la paix.

CASSANDRE.

Allons messieurs animez-vous un peu.

SAINVILLE.

Eh ! quoi mesdames nous recevrons donc toujours des plaintes nouvelles.

HYPPOLITE.

Votre marchande de modes vient nous faire payer vos folies.

EMILE.

Mais songez donc que la colère.....

HONORINE.

Eh bien, messieurs, après tout, quel mal y a-t-il à se fâcher un peu ?

AIR : *Toujours debout*, etc.

Ce défaut, toujours fort commode,
Est depuis long-tems à la mode
Chez les gens de tous les états ;
Chez les laides et chez les belles ;
Chez les garçons, les demoiselles.
Gens en colère, avec fracas,
Prennent tous les jours leurs ébats.
A l'Opéra, dans le haut style,
Je vois la *Colère d'Achille* ;
Nous voyons *Zing-Zing* au boulvard.
L'*Irato* se fâche à *Favart*.
Louvois a sa Femme Colère,
(*Qui depuis long-tems sait nous plaire*).
Les femmes même font du train
Jusqu'à la *Porte Saint-Martin*.
En voulez-vous plus : il nous reste,
Aux Français, les *Fureurs d'Oreste*.
A *Montansier*, l'on voit, dit-on,
La *Colère de Jeanneton*.
Petit bourgeois, dans son ménage,
Le soir en rentrant, fait tapage.
On voit pester, de tems en tems,
Les maris contre les amans.

Le joueur, qui du gain s'écarte,
S'emporte là, contre une carte.
(*Le danseur peste* dans un bal ;)
Le plaideur, dans un tribunal.
Le ciel, souvent contre la terre,
Lui-même se met en colère.
Dans ce monde, où chacun se bat,
L'homme est né le jour du sabat ;
Ce qui prouve bien, je l'espère,
Que nous y venons pour en faire.
Et si tel est l'ordre des cieux,
Fâchons-nous-donc à qui mieux-mieux.

LES TROIS FEMMES.

Elle a raison, fâchons-nous.

LES MARIS.

Eh bien, mesdames, nous allons voir.

LES FEMMES.

Nous ne sommes plus dupes de vos feintes.

GILLES.

(*A part, aux maris.*) Allons, messieurs, les hommes doivent commander.

(*A part, aux femmes.*) Mesdames, ne cédez pas, les hommes doivent obéïr.

LES FEMMES ET LES MARIS.

Laisse-nous faire, laisse-nous faire.

Musique de Doche.

LES TROIS MARIS.

Craignez, redoutez mon courroux.

LES FEMMES.

Nous rions de votre courroux,
Et nous crierons plus fort que vous.

ARLEQUIN ET COLOMBINE.

Qu'une femme est laide en courroux.

GILLES ET CASSANDRE (*aux maris*).

Soutenez-bien ce grand courroux.

LES FEMMES ET LES MARIS.

Vous tairez-vous ! vous tairez-vous !

CASSANDRE (*au milieu*).

« Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre. »

LES FEMMES ET LES MARIS.

Je n'en puis plus, asseyons-nous.

GILLES, CASSANDRE, ARLEQUIN ET COLOMBINE.

Asseyez-vous et calmez-vous.

LES FEMMES ET LES MARIS.

Asseyons-nous et calmons-nous.

(*Il tombent tous sur des fauteuils, ne pouvant plus parler*).

GILLES (*à Colombine*).

Quel domage, elles ne peuvent plus parler.

ARLEQUIN.

Ma bonne amie, vois combien la colère est à craindre pour les femmes, puisqu'elle leur ôte jusqu'à la parole.

COLOMBINE.

Ah ! mon ami. Je renonce à ce défaut, il a des suites trop fâcheuses.

GILLES.

Le beau calme.

CASSANDRE.

Depuis qu'on ne les entend plus, on commence à s'entendre.

ARLEQUIN.

Est-ce qu'elles vont rester muettes ?

CASSANDRE.

Impossible.

HYPPOLITE (*revenant à lui*).

Ah ! qu'un mari a de peine à crier plus haut que sa femme.

EMILE (*de même*).

Je renonce à ce genre de correction. C'est trop pénible, on n'y tiendrait pas long-tems.

ARLEQUIN.

Ecoutez donc, messieurs. Si tous les maris d'un quartier se donnaient le mot pour corriger leurs femmes en même tems, cela ferait un joli vacarme.

LAURE (*aux autres femmes*).

Je crois que nos maris ne disent plus rien..... (*Elle se lève.*) Ah! messieurs, puisque vous nous donnez les premiers l'exemple de la douceur, nous nous empressons de vous imiter. Croyez que nous ferons notre possible.....

GILLES.

C'est ça, ne jurons de rien.

ARLEQUIN.

Pour moi, je rends grâce à ces dames, puisqu'en se mettant bien colère, elles ont prouvé à Colombine combien ce défaut sied mal aux femmes.

CASSANDRE.

Tu peux maintenant l'épouser sans crainte, elle n'est plus colère, j'en réponds. Quant à ces dames....

TOUTES LES FEMMES.

Ah! nous vous promettons.....

ARLEQUIN.

Mesdames, ne promettez rien, et consultez seulement l'intérêt de vos charmes.

VAUDEVILLE.

ARLEQUIN.

Air du Sigisbé. (Tout doucement.)

Beautés qui voulez nous plaire,
Souvenez-vous que toujours,
Les transports de la colère,
Effarouchent les amours,

L'amour est d'humeur craintive ;
On l'éloigne en l'effrayant ;
Quand chez nous on le captive,
C'est toujours tout doucement.

CASSANDRE.

Aux beaux jours de ma jeunesse,
Léger comme le plaisir ;
Rien auprès d'une maîtresse
Ne pouvait me retenir.
Maintenant avec les belles,
L'âge rend mon pas plus lent ;
Et quand je vais auprès d'elle,
C'est toujours tout doucement.

EMILIE.

La fable dit qu'à Cythère,
Vénus s'oubliant un jour
Aux transports de la colère ;
Se livra contre l'amour.
Vous que son malheur afflige,
Rassurez-vous, cependant
Lorsque Vénus le corrige,
C'est toujours tout doucement.

LAURE.

Prenant un essor sublime ;
Jadis maint auteur brillant,
Pour gravir la double cime,
S'élançaient rapidement ;
Mais de loin suivant leur trace,
Nos écrivains d'aprésent,
Sur le chemin du parnasse,
Vont hélas ! tout doucement.

ROSE.

On sait que le vaudeville,
Enfant d'un esprit malin ;
Aime à faire par la ville,
Courir un joyeux refrain ;
A l'attrait de la critique
S'il s'abandonne un instant.
Quand il fronde, et quand il pique,
C'est toujours tout doucement.

HONORINE (*au public*).

Si le bruit a su vous plaire,
Avec nous soyez d'accord ;
Et ne craignez pas d'en faire,
En applaudissant trop fort.
S'il vous déplait au contraire,
N'en faites pas maintenant ;
Et contre notre colère,
Fâchez-vous tout doucement.

FIN.

De l'Imprimerie de CAILLAT, rue Sainte-Foi, N°. 374.

LA LAITIÈRE DE BERCY,

COMÉDIE ANECDOTIQUE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. SEWRIN, Charles Augustin ET CHAZET.

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 ventôse an 13.

Prix : 1 franc 50 centimes.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire palais du Tribunat, n°. 51, galerie derrière le théâtre Français.

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CAROLINE DE RENNEVILLE, femme de Constantin de Renneville, détenu à la Bastille. Caroline, jeune et jolie, habite Bercy sous les simples habits d'une laitière, et sous le nom de Clairine.	Mme Desmarres-Th.
CONSTANTIN DE RENNEVILLE, prisonnier de la Bastille,	M. Henry.
CORBÉ, premier porte-clef de la Bastille, amoureux de Clairine,	M. Hippolyte.
M. DE COLBERT, retiré du ministère,	M. Vertpré.
RÉNÉ, fermier à Bercy, homme probe et humain, protégeant Clairine, qu'il a à son service depuis trois ans,	M. Saint-Légé.
BRUNO, paysan niais et roux, épris de Clairine, et rival de Corbé,	M. Carpentier.
PASCHAL, courrier de M. de Colbert,	M. Carle.
Un Lieutenant de la Bastille.	
UN INVALIDE DE LA BASTILLE,	M. Fichet.
UN PAYSAN DE BERCY,	M. Catalan.

Plusieurs Laitières, Jardiniers, Jardinières de Bercy, Invalides de la Bastille, domestiques de M. de COLBERT.

La scène se passe à Bercy, petit village près de Paris et du faubourg Saint-Antoine, sous le règne de Louis XIV.

LA LAITIÈRE DE BERCY,

COMÉDIE ANECDOTIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie du village de Bercy. A droite du spectateur, un banc de pierre sous des arbres formant berceau. Le même côté est occupé par un petit bois. A gauche, l'extérieur d'une ferme, une laiterie, une vieille tourelle, les débris d'un château.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUNO *paraît en marchant lentement : il a une veste brune à manches, boutonnée du haut en bas, des culottes de même couleur, des bas noirs, un bonnet de laine gris et pointu sur la tête ; une longue queue, des cheveux roux et sans poudre ; des sabots à ses pieds ; dans les mains un bas de laine qu'il tricotte tout en parlant et marchant. Le peloton de laine qui sert à son ouvrage est dans sa poche : il le tire à mesure qu'il travaille.*

AIR : *Dans une forêt des Ardennes.*

Un jour dans le bois de Vincennes
Un' jeune fille s'égara ;
Un beau monsieur la rencontra,
Et parut touché de ses peines.
Savez-vous c'qu'il en arriva ?
Le beau monsieur, (bis.) zest', l'enleva.

Ta, la, la, la, la, la, la, la ;
Ta, la, la, la, la, la.

CORBÉ.

Pourquoi le demandes-tu?

BRUNO.

All' n'viendra pas.

CORBÉ.

Tant mieux; tu ne t'en iras que plutôt.

BRUNO.

Non. je reste à ma place toute la journée.

CORBÉ.

Et moi à la mienne toute la nuit.

BRUNO.

Nous serons deux.

CORBÉ.

L'un tiendra compagnie à l'autre.

BRUNO.

J'nons pas besoin de compagnie.

CORBÉ, *s'avançant sur lui, et d'une grosse voix.*

Hé bien, va-t-en!...

BRUNO.

Je m'en vas... *(A part en s'en allant.)* au-devant de Clairine. *(Il sort par le côté droit des spectateurs.)*

SCÈNE III.

RÉNÉ, CORBÉ.

RÉNÉ, *sortant de sa ferme.*

Hé bien! on s'querelle encore ici!... Je gage que Bruno...

CORBÉ.

Vous l'avez deviné, M. Réné; c'est un taquin.

RÉNÉ.

Oh! tu ne lui cèdes pas souvent, toi, Corbé.

CORBÉ.

Jamais... il est le plus jeune.

RÉNÉ.

Et toi le moins raisonnable.

CORBÉ.

Oui, depuis que Clairine m'a tourné la tête.

RÉNÉ.

Clairine!... tu l'aimes donc aussi?

CORBÉ.

Toujours de plus en plus. *(Avec mystère.)* Nous sommes seuls, M. Réné.

RÉNÉ.

Oui, nous sommes seuls; que me veux-tu?

CORBÉ.

M. Réné, je suis premier porte-clef de la Bastille.

RÉNÉ.

Queuq'ça veut dire? Je le sais bien : après.

CORBÉ.

Ma place me vaut neuf cents livres, et près de mille écus de...

RÉNÉ.

De tour du bâton... J'entends, j'entends.

CORBÉ.

Ça fait... trois mille... et neuf cents... *(Il compte sur ses doigts.)*

RÉNÉ.

Ça fait trois mille neuf cents livres.

CORBÉ.

Ça n'fait-il que ça?

RÉNÉ.

Pas davantage... Après, après.

CORBÉ.

Le veuvage m'est nuisible, M. Réné : j'ai eu de ma première femme un fils qui commence à grandir... dès qu'il sera en âge je lui cède ma survivance, et je me retire... comme vous... dans une bonne ferme.

RÉNÉ.

Hé bien, mon ami, voilà des projets fort sages!

CORBÉ.

Oui ; mais pour faire valoir cette ferme, il faut une femme entendue, intelligente... Voilà plus de deux ans que j'ai jeté les yeux sur Clairine... depuis plus de deux ans Clairine et moi nous nous aimons.

RÉNÉ, *étonné.*

Sans me l'avoir dit !

CORBÉ.

Nous nous aimons respectueusement; nous nous le disons, nous nous l'écrivons.

RÉNÉ, *vivement.*

Clairine t'écrit !

CORBÉ, *entr'ouvrant sa veste, et lui montrant une lettre.*

Voyez-vous cette lettre... cette lettre qui est placée là... là?... *(Sur son cœur.)* Hé bien ! c'est au moins la cinquantième que je reçois d'elle.

RÉNÉ, *étonné.*

Se peut-il!

CORBÉ.

Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas... tous les jours à cinq heures du matin... quand elle passe dans le faubourg pour aller vendre à Paris le lait de vot' ferme... elle m'en glisse une pareille... Tenez, celle-ci n'est pas encore décachetée.

RÉNÉ.

Que veut dire...

CORBÉ.

Non... je n'ai pas eu le tems d'aller trouver mon secrétaire.

RÉNÉ.

Ton secrétaire !

CORBÉ.

Eh mon dieu, oui... je ne sais pas lire moi... il faut bien que j'emprunte les yeux d'un autre.

AIR : *Cinquième édition.*

J'aurais, si j'étais un savant,
Un plus beau poste... mais du reste
Je m'en console... bien souvent
Trop de talent devient funeste ;
Car si je suis simple geolier,
Et ça faute de savoir lire,
Plus d'un ne s'est vu prisonnier
Que pour avoir su trop écrire.

RÉNÉ.

Comment, malheureux, tu as mis quelqu'un dans ta confidence !

CORBÉ.

Ne craignez rien, ne craignez rien ; c'est un prisonnier, un pauvre diable, qui est là haut depuis trois ans... bon enfant du reste ; c'est lui aussi qui m'écrit les réponses.

RÉNÉ.

Les réponses !

CORBÉ.

Oui ; mais, je vous le répète, M. Réné, c'est en tout bien et tout honneur... et la preuve... la voilà : lisez vous-même la lettre de Clairine, et vous verrez que ça ne contient rien qui puisse...

RÉNÉ, *prenant la lettre en fixant Corbé.*

(A part.) Je ne sais qu'imaginer, que croire... *(Il lit.)* « Mon ami... mon cher ami !... *(Il s'arrête, surpris.)*

CORBÉ, *joyeux et se frottant les mains:*

C'est clair, je crois... je suis son cher ami.

RÉNÉ, *lisant.*

« Le moment n'est pas encore venu où je puisse céder à vos vœux...

CORBÉ.

A notre mariage... cela s'entend... elle n'a pas cru qu'il fût tems encore de vous en parler.

RÉNÉ, *lisant.*

« Prenez donc encore patience... Je souffre... je souffre « autant que vous...

CORBÉ.

Oh! c'est que dans la dernière lettre que le prisonnier a écrite pour moi il a fait des phrases... des lamentations... enfin tout le pathétique d'un amant langoureux... Oh! mon secrétaire n'est pas un sot... et puis n'a-t-il pas passé par-là lui-même? Il a aimé aussi dans sa vie, dit-il; il a été malheureux... A peine marié à une jeune et gentille petite femme, on l'en a séparé... On l'a... que sais-je moi tout ce qu'il m'a raconté... Comme je ne pense qu'à Clairine, je n'écoute pas beaucoup les complaintes des autres.

(Pendant que Corbé a parlé Réné est demeuré rêveur et silencieux.)

RÉNÉ, *lui rendant sa lettre avec une sorte d'émotion.*

Corbé, voilà votre lettre!... j'en ai lu assez.

CORBÉ.

Ah ça, j'ai été franc avec vous; vous n'abuserez pas...

RÉNÉ, *avec ame.*

Je vous promets d'aimer Clairine; j'ai dans l'idée... je crois fermement qu'elle est faite pour être heureuse. *(Il lui serre la main.)*

CORBÉ.

Que je brise cent millions de fois ma pipe, père René, si je n'fais pour tout ce qu'il faut pour ça... Hé bien donc... à quand la noce?

RÉNÉ.

Je ne vous demande que trois jours de réflexion.

CORBÉ.

Va pour trois jours!... Sans adieux, père René: je retourne à mon poste, bien charmé de vous avoir révélé un secret qui depuis long-tems me pesait sur le cœur. *(Il s'en va en chantant.)*

Je suis le plus gai du canton;
Pour embellir ma destinée
C'est toujours, etc.

SCÈNE IV.

RÉNÉ, *seul.*

Je ne puis croire à ce que j'ai lu... à ce que j'ai entendu... Cette lettre écrite de la main même de Clairine... les aveux que Corbé vient de me faire... et ce prisonnier qu'il a mis dans sa confidence... qui lui écrit ses réponses... ce prisonnier...

SCÈNE V.

RÉNÉ, BRUNO *accourant.*

BRUNO.

M. René! M. René!... voici Clairine qui revient avec tous les garçons du village... les jardiniers, les jardinières, les laitières... les... enfin tout le monde.

RÉNÉ, *à part.*

Le tems m'en apprendra davantage.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CLAIRINE, JARDINIERS, JARDINIÈRES, LAITIÈRES. (*Les uns avec leurs hottes et leurs bèches, les autres avec leurs pots au lait.*)

CHŒUR.

Air des Chasseurs et la Laitière.

Voilà, voilà la petite laitière
Qui vient de vendre son lait.

CLAIRINE, *gaîment.*

L'autre jour un monsieur passait,
Et d'une certaine manière
Il m'souriait, il m'regardait:
Moi j'pris un air un peu sévère.
En m'poursuivant il répétait: (*Bis.*)
« Restez, restez, la petite laitière;
« Je veux acheter votre lait. »

CHŒUR, *gaîment.*

« Restez, restez, la petite laitière;
« Je veux acheter votre lait. »

CLAIRINE.

Il était près, tant il courait,
De m'attraper, quoique légère;
Mais au moment qu'il m'atteignait
Notre galant tomba par terre.
Autour de lui chacun riait,
Et d'un air malin répétait:
« Laissez, laissez la petite laitière,
« La laitière et son pot au lait. »

CHŒUR.

Laissez, laissez la petite laitière,
La laitière et son pot au lait.

(Pendant ce dernier refrain René a reçu Clairine dans ses bras, et l'a embrassée.)

RÉNÉ.

Bonjour, bonjour, Clairine... Tu es revenue aujourd'hui plus tard qu'à l'ordinaire... Nous t'attendions comme d'coutume... avec impatience... Hé bien, qu'y a-t-il de nouveau à Paris? que dit-on? que fait-on?

CLAIRINE.

Vous savez, M. Réné, que je n'nous y occupons guère que d'la vente de vot' lait...

BRUNO.

Oh ça... c'est vrai! il n'y a qu'une voix sur son compte dans le faubourg; n'y a pas jusqu'aux commis de la barrière... vous savez, ceux-là qui ont de grandes lances avec quoi ils percent toutes les voitures qui entrent... hé ben, il n'y en a pas un qui ne lui rendiont justice. Ils l'appelont tretous la petite laitière, la jolie laitière. Hein! j'dis, ils seront ben surpris quand ils nous verront queuq' jour bras dessus, bras dessous... Mamselle, vou'ez-vous ben permettre que j'vous débarrassions de tout cela... *(Il lui prend son pot.)* Donnez; je vais le reporter à la ferme. *(Aux garçons.)* Vous autres allez m'attendre au petit cabaret du coin; j'irons vous y rejoindre, et nous boirons à la santé de Clairine.

(A Clairine.)

Adieu, adieu, la petite laitière;
Je garde votre pot au lait.

LE CHŒUR *répète en s'en allant.*

Adieu, adieu, la patite laitière;
Gardez bien votre pot au lait.

(Bruno rentre dans la ferme.)

SCÈNE VII.

RÉNÉ, CLAIRINE.

RÉNÉ *à Clairine.*

Ha! ha! ha! ha! il m' fait rire malgré moi ce Bruno... Ah ça, il s'flatte donc d'être ton amoureux.

CLAIRINE, *riant.*

Il se flatte!

RÉNÉ.

Tu vois du moins qu'il ne s'en cache pas.

CLAIRINE.

Si ça peut le rendre heureux pourquoi détruire son illusion?

RÉNÉ, *riant.*

Ah! c'est d'la coquetterie, ça!

CLAIRINE.

Moi coquette!...

AIR : *Convenez tous qu'il faut faire.*

On dit que je suis jolie;
Puis-je refuser l'encens?
Puis-je empêcher, je vous prie,
Les hommes d'être galans?
Quand le desir les éveille,
Les entendre est un bonheur;
Mais tout en ouvrant l'oreille
Je sais bien fermer mon cœur.

Par des méthodes certaines
On peut doubler ses attraits:
Sensible, on n'a que des peines;
Coquette, on a des succès.
Oui, de nos jours la science
Qu'une femme doit saisir,
C'est d'amuser l'espérance,
Sans couronner le desir.

RÉNÉ, *en confidence.*

Y a pourtant dans le monde un queuq'z'un qui t'intéresse plus que Bruno?

CLAIRINE, *vivement.*

Ah! oui, oui... je l'avoue... il existe un être... un seul être... je ne m'en défends pas, M. Réné; et si un jour...

RÉNÉ, *à part.*

Il n'est que trop vrai! *(En confidence.)* Clairine... je sais tout.

CLAIRINE, *effrayée et inquiète.*

Vous... vous savez tout!

SCÈNE VIII.

RÉNÉ, CLAIRINE, CORBÉ. *(Ce dernier paraît, et, caché sous le berceau, il fait des signes pour être aperçu de Clairine seulement.)*

CORBÉ.

St, st.

CLAIRINE, *se retourne, et l'aperçoit.*

Que vois-je!... Corbé!

RÉNÉ, *en confidence à Clairine.*

Ecoute: on m'a demandé ta main. J'ai promis une réponse d'ici à trois jours... Tu réfléchiras, entends-tu, mon enfant... Tu me mettras à même de la faire.

CLAIRINE, *embarrassée.*

Monsieur... Réné...

RÉNÉ, *lui serrant la main.*

Tu réfléchiras... je ne te dis que ça pour le moment... Adieu...

(Il l'embrasse tendrement, lui serre la main, et rentre dans la ferme, laissant Clairine rêveuse et inquiète.)

(Clairine, après qu'il est parti, court vers Corbé.)

SCÈNE IX.

CLAIRINE, CORBÉ.

CLAIRINE.

O ciel ! est-ce que vous avez instruit M. Réné de nos projets?

CORBÉ.

Il le fallait bien... Si je n'lui en avais rien dit, si, pour lui prouver même que vous ne vouliez que moi pour vot' mari, je ne lui avais pas montré la lettre que vous m'avez encore écrite ce matin... il nous aurait contrariés... et...

CLAIRINE.

Ah ! qu'aura-t-il pensé? que je n'ons point de confiance en lui, que j'somm' ben coupable de n'avoir pas demandé ses conseils. Il ne sait pas, mon bon ami, jusqu'à quel point la prudence doit accompagner mes démarches; il ne connaît pas la véritable situation de mon cœur, les chagrins, les inquiétudes qui me dévorent...

CORBÉ.

Bah ! bah !... il sait tout ça maintenant aussi bien que moi; je lui ai tout conté.

CLAIRINE.

Comment !

CORBÉ.

Eh mon dieu, oui, il sait que vous m'écrivez de gentils petits billets doux, que c'est un prisonnier qui me fait mes réponses... Et j'dis qui ne sont pas mal tournées encore...

car il s'connaît en style d'amour... C'est vrai, dà... qu'il s'y connaît, mamselle Clairine...

CLAIRINE.

J'avoue que ses lettres...

CORBÉ.

Ses lettres... c'est à dire les miennes...

CLAIRINE.

Oui, oui... ont un charme !...

CORBÉ.

Morbleu ! les vôtres ont bien aussi leur mérite. Tenez, quand le prisonnier me les lit, il a queuqu'fois la larme à l'œil, et nous finissons souvent par pleurer en duo comme deux imbécilles... Celle de ce matin encore...

AIR : *C'est ce qui me console.*

Un autre, et j'en suis bien jaloux,
M'lit tous les jours vos billets doux,
C'est ce qui me désole. (*Bis.*)
Mais... vous m'écrivez qu'vous souffrez,
Que loin de moi vous expirez...
C'est ce qui me console. (*Bis.*)

CLAIRINE.

Et... le prisonnier... n'a point fait de réponse à celle-là?

CORBÉ.

Si fait, si fait... la voilà. (*Il la lui montre.*) Mais cette fois il n'a pas voulu m'en dire le contenu... il l'a cachetée lui-même.

CLAIRINE, *vivement.*

Sans vous la lire?

CORBÉ, *gaiment.*

Sans me la lire ; parce qu'il y a dedans, m'a-t-il dit, queuq' chose qui doit me surprendre... Voyez donc ça, voyez donc ça. *(Il la lui donne.)*

CLAIRINE.

Oh! des éloges, peut-être... un peu outrés.

CORBÉ.

Lisez, lisez toujours.

CLAIRINE, *embarrassée.*

Permettez que je voie auparavant s'il n'y a rien de... de trop flatteur.

CORBÉ.

De la modestie!... Bien! bien! Tenez, pendant ce tems-là je vais allumer ma pipe. *(Il va de l'autre côté du théâtre, et, pendant que Clairine lit la lettre, il bat son briquet, et allume sa pipe.)*

CLAIRINE, *en ouvrant la lettre, bas et à part.*

Je tremble! me préviendrait-il de quelque nouveau danger?... *(Elle lit bas et avec vîtesse.)* « Chère Caroline, est-ce « encore à tes bienfaits que je dois le secours qu'on vient « de m'apporter? Le gouverneur, M. de Bernaville, m'a fait « descendre il n'y a qu'un instant chez lui, et m'a remis « deux cents louis en or, qu'une personne, chargée secrète- « ment de veiller à mes besoins, lui a donnés pour moi. En « vain j'ai voulu savoir le nom du bienfaiteur; il veut rester « ignoré. Divine amie! ne me laisse point dans le doute, « apprends-moi... » *(Vivement et cessant de lire.)* L'argent est parvenu... ah! je suis plus tranquille!

CORBÉ, *revenant vers elle.*

Hé bien?

CLAIRINE, *à part.*

Silence! Comment tromper Corbé?

CORBÉ.

Y a-t-il... la... queuq'chose... de... de bien extraordinaire..? et fait pour me surprendre?...

CLAIRINE, *embarrassée.*

Oui... oui... c'est... c'est assez... pas mal!... pas mal du tout! le refrain... le refrain en est joli!

CORBÉ.

Le refrain!... Est-ce que c'est une chanson?

CLAIRINE.

Oui... oui... c'est une... chanson... Cela vous étonne?

AIR : *La comédie est un miroir.*

Une chanson sait à propos
Tromper les regrets de l'absence;
Souvent elle trompe nos maux,
Et trompe même la distance.
Elle trompe sous les verroux
L'ennui dont notre ame est flétrie,
Et tout en charmant un jaloux,
Elle trompe la jalousie.

CORBÉ, *riant.*

Comment diable! le prisonnier a mis mon amour en chanson!... Ha! ha!... parbleu, il a raison; je suis bien curieux de savoir comme il a tourné ça... Ha! ha! ha!... la bonne idée!... moi qui les aime les chansons!... Et vous qui avez une si gentille petite voix, dites-nous donc ça, mamselle Clairine, je vous en prie, je vous en prie.

CLAIRINE.

Je ne demande pas mieux.

(Clairine improvise, et chante comme si elle lisait sur la lettre,)

AIR : *Le maître de cette maison.* (De Montenero.)

« Hélas! dans l'état où je suis
« Rien n'est égal à ma souffrance.
« Ah! si du moins par ta présence
« Tu venais calmer mes ennuis!
« Mais patience! oui, patience!
« De l'espoir et de la constance
« Quelquefois le bonheur renaît:
« L'amour véritable et parfait
« A tôt ou tard sa récompense. »

CORBÉ, *enchanté.*

Hé bien ! il a raison. Je n'aurais pas trouvé ça, moi.

(Il répète le refrain avec Clairine.)

« L'amour véritable et parfait
« A tôt ou tard sa récompense. »

Est-ce là tout?

CLAIRINE, *lui faisant signe de prêter l'oreille à ce qui suit :*

« Une femme quand elle veut
« Vient à bout de tout par adresse:
« Souvent on rit de sa faiblesse;
« On ne sait pas ce qu'elle peut. »

CORBÉ, *l'interrompant, et se grattant l'oreille.*

Qu'est-ce qu'il veut donc dire par-là?...

CLAIRINE, *riant.*

« Mais patience! oui, patience!

(Avec ame et une sensibilité concentrée.)

De l'espoir et de la constance
Quelquefois le bonheur renaît:
L'amour véritable et parfait
A tôt ou tard sa récompense.

(Corbé fait la grimace, et ne répète plus le refrain.)

CORBÉ.

Ce couplet-là est trop phibologique; il y a tant d'esprit que je ne le comprends pas. Morbleu! s'il m'avait consulté je vous aurais dit, moi, tout bonnement, tout uniment...

« Pour vous aimer je ne dors pas,
« Je fume peu, je ne bois guère:
« Je mangeais beaucoup... d'ordinaire;
« Je ne fais plus que trois repas.
« Mais patience! oui, patience!...
« Nous redoublerons la dépense
« Quand nous s'rons unis tout à fait:
« L'amour véritable et parfait } *Bis ensemble.*
« A tôt ou tard sa récompense. » }

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. DE COLBERT, *vêtu très-simplement.*

COLBERT, *entrant et regardant de différens côtés.*

C'est ici le village de Bercy... c'est au village de Bercy qu'on m'a dit de m'adresser. *(Il tient en main un porte-feuille dans lequel il y a des tablettes, qu'il examine de tems en tems.)* Ah! voici des personnes qui pourront peut-être me donner quelques renseignemens.

CORBÉ, *l'apercevant.*

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

CLAIRINE.

Je ne sais : il a l'air d'un étranger.

CORBÉ.

Oh! il en vient tant par ici!...

COLBERT, *saluant respectueusement.*

Mademoiselle...

CLAIRINE, *saluant niaisement.*

Monsieur...

COLBERT, *après avoir examiné Corbé qui ne lui a point ôté son chapeau.*

Pardon... si je vous dérange... Vous êtes... de ce village?

CORBÉ, *grossièrement.*

Oui, et moi aussi... Je me nomme Corbé, geolier de la Bastille. Queq'y a?

COLBERT, *après avoir regardé Corbé, parle à Clairine.*

Mademoiselle, pourriez-vous m'indiquer la demeure d'un fermier... attendez, j'ai là son nom sur mes tablettes... de M. Réné?...

CORBÉ.

Réné! parbleu! il est assez connu; j'vas vous l'appeler. *(Il appelle.)* Père Réné, v'là un queuq'z'un qui vous demande.

COLBERT, *sèchement.*

Je vous remercie... je suis fâché de la peine...

CORBÉ.

N'y a pas de quoi. *(A Clairine.)*

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Avec vous, mamselle, je croi,
Je causerais un jour de suite;
Adieu pourtant, car malgré moi
Il faut, hélas! que je vous quitte.
C'n'est pas pour rien qu'on est geolier;
Cet état gêne plus qu'un autre :
Je m'en vais voir mon prisonnier;
Mais je serai toujours le vôtre.

(A part.) J'espère que je me forme. *(Il s'en va.)*

CLAIRINE.

Je retourne aussi à mon ouvrage. *(A René qui paraît.)* M. René, v'là un monsieur qui veut vous parler.

SCÈNE XI.

CLAIRINE, RÉNÉ, COLBERT.

COLBERT, *à part, sur le devant de la scène.*

Je ne suis point connu ici; j'espère, en cachant mon nom, découvrir moi-même la vérité.

RÉNÉ.

Pardon, pardon; j'étais occupé à régler quelques comptes... *(A Colbert.)* Excusez, monsieur, si... *(Clairine en s'en allant examine beaucoup l'étranger qui la regarde aussi fort attentivement. René, voyant l'étranger silencieux, continue :)* Veuillez bien me dire, s'il vous plaît...

COLBERT, *ayant toujours suivi Clairine de l'œil, sort tout à coup comme d'une rêverie.)*

Ah! daignez vous-même m'excuser; j'étais... C'est à M. René que j'ai l'honneur de parler?

(Pendant cette scène Clairine va et vient, écoute la conversation tout en marchant.)

RÉNÉ.

Oui, monsieur.

COLBERT.

Vous êtes fermier.... à Bercy?

RÉNÉ.

Oui, monsieur.

COLBERT.

N'avez-vous pas à votre service une jeune personne?...

RÉNÉ.

Que vous venez de voir. Oui, monsieur.

COLBERT.

Il y a trois ans à peu près qu'elle est chez vous.

RÉNÉ.

Oui, monsieur; trois ans à la Toussaint.

COLBERT.

Vous l'appelez...

RÉNÉ.

Elle s'est donné le nom de Clairine, et c'est ainsi que nous l'avons toujours appelée.

COLBERT.

Vous n'avez pas pris de renseignemens sur son compte avant de la recevoir?

RÉNÉ.

Des renseignemens!...

AIR : *Morgué, ta mère est bien sauvage.*

Sa figure aimable et jolie
Pouvait m'en dispenser, je croi:
La décence et la modestie
Sont toujours des titres pour moi.
D'ailleurs, l'infortune m'invite
A bannir de fâcheux délais:
Moi je l'oblige tout de suite,
Quitte à m'en informer après.

COLBERT.

C'est la morale d'un honnête homme.

RÉNÉ.

C'est la mienne. Il y a trois ans, c'était au commencement de l'hiver, Clairine se présenta chez moi, et, les larmes aux yeux, elle me demanda l'hospitalité. Son jeune âge, son innocence, sa candeur, tout prévenait pour elle. Elle se dit malheureuse, bien malheureuse! et je m'empressai de l'accueillir. Depuis ce tems elle a justifié la bonne opinion que son premier abord m'avait inspirée. Mais puis-je savoir à quoi doivent aboutir toutes ces questions?

COLBERT.

Je suis étranger, monsieur, et l'ami d'une famille persécutée. Je suis venu à Paris dans l'intention de lui être utile; et c'est vous, monsieur, vous seul qui pouvez m'en procurer les moyens, en me donnant sur Clairine, sur cette jeune personne que vous avez si humainement recueillie, les éclaircissemens que je desire.

RÉNÉ.

Ma foi, monsieur, vot' proposition a lieu de m'étonner; j' vous avons dit tout c'que je savons.

COLBERT.

Et vous croyez que c'est une simple villageoise?

RÉNÉ.

Mon dieu, oui... Eh, tenez, monsieur, que ne l'interrogez-vous vous-même.

(En ce moment Clairine est au fond du théâtre avec un grand vase de terre, qu'elle feint de porter dans la laiterie.)

(Réné l'appelle.) Clairine... *(Il se retourne et l'aperçoit.)* Ah, te voilà; viens ici....

CLAIRINE, *feignant d'être extrêmement occupée.*

(D'un air un peu niais.) Oh! j'sommes trop occupée dans ce moment, M. Réné.

RÉNÉ.

Viens, viens toujours....

CLAIRINE, *niaisement.*

Que me voulez-vous, M. Réné?

RÉNÉ.

Approche donc... n'aie pas peur.

CLAIRINE.

C'est qu'il faut que je porte....

RÉNÉ.

Cela ne presse pas. V'là un monsieur qui a queuq'chose à te dire.

CLAIRINE, *saluant d'un air niais.*

Vous êtes bén honnête, monsieur.

COLBERT.

Mademoiselle, que ma présence ne vous effarouche point.

CLAIRINE.

Oh! qu'nenni, monsieur.

COLBERT.

On faisait il n'y a qu'un instant votre éloge.

CLAIRINE.

O mon dieu, M. Réné s'moque toujours comme ça de moi.

RÉNÉ.

AIR : *Eh; ma mère.*

Si de vous trouver aimable,
Et sans peine remarquer
Que vous êtes douce, affable,
De vous c'est là se moquer,

Comm' je vois que tout le monde
De l'dire s'montre jaloux,
Vous devez croir' qu'à la ronde
Chacun se moque de vous. (*Bis.*)

COLBERT.

Mademoiselle, dites-moi franchement si ma figure... mon abord..... mes discours vous paraissent mériter un peu de confiance.

RÉNÉ.

J'somme physionomisse, nous, et j'disons qu'oui.

COLBERT.

Dans ce cas je vais me hasarder à vous faire quelques questions. (*A Réné.*) Vous permettez... (*A Clairine.*) Vous n'êtes point née... en ce village?

CLAIRINE, *d'abord étonnée, revenant ensuite à elle.*

Non, monsieur... je suis fille de Jacques Lormeau, vigneron à Saint-André, auprès d'Arras : mon père et ma mère sont morts.

RÉNÉ.

Clairine est orpheline; elle me l'avait dit.

COLBERT, *à part.*

Se serait-on réellement trompé? (*Haut.*) Mes amis, pardon.... d'après certains avis qui m'avaient été donnés je croyais... Au fait, voici, M. Réné, le motif qui m'a conduit ici.... Vous m'avez jugé devoir mériter toute votre confiance; je vais vous accorder toute la mienne. (*Il faut remarquer que, pendant tout le cours du récit suivant, Clairine paraît dans une grande agitation; et que Colbert la suit toujours des yeux tout en parlant.*) Il y a près... de trois ans... à l'époque où les alliés se battaient en Flandre.... qu'un jeune homme... plus imprudent que dangereux, plein d'esprit, mais

abusant de sa facilité, et quelquefois sacrifiant tout inconsidérément à un trait malin, à un bon mot, se permit de faire, dans une pièce de vers, des allusions qui insultaient à la dignité du ministère français. Ce jeune homme... c'est Constantin de Renneville!... alors employé à la guerre, et fortement protégé par le ministre M. de Colbert. Constantin, à peine uni... à une jeune épouse qu'il aimait éperdument, et dont il était lui-même adoré, voyant sa liberté menacée, se réfugia en Hollande avec Caroline... sa compagne chérie..... Ecoutez, écoutez bien, mademoiselle; le sort de cette Caroline va vivement vous intéresser..... Ce fut à la Haye qu'ils se cachèrent : mais bientôt on découvrit leur retraite; bientôt on sépara ce couple fidèle. Constantin fut arraché des bras de sa jeune épouse éplorée; et malgré les sollicitations, les prières, les larmes de ses amis, de toute sa famille, on le ramena en France; on le conduisit... à la Bastille.

RÉNÉ, *à part.*

O ciel! si c'était le prisonnier de Corbé!...

COLBERT, *à Clairine qui est émue.*

Vous ne me demandez pas, mademoiselle, ce que devint Caroline après une si cruelle séparation? Ah! du moins mon récit vous touche, car je vois votre cœur fortement ému.

RÉNÉ.

Que devint-elle, monsieur, cette malheureuse Caroline?

COLBERT.

On a long-tems ignoré son sort : elle disparut de la Haye, et ce n'est que depuis quelques jours qu'on a... qu'on croit avoir des indices qui la feront retrouver. Femme admirable et courageuse! heureux, cent fois heureux le mortel qui lui aura donné un asile!... Caroline, à ce que l'on rapporte, fit à pied le voyage de la Haye à Paris. Déguisée en pauvre villageoise, elle s'informa plus sûrement de la destinée de

son époux : enfin, elle apprend qu'il est renfermé à la Bastille. Le desir et la prudence guident ses pas vers ce séjour : elle n'y revoit point celui qu'elle aime ; mais elle espère qu'avec le tems et la persévérance elle le reverra un jour. Elle se présente chez un bon fermier de ce village, offre de s'engager à son service : les malheureux, comme vous le disiez bien, portent toujours sur leurs figures d'excellentes recommandations : celui-ci l'accueille, lui donne l'hospitalité. Caroline, sous un nom supposé, habitue ses mains délicates aux travaux les plus durs ; elle va vendre à Paris le lait de sa ferme, et personne ne se doute que l'habit d'une simple laitière cache l'héroïsme des vertus et le modèle des épouses !

(Cette dernière phrase, qui décèle Clairine, est prononcée avec transport. Clairine cache en vain ses pleurs ; René, qui la devine, s'écrie en la montrant du doigt : C'est elle ! *)*

COLBERT, *transporté.*

Madame !

RÉNÉ.

Son trouble, son émotion... c'est elle !...

CLAIRINE, *avec la plus profonde sensibilité.*

Air du vaudeville de Florian.

Hé bien, monsieur, vous savez tout :
Ne soyez point inexorable ;
Songez du moins, songez surtout
Que je suis la seule coupable.
D'un époux qui reçut ma foi
Daignez ménager la souffrance,
Et si vous n'affligez que moi,
Comptez sur ma reconnaissance.

COLBERT.

Vous affliger, madame ! Ah ! bientôt vous me connaîtrez mieux ; j'ai certains projets... *(A René.)* Monsieur René, vous possédiez chez vous un ange.

RÉNÉ.

Un ange ! Le diable ne m'aurait pas ôté de la tête qu'elle était amoureuse de Corbé, le geolier de la Bastille.... Mais pourquoi donc...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CORBÉ.

CORBÉ, *paraissant dans le fond, et se parlant à lui-même : il est un peu ivre.*

Cinquante louis à gagner !... et tout en or !... en or bien sonnant !

CLAIRINE, *à Colbert.*

Voici le geolier, monsieur.... Peut-être a-t-il encore quelque chose à me dire... permettez que je demeure avec lui.

COLBERT, *très-haut.*

M. Réné, cette affaire demande quelque réflexion ; rentrons chez vous, et nous tâcherons de concilier tous les intérêts.

RÉNÉ, *gaîment.*

Je ne demande pas mieux, je ne demande pas mieux... *(Colbert veut laisser passer Réné le premier ; Réné lui cède la place.)* Après vous, monsieur, s'il vous plaît.

(Ils rentrent tous deux dans la ferme.)

SCÈNE XIII.

CLAIRINE, CORBÉ.

CORBÉ.

Queq'i parle donc, d'intérêts... d'affaires?... Il est encore ici cet étranger.

CLAIRINE.

Oui.

Air du Petit Matelot.

Il veut être propriétaire,
Et veut s'entendre avec Réné
Pour vingt ou trente arpens de terre...

CORBÉ.

Ma foi, c'est bien imaginé. (*Bis.*)
A ce marché, s'il le termine,
Nous gagnerons tous deux, je croi :
Les épingles sont pour Clairine,
Le pot de vin sera pour moi. (*Bis.*)

CLAIRINE, *souriant.*

Oh, oui, je crois qu'il m'en reviendra queuq'chose de bon. Ce n'est pas pourtant que j'soyons ben intéressée.

CORBÉ.

Il faut l'être... il faut aimer l'argent, et amasser pour ses vieux jours.

CLAIRINE.

Ah ! il faut aussi compter un peu sur la providence.

CORBÉ.

La providence ! c'est l'argent... et je viens tout exprès pour vous dire qu'il s'offre à moi une occasion superbe d'en gagner... et d'en gagner beaucoup... cinquante louis en or !

CLAIRINE.

Cinquante louis !

CORBÉ.

En or !... Je viens de les voir... de les toucher... un petit rouleau *(Haut.)* comme ça... *(Il indique avec ses mains la hauteur du rouleau.)*

CLAIRINE.

Hé bien ! vous n'manquerez sûrement pas cette superbe occasion...

CORBÉ.

Je viens vous consulter là dessus. Tout à l'heure j'allai trouver le prisonnier en question, pour lui parler de c'te chanson... vous savez bien, *l'Amour véritable et parfait*...

CLAIRINE, *vivement.*

Hé bien?

CORBÉ.

Hé bien, au lieu de m'écouter le v'là qui me dit : — Corbé, je m'ennuie à la mort. (Au fait, c'est qu'on ne s'amuse pas dans la tour.) Ma santé décline. Effectivement il était un peu pâle.) J'ai besoin de respirer un air pur; quelques momens seulement de liberté me rendraient les forces, me donneraient de... de l'hilarité... — Morbleu, que j'lui dis, vous avez la terrasse; il n'tient qu'à vous de vous y promener une heure par jour, vous êtes libre. — Là-dessus il ne me répond pas tout de suite, mais il m'prend la main... Cette main-ci... il m'conduit auprès d'une petite cassette, qu'il ouvre devant moi, et il me fait voir quatre rouleaux de cinquante louis en or chaque... — Vois-tu ça, me dit-il. — Oui, je vois ça, que j'dis moi en souriant.

CLAIRINE.

Après.

AIR : *Mon père était pot.*

Un d'ces rouleaux frappe mes yeux;
Moi je reste en extase.
« Tu peux le gagner si tu veux. »
Voilà sa propre phrase.
Sans être exigeant
Moi j'aime l'argent;
Le son de l'or m'éveille,
Et sauf examen,
Pour ouvrir la main
D'abord j'ouvre l'oreille.

Hé bien ! qu'il ajoute, voici le moyen de gagner cet argent sans te compromettre : tu me donneras tes habits, la clef de la tour. Ce soir, à l'approche de la nuit, je sortirai sous ce déguisement ; j'imiterai ta marche pesante, j'aurai ta pipe à ma bouche, j'emprunterai même, s'il en est besoin, ta voix... je la contrefarai si bien qu'on s'y trompera. (C'est vrai, ça... il m'a queuq'fois contrefait, au point que je m'y méprenais moi-même.) — Et où irez-vous, que je m'écrie, quand vous serez parvenu à sortir? — Dans la campagne, dans le bois, où j'entendrai encore le doux chant du rossignol... — Dites donc, cinquante louis pour entendre le rossignol! c'est cher... Mais je te jure ici, qu'il finit par dire, je te donne ma parole d'honneur que lorsque huit heures sonneront je rentrerai dans ma prison, où pendant mon absence tu occuperas ma place.

CLAIRINE, *vivement.*

Et vous avez consenti, M. René?...

CORBÉ.

Eh non, non, non... je n'ai pas consenti.

CLAIRINE, *avec tristesse.*

Vous n'avez pas consenti?

CORBÉ.

Est-ce que je fais rien sans vous consulter?...

CLAIRINE, *pour le sonder.*

Il me semble... qu'il y aurait... bien de l'imprudence...

CORBÉ.

Oh! il n'y a que moi... qui risque à ça... Mais sa parole d'honneur doit compter aussi pour quelque chose.

CLAIRINE, *appuyant.*

Sans doute... comptez-y... Je suis sûre que cet homme-là...

est un brave homme... Mais vous n'êtes pas le seul gardien de la tour.

CORBÉ.

Oh, à l'approche de la nuit... les factionnaires ne verront que mon habit... les invalides de la première cour dormiront sur leur lit de camp... *(En ce moment Bruno paraît dans le fond, et écoute.)*

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BRUNO.

BRUNO, *à part, dans le fond.*

Ah! ah! la petite surnoise! C'est donc bien vrai que ce n'est pas moi qu'elle aime!

CORBÉ, *à Clairine.*

Il fera bien tantôt un peu de clair de lune, mais c'est égal, c'est égal, on ne verra rien.

BRUNO, *à part.*

Qu'est-ce qu'i parle donc de clair de lune?... Est-ce qu'ils voudriont se donner un rendez-vous pour ce soir?

CLAIRINE, *à Corbé.*

Mon ami... mon bon ami!...

BRUNO, *à part.*

Mon bon ami! v'là qu'est pus clair.

CLAIRINE, *à Corbé.*

Ah! qu'il me tarde d'entendre sonner huit heures, et d'être assurée que tout se soit passé sans danger!

BRUNO, *à part.*

C'est sûr; ô mon dieu, oui... un rendez-vous pour huit heures...

CLAIRINE.

AIR: *Du partage de la richesse.* (De Fanchon.)

Des heures que la marche est lente
Lorsque l'on compte les instans!
Déjà mon ame impatiente
Voudrait presser le vol du tems.

CORBÉ.

Mais d'où vous vient ce trouble extrême?
Je ne conçois pas votre effroi.

CLAIRINE.

Je crois, en tremblant pour vous-même,
N'être inquiète que pour moi.

BRUNO, *dans le fond.*

J'espère que c'est flatteur.

CLAIRINE,

Adieu : n'oubliez pas surtout que c'est sous ce feuillage seul qu'on peut être à l'abri des indiscrets. *(Elle désigne le berceau.)*

CORBÉ.

Ne craignez rien, ne craignez rien. Je prendrai bien toutes mes précautions... (*Il lui baise la main*) toutes mes précautions. *(Il s'en va par le côté du berceau.)*

BRUNO, *le menaçant de loin.*

Oui, prends... prends toutes tes précautions... Bruno sera là, et puis d'autres encore avec... Va, va.

SCENE XV.

CLAIRINE, *sur le devant de la scène;* BRUNO, *dans le fond.*

CLAIRINE.

O douce et cruelle attente !

BRUNO, *dans le fond.*

La traîtresse !

CLAIRINE.

Mon cœur flotte entre la crainte et l'espérance.

BRUNO, *de loin.*

Son cœur flotte !... la perfide !

CLAIRINE.

Air de Doche.

Astre de la mélancolie
Dont mon cœur ressent le pouvoir,
Déjà dans mon ame attendrie
Tu fais luire un rayon d'espoir.
Poursuis, prête au sein du silence,
A tes feux un éclat nouveau,
Guide les pas de l'innocence,
De l'Amour deviens le flambeau.

(Elle rentre dans la ferme.)

SCÈNE XVI.

BRUNO, *seul. Il a suivi les pas de Clairine ; mais, prêt à entrer avec elle dans la ferme, celle-ci, sans le voir, lui a fermé la porte sur le nez.*

BRUNO, *en colère.*

La rusée ! la coquette ! la méchante ! la... Mais j'en avertirons tout le village : oui, j'nous vengerons autant que je vous aimions... Allez, mamselle, fussiez-vous cent mille et millions de fois plus jolie, je vous déteste maintenant. Petite hypocrite ! petite... Aimer un Corbé ! lui donner des rendez-vous le soir au clair de la lune ! Oh ! il n'y est pas encore ; non, non, il n'y est pas encore ! *(On entend la ritournelle du chœur suivant.)* Justement v'là nos camarades qui revenont des champs ; ce sont eux qui m'aideront...

(Il va au-devant des paysans.)

SCÈNE XVII.

BRUNO, CHŒUR DE PAYSANS *qui reviennent des champs : les uns ont des bèches, des pioches ; les autres des rateaux.*

CHŒUR.

AIR : *Ah! quel beau jour!*

Quand le jour fuit,
Quand vient la nuit,
Il faut quitter l'ouvrage ;
L'amour
Dans le ménage,
L'amour
Nous rappelle à son tour.

BRUNO, *les faisant taire.*

Mes amis! mes amis! il n'est pas question de chanter maintenant ; il s'agit de ben autre chose.

UN PAYSAN.

Ah, mon dieu! qu'est-ce qu'il y a? est-ce que le feu est au village ?

BRUNO.

C'est bien pis que ça, ma foi!... Apprenez que mamselle Clairine aime Corbé, et qu'elle ne l'aime que pour lui donner des rendez-vous le soir, au clair de la lune ; et vous savez ce que c'est que le clair de la lune!

LE PAYSAN.

En es-tu bien sûr, morbleu! Clairine a toujours passée pour vertueuse et sage!

BRUNO.

Mais ce que j'ons entendu de nos propres oreilles, ce que j'ons vu de nos propres yeux, on ne me le démentira pas, j'espère... Venez, venez avec moi; j'allons ailleurs vous mettre au fait de tout. *(Il les réunit tous autour de lui.) (A voix basse.)* Qu'il vous suffise maintenant de savoir que lorsque huit heures sonneront... je ne vous dis que ça.

Air de l'allemande.

(A demi-voix.)

Recueillons tous les avis;
Mes chers amis,
Point de sursis:
Je dis
Qu'aux approches de la nuit
Il faut venir ici sans bruit.
Je pense qu'il serait sage,
Ce soir en les surprenant,
De chasser loin du village
Notre galant.

CHŒUR, *très-piano.*

T'as ben raison,
Mon garçon:
Si tu dis vrai,
Faut les punir, morgué!
T'as ben raison,
Mon garçon;
Faut leur donner une leçon.

BRUNO.

Si l'on souffre cet outrage,
Si cet arrêt n'est rendu,
Adieu l'honneur du village;
Tout est perdu!

TOUS, *forté, en s'en allant.*

T'as ben raison,
Mon garçon:
Si tu dis vrai,
Faut les punir, morgué!
T'as ben raison,
Mon garçon;
Faut leur donner une leçon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Même décoration.

(Demi-nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉNÉ, *seul.*

Y a là dessous un mystère que je n'pouvons encore pénétrer... Clairine ne fait que des demi-confidences, et j'somm' forcé malgré nous de n'nous arrêter qu'à de simples conjectures. Ce monsieur qui se dit étranger... qui arrive là tout exprès pour arracher un secret que Clairine n'avait jamais osé me découvrir à moi-même... cet étranger... si sous cette figure d'honnête homme, ce n'était qu'un espion !... O ciel ! Clairine serait perdue, enlevée peut-être, et séparée pour toujours... Je n'ose lui communiquer mes craintes... Je venons de roder dans le village... j'ons aperçu dans la cour de la première auberge un grand équipage... beaucoup de domestiques... Si c'étaient des soldats déguisés !... car enfin pourquoi ce monsieur est-il venu si mystérieusement? pourquoi m'a-t-il quitté encore plus mystérieusement, sans s'expliquer sur les services qu'il prétend nous rendre ?... Je m'y perds, moi.

SCÈNE II.

RÉNÉ, *sur le devant de la scène;* M. COLBERT, *dans le fond.*

COLBERT.

Le courrier que j'ai expédié a ordre de venir me rejoindre ici.

RÉNÉ, *à part.*

Quelqu'un a parlé, je crois... *(Il se retourne.)* Me tromperais-je? c'est lui ! *(Il se retire sur le côté pour écouter.)*

COLBERT.

Si j'en dois croire la vîtesse de son cheval, et le zèle qu'il m'a promis, il sera bientôt de retour de Versailles.

RÉNÉ, *à part.*

De Versailles !... Il n'y a plus à en douter... c'est un espion.

COLBERT.

J'ai à cœur que mon plan réussisse avant la fin de cette journée.

RÉNÉ, *à part.*

Son plan !... voudrait-il m'enlever ma Clairine ?

COLBERT.

J'entends du bruit... on vient par ici... je crois reconnaître... *(Il fait quelques pas vers la coulisse.)* Est-ce toi, Paschal? Arrive; je t'attendais avec impatience.

SCÈNE III.

RÉNÉ, *caché sur le devant à droite;* COLBERT ET PASCHAL *dans le fond, vers le milieu.*

PASCHAL.

Monsieur, tout a été au gré de vos vœux.

COLBERT.

Je me reposais beaucoup sur ton activité; je vois avec plaisir que tu m'as tenu parole.

PASCHAL.

Monsieur me connaît; je vais toujours vîte quand il s'agit d'une bonne nouvelle... Voici l'ordre.

COLBERT, *prenant le paquet.*

Expédié par le ministre.

RÉNÉ, *à part.*

Un ordre... du ministre !... Que signifie...

COLBERT, *à Paschal.*

Je vais sur-le-champ le porter moi-même au gouverneur, à M. de Bernaville. Toi, pendant ce tems, rassemble tous mes gens, et fais exécuter par eux tout ce que je t'ai dit.

RÉNÉ, *à part.*

Ah ! que ne puis-je éclater !

COLBERT, *à Paschal.*

Voici la demeure du fermier en question ; reconnais-la bien.

RÉNÉ, *à part.*

Ils examinent ma maison...

PASCHAL.

Les débris d'un château à droite, une vieille tourelle à gauche ; je ne m'y tromperai point.

COLBERT, *bas.*

Chut !... parle plus bas... on pourrait nous entendre... Retiens bien : pendant que le prisonnier croira qu'on le transfère dans une autre prison d'état, tu conduiras sa jeune épouse à Paris, chez moi, dans mon hôtel.

RÉNÉ, *bas, et après avoir inutilement prêté l'oreille.*

Je ne les entends plus...

PASCHAL, *haut, à Colbert.*

Monsieur peut compter d'avance sur le succès de son entreprise.

COLBERT.

Air de la Monaco.

De la prudence.

RÉNÉ.

Ecoutons bien,
Car il faut de la surveillance.

COLBERT.

De la prudence.

PASCHAL.

Ne craignez rien.

RÉNÉ.

Hélas! ils ne disent plus rien !

COLBERT.

En sachant à propos se taire
On fait réussir ses projets;
Et depuis long-tems le mystère
Est le sûr garant du succès.

ENSEMBLE.

COLBERT et PASCHAL.	RÉNÉ, *bas.*
De la prudence,	De la prudence,
Ne disons rien;	Ecoutons bien;
Du zèle et de l'intelligence:	Car il faut de la surveillance:
De la prudence,	De la prudence,
Ne disons rien;	Ecoutons bien:
J'espère que tout ira bien.	Hélas! ils ne disent plus rien !

(M. de Colbert s'en va par le côté droit, (celui de la Bastille) et Paschal par le côté gauche.)

SCÈNE IV.

RENÉ, *seul.*

Ils ont complotié tout bas... *(Il va vers le fond, et les regarde s'éloigner.)* Ils se séparent, ils s'éloignent... l'un va du côté de l'auberge, l'autre vers le château... *(Il revient avec précipitation à la porte de la ferme, et il appelle.)* Clairine!... Clairine!...

SCÈNE V.

RÉNÉ, CLAIRINE.

RÉNÉ, *appelant.*

Clai... *(Clairine sort tout à coup.)* madame... Clairine... Pardonnez... mon trouble... ma frayeur... je ne sais plus où j'en suis...

CLAIRINE.

Qu'avez-vous?... que vous est-il arrivé?

RÉNÉ.

C'est pour vous, pour vous seul que je tremble... Cet étranger...

CLAIRINE.

Hé bien?...

RÉNÉ, *très-vite.*

Ce monsieur si bon, si humain... qui se dit l'ami de votre famille... c'est un espion... Il se dit étranger; il est de Versailles... il a un ordre du ministre... Un autre monsieur qui vient de le lui apporter, c'est un exempt... Une voiture, des domestiques qui sont là bas, dans la première auberge du village, ce sont des soldats, des officiers de police, des diables... que sais-je? Mon enfant, ma famille, madame,

vous êtes en danger ; partez, éloignez-vous comme vous êtes ; partez, partez.

CLAIRINE, *avec calme et noblesse.*

Je reste.

RÉNÉ, *interdit.*

Vous restez !

CLAIRINE.

Je reste.

RÉNÉ.

Avec quel sang froid vous dites cela !

CLAIRINE.

Air de Doche.

Que m'importe ma liberté ?
Un ami, par un sort barbare,
Au sein de la captivité
Languit, et le ciel m'en sépare :
Partager ses fers aujourd'hui
Flatte mon ame ambitieuse :
Etre malheureuse avec lui
N'est-ce pas être plus heureuse ?

RÉNÉ.

Ah, mon dieu ! est-ce que sa raison se serait égarée ?

CLAIRINE.

Je reste, vous dis-je !... Mon époux, de Renneville, va revenir...

RÉNÉ.

Le prisonnier !...

CLAIRINE.

Je l'attends.

RÉNÉ.

Est-ce moi qui deviendrais fou ?... Madame, je crains... vos esprits...

CLAIRINE, *avec la plus vive tendresse.*

Mon cœur... mon cœur... il est tout entier occupé de celui

que j'aime, de celui qui depuis trois ans a vécu loin d'une épouse qu'il adore... Je le verrai, je lui parlerai, je l'embrasserai !... Ah ! ce plaisir-là ne saurait être payé trop cher ! M. Réné, avouez-le vous-même, mettez-vous à ma place, n'est-il pas bien fait pour me dédommager de la perte de ma liberté ?

RÉNÉ, *confondu.*

Et il va venir !

CLAIRINE.

Il va venir.

RÉNÉ.

Ici ? ici même ?

CLAIRINE.

Ici... ici même.

RÉNÉ.

Mais en êtes-vous bien sûre ?

CLAIRINE.

Si j'en suis sûre ! *(Elle va vers le berceau ; quelque bruit a frappé son oreille.) (Avec joie.)* M. Réné ! M. Réné !... voyez-vous... là bas... sous ces arbres... on a prononcé mon nom !... C'est lui ! c'est lui !... Ah ! souffrez que je vole au-devant de ses pas... que je guide sa marche incertaine... Les momens sont comptés ; perdre un instant, une seule minute, ce serait perdre un siècle de bonheur !...

(Elle s'élance dans la première coulisse à droite.)

SCÈNE VI.

RÉNÉ, *seul, sur le devant de la scène ;* BRUNO ET LES PAYSANS, *dans le fond.*

RÉNÉ.

Tout ce qui m'arrive aujourd'hui est comme un songe...

BRUNO, *dans le fond, traversant le théâtre sur la pointe des pieds, dit à voix basse aux paysans qui sont avec lui:*

Le moment du rendez-vous approche ; chut! ne faites pas de bruit.

RÉNÉ, *seul, sur le devant.*

Hélas ! que faire pour la sauver, et lui laisser à la fois le tems de recevoir son époux?

UN PAYSAN, *à Bruno, et à voix basse.*

Es-tu bien sûr au moins de ce que tu as avancé?

BRUNO, *à voix basse.*

Si ce n'est pas vrai, dites-moi que je ne suis qu'une bête.

LE PAYSAN.

C'est convenu.

BRUNO.

Chut ! allons nous cacher derrière la vieille tourelle.

RÉNÉ, *sur le devant.*

Je ne vois aucun moyen... (*Il se retourne, et aperçoit les paysans qui traversent le théâtre.*) Où vont ces gens?... serait-ce déjà... non... ce sont des garçons du village. Je pense... si je pouvais les intéresser... Oh ! l'excellente idée ! (*Il les appelle.*) Holà ! où allez-vous donc comme ça, vous autres?

BRUNO, *à part.*

O ciel ! c'est le père Réné !

RÉNÉ, *aux paysans.*

Écoutez donc; j'ons à vous parler.

UN PAYSAN.

Queuq' y a, père Réné?

RÉNÉ.

Où alliez-vous?

BRUNO.

Queuq' part... par là !... avec moi... à ce petit cabaret...

vous savez... *(Aux paysans :)* Taisez-vous, taisez-vous; ne lui dites pas que...

RÉNÉ.

J'ons besoin de vous tous.

LE PAYSAN.

De nous!

RÉNÉ.

Oui : êtes-vous gens à me rendre un grand service?

LE PAYSAN.

Oh! de tout not' cœur.

BRUNO, *les soufflant, à part.*

Non, non, dites que non, dites que non.

RÉNÉ.

Vous alliez au cabaret... Hé bien, morguenne! si vous me servez comme je le desire, je sors une tonne de ma cave, et vous ne la quitterez pas qu'all' ne soit bue jusqu'à la dernière goutte.

BRUNO, *les soufflant, à part.*

N'acceptez pas, n'acceptez pas...

LE PAYSAN, *le repoussant.*

Tais-toi donc, toi..... Au fait, père Réné; de quoi s'agit-il?

RÉNÉ.

Il s'agit d'rassembler encore queuq' camarades avec vous; d'aller entourer sur-le-champ l'auberge de Dupré, la première sur la grand' route, et de n'en laisser sortir ame qui vive avant deux bonnes heures d'ici. J'vous en dirons après la raison.

LE PAYSAN,

N'est-ce que cela?... oh! rien de si aisé... Allons, mes amis, une tonne de vin! et, je dis, celui du père Réné est bon.

Quant à toi, Bruno, t'as voulu nous faire courir... adieu; tu n'seras pas de la partie.

RÉNÉ ET LES PAYSANS.

Air d'une bourée.

Dépêchez-vous,
Dépêchons-nous, } mes amis;
A partir tout nous invite:
Dépêchez-vous,
Dépêchons-nous, } mes amis;
Vos
Nos } soins recevront leur prix.

RÉNÉ, *les excitant.*

Vous me comprenez, je crois,
Et si je vous sollicite,
C'est qu'on oblige deux fois
Lorsque l'on oblige vite.

TOUS, *excepté Bruno.*

Dépêchez-vous,
Dépêchons-nous, } mes amis, etc.

(Tous les paysans s'en vont en courant par le côté gauche, excepté Bruno.)

SCÈNE VII.

RÉNÉ, BRUNO.

BRUNO.

Mais, monsieur Réné...

RÉNÉ.

Toi, j'te conseille d' t'en aller au plutôt, et d'un autre côté.

BRUNO.

Mais vous n'savez sûrement pas que...

RÉNÉ.

Tu manigançais, j'gage, queuq' méchanceté.

BRUNO.

Mais non... il s'agit de Clairine...

RÉNÉ.

Je dis que je n'veux pas t'écouter; va-t-en, va-t-en..... va-t-en....

(Il pousse toujours Bruno à mesureque celui-ci veut parler. A force d'être poussé Bruno se trouve aculé devant la porte de la tourelle : la porte s'ouvre, et Bruno tombe en arrière dans la tourelle même.)

BRUNO, *criant.*

Mais ce n'est pas ainsi qu'on repousse les gens.

RÉNÉ, *le voyant pris dans la tourelle, referme la porte sur lui.*

Ma foi, puisque t'y voilà, je ne m'en dédierai point, tu y resteras: fermons la porte de la tourelle; pendant qu'il sera là, il ne pourra nous nuire. *(Bruno frappe et appelle au-dedans. Réné mettant la clef dans sa poche :)* Oui, oui, frappe, appelle; je ne t'ouvrirai que quand il en sera tems.

SCÈNE VIII.

RÉNÉ, *seul.*

Le hasard m'a servi à propos; si monsieur l'espion a ses gens, j'avons aussi les nôtres maintenant... Clairine aura le tems de s'échapper; c'est tout ce que je voulons. Prévenons bien vite cette chère petite femme des momens qui lui restent, et des moyens que je venons d'employer pour assurer sa fuite.

(Il va près de la coulisse à droite: Clairine se présente tout à coup à lui.)

SCÈNE IX.

RÉNÉ, CLAIRINE.

RÉNÉ.

Ah, vous voilà, madame!

CLAIRINE.

M. Réné, j'étais inquiète... j'avais entendu...

RÉNÉ.

Beaucoup de bruit, pas vrai? J'ons déjà détourné l'orage. Mais où est-il ce cher mari que vous aimez tant... qu'enfin vous avez revu?... C'est un jeune homme, un peu étourdi, n'est-ce pas? De l'esprit, on dit qu'il en a... mauvaise tête, c'est d'son âge... mais un bon cœur...

CLAIRINE, *vivement.*

Oh oui, un bon cœur! *(Elle appelle.)* De Renneville, de Renneville, paraissez sans crainte...

SCÈNE X.

RÉNÉ, CLAIRINE, DE RENNEVILLE.

RENNEVILLE, *sous le costume de Corbé, paraît et se jette dans les bras de Clairine.*

RÉNÉ, *ébahi, recule de plusieurs pas.*

Que vois-je! que veut dire... Corbé!

CLAIRINE, *riant.*

Eh non, non; c'est mon mari.

RÉNÉ.

Clairine! cette plaisanterie....

RENNEVILLE, *courant après Réné, lui prend la main, et la lui serre avec reconnaissance.*

Ah, monsieur! je sais, je sais tout ce que Caroline vous doit, et je ne l'oublierai jamais.

RÉNÉ, *riant.*

Se peut-il! quoi! véritablement... Ha! ha! ha! ha! ha! ha! ha!....

RENNEVILLE, *gaîment.*

Vous y êtes pris aussi, monsieur? Tant mieux. J'ai trompé les factionnaires, les invalides du poste, le fils du geolier; j'aurais trompé M. de Bernaville lui-même. Voyez la marche lourde et pesante, *(il marche comme Corbé)* la voix rauque et dure : (*il imite celle de Corbé*) « C'est moi, c'est moi!... « hé! sarpejeu, je vous dis que c'est moi! » La pipe à la bouche, le briquet en main.... et la chanson? Jusqu'à la chanson.

« Je suis le plus gai du canton;
« Pour embellir ma destinée
« C'est toujours, » etc.

RÉNÉ, *riant.*

Ha! ha! ha! ha!...

RENNEVILLE, *gaîment.*

J'ai payé d'une effronterie!... d'un courage!... et cela m'a réussi.

RÉNÉ.

Et Corbé?

RENNEVILLE.

Corbé? il est à ma place, dans ma prison, avec ma robe de chambre, mon bonnet de velours sur la tête : du reste, il est tranquille; il compte sur mon adresse à le contrefaire... et sur ma parole d'honneur.

RÉNÉ.

Votre parole!

RENNEVILLE.

Je me suis engagé à rentrer lorsque huit heures sonneront.

RÉNÉ, *à part.*

Huit heures! O ciel! il ne sait pas que c'est la dernière fois peut-être... (*Haut.*) Mais comment êtes-vous parvenu à lui persuader...

RENNEVILLE.

Cet échange, monsieur, me coûte cinquante louis... J'aurais donné... ma vie. Ah! de quel autre prix j'ai payé un léger moment d'erreur! Ma bonne... ma chère Caroline! ah! je t'ai vue... voilà qui me donnera encore du courage... de la résignation pour trois ans.... Tu t'affliges!.... M. Réné aussi!... Mes amis, de la fermeté... de la philosophie.... c'est elle... (*à Clairine.*) et ton amour qui m'ont soutenu jusqu'ici...

RÉNÉ, *à part.*

Par malheur cela ne durera pas long-tems.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Souvent une infortune extrême
Fatigue la rigueur des dieux :
Alors du sein du malheur même
Naît l'instant qui nous rend heureux.
Après de trop longues alarmes
Le bonheur arrive à son tour :
C'est toujours en versant des larmes
Que l'aurore annonce un beau jour. (*Bis.*)

CLAIRINE, *à Renneville.*

Mon ami!...

RENNEVILLE.

Caroline !...

CLAIRINE.

Faites vos adieux à M. Réné.

RENNEVILLE.

Est-ce que l'heure de ma retraite approche?

CLAIRINE.

Pourquoi suis-je forcée de vous en avertir!

RENNEVILLE.

Je te devine... Adieu, M. Réné, *(il lui prend la main et la lui serre.)* adieu! *(Réné fait un mouvement pour embrasser M. de Renneville, et se retient tout à coup : Renneville, le devinant, se jette lui-même dans ses bras et l'embrasse.)* Vous êtes chargé d'un dépôt précieux... c'est ma vie que je laisse entre vos mains... je m'éloigne avec sécurité.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN INVALIDE, *avec une lanterne.*

L'INVALIDE, *paraissant tout à coup.*

Hé! mille bombes! Corbé, on a bien de la peine à te trouver.

RÉNÉ, CLAIRINE, *vivement et tremblans.*

Ciel! qui vient ici?

RENNEVILLE, *à Réné et à Clairine.*

Contenez-vous, ne tremblez pas. (*Il prend aussitôt la grosse voix de Corbé.*) Hé bien, quoi! queuq'y a? faut-il tant jurer pour...

L'INVALIDE.

Hé! cinq cent millions d'un canon! il y a trois quarts d'heure que je cours pour te chercher.... Que diable, est-ce à st'heure-ci que tu dois quitter ton poste?

RENNEVILLE, *de même.*

Et si ça m'plaît... qu'as-tu à redire? ne suis-je pas libre?

L'INVALIDE.

Libre!... Ouï, va répondre ça à M. le lieutenant qui te fait demander.

RENNEVILLE.

M. le lieutenant!

L'INVALIDE.

Hé! mille tonnerres! sans doute; c'est par son ordre que je viens t'avertir de te rendre au château.

RENNEVILLE.

Est-ce qu'il y a queuq' chos' de nouveau?

L'INVALIDE.

Oh! du nouveau... oui, comme ça arrive tous les jours. Tiens, il paraît qu'on vient t'enlever encore un de tes prisonniers.

RENNEVILLE.

Un prisonnier!

L'INVALIDE.

Oui. Comment ce que tu l'appelles? celui qui est niché dans la tour de la Bertaudière... au-dessous de la terrasse?... Cons... Constant...

RENNEVILLE.

Constantin de Renneville.

L'INVALIDE.

Hé oui! Constant... Constantin... qu'est-ce que ça m'fait à moi? Viens-tu?

RENNEVILLE.

Un moment... il attendra... si c'est un ordre de liberté...

L'INVALIDE.

Hé non!... je crois tout bonnement qu'on va le transférer... bien loin, là-bas... aux îles Sainte-Marguerite.

RÉNÉ ET CLAIRINE, *vivement.*

Aux...

RENNEVILLE, *à ces derniers, bas.*

Silence!... (*En ce moment on entend une horloge sonner huit heures.*)

L'INVALIDE.

Allons, voilà déjà huit heures qui sonnent... arrives-tu?

RENNEVILLE, *après avoir embrassé sa femme pendant que l'invalide arrange sa lanterne, paraît s'attendrir, hésite un moment; enfin il reprend son courage, et dit avec fermeté à l'invalide :*

Marche... je te suis...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE COLBERT, UN LIEUTENANT DE LA BASTILLE, *un groupe d'invalides armés, plusieurs domestiques portant des flambeaux. Au moment où Renneville et l'invalide veulent sortir on entend un roulement de tambour.*

RENNEVILLE.

Qu'entends-je!

L'INVALIDE.

C'est monsieur le lieutenant. Mille bombes! apprête-toi à recevoir la réprimande.

(M. de Colbert paraît. Renneville se trouve tout à coup entouré de soldats.)

CLAIRINE, *à René.*

M. René, nous sommes perdus!...

(Clairine, René et Renneville font un mouvement pour s'échapper par le côté opposé à l'entrée des soldats.)

M. DE COLBERT.

Un moment... M. René, est-ce en effet par votre ordre qu'on a empêché mes gens de sortir de leur auberge?

RÉNÉ, *fermement.*

Oui, monsieur... Vous aviez de mauvais desseins contre cette jeune et malheureuse femme; jusqu'ici je lui avais servi de père; j'ai dû la protéger encore davantage dans un moment

où je la voyais en danger. Blâmez-moi, punissez-moi, si vous en avez le droit ; mais rien ne m'empêchera de penser que j'ai fait mon devoir.

M. DE COLBERT, *cachant sa joie et son émotion.*

Cette fermeté...

RÉNÉ.

Air de l'Opéra Comique.

Tout homme à ma place serait
Bien ferme dans sa résistance,
Surtout en songeant qu'on lui fait
Un crime d'sauver l'innocence.
J'ai fait son bien, fait son malheur :
En fait de d'voirs chacun le nôtre ;
Mais je sens que l'mien pour le cœur
Est plus doux que le vôtre.

M. DE COLBERT.

Vous n'avez pas connu mes véritables intentions ; mais bientôt vous allez apprendre le résultat de votre conduite. *(Au lieutenant :)* Monsieur le lieutenant, veuillez d'abord commencer par chasser ce geolier négligent *(En montrant Renneville.)* qui ne se trouve point à son poste lorsqu'on vient pour lui signifier la liberté d'un prisonnier.

CLAIRINE, RÉNÉ et RENNEVILLE.

(Tous ensemble.)

La liberté !

M. DE COLBERT.

Qu'on lui arrache les clefs dont il est dépositaire, et qu'on s'empresse d'aller délivrer M. Constantin de Renneville.

CLAIRINE, RÉNÉ et RENNEVILLE.

(Ensemble.

De Renneville !

M. DE COLBERT.

Oui, madame, votre époux est libre. Ministre, j'ai dû faire mon devoir ; simple particulier, j'ai dû obtenir sa grâce... et la, voilà... Pardonnez... je voulais vous causer à tous deux une heureuse surprise ; c'était à Paris, chez moi, dans mon hôtel que j'avais le projet de vous réunir. M. Réné, en prévenant mes desseins, n'a fait que me forcer à vous annoncer plutôt cette agréable nouvelle.

CLAIRINE.

Vous ne me trompez point, monsieur? est-il bien vrai !... *(Elle s'élance dans les bras de son époux.)* Renneville, mon ami, reconnais-tu ton libérateur?

RENNEVILLE, *avec la plus grande émotion.*

Oui, je l'ai reconnu... Oui, la crainte, le trouble, l'émotion seuls m'ont empêché de tomber aux genoux de M. de Colbert. *(Il se jette aux genoux du ministre.)*

CLAIRINE et RÉNÉ, *stupéfaits et avec respect.*

M. de Colbert!

RENNEVILLE.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

De son prince et de sa patrie
Ce ministre est l'appui constant ;
Pour son talent, pour son génie
Deux fois il a le nom de grand.
S'il rend à mon ame ravie
L'existence et la liberté,
C'est qu'on peut bien donner la vie
Lorsqu'on a l'immortalité.

(Tout le monde répète.)

Oui, l'on peut bien donner la vie
Lorsqu'on a l'immortalité.

M. DE COLBERT.

Mais... que veut dire... Ce déguisement...

RENNEVILLE.

Cache ce jeune homme imprudent dont l'esprit eut des torts, mais dont le cœur fut toujours dévoué à son pays et à son protecteur...

M. DE COLBERT, *souriant avec bonté.*

Ha! ha!

Air du vaudeville de l'Avare.

Autrefois j'étais plus sévère;
Punir eût été mon devoir;
Mais j'ai quitté le ministère,
Et regrette peu son pouvoir. (*Bis.*)
Loin de le voir d'un œil sinistre,
Ce tour me paraît fort plaisant:
Je vis, voilà ce que souvent
On gagne à n'être plus ministre. (*Bis.*)

RENÉ, *à M. de Colbert.*

Me pardonnerez-vous aussi, monsieur, d'avoir eu des soupçons...

M. DE COLBERT.

M. René, des hommes comme vous sont trop rares pour qu'on ne s'honore pas de leur amitié.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CORBÉ, *amené par deux invalides qui le tiennent par le collet. Corbé est en robe de chambre à fleurs d'or. Il a un bonnet de velours brodé sur la tête, des pantoufles de maroquin jaune, enfin tout le costume que Renneville était censé avoir dans sa prison.*

CORBÉ, *tout à fait ivre.*

Mes amis... mes amis... où me conduisez-vous?

M. COLBERT.

Voici, je pense, le véritable geolier.

L'INVALIDE, *au lieutenant.*

Mille bombes! monsieur le lieutenant, si j'étais de vous, je le ferais passer... à un conseil....

CORBÉ.

Point de conseils, mes amis, point de conseils! *(Le lieutenant demande avis à M. de Colbert sur ce qu'il doit faire de Corbé. M. de Colbert lui fait signe qu'il prend tout sur lui.)*

M. DE COLBERT, *au lieutenant.*

Que tout soit oublié... *(A Clairine.)* Bonne et aimable Clairine! quelle leçon pour votre époux!

VAUDEVILLE.

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.* (De Fanchon.)

A quelque démarche légère
S'il se laisse encore entraîner,
Le simple habit de la laitière
Suffirait pour le ramener.
Pour son bien, pour votre avantage
Gardez cet habit qui nous plaît;
De vertu, d'esprit, de courage
Il possède un triple secret.

RENNEVILLE.

Sexe charmant, si vos conquêtes
Assurent le droit des vainqueurs,
Si vous tournez toutes les têtes,
Et si vous fixez tous les cœurs,
Si pour vous le dieu de Cythère
A toujours quelque nouveau trait,
C'est que l'art d'aimer, l'art de plaire
Tous deux vous ont dit leur secret.

CORBÉ, *ivre.*

Voulez-vous que rien ne vous trouble,
Voulez-vous, heureux et sans soins,
Pour le plaisir voir toujours double,
Pour les maux toujours moitié moins,
Voulez-vous, de votre existence,
Chassant la peine et le regret,
Les remplacer par l'espérance,
Dans la bouteille... est le secret.

CLAIRINE, *au parterre.*

Si votre censure sévère
Nous ôte l'espoir du succès,
De votre bruyante colère
Cachez-nous les tristes effets;
Mais si le bonheur de Clairine
Et vous intéresse et vous plaît,
Par certain bruit que l'on devine
Daignez nous mettre du secret.

FIN.

ARLEQUIN
TYRAN
DOMESTIQUE.

ENFANTILLAGE,

EN UN ACTE, MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

PAR MM. TOURNAY, DÉSAUGIERS ET FRANCIS.

Représenté pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 19 germinal an 13 (9 avril 1805).

Prix 24 sous.

A PARIS.

Chez Mme. MASSON, Libraire, Éditeur de pièces de théâtre, rue de l'Échelle, N°. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XIII. --- 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARLEQUIN,	M. LAPORTE.
CASSANDRE,	M. CHAPELLE.
GILLES,	M. CARPENTIER.
COLOMBINE, femme d'Arlequin.	Mlle. DELISLE.
Mme. GILLES,	Mme. THÉSIGNY.
FANFAN, fils d'Arlequin.	Mlle. MINETTE.
VIOLETTE, fille d'Arlequin.	Mlle. AUGUSTA.

La scène se passe dans la maison d'Arlequin,

A PARIS.

AVIS

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Éditeur. On poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

ARLEQUIN
TYRAN
DOMESTIQUE.

SCENE PREMIÈRE.
CASSANDRE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Eh! bien, monsieur, la nuit vous a-t-elle un peu délassé de votre voyage?

CASSANDRE.

Je n'ai rêvé qu'à la petite scène que votre mari vous a faite hier au soir.

COLOMBINE.

Je suis fâchée que cette bagatelle ait troublé votre repos.

CASSANDRE.

A cela près, je n'ai fait qu'un somme.

COLOMBINE.

Vous ne sauriez croire avec quel plaisir Arlequin a offert un logement à l'ami de mon père. Il doit être bien changé mon père ... Je ne l'ai pas vu depuis mon enfance.

CASSANDRE.

Vous ne le reconnaitriez pas. Mais dites-moi?

DUO.

AIR: *du rémouleur et la meûnière.*

Aimez-vous bien votre époux?

COLOMBINE.

Oh! oui, d'amour extrême.

CASSANDRE.

Mais lui, soit dit entre-nous,
Vous aime-t-il de même. ?

COLOMBINE.

Soumis à ma loi,
Prévenant et sensible,
Arlequin pour moi
Fait l'impossible.

CASSANDRE *à part.*

ENSEMBLE.

Sur le mal qu'en secret
On lui fait,
Ma fille se tait.
Quel trait
Sublime.
Ah ! dans mon transport
Faut-il encor.
Que je garde l'anonyme.

COLOMBINE.

La femme ne doit jamais
Faire part à personne,
des leçons et des soufflets
Que son mari lui donne.

CASSANDRE.

Mais enfin
Arlequin
Cherche-t-il à vous plaire ;
Avec vous
Est-il doux ?

COLOMBINE.

Doux comme comme on ne l'est guère.

ENSEMBLE.

CASSANDRE.

Sur le mal qu'en secret
etc.

COLOMBINE.

La femme ne doit jamais
etc.

CASSANDRE

Comme elle défend son mari. O vertu ! voilà bien ma fille.

COLOMBINE.

Ma fille !

CASSANDRE.

Oui : un enfant que j'idolatre, et qui a des rapports avec vous.

COLOMBINE.

Comment donc cela ?

CASSANDRE.

AIR : *Je suis furieux.*

Elle a ving-cinq ans ;

COLOMBINE.

Moi d'même. (*ter.*)

CASSANDRE.

Et sa douceur est extrême.

COLOMBINE.

Moi d'même. (*bis*)

CASSANDRE.
Elle a deux enfans :
COLOMBINE
Vra ment moi d'même.
CASSANDRE.
Fort intéressans,
COLOMBINE.
Moi d'même.
CASSANDRE.
A treize ans un homme l'aima,
COLOMBINE.
Moi d'même.
CASSANDRE,
A quatorze ans il la courtisa;
COLOMBINE.
Moi d'même.
CASSANDRE.
A quinze il lui plut,
COLOMBINE.
Vraiment moi d'même.
CASSANDRE.
L'hymen se conclut,
COLOMBINE,
Vraiment moi d'même.
CASSANDRE.
A seize ans complets,
COLOMBINE.
Moi d'même.
CASSANDRE.
Et six mois après,
COLOMBINE.
Moi d'même.
CASSANDRE.
La nature l'emporte : embrasse ton père.
COLOMAINE.
Mon père! Quel bonheur! quel plaisir?
CASSANDRE
Quelle joie!
COLOMBINE.
AIR: *Je suis encor dans mon printems.*
Je suis au comble de l'ivresse.
CASSANDRE.
Mes pleurs vous prouvent ma douleur,
COLOMBINE.
Mes pleurs vous prouvent ma tendresse.

COLOMBINE.

Pour nous soulager tous les deux,
pleurons.

CASSANDRE.

Pleurons.

ENSEMBLE.

A qui mieux mieux
Pleurons, pleurons à qui mieux mieux.

CASSANDRE.

Tu es donc bien malheureuse ?

COLOMBINE.

Eh bien, mon père, je vais tout vous avouer.

AIR : *Lubin a la préference.*

Arlequin gronde, menace ;
C'est un diable, un lutin,
Toujours la batte en main.
Quelque chose que l'on fasse,
On ne fait jamais rien
De bien,
Sur tout il trouve à redire.
Je n'ose pleurer, ni rire ;
Dis-je un mot,
C'est sot.
Vais-je au bal ;
C'est mal.
Restai-je au logis,
C'est bien pis.
Mon chat
Que souvent il bat
Dès qu'il le voit,
Gagne le toît.
Mon caniche
Court à sa niche.
Je le fuis comme eux,
Et J'aimerais mieux
Tenir tête ici
A Vingt femmes qu'à lui.

CASSANDRE.

Nous le corrigerons.

COLOMBINE.

J'en doute, mon père. J'ai tout employé caresses, prières, larmes.

CASSANRE.

Ce ne sont point des larmes qu'il faut, c'est du caractère, de l'énergie. Tiens, crois-moi plante-la ton mari.

COLOMBINE.

J'y avais pensé... Mais.....

CASSANDRE.

Bah! bah! bah!

AIR: *Une fille est un oiseau.*

Pour une heure à ses remords
Livre un drôle qui t'outrage.

COLOMBINE.

Après un si court veuvage
Reviendroit-il de ses torts.

CASSANDRE.

Un mari peut de sa femme
Par fois mériter le blâme.
Un rien de sa vive flamme
Peut arrêter les progrès,
Mais au bout d'une heure entière
S'il ne revient pas, ma chère,
Il ne reviendra jamais. (*ter*)

COLOMBINE.

Eh! qui vous fait espérer le succès.

CASSANDRE.

(*Indiquant le Théâtre Français*).
L'exemple du voisin.

COLOMBINE.

Ah! Quelle est votre erreur?

AIR: *La fuite en Égypte, jadis.*

Dans le chagrin s'il a plongé
Son épouse et son Eugénie,
On voudroit le voir corrigé,
Mais on aime sa tyrannie.
Quand de sa bouche chaque mot
Répand une terreur profonde,
Il fait si bien que son défaut
Est applaudi de tout le monde.

(*On entend un roulement de tambour*).

ARLEQUIN *derrière le théâtre.*

Encore du tapage! Attends, attends.

(*On entend frapper un coup*).

CASSANDRE.

D'où vient ce bruit?

COLOMBINE.

Monsieur Arlequin qui fait encore des siennes.

CASSANDRE *avec force.*

Il faut lui tenir tête.

Je crois qu'il vient.

CASSANDRE *effrayé.*

Sauvons-nous. (*Ils sortent*)

SCENE II

ANFAN, VIOLETTE.

FANFAN *en colère.*

Il est tems que cela finisse.

VIOLETTE.

Qu'a-tu donc mon frère?

FANFAN.

Encore mon papa qui gronde, qui brise. Vois donc le beau tambour à présent. (*Il montre son tambour crevé*).

VIOLETTE.

Que ne joue-tu comme moi.

FANFAN.

Avec des poupées . . . Fi donc! Je suis un homme moi!

VIOLETTE.

Voilà pourtant l'heure de la récréation.

FANFAN.

Et j'ai bien envie de m'amuser.

AIR: *de l'Enfantine.*

Voyons, à quoi jouerons-nous
Pour ne pas déplaire
A mon père,
Car il se met en colère
Aussitôt qu'il voit nos joujoux.
Un bilboquet paraît-il
Crac, il en coupe le fil.

VIOLETTE.

Si je regarde une image
Zeste, il déchire la page.

FANFAN.

Il crève mes cerfvolans.

VIOLETTE.

Il déplume tous mes volans.

FANFAN.

Tous mes soldats
N'ont plus qu'un bras.

VIOLETTE

Mon beau château

Nage

Nage dans l'eau,
Mon char est brisé

FANFAN.

Mon ballon percé.

VIOLETTE.

Mon serin perdu

FANFAN.

Tout mon ménage fondu,

ENSEMBLE.

Mais à quoi donc jouerons-nous,
Pour ne pas déplaire
à mon père,
Car il a dans sa colère
Fracassé tous nos joujoux.

FANFAN *relevant son chapeau.*

Sangodemi, c'est ennuyeux de ne pas s'amuser.

VIOLETTE.

Oh! que tu es drôle comme ça! tu ressembles à papa.

FANFAN.

Oui. Ris, ris . . . Moi, je me lasse d'être mené, c'est tous les jours la même chose, hier encore...

VIOLETTE.

Oh! hier il n'a grondé que maman.

FANFAN.

Oui. Mais, moi! je l'ai échappé belle.

VIOLETTE.

Conte moi donc ça.

FANFAN.

AIR: *du Mameluck.*

Hier le voyant dans la rue,
J allais comme un général,
Passer ma troupe en revue,
Monté sur mon grand cheval.
Il rentre, il gronde, il approche;
Mais je m'enfuis à grands pas,
Mon régiment dans ma poche,
Et mon cheval sous le bras. (*bis*)

VIOLETTE.

Belle retraite!

FANFAN.

Sans cela, il mettait l'armée en déroute. Mais cela ne durera pas, j'ai pris mon parti.

VIOLETTE.

Comment! que compte-tu faire?

FANFAN.

Oh c'est fait ; et depuis quinze jours je suis engagé.

VIOLETTE.

Engagé ! ah ! mon dieu ! et où donc ?

FANFAN.

Devine.

VIOLETTE.

Dans les grenadiers ?

FANFAN.

Bah !

VIOLETTE.

Dans les sapeurs ?

FANFAN.

Laisse donc.

VIOLETTE.

Dans les cuirassiers ?

FANFAN.

Dans les pères nobles.

VIOLETTE.

Que veux-tu dire ?

FANFAN.

C'est un emploi. Je débute ce soir, au théâtre des jeunes élèves.

VIOLETTE

Toi ! jouer la comédie quand tu ne peux pas même apprendre ta leçon.

FANFAN.

Parceque ça m'ennuye, mais si je voulais.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin musard.*

J'ai la mémoire si fidèle,
Que depuis ces quinze jours-là
J'ai déjà mis dans ma cervelle,
Les quatre rôles que voilà.
Mais si, ce que je n'ose croire,
Le public soutient mes essais,
J'aurai surtout de la mémoire
Pour me rappeller ses bienfaits.

VIOLETTE.

Et dans quelle pièce dois-tu débuter ?

FANFAN.

Dans un Drame.

VIOLETTE.

Oh ! ce n'est pas pour rire ?

FANFAN *d'un ton grave.*

„ Par pitié pour mon âge et pour mes cheveux blancs
„ Restez auprès de moi, tenez-moi lieu d'enfans.

» Je les ai tous perdus. O douleur trop amère,
» Je ne me souviens pas d'avoir même été père ».

VIOLETTE

Quel jeu de phisionomie !

FANFAN.

N'est-ce pas ! ah ! ça, ne vas pas jaser.

VIOLETTE.

Jaser ! moi, jamais.

FANFAN *sort en gambadant.*

Je vais vîte étudier mes rôles

SCENE III.

VIOLETTE *seule.*

Que les garçons sont heureux pourtant ! ils font ce qu'ils veulent. Ils sortent, vont, viennent ; mais une demoiselle . . . Voyons que ferai-je maintenant, me voilà seule, eh ! non vraiment, et mon petit Gilles que j'ai mis hier en pénitence. Il doit avoir besoin de prendre l'air. (*Elle ouvre l'Armoire, et en sort un petit Gilles*). Venez mon petit prisonnier. comme il est gentil ! Vous vous êtes bien ennuyé n'est-ce pas ! c'est votre faute aussi, pourquoi m'avez-vous fait du chagrin ? Mais vous me promettez d'être bien sage, de ne pas mentir, de bien aimer votre petite maman. C'est bien, il me le promet. Allons, je vous pardonne ; vous allez dire votre leçon. Voyons dites avec moi a, e, i, o, u. C'est bien. b, a, ba Bah ! ça m'ennuye, c'est assez, embrassez-moi, et dansons maintenant la gavotte, pour vous divertir. (*Elle danse la gavotte, tenant son Gilles d'une main et elle chante. La, la, la la. Air de la Gavotte*).

SCENE IV.

ARLEQUIN *au fond de la scène*, VIOLETTE.

VIOLETTE *voyant Arlequin, cache son Gilles et reste les yeux fixés sur son alphabet.*

Papa !

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! Je vous y prendrai-donc toujours Mademoiselle, que tenez-vous là ?

VIOLETTE.

Mon livre.

ARLEQUIN.

De l'autre main ? un Gilles.

VIOLETTE *voulant se sauver.*

Ah! mon dieu!

ARLEQUIN.

Restez mademoiselle. Vous osez jouer avec un Gilles.

VIOLETTE.

Non mon père.

ARLEQUIN.

Avec l'ennemi juré de tous les Arlequins.

VIOLETTE.

Mais ce n'est qu'un joujou.

ARLEQUIN.

Un joujou.

AIR : *L'amour est enfant trompeur.*

Un Gilles est un joujou trompeur
Croyez-en votre père.
Sa blancheur cache une noirceur,
C'est pis qu'une vipère.

VIOLETTE.

Vous me le dites, je le crois,
Cependant un Gilles de bois,
Quel mal peut-il me faire ? (*bis*)

ARLEQUIN.

Quel mal! C'est bien assez d'en avoir un dans ma famille.

AIR : *Mon cousin l'allure.*

D'ou vous vient ce pantin
Si vilain.

VIOLETTE.

C'est de notre ami Gilles.

ARLEQUIN

Quoi ! Gilles mon voisin
Mon cousin
La fleur des imbécilles.
Le faquin!
Ah! sans ce cousin
Et sans son mannequin,
Je vois déjà trop de Gilles.

(*Il jette le Gilles par la fenêtre*).

VIOLETTE. (*baissant les yeux*)

Ah!

ARLEQUIN.

Paix mademoiselle. (*Violette reste immobile les yeux en l'air.*). Eh ! bien que regardez-vous là! voler les mouches. Baissez les yeux.

VIOLETTE

Oui papa.

ARLEQUIN *la contrefaisant.*

Oui papa . . . Quel air boudeur . . . regardez-moi en face.

VIOLETTE *le regarde.*

Oui papa.

ARLEQUIN.

Quel air éffronté ! . . Approchez.

VIOLETTE. *reculant.*

Me voilà.

ARLEQUIN.

Approchez-donc. est-ce que je vous fais peur ?

VIOLETTE *reculant encore.*

Oh ! non papa.

ARLEQUIN.

Eh ! bien, que faites-vous là les bras pendans ?

VIOLETTE.

Mais rien . . .

ARLEQUIN.

Faites quelque chose.

(*Violette prend son livre*).

ARLEQUIN.

Que prenez-vous là ?

VIOLETTE (*lui donnant son livre*).

Mon livre ! (*à part*) s'il pouvait aussi le jetter par la fenêtre.

ARLEQUIN.

L'alphabet ! apprendre à lire aux filles ! encore une idée de ma femme. A quoi cela les mène-t-il ? lisent-elles des contes de Fées ! elles ne voyent que revenans. Des comédies ! elles ne rêvent qu'intrigues. Des romans ! leur tête se monte. Des billets doux ! elles y répondent. Le tems se passe. Quinze ans arrivent, et nos filles nous restent sur les bras . . . Au diable tous les livres.

(*Il jette le livre*).

VIOLETTE *à part.*

Il y a de bons momens, papa. (*Elle déchire le livre*)

ARLEQUIN.

AIR : *n'en demandez pas davantage.*

Ai-je si grand tort de gronder,
Fille trop savante est peu sage.
Savoir coudre, filer, broder,
Suffit pour se mettre en ménage.
Combien à Paris,

Restent sans maris,
Pour en avoir su davantage.

VIOLETTE *jettant les morceaux du livre.*

Voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Voyez la paresse..... Allons sortez et dites qu'on m'apporte mon déjeûné.

VIOLETTE *s'approchant doucement d'Arlequin.*

Tu ne m'en veux plus.

ARLEQUIN.

Vous êtes encore ici? eh! bien m'obéirez-vous.

VIOLETTE.

AIR : *Pauvre petit, qu'il est genil.*

Papa ne sois pas si méchant,
Ne repouse pas ton enfant.
Laisse, laisse-moi prendre
Petit baiser bien tendre.
(*Elle le baise*).
Je garde pour moi celui-ci,
Mon frère
En demande un aussi.
(*Autre baiser*).
Le plus joli, le plus joli,
Doit être pour ma mère
(*Autre baiser. Elle sort.*).

SCENE V.

ARLEQUIN *seul. Essuyant ses larmes et imitant Violette.*

Le plus joli, le plus joli,
Doit être pour ma mère.

Voilà comme on nous enjole, nous autres bons papas. Une petite fille de huit ans: pas plus haute que cela: avoir déjà tant d'empire... Que sera-ce donc à 15 ans, quand elle aura toutes les grâces de cet âge, habituée comme elle l'est, à faire ses volontés. Elle me fera donner au diable cent fois par jour... que mon voisin est heureux! on le traite de tyran domestique par ce qu'il n'a pas gâté ses enfans... Mais a-t-il eu tort? et son Eugénie n'est-elle pas charmante,

AIR : *jeunes filles jeunes garçons.*

Voir de sa naïve gaité
Et l'abandon et la décence,

C'est au souffle de l'innocence
Voir éclore la volupté.
Par une route sûre
Elle parvient au cœur,
Dans cet art enchanteur
Quel est son précepteur,
La nature.

(*Il sonne*) Voyez si on m'apportera mon chocolat. Ils se sont tous donné le mot pour me faire enrager.

(*Il sonne encore plus fort*).

SCÈNE VI.

ARLEQUIN Mr. et Mme. GILLES

(*Pendant cette scène, Arlequin fait des lazzis*).

Mme. GILLES.

AIR : *Étourdi, volontaire.* (*du mur mitoyen*).

Pour bannir de la vie
Toute mélancolie,
Sachons à la folie
Consacrer nos loisirs.
Épouse tendre et belle
Prenez-moi pour modèle,
Si vous êtes fidèle
Que ce soit aux plaisirs.
C'est à nous
Dans le siècle où nous sommes,
C'est à nous
De voir à nos genoux
Soupirer tous les hommes.
Mais
Pour ces mauvais sujets
Ne soupirons jamais.

ARLEQUIN.

Quelle gaité ! Voilà une femme aimable !

Mme. GILLES,

Eh ! bien cousin Tout seul. Où sont donc nos jolis marmots ? Notre chère colombine ? Je viens de faire quelques emplètes. Eh ! bien arriverez-vous Mr. Gilles, vous êtes d'une lenteur . . . . .

GILLES (*chargé de cartons ; de ridicules pendus à ses boutons etc.*)

Me voilà, me voilà ma petite amie.

Mme. GILLES.

Posez tous ces paquets là-dessus.

GILLES *à sa femme.*

Songez que notre fiacre attend.

Mme. GILLES.

Il est fait pour attendre.

GILLES.

Et moi pour payer.

Mme. GILLES.

Petit ingrat! plaignez-vous donc de ma dépense. Si je cours les bals, les spectacles, c'est pour vous distraire, si je me pare, c'est pour vous faire honneur, si je perds votre argent, c'est pour vous donner du crédit.

ARLEQUIN.

En effet, cousin, voyez votre femme, peut-on trop faire pour elle?

GILLES *montrant sa bourse vide.*

Voyez ma bourse, peut-on faire davantage?

Mme. GILLES.

Vous l'entendez.

AIR: *Hélas, ici bas tout voyage.* (*De Doche*).

Monsieur se plaint de mes caprices,
Il me reproche mes plaisirs.
Il traite mes lois d'injustices,
Et de faiblesses mes desirs.
Mais aux soins qu'un ménage entraîne
Un bon mari doit se prêter,
Puisque l'hymen est une chaîne,
C'est au plus fort à la porter.

GILLES.

D'accord ma petite, mais (*lui montrant sa montre*). notre cocher est à l'heure.

Mme. GILLES.

Voila de vos économies! Il fallait le prendre à l'année... C'est comme notre dispute de ce matin. Tenez mon cher Arlequin, croiriez-vous qu'il me refuse un Bockey pour *Long-Champ*.

ARLEQUIN.

Ah! Gilles! j'en rougis pour vous.

GILLES.

Je ne sais pas conduire.

ARLEQUIN.

Mauvaise raison... Laissez-en le soin à madame.

AIR: *Vaudeville de Mr. Guillaume*

L'heureux coursier que dirige une grâce,
De son bonheur en secret semble instruit.
Il bondit, il franchit l'espace,

Fier

Fier de la main qui le conduit.
Aussi sur l'adresse des Dames
Chacun s'endormant à Paris.
On ne voit partout que des femmes
Qui mènent leurs maris. (*bis*)

Mme. GILLES.

Vous voyez-donc bien que le Bockey est indispensable.

ARLQUIN

Vous l'aurez, vous l'aurez,

GILLES *montrant sa montre.*

La seconde heure commence...

ARLEQUIN.

Ah! que ma femme n'a-t-elle comme vous le goût des plaisirs, de la parure. On dirait en la voyant: quelle est cette belle dame? c'est Madame Arlequin, à qui appartient ce beau carosse? à Madame Arlequin. Et ce grand coquin de laquais? c'est le petit jockey de Madame Arlequin. Là dessus, des complimens des félicitations... Tout cela flatte... Mais pas du tout... Ce matin je lui ai encore fait des reproches à ce sujet.

AIR: *Vaudeville de l'Abbé Pellegrin.*

Elle ne sort jamais qu'à pié,
S'il pleut elle a son parapluie.
Les bals masqués lui font pitié,
Fêtes et concerts, tout l'ennuie.
Au spectacle, le plus bas prix
Est toujours celui qui l'arrange,
Elle ne va qu'au paradis.

GILLES.

Cousin, votre femme est un ange.

Ah! ça, il fait un beau soleil, profitons-en pour aller voir la nouvelle ville qui vient d'arriver à Paris.

ARLEQUIN.

Comment donc?

Mme. GILLES.

Oui! Le Panorama de Constantinople.

GILLES.

Je n'en manque pas un, depuis que j'ai vu celui de Paris, imaginez-vous que l'illusion est si complette que j'ai distingué ma maison comme si j'y entrais.

ARLEQUIN.

On voit jusqu'à montmartre?

GILLES.

Oui vraiment... J'ai reconnu ma porte, ma fenêtre; j'ai même cru voir ce qui se passait chez moi.

Mme. GILLES.

Bah! vous n'avez rien vu?

GILLES.

Ce qu'il y a de plus agréable, c'est que toutes les villes se touchent.

AIR: *Mon père était pot.*

Ces Panoramas réunis
Offrent mainte merveille,
A peine sorti de Paris,
Vous entrez dans Marseille.
Rome est à côté
Moskou eet été
A son tour doit s'y rendre,
Naple est en chemin.
Et Madrid demain
Nous arrive de Flandre.

Mme. GILLES.

Allons, aulieu de faire le beau parleur, songez que le fiacre nous attend.

GILLES.

Parbleu je ne l'oublie pas.

ARLEQUIN.

Ah! ça nous dînons ensemble.

GILLES.

Impossible . . . Je suis engagé.

Mme. GILLES.

Dégagez-vous, et prenez ces paquets. (*Gilles essaye différentes manières de charger ses paquets*).

Mme. GILLES.

AIR: *Ma marmotte a mal au pied.*

Allons, vous n'en finirez pas
Que vous avez l'air bête!
Mettez ses paquets sous les bras,
Ce carton sur la tête,
Puis celui-ci . . .
GILLES.
Pourai-je ainsi
Passer sous cette porte?
Mme. GILLES,
Ne craignez rien,
Tout ira bien.
ARLEQUIN.
Mon dieu comme il en porte!

(*Ils sortent*).

SCENE [illegible].

ARLEQUIN [illegible]

Quelle dépense en chiffons, en [illegible] de l'argent bien placé . . . Il est [illegible] qu'on aime!

AIR : *Que ta porte o ma tendre [illegible]*

A nos yeux la fleche retrace
Le trait dont on se vit blesser.
Le collier semble par sa place.
Consacrer le premier baiser.
Le tissu dont le bras se pare
Nous rappelle un lien plus doux.
Et le voile gardien avare
Défend les trésors de l'époux.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, COLOMBINE *parée.*

COLOMBINE.

Eh! bien, mon ami, tu nous a donc laissé déjeûner seuls.

ARLEQUIN *se frottant les yeux et faisant des lazis autour de Colombine.*

Ah! Mon dieu!
„ Que d'attraits! que de majesté!
„ Que de grâces! que de beauté!

COLOMBINE.

Tu vois que je suis docile.

ARLEQUIN.

Un voile!

COLOMBINE.

J'ai été sensible à tes reproches d'hier.

ARLEQUIN.

Des diamans!

COLOMBINE.

Ne suis-je pas mieux comme cela?

ARLEQUIN.

Charmante . . . .

COLOMBINE.

Mais tu me le dis d'un ton.

ARLEQUIN *très-vivement.*

Du ton d'un époux révolté d'un luxe si ridicule: quel vertigo vous a pris madame: que signifie cet étalage de brillans, de pierreries? convient-il à la femme

d'Arlequin de le disputer en élégance à toutes nos merveilleuses ! me voyez-vous suivre les modes ? mais la coquetterie, la petite gloriole . . . Madame a ceci, il me le faut . . . Madame a cela je l'aurai . . . et puis je vois arriver la marchande de modes . . . . .

(*Contrefaisant la voix de femme*).

Monsieur c'est pour le petit mémoire de fournitures que j'ai faites à Madame, et puis le Bijoutier juif . . . . .

(*avec l'accent Allemand*).

Monsieur c'est pour une bagatelle de quelque mille écus de diamans, que javre lifrés à Montame votre épouse ; je paye, plus rien dans le coffre . . . Et puis viennent le Patissier, le Rotisseur, le Confiseur, Messieurs regardez, Madame voilà tout ce que je puis vous offrir.

COLOMBINE.

Avez-vous fini ?

ARLEQUIN.

Oui Madame.

COLOMBINE.

Eh ! bien voilà bien du bruit pour rien.

ARLEQUIN.

Pour rien, des diamans ?

COLOMBINE.

Ils sont faux.

ARLEQUIN

Faux !.. Ils sont faux ! (*moment de silence*) Et pourquoi portez-vous du faux ? Voilà bien les femmes ! désormais je me méfierai de toutes, et je dirai de la plus belle :

AIR : *Regard vif, et joli maintien.*

Ses dents brillent d'un faux émail,
Le pastel dessina ses roses ;
Un pinceau prêta le corail
Qui rougit ses lèvres mi-closes.
D'un coëffeur le talent vanté
A rajeuni sa tête folle ;
Tout est faux, tout est emprunté,
Le soir quand elle a tout quitté
Que lui reste-t-il ?

COLOMBINE *avec force.*

La parole.

ARLEQUIN.

Et encore pour en faire un mauvais usage.

COLOMBINE.

Fort bien Mr. Arlequin, voilà de votre galanterie ordinaire.

ARLEQUIN.

C'est que je suis franc.

COLOMBINE *à part.*

Du caractère.

ARLEQUIN.

AIR : *Qu'on soit jaloux dans la jeunesse.*

Sexe trompeur qui sans scrupules
Nous tends des pièges dangéreux,
En abusant nos cœurs crédules,
Faut-il encor tromper nos yeux. (*bis*)

COLOMBINE.

Ce courroux vous sied à merveille,
Car toute femme, dieu merci ;
Fut-elle sotte et laide et vieille
N'est que trop bien pour un mari. (*bis*)

ARLEQUIN.

Madame je ne suis pas encore fait à un pareil langage.

COLOMBINE.

Vous vous y ferez.

ARLEQUIN.

Jamais

COLOMBINE.

Il le faudra bien.

ARLEQUIN *avec force.*

Madame !

COLOMBINE *avec force.*

Monsieur !

ARLEQUIN *étonné.*

Comme elle me regarde.

COLOMBINE.

Je ne suis plus cette Colombine, faible, timide, tremblante devant vous : vos reproches, vos menaces, vos emportemens m'ont poussée à bout. Vous saurez de quoi une femme est capable.

ARLEQUIN.

Elle me fait trembler.

COLOMBINE.

AIR : *Ah que je sens d'impatience.*

Je perds à la fin patience
Ici toujours chagrins nouveaux,
On craint on fait votre présence
Le jour, la nuit, point de repos.
Votre fille à toute heure
Tremble, gémit et pleure
Fanfan découragé

S'est engagé.

ARLEQUIN *l'interrompant.*

Engagé!

COLOMBINE.

Au logis que Monsieur revienne,
C'est à qui s'en éloignera.
L'un dit le voilà
Sauvons-nous par là
L'autre le voici
Fuyons par ici.
Monsieur crie: hola!
Quel-est ce train là?
Paix là! (*ter*)

C'est un désordre, un vacarme, un enfer. Si cela continue, je déserte la maison, j'enmène mes enfans, et une fois partie . . .

Y tienne (*bis*)
Désormais qui pourra.

ARLEQUIN.

Mon fils! s'engager à douze ans! (*Il appelle*) Fanfan: ça fera un beau capitaine. Monsieur Fanfan.

SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE, FANFAN, *tout tremblant*, VIOLETTE.

ARLEQUIN.

Venez-donc, Monsieur, recevoir mes complimens sur l'état que vous venez d'embrasser.

VIOLETTE *bas à Fanfan.*

Ne vas pas mentir.

FANFAN.

Comment papa vous savez déjà . . .

ARLEQUIN.

Oui, que vous êtes engagé, cela me fait grand plaisir.

FANFAN.

Comment, papa, grand plaisir?

VIOLETTE.

Ah! tant mieux.

ARLEQUIN.

Si tous vos camarades vous ressemblent, cela fera une belle troupe.

FANFAN.

Nous sommes tous du même âge.

ARLEQUIN.

Et de la même taille ?

FANFAN.

Oh ! non. Nos dames sont bien plus petites.

ARLEQUIN.

Vos dames ! Comment ! Un régiment où il y a des dames ? voyons votre engagement.

FANFAN.

Le voici.

ARLEQUIN *regarde l'engagement*

Oh ! oh ! père noble . . . Ah ! ah ! Monsieur le père noble, une bonne correction vous apprendra . . . . .

(*Il déchire l'engagement*).

FANFAN.

Mais papa, qu'est-ce que vous faites donc là ? mon début est annoncé depuis plus de quinze jours . . . mon nom est sur l'affiche.

ARLEQUIN.

Eh ! bien, Monsieur, on mettra sur l'affiche que le père noble ayant reçu le fouet, son début est retardé par indisposition.

FANFAN.

Ça m'est égal ; je veux être artiste ; je veux tenir à un théâtre. Je me ferai plutôt allumeur, souffleur, moucheur.

VIOLETTE, *bas à Fanfan.*

Mais tais-toi donc.

ARLEQUIN.

Mais voyez ce petit mutin ! (*à Colombine*) voilà les fruits de votre faiblesse ; de votre coupable indulgence.

COLOMBINE.

Il a raison, monsieur ; et à sa place j'en ferais autant.

ARLEQUIN.

Air : *Trio des deux Savoyards.*

Je suis d'une colère ! (*bis*)
Un petit téméraire
Ose élever la voix,
Et d'Arlequin son père
Méconnaître les droits.
Oser méconnaître mes droits.

SCENE X.

LES MÊMES, CASSANDRE, Mr. ET Mme. GILLES.

CASSANDRE, GILLES et sa femme.

Qu'avez-vous donc, mes chers amis ?
Vous paraissez interdits ? (*bis*)

ARLEQUIN.

Ah ! quelle maudite visite :
Après un pareil entretien,
(*Aux enfans*)
Prenez l'air gai ; riez bien vîte,
Et qu'on ne se doute de rien.

ARLEQUIN *à Gilles et à sa femme.*

ENSEMBLE. Je suis ravi.....
COLOMBINE *à part.*
Ecrivons-lui.

ARLEQUIN *bas à ses enfans.*

Mais riez donc. (*à Gilles.*)
De vous revoir.

ENSEMBLE. COLOMBINE.

Un doux espoir.....

ARLEQUIN *bas à ses enfans.*

Saluez donc. (*à Gilles.*)
C'est de grand cœur.

ENSEMBLE. COLOMBINE.

Flatte mon cœur.

ARLEQUIN *bas à ses enfans.*

Mais riez-donc. (*à part.*)
Le diable emporte la visite !
Ils me font perdre la raison.
CASSANDRE *à part.*
Par cette leçon qu'il mérite.
Nous le mettrons à la raison.

ENSEMBLE. (*Colombine écrit sur une carte*)

VIOLETTE. FANFAN.

Mon dieu ! quel train dans la maison.
GILLES *et sa femme.*
Toujours du bruit dans la maison !

ARLEQUIN *sort en colere.*

SCENE XI.

LES MEMES, excepté Arlequin.

CASSANDRE

Le voilà parti...Chut...C'est le moment de frapper les grands coups.

GILLES *avec mystère.*

Quest-ce qu'il y a donc ?

Mme. GILLES.

Paix !

(*Colombine, Cassandre, Madame Gilles se grouppent et écoutent Cassandre.*)

GILLES.

GILLES *aux enfans.*

Savez-vous ce que c'est vous autres? (*à Fanfan*)
On ne t'a rien dit à toi? (*à Violette*) à toi non plus?

FANFAN.

Laissez-nous donc.

VIOLETTE

Comme il est curieux!

GILLES *à Colombine.*

Que se passe-t-il donc ici, cousine?

COLOMBINE *faisant tourner sur Cassandre.*

Ce n'est rien.

GILLES *à Cassandre.*

Qu'y a-t-il de nouveau?

CASSANDRE *faisant pirouetter vers sa femme.*

Cela ne vous regarde pas.....

GILLES *à sa femme.*

Ah! ça, tu me mettras au fait peut-être?

Mme. GILLES.

Oui, oui, écoute. (*elle le mène mystérieusement à la porte du cabinet qu'elle ferme tout à coup sur lui*).

GILLES *dans le cabinet*

Ah! je vois ce que c'est. On conspire.

SCENE XI.

LES PRECEDENS, excepté Gilles.

M.me GILLES.

Nous en voilà débarrassés.

Colombine remet à Cassandre la carte sur laquelle elle a écrit pendant le morceau d'ensemble.

CASSANDRE.

AIR: *La Signora malada.*

Pour que notre artifice
Ait un meilleur effet,
J'ai condamné l'office,
La cave et le buffet.

De cet écrit placé sous ses yeux,
L'effet, je crois, sera merveilleux.
Ici je vais l'attendre ;
Vous pourrez tout entendre
De cette chambre-là :
Cachons-nous, le voilà.
Dépêchons, dépêchons, mes amis ; le voilà.

SCENE XIII.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entre en rêvant.*

Eh ! bien, où sont-il donc ?

CASSANDRE.

Ils sont sortis.

ARLEQUIN.

Et ma femme aussi ?

CASSANDRE.

Oui, avec ses enfans.

ARLQUIN

A l'heure qu'il est ? Quand veut-elle donc nous faire dîner ?

CASSANDRE *découpant la carte à marquer.*

Un peu plutôt, un peu plus tard : j'ai bien déjeûné moi ; je puis attendre.

ARLEQUIN.

Mais elle doit savoir que je n'ai rien pris de la matinée. Je viens de l'office, tout est fermé.

CASSANDRE.

C'est que votre épouse a de l'ordre.

ARLEQUIN.

Oh ! beaucoup.

CASSANDRE.

Vous avez une femme bien rare.

ARLEQUIN.

C'est vrai, au moins.

CASSANDRE,

Vous devez faire un bon ménage ?

ARLEQUIN,

Eh bien ! pas du tout.

CASSANDRE.

Bah !

ARLEQUIN.

AIR : *De la Contredanse de la Trenis.*

En quelqu'endroit
Qu'on soit,
Partout le bruit
Vous suit.
Chaque valet
Voudrait
Faire chez moi,
La loi.
J'ai des voisins
Malins ;
J'ai des enfans,
bruyans ;
Un seul moment,
Comment,
Etre avec eux
Heureux ?
Et pourtant ma fille
Si vive, si gentille,
Dès que le jour brille,
M'embrasse à son reveil.
Sa voix douce et tendre
Par-tout vient me surprendre,
Et je crois l'entendre
Jusques dans mon sommeil.
Puis autour de moi,
Bientôt je voi
Mon fils qui joue ;
D'un geste mignon
Il me caresse le menton ;
Et comme le chat
Qui quitte un rat
Il fait la roue ;
Si vers lui je cours
Il me fait patte de velours.

Ma femme aussi,
Ici,
Devine tous
Mes goûts.
Son cœur parfait
Me fait
Trouver les jours
Trop courts.
Mais je soutien
Que rien,
Non chez moi rien,
N'est bien.
Nul n'est ma foi
Plus à plaindre que moi.

CASSANDRE.

Bah ! bah ! bah ! . . . . en attendant leur retour, donnez-moi ma revanche au domino.

ARLEQUIN.

Volontiers. Elle ne vous a pas dit quand elle rentrerait ?

CASSANDRE.

Non. elle m'a seulement dit : mon mari sera content.

ARLEQUIN *à lui-même.*

Mon mari sera content !

CASSANRE *s'asseyant à une table.*

Allons, mettez-vous là.

ARLEQUIN *à lui-même.*

Ses menaces de ce matin ! . . (*Il va, distrait, s'asseoir à une autre table*).

CASSANDRE *allant s'asseoir à la table d'Arlequin. et emportant ses dominos.*

Quand vous voudrez.

ARLEQUIN *à lui-même.*

Cependant me quitter ! (*Il se lève et va s'asseoir à l'autre table*).

CASSANDRE. (*Même jeu*).

Ah ! vous croyez que nous serons mieux là ?

ARLEQUIN *se levant.* (*même jeu*).

Serait-elle capable ! . .

CASSANDRE.

Vous ne voulez donc pas jouer ?

ARLEQUIN *à lui-même.*

Non, non.

CASSANDRE *se levant.*

En ce cas .....

ARLEQUIN *s'asseyant à la table opposée.*

Eh bien ! venez donc. Je vous atteds.

CASSANDRE.

Me voilà. C'est que vous allez, vous venez.. (*à part*) Bon ! la tête n'y est plus. (*haut*) Allons, allons, tenez-vous bien, car je crois que je vous battrai aujourd'hui. Double six.

ARLEQUIN *à lui-même.*

Où peut-elle avoir été ?

CASSANDRE.

Vous me donnez beau jeu.

ARLEQUIN *idem.*

Elle ne reviendra pas.

CASSANDRE.

De mieux en mieux. Ah ! ah ! vous êtes piqué ? Blanc par-tout.

ARLEQUIN.

Je boude.

CASSANDRE.

J'en étais sûr ; abattons.... Vingt points pour vous. Marquez. (*Il donne la carte à marquer*).

ARLEQUIN *prenant sa carte.*

L'écriture de ma femme ! *lisant.*

» Adieu, monsieur Arlequin ; vous ne vous plaindrez » plus de moi, ni moi de vous. *sanglottant.* Peut-être » nous entendrons-nous mieux quand nous ne nous par- » lerons plus. (*pleurant.*) Post scriptum,—Il y a un post- » scriptum—Je me suis retiré avec mes enfans dans une » maison honnête.

» *pleurant.* Dans une maison honnête ? Hai ! Povero !

CASSANDRE.

Comment ? vous gagnez, et vous pleurez ?

ARLEQUIN *lui remettant la carte.*

Tenez, lisez.

AIR : *J'ai perdu mon âne.*

J'ai perdu ma femme,
Plus d'un mari que je voi
S'affligerait moins que moi
S'il perdait sa femme.

CASSANDRE *à part.*

Elle se retrouvera. Elle se retrouvera.

ARLEQUIN.

Je cours la chercher.

CASSANDRE.

Mais où ?... Elle ne donne pas son adresse.

ARLEQUIN.

C'est vrai... Une maison honnête !... C'est vague. Pas d'autre renseignement. Où trouver cela dans une ville comme paris ?

CASSANDRE.

Croyez que je partage bien.....

ARLEQUIN.

Quelqu'imbécille lui aura donné cette idée-là.

CASSANDRE.

Il n'y a pas de doute. Allons, je rentre chez moi ; je sais que quand tout nous abandonne, on est bien aise d'être seul. Au plaisir. (*Il entre dans le cabinet*).

SCENE XIV.

ARLEQUIN seul.

Quel silence ! on voit bien que ma femme n'y est plus. C'est ma faute.... Et mes enfans.... (*Il pleure en faisant des lazzis*). Quelle idée ! (*Il va à la table qui est à droite du théâtre*). Il a été perdu le 19 du courant, entre trois et quatre heures après midi, une femme et deux enfans répondant aux noms de Colombine, Fanfan et Violette : la mère est brune, la fille blonde, et le garçon châtain ; il a le visage fort intéressant. (C'étoit mon portrait) Récompense honnête à celui qui les ramènera chez M. Arlequin, rue du Petit-Lion. *Il ploye*

le papier. Là, Colombine paroit à la porte du cabinet avec Cassandre, et écoute.

SCENE XV.

ARLEQUIN, COLOMBINE ET CASSANDRE *écoutant.*

CASSANDRE.

Chut !

ARLEQUIN *en se retournant apperçoit sa femme.*

Sangodemi ! la voilà ; ah ! (*à part*) c'est un tour qu'elle me jouait ; vous m'avez fait bien du chagrin, madame ho ! bien du chagrin. Une petite vengeance . . . Commençons notre rôle.

CASSANDRE *bas à Colombine en sortant du cabinet.*

Tu vas voir comme il se désespère.

ARLEQUIN *pirouettant.*

Brrrrr. Je serais bien dupe de m'affliger.

AIR : *Gaîment je m'accommode de tout.* (*Cavatine Du bouffe, et le tailleur*).

Vous que le mariage
Séduit,
Songez que l'esclavage
Le suit.
Craignez une funeste
Prison,
Heureux celui qui reste
Garçon.

(*Il danse sur la ritournelle*).

COLOMBINE *bas à Cassandre.*

Que me disiez-vous donc, mon père ? Il danse !

CASSANDRE

C'est de chagrin.

ARLEQUIN.

L'hymen toujours entraîne
Des pleurs ;
L'amour est une chaîne
De fleurs.
Votre femme vous quitte,
Tant mieux ;

D'autres rallument vîte
Vos feux. (*il danse*).

CASSANDRE *bas à Colombine.*

A-t-il perdu la tête ?

ARLEQUIN.

Sans peine on est de toutes
Vainqueur,
Quand on connaît les routes
Du cœur.
Pour elles l'inconstance
N'est rien ;
Celui qui les dévance
Fait bien. Il *danse.*

COLOMBINE *à part.*

Le monstre !

ARLEQUIN.

Courons vîte chercher des consolations.

SCÈNE XVI et dernière.

TOUS LES PERSONNAGES.

ARLEQUIN, *en feignant de sortir, se trouve vis-à-vis de sa femme.*

Ah ! c'est vous, madame !

COLOMBINE.

Oui, monsieur ; que je ne vous retienne point ; j'avais bien droit de me plaindre de vos procédés ; mais je ne vous soupçonnais pas un mauvais cœur : allez, monsieur, allez chercher des consolations.

ARLEQUIN.

Je savais que je n'irais pas loin pour en trouver.

COLOMBINE.

Comment !

ARLEQUIN *lui montrant le cabinet.*

Tu étais là.

AIR : *De la Romance de Sophie.*

Ah ! pardonne-moi les allarmes
Qu'un instant j'ai pu te causer ;
J'ai voulu me venger des larmes
Que ta ruse m'a fait verser.
Enfin la vérité me frappe,
Elle éclaire mon cœur surpris :
C'est quand le bonheur nous échappe,

Que nous en sentons mieux le prix. (*bis*)

COLOMBINE.

Mon ami, j'ai tout oublié.

ARLEQUIN.

Tout oublié. *Aux (enfans)* et vous, mes enfans, me pardonnez-vous aussi?

VIOLETTE et FANFAN.

Oh! de tout mon cœur; mais tu ne casseras plus nos joujoux?

COLOMBINE *à Cassandre.*

Mon père! vous voyez votre ouvrage.

ARLEQUIN.

Ton père!.... Quoi c'est? (*il saute au cou de Cassandre*).

CASSANDRE.

Tu ne boudes plus? J'étais bien sûr de gagner la partie.

GILLES.

Ah! je me doute de ce que c'est, à présent.

Mme. GILLES,

Oui: eh bien! monsieur, profitez de la leçon; car si jamais vous me forcez à vous quitter, se sera pour la vie.

GILLES.

Tu feras bien.....

VAUDEVILLE.

AIR: *Amis dépouillons nos pommiers.* Ou: *Mon père était pot.*

COLOMBINE.

Maris n'abusez plus des droits
Que donne la puissance; (*reciter*).
Songez qu'une femme a par fois
Des moyens de vengeance.
Arrive un instant
Où l'époux tremblant
Perd toute son audace:
Alors à genoux,
Du ton le plus doux,
Il nous demande GRACE.

M.me GILLES.

L'époux prend-il le ton grondeur,
L'amant vient et s'empresse;
L'époux redouble de froideur,
Et l'amant de tendresse:
L'époux est glacé,
L'amant embrasé;

Que faire à notre place ?
Nous grondons d'abord ;
Mais l'époux a tort,
Et l'amant a sa GRACE.

VIOLETTE.

Faut-il pour messieurs les maris
Avoir l'ame si bonne?
A peine les a-t'on punis,
Que vite on leur pardonne.
Moi je saurai bien
Corriger le mien,
En prison quoiqu'il fasse,
Il sera réduit,
A passer la nuit,
Avant d'avoir sa GRACE.

FANFAN.

Moi je ne veux plus débuter ;
J'ai des frayeurs mortelles ;
Avant tout je dois consulter
Les plus parfaits modèles :
Ainsi chaque soir,
Je veux aller voir
Notre voisin en face :
C'est dans sa maison,
Qu'on donne leçon
De finesse et de GRACE.

ARLEQUIN (*au public*).

Ici nous craignons les arrêts
D'un public trop sévère :
On perd devant lui son procès
Quand on n'a pas su plaire :
Que de la rigueur,
Ici la douceur,
Tienne aujourd'hui la place
Par un coup de main,
En bon souverain,
Usez du droit de GRACE.

FIN.

On trouve chez Mme. MASSON, toutes les Pièces Italiennes, provenant du fond de M. MÉTAYER.

Séguier, Armand Louis Maurice, baron.

LA PARISIENNE

A MADRID,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. MAURICE S.....

auteur du MARÉCHAL FERRANT DE LA VILLE D'ANVERS, des HASARDS DE LA GUERRE, etc.

28. Floréal. an 13.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, nº. 18.

AN XIII — 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Dona LOPÈS, Française mariée à don Lopès, habillée à la française.	Mme BELMONT.
Don LOPÈS, Espagnol, capitaine au service d'Espagne.	JULIEN.
PICARD, valet français attaché à dona Lopès, habillé à la française.	DUCHAUMÉ.
PEDRO, valet espagnol à don Lopès, habillé à l'espagnole.	CARPENTIER.

La Scène est à Madrid. Le théâtre représente un salon; à gauche un cabinet saillant; à droite une pareille avance, mais avec cette différence qu'en place d'une porte, il y a une fenêtre avec une jalousie fermée.

Lorsque la toile se lève, on doit voir, sur la scène, un chevalet placé de côté, plusieurs tableaux ou bustes, une guittare et un pot d'hortensia. Les autres choses nécessaires à la pièce sont un tableau voilé, une lettre, une clé, un petit porte-feuille, deux échelles de corde, deux flambeaux et une lanterne sourde.

Couplet d'annonce chanté par Arlequin.

AIR *d'Arlequin afficheur.*

Sur son terrein, dans sa maison,
On a toutes sortes de titres;
On y peut agir sans façon,
Siffler, crier, casser les vitres;
Mais, messieurs, vous devez songer
Que la rigueur, le ton sévère
Doit, quand on passe à l'étranger,
Rester à la frontière.

LA PARISIENNE A MADRID,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEDRO.

(Il entr'ouvre la porte du fond, et passe sa tête en dedans).

Personne dans cette pièce! Bon! *(Il entre.)* Si par hasard, si par mégarde, la signora avait laissé.... Allons, rien encore sur ce chevalet?... Maudite précaution, défiance abominable! Le jour est bientôt à sa fin, et il est dit que je ne pourrai savoir encore aujourd'hui quel est ce tableau mystérieux que ma maîtresse compose.... Il y a plus de ruse, plus de malice dans une tête de femme parisienne, que dans celles de quarante femmes espagnoles!.... Oh! que mon maître avoit raison lorsqu'au retour de son premier voyage à Paris, il traçait ainsi le portrait d'une Française :

Air : *Mon pere était pot.*

Heureux le pays qui donna
Naissance à cette belle,
Heureux le sein qui la porta,
Heureux qui prit soin d'elle;
Heureux le vallon,
Heureux le salon
Où pour elle on soupire;
Heureux son ami.....
Quant à son mari,
Il vaut mieux n'en rien dire.

Même Air.

Prodigue de tous ses secrets,
On croit que la nature

Inventa de nouveaux attraits
Pour orner sa figure ;
Son esprit charmant
Unit constamment
La grace à la décence ;
Le ciel, par malheur,
En formant son cœur
Oublia la constance.

Voilà ce qu'il disait ! voilà ce qu'il écrivait ! Et ce même homme se laisse tout-à-coup séduire, par qui ? par une jeune Parisienne, une demoiselle peintre, qui, avant d'être mariée, faisait déjà des académies ! Et ce n'est pas tout encore, il lui permet d'amener à Madrid, dans un pays grave, un gros réjoui, un maudit jardinier, un monsieur Picard, qui n'a rien de sacré, qui fait la cour à toutes les femmes.... Ma pauvre Jacinthe ! qui m'a fait attendre trois ans un regard, six ans un baiser, et que je n'ai pu épouser qu'après douze années de soupirs, le premier jour il a osé lui prendre la main, et j'ai vu même le moment où il allait l'embrasser en ma présence ! Sancto Antonio !

SCÈNE II.

PEDRO, dona LOPÈS.

Dona LOPÈS *en dehors.*

Picard ! Picard !

PEDRO *avec humeur.*

Picard !

Dona LOPÈS, *ouvrant la porte qui est à gauche, et tenant un tableau voilé.*

Ah ! c'est toi, Pedro ?

PEDRO.

Faut-il vous aider, madame ? *(A part.)* Ah ! si je pouvais....

Dona LOPÈS.

Oui, prends ceci. *(Pedro veut prendre le tableau par devant.)* Non, de ce côté. *(Pedro le prend par derrière, et le porte en détournant la tête avec affectation.)* Bien, voilà ce

qui s'appelle de la discrétion; pose-le là. *(Il le met sur le chevalet, qu'il tourne de manière que le tableau regarde la porte.)* Non, non, tourne-le par ici; c'est cela, parce que, vois-tu, quelqu'un qui serait arrivé tout-à-coup par cette porte aurait vu ce que je ne veux pas qu'il voie, et c'est ce qu'il faut éviter.

PEDRO.

Comme madame est soupçonneuse!

Dona LOPÈS.

C'est que Pedro est quelquefois indiscret. Dis-moi, à propos de cela, depuis quelque temps tu aimes beaucoup la peinture; je te rencontre toujours dans mon cabinet. Est-ce l'usage en Espagne, quand le mari est absent, que le valet soit toujours dans l'appartement de la maîtresse?

PEDRO *à part.*

Hum! Quand je dis que cette femme est la malice même. *(Haut.)* Madame se défie singulièrement de moi.... Elle s'imagine peut-être que je dis tout à son mari?

Dona LOPÈS.

Serait-ce aussi l'usage dans ton pays?

PEDRO.

AIR *nouveau de Dòchè.*

Pourquoi cette défiance?
Du cousin venu de France,

Dona LOPÈS.

Du cousin venu de France!

PEDRO.

Arrivé pendant l'absence,

Dona LOPÈS.

Arrivé pendant l'absence,

PEDRO.

Non, non, non, je n'ai rien dit.

Dona LOPÈS.

Quoi! tu n'aurais pas écrit?

PEDRO.

Non, non, je n'ai pas écrit.
Je n'ai non plus à mon maître
Rien dit, ni rien fait connaître.

Dona LOPÈS.

Tu n'as non plus à ton maître
Rien dit, ni rien fait connaître?

PEDRO.

De la personne inconnue
Qui tous les jours, dans la rue,

Dona LOPÈS.

De la personne inconnue
Qui tous les jours, dans la rue.....

PEDRO.

Le matin donne une aubade,
Et le soir la sérénade.

Dona LOPÈS.

Eh quoi! tu n'en as rien dit?

ENSEMBLE.

De la personne inconnue
Qui tous les jours, dans la rue,
Le matin donne une aubade,
Et le soir la sérénade.

PEDRO.

Tout autre l'eût fait connaître
Au même instant à son maître;
Mais moi, je n'en ai rien dit.

Dona LOPÈS *riant.*

Moi qui le croyais un traître.
Voyez! il n'en a rien dit;
La chose est sûre.

PEDRO.

Je vous le jure.
Non, non, non, je n'ai rien dit.

Dona LOPÈS.

Tu n'as rien dit?

PEDRO.

Non, non, non, je n'ai rien dit.

Dona LOPÈS.

Tu n'as rien dit ?

PEDRO.

Je n'ai rien dit.

Dona LOPÈS *mystérieusement.*

Tu n'as rien dit non plus, j'espère, des réponses que j'ai faites à l'inconnu ?

PEDRO.

Oh ! pour ça, je sais bien que madame n'a pas encore ouvert sa jalousie. Aussi, quand j'entends les soupirs de ce pauvre amoureux, quand je vois son désespoir, je ne puis m'empêcher de sentir dans mon cœur beaucoup de pitié, sur-tout lorsque de l'autre côté je vois madame, à peine mariée depuis trois mois, déjà seule, abandonnée de son mari. Cela est bien dur pour elle.

Dona LOPÈS.

Et c'est sans doute d'après toutes ces considérations, que tu n'as rien mandé à ton maître de tout ce que tu vois.

PEDRO *avec intention.*

Madame peut être certaine que je n'ai pas touché la plume.

Dona LOPÈS.

Puisqu'il en est ainsi, je veux, mon cher Pedro, expier mes torts ; je vois que j'avais porté un faux jugement ; et quand on a soupçonné les gens, on leur doit une réparation.

PEDRO.

Madame.

Dona LOPÈS.

Oh ! c'est de toute justice. Ton principal desir, n'est-ce pas, est de savoir ce que c'est que cette peinture ?

PEDRO.

Cela est vrai.

Dona Lopès *allant au tableau, puis s'arrêtant.*

Mais pourquoi ne t'adressais-tu pas tout de suite à moi?

Air : *Je sais qu'une fois dans la vie.*

Il faut s'entr'aider dans la vie;
Et même avec de braves gens,
Quand ils sont discrets et bien francs,
Une maîtresse est une amie.
Pédro ne fait rien à demi;
C'est un valet moins qu'un ami.
Pas vrai. (*Bis.*)
Pédro me sert, mais en ami.
Ce bon Pédro,
Ce cher Pédro, ce bon Pédro,
Traitons-le donc comme un ami,
Et ne faisons rien à demi.
Oui, oui, oui, oui.

Pedro.

Quoi! je verrais...

Dona Lopès.

Certainement.

(*Elle met la main sur le voile comme pour le lever, puis s'arrête tout-à-coup.*)

Mais ce n'est pas pour aujourd'hui. (*Bis.*)
Autant qu'on le peut il faut obliger autrui,
Comme pour soi faire pour lui.
J'aime Pédro, me fie à lui;
Oui, oui, oui, oui; mais ce n'est pas pour aujourd'hui,
Ce n'est pas pour aujourd'hui.

Pedro *à part.*

Elle se moque de moi; mais nous verrons: mon maître et le sien n'est pas aussi loin qu'elle le pense.

Dona Lopès.

De l'humeur, Pedro! Ah, ah! ce n'est pas bien. Chacun a son défaut : si les hommes sont curieux, les femmes sont mys-

térieuses, et comme je suis la maîtresse, il est juste que ce soit mon défaut qui l'emporte. Bonjour, Pedro. *(Elle reprend).*

Mais ce n'est pas pour aujourd'hui.

PEDRO, *en s'en allant et à part.*

Oh! ce sera pour aujourd'hui.

SCÈNE III.

Dona LOPÈS, *seule.*

Je ne conçois rien à ce Pedro! Est-il le serviteur de l'inconnu? est-il l'espion de mon mari?... Auquel appartient-il? peut-être à tous les deux?... On dit que les bons espions servent tous les partis.... De toute manière, il serait bien étonné s'il savait que ce tableau, objet de sa curiosité, n'est tout uniment que le portrait de mon mari; oh! mon Dieu oui, de mon mari. *(Elle découvre le portrait, et lui fait la révérence).*

AIR: *Daignez m'épargner le reste.*

Je m'admire, dans ce portrait,
Peindre mon mari de mémoire.
Je veux, pour un aussi beau trait,
Avoir ma place dans l'histoire.
Vit-on rien de plus ressemblant!
Il va parler; mon dieu! je tremble.
Mais c'est qu'il est vraiment parlant....
Or, puisque vous êtes parlant,
Il faut que nous causions ensemble.

Mon cher petit mari, voilà aujourd'hui un grand mois que vous êtes parti, sans que je sache quand vous reviendrez..... Prenez y garde, prenez y garde : si vous m'en croyez, vous reviendrez tout de suite..... J'ai mes raisons : les femmes ne communiquent guère leur secret; mais comme je compte sur votre discrétion, écoutez bien ce que je vais vous dire.

AIR:

Depuis long-temps, c'est bien prouvé :
L'absence amène la disgrace;
Même on dit qu'il est arrivé

Que les absens perdaient leur place.
Les absences dans les esprits
Sont de nos jours assez fâcheuses ;
Mais les absences de maris
Sont toujours les plus dangereuses.

Il mériterait bien, pour le punir, que je prêtasse l'oreille à cet inconnu qui, depuis plusieurs jours, chante sous ma fenêtre ; son chant paraît agréable et ce qu'il dit spirituel. Eh bien ! vous allez bouder, parce que je parle de cet inconnu?..... Pardon, mon petit mari, pardon.

AIR *du vaudeville de l'Avare.*

Je vous l'ai dit cent fois moi-même :
En vous je vois tous mes amours ;
C'est vous que j'aimai, vous que j'aime ;
C'est vous que j'aimerai toujours.
Si vous doutiez de ma constance,
Aujourd'hui croyez-y du moins :
Quand le cœur parle sans témoins,
Le cœur dit toujours ce qu'il pense.

(Elle entend venir quelqu'un et est prête à couvrir le tableau ; mais quand elle voit que c'est Picard, elle le laisse.)

SCÈNE IV.

Dona LOPÈS, PICARD.

PICARD, *apportant de la lumière.*

Victoire, madame ; je sais qui il est, et je vous le donnerais en mille.

Dona LOPÈS.

Qui donc, Picard ?

PICARD.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Cet être pour moi nouveau,
Pourtant ici peu rare,
Qui, couvert d'un grand manteau,
Armé de sa guitare,.....

Le soir, d'un ton langoureux,
Vient vous nommer cruelle,
Et qui tous les jours plus malheureux,
N'en est que plus fidèle.

Dona Lopès, *regardant le portrait.*

Ne parlons plus de cela. J'ai fait ma paix avec don Lopès, et je ne veux plus rien savoir sur l'inconnu.

Picard.

La petite curiosité d'hier est donc passée?

Dona Lopès.

Absolument.

Picard.

Et vous pardonnez les soupçons, la jalousie, l'absence?

Dona Lopez.

Je pardonne tout.

Picard.

Et si cet époux qui se dit en voyage était à Madrid même, et qu'au lieu de se jeter dans vos bras, il allât tous les soirs soupirer sous les fenêtres de quelque jolie femme?

Dona Lopès.

Air *nouveau de Doche.*

Tranquillise-toi, des époux
L'Espagnol est le vrai modèle;
Il peut parfois être jaloux,
Mais il n'est jamais infidèle.
C'est un grand point que la fidélité;
Et toute femme un peu modeste,
Pour cette seule qualité,
Doit passer tout le reste.

Picard.

Y pensez-vous, madame?

Air:

Un jaloux est un être affreux;

Dona Lopès.

Picard, cet être affreux nous aime.

PICARD.

Il est toujours bourru, fâcheux ;

Dona LOPÈS.

Ce bourru, ce fâcheux nous aime.

PICARD.

Le soupçon dévore son cœur ;

Dona LOPÈS.

Le soupçon prouve qu'il nous aime.

PICARD.

Il ne dort pas dans sa fureur ;

Dona LOPÈS.

S'il ne dort pas, c'est qu'il nous aime.

PICARD.

Quel amour, madame !..... Oubliez-vous les préventions d
Don Lopès contre les Françaises ?.... oubliez-vous qu'il a osé vou
proposer une duègne?

Dona LOPÈS.

Preuve d'amour encore.

AIR *des portraits à la mode.*

Pourquoi voit-on toujours près de son or
L'avare aller, venir, aller encor,
L'œil en arrêt sur son brillant trésor,
Il tremble qu'on ne le lui prenne.
On est avare alors qu'on est jaloux,
Et le trésor, mon cher Picard, c'est nous :
Par-tout où l'homme a placé des verroux,
C'est que la chose en vaut la peine.

Tu n'entends rien du tout, vois-tu, à la manière d'aimer es
gnole : un Espagnol ne ressemble point à un Français. L'
parle de sa tendresse, l'autre y pense ; l'un rit toujours quand
dit je vous aime ; l'autre met dans son amour toute l'importan
d'une affaire d'état. Tu me diras qu'ils sont romanesques, sombr
vindicatifs ; c'est le caractère des grandes passions, et pour av
les avantages, il faut savoir se soumettre aux inconvéniens.

PICARD.

Vous l'excusez toujours ! Que direz-vous lorsque vous saurez que cet inconnu qui tous les jours nous envoie des bouquets, nous propose des fêtes, qui un soir même a voulu me séduire, et dont, je ne sais par quelle inspiration, j'ai refusé l'argent, n'est autre.....

Dona LOPES.

Eh bien.....?

PICARD.

Que votre mari !

Dona LOPES.

Que mon mari?

PICARD.

Oui, madame, c'est don Lopès lui-même qui, tous les soirs, à neuf heures précises, vient sous vos fenêtres, et qui, à l'ombre de la nuit et sous un déguisement perfide, croyant apparemment qu'il en est de nos dames françaises comme de ces Espagnoles que l'on séduit avec un ou deux *from from*, voudrait, par ces petits concerts nocturnes, vous amener à ouvrir cette jalousie pour vous faire ensuite les reproches les plus sanglans.

Dona LOPES.

Que me dis-tu? Mais fais donc une réflexion. Cet inconnu a la voix agréable, il chante avec méthode, et de ma connaissance, jamais mon mari n'a cultivé la musique; jamais je ne l'entendis chanter.

PICARD.

Le beau sujet d'étonnement qu'un mari qui garde des talens pour une autre que pour sa femme.

Dona LOPES.

Tu te plais à déchirer mon cœur. Et son habitation à Séville, ces lettres que je reçois tous les courriers?

PICARD.

L'habitation est supposée, et les lettres se fabriquent tous les deux jours dans votre jardin. C'est Pedro qui, suivant le

besoin, fait trente, quarante, cinquante lieues sans remuer de place, et vous apporte la réponse.

DONA LOPES.

En es-tu sûr?

PICARD.

Tellement sûr, que dans un moment vous allez recevoir une lettre qui aura traversé toute la Murcie, l'Andalousie et l'Estramadoure. Quel courrier que ce Pedro!

AIR : *Il faut aller voir à Saint-Cloud.*

Le télégraphe est moins prompt;
Et dans sa vitesse extrême
Jamais rien ne l'interrompt;
Dans un besoin pressant même,
Passant les montagnes de front,
Passant les rivières sans pont,
En moins d'une seconde
Il ferait le tour du monde.

DONA LOPES.

Ah! mon cher Picard! que viens-tu m'apprendre?

PICARD.

La vérité, madame.

DONA LOPES.

Mais, d'où la tiens-tu?

PICARD.

De Jacinthe. Long-temps elle a balancé; mais enfin, fatiguée de faire tout pour un mari qui la soupçonne outrageusement, et rien pour un ami discret qui, au milieu de ses rigueurs, ne lui parle que de ses vertus, séduite par ma modestie, persuadée de votre innocence, c'est elle qui m'a tout dit, qui m'a conduit au jardin, qui m'a fait entendre la conversation; c'est elle enfin qui m'a remis ces tablettes en forme de journal, où vous trouverez en première ligne un écrit calomnieux contre les dames françaises, ensuite un détail du dernier plan qu'il a conçu pour vous surprendre, et découvrir ce que c'est que ce tableau qu'il croit le portrait d'un rival; mais avant son

prétendu retour, il compte revenir ce soir sous son déguisement habituel faire une dernière tentative.

Dona Lopes.

Une dernière tentative pour séduire sa femme!

Picard.

Oui, madame, et quelle femme encore! une Parisienne. Soupçonner une parisienne d'infidélité!...., Voici le courrier extraordinaire..... Chut!

SCÈNE V.

Dona LOPÈS, PICARD, PEDRO.

Pedro *accourant.*

La poste est arrivée, madame, et il faut avouer que c'est une chose bien inventée.

Dona Lopès.

Une lettre? donne. Comme il est essoufflé!.... Repose-toi, Pedro.... Picard, c'est singulier, mon mari m'écrit de Cordoue, et il y a deux jours il était à Séville.

Picard.

Oh! madame, quand on est en train de voyager, cela coûte si peu; n'est-ce pas, Pedro?

Pedro *à Picard.*

Monsieur Picard, je voudrois vous dire un mot.

Dona Lopès, *se parlant à elle-même.*

Et moi qui avais la bonté de m'occuper des dangers imaginaires qu'il pouvait courir, qui pensais à la fatigue du voyage, à l'ennui de la route.

Picard *à Pedro.*

De quoi s'agit-il, monsieur Pedro?

Pedro *à Picard.*

Je voudrais bien savoir ce que tout-à-l'heure, dans le jardin, vous aviez à dire à ma femme.

PICARD *à Pedro.*

Elle est très-aimable, votre femme, monsieur Pedro!

PEDRO *à Picard.*

C'est mon affaire, et cela ne vous regarde en aucune façon, entendez-vous, monsieur Picard. (*A part.*) Hum! comme le langage du valet apprend bien à connaître la maîtresse!

Dona LOPÈS.

Approchez, mes amis; si c'est mon mari qui m'écrit, c'est aussi votre maître, et je n'ai rien de caché pour tous deux.... Tu le sais, Pedro!... (*Lisant.*) « Ma chère Hortense, je t'écris seulement pour te donner de mes nouvelles, et t'apprendre la distance où je suis de toi.

PICARD.

Jolie attention.

Dona LOPÈS *continuant.*

» Depuis le départ de ton jeune cousin, la peinture est, dis-tu, » ce qui t'occupe entièrement; je t'en félicite; mais j'espère, » comme je t'en avais priée, que tu as renoncé à peindre la figure, et que tu ne fais plus que des fleurs.

PICARD.

Il nous interdit la figure, même en peinture.

Dona LOPÈS.

» Le genre des fleurs est le seul qui convienne aux femmes. » Je te recommande le fidèle Pedro. Ce garçon t'est dévoué; » dans toutes ses lettres il me répète que je suis le mari le plus » heureux de toutes les Espagnes. » Quoi! tu aurais mandé cela?

PEDRO.

En propres termes, madame.

Dona LOPÈS.

L'honnête garçon!

» Adieu, ma bien-aimée; en attendant mon retour pro-» cure-toi, dans l'intérieur de ta maison, tous les divertis-» semens qu'une dame espagnole peut se permettre : tu sais » combien j'ai à cœur que tu sois heureuse. »

PICARD.

Oh! madame! l'excellent mari que nous avons-là! Qu'on dise après cela qu'il n'y a que les maris français qui soient de bons maris.... Voyons sans perdre de temps, que pourrions-nous faire? Choisissons: le bal, la comédie, la promenade?

PEDRO.

Y pensez-vous, monsieur Picard?.... La soirée est belle: si madame y consentait, j'ouvrirais cette fenêtre sur la rue, cela la divertirait.

Dona LOPÈS.

Tu crois?

PICARD.

Joli divertissement que celui-là!

PÉDRO, *mystérieusement.*

Voici la clé de la jalousie.

Dona LOPÈS.

Ah, ah! c'était donc toi qui l'avais?

PICARD.

Et nous qui la cherchions par-tout.

PEDRO *avec intention.*

Le temps était si incertain ces jours derniers.

Dona LOPÈS *de même.*

Un retour subit, n'est-ce pas?.... un changement dans la température... Au lieu qu'aujourd'hui il n'y a plus de danger. *(Elle la prend.)* Mais si en me mettant à la fenêtre quelque indiscret dans la rue.....

PEDRO.

Soyez tranquille, je vais descendre, et je veillerai à une certaine distance.

Dona LOPÈS.

Ah ! mon cher Pedro ! que d'obligations !

PEDRO *à part.*

Ce que c'est que de croire son mari bien loin !

PICARD *à part.*

Oh ! le fourbe !

PEDRO *s'en allant.*

Nous la tenons.

SCÈNE VI.

Dona LOPÈS, PICARD.

Dona LOPÈS.

Ah ! monsieur ! vous voulez faire des épreuves, vous me supposez une coquette.....Comme le cœur me bat !.. Il ne peut tarder. Allons, oublions-nous un petit moment ; cela n'arrive pas tous les jours à une femme de pouvoir s'oublier sans danger. Donne-moi ma guittare.

PICARD.

C'est cela ! une petite chanson indifférente qui l'avertisse, sans faire semblant de rien, que vous êtes là.

Dona LOPÈS, *s'approchant de la fenêtre.*

AIR : *La vie la plus jolie.*

Chez elle
Ah ! qu'une belle
Trouve le jour
Long, quand l'amour
S'est éloigné de son séjour !
Sa gaîté cesse,
L'ennui l'oppresse,
Et sans ardeur
Son tendre cœur
Semble à jamais mort au bonheur.

Rêveuse
Et langoureuse,
Son froid réveil
A son sommeil
Semble pareil ;
Que le jour naisse,
Qu'il disparaisse,
L'éclat des cieux
Semble toujours sombre à ses yeux.
Chez elle
Ah ! qu'une belle, etc.

Crois-tu qu'il y soit maintenant ?

PICARD.

Attendez *(il tire sa montre)* : neuf heures ; il y est, madame. Chut.

SCÈNE VII.

Dona LOPÈS, PICARD, Don LOPÈS *en dehors.*

Don LOPÈS.

Suite de l'air.

Mais de retour près d'elle,
Si l'amour chez la belle
Vient s'offrir,
Il rappelle
A l'instant le plaisir.
Chez elle
Alors la belle
Trouve le jour
Court,
Quand l'amour
S'est rapproché de son séjour ;
Son ennui cesse,
Tout l'intéresse,
Et, plein d'ardeur,
Son tendre cœur
Soupire encor pour le bonheur.

PICARD.

Eh bien ! madame, êtes-vous convaincue ?

Dona LOPES.

J'éprouve un mélange de peine et de plaisir.

Don LOPES.

AIR : *Je croyais, ma belle.*

Ecoute, ma belle,
La voix de l'amour;
L'amour
Chaque jour,
Te dit, ma belle,
Sois infidèle.
La beauté cruelle
Chasse le desir,
Puis à tire-d'aile
S'enfuit le plaisir.
La pauvre belle,
Tout fuit devant elle.
Mais lorsque la belle
Nous ouvre ses bras,
Oui, lorsque la belle
Nous ouvre ses bras,
Le plaisir fidèle
Revient sur ses pas;
La rose nouvelle
Rougit ses appas.
Bis.
Ma toute belle,
Sois infidèle.

PICARD.

(Parodiant la fin de l'air.) Sois infidèle.... Allons, madame, vous l'entendez, il veut que vous le trahissiez; ne soyez pas assez cruelle pour lui refuser cette petite satisfaction.

Dona LOPÈS.

Laisse-moi faire, ses tablettes me justifient; profitons de nos avantages. *(Elle se met tout près de la jalousie.)*

AIR *du Sopha.*

Je ne sais si je puis permettre
Un aussi coupable entretien;
Mais il faut d'abord me promettre
Que mon mari n'en saura rien.

PICARD.

Je suis curieux de savoir sa réponse.

Dona LOPÈS.

Ecoutons-la.

PICARD, *après avoir collé son oreille contre la jalousie.*

Il promet le secret.

Dona LOPÈS.

Puisqu'il est si généreux ouvrons la jalousie *(elle ouvre)*; mais ne nous montrons pas encore. Par un peu de sévérité, soutenons l'honneur des dames françaises.

PICARD.

C'est cela, madame, il faut mener la chose tout doucement.

Don LOPÈS.

Duo de Dugay-Trouin, de Doche.

Eh quoi! vous craignez de paraître?

Dona LOPÈS.

Quoi! l'amour n'est jamais content?

Don LOPÈS.

L'amour appelle, il vous attend.

Dona LOPÈS.

L'amour me trahirait peut-être;
Ce dieu quelquefois n'est qu'un traître.
Qu'exigez-vous?

Don LOPÈS.

Laissez-vous voir.

Dona LOPÈS.

Je ne le puis.

Don LOPÈS.

Laissez-vous voir,
L'amour vous en conjure, ce soir.

Dona LOPÈS.

Ce soir ?

PICARD.

Satisfaites ses yeux :
Pour lui consentez à paraître.

Dona LOPÈS, *s'avançant à la fenêtre, et puis à part.*

Ah ! quels transports il fait paraître !
C'est être
A peu de frais heureux.

ENSEMBLE.

Don LOPÈS.

Que ne lisez-vous dans mon cœur ;
L'amour seul y tient une place.

PICARD.

Que ne lisez-vous dans son cœur !
L'amour seul y tient une place.

Dona LOPÈS *à part.*

Si j'y lisais, c'est la fureur
Dont je rencontrerais la trace.

ENSEMBLE.

Si j'y lisais, c'est la fureur, etc.

Don LOPÈS.

Que ne lisez-vous dans mon cœur ! etc.

PICARD.

Que ne lisez-vous dans son cœur ! etc.

PICARD, *allant chercher les deux lumières pour les apporter à la fenêtre.*

Morbleu ! je m'en vais bien embarrasser notre jaloux !

Dona LOPES, *l'arrêtant.*

Où vas-tu ?

PICARD.

Lui rendre la pareille. D'un rayon de lumière éclairer tout-à-coup sa figure et jouir de sa confusion.

Dona LOPES.

Non, Picard, non, ne le faisons pas rougir ; faisons plutôt qu'il se repente..... Ecoute, je crois qu'il me parle.

PICARD.

C'est bien autre chose vraiment ; il demande tout bas que vous le receviez ici.

Dona LOPÈS.

Déjà ? Une première fois, et lorsqu'à peine il est dix heures ! Ah ! c'est un peu trop tôt. Différons son bonheur, mais pour l'occuper d'ici là, jetons-lui quelques-uns de ces gages si chers à la tendresse..... Un ruban..... une boucle de mes cheveux.

PICARD.

Non, non, cette fleur qu'il a fait venir de France à grands frais et que j'ai plantée par son ordre le jour de sa fête ; il vous saura gré du sacrifice.

Dona LOPÈS.

Tu as raison.

Fragment de l'air du Calife de Bagdat.

Je vous attends au milieu de la nuit ;
Loin du jaloux nous nous verrons sans bruit.
Je vous attends. (*Bis.*)

(Elle jette le bouquet, et Picard ferme la jalousie.)

Cela vous apprendra, monsieur, à venir, sous le manteau, faire la cour à votre femme.

SCÈNE VIII.

Dona LOPÈS, PICARD.

PICARD.

S'il écrivait dans ce moment un deuxième chapitre sur les dames françaises, comme elles seraient habillées !

Dona LOPÈS.

Crois-tu qu'il revienne à minuit ?

PICARD.

Oh ! je vous en réponds.

Dona Lopès *avec joie.*

D'après cela, mon cher Picard, aide-moi et préparons tout pour le recevoir.

Picard.

Quels transports ! On dirait que vous avez peur qu'il y manque. Songez y donc.

Air :

Ses projets, son amour, ses feux
Sont ceux d'un mari qui vous guette.

Dona Lopès.

C'est un mari, si tu le veux ;
Mais ce mari vient en cachette ;
Le mystère est bien séduisant ;
Et, quoique le détour me blesse,
Pour une épouse il est piquant
De se voir traiter en maîtresse.

Voyons, d'abord, emporte ce portrait ; ensuite, comme au lieu de passer par la porte, le seigneur Lopès veut arriver chez lui par la fenêtre, je veux en bonne femme lui éviter les dangers de l'escalade. Va donc dans le garde-meuble, tu trouveras là sans doute parmi les vieux meubles quelque échelle de corde.

Picard.

Il y en a de quoi garnir toutes les fenêtres de la maison.

Dona Lopès.

Une seule suffira.

Picard.

Permettez, comme je dois une punition à monsieur Pedro, vous trouverez bon que j'en attache aussi une là haut à la fenêtre de Jacinthe.

Dona Lopès.

De Jacinthe !

Picard.

Air *du Curé de Pomponne.*

Puisque le valet nous a nui
Tout autant que le maître,

Pour tous les deux le même ennui
Au même instant doit naître.
Le maître craint d'être aujourd'hui
Tout ce que l'on peut être ;
Il faut bien qu'il partage aussi, lui,
La crainte de son maître.

(Il emporte le tableau.)

Dona LOPÈS.

Dépêche-toi.

SCÈNE IX

Dona LOPÈS *seule.*

(On entend claquer un fouet de postillon.)

Eh ! mais, quel bruit entends-je ? des chevaux, une voiture.... Serait-ce lui ? Quoi ! malgré le rendez-vous ?.. Eh bien ! si c'est lui, l'air joyeux, la figure sereine, telle enfin qu'une femme qui revoit un mari qu'elle adore.

SCÈNE X.

Dona LOPÈS, PEDRO *accourant.*

PEDRO.

Voilà votre mari, madame, voilà votre mari.
(*A part.*) Oh ! ce sera pour aujourd'hui.

SCÈNE XI.

Les précédens, Don LOPÈS.

Dona LOPÈS, *allant au-devant de son mari.*

Cher don Lopès, c'est vous, quel bonheur !

Don LOPÈS.

Ma tendre, ma fidèle amie, que j'ai de plaisir à vous revoir!

AIR :

La surprise plaît à l'amour,
C'est l'effroi de l'indifférence.
Qui donne avis de son retour
Prouve par là sa défiance.
Un tendre époux, sûr qu'on l'attend,
Cédant à l'amour qui l'enflamme,
Peut arriver à tout instant,
Il ne surprend jamais sa femme.

Dona LOPÈS.

Mon ami, combien l'excès de votre confiance me rend heureuse !

PEDRO *à part.*

Comme elle le regarde, quelle tendresse !

Dona LOPES.

Dites-moi, n'êtes vous pas un peu fatigué ? Vous avez peut-être couru la nuit ?

Don LOPES.

Je revenais près de vous ; je n'ai pas perdu une minute.

Dona LOPES.

AIR : *Que ce bon père est complaisant ! de Doche.*

Que j'aime ce zèle empressé,
Et qu'il prouve bien la tendresse !
Aller la nuit faire un chemin forcé,
Marcher toujours, n'être jamais lassé.
Ah ! combien ce zèle empressé
Devient flatteur pour la tendresse !
Pour moi quelle aimable vîtesse ;
L'hymen en France est moins pressé ! (*Ter.*).

Don LOPES.

A voir cet air plein de candeur,
Je douterais de mon malheur.
Dans ses yeux et dans son sourire
La vérité brille ou respire, } *Bis.*
Et ce souris, ces yeux si beaux,
Témoins du cœur, en sont les témoins faux.

Don LOPÈS.

Ah ! lorsqu'elle me traite ainsi,
C'est moi qui mérite le blâme ;
Quand je pouvais me marier ici,
Je cours en France y chercher le souci,
En France chercher une femme.
Oui, lorsqu'elle me traite ainsi,
C'est moi qui mérite le blâme.
Hélas ! quand on agit ainsi,
A tout le reste on doit s'attendre aussi.

ENSEMBLE.

Dona LOPÈS.

Pourquoi vous excéder ainsi ?
C'est très-bien fait d'aimer sa femme ;
Pour elle on prend un chemin raccourci ;
On court le jour. Mais, quoi ! la nuit aussi ?
C'est trop, vous méritez le blâme.
On peut, sans s'excéder ainsi,
Montrer que l'on aime sa femme.
On ne se conduit pas ainsi :
L'hymen chez nous n'en agit pas ainsi.

PEDRO *à Don Lopès.*

Le tableau a disparu.

Don LOPÈS *à Pedro.*

Laisse-moi.

SCÈNE XII.

Dona LOPÈS, Don LOPÈS *à droite des acteurs.*

Don LOPÈS.

Le temps, pendant mon absence, vous a-t-il semblé long ?

Dona LOPÈS.

Charmante curiosité ! Vous voulez savoir tout ce que j'ai fait, eh bien ! je vais tout vous dire.

Don LOPÈS.

Vous allez tout me dire ?

Dona Lopès.

AIR : *Vous en souvenez-vous?*

Une égale franchise,
Me la promettez-vous? (*Bis.*)
Le moment autorise
A des aveux si doux.
Mais tout dire à sa femme!
Laisser lire en son ame!
C'est bien fort entre nous.
Ah! ah! me le promettez-vous? (*Bis.*)

Don Lopès.

Je vous le promets.

Dona Lopès.

Le bien comme le mal? jusqu'aux moindres pensées?... confession générale.

Don Lopes.

(*A part.*) Quelle hardiesse! (*Haut.*) C'est ainsi que je le desire.

Dona Lopes.

Je commence.

AIR : *Dans le couvent de St-Rosny.*

Etonnée au premier moment
D'un aussi prompt voyage,
Je fus, je le dis franchement,
Prête à perdre courage.
D'un époux je connais les droits;
Mais me laisser après trois mois,
C'était, je crois, (*Bis.*)
A l'amour faire injure.
Et je me suis permis.....

Don Lopes.

Vous vous êtes permis?.....

Dona Lopes,

d'abord plus d'un murmure.

Don Lopes.

(*A part.*) D'abord! cela promet.

Dona Lopes.

Mais j'oublie que vous devez être fatigué : asseyons-nous.

Don Lopes.

C'est inutile.

Dona Lopes.

Pardonnez-moi. (*Ils s'asseyent.*)

Don Lopes.

Daignez poursuivre.

Dona Lopes.

Mais si vous alliez vous fâcher ?

Don Lopes.

Vous pouvez être certaine que je sais me contenir.

Dona Lopes.

Je continue. M'ennuyant de plus en plus dans ma solitude, aux murmures ont succédé les regrets.

Don Lopes *à part.*

Cela va bien.

Dona Lopes.

Et même, puisqu'il faut tout dire, il m'a semblé par momens que ma tendresse s'était affaiblie.

Don Lopes.

(*A part.*) De mieux en mieux. (*Haut.*) Ensuite.

Dona Lopes.

Ensuite, naturellement j'ai cherché à me dissiper, à me faire des occupations.

Don Lopes.

Sans doute vous avez réussi ?

Dona Lopes.

Oh ! ce n'a pas été sans peine ; il n'en est pas de l'Espagne comme de Paris.

Don Lopes.

Je le crois. Paris est un lieu si commode pour une femme qui

veutse distraire ! Au lieu que l'Espagne n'a pas les mêmes avantages.

Dona Lopes.

Oh ! l'Espagne a les siens.

Don Lopes.

Vous supposez que, toute au regret, la femme délaissée ne s'occupe que de son mari, absolument que de son mari.

Dona Lopes.

Et de qui donc?

Don Lopes.

Qu'elle est incapable d'ouvrir l'oreille à des propos d'amour?

Dona Lopes.

Sans doute.

Don Lopes.

Ainsi, vous croyez que dans toute l'Espagne, il n'y a pas d'exemple d'une épouse qui, seule et livrée à elle-même, se soit occupée d'une autre que de celui qu'elle devoit aimer uniquement?

Dona Lopes.

Comme il y a très-peu de temps que je suis arrivée dans votre pays, je ne sais peut-être qu'imparfaitement tout ce qui s'y passe; mais de ma connaissance je n'en sais aucune.

Don Lopes.

Vous n'en savez aucune?

Dona Lopes.

Non.

Don Lopes.

Air : *Joli portrait, de Doche.*

Est-ce bien tout?
Quoi ! c'est bien tout?

Dona Lopes.

Mais en voilà beaucoup.

Don Lopes.

Poursuivez jusqu'au bout.

Dona Lopes.

Mais en voilà beaucoup.

Don Lopes.

Oui, tout-à-coup
Dites-moi tout.
J'aime mieux jusqu'au bout
A l'instant savoir tout.

Dona Lopes.

Mais j'ai dit tout,
Et c'est beaucoup.
Oser au murmure,
Ah! pour vous quelle injure!
Oser au murmure
Joindre le regret!
Vous devez, je pense,
En cette circonstance,
De la confidence
Vous trouver satisfait.

Don Lopes.

Cherchez, cherchez bien.

Dona Lopes.

Je cherche bien.

Don Lopes.

Quoi! sans rien feindre,
En y pensant bien,
Vous ne vous rappelez plus rien?

Dona Lopes.

Rien, entendons-nous,
Dont un époux
Puisse se plaindre
Ou dans sa maison
Ne pas trouver bon;
Monsieur, non.

Don Lopes.

Quelquefois trop infidèle,
La mémoire ne rappelle
Qu'à demi ce qu'on a fait.
Ne se peut-il qu'en effet

Sans que j'en sache la cause,
Vous oubliez quelque chose.
Pensez-y bien.

Dona LOPÈS,

Je ne vois rien.

Don LOPÈS, *tirant à moitié le bouquet.*

Et c'est bien tout? (*Bis.*)

Dona LOPES, *tirant à moitié les tablettes.*

Mais en voilà beaucoup.

Don LOPÈS.

Son faux air de candeur
Redouble ma fureur.

Dona LOPÈS.

Sous sa froideur,
Sous sa douceur
J'aperçois sa fureur.
Je le plains de bon cœur;
Oui, de bon cœur. (*Bis.*)
Sa jalouse fureur
Déchire assez son cœur.

ENSEMBLE.

Don LOPES.

Cachons tout dans mon cœur,
Cachons (*bis*) tout dans mon cœur;
Son faux air de candeur
Redouble ma fureur.

Dona LOPÈS.

A vous.

Don LOPES.

A moi?

AIR : *Vaudeville de Sophie, de Doche.*

En voyageant l'esprit s'éclaire,
Et je n'ai pas perdu mon temps;
Je croyais que toujours sincère
L'amour respectait ses sermens.

Dona LOPÈS.

Eh bien?

Don Lopes.

Au lieu de la droiture
Dont mon cœur sentait le besoin,
De la plus cruelle imposture
Ce cœur s'est trouvé le témoin.

Dona Lopes.

Vous avez donc été bien loin?

Don Lopes.

Beaucoup moins que vous ne pensez : écoutez.

Air :

J'en suis encor tout étourdi.
J'ai vu, dans un lieu des plus proche,
Un tendre époux qu'avait trahi
La femme qu'il crut sans reproche ;
Sur son cœur il avait compté,
Comme je compte sur le vôtre.....
(Il tire le bouquet de côté et le regarde.)
Ce que sa main avait planté,
Je l'ai vu cueilli pour un autre.

Dona Lopes.

Voilà ce que c'est que d'aller courir le monde; l'expérience prouve qu'on y gagne bien peu de chose.

Air :

Moi j'ai vu, sans aller si loin,
Je crois, un plus heureux modèle,
Une femme dont tout le soin
Etait de se montrer fidèle,
Et qui, jalouse de son bien,
Quand son époux la fuit lui-même,
Malgré l'absence a fait si bien,
Qu'elle a revu l'objet qu'elle aime.

Don Lopes *regardant la jalousie.*

Et c'est d'ici que vous avez vu tout cela?

Dona Lopes.

A cette place même.

Don Lopes.

Je vous crois..... Vous m'avez écrit que vous vous occupiez de peinture; j'espère que je verrai tous vos ouvrages.

Dona Lopes.

A l'instant même, si mon mari l'ordonne.

Don Lopes.

Il n'est pas nécessaire pour le moment. (*A part.*) Quelle audace! Elle prétend encore m'en imposer. (*Il tire sa montre.*) L'heure avance; pour mieux la confondre, poussons l'épreuve jusqu'à la fin. (*Haut.*) Ma bonne amie, j'ai la tête pleine d'une foule d'idées que je crains de perdre, et je veux terminer ce soir un dernier travail relatif à mon voyage. Pardon, pardon si je vous quitte.

Dona Lopes.

Quoi! à une pareille heure? Serait-ce encore cette recherche dont vous me parliez dans votre lettre?

Don Lopes.

Précisément.

Dona Lopes.

Me permettez-vous de vous demander si elle a été heureuse?

Don Lopes.

Plus que vous n'imaginez!

Dona Lopes.

Je vous en félicite. Mais je pourrais vous suivre; je pourrais peut-être vous aider en quelque chose.

Don Lopes.

Trop de bonté! restez de grâce.

Dona Lopes.

Cher don Lopès, revenez vîte.

Don Lopes.

(*A Part.*) Que de fausseté! (*Haut.*) Que d'amour, que de franchise! Soyez sûre que je n'ai rien de plus pressé que de revenir auprès de vous.

(*Au moment où il se retire, Picard paraît.*)

SCÈNE XIII.

Dona LOPÈS, PICARD.

PICARD, *avec une échelle de corde sous le bras.*

AIR : *Je ne voudrais être geolier.*

Comme il s'en va, quelle douceur!

Dona LOPES.

Au fond du cœur est la tempête!

PICARD.

S'il eût montré de la fureur.

Dona LOPES.

Je tenais la réponse prête.
Mais l'Espagnol dissimulant
Sait mieux contenir sa colère.

PICARD.

Que comptez-vous faire à présent?

Dona LOPES.

Ce que je compte? eh! mais vraiment,
Moi, je compte le laisser faire.

Ouvre la fenêtre, et dépêche-toi de jeter ton échelle..... Si mon mari ne s'introduit pas ce soir chez lui, il aura bien du malheur. (*Picard a ouvert la fenêtre, et reste en suspens.*) Eh bien! que tardes-tu?

PICARD.

C'est qu'en vérité, madame, il me répugne.

AIR:

Sur cette échelle de famille
Dont l'amour a tressé les fils,
Le dieu d'hymen a vu sa grille
S'escalader de père en fils.

Dona LOPES.

Eh bien! Picard, tournons la chance:
Il faut que chacun ait son tour,
Et que l'hymen, sans conséquence,
Monte à l'échelle de l'amour.

PICARD *la jetant.*

Allons, madame, puisque c'est sans conséquence, la voilà.

Dona LOPES.

Nous, éteignons les lumières; en fait de rendez-vous, l'obscurité doit être de rigueur.... Au lieu de s'estimer heureux d'avoir une femme fidèle, voilà pourtant à quoi mon mari s'occupe. Il passe la nuit à m'observer....

PICARD.

Tandis qu'un autre que le sort menace s'endort peut-être d'un profond sommeil.... Attention, madame! j'entends marcher..... On s'approche..... Quelqu'un met la main sur l'échelle.

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

A l'assaut préparons-nous :
L'ennemi vient. Croyez-vous
Qu'en haut il fasse grace ?

Dona LOPÈS.

C'est un ennemi vainqueur :
Le plus sage est, de peur de malheur,
De lui livrer la place.

(Ils rentrent dans la chambre de dona Lopès.)

SCÈNE XIV.

PEDRO, don LOPÈS, *tous deux enveloppés de manteaux.*

PEDRO, *en dehors, et montant avec une lanterne sourde.*

MÊME AIR.

Lorsque l'on monte à l'assaut,
On dit qu'on a droit en haut
De ne plus faire grace.
Déjà souverains ici,
Soyons par droit de conquête aussi
Les maîtres de la place.

(Il ne paraît qu'au dernier vers.)

La fenêtre ouverte, l'escalier tout placé! Les dames françaises sont de précaution.... (*Il regarde en dehors en élevant la tête.*) Ah! mon Dieu, mon Dieu! qu'est-ce que je vois? Dépêchez, monsieur, dépêchez, car, en montant j'ai aperçu là haut, toute grande ouverte, la fenêtre de Jacinthe.

Don Lopès *paraissant.*

Personne dans cette pièce!

Pedro.

Non, monsieur, personne.

Don Lopès.

Qu'est-ce que cela signifie?

Pedro.

Attendez, c'est peut-être que nous avons oublié de faire en bas le signal d'usage. (*Il frappe trois coups dans sa main.*) Chut! Personne ne répond.

Don Lopès.

Je ne puis concevoir.

Pedro.

Un moment; ne précipitons pas nos jugemens. (*Il va pour ouvrir la porte de la chambre de dona Lopès.*) Eh quoi! cette porte aussi fermée?.... Monsieur....

Don Lopès.

Eh bien?

Pedro.

Il me vient un soupçon terrible.

Don Lopès.

Que veux-tu dire?

Pedro.

Ce verrou qui nous arrête, cette échelle toute placée, ce silence!... Si vous étiez venu trop tôt ou trop tard!... Si quelqu'un....

Don Lopès *avec indignation.*

Malheureux! Quoi, tu imaginerais qu'au moment d'un rendez-vous donné?... Dans le trouble affreux que j'éprouve, je ne sais en vérité...

(*On voit tomber à travers la fenêtre une autre échelle de corde*).

PEDRO.

Sancto Antonio ! Une autre échelle qui tombe ; je suis aussi perdu !

(*On entend quelques fredons.*)

Don LOPÈS.

Silence.

SCÈNE XV.

Les précédens, Dona LOPÈS *dans l'intérieur de son appartement.*

Dona LOPÈS.

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Tandis que tout sommeille,
Et que dans ce séjour,
Pour toi, le tendre Amour
Est le seul dieu qui veille,
Vois ton erreur;
Que ton ardeur
Auprès de moi l'emporte.
Pour rendre ce moment plus doux,
L'Amour t'appelle au rendez-vous;
Viens, et que le soupçon jaloux
Reste seul à la porte.

Don LOPÈS.

A qui s'adressent ces paroles obscures ?

PEDRO.

(*Il va à la porte, et regarde par le trou de la serrure.*)

Monsieur, mes conjectures étaient fondées; j'aperçois là dedans un homme !

(*Il retourne à la fenêtre en courant*).

Don LOPÈS *jetant son manteau.*

Tu aperçois....

(*Il secoue la porte avec fureur et l'arrache; aussitôt il met la main sur son épée, et se voit arrêté par son propre portrait.*)

SCÈNE XVI.

Les précédens, dona LOPÈS, PICARD.

PEDRO.

Mais c'est vous ? C'est vous-même.

Dona LOPES.

AIR *des Folies d'Espagne.*

Frappez-le donc, ce séducteur infame,
Ce fier rival
A l'hymen si fatal,
Qui vient séduire à vos yeux votre femme.
Un pareil tort
Mérite au moins la mort.

Variation.

Dona LOPES.

Hâtez-vous, l'honneur outragé
Doit être vengé.
Votre main hésite ;
Prevenez sa fuite.
Le perfide amant
Qu'un époux surprend
S'enfuit promptement.
Avant que le traître n'ait fui,
Plus lesté que lui,
Vengez votre honte,
Et d'une main prompte
Expiez son tort
Avec sa mort.

ENSEMBLE.

Don LOPES.

Lorsque mon cœur la traitait de parjure,
Quand je croyais au plus affreux forfait,
Je n'aperçois qu'un rival en peinture,
Et cette image est encor mon portrait.

PEDRO, PICARD.

Lorsque son cœur la traitait de parjure,
Quand il croyait au plus affreux forfait,
Il n'aperçoit qu'un rival en peinture,
Et cette image est encor son portrait.

Don Lopès.

Combien j'étais coupable!

Dona Lopès.

Air : *L'avez-vous vu mon bien-aimé.*

S'il faut par des aveux plus grands
Hâter votre vengeance,
Avec lui j'ai charmé le temps
De votre longue absence;
Le matin, le soir, chaque jour,
Je lui parlais de mon amour;
Et ce qui doit
A juste droit
Vous fâcher plus encore,
A ses genoux,
Et devant vous,
Je dis que je l'adore.

Don Lopes.

Quoi! ma chère, c'est là votre ouvrage? Ce tableau serait en effet la peinture mystérieuse?

Dona Lopes.

Vous voyez qu'une femme peut peindre quelque chose de mieux que des fleurs.

Don Lopes.

Oui, sans doute, je vois que j'étais dans l'erreur; j'outrageais l'amour, j'outrageais la vertu..... Cependant, expliquez-moi; comment se peut-il.... Vous saviez donc....

Dona Lopes.

Oui, j'ai su que mon mari n'était pas épouvanté de l'espérance de séduire sa femme; mais j'ai une excuse à lui demander.

Don Lopes.

Laquelle?

Dona Lopes.

De l'avoir par ignorance laissé plusieurs jours soupirer sous ma fenêtre.... Si j'avais été instruite plus tôt.... Une autre fois,

quand vous voudrez faire des épreuves, serrez mieux vos tablettes.

Don Lopes.

Mon porte-feuille ?

Dona Lopes.

Permettez-vous que je lise un portrait des dames françaises ?

Don Lopes.

De grâce.

Dona Lopes, *lui remettant le porte-feuille.*

Vous voyez cependant qu'il y en a au moins une qui, en fait d'amour, n'a rien à se reprocher.

Don Lopes, *déchirant les tablettes.*

Ne parlons plus de cela, je vous en conjure. Je vois quelle était ma folie ; je vois qu'un jaloux est un être affreux, que j'ai mérité tout ce qui m'arrive.

Vaudeville du Procès.

Je vois qu'il faut croire à l'amour,
Que par-tout l'honneur l'accompagne ;
Que la vertu fait son séjour
En France aussi bien qu'en Espagne ;
Mais que pour être plus heureux
Il faudrait, par une alliance,
Comme en Espagne être amoureux,
Etre mari comme en France.

Picard.

Monsieur reste-t-il ce soir à la maison ?... Faut-il retirer l'échelle ?

Don Lopes.

Oui, mon ami, plus d'échelle, plus de porte dérobée, surtout plus de mystère.

Dona Lopes.

Soyez-en sûr; on gagne toujours à croire à la vertu des femmes.

VAUDEVILLE.

AIR, *nouveau.*

DONA LOPES.

Sans calculer le ridicule
Qu'on évite par ce moyen,
A quoi sert-il d'être incrédule
Quand le plus subtil n'y voit rien?
Croire toujours est le plus sage;
Aussi, malgré les médisans,
En amour comme en mariage
Les heureux sont les vrais croyans.

DON LOPES.

Oui, je sens que la jalousie
N'est que le tyran de l'amour,
Alarmé par sa frénésie
Le plaisir fuit de son séjour;
Mais désormais devenu sage,
Mon bonheur va prouver aux gens
Qu'en amour comme en mariage
Les sages sont les vrais croyans.

PICARD.

Le Français dans son caractère,
Grace au ciel, n'est point né jaloux;
Aussi sur ce point l'on voit faire
Peu de reproche à nos époux.
Ciel, qui fis de la confiance
La première vertu des Francs,
Fais durer à jamais en France
Le règne heureux des vrais croyans.

PEDRO.

Pourvu que ma femme attentive
Sur moi toujours fixe ses yeux,
Et près de moi tendre et captive
Ne fréquente point d'autres lieux;
Pourvu que certain qu'elle m'aime
Elle me le prouve en tout temps,
Je le promets à l'instant même,
Je suis au rang des vrais croyans.

Dona LOPES *au Public.*

En ménage la confiance
Est la première qualité ;
Entre amans il faut de la constance ;
Entre hommes c'est la probité ;
Quand une craintive espérance
Est l'appui des auteurs tremblans,
Songez, messieurs, que l'indulgence
Est la vertu des vrais croyans.

FIN.

Nota. *La musique de la pièce se trouve chez M. Doche ; au théâtre du Vaudeville.*

COMÉDIES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

FOLIE ET RAISON, Comédie en un acte et en vers, mêlée de vaudevilles, par MM. Chazet et Sewrin. 1 f. 20 c.

LE JOUR DE L'AN, ou *la Réunion de Famille*, Comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par M. Radet. 1 fr. 20 c.

THÉOPHILE, ou *les deux Poètes*, Comédie en un acte et en prose, mêlé de vaudevilles, par MM. Pain et D... 1 fr. 20 c.

BERTRAND DUGUESCLIN ET SA SOEUR, Comédie en deux actes et en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Barré, Radet et Desfontaines. 1 fr. 20 c.

LE JALOUX MALADE, Comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par M. Emmanuel Dupaty. 1 fr. 20 c.

SOPHIE ARNOULD, Comédie en trois actes et en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Barré, Radet et Desfontaines. 1 fr. 50 c.

LA MÉTEMPSYCOSE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. FRÉDERIC BOURGUIGNON,

représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 5 messidor an 13.

Prix, 1 fr. 20 cent.

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, N°. 18.

AN XIII. — 1805.

NOMS DES PERSONNAGES.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
Monsieur BERTRAND.		CHAPELLE.
CHARLE, DERVAL,	amans d'Aurore.	HENRY. JULIEN.
AURORE, jeune veuve indienne.		M.me BELMONT.
GENEVIEVE, suivante d'Aurore.		M.me BLOSSEVILLE
ALOI, jardinier, amant de Geneviève.		HYPPOLITE.

La scène est à très-peu de distance de Paris, dans une jolie maison de campagne.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : d'*Arlequin afficheur.*

L'AUTEUR est toujours satisfait
De l'ouvrage qu'il vous présente ;
Il sourit à tout ce qu'il fait,
Son âme est toujours indulgente [illegible]
Pour sa Métempsycose et lui,
Notre auteur qui ressemble aux autres,
Voudrait que son âme aujourd'hui
Pût passer dans les vôtres.

LA MÉTEMPSYCOSE,

OU

LA NOUVELLE MATRONE.

Le théâtre représente un parterre ; on voit sur la droite un pavillon devant lequel est placé un buste couronné de fleurs..... Près de là est figuré un ruisseau ; à gauche la grille du parc, et dans le fond une petite terrasse.

SCENE PREMIERE.

CHARLE, *seul, une lettre à la main.*

AURORE ne descend point..... Peut-être m'aura-t-elle aperçu dans ce jardin..... Attendons..... Je veux profiter de cette lettre de mon père pour étudier l'effet que produira sur l'ingrate la nouvelle de mon départ..... Mon départ!..... il m'afflige..... et pourtant il me serait bien moins fatal que mon voyage à Paris..... Je viens pour recueillir les derniers soupirs du colonel Adolphe, mon meilleur ami ; j'arrive.... il n'est plus tems..... Je ne trouve qu'une veuve en deuil.... Je veux la consoler! Imprudent !..... L'originalité de cette nouvelle Artemise, qui étonne le dix-neuvième siècle par une constance à toute épreuve ; d'abord, la prétention de lui plaire plus que le besoin d'aimer, ensuite la concurrence d'un petit-cousin : tout cela en piquant mon amour-propre, excite bientôt en moi un sentiment si tendre, que je ne me reconnais plus, et que ma raison et mon cœur ont fini par êtres dupes de ma vanité.

AIR : *Si l'on pouvait rompre la chaîne.*

Les plaisirs laissent mon cœur vuide,
Et pourtant je suis à Paris ;
Près du sexe on me voit timide,
Et pourtant je suis à Paris ;
Je ressens un amour fidèle,
Et pourtant je suis à Paris ;
Je trouve une femme cruelle ! . . .

SCENE II.

CHARLE, GENEVIEVE, *arrivée avant la fin du couplet.*

GENEVIEVE.

Et pourtant il est à Paris.

CHARLE.

Ah ! c'est toi, Genevieve, que fait ta maîtresse ?

GENEVIEVE.

C'est toujours le même objet qui vous occupe !....

CHARLE.

Je voudrais voir ta maîtresse.

GENEVIEVE.

Quelle agitation !....

CHARLE.

Connais mon embarras. Cette lettre de mon père m'ordonne impérieusement de partir avec mon oncle à l'instant même.

GENEVIEVE.

Et quelque chose, là, vous dit plus impérieusement de rester.

CHARLE.

Il me mande qu'il a disposé de mon cœur envers la fille de son vieil ami.

GENEVIEVE.

La fille du vieil ami se passera de votre cœur.

CHARLE.

Elle m'attend..... que faire?

GENEVIEVE.

Laisser la beauté facile qui vous attend.....

CHARLE.

Pour la cruelle qui me dédaigne?

GENEVIEVE.

C'est dans l'ordre.

CHARLE.

Qui me dédaignera toujours.....

GENEVIEVE.

Ce serait bien malheureux pour moi.

CHARLE.

Pour toi?

GENEVIEVE.

Madame prétend que mon veuvage ne doit finir qu'avec le sien.

CHARLE.

Et Geneviève n'est pas disposée au chaste courage de notre jeune indienne?

GENEVIEVE.

Ma foi, je suis française, et je ne veux ressembler aux étrangères que par leur plus beau côté.

CHARLE.

Mais à l'âge d'Aurore..... d'où lui vient cet éloignement pour le mariage?

GENEVIEVE.

D'une ruse diabolique de son époux; il voulait emporter en mourant la certitude que sa femme ne passerait jamais dans les bras d'un autre : en conséquence, profitant de la manie qu'elle rapportait de son pays, où l'on croit, dit-on, à la métempsy.....

CHARLE.

La métempsycose.....

GENEVIEVE.

Précisément. Il lui promit, dans ses derniers adieux, de renaître sans cesse auprès d'elle sous mille formes différentes ; mais il exigea qu'elle restât veuve tant que ce ruisseau coulerait dans ce parterre..... Aurore fut assez faible pour prononcer un semblable serment.

CHARLE.

Je la crois assez forte pour le tenir.

GENEVIEVE.

Eh ! non, un peu d'indulgence ; elle ne voit encore rien au-dessus de la constance de la foi conjugale !..... C'est une étrangère ; mais laissez-lui respirer un peu l'air de la capitale, et vous triompherez bientôt de tous ces beaux sentimens.

CHARLE.

Et le cousin Derval ?

GENEVIEVE.

Ne peut vous inquiéter. Les attentions de Madame pour lui, servent clairement à déguiser son penchant pour vous.

CHARLE.

Quelqu'un nous aurait-il surpris ?

GENEVIEVE, *regardant dans le fond.*

Non, non, rassurez-vous, c'est Aloi.

CHARLE, *finement.*

L'aimable jardinier. Ah ! Genevieve, quel dommage de rester fille.

GENEVIEVE.

Que voulez-vous ? il est toujours là ce garçon.....

CHARLE.

Nous aurons besoin de lui.

GENEVIEVE.

Eh ! bien, il est buveur et jaloux. J'éveille ses soupçons, vous excitez sa soif; il est à nous.

CHARLE.

Tu as raison.

SCENE III.

Les précédens, ALOI, *un peu pris de vin.*

ALOI, *dans le fond.*

L'infidèle ! je m'en doutais. (*Haut.*) Ah ! je vous y prends.

GENEVIEVE.

Vous voilà dans un joli état.

ALOI.

AIR : *Allez vous-en, gens de la noce.*

Eh ! quoi, si matin en flagrette ?

GENEVIEVE.

Quoi ! déjà gris dès le matin ?

ALOI.

Quand ne seras-tu plus coquette ?

GENEVIEVE.

Quand tu n'aimeras plus le vin.

ALOI.

Va, tu seras toujours coquette.

GENEVIEVE.

Tu seras toujours libertin.

ALOI.

Qu'est-ce que c'est donc ?..... des propos. Madame ne me paie-t-elle pas pour boire à la santé de défunt son mari, qui est mort ?....

CHARLE.

C'est juste.... Allons, M. Aloi, vous venez de boire à l'amitié, voilà pour boire à vos amours, et plus de jalousie.

ALOI, *prenant la bourse.*

Enchanté de faire votre connaissance.

GENEVIEVE.

Il ne réussira dans ses amours qu'en servant les vôtres auprès d'Aurore, je l'en avertis.

ALOI.

Comment, c'est donc à madame que vous en voulez?.... Et moi qui croyais... (*Il montre Geneviève*). Vraiment, vous aimez Aurore?

CHARLE.

Avec ivresse!

ALOI.

Avec ivresse!.... Eh! bien, je vous la donne.

(*Il fait sonner la bourse*).

AIR : *Bouton de rose.*

Avec ivresse,
J'accepte et je vous servirai;
Je cours reboire à ma maîtresse,
Et c'est alors que j'aimerai
Avec ivresse. (*Fausse sortie*).

GENEVIEVE, *le retenant.*

Commence d'abord par nous prouver ton zèle, en veillant à ce que personne ne nous surprenne. (*Aloi s'écarte*).

CHARLE.

Revenons à ta maîtresse.

GENEVIEVE.

C'est près de ce buisson de roses, de ce buste de son époux qu'elle a couronné de fleurs, de ce pavillon dont elle ne confie la clef à personne, de ce ruisseau qui lui rappelle toujours ses sermens de veuvage; c'est là que le soir, rêvant toute seule à cette fable qui l'amuse et la console, elle vient mystérieusement s'attrister une heure:..., chanter sa plaintive romance; et fidèle à sa chimère de la métempsy-

cose, chercher son époux dans tous les objets qui l'environnent.

CHARLE.

Quel mélange adorable de folie et de sensibilité !....

SCENE IV.

Les précédens, ALOI, *accourant.*

ALOI.

J'accours pour vous dire qu'il arrive de ce côté.

CHARLE.

Qui donc, Derval?

ALOI.

Non, c'tautr', vous savez bien, qu'a tué M. Adolphe, et puis encore ma cousine.

CHARLE.

Comment qui a tué?..... Ah! c'est mon oncle le médecin. (*A Geneviève*). Je serais fâché qu'il soupçonnât notre intelligence.

GENEVIEVE.

Nous, sortons de ce côté, (*entraînant Aloi*). Venez, que je vous apprenne à mériter l'honneur de m'obtenir..... (*A Charle*). Je m'assure de ses services, et cours rejoindre ma maîtresse.

(*Ils sortent*).

SCENE V.

CHARLE, *seul.*

MON oncle..... autre embarras..... Il ignore mon amour..... Continuons de dissimuler.

SCENE VI.

CHARLE, BERTRAND.

BERTRAND.

Ah! je te trouve enfin.

CHARLE.

Pour me parler, sans doute, de notre départ.

BERTRAND, *avec mystère.*

Au contraire.....

CHARLE, *avec joie.*

Oh! ciel! vous viendriez m'annoncer....

BERTRAND.

Un plan vaste où je te ménage un rôle important.... Aurore te semble-t-elle?....

CHARLE, *avec feu.*

Adorable!....

BERTRAND.

Un peu triste.

CHARLE.

Elle consacre sa vie entière à la fidélité conjugale, et n'accorde qu'une heure par jour à la tristesse....

BERTRAND.

Je sais un moyen de l'égayer tout à fait.

CHARLE, *avec attention.*

Peut-on savoir?....

BERTRAND.

C'est là que ton rôle commence.

CHARLE.

Moi, mon oncle.

BERTRAND.

Sans doute; quoique la belle semble te fuir et te craindre, j'observe qu'elle écoute tes conseils.....

CHARLE, *se livrant.*

Puisqu'il faut vous l'avouer....

BERTRAND.

Et j'ai pensé que tu pourrais, plus que tout autre...

CHARLE, *joyeux.*

Mon cher oncle!.....

BERTRAND.

La déterminer à m'épouser.....

CHARLE, *à part.*

Ah! quelle école.....

BERTRAND.

Quant à notre départ.... je t'excuse auprès de ton père.

CHARLE, *à part.*

Excellent moyen de prolonger mon séjour à Paris. (*Haut*) Et ma future?..

BERTRAND.

Quoi!... cette provinciale innocente.... tu as le tems de la rejoindre; en fait d'hymen à ton âge, on s'embarque toujours trop tôt.

CHARLE.

C'est que l'on craint souvent d'arriver trop tard; mais vous le voulez, je reste et je vous servirai de la bonne manière.

BERTRAND.

Elle trouvera peut-être cette union mal assortie....

CHARLE.

Mal assortie! quelle idée..... vous et une jeune personne de vingt-deux ans.

BERTRAND.

Je ne redoute donc plus que ce mauvais petit sujet de Derval, qui se donne les airs de me trouver ridicule, et que je craignais de rencontrer ici.

CHARLE.

J'espère en venir à bout; il ignore votre arrivée?....

BERTRAND.

Et l'essentiel est de lui cacher mon amour.

SCENE VII.

Les précédens, DERVAL, *qui est arrivé un peu avant.*

DERVAL, *éclatant de rire.*

Son amour!.... ah!.... ah!.... ah!....

BERTRAND, *à Charle.*

Diable, le voici.....

DERVAL.

Amoureux! vous, un grave médecin, qui semble porter en lui-même un remède aux passions..... je devine l'objet adoré.

BERTRAND.

Finissez.... je ne suis pas plaisant.

DERVAL.

Pardonnez-moi....

BERTRAND.

Qu'est-ce à dire?

DERVAL.

Que vous êtes sûr de plaire....

BERTRAND.

Cela se pourrait.

AIR : *Souvent la nuit, quand je sommeille.*

Au tems d'une trompeuse ivresse,
On voltige avec les amours;
Au tems heureux de la sagesse,
On peut les fixer pour toujours.
Je ne regrette point mon âge :
A! si j'étais dans mon printems,
Je pourrais aimer plus long-tems;
Mais pourrai-je aimer davantage?

DERVAL.

Savez-vous bien une chose, aimable rival?... c'est que vous m'effrayez.

BERTRAND.

Vous commencez donc enfin à me croire.

DERVAL.

Oh! effrayant, je l'avoue!....

CHARLE, *à Bertrand.*

Vous voyez bien qu'il vous rend justice.

BERTRAND, *à Charle.*

Je cours écrire à ton père, et je reviens savoir l'effet des soins que tu m'as promis. (*A Derval*). Allons, Monsieur, nous verrons. (*Ils se bravent ironiquement*).

DERVAL.

Adieu, céladon, ménagez-moi, je vous prie, dans vos projets incendiaires. (*Il rit*). Il ne me manquait plus que ce rival pour être heureux.

SCENE VIII.

CHARLE, DERVAL.

DERVAL, *à part.*

Tâchons de l'écarter à son tour. (*Haut*). Je suis pourtant bien aise qu'il s'éloigne.... Aurore m'attend ici....

CHARLE.

Oui, eh, bien! moi j'attends Aurore.

DERVAL, *à part.*

Inébranlable!..... (*Haut*). Elle me suit, et tu ne doutes pas?....

CHARLE.

Pardon, cousin, je suis accoutumé à douter; et toi, il paraît que tu as perdu cette habitude.

DERVAL.

Qui, de nous deux, aurait en effet le plus d'espoir auprès de notre jeune veuve?

AIR du *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Ton abord l'afflige et la glace;
Près de moi son cœur est charmé.

CHARLE.

Elle dit que je lui retrace
Son époux qu'elle a tant aimé !....

DERVAL, *riant.*

Son époux qu'elle a tant aimé !....
Mes espérances sont plus belles,
Et je m'y livre tout entier ;
Car moi, je lui fais oublier
Cet époux que tu lui rappelles.

CHARLE, *à part.*

C'est ce qu'il faudra voir. (*Haut.*) Ta folie te laisse-t-elle seulement le tems d'aimer ?

DERVAL.

Mieux que ta sagesse, qui compte les instans du plaisir.

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

C'est un grain de folie
Qui réveille l'amour ;
C'est aussi la folie
Qui le force au retour.
Aime-t-u sans folie ?
C'est que tu n'aimes rien :
On aime à la folie,
Lorsque l'on aime bien.

CHARLE.

Mais, chut...., je crois entendre notre belle veuve....

DERVAL, *allant au-devant d'Aurore.*

Notre belle veuve qui va prononcer sur nos débats.

SCENE IX.

Les précédens, AURORE.

AURORE, *à Derval.*

Je suis déjà de votre avis....

CHARLE, *à part.*

La cruelle !....

DERVAL.

Avant tout, vous saurez que Charle....

AURORE, *à Charle.*

Mais, à propos, en croirais-je le rapport de Geneviève; vous partez, m'a-t-elle dit?

DERVAL.

Il en est question.... et il prétendait....

AURORE.

Quoi, Charle, vous nous quittez?....

CHARLE.

Il le faut, Madame; et je vous cherchais pour vous adresser mes adieux!....

AURORE.

Déjà!.... Que penser d'une fuite aussi prompte?

CHARLE.

Je ne l'ai point projetée, je le devais peut-être; mais en aurai-je eu le courage? C'est mon père qui, me proposant un mariage....

AURORE.

Un mariage!.... vous!....

CHARLE, *s'approchant.*

Et je vous laisse à penser si désormais mon cœur peut s'ouvrir à de nouvelles affections!...

DERVAL.

Vous êtes émue, Madame?

AURORE.

Ce départ.... ou plutôt ce mot de mariage a suffi pour me rappeler tous les maux que causent aux époux une séparation éternelle.

DERVAL.

Quant à vous, Madame, les rigueurs du veuvage n'ont point altéré votre enjouement.

AURORE.

Non plus que ma fidélité.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Joseph.*

Mes plaisirs, mon étourderie,
N'ont point affaibli mon amour.
Je n'eus jamais la pruderie
De maintes coquettes du jour,
Qui, pleurant pour se rendre aimables,
Voudraient qu'on arrêtât leurs pleurs,
Et qui font les inconsolables
Pour trouver des consolateurs.

DERVAL.

Nous ne voyons que cela.

AURORE.

Et je me demande toujours comment l'on peut ici donner sans effroi un successeur à celui qu'on a sincèrement aimé.

AIR : *D'un époux chéri la tendresse.* (D'Adolphe et Clara.)

C'est dans mon pays que les femmes,
Remplissant un devoir chéri,
Sur le tombeau de leur mari,
Expirent long-tems dans les flammes.

DERVAL.

Ah ! quand un époux meurt ici,
Ce sont d'autres feux qu'on allume;
Et nos veuves brûlent aussi....
Oui, nos veuves brûlent aussi...
Mais c'est l'amour qui les consume.

AURORE.

Pour moi, j'ai déjà marqué gaîment ma place auprès de cette urne chérie.

CHARLE.

Au milieu de ces roses....

(*Il en prend une qu'il met à sa boutonnière.*)

AIR : *Ne fais pas un crime à mon cœur;*
ou *Lorsque vous verrez un amant.*

Sur votre tombe, en ce jardin,
La rose étalera ses charmes;

Et l'aurore, chaque matin,
Sur vous épanchera ses larmes.
Bientôt, par l'effet enchanteur,
D'une heureuse métempsycose,
Vous renaîtrez dans cette fleur,
Sans subir de métamorphose.

AURORE, *affectant toujours de parler à Derval.*

Vous vous êtes engagé à me faire connaître toutes les merveilles de votre capitale, où en sommes-nous de notre revue?

DERVAL.

A la Ménagerie et à l'Athénée, Madame; l'Athénée.... ah! c'est là que votre métempsycose n'opère pas de prodiges en littérature!

AURORE.

Comment?

DERVAL.

Madame m'excusera; mais il semble en vérité que le malin esprit garde là-bas toutes les belles et bonnes âmes, pour ne nous envoyer que ce qui l'embarrasse!

AIR: *La comédie est un miroir.*

J'ai revu l'esprit de Cotin
Chez bien des auteurs de ce monde;
Au lieu de Boileau, Chapelain
Du Styx repasse toujours l'onde;
Au lieu de Racine, un Pradon
Sort chaque jour de la poussière.
J'ai bien vu renaître un Fréron,
Mais je cherche encore un Voltaire.

SCENE X.

Les précédens, GENEVIÈVE, *accourant vers Charle.*

GENEVIEVE, *à Charle.*

Votre oncle est là.

CHARLE, *bas à Geneviève.*

C'est un nouveau rival à éconduire.

GENEVIEVE.

Qui? M. Bertrand ?...

AURORE, *s'apercevant de leur colloque.*

Que nous veut Geneviève ?

DERVAL, *à Geneviève.*

Te voilà, mon ange; que je t'embrasse. (*A Aurore.*) Pardon, Madame, je cours vous retenir une loge pour l'opéra nouveau.

AURORE.

Quoi! vous sortez?

DERVAL.

Pour vous rejoindre à l'instant.

AURORE, *à Derval.*

AIR : *Dans l'âge d'or, doux ami, tendre amie.* (De Lamparelly).

Je vous attends, faites que d'autres belles,
N'arrêtent point des projets aussi doux.

DERVAL.

Ah! de l'amour si j'emprunte les ailes,
C'est pour voler plus vite à vos genoux.

Ensemble.

C'est pour voler plus vite à vos genoux.

AURORE.

Que rien n'arrête un projet aussi doux.

CHARLE, *à part.*

Que son aspect allume mon courroux.

GENEVIEVE, *à Charle.*

Dissimulez ce sentiment jaloux.

SCENE XI.

Les précédens, *excepté* DERVAL.

AURORE, *à Geneviève qui fait un pas pour sortir.*

Reste, j'ai quelques ordres à te donner.

GENEVIEVE, *à part.*

Elle craint le tête-à-tête.. bon signe. (*Haut.*) Madame m'excusera, mais Alci m'appelle là-bas!... *Elle s'enfuit.*

AURORE.

Eh ! bien, vous sortez aussi. Quel embarras !

SCENE XII.

Les précédens, *excepté* GENEVIEVE.

CHARLE.

Oui, Madame, vous êtes condamnée à m'entendre, à rester seule avec Charle.

AURORE.

Duo d'*Alphonse et Eléonore*, (Musique de Grenick).

Pardonnez si je suis émue,

CHARLE.

Derval vous cause moins d'effroi.

AURORE.

Oui, je suis plus calme à sa vue.
(*A part.*) Il n'est point à craindre pour moi.

CHARLE.

Mais, qu'ai-je donc de si terrible ?

AURORE.

Je l'ignore, mais entre nous,
Derval me voit toujours paisible,
Et je ne crains jamais que vous.

CHARLE.

O ciel ! qu'entends-je, est-il possible ?
Faut-il croire un espoir si doux ?
Faut-il vous croire enfin sensible ?
Faut-il être heureux ou jaloux ?

AURORE.

Près de Derval, etc.

CHARLE, *animé.*

Ah ! parlez, Madame, vous sembliez dire....

AURORE, *remise de son émotion.*

Que tout ici, excepté vous, me parle de mes sermens

auxquels je veux rester fidèle ; que ce ruisseau coule encore.

AIR : *Charmant ruisseau, le gazon de vos rives.*

Charmant ruisseau, mon cœur n'est point parjure;
Comme ton onde il n'aura qu'un penchant ;
Et s'il changeait, ton éternel murmure
Viendrait ici répéter mon serment.

Charmant ruisseau, mon cœur n'est point parjure,
Comme ton onde il n'aura qu'un penchant.

CHARLE.

Mais, enfin, Madame, nous voyons Derval afficher publiquement à vos côtés son audace et ses prétentions dans vos bals et vos fêtes ?

AURORE.

Mon ami.... ; car je vous dois ce titre que mon époux lui-même m'apprit à vous donner. Vos remarques sont déplacées : des bals !.... des fêtes !.... ; mais est-ce-là de bonne foi que le cœur s'engage et que la sagesse peut trouver des écueils. Allez, croyez-moi, Charle, pour une jeune femme qui promet un éternel veuvage, un peu de dissipation vaut mieux que trop de recueillement, et la société des étourdis et des fats est moins dangereuse que celle d'un Caton de vingt-deux ans.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Dans la solitude et les pleurs
Vécut l'Arthémise d'Ephèse.
On la vit, malgré ses douleurs,
Succomber comme une Française.
Je ne pleure point nuit et jour,
Et ma sagesse est plus jolie ;
Car je sais étourdir l'amour
Par les grelots de la folie.

CHARLE.

Et le cœur est toujours pour rien dans les badinages de l'amour-propre.

AURORE.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Oui, quand un fat croit m'engager,
Et que ce fat s'abuse,
Je soutiens qu'il est sans danger,
Tant que je m'en amuse.
Ah ! que ne peut-il demeurer
Toujours sous mon empire;
Du moins, je ne puis soupirer
Pendant qu'il me fait rire.

CHARLE.

Eh quoi ! se pourrait-il qu'en feignant pour mon rival le sentiment que Charle n'a pu vous faire partager ?.....

AURORE, *à part.*

Il m'a devinée. (*Haut.*) Quant à vous, j'ai déjà trop à rougir de ma faiblesse, ou plutôt de mon indulgence, et je dois.....

CHARLE.

M'écouter un instant, et pour la dernière fois.

AURORE.

Cesserez-vous de me parler d'amour ?

CHARLE.

Cesserez-vous de l'inspirer ?

AURORE.

C'en est trop !.... (*Elle veut sortir.*)

CHARLE, *la retenant.*

De grâce, un mot encore, dussions-nous changer d'entretien.....

AURORE, *revenant.*

Me le promettez-vous ?

CHARLE, *tristement.*

Il le faut bien..... Nous parlerons donc....

AURORE.

De votre ami, de mon époux.

CHARLE, *à part.*

Le sujet est heureusement choisi !....

AURORE.

Peut-être en cet instant il nous voit.... il nous écoute....

CHARLE.

Eh! quoi ! sérieusement, Madame, votre raison aurait adopté cet étrange système de la métempsycose.

AURORE.

Non pas ma raison, Monsieur, mon cœur qui s'égare peut-être, mais qui chérit son illusion..... Ah ! c'est surtout ici où tout est plein de mon Adolphe, où, selon ses sermens, il viendra se ranimer un jour pour couronner ma constance ; c'est ici que mes regrets sont empreints d'une sorte de volupté.

CHARLE, *rêvant.*

Excellente idée.

AURORE.

AIR *de Frédéric B.*

Sur l'aile du léger zéphyre,
Son âme vole autour de moi ;
Partout je l'entends, je la voi ;
Dans chaque fleur je la respire. (*bis*).
Il m'entoure, il me parle ici ;
Chaque objet semble me le peindre.....

CHARLE.

Quoi ! tout semble ici vous le peindre :
Eh ! pourquoi donc pourriez-vous craindre
De le revoir dans son ami. (*bis*).

AURORE.

AIR *du Mur mitoyen.*

Ce moyen m'épouvante ;
J'aime que chaque plante

Soit ici confidente
De mes tendres douleurs.

CHARLE.

Une forme vivante
Qui toujours nous présente
L'objet de notre attente,
Répond mieux à nos pleurs.

AURORE.

Non, Monsieur, pour lui rester constante,
Il vaut mieux le chercher dans ces fleurs.

CHARLE.

Air du Racommdement.

Ah ! si l'âme que chaque jour
Ici votre constance appelle,
Vous garde les feux d'un amour
Aussi tendre et durable qu'elle.
Si l'espoir de s'unir à vous
La soutient et l'enflamme encore ;
L'âme d'un si fidèle époux
Est dans l'amant qui vous adore.

AURORE.

Sur le premier air.

Vous revenez encore
Au feu qui vous dévore ;
En vérité, j'ignore
Qui retient mon courroux.

CHARLE.

Calmez-vous, belle Aurore,
L'amour qui vous implore,
Dans mon sein qu'il dévore
Ranime votre époux.

AURORE.

Non, Monsieur, si j'en crois Pythagore
Et les lois d'un système aussi doux,
Il me défend d'être à vous,
Oui, tout me défend { *bis* } d'être à vous.

CHARLE.

Mais, entre-t-il bien dans ce système de supposer que l'âme la plus tendre et la plus fidèle soit ainsi toujours errante sous mille formes insensibles?.....

AURORE.

C'est la seule consolation qui me reste.

CHARLE.

Eh! ne serait-il pas plus consolant de croire que cet époux adoré se fixât près de vous sous des traits moins inconstans.

AURORE.

Il l'aurait fait, sans doute, s'il en avait eu le pouvoir.

CHARLE, *le même ton.*

Qu'après avoir subi dans ce jardin tant de métamorphoses pour vous plaire, il redevînt enfin amant pour vous adorer.

AURORE, *ingénuement.*

Un époux qui redevient amant! Je n'ai jamais entendu parler en France de ces métamorphoses-là....

CHARLE, *avec feu.*

Eh bien, si seulement vos vœux unis aux miens pressaient un peu Adolphe de réaliser ce prodige.

AURORE.

De semblables vœux lui feraient une injure.

CHARLE.

Mais s'il se faisait un bonheur de les accomplir?....

AURORE.

Quelle idée!....

CHARLE.

Et s'il reparaissait plus épris que jamais?

AURORE.

C'est impossible.... Mais enfin, sous quelque forme

qu'elle reparût, son âme serait toujours l'unique objet de mes feux.

CHARLE.

Aveu charmant!....

AURORE, *étonnée.*

Vous prenez cela pour un aveu?

CHARLE, *feignant la joie la plus vive.*

Est-il bien vrai?.... Celui qu'elle aurait animé pourrait tout attendre de vous?....

AURORE.

Sans doute....

CHARLE, *transporté.*

Vous voyez en moi le plus heureux des hommes!....

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

AURORE, GENEVIÈVE, *dans le fond.*

AURORE.

Le plus heureux des hommes!... ou le plus extravagant!... Que signifie cette joie si vive, au moment où je lui enlève tout espoir?.... Consultons Geneviève; je la crois dans ses intérêts.

GENEVIEVE, *à part.*

Il m'a mise au fait, agissons en conséquence.

AURORE.

As-tu rencontré Charles?

GENEVIEVE.

Oui, Madame.... Oh! mon dieu, qu'a-t-il donc, ce pauvre jeune homme?

AURORE.

Comment?....

GENEVIEVE.

Si vous saviez ce qu'il a voulu me dire tout à l'heure.

AURORE.

Eh bien, quoi donc?

GENEVIEVE.

Je n'oserais jamais vous le répéter, vous le croiriez tout à fait extravagant.

AURORE.

Ah! ne crains rien; après ce que j'ai entendu moi-même, tu peux tout dire.... Parle... mais parle donc, je t'en prie.

GENEVIEVE.

Eh! mon dieu, Madame, je parlerai; vous savez bien que je ne demande pas mieux.

AURORE.

Qu'a-t-il pu te conter?....

GENEVIEVE.

Que M. Adolphe et lui ne font qu'un.... Est-ce vrai, Madame?

AURORE, *impatientée.*

Comme vous rendriez ridicule le badinage le plus naturel.... Il a voulu dire, sans doute, que la métempsycose opère un nouveau prodige; qu'Adolphe termine ses épreuves en reparaissant sous les traits de son ami.....

GENEVIEVE.

Et vous trouvez cela tout naturel, Madame.

AURORE, *se reprenant.*

C'est-à-dire, que dans mon pays je serais autorisée à croire cette folie.

GENEVIEVE.

A Paris aussi, Madame.

AURORE, *émue.*

Je suis outrée que M. Charle veuille tourner mon système au profit de son amour.

(*Elle s'éloigne.*)

GENEVIEVE.

Dam', écoutez donc; c'est que M. Charle ressemble si bien à votre époux, qu'on les prendrait volontiers l'un pour l'autre?

AURORE, *revenant un peu radoucie.*

Quelle idée!.... Charle est plus jeune, d'abord.

GENEVIEVE, *avec volubilité.*

Oui, plus jeune, plus intéressant, plus beau, plus spirituel, j'en conviens!..... Mais ce sont de petites différences qu'on pardonne....

AURORE.

Ah!.... ne parlons plus de Charle.

GENEVIEVE, *à part.*

Non.... mais pensons-y toujours. (*Haut.*) Mais je ne parle point de Charle; c'est d'un nouvel Adolphe, infiniment préférable à celui d'autre fois : il est vivant d'abord.

AURORE, *troublée.*

Mais qu'entends-je?....

GENEVIEVE, *sur l'avant scène.*

Aloi suit la consigne que je lui ai donnée.

AURORE.

Ciel!.... Derval!.... Comment paraître à ses yeux, et lui cacher mon trouble?....

DERVAL, *en dehors.*

Eh! parbleu, j'entrerai.

ALOI.

Que c'est donc malhonnête!

SCENE XIV.

Les précédens, DERVAL.

DERVAL.

Pardon, Madame; je suis exact, et d'après nos conventions, j'accours avec mon espoir, ma gaîté, mon léger phaéton, et mon petit cheval arabe qui vous attend là-bas; je vous enlève dans mon brillant équipage, et nous aveuglons les envieux et les sots d'un nuage de poussière.... Mais.... ah! mon dieu, quelle tristesse!

AURORE.

Il m'en coûte de renoncer à la partie projetée.... mais j'ai besoin de quelques instans de calme et de solitude. Vous permettez.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

DERVAL, GENEVIEVE, ALOI.

DERVAL.

Je lui ai donc tout à fait tourné la tête, à cette petite personne....

ALOI.

C'est dangereux.

GENEVIEVE, *tirant Derval à l'écart.*

Vous avez raison, la veuve se radoucit.

DERVAL, *à Geneviève.*

Je l'aurais juré.

ALOI, *resté seul de l'autre côté du théâtre.*

Ils se parlent de bien près.... Je n'aime pas ça.

GENEVIEVE, *continuant.*

Je puis même vous assurer qu'elle distingue un très-aimable jeune homme.

DERVAL.

Un très-aimable jeune homme ! je suis donc heureux !....

ALOI, *s'approchant.*

Elle le rend heureux !

GENEVIEVE.

Et c'est moi qui protège l'aimable jeune homme.

DERVAL.

Que de bontés !.... Je t'aime à la folie.

ALOI.

Oh ! oh ! des bontés ! (*Il les sépare.*)

DERVAL, *révant.*

Eh ! parbleu, toi-même tu pourras l'aider à m'obtenir ta maîtresse.

ALOI, *saisissant Geneviève.*

Que je vous cède ma maîtresse....

DERVAL.

Tu l'aimes.... je te promets de la rendre heureuse....

ALOI, *saisissant Geneviève.*

Bien obligé.

DERVAL.

Aurore et moi, nous te gardons à notre service.

ALOI.

Ah ! c'est la belle Aurore que vous poursuivez.... Si ce n'est que ça, soyez tranquille, je vous la donne.

GENEVIEVE.

Mais la nuit approche ; voici l'heure où elle veut être seule dans ce bosquet.

DERVAL.

Tu m'as promis de me rendre un jour témoin de ses mystérieux entretiens avec le buste.

GENEVIEVE.

Eh! bien, cachez-vous dans le parc, et ne reparaissez qu'au signal convenu.

(*Elle frappe trois coups.*)

DERVAL.

Soit. (*Fausse sortie.*) J'oubliais de t'encourager.....

GENEVIEVE, *refusant une bourse qu'il lui propose.*

Non, gardez. (*Montrant Aloi.*) Voilà ma récompense.

DERVAL, *toisant Aloi.*

Ça?.... Elle est jolie la récompense.

(*Il sort par la grille.*)

SCENE XVI.

ALOI, GENEVIEVE.

GENEVIEVE, *fermant la grille.*

Bon, fermons la grille. Charles peut venir. J'ai déjà mis un rival à la porte. (*A Aloi.*) Hé bien, tu me feras donc toujours de mauvaises querelles?

ALOI.

Que veux-tu, c'est que je t'adore.

GENEVIEVE.

Oui, et une fois mon époux, tu deviendras inconstant, léger comme les autres....

ALOI.

Léger!.... moi, léger!.... Mais regarde-moi donc, ma bonne amie; pas possible.

AIR : *Vous craignez que je ne m'ennuie.*

Va, la constance conjugale
Se trouve chez le franc buveur;
La pinte est la seule rivale
Qui peut te disputer mon cœur.

On dit que l'amour a des ailes ;
Je sais que Bacchus n'en a pas.
On ne court point après les belles,
Quand on chancelle à chaque pas.

SCENE XVII.

Les précédens, CHARLE.

CHARLE.

Ah ! vous voilà, mes bons amis.

ALOI.

Prêt à vous aider de mes lumières. Quels sont vos projets ?

GENEVIEVE.

Il suffit que je les connaisse. (*à Charle.*) Derval est éconduit ; il ne nous manque plus pour avoir le champ libre que de tenir le docteur sous la même clef, lorsque nous agirons, et que Madame sera descendue.

CHARLE.

Je crains encore ses réflexions solitaires près du ruisseau.

ALOI, *avec feu.*

Le ruisseau, oui le ruisseau, voilà notre plus cruel ennemi.

CHARLE.

Mais n'y aurait-il pas moyen ?....

ALOI.

Paix !..... un moment..... ça me regarde aussi moi.

AIR du *Vaudeville de M. Gaillaume.*

Oui, contre l'eau j'offre de grand courage
Et mes efforts et mon secours ;
De ce ruisseau qui nous outrage
Je n'ai qu'à détourner le cours.

Tous.

Il faut en détourner le cours.

ALOI.

Alors, son eau fuyant dans l'autre plaine,
Ne gênera plus votre hymen,
Et tarira cette fontaine
Qui baptisait mon vin. (*bis*)

CHARLE.

Sublime inspiration de l'ivresse!.... Eh vite, à l'ouvrage.

ALOI.

Ce ne sera pas long. (*Il monte affublé de tous ses instrumens.*)

CHARLE.

En attendant, as-tu la clef de ce pavillon?

GENEVIEVE, *la lui donnant.*

J'ai su la dérober adroitement à Madame. Vous trouverez-là tout ce qui nous reste d'Adolphe; vous êtes juste de sa taille.... Hâtez-vous.

ALOI.

Encore ce monsieur qui a tué ma cousine.

CHARLE, *entrant dans le pavillon.*

Je me sauve.

SCENE XVIII.

GENEVIÈVE, ALOI, BERTRAND.

BERTRAND.

Ah! j'arrive toujours à propos.

GENEVIEVE.

Ah! oui, toujours. (*A part.*) Maudit fâcheux!

BERTRAND.

Te voilà, Geneviève; dis-moi que faut-il faire pour intéresser la belle en ma faveur?

GENEVIÈVE.

Ne pas vous montrer, Monsieur Bertrand, vous cacher ici; M. Charle agit pour vous. Je m'intéresse à votre amour pour Aurore; quand elle paraîtra, un signal vous rappellera...

ALOI.

Ah! vous aimez aussi, madame Aurore, je vous la donne.

BERTRAND, *sortant par la grille.*

Surtout ne dites pas à Derval le lieu de ma retraite.

GENEVIÈVE, *le poussant.*

Il n'en saura rien. (*On entend des éclats de rire*). Et de deux; (*Fermant la porte*) laissons-les se débattre.

SCENE XIX.

GENEVIEVE, ALOI.

GENEVIÈVE *à Aloi.*

Et ce ruisseau?.....

ALOI.

Je le renvoie se noyer dans la Seine.

AIR: *Tout le long de la rivière.*

Dans un instant cet ennemi
Ne doit plus murmurer ici:
Je veux en purger ce parterre.
Gare à notre sœur sévère;
Car alors ses chastes sermens
Seront emportés par les vents,
Et voleront sur leur aile légère,
Tout le long, le long, le long de la rivière.

GENEVIEVE *accourant.*

Voici Madame. (*A Aloi*). Retourne à l'ouvrage, et moi je veille au dehors. (*Elle sort du côté opposé à sa maîtresse. Aloi monte sur la terrasse*).

SCENE XX.

AURORE *seule.*

Cette nuit silencieuse me plaît. J'avais besoin de causer avec mon Adolphe. (*Elle s'approche du buste*). S'il peut lire au fond de mon cœur, il ne désapprouve pas, j'en suis sûre, un sentiment que sa fidèle amitié pour Charles détermine et justifie. (*Au buste*).

AIR : *Chaque jour mon ame abusée.*

Ne crains point qu'à Charle je donne
Le sentiment que je te doi.
L'amour que j'ai pour sa personne
Vient de mon tendre amour pour toi.
Il me rend si bien ton image,
Qu'il t'a pour moi ressuscité ;
Et qu'en l'aimant je suis volage
Par excès de fidélité.

Cette conversation de Charle ne sort pas un instant de ma pensée ; il sait très-bien raisonner, au moins, ce jeune homme, (*soupirant*) ; et moi, je ne sais guère que lui répondre, surtout quand il prétend que mon système ne me défend pas de revoir mon mari sous une forme vivante ; que ce mari, toujours docile, prendra les traits que je préfère.... Oh ! s'il prenait ceux de Charle, par exemple, et s'il ne fallait pour cela qu'une prière ? Eh ! mais.... je suis seule..... personne ne peut m'entendre ?..... Essayons, pour le fléchir, l'air de sa romance chérie.....

ROMANCE

Musique de Daroudeau. (*)

Charles eut ton amitié constante,
C'est pour moi son plus doux attrait ;
Charle est ton image vivante,
Donne ton âme à ton portrait.
Reviens dans cet ami si tendre
A qui tu fus si bien lié.
Ton amour, en quittant ta cendre,
Prendra les traits de l'amitié.

Revenant sur l'avant Scène.

AIR :

Mais hélas ! ce pauvre mari
Ne répond plus ici.

CHARLE, *dans le pavillon.*

Si.

AURORE.

Dieux ! qu'entends-je, est-ce bien à lui
Qu'est dû ce prodige inouï !....

CHARLE.

Oui.

AURORE.

J'ai cru reconnaître sa voix.

CHARLE.

Voix.

AURORE, *après une pause.*

Illusion !....
Hélas ! ce son
Vient de l'écho qui répond.

CHARLE.

Non !....

(*) Se vend chez Leduc, Editeur, Marchand de Musique, rue de la Loi.

AURORE.

Qu'entends-je! (*Prélude de harpe*). Ciel! la romance d'Adolphe!

CHARLE.

Même air de la romance.

J'entends, j'exauce ta prière,
Et mon âme dès aujourd'hui
Pénètre, enflamme toute entière,
L'âme de mon heureux ami,
A cet ami fidele et tendre,
Je suis plus que jamais lié :
Mon amour renaît de sa cendre,
Sous la forme de l'amitié.

(*Charles sort du pavillon en habit de colonel.*)

AURORE.

AIR : *J'étais assis au pied d'un saule.*

C'est vous, Charle; ô surprise extrême!

CHARLE.

C'est l'époux qui reçut ta foi!

AURORE.

Toi, l'époux que j'attends, que j'aime!....

CHARLE.

Il se ranime auprès de toi!

AURORE.

Non jamais ses traits, sa présence,
N'ont eu pour moi plus de douceur.

CHARLE.

Pour mieux juger la ressemblance,
Pose cette main sur mon cœur.

Ensemble.

CHARLE.

Pour mieux juger la ressemblance,
Pose cette main sur mon cœur.

AURORE.

Je trouve mieux la ressemblance
Lorsque je sens battre son cœur.

SCENE XXI ET DERNIERE.

Les précédens, DERVAL, BERTRAND, ALOI, GENEVIEVE.

GENEVIEVE *donne le signal.*

Venez, regardez tous.

BERTRAND, *paraissant avec Dèrval à la grille.*

Mais, quel est cet inconnu?

GENEVIEVE.

C'est l'époux de Madame.... c'est Adolphe ressuscité.

DERVAL.

Pas possible! Adolphe est bien mort. (*Prenant le docteur par la main*). J'en tiens ici la preuve parlante.

BERTRAND, *approchant.*

Eh! c'est mon coquin de neveu.

DERVAL.

Non, non, c'est le défunt; voilà comme vous êtes, vous ne les expédiez qu'à demi.

BERTRAND.

Comment, Madame, vous croyez revoir en lui votre époux?....

AURORE.

AIR : *J'ai dit ce qu'alors je pensais des Pères.*

Oui, je l'entends, oui, je le voi,
Peut-être, hélas! n'est-ce qu'un songe;
Mais il m'enchante, je le croi:
Eh! quelle vérité pour moi
Vaudrait un aussi doux mensonge.

Je vois mon époux, mon amant,
Une douce erreur les rassemble ;
Et désormais en vous aimant,
Je pourrai (*bis*) les aimer ensemble.

DERVAL.

Fort bien, et vos sermens ?....

CHARLE.

Le ruisseau vient de disparaître.

AURORE, *à Charle.*

Ah ! je devine !!!

BERTRAND.

AIR du *vaudeville du Mariage de Figaro.*

Je voudrais, hélas ! Madame,
Faire expirer dans mon sein
Une trop cruelle flamme.

AURORE.

N'êtes-vous pas médecin ?
Si l'amour brûle votre âme,
Pour le voir bientôt mourir,
Essayez de le guérir. (*bis*).

BERTRAND, *s'en allant.*

Se voir ainsi joué !

DERVAL, *le suivant.*

Vous retournez à Paris ; attendez donc, Madame me paraît peu disposée à faire ce voyage ce soir ; c'est vous, docteur, qui brillerez à sa place dans mon joli bokai.

(*Ils sortent*).

GENEVIEVE, *à Charle.*

Vous devez Madame à la Métempsycose.

ALOI.

Non pas, c'est que je la lui avais donnée.

CHARLE, *unissant Aloi et Geneviève.*

Je vous entends, mes amis, et la Métempsycose fera aujourd'hui plus d'un heureux.

VAUDEVILLE.

GENEVIEVE.

AIR : *des Portraits à la mode.*

Il n'est que trop de maussades époux,
Froids, sans amour, mais grondeurs et jaloux :
Cela, Messieurs, se voit sans que chez vous
On trouve de métamorphose ;
Mais qu'une femme ainsi qu'en ce moment,
Dans son mari trouve un fidèle amant,
Pour expliquer un tel enchantement,
Il faut une métempsycose.

CHARLE.

Le voyageur serait trop malheureux
S'il n'espérait, dans ses derniers adieux,
De revenir à ces paisibles lieux
Où tout ce qu'il aima repose !....
De même on craindrait trop son dernier jour,
Si l'amitié, la constance et l'amour
N'espéraient pas le consolant retour
Que promet la métempsycose.

ALOI.

L'âme d'un vieux, sombre, avare et jaloux,
Passe souvent dans le corps des hiboux ;
Un autre, hélas ! sous les traits des coucoux,
Revient voltiger, et pour cause.
Mon âme ira dans le corps d'un tonneau,
Et là, pourvu qu'on n'y mette pas d'eau,
Je jouirai du réveil le plus beau
Que donne la métempsycose.

AURORE, *au Public.*

La métempsycose affranchit des tombeaux,
Les grands, les rois, les savans, les héros ;
Tous se raniment sous des traits nouveaux,
Rien ne meurt, tout se recompose.

Elle peut bien tout ressusciter..... Mais
Laissez la vie à nos faibles couplets;
Car, pour l'auteur mort au bruit des sifflets,
Il n'est pas de métempsycose.

FIN.

Chazet, André René Polydore Alissan de

MADEMOISELLE GAUSSIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR M. CHAZET.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le ~~premier frueridor an~~ XIV.
19. Thermidor.

A PARIS,
Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

AN XIV. (1806.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. MONDOR, fermier général.	M. *Duchaume.*
LANOUE, auteur comique.	M. *Henry.*
Mlle. GAUSSIN.	Mme *Desmares-Thésigny*
LISETTE, femme de chambre de mademoiselle Gaussin.	Mme. *Blosseville.*

La scène se passe dans le salon de Mademoiselle Gaussin.

Nota. S'adresser pour les airs de la pièce à Monsieur Wicht, directeur de l'orchestre, au théâtre du Vaudeville.

MADEMOISELLE GAUSSIN.

Le théâtre représente un appartement.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule.*

Je ne crois pas qu'il y ait de place plus agréable que la mienne ; femme de chambre de mademoiselle Gaussin, je vois tous les jours la meilleure compagnie de Paris, des militaires, des financiers, des poètes. Eh ! précisément, voici M. Lanoue.

SCENE II.

LANOUE, LISETTE.

LANOUE.

Moi-même, ma chère Lisette.

LISETTE, *avec humeur.*

Enchantée de vous voir.

LANOUE.

C'est ce qui me paraît. Comment se porte Mademoiselle Gaussin.

LISETTE.

Bien.

LANOUE.

Est-elle ici ?

LISETTE.

Oui.

LANOUE.

Je puis donc entrer ?

LISETTE.

Non !

LANOUE.

Est-ce qu'elle est toujours....

LISETTE.

Triste.

LANOUE.

Te parle-t-elle de moi ?

LISETTE.

Jamais.

LANOUE.

Ainsi, mes amours vont...

LISETTE.

Mal.

LANOUE.

Tu es consolante.

LISETTE.

Je suis franche.

LANOUE.

Ta maîtresse fera donc ?...

LISETTE.

Tout pour vos ouvrages, rien pour l'auteur.

LANOUE.

Je vois que je n'ai pas l'honneur d'être dans les bonnes grâces de mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Vous êtes clairvoyant.

LANOUE.

Mais si j'avais les ressources de M. Mondor, le fermier général, je te ferais bien changer d'avis.

LISETTE.

Croyez-vous.

LANOUE.

J'en suis sûr..

Air : *Cinquième édition.*

Soit dit ici sans t'offenser,
Pour captiver femme charmante,
L'homme habile doit commencer
Par humaniser la suivante ;
Les financiers à leurs discours
Envain vous trouvent insensibles,
Pour vous convaincre, ils ont toujours
Des argumens irrésistibles.

LISETTE.

Monsieur, chacun a son genre, et ce n'est pas le mien.

LANOUE.

Mais pourquoi donc me veux-tu tant de mal ?

LISETTE.

Parce que je croia que votre amour est plus dans la tête que dans le cœur.

LANOUE.

Que t'importe ?

LISETTE.

J'aime ma maîtresse.

LANOUE.

Comme tous ceux qui la connaissent.

LISETTE.

Elle a des succès dans tous les genres ; encore hier, après avoir joué *Zaïre*, elle a joué la *Pupille*.

LANOUE.

Le public lui rend bien justice.

Air nouveau de M. Wicht.

Ravi par l'attrait séducteur
De son doux et touchant organe,
Ne voit-on pas le spectateur
Envier le sort d'Orosmane ;
Tel est le magique pouvoir
De cette actrice aimable et tendre,
Que l'on voudrait lui jeter le mouchoir
Baigné des pleurs que son jeu fait répandre.

LISETTE.

Bien, M. Lanoue, très-bien, voilà presque mot à mot ce que M. Mondor lui disait l'année passée....

LANOUE.

Toujours M. Mondor, quel si grand mérite a-t-il donc pour qu'il ne soit jamais question que de lui.

LISETTE.

Il a le mérite d'être un homme très-intéressant.

LANOUE.

Pour les gens intéressés.

LISETTE.

Plein de gaîté, de bonhomie, de magnificence.

LANOUE.

Mais nous verrons ce que son amour durera.

LISETTE.

Eternellement, M. Lanoue, nous en avons des garants bien certains.

LANOUE.

J'entends, tu veux parler de ce billet en blanc qu'il a déposé entre les mains de ta maîtresse.

LISETTE.

Pour la remercier d'avoir embelli par ses talens les fêtes brillantes qu'il a données à la cour. Ce billet peut devenir au gré de ma maîtresse une promesse de mariage, ou une lettre de change d'un prix considérable.

LANOUE.

Fort bien, mais il n'y a qu'une petite difficulté.

LISETTE.

Laquelle ?

LANOUE

Combien y a-t-il de tems que Mondor n'est venu ici ?

LISETTE.

Deux mois, et franchement son absence me paraît une énigme.

LANOUE.

Je vais t'en donner le mot ; il se marie.

LISETTE

Il se marie !

LANOUE.

Madame de Pompadour, lui fait épouser une jeune personne dont elle protège la famille.

LISETTE.

En vérité.

LANOUE.

Il y a plus, je sais qu'il cherche les moyens de retirer des mains de ta maîtresse son imprudent billet.

LISETTE.

Vous croyez, M. Lanoue.

LANOUE.

J'en suis certain, il ne viendra pas lui-même, mais vous recevrez un message, en conséquence.

LISETTE.

Adieu tous mes projets de fortune.

LANOUE, *en riant.*

Tu vois que ce n'est pas le moment de me traiter avec trop de rigueur.

LISETTE.

Oui, riez, le moment est bien choisi. J'entends quelqu'un. Oh ! mon Dieu, serait-il possible ? c'est M. Mondor

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, MONDOR.

MONDOR.

Moi-même ; bonjour Lisette, bonjour mon enfant ; M. Lanoue, je vous salue.

LISETTE.

Oh ! monsieur, que je suis donc contente de vous revoir ? il y a un siècle qu'on ne vous a vû ici.

MONDOR.

Que veux-tu, mon enfant ? des payemens à faire, des remboursemens à suivre, des ordres à donner, des visites à recevoir, des emplois à remplir, que sais-je, moi, un tourbillon d'affaires qui ne me laisse pas le tems de respirer.

LISETTE.

Je cours prévenir ma maîtresse de votre visite.

MONDOR.

Cette chère amie, j'aurai un plaisir infini à la revoir.... Un mot, Lisette !

LANOUE.

Ma présence pourrait gêner une aussi touchante entrevue, je me retire.

MONDOR.

Comment, vous nous quittez, mon cher Lanoue. Est-ce que je vous fais peur ?

LANOUE.

Non, monsieur, non, mais je crains d'être indiscret.

MONDOR.

Restez, mon ami, restez, je vous rencontre à-propos, j'ai besoin de vous ; dis-moi, Lisette, ta maîtresse a-t-elle eu beaucoup de visites en mon absence ?

LISETTE.

Fort peu.

Air : *D'une abeille toujours chérie.*

Quelques jeunes gens bien futiles,
Quelques parvenus bien communs,
Quelques savans bien inutiles,
Quelques oisifs bien importuns.

MONDOR.

Si des sots, la foule obstinée
Est admise dans sa maison,
Son portier doit, dans la journée,
Bien souvent tirer le cordon.

LISETTE.

Votre visite l'en dédommagera, et je vais vous annoncer.

MONDOR.

Bien, ma chère, bien..... Cette Lisette à un langage.
(*Il lui donne une bourse.*)

LISETTE.

Qui ne vaut pas le vôtre, monsieur.
(*Elle fait une grande révérence et sort.*)

SCENE IV.

MONDOR, LANOUE.

MONDOR.

Elle est vraiment très-aimable, n'est-il pas vrai, Lanoue.

LANOUE.

Du moins elle doit vous paraître telle.

MONDOR.

Ah ça, parlons d'affaires, maintenant.

LANOUE.

Je suis à vos ordres.

MONDOR.

Je sais, mon ami, que vous tournez assez joliment un vers.

LANOUE.

Monsieur, vous me flattez.

MONDOR.

Non, vraiment, j'ai vu de vous de petites facéties qui m'ont paru tout à fait comiques.

LANOUE.

J'avoue que le public m'a traité quelquefois avec beaucoup d'indulgence.

MONDOR.

Il faut continuer, mon ami, et pour cela, le théâtre vous offre un champ vaste.

LANOUE.

Molière à fait la moisson.

MONDOR.

Les ridicules sont toujours une mine inépuisable.

Air : *Du partage de la richesse.*

Il vous reste maint personnage,
Maint sujet qui n'est pas connu ;
Voyez avec quel art le Sage
Vient de nous peindre un parvenu,
Sa plume habile nous retrace
Son cœur, son esprit, trait pour trait.

LANOUE, *le fixant.*

Monsieur, combien je vous rends grâce,
Vous me rappelez Turcaret.

MONDOR.

Oh ! j'ai quelquefois des idées !...

LANOUE.

Lumineuses.

MONDOR.

Mais je n'ai pas le talent de les exprimer, et c'est précisément pourquoi je reclame aujourd'hui vos services.

LANOUE.

A quoi, puis-je vous être utile ?

MONDOR.

Je voudrais que vous me fissiez le plaisir de me composer une douzaine, ou une demi-douzaine de vers dont j'ai besoin.

LANOUE.

Des vers, monsieur !

MONDOR.

Oui, grands ou petits, comme vous voudrez, la longueur ne me fait rien.

LANOUE.

Je le crois, mais mon tems....

MONDOR.

Est très-précieux ; soyez tranquille, je vous dédommagerai.

LANOUE.

Quoi ! vous supposeriez que l'intérêt?

MONDOR.

Pourquoi pas, chaque chose à son prix dans le monde. Vous avez de l'esprit, j'ai de la fortune ; vous faites des billets doux, j'en fais au porteur ; vous composez des vers, je souscris des lettres de change ; si j'emprunte votre talent, je dois vous offrir ma bourse, c'est dans l'ordre.

LANOUE.

Air : *Si Dorilas.*

Détrompez-vous, et daignez croire
Que le véritable écrivain
Cède au doux charme de la gloire,
Et jamais à l'appas du gain ;
A ses calculs, lorsqu'on se livre,
On ne rime qu'avec effort,
Celui qui travaille pour vivre
Ne vit jamais après sa mort.

MONDOR.

Même air.

Un mot échappé de ma bouche,
De vous m'attire une leçon,
Le mot *argent* vous effarouche,
Et j'en devine la raison ;
Monsieur, recevez mes excuses,
L'homme le moins intelligent
Sait que le commerce des Muses
N'est pas un commerce d'argent.

LANOUE.

Au fait, monsieur, de quoi s'agit-il ?

MONDOR.

Vous connaissez l'estime, l'attachement que j'ai pour l'aimable Gaussin.

LANOUE, *à part.*

Où veut-il en venir.

MONDOR.

Je puis ajouter que je suis payé d'un véritable retour.

Air : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Jamais mon triomphe ne tarde,
Pour plaire exprès je suis formé,
Je pars, j'arrive, je regarde,
Je dis, j'aime et je suis aimé.

LANOUE.

Je vous en fais mon compliment.

MONDOR.

Je le reçois ; mais cet attachement tout innocent qu'il est, me donne des ridicules dans le monde.

LANOUE.

Comment des ridicules.

MONDOR.

Oui, ma foi : on me croit ce qu'on appelle amoureux, on dit que mon intention est de l'épouser, et la première personne que je dois détromper, c'est Mademoiselle Gaussin

LANOUE.

Il me semble que pour cela, vous n'avez pas besoin de mon ministère.

MONDOR.

Au contraire, tel que vous me voyez, je suis timide comme un enfant, et je n'aurais jamais le courage de lui dire de ces choses que... là... de ces choses qui ne font jamais plaisir a une jolie femme, au lieu qu'en tournant cela avec grâce.

LANOUE.

Air : *La parole.*

Je vous entends parfaitement,
Et je saisis votre pensée,
D'un adieu fait trop brusquement,
Sa vanité serait blessée.

MONDOR.

C'est cela, c'est cela.

Fin de l'air.

De la désoler sans retour,
Je me ferais un vrai scrupule,
Un financier qui fait sa cour,
S'il veut renoncer à l'amour,
Doit savoir dorer *(bis.)* la pillule.

LANOUE, *à part.*

Ah ! monsieur le fermier général, je vous tiens.

MONDOR.

N'est-ce pas votre avis, M. Lanoue.

LANOUE.

Certainement. (*à part.*) Il me donne beau jeu, il faut que j'en profite.

MONDOR.

Ainsi vous allez m'arranger quelques jolis petits vers, bien adaptés à la circonstance.

LANOUE.

Dans une heure, je vous les apporte.

MONDOR.

Écoutez donc, si vous pouviez me les mettre en chanson, cela me conviendrait beaucoup.

LANOUE.

En chanson.

MONDOR.

Oui, je les chanterais dans toutes les sociétés, et je serais plus sûr de produire l'effet que j'en attends.

LANOUE.

Très-volontiers, en chanson.

Air : *De la chasse.*

Sous les dehors d'un joyeux délire,
En folâtrant on cache une leçon,
Couplet malin souvent peut instruire,
Un mot heureux embellit la raison.

Ensemble.

Sous les dehors, etc.

MONDOR.

Pannard, Favart en sont tous deux la preuve,
Leurs traits piquans m'ont souvent amusé.

LANOUE.

De leurs couplets, n'espérez plus d'épreuve,
Depuis long-tems le moule en est brisé.

MONDOR.

Sous les dehors d'un joyeux délire,
En folâtrant on cache une leçon,
Couplet malin souvent peut instruire,
Un mot heureux embellit la raison.

LANOUE.

Sous les dehors d'un joyeux délire,
En folâtrant on cache la raison,
Couplet malin souvent peut instruire,
Et vous aurez bientôt votre leçon.

(*il sort.*)

SCENE V.

MONDOR, *seul.*

Me voilà tranquille de ce côté, comme je ne puis pas encore apprendre à Mademoiselle Gaussin que je me marie, je lui ferai pressentir au moins que je ne dois être que son ami; ah! que ne suis-je aussi avancé pour le billet en blanc que je lui ai remis, et dont je ne connais pas encore le contenu. Bah?

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

J'aurais grand tort, sur ce billet
De concevoir le moindre ombrage,
Je suis bien sûr qu'elle en a fait
Un délicat et noble usage;
Je l'ai souscrit sans nuls regrets,
Pour cette beauté que j'honore,
Je n'en suis point inquiet... mais
J'aimerais mieux l'avoir encore.

Que Gaussin exige au surplus
Une somme forte ou petite,
Avec quelques cent mille écus,
En moins d'une heure j'en suis quitte;
De bien acquitter mes billets
Je m'applaudis et je m'honore,
Je le pairai volontiers... mais
J'aimerais mieux l'avoir encore.

La voici, je vais savoir à quoi m'en tenir.

SCENE VI.

MONDOR, Mlle. GAUSSIN, LISETTE.

GAUSSIN.

Mon Dieu, monsieur, quel miracle de vous voir, vous devenez d'un rare.

MONDOR, *un peu embarrassé.*

Il est certain, mademoiselle, qu'avec la meilleure volonté du monde?

GAUSSIN.

On est quelquefois forcé de négliger ses amis.

MONDOR.

C'est vrai.

GAUSSIN.

Au reste, je ne suis pas exigeante, vous le savez, et je rends grâces au motif qui vous ramène chez moi après deux mois d'absence.

MONDOR, *à part.*

Elle s'en doute.

GAUSSIN.

Qu'avez vous, mon ami? je ne vous trouve pas cet air franc et ouvert que vous avez ordinairement.

MONDOR.

Pardonnez moi, pardonnez moi.

GAUSSIN.

Non, non, non, ce n'est pas certainement la fortune qui vous inquiète.

MONDOR, *à part.*

Nous y voilà.

GAUSSIN.

Je sais que vous faites toujours de grandes affaires.

MONDOR.

Fort peu, tout est en stagnation.

LISETTE.

Cependant, monsieur, les dernières campagnes vous ont produit des bénéfices immenses. Cinq ou six millions je crois.

MONDOR.

Six millions!

Air: *du Petit matelot.*

A cette étrange calomnie
Gardez-vous bien d'ajouter foi,
Voilà toujours comme l'envie
Se plaît à s'armer contre moi;
C'est une fausseté notoire
Sur notre gain que l'on grossit,
Ma chère, il ne faut jamais croire
Que la moitié de ce qu'on dit.

LISETTE.

C'est encore fort honnête.

GAUSSIN.

Quand cela serait, mon ami, personne n'aurait droit de

s'en plaindre, vous faites un si noble emploi de vos richesses.

MONDOR, *à part.*

Voilà l'instant de la crise.

LISETTE.

Les amis de monsieur en auront leur part.

MONDOR, *à part.*

Oh ! la friponne.

LISETTE.

N'est-ce pas M. Mondor.

MONDOR.

Lisette a toujours le petit mot pour rire ; mais à propos de plaisanterie, puis-je vous demander si vous avez rempli un certain billet que je vous ai laissé ?

GAUSSIN.

Un billet en blanc ! je sais ce que vous voulez dire... il est serré précieusement, mais soyez sans inquiétude, j'en ferai usage au premier jour.

MONDOR.

Vous me ferez plaisir, je ne vous cache pas que je songe à quitter les affaires, et je ne voudrais pas laisser ma signature en souffrance.

GAUSSIN.

Entre mes mains elle n'a rien à craindre.

MONDOR.

Je le sais, mais un billet peut s'égarer.

GAUSSIN.

J'ai toujours grand soin de ce qui me vient de mes amis.

MONDOR.

Tandis que nous sommes ensemble, si vous vouliez...

GAUSSIN.

Le remplir.... c'est fait.

MONDOR.

Cela se rencontre au mieux, j'ai précisément sur moi une rentrée de fonds.

GAUSSIN.

Insuffisante à coup sûr, pour en acquitter la valeur.

MONDOR.

Vous me disiez dans l'instant que vous n'étiez pas exigeante.

GAUSSIN.

Air : *De la Romance de Délia.*

Oui, je le suis, et je dois vous le dire,
Un tel aveu vous surprend, je le vois ;
Mais quand on peut avoir ce qu'on désire
Il est permis d'user de tous ses droits.

MONDOR, *en parlant.*

D'accord ; mais il est des bornes.

GAUSSIN.

Tout accepter, quitte à rendre,
Telle est quelquefois ma loi,
Si vous pouviez me comprendre,
Vous penseriez comme moi.

MONDOR, *toujours en parlant.*

Il me semble ; mademoiselle, que la chose est assez intelligible.

GAUSSIN.

Même air.

Ce gage heureux de votre confiance
Est à mes yeux bien touchant et bien doux,
Aussi ma main doit, par reconnaissance,
Y mettre un prix qui soit digne de vous.

(1) MONDOR, *toujours en parlant.*

C'est très-généreux de votre part.

GAUSSIN.

Du seul parti qu'il faut prendre,
Mon cœur me prescrit la loi,
Si vous pouviez me comprendre,
Vous penseriez comme moi.

MONDOR.

Vous ne croyez donc pas que cent mille francs que j'ai dans mon porte-feuille suffisent pour y faire honneur.

GAUSSIN, *riant.*

Cent mille francs, non, mon cher Mondor.

LISETTE.

Certainement, votre signature vaut mieux que cela.

(1) Ces trois phrases de Mondor n'empêchent pas l'air de continuer.

MONDOR, *piqué.*

Air : *Une fille est un oiseau.*

Je vous comprends, c'en est fait,
Pour un instant je vous quitte,
Mais je reviens, et j'acquitte
Ma promesse et mon effet;
A mon sort je me résigne,
De mon nom je serai digne,
Tous les billets que je signe
N'ont jamais eu de protêt;
Mais au moins l'expérience
M'apprendra qu'il faut d'avance
Savoir ce que l'on promet.
Désormais l'expérience, etc. *(Il sort.)*

SCENE VII.

Mlle. GAUSSIN, LISETTE.

GAUSSIN.

Mais, Lisette, conçois-tu le ton et les manières de notre financier.

LISETTE.

Il est vrai qu'on n'est pas plus original.

GAUSSIN.

Je crois vraiment, qu'il a des inquiétudes sur son billet.

LISETTE.

Pis que cela, mademoiselle.

GAUSSIN.

Quoi donc ?

LISETTE.

Il a cessé de vous aimer.

GAUSSIN.

Qui te le fait penser.

LISETTE.

Tout, cet homme gai, jusqu'à la folie, galant jusqu'a la fadeur, amoureux, jusqu'a l'importunité, ne vous a pas adressé le plus léger compliment.

GAUSSIN.

Je ne les aime pas.

LISETTE.

La plus petite douceur.

GAUSSIN.

Qui ne prouve rien.

LISETTE.

Au contraire, monsieur n'a été occupé que de son billet.

GAUSSIN.

J'avoue que son langage m'a paru aujourd'hui fort étrange.

LISETTE.

Si je ne craignais de vous affliger, je vous en dirais bien la raison.

GAUSSIN.

Tu peux parler.

LISETTE.

Il va se marier.

GAUSSIN.

Mondor, se marier.

LISETTE.

Avec une protégée de la marquise.

GAUSSIN.

Qui te l'a dit !

LISETTE.

M. Lanoue.

GAUSSIN.

Propos de coulisse.

LISETTE.

Personne n'en doute.

GAUSSIN.

Si je le croyais...

LISETTE.

Que feriez vous ?

GAUSSIN.

Je me vengerais.

LISETTE.

C'est mon avis.

GAUSSIN.

Oui, mais les moyens.

LISETTE.

Il y en a mille.

GAUSSIN.

Je ne les vois pas.

LISETTE.

Les voici : que pensez-vous de M. Lanoue ?

GAUSSIN.

Beaucoup de bien.

LISETTE.

Et vous le voyez ? . . .

GAUSSIN.

Avec plaisir.

LISETTE.

Eh bien, mademoiselle, il vous adore, couronnez ses vœux, et invitez le financier à la noce.

GAUSSIN.

Cela n'est pas mal imaginé ; mais la vengeance n'est pas assez forte, je puis faire mieux, et je vais y penser sur le champ.

LISETTE.

Si M. Mondor revient, que lui dirai-je ?

GAUSSIN.

Qu'il attende.

LISETTE.

Et à M. Lanoue.

GAUSSIN.

Qu'il peut entrer.

SCENE VIII.

LISETTE, *seule.*

A merveille, tout va bien pour moi, l'on ne m'accusera pas de partialité, j'ai parlé pour tout le monde.

Air : *On se chagrine trop vîte.* (de Florian.)

J'ai double chance pour une,
Et je sais mettre à profit,
Le traitant pour ma fortune
Et l'auteur pour mon esprit.
Puisqu'il faut s'instruire et prendre,
Ah ! qu'on est heureux d'avoir
Deux oreilles pour entendre
Et deux mains pour recevoir.

SCENE IX.

LISETTE, LANOUE.

LISETTE.

Arrivez donc, monsieur, arrivez donc ?

LANOUE.

Rien ne presse pour ce que je dois apprendre.

LISETTE.

J'ai a vous donner.

LA NOUE.

Mon congé.

LISETTE.

La plus heureuse nouvelle. Ma maîtresse était aveugle, elle ne l'est plus, elle était sourde, elle vous écoute, c'est un changement, mais en êtes vous fâché ?

LA NOUE.

Oh ! non, ma chère Lisette, je puis donc espérer.

LISETTE.

Tout.

Air : *Vaudeville de la Fille en loterie.*

Des femmes, connaissez le cœur,
Un rien le dégage ou l'enchaîne,
Long-tems sur le choix d'un vainqueur,
Ma maîtresse fut incertaine ;
Mais puisque vous fixez ses goûts,
Que par vos soins elle est changée,
Nous verrons enfin, grâce à vous,
Une *Coquette corrigée.*

LA NOUE.

Ce sera mon meilleur ouvrage.

LISETTE.

Vous aurez travaillé pour vous.

LA NOUE.

Air : *C'est un charme, c'est un délire.*

Quel doux transport, ce doux aveu m'inspire,
C'est un charme, c'est un délire,
Quel doux transport il m'inspire.
Tiens, prends. *(il lui donne une bague.)*

LISETTE.

Non, non, monsieur.

LA NOUE.

Tu n'es donc pas soubrette.

LISETTE.

Vous donnez, mais d'honneur,
Vous n'êtes pas poète.

LA NOUE.

C'est un charme, c'est un délire.
Quel doux transport il m'inspire.

LISETTE.

Ah ! quel transport, quel délire.

SCENE X.

LANOUE, *seul*, *avec enthousiame.*

La charmante Gaussin est donc enfin sensible à mes vœux? ce retour m'étonne, au point que j'ai peine à concevoir encore l'excès de mon bonheur...mais pourquoi en douterais-je, tout change, c'est la loi commune.

Air : *De la bacarole du vaisseau.*

Le papillon qui bat de l'aile,
De fleurs en fleurs aime à courir,
A l'amour il est infidèle
Et n'est fidèle qu'au plaisir.
Tout change et se renouvelle,
Toujours la nature infidèle
Suit cette aimable loi, qu'il faut suivre comme elle;
Amour sans la constance a bien moins de danger,
Partout sur le bonheur on discute, on raisonne,
La gloire nous le montre et le plaisir le donne.
Il faut changer,
Et voltiger,
Oui, oui, oui.
Le papillon, etc.

Voici Mondor. Les vers que j'ai faits pour lui, acheveront j'espère ce que l'amour a commencé.

SCENE XI.

LANOUE, MONDOR.

MONDOR.

Ah! ah! c'est vous mon cher Lanoue, vous me semblez radieux.

LANOUE.

Il est vrai que j'éprouve un ravissement inexprimable.

MONDOR.

Que ce séjour fait naître sans doute.

LANOUE.

Je l'avoue.

MONDOR.

Aussi je vois que vous ne vous faites pas prier pour y venir.

LANOUE.

Et moins encore pour m'y fixer.

MONDOR.

De la présomption.

LANOUE.

Non, c'est de l'espoir.

MONDOR.

Fondé.

LANOUE.

Je le crois.

Air : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Jamais mon triomphe ne tarde,
Pour plaire exprès je suis formé,
Je pars, j'arrive, je regarde,
Je dis j'aime et je suis aimé.

MONDOR.

Fort bien, vous prenez votre revanche.

LANOUE.

Non, je profite de vos leçons.

MONDOR.

Ainsi vous croyez être préféré.

LANOUE.

Sans doute, et grâce à vous, vous m'avez cédé la place; votre défiance a blessé l'aimable Gaussin, sa colère contre vous a augmenté son goût pour moi, et vous m'avez servi sans le vouloir. Vous êtes un rival charmant.

MONDOR.

Mais voilà un bien prompt retour.

LANOUE.

Tant mieux, cela évite la monotonie, il n'y a qu'un pas du bien au mal, du mal au bien, il faut savoir jouir de l'un et souffrir l'autre.

MONDOR.

C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

LANOUE.

Oh! je me souviens d'avoir lû Montaigne.

Air : *de Marianne.*

Sur le grand chemin de la vie,
Chacun de nous est voyageur,
L'aspect des sites qui varie
Est tour à tour triste et flatteur.
Riants guérets,
Sombres forêts,
Aride plage,
Et charmant paysage,
Déserts affreux,
Côteaux heureux,
Moi je vois tout,
Et tout est de mon goût ;
Jettant des fleurs sur mon passage,
De mes destins suivant le cours,
Par les arts et par les amours
J'embellis le voyage.

MONDOR.

De la philosophie.

LANOUE.

C'est elle qui fait les bons poètes.

MONDOR.

Les bons poètes, font les bons vers. Ou sont les miens.

LANOUE.

Vous conviendrez que je suis exact, les voici.

MONDOR.

On n'est pas plus aimable, vous êtes vous souvenu de mes intentions.

LANOUE.

Je crois les avoir remplies.

MONDOR.

Air : *Vaud. de Folie et Raison.*

Donnez, je veux les lire.

LANOUE.

(haut.) Lisez et jugez moi ;
(à part.) Voyons, que va-t-il dire,
Il est content, je croi.

MONDOR, *à part.*

Contre moi, c'est une épigramme.

LANOUE.

Comment trouvez-vous les vers.

MONDOR.

Bien.
Pour toucher le cœur d'une femme,
Vous avez pris le bon moyen.

Ensemble.

LANOUE.

Je puis en assurance
L'attaquer aujourd'hui,
Le trait que je lui lance
Ne va pas jusqu'à lui.

MONDOR.

Il croit en assurance
M'attaquer aujourd'hui,
Mais le trait qu'il me lance
Va retomber sur lui.

LANOUE.

Ainsi vous approuvez le style?

MONDOR.

Oui; d'honneur, chaque vers me plait.

LANOUE.

Ils ont un tour assez facile.

MONDOR.

J'en conviens, le tour est parfait.

Ensemble.

LANOUE.

Je puis, etc.

MONDOR.

Il croit, etc.

MONDOR.

Mais voici mademoiselle Gaussin.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mlle. GAUSSIN.

GAUSSIN.

Bonjour, mon cher Lanoue. (*à Mondor.*) Déjà revenu, Monsieur. (*à Lanoue.*) Mon ami, ne vous ai-je pas fait attendre?

LANOUE.

Quand on doit vous voir, on attend toujours trop.

MONDOR.

C'est ce que j'allais dire.

LA NOUE

Je vous apporte le répertoire de la semaine.

GAUSSIN.

Les spectacles sont-ils bons. (*elle lit.*) Mardi, Zaïre, jeudi, la Métromanie, et samedi, le Méchant.

LA NOUE.

Si nous n'avons pas de monde !

GAUSSIN.

Et la Coquette corrigée.

LA NOUE.

Je la corrige.

GAUSSIN.

Au moment d'être joué, on devient plus sévère.

LA NOUE.

On a raison.

Air : *Si Dorilas.*

Il faut que du plan et du style
Tous les défauts soient effacés,
Le parterre est plus difficile,
Quand l'auteur ne l'est pas assez ;
Par fois un succès éphémère
Couronne un ouvrage impromptu,
Mais le public ne revoit guère
Ce que l'auteur n'a pas revu.

GAUSSIN.

Je vois que vous n'aimez pas à parler de vous.

LA NOUE.

Toujours aimable.

GAUSSIN.

Toujours vraie. Mon ami, voir vos ouvrages, c'est les applaudir, et vous connaître, c'est vous aimer.

LA NOUE.

J'avais besoin d'entendre un si touchant aveu.

MONDOR, *à part.*

Il est flatteur pour moi.

GAUSSIN.

Doucement, n'y donnez pas une interprétation trop étendue.

LA NOUE.

Eh quoi ! seriez-vous donc toujours...

GAUSSIN.

Ennemie de l'amour ! non, mais je le crains:

Air : *Vaudeville de Pellegrin.*

C'est un enfant qu'on a gâté,
Il devient traître par malice,
Inconstant par légèreté
Et séducteur par artifice ;
Le connaître, hélas ! trop souvent
C'est se préparer des allarmes,
Ne sait-on pas qu'un jeu d'enfant
Doit toujours finir par des larmes

MONDOR.

Pardon, si j'interromps un entretien aussi intéressant.

GAUSSIN, *à part.*

Il est piqué.

MONDOR.

Avez-vous eu la bonté de chercher mon billet ?

LANOUE.

Ah ! M. Mondor, est-ce là le moment de parler d'affaire.

MONDOR.

M. Lanoue, vous songez aux vôtres, et moi, je pense aux miennes.

GAUSSIN.

Vous êtes donc bien pressé.

MONDOR.

Non, mais...

GAUSSIN.

Mais vous le voulez tout de suite ; je conçois votre impatience, chaque instant de retard est un larcin que je fais à l'objet de vos amours.

MONDOR.

Comment, mademoisellle, est-ce qu'on vous a dit...

GAUSSIN.

Que vous vous mariez, oui, mon ami, c'est Lanoue qui m'en a donné la nouvelle.

MONDOR, *à part.*

Le traître, il me le paiera, et je vais faire usage de ses vers contre lui-même.

GAUSSIN.

Mais auparavant, il faut que j'acquitte votre billet, et je vais le chercher.

MONDOR.

Par la même occasion si vous vouliez répondre à ces vers.

GAUSSIN.

Vous faites des vers.

MONDOR.

Ils ne sont pas de moi.

GAUSSIN.

On vous a fait parler.

MONDOR.

Ils ne sont pas pour moi.

LANOUE.

Que veut dire...

MONDOR.

Lisez.

GAUSSIN, *regardant Lanoue.*

Volontiers... Ah! je reconnais l'écriture.

LANOUE.

Permettez.

GAUSSIN.

Ils doivent être charmans.

MONDOR, *à part.*

Il enrage.

LANOUE, *à part.*

La vengeance est gaie.

GAUSSIN, *lisant.*

Lisons.

MONDOR.

C'est un couplet.

GAUSSIN.

Je vais le chanter.

Air : *Vaudeville de Musard.*

Je suis fixé, grâce à vos charmes,
Par deux sentimens, tour à tour
A l'amitié je rends les armes,
Je cède à l'attrait de l'amour;
Des deux sentimens que je cite,
Je n'exige que la moitié,
Car franchement pour mon mérite
C'est encor trop de l'amitié.

Il est bien modeste.

LANOUE.

Mais je voudrais.

GAUSSIN.

La réponse... Tout à l'heure, M. Mondor en attend une aussi.

Air : *De Gessner.*

Un moment, point d'impatience;
Tous les deux croyez moi d'avance,
A profit je mettrai l'absence,
Et tous deux
Vous serez heureux.

LANOUE.

Mais du moins vous devez m'entendre.

GAUSSIN.

Oui, sans plus attendre,
Je vais vous apprendre
Le vœu de mon cœur,
Je pourrais le dire,
Mais je dois l'écrire,
Vous êtes auteur.

GAUSSIN.

Ainsi donc, point d'impatience,
Tous les deux, croyez moi d'avance,
A profit je mettrai l'absence,
Et tous deux
Vous serez heureux.

LANOUE, MONDOR.

Pour calmer mon impatience,
Je voudrais deviner d'avance,
Et savoir tout ce qu'elle pense
Sur nous deux
Et sur nos aveux.

MONDOR.

Sur mon billet...

GAUSSIN.

Soyez tranquille,
Ce billet utile,
Orné de mon style,
Vous sera remis;
Mais quoique je fasse,
Il faut avec grâce
En payer le prix.

GAUSSIN.

Ainsi donc, etc.

LANOUE, MONDOR.

Pour calmer, etc.

SCENE XIII.

LANOUE, MONDOR.

MONDOR.

Eh bien, mon cher Lanoue.

LANOUE.

Eh bien, monsieur.

Air : *D'une abeille toujours chérie.*

J'aime assez la plaisanterie
Qui fait naître ce quiproquo,
C'est un moyen de comédie
Qui me paraît assez nouveau.

MONDOR.

Pour vos vers de cette manière
Tout devient égal entre nous,
Pour moi vous daignâtes les faire,
Je viens de les offrir pour vous.

LANOUE.

Très-bien.

Air : *Dans ce salon.*

D'honneur, le tour est excellent,
Loin de m'en plaindre je l'admire,
Mais sur certain billet en blanc
A mon tour je pourrais bien rire ;
En fait de billets, j'en convien,
Nous avons eu tort l'un et l'autre,
Mais je n'ai pas signé le mien
Et vous avez signé le vôtre.

MONDOR.

Encore, continuez.

LANOUE.

Pourquoi pas.

MONDOR.

Vous êtes bien gai.

LANOUE.

Il y a des choses si plaisantes.

MONDOR.

Et des hommes qui le sont si peu.

LANOUE.

Quoi ! vous seriez piqué ?

MONDOR.

Moi, pas du tout.

LANOUE.

Vous en avez l'air.

MONDOR.

Il est trompeur.

LANOUE.

Vous seriez bien agréablement surpris, si, au lieu d'une lettre de change que vous attendez, on allait vous présenter un promesse de mariagé en bonne forme.

MONDOR.

Je ne le crois pas.

LANOUE.

Que sait-on.

MONDOR.

Avec un rival comme vous.

Air : *Ballets des Pierrots.*

Près d'une femme enchanteresse
Vous êtes vraiment dangereux,
Près d'elle vous pouvez sans cesse
Jouer les rôles d'*amoureux.*

LANOUE.

Ce sont là des moyens frivoles;
Manteau, valet, jeune premier,
Moi je donnerais tous mes rôles
Pour un emploi de *financier.*

MONDOR.

Enfin, nous verrons.

LANOUE.

J'oserais presque parier pour vous, et je voudrais perdre.

MONDOR.

Je le crois, il faut attendre.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE, Mlle GAUSSIN.

LISETTE.

Vous n'attendrez pas long-tems, car voici ma maîtresse.

GAUSSIN.

Pardon, messieurs, mon cher Mondor, j'ai eu toutes les peines du monde a trouver votre billet, je l'avais si bien serré... mais enfin...

MONDOR.

Vous l'avez et je vais connaître...

GAUSSIN.

Un moment, les muses, avant tout...

Air : *C'est du bien que l'on en dit.*

Vos vers plaisent à tous les goûts,
Comme l'auteur chacun les aime,
Les miens seraient dignes de vous
Si vous les aviez faits vous-même;
Mais aulieu de juger l'esprit,
Jugez ce que le cœur m'inspire,
Ne voyez pas ce que j'ai dit,
Voyez ce que j'ai voulu dire. *(elle lui remet un papier.)*

LANOUE.

Vous n'avez rien a craindre. (*lisant.*)

Serment d'amour est trop vite oublié,
Ce dieu fait en mourant naître l'indifférence,
Et je préfère l'amitié
Qui ne connaît pas l'inconstance.

Votre amitié vaut mieux que l'amour d'une autre.

GAUSSIN.

Mondor, c'est à votre tour.

MONDOR, *prenant son porte-feuille.*

Je suis à vos ordres.

GAUSSIN.

Un moment, avant de compter, sachez ce que je vous demande.

MONDOR.

Comme elle me regarde.

GAUSSIN, *lui montrant un billet plié.*

Un moment, vous reconnaissez bien votre signature..

MONDOR.

Parfaitement.

GAUSSIN.

Lisez.

LISETTE.

Il se fait bien prier.

MONDOR.

Allons.

Air: *de l'Opéra-comique.*

Du plus solemnel des billets,
Ma parole est la garantie,
Très-librement moi je promets...

LISETTE.

Allons, monsieur, courage

MONDOR, *stupéfait.*

D'aimer Gaussin toute ma vie.

GAUSSIN.

Oui, c'est là mon vœu le plus doux,
Songez que la dette est valable,
Vivez long-tems et puissiez vous
N'être pas insolvable.

MONDOR.

Femme charmante.

Air: *Bouton de rose.*

Toute la vie,
Ce serment comblera mes vœux.

LANOUE.

Ah! ne craignez pas qu'il l'oublie,
Car c'est promettre d'être heureux
Toute la vie.

MONDOR.

Mais comment vous témoigner...

GAUSSIN.

Je ne vous conçois pas, ce trait n'est-il pas tout naturel?

LANOUE.

Oui, de votre part, puisqu'il est charmant.

GAUSSIN.

Mondor avait conçu quelques inquiétudes, j'ai voulu le punir et lui montrer comment les femmes se vengent.

LISETTE.

Ma foi, j'avoue qu'à votre place, je me serais vengée autrement.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaudeville du Panorama.*

MONDOR.

Je voulais former une chaîne,
Mais l'hymen est, malgré nos vœux,
Une loterie incertaine
Où les perdans sont très-nombreux;
Me bornant au choix d'une amie,
Mon cœur gagne à ce qu'il promet,
Et sans mettre à la loterie
J'ai rencontré le bon *billet*.

LISETTE.

L'amour avec l'hymen, son frère,
Est en guerre depuis long-tems,
Tous deux ils ont des frais à faire,
Mais tous deux ils sont différens;
L'hymen borné dans sa dépense,
Trop souvent s'expose au protêt,
Et sans attendre l'échéance
L'amour acquitte le *billet*.

LA NOUE.

La poésie et la finance,
Ensemble ont très-peu de rapport;
Mais malgré cette différence,
Sur deux points elles sont d'accord.
Le financier et le poète,
Tous deux calculent leurs effets,
Et leur réussite est complette,
Quand ils placent bien leurs *billets*.

GAUSSIN, *au public.*

Pour qu'un auteur soit jugé digne
D'obtenir un succès constant,
Il faut que votre main lui signe
Un billet payable comptant;
A nous en ravir l'espérance
Déja plus d'un censeur est prêt,
Ah! daignez charger l'espérance
D'acquitter pour vous le *billet*.

FIN.

Chazet, Andre René Polydore Alissande

DUBELLOY,

OU

LES TEMPLIERS,

VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR MM. CHAZET ET LAFORTELLE.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le premier fructidor an XIII. (1805.)

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

AN XIV. (1806.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUBELLOY.	M. *Lenoble.*
ÉMILIE DE St-PIERRE.	Mme. *Hervey.*
PIRON	M. *Hyppolite.*
DESPAGES, libraire.	M. *Edouard.*
UN PROCUREUR.	M. *Carle.*
Un Colporteur.	

La scène est chez Dubelloy, à Paris.

DUBELLOY,

OU

LES TEMPLIERS.

SCENE PREMIERE.

DUBELLOY, *seul.*

Depuis un an, quel changement dans ma position ! je fais jouer le siège de Calais, j'obtiens un succès qui tient de l'enthousiasme ; je me rends à Calais, j'y reçois l'accueil le plus flatteur. Les femmes ! oh ! combien j'ai été sensible à leurs éloges délicats! il en est une surtout... Emilie de St-Pierre, illustre descendante des maires de Calais. Je me souviens de cette fête brillante où l'on daigna me couronner.

Air : *De l'Opéra-Comique.*

En m'offrant le laurier vainqueur,
Emilie a fait ma conquête,
Et ses yeux embrâsaient mon cœur
Lorsque ses mains ornaient ma tête.
Par l'amour je fus enchaîné,
Ce dieu que jamais on ne brave,
De celle qui m'a couronné,
Voulut me rendre esclave.

L'honneur me défend d'y penser, mais l'hymen t'engage à un autre. De retour à Paris, ma santé s'altère, un de mes amis ne peut acquitter un engagement sacré, je réponds pour lui, mes ressources s'épuisent, et me voilà à peine rétabli, sans fortune, et séparé de la personne qui m'intéresse le plus au monde... Plus ma position est cruelle, plus il me faut de courage. C'est ce que me répète sans cesse Piron, mon voisin et mon ami... Le voilà.

SCENE II.

DUBELLOY, PIRON.

PIRON.

Bon jour, mon cher Dubelloy.

DUBELLOY.

Toujours gai.

PIRON.

Et toi toujours triste.

Air : *C'est ce qui me désole.*

L'homme dont l'œil est exercé,
Dit en voyant ton air sensé,
Voilà la tragédie;
Et puis il dit en me voyant,
Toujours content, toujours riant,
Voilà la parodie.

DUBELLOY.

Tu joues le plus beau rôle.

PIRON.

C'est pour cela que je le garde.

DUBELLOY.

Tu as raison.

PIRON.

Mais de quoi te plains-tu ?

Air : *Dans ce salon.*

Par toi des sujets les plus beaux,
Melpomène a fait la conquête,
Et le laurier de tes héros
A trois fois ombragé ta tête;
En éveillant le spectateur,
Tes succès éveillent l'envie;
Enfin, pour comble de bonheur,
Tu n'es pas de l'académie.

DUBELLOY.

J'espère bien en être.

PIRON.

Tu veux déjà les invalides, prends garde à toi, nous nous brouillerons.

DUBELLOY.

Mais dis-moi donc ton secret pour être heureux.

PIRON.

Il est tout simple.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Crois-moi, la méthode est bonne,
Je brave les sots railleurs,
Et du printems pour l'automne,
J'ai conservé quelques fleurs;
A l'esprit, à la folie,
Je consacre mes instans,
Et pour que le tems m'oublie,
Je sais oublier le tems.

Sous tes drapeaux je veux vivre,
Bacchus, je dois y rester,
C'est lorsque ton jus m'enivre
Que j'apprends à mieux compter.
Bien des femmes étonnées,
Au calcul ne perdent pas,
Car j'ai moitié moins d'années,
Elles moitié plus d'appas.

DUBELLOY.

C'est la bonne philosophie.

PIRON.

C'est la mienne... Quand je vois venir le chagrin, je le fuis.

DUBELLOY.

Oui, mais il peut t'atteindre.

PIRON.

Jamais, je vais plus vite que lui... Je change de place, je voyage, je vais partout; avant-hier, j'étais à Amiens.... A propos, j'ai trouvé dans la diligence quelqu'un avec qui j'ai beaucoup parlé de toi.

DUBELLOY.

De moi!

PIRON.

Oui, quelqu'un qui desire même beaucoup te voir, je lui ai promis de te le présenter ce soir.

DUBELLOY.

Tu piques ma curiosité.

PIRON.

Air : *Si Pauline.*

L'esprit, la bonté, la richesse,
De la nature il reçut tout,
A ces dons il joint la jeunesse,
Le bon ton, la grâce et le goût.

DUBELLOY.

Tu m'en dis pour mieux me séduire,
Trop de moitié, par amitié.

PIRON.

Dis donc que de ce qu'on peut dire
Je ne t'ai pas dit la moitié.

DUBELLOY.

Puis-je savoir son nom, son état ?

PIRON.

Non, je veux te ménager une surprise, moyen d'auteur, si tu veux, mais enfin je ne puis t'en dire plus.

DUBELLOY.

J'attendrai donc.

SCENE III.

PIRON, DESPAGES, DUBELLOY.

DESPAGES, *à Dubelloy.*

Monsieur, je vous salue, j'ai appris votre convalescence avec bien du plaisir.

PIRON.

Et c'est M. Despages, libraire du théâtre Français.

DESPAGES.

Et le vôtre, M. Piron ! oh ! l'heureux tems où ces messieurs travaillaient pour moi.

PIRON, *à Dubelloy.*

Bon, et nous qui croyons travailler pour la postérité.

DESPAGES.

Air : *J'ai vu partout.*

Grâces à la Métromanie,
Et grâce au siège de Calais,
Mon sort était digne d'envie,
Chacun endossait mes effets.

Chers à Thalie, à Melpomène,
Ces deux ouvrages là, je crois,
Resteront long-tems sur la scène,
Mais ne restaient jamais chez moi.

PIRON.

En fait de littérature M. Despages entend le commerce.

DESPAGES.

Il tombe, et je m'en apperçois tous les jours.

Même air.

Pour bien débiter un ouvrage,
Je ne fais pas ce que je dois,
Au bas de la première page,
J'imprime qu'il se vend chez moi;
C'est une faute, je l'éprouve,
On achete si rarement,
Qu'on devrait mettre qu'il se trouve
Aulieu de mettre qu'il se vend.

DUBELLOY.

On m'a dit pourtant que M. Boissy vous protégeait.

DESPAGES.

J'espère qu'il me fera nommer imprimeur de l'Académie.

PIRON.

Encore un de ruiné !

DUBELLOY.

Mais tu te moques toujours de l'Académie, et pourtant tu y vas.

PIRON.

Pour continuer, par exemple, aujourd'hui on reçoit quelqu'un, veux-tu que je te dise les deux discours, je les sais déjà ?

DUBELLOY.

Sont-ils bien longs ?

PIRON.

Non, et c'est tout leur mérite, le récipiendaire dira, je vous remercie, le président dira, il n'y a pas de quoi, et tout sera dit.

DUBELLOY.

Toujours malin !

PIRON.

Adieu, je reviendrai te voir après la séance académique.

DUBELLOY.

Mais attends donc, tu dineras avec nous.

PIRON.

Non, je te remercie, qui dort dîne. (*il sort.*)

SCENE IV.

DESPAGES, DUBELLOY.

DESPAGES.

Je suis bien aise que M. Piron nous laisse.

DUBELLOY.

Vous avez donc à me parler.

DESPAGES.

Oui, monsieur, pour votre intérêt... et pour le mien.

DUBELLOY.

Expliquez-vous.

DESPAGES.

Je cherchais un auteur habile et je me suis arrêté à votre porte.

DUBELLOY.

C'est flatteur.

DESPAGES.

Au nom de votre gloire et de mon profit, faites-nous donc quelque chef-d'œuvre qui vous immortalise et m'enrichisse.

DUBELLOY.

Vous demandez un chef-d'œuvre ?

DESPAGES.

Tout semblable à ceux que vous avez déjà faits.

Air : *Des Visitandines.*

Du sombre époux de Gabrielle,
Des lauriers couvrent le poignard,
Une foule toujours nouvelle,
Admire Gaston et Bayard,
Et le public opiniâtre,
A s'arracher tous vos billets,
Pour voir le siége de Calais,
A fait le siége du théâtre.

DUBELLOY.

Ah ! vous me rappelez des jours bien heureux.

DESPAGES.

Il ne tient qu'à vous de les renouveller.

DUBELLOY.

Par quel moyen ?

DESPAGES.

Je vais vous l'enseigner.

DUBELLOY.

J'écoute.

DESPAGES.

Quoique libraire je lis quelquefois.

DUBELLOY.

Eh ! bien.

DESPAGES.

J'ai fait une découverte étonnante.

DUBELLOY.

D'une emplette à faire.

DESPAGES.

D'une tragédie à composer.

DUBELLOY.

Quoi ! vous voulez ?...

DESPAGES.

J'avais bien envie de la faire moi-même.

DUBELLOY.

Qui vous en empêche ?

DESPAGES.

Une bagatelle ; d'abord, je ne fais pas de vers.

DUBELLOY.

Faible obstacle.

DESPAGES.

C'est un sujet national.

DUBELLOY.

Quelque trait sublime ?

DESPAGES.

Un procès criminel.

DUBELLOY.

Ah ! ah ! pris dans les causes célèbres.

DESPAGES.

Et très-célèbres.

Air : *Du petit Matelot.*

Portant la haire et la cuirasse,
Figurez-vous que mes héros,
Des vrais soldats avaient l'audace
Et la ferveur des vrais dévôts,
Il sera très-neuf sur la scène
De voir tous ces moines guerriers.

DUBELLOY.

Dans le temple de Melpomène?

DESPAGES.

Et oui, ce sont les Templiers.

DUBELLOY

Les Templiers! eh! mais, ce sujet...

DESPAGES.

Vous sourit.

DUBELLOY.

J'aurai besoin de renseignemens.

DESPAGES.

J'ai pourvu à tout. Holà! (*Un crocheteur entre chargé de livres.*)

DUBELLOY.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DESPAGES.

Des livres dont vous aurez besoin; ces quatre volumes de Damiel vous prouveront que vous devez lire ces vingt volumes de Rapin-Thoiras; ces huit in-folio de l'Histoire Ecclésiastique, vous fourniront trois ou quatre idées; et ces Mémoires du tems vous mettront au fait des arrêts, bulles, témoignages, preuves, actes d'accusations, condamnation, mort, plaidoyers pour et contre, opinions contradictoires des historiens.

DUBELLOY.

Que de volumes!

DESPAGES.

Oh! je m'engage à vous fournir tous ceux qui vous manquent. Allons, lisez, méditez, travaillez! génie patriotique de Dubelloy, réveille-toi!

Air : *D'Alcibiade.*

Lorsque vous avez réussi,
Notre gloire devient commune,
Car moi je fais fortune aussi,
Quand vos ouvrages font fortune.
Travaillez, et pour mon bonheur,
De Paris, de la France entière,
Vous serez le premier auteur,
Je serai le premier libraire.

(*il sort.*)

SCENE V.

DUBELLOY, *seul.*

Le drôle d'homme dans le commerce des Muses, il ne voit que le sien ; n'importe, me voilà seul, livrons-nous donc au travail, puisque ma gloire, mon intérêt, et mon libraire m'y engagent.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Pour avoir un succès certain,
Dans quel genre pourrais-je écrire ?
Est-ce sur un sujet Romain
Que je dois essayer ma lyre ?
Ce genre plaît, je le sens bien,
Il faut donc que je m'y hasarde,
(*il regarde le buste de Corneille.*)
Arrêtons-nous, ne faisons rien ;
Corneille est là qui me regarde.

Second couplet.

Des Grecs je puis peindre les mœurs,
Je puis, pour la foule attendrie,
Tracer les illustres malheurs
De la plaintive Iphigénie.
Oui, ce genre est plutôt le mien,
Et de m'y livrer il me tarde.....
(*il regarde le buste de Racine.*)
Arrêtons-nous, n'en faisons rien,
Racine est là qui me regarde.

Mon véritable genre est le genre national. D'abord, les Annales françaises me présentent les héroïnes de Beauvais,

ce trait historique m'a toujours plu, c'est la bravoure unie à la beauté! Mais le sujet que me propose ce libraire, en l'examinant bien...

Un sot quelquefois ouvre un avis important.

Réfléchissons en attendant la visite que Piron m'a promise.

SCENE VI.

PIRON, ÉMILIE, DUBELLOY.

PIRON.

Mon ami, tu vois que j'ai été exact.

DUBELLOY.

Que vois-je ! Émilie de St-Pierre !

ÉMILIE, *à Piron.*

Il m'a reconnue !

DUBELLOY.

Vous à Paris !

PIRON.

Un procès y a conduit madame, je te l'avais dis.

DUBELLOY.

Tu m'avais annoncé un savant.

PIRON.

T'avais-je trompé ?

Air : *Des fleurettes.*

De nos savans de France
Voici le plus parfait,
Puisqu'aucune science
N'a pour lui de secret ;
Il sait tout, la preuve en est claire,
Tu dois partager mon goût,
Vraiment ne sait-on pas tout,
Quand on sait plaire?

DUBELLOY.

C'est donc là le compagnon de voyage ?...

PIRON.

Précisément.

DUBELLOY.

Combien j'aurais envié ton sort.

Air nouveau de M. Docke.

Oui, toujours une femme ajoute
Au doux plaisir de voyager,
Et jamais de l'ennui de la route
On ne doit craindre le danger;
Un double bonheur se prépare,
Près d'une femme il est toujours certain,
On est heureux quand on fait son chemin,
Et plus heureux quand on s'égare.

ÉMILIE.

Mon enthousiasme pour vos talents, mon intérêt pour votre position, voilà ce qui m'amène ici sous les auspices de M. Piron.

DUBELLOY.

C'est l'amitié qui conduit les grâces.

PIRON.

Il a de l'esprit.

ÉMILIE.

Sans cela serait-il votre ami ?

PIRON.

Vous avez de moi une opinion.

ÉMILIE.

Que vous mérites.

Air : *D'une abeille toujours chérie.*

Oui, j'admire votre génie,
J'aime et je ne m'en défends pas,
J'aime votre Métromanie,
J'aime jusqu'à vos Fils ingrats,
Oui, pour fixer tous les suffrages
Vous avez un droit absolu.

PIRON.

Vous aimez donc tous mes ouvrages ?

ÉMILIE.

Un moment, je n'ai past out lu.

PIRON, *à part.*

Et vous avez peut-être bien fait. (*haut.*) Il est un ouvrage de toi dont madame fait un cas particulier.

ÉMILIE.

Vous allez me trahir.

PIRON.

Je me tais. Encore ce diable de libraire.

SCENE VII.

EMILIE, PIRON, DUBELLOY, DESPAGES.

DESPAGES, *apportant l'histoire de France.*

Ouf !

DUBELLOY.

Que m'apportez-vous-là ?

PIRON.

Une bibliothèque.

DESPAGES.

L'histoire de France de l'abbé Vély. (*Bas à Dubelloy.*) C'est un petit supplément, encore quatre idées.

PIRON.

C'est un livre plein de vérités ; mais pourquoi tant de volumes ?

DUBELLOY.

Pour m'engager à y puiser des matériaux, M. Despages veut que je fasse un travail.

DESPAGES.

Oui, M. Piron, on peut vous mettre du secret. J'ai commandé à monsieur, qu'est-ce que je dis donc ? j'ai prié monsieur de faire une tragédie, attendu que le travail et moi, pouvons seuls le tirer de l'embarras cruel où il se trouve.

ÉMILIE, *à part.*

Qu'entends-je ! si je pouvais saisir cette occasion d'acquitter ma famille.

PIRON.

Que n'ai-je encore l'habit que j'engageai pour Landel !

DESPAGES.

Il touche à l'indigence, mais en travaillant.

ÉMILIE.

L'indigence, l'auteur de tant d'ouvrages, tout délai lui serait nuisible. Je dois me rendre chez mon juge.

Air : *De la Monaco.*

Pour une affaire,
Un seul moment
Ma présence est très-nécessaire,
Je reviendrai très-promptement
Attendre ici l'évènement.

PIRON.

Oui, vous devez gagner, sans doute,
Le succès comblera vos vœux,
Si la justice n'y voit goutte,
Messieurs les juges ont des yeux.

TOUS.

Pour une affaire,
Un seul moment
Sa présence est très-nécessaire,
Elle reviendra promptement
Attendre ici l'événement.

PIRON.

Jaloux de vous prouver mon zèle,
Au palais, moi, je vais aussi.

ÉMILIE.

Ailleurs la justice m'appelle,
L'amitié nous retient ici.

(*Reprise générale.*)

SCENE VIII.

PIRON, DESPAGES, DUBELLOY.

DUBELLOY.

Sa présence m'a fait un bien... J'ai maintenant des forces pour travailler.

PIRON.

Eh bien, Dubelloy, c'est donc une tragédie nationale que tu vas faire.

DUBELLOY.

Oui, nationale !... Pourquoi ne puiserai-je pas mes sujets dans l'histoire de France? on aime à voir revivre ses pères, à se croire pour quelques momens contemporains de ses aïeux. Et comment le public curieux de connaître ce qu'on fait Agamemnon ou César, ne le serait-il pas aussi de voir représenter les vertus de Guillaume, ou les hauts faits de Charlemagne?

PIRON.

Comme tu prends feu à ces noms !

DUBELLOY.

Blâmerais-tu mon enthousiasme?

PIRON.

Je le partage.

DESPAGES.

Et vous avez raison.

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Dans la Grèce, à Rome, en Espagne,
Aulieu de chercher des héros,
De Guillaume et de Charlemagne
On peut nous peindre les travaux;
Je soutiens, dut-on me combattre,
Que pour des poèmes parfaits,
Ou pour des pièces de théâtre,
Ces rois sont d'excellens sujets.

DUBELLOY.

Voltaire a fait la Henriade.

PIRON, *à Despages.*

La Henriade est-elle bonne?

DESPAGES.

Elle a eu dix éditions.

DUBELLOY.

Il a fait Adélaïde du Guesclin.

DESPAGES.

Sûrement.

PIRON.

Oh ! Oh !

DUBELLOY.

Air : *C'est un sorcier.*

Je sais fort bien qu'on la critique,
Mais elle a, malgré les censeurs,
L'intérêt pour panégérique,
Et nos larmes pour défenseurs.
Quand l'action paraît trop vuide,
Un nouvel incident survient,
L'adresse la soutient,
On y vient,
On applaudit Adélaïde,
On aime Vendôme et Couci.

PIRON.

Coussi, coussi.

Succès emporté à coups de canon. Racine n'a point traité de sujets nationaux.

DESPAGES.

En en traitant, monsieur ira plus loin que lui.

DUBELLOY.

Plus loin que Racine.

Air : *Cacher la femme sous des roses.*

O mon maître, quand je te nomme,
Je me sens rempli d'un beau feu ;
Le goût compte plus d'un grand homme,
Mais il t'honore comme un dieu.
Melpomène pleure sans cesse
Tes talens qui la font briller ;
On peut suspendre sa tristesse,
On ne saurait la consoler.

DESPAGES.

Sakespear et les poètes anglais ont puisé presque tous leurs sujets dans les annales de leur pays.

PIRON.

Ah ! qu'est-ce que vous dites-là?

Air : *Aimé de la belle Ninon.*

De Schespear, pouvez-vous citer
Les fables, les plans romanesques?
Jamais il n'a su respecter
Le goût dans ses drames burlesques;
Mêlant le comique à l'horreur,
Près d'un héros plein de noblesse,
Il vient placer un fossoyeur
Exprès pour enterrer la pièce.

DUBELLOY.

Ce n'est pas chez eux que j'irai chercher un plan de tragédie.

PIRON.

Mais parmi les sujets nationaux, lequel as-tu choisi ?

DUBELLOY.

Je ne veux pas te le dire, tu en rirais.

PIRON.

Au tant rire avant qu'après.

DESPAGES, *bas à Dubelloy.*

Ne lui dites pas, M. Dubelloy, il n'en est pas digne.

Dubelloy.

DUBELLOY.

N'importe, je veux connaître ton opinion, je prends pour sujet...

PIRON.

Quoi !

DUBELLOY.

Les Templiers..

DESPAGES.

Oh ! l'admirable sujet!

PIRON.

Pour un vaudeville !

DUBELLOY.

Toujours badin, mon cher Piron.

PIRON.

Non, vraiment, tu vas voir leur rapport avec lui.

Air : *Eh ! voilà la vie.*

Au banquet aimable,
Courir le premier,
Et toujours de table
Sortir le dernier,
Voilà bien la vie,
La vie,
Suivie,
Voilà bien la vie
De tout bon Templier.

Second couplet.

Puisque l'on dit boire
Comme un Templier,
Ce mot me fait croire,
Comme au monde entier,
Que c'était la vie,
La vie,
Suivie,
Que c'était la vie
De tout bon Templier.

DUBELLOY.

Rien de plus tragique.

PIRON.

Rien de plus plaisant!

DUBELLOY.

Air : *De l'Opéra-comique.*

Chacun d'eux est un bon soldat.

PIRON.

Chacun d'eux un convive aimable.

DUBELLOY.

Je les fais marcher au combat.

PIRON.

Moi je les fais asseoir à table.

DUBELLOY.

Je saurai les faire parler.

PIRON.

Moi je saurai les faire vivre.

DUBELLOY.

A la fin je les fait brûler.

PIRON.

Et moi je les enivre.

DESPAGES.

Monsieur, les Templiers sont honorés, ils doivent l'être ainsi que le poëme qui les célébrera.

PIRON.

Monsieur Despages descend peut-être des Templiers? Oh! non, M. Despages est libraire, et j'oublie que les Templiers ne savaient pas lire.

DESPAGES.

On peut ne pas savoir lire et être très-innocent.

PIRON.

Et même libraire, n'est-ce pas?

DUBELLOY.

Je vois dans tout cela, un point d'histoire très-contesté, de grands caractères, une action héroïque, un magnifique dénouement!

PIRON.

Veux-tu que je te prédise tout ce qui arrivera. D'abord, comme tu viendras après cinq ou six tragédies tombées, on préviendra le public en ta faveur, et il n'y aura point de cabale, c'est un grand point; puis ta pièce attirera un grand concours de spectateurs, puis peu-à-peu la critique l'examinera, et un beau jour on s'écrira que tu as fait du théâtre un juri criminel, que tu as quatre premiers actes et un cinquième; enfin que tu as conjugué le verbe mourir, je meurs, tu meurs, il meurt; nous mourrons, vous mourrez, ils meurent.

DUBELLOY.

Tu m'effraies; mais ce qui me rassure pour les défauts de ma pièce, ce sont les acteurs.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Pour Connétable j'ai choisi
Un acteur que chacun estime,
Un autre également chéri
Dans Marigny sera sublime.
Par un débit pur, noble et vrai,
Le roi se fera reconnaître,
Enfin, pour mon Jacques Molay,
Je suis sûr d'avoir un grand maître.

DESPAGES.

Qu'il laisse venir les critiques, il ne sera pas en peine de leur répondre.

PIRON.

Comment !

DESPAGES.

Par le succès de sa pièce.

Air : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Ne fut-elle pas des meilleures,
Ce sujet est noble et hardi,
Au théâtre on vient à six heures,
Pour elle on viendra dès midi,
Oui, pour voir cette pièce,
Je devine l'ivresse
Que l'on éprouvera,
On y courra.
Pour une loge, par prudence,
Un mois d'avance
On s'inscrira,
On s'y portera,
On s'y pressera,
On se foulera,
On s'étouffera,
On se blessera,
On s'écrasera.

Moi, je profite de l'affluence, je fais crier les Templiers comme un journal ; on les marchande, combien ? Un écu ! —C'est bien cher. — Il y a une gravure. — C'est pour rien. On les achète.

Davance, (*bis.*)
Moi je crois être là.

PIRON.

Diable ! mais voilà de l'enthousiasme.

DESPAGES.

Oui, je ferai plus, si monsieur veut faire les Templiers, je répondrai à toutes les critiques en offrant trois milles livres du manuscrit sans préface, et cinq mille livres s'il y joint un précis historique.

DUBELLOY.

Cinq mille livres !

DESPAGES.

Oui, monsieur, je les offre.

PIRON.

Oh ! trop heureux Dubelloy ! oh ! l'honnête homme de libraire. Ce dernier trait m'accable, et je ne puis m'y soustraire qu'en fuyant. Au revoir, mon ami.

DUBELLOY.

Sans adieu.

PIRON.

Pour un seul manuscrit donner cinq mille livres !
Que ne puis-je à ce prix vous vendre tous mes livres ! *(il sort.)*

SCENE IX.

DUBELLOY, DESPAGES.

DESPAGES.

Il s'est avoué vaincu.

DUBELLOY.

Savez-vous que vos discussions m'ont beaucoup amusé.

DESPAGES.

C'est un trésor, une mine inépuisable . . . les Templiers ! Ah ! que ne suis-je poète ! lisez, écrivez, ma fortune est faite, les comédiens vous bénissent, le public est enchanté, les romanciers vous copient, les journaux vous louent ou vous déchirent, c'est encore mieux, et vous avez gloire et profit. Je vous laisse. (*Despages sort en s'écriant.*) Les Templiers ! les Templiers !

SCENE X.

DUBELLOY, *seul.*

Singulier homme que M. Despages ! il ne voit que lui. Mais ses offres me tentent ; livrons-nous à l'étude.

Air : *La comédie.*

Oui le travail est un ami
Que nous a donné la sagesse,
Contre l'amour c'est un abri,
Un rempart contre la tristesse;
Quand notre esprit vient à languir,
Il lui rend sa force brûlante,
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Mais, préoccupé comme je le suis !... cette femme que je croyais bien loin, que de choses j'aurais à lui dire et qu'il me tarde de la revoir. C'est elle qui revient.

SCENE XI.

DUBELLOY, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Ne soyez pas étonné de me revoir, un intérêt puissant me ramène.

DUBELLOY.

Qu'exigez-vous de moi ?

ÉMILIE.

Etes-vous sûr que nous ne serons pas dérangés ?

DUBELLOY.

Je l'espère.

ÉMILIE.

Mon procès qu'on va juger me force d'abréger l'entretien. M. Dubelloy, je n'ignore pas votre position.

DUBELLOY.

Elle n'a rien de triste.

ÉMILIE.

Vos malheurs...

DUBELLOY.

Qui a pu savoir?...

ÉMILIE.

Ah ! s'ils étaient connus, ils seraient réparés. De toutes les parties de France, on s'empresserait de secourir le chantre des vertus nationales.

DUBELLOY.

Madame.

ÉMILIE.

Le roi, le roi lui-même, vous accorderait sa protection.

DUBELLOY.

Le roi !

ÉMILIE.

Air : *Le premier homme du monde.*

Vous défendez par vos succès
La cause de la monarchie,
Vous célébrez en bon Français
Les héros chers à la patrie ;
En vous retraçant leurs exploits,
Vous affermissez la couronne,
Vous inspirez l'amour des rois,
Vos maux sont la dette du trône.

DUBELLOY.

Poète et français j'ai fait deux fois mon devoir.

EMILIE.

J'en ai un bien doux à remplir. Célèbre par vos talens, intéressant par vos malheurs, vous me rendez heureuse de les avoir appris la première et de pouvoir les adoucir.

DUBELLOY.

Madame...

ÉMILIE.

Vous ne pouvez me refuser.

Air : *De mon Hyppolite.*

Souffrez qu'en vous offrant ses soins,
A vous l'amitié s'intéresse,
J'ai voulu, fuyant les témoins,
Sauver votre délicatesse ;
Elle ne doit pas s'alarmer,
Je suis seule et saurai me taire,
L'art d'obliger et l'art d'aimer,
Tous deux ont besoin de mystère.

DUBELLOY.

Vous devez mettre à me fuir l'empressement que vous mettez à m'obliger, malgré le nœud sacré qui nous séparait, j'ai osé vous aimer, je vous revois et je suis plus coupable encore.

ÉMILIE.

Si c'est là la seule raison que vous ayez à m'opposer, ah ! qu'il m'est doux de pouvoir la détruire. Je suis veuve et li-

bre, et si vous refusiez les offres d'une femme à laquelle vous renonciez par délicatesse, j'espère que vous ne refuserez pas les présens d'une amie.

DUBELLOY, *se jetant à ses pieds.*

Ah ! ma raison cède à tant de joie !

SCENE XII.

DUBELLOY, ÉMILIE, PIRON.

PIRON, *riant.*

Que vois-je ? notre convalescent aux pieds de la jeune veuve !

DUBELLOY.

Félicite-moi, mon ami, j'ai recouvré la santé et le bonheur.

PIRON.

Je vois, madame, et je n'ai pas de peine à te croire.

ÉMILIE.

M. Piron, c'est votre ouvrage.

PIRON.

Permettez donc que je l'achève. (*à Emilie.*) Je sais vos desseins. (*à Dubelloy.*) Je connais ton amour.

DUBELLOY.

Que va-t-il faire !

PIRON.

Supposez qu'ici, moi, je sois un bon oncle, et que je veuille jouer une scène de la Métromanie. (*à Emilie.*) Vous la connaissez, vous êtes ma nièce. (*à Dubelloy.*) Et toi.

DUBELLOY.

Quelle folie !

PIRON.

Tu es mon neveu. Vous venez de vous déclarer un amour mutuel.

DUBELLOY.

Qui a pu dire ?

PIRON, *du ton d'un oncle.*

J'en suis sûr. Ne craignez rien ; je suis un bon oncle. (*à Dubelloy.*) Ton goût l'éclaircira. (*à Emilie.*) Vos charmes l'inspireront.

DUBELLOY.

Quelle imprudence!

PIRON.

Air : *De Jean-Monnet.*

Dans ses vers soit qu'on admette
La folie ou la raison,
Pour inspirer un poète
Vénus vaut mieux qu'Apollon.
Sa faveur,
A l'auteur
Donne la force et la vie,
Et toujours le vrai génie
Prend sa source dans le cœur.

DUBELLOY.

Excusez, Piron.

ÉMIRIE.

Il a lu dans mon cœur, mais un obstacle cruel.

PIRON.

Vous voyez que je les fais disparaître.

ÉMILIE.

Ma fortune dépend d'un procès, et mon père ne veut pas que je me remarie avant le jugement.

PIRON.

Diable! ceci me dérange, les pères passent avant les oncles. Le malheureux procès!

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DESPAGES, *dans le fond.*

DESPAGES.

Le procès des Templiers!

ÉMILIE.

Cette cause intéressante se jugera bientôt.

DESPAGES.

Au théâtre.

ÉMILIE.

Tout semblait garantir le succès.

DESPAGES.

Et moi j'en réponds. Eh bien, M. Dubelloy, ma tragédie.

PIRON.

Il dit ma tragédie, comme la servante du curé dit nous prêchons demain.

DUBELLOY, *à Emilie.*

Après avoir entrevu le bonheur, faut-il le perdre à jamais !

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, UN PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Ah ! madame, je vous cherchais.

Air : *A la fin, nous y voilà.*

Du palais j'accours, madame,
Conduit par votre valet.

ÉMILIE.

Le trouble agite mon âme,
Et vous semblez inquiet.

LE PROCUREUR.

C'est qu'en zélé serviteur,
Pour vous prouver mon ardeur,
J'ai volé, *(bis.)*

PIRON.

Mais c'est votre procureur,
D'honneur c'est votre procureur.

LE PROCUREUR

Votre procès qui ne devait être jugé que demain vient de l'être à l'instant, un titre qu'on a retrouvé a terminé toute l'affaire.

PIRON.

Au fait, avocat, madame a-t-elle perdu ou gagné ?

LE PROCUREUR.

Gagné avec dépens, madame a quinze mille livres de rentes.

ÉMILIE.

Mon ami, nous sommes riches.

PIRON.

Air : *de Sophie.*

Tu voulais savoir mon système
Pour trouver le bonheur parfait,
En te voyant heureux toi-même,
Je le suis, voilà mon secret.

ÉMILIE.

Nous aurons pour braver l'envie,
L'un à l'autre à jamais lié,
Tout ce qui peut charmer la vie,
L'amour, les arts et l'amitié.

Ensemble.

Tout ce qui peut, etc.

PIRON.

Maintenant, monsieur le libraire, nous avons un marché d'or à vous proposer.

DESPAGES.

Qu'est-ce que c'est?

PIRON.

Le marquis de Mascarille mettait l'histoire Romaine en madrigaux, combien voulez-vous nous donner pour mettre toute l'histoire de France en tragédies?

DUBELLOY, *à part.*

Plaisante proposition!

PIRON.

C'est vingt tragédies pour le moins.

DESPAGES.

Je vois que ces messieurs veulent rire.

PIRON.

Vous ne le voulez pas. Dubelloy ne fera pas la tragédie des Templiers.

DUBELLOY.

Tu décides bien vîte.

DESPAGES.

Ah! monsieur, une tragédie, je vous en prie, quand elle ne serait qu'en un acte.

ÉMILIE.

Quoi ! vraiment, mon ami, vous aviez pensé à ce sujet.

DUBELLOY.

Il est dans le genre admiratif et ce genre est très à la mode.

ÉMILIE.

Oui, mais un jugement, des procès, des victimes, point d'héroïnes, point d'amour, mon ami, je suis femme.

Air : *De la nature.*

Sans la pitié, sans la terreur,
Jamais de ressort dramatique,
D'amour la peinture tragique,
Peut seule émouvoir notre cœur ;
Cette méthode est sûre,
Boileau nous l'enseigna,
Et cette règle la,
Qui donc la lui dicta ?
La nature.

DUBELLOY.

Allons, voilà qui est décidé, je ne ferai pas la tragédie des Templiers.

DESPAGES.

Eh bien, un autre la fera, et il réussira, et elle se vendra bien.

PIRON.

Et tout le monde sera content.

VAUDEVILLE.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

DUBELLOY.

Ah ! quel beau jour, je n'ose croire
Tout ce qu'il m'offre de flatteur,
J'avais atteint jusqu'à la gloire,
J'étais resté loin du bonheur,
Je plaidais contre l'indigence,
J'étais incertain du succès ;
Mais c'est amour et bienfaisance
Qui m'ont fait gagner mon procès.

DESPAGES.

Des prôneurs de ma tragédie,
Peut-être l'avis sera bon,
Pourtant la critique ennemie
Pourra de même avoir raison;
L'auteur aura pour sa replique
L'éclat brillant de son succès,
Si bien qu'auteur, prôneur, critique,
Gagneront tous à ce procès.

PIRON.

Sur les Templiers on dispute,
Ils auraient du, pour leur honneur,
Ne pas connaître d'autre lutte,
Que la lutte du franc buveur;
Chacun alors faisant merveille,
Disputant le prix des gourmets,
Aurait, en vuidant la bouteille,
A l'instant vuidé le procès.

ÉMILIE, *au public.*

Ici nous tremblons et pour cause,
Prenant les jeux pour défenseurs,
Nous vous soumettons une cause,
Dont les cliens sont les auteurs;
Nous sommes en dernière instance,
Et nous attendons vos arrêts;
Ah! permettez que l'indulgence
Soit juge et témoin du procès.

FIN.

Dupaty, Louis Emmanuel Félicité Charles Mer...

LE LENDEMAIN

DE LA PIÈCE TOMBÉE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. DUPATY, MAURICE et DUBOIS,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 13 *fructidor an* XIII.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

AN XIV. (1805.)

PERSONNAGES	ACTEURS.
FLORVILLE, neveu de madame la Girardière.	M. *Armand.*
FORLIGNAC, ami de Florville.	M. *Lenoble.*
GERMAIN, valet de Florville.	M. *Hyppolite.*
BIJOU, garçon de théâtre.	M. *Edouard.*
Mad. la GIRARDIERE.	Mme. *Duchaume.*
JULIETTE, nièce de Mad. la Girardière.	Mme. *Hervey.*
QUATRE CABALEURS.	
Ier. CABALEUR.	M. *Carle.*
IIe. CABALEUR.	M. *Caron.*
Troupe de Chanteurs.	

Le scène se passe à Paris.

LE LENDEMAIN
DE LA PIÈCE TOMBÉE.

Le théâtre représente un salon moderne. Deux portes à droite, une à gauche, et une dans le fond.

SCENE PREMIERE.

GERMAIN, *seul.*

Comment ! neuf heures, et mon maître n'est pas encore levé ? (*il regarde par le trou de la serrure à gauche.*) Ah ! mon dieu ! il ne s'est déshabillé ni couché ! pauvre Florville ! il me semble le voir encore se glisser le long des murs, comme quelqu'un qui a fait un mauvais coup, frapper tout doucement, monter sans lumière. Maintenant il tape du pied, il soupire, c'est bien naturel ! notre pièce est tombée. Quelle terrible catastrophe ! une pièce faite par amour, pour tenir lieu de déclaration.

Air : *On suit un caprice imprudent.*

Tomber par excès de rigueur,
Devant un public respectable,
De l'avis de plus d'un auteur,
C'est déjà fort désagréable,
Mais d'amour prêt à s'enivrer,
Tomber près de ce qu'on adore,
Au moment de se déclarer,
Ah ! vraiment, c'est bien pis encore !

Mais aussi j'avouerai une chose, l'ouvrage a été mal soutenu, nos amis se sont mal conduits, très-mal conduits, et je les ai mandés ce matin, je vais leur faire une scène... Ah ! les voici.

SCENE II.

GERMAIN, CABALEURS.

GERMAIN.

Entrez, messieurs, entrez, j'ai à vous parler; je suis très-mécontent de vous; est-ce ainsi que l'on soutient une pièce? Ne vous avais-je pas dit, à vous, d'applaudir l'exposition; à vous, de crier bis au couplet de la rose; à vous, au couplet du cœur; à vous, à celui de la nature; ne deviez-vous pas tous élever un bravo général au moment de la reconnaissance? Qu'avez-vous fait, rien! l'Éveillé s'est endormi, Tapageur n'a dit mot, le Bègue a sifflé, vous avez tous bâillé?

UN Ier. CABALEUR.

Mais vous nous aviez dit de faire comme les autres.

GERMAIN.

Maladroit!

UN IIe. CABALEUR.

Il ne fallait pas tant nous promettre que nous nous amuserions.

GERMAIN.

Apprenez, messieurs, qu'il n'est pas permis de s'ennuyer quand on a un billet d'auteur; on doit rire sans en avoir envie, trouver charmant ce qui est mauvais, s'enthousiasmer pour ce qui est détestable, on se démène, on étouffe les murmures par des bravos, on se récrie, on dit c'est beau, c'est admirable, bis!... (*on entend un coup de sifflet très-prolongé.*)

SCENE III.

GERMAIN, CABALEURS, FLORVILLE.

FLORVILLE, *sortant effrayé.*

Qu'est-ce encore?

GERMAIN.

Remettez-vous, monsieur, ce n'est pas pour vous, le portier n'a sifflé qu'une fois.

FLORVILLE.

Quels sont ces gens-là, que leur dis-tu?

GERMAIN.

Monsieur, je leur parle de votre pièce.

FLORVILLE.

Tais-toi donc, malheureux !

GERMAIN.

C'est qu'ils se sont horriblement conduits ! trois d'entre eux ont demandé l'auteur après la première pièce, croyant que c'était la vôtre.

FLORVILLE.

Mais silence donc ? tout le monde ignore ici que je suis l'auteur. Renvoie ces imbéciles.

GERMAIN.

Allez-vous-en, mauvais soldats, et souvenez-vous une autre fois, qu'on ne vous dit pas d'aller juger un ouvrage, mais de l'applaudir ; autrement, vous n'aurez des billets que pour la seconde représentation : allez, et du silence.

SCENE IV.

FLORVILLE, GERMAIN.

FLORVILLE.

Eh bien, Germain ?

GERMAIN.

Eh bien, monsieur ?

FLORVILLE.

Elle est donc tombée.

GERMAIN.

Hélas, oui, monsieur.

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

Le public a commencé
Par n'y rien comprendre,
Puis toujours moins avancé
Par ne plus l'entendre ;
L'acteur a mal figuré,
Chacun a bien murmuré,
L'on a mal soufflé,
L'on a bien sifflé,
Mal soufflé,
Bien sifflé,

Mais si bien
Qu'on a rien
Vu dans cette lutte
De bien,
Que la chûte.

FLORVILLE.

Hélas ! Apprends-moi comment la chose s'est passée ; au premier coup d'archet la peur m'a pris et je me suis sauvé.

GERMAIN.

Pourquoi le public ne vous a-t-il pas suivi ! — Voilà l'histoire. D'abord, on a applaudi l'ouverture, nous étions là. Ensuite la toile se lève, à mesure que la pièce avance, les applaudissement diminuent, et bientôt :

Air : *La wale est chez nous.*

Un silence froid
Répandant l'effroi
Du malheur,
Devient l'avant-coureur.
Petit a petit
Commence le bruit,
Il grossit,
S'aggrandit,
S'établit.

On s'effarouche,
On tousse, on se mouche,
Puis on ouvre, en bâillant,
La bouche,
Qu'à l'instant
On referme en sifflant.

Au fatal
Signal,
Un cri général,
Porte au cœur
De l'acteur
La terreur.
Le bruit se double,
La peur redouble,
Dans son trou le souffleur
Se trouble,
Mille voix
S'élèvent à la fois.

Chacun est à bout,
Le public debout,
De partout,
Dit assez,
Finissez,
La toile à l'instant,
Termine en tombant
Les débats...
Et l'ouvrage est à bas!

FLORVILLE.

A bas!

GERMAIN.

Rien de plus gai!

Air : *Vaud de l'Avare.*

Et le public n'a rien à dire,
Puisqu'enfin, en cas de malheur,
Si l'ouvrage ne le fait rire,
Il rit aux dépens de l'auteur.
C'est toujours pour lui jour de fête,
Même il y trouve son profit,
Car chacun se croit plus d'esprit,
Quand il croit l'auteur une bête.

FLORVILLE.

Une comédie qui devait hâter mon mariage, où j'avais réuni tout ce que l'amour a de plus délicat; ils ont sifflé les expressions de la plus vive tendresse.

GERMAIN.

Les barbares!

FLORVILLE.

Ces gens là n'ont jamais aimé.

GERMAIN.

Ils n'aiment qu'à faire tomber les pièces, monsieur.

FLORVILLE.

Voilà qui est fini, je n'écris plus. Le métier des lettres est un métier de dupe; on travaille, on s'exténue, on passe le nuits, et pour toute récompense, des ennemis sans pitié vous égorgent à la première rencontre.

GERMAIN.

Permettez, monsieur, permettez :

Air : *Des Visitandines.*

Votre pièce était fort bien faite,
Mais vous y parliez trop d'amour,
La jeune amante était muette
Et son amant parlait toujours;
L'auteur voulait de la tendresse,
Peindre les transports les plus doux,
En tombant toujours à genoux
L'acteur à fait tomber la pièce.

FLORVILLE.

Mon ami Forlignac m'avait juré qu'elle réussirait.

GERMAIN.

Votre ami Forlignac est un gascon.

FLORVILLE.

Tiens, Germain, les paroles peuvent avoir été pour quelque chose dans la chûte ; mais la faute en est véritablement...

GERMAIN.

A qui, monsieur ?

FLORVILLE.

Aux musiciens !

Air: *Des petits Savoyards.*

Dans la Grece en talents fertile,
Jadis le célèbre Amphion,
Aux accords d'un seul violon,
Eleva les murs d'une ville;
Mais tout dégénère ici bas,
Que Paris est loin de la Grèce,
Tout un orchestre ici ne saurait pas
Soutenir une pauvre pièce.

GERMAIN.

C'est vrai ! la musique n'est plus bonne à rien; elle couvre les paroles quand elles sont bonnes, et elle se tait quand elles sont mauvaises.

FLORVILLE.

Germain, tu as déjà sorti, dis-moi ce qu'on pense de l'ouvrage ?

GERMAIN.

Monsieur, les uns disent qu'il n'est pas si mauvais qu'on le croit, ce sont vos amis ; les autres croyent qu'il est plus mauvais qu'on ne le dit, c'est le plus grand nombre.

FLORVILLE.

Nous avions de la cabale, n'est-ce pas ?

GERMAIN.

Sans cela est-ce qu'un auteur tomberait ! demandez à tous vos confrères.

FLORVILLE.

A propos, t'es-tu informé de ce que ma tante et ma cousine ont dit hier en revenant de cette première représentation.

GERMAIN.

Votre cousine n'y était pas.

FLORVILLE.

Ah ! tant mieux !

GERMAIN.

Quant à votre tante, je ne l'ai pas vue d'aujourd'hui.

FLORVILLE.

Si je pouvais au moins prévenir ma cousine...Germain, tu devrais...

GERMAIN.

Impossible, monsieur ; dès qu'il fait jour, votre tante ne la quitte plus ; dès qu'il fait nuit, un tour de clef barbare la sépare du reste du monde.

FLORVILLE.

Malheureuse entreprise ! affreux évènement !

GERMAIN.

Mon cher maître, mon bon maître, pourquoi vous désoler ainsi.

Air : *De Lasthénie.*

Où donc est le grand accident
Quand une pièce n'est pas bonne,
Le sifflet est un instrument
Qui ne déshonore personne ;
Il est bien des gens à talens,
Du reste honnêtes, fort aimables,
Qui sont sifflés de tems en tems
Et n'en sont pas moins estimables.

FLORVILLE.

Hélas !

GERMAIN.

Après tout, il n'est pas écrit sur votre figure que vous

êtes l'auteur de la pièce tombée ; le public n'y pense déjà plus, il est sans rancune je vous assure ; allons, mon cher maître, du courage, l'air triomphant avec la tante, l'air tendre et riant avec la cousine.

FLORVILLE.

Eh ! mon ami, c'est la présence de ma cousine que je redoute le plus.

GERMAIN, *à part.*

Vraiment ; il m'attendrit.

FLORVILLE.

Mon fidèle Germain !

GERMAIN, *à part.*

Comme il est poli ?

FLORVILLE.

L'heure du déjeûner approche, vois si ma tante me soupçonne, jusque là il me serait impossible de soutenir ses regards. Je me sauve, de l'adresse et le secret le plus profond.

SCENE V.

GERMAIN.

Comme il court ! les voilà bien tous :

Air : *C'est du bien qu'on en dit.*

Échappent-ils aux revers,
Dans leur vanité profonde,
Du bruit de leurs petits vers,
Ils voudraient remplir le monde ;
Éprouvent-ils un malheur,
Soudain leur orgueil s'abaisse,
Et l'éclipse de l'auteur
Suit l'éclipse de la pièce.

SCENE VI.

GERMAIN, FORLIGNAC.

FORLIGNAC.

Où est-il ? où est-il que je le voye, que je l'embrasse ?

GERMAIN.

C'est notre ami du Lot et Garonne ! quel équipage ! la frisure, l'épée ! monsieur à quitté le frac ?

FORLIGNAC.

J'étais las d'un habillement où l'on ne porte pas de bourse.

GERMAIN.

Que demande monsieur.

FORLIGNAC.

Eh ! cadédis, le cher auteur.

GERMAIN, *à part.*

Un auteur tombé n'y est jamais le lendemain. (*haut.*) Il est sorti, monsieur ?

FORLIGNAC.

Sandis, déjà sorti ? je vois ce que c'est, la gloire le suffoque ! il est allé dans la ville recevoir les félicitations de ses connaissances.

GERMAIN.

(*A part.*) Allons, notre gascon veut se moquer de lui ; oh ! les amis, les amis !

FORLIGNAC.

Quand reviendra-t-il ? dis-lui que je suis charmé de voir que son talent a été apprécié comme il le méritait.

GERMAIN.

Qu'est-ce que monsieur veux dire ?

FORLIGNAC.

Je veux dire, mon garçon, que je suis tout fier du succès brillant que Florville a obtenu hier au théâtre.

GERMAIN.

Ah ! monsieur, nomme cela un succès ?

FORLIGNAC.

Et je puis me vanter d'y avoir joliment contribué ?

GERMAIN.

Comment, monsieur, vous son ami, vous avez...

FORLIGNAC.

Plus que tout autre ?... C'est moi qui lui ai donné le conseil de faire ce chef-d'œuvre.

GERMAIN.

(*A part.*) Joli conseil !

FORLIGNAC.

Chef-d'œuvre pour l'esprit, chef-d'œuvre pour le cœur !

Ecoute, tu dois savoir que ce pauvre Florville était diablement embarrassé pour se déclarer à la petite Juliette, qu'une tante rébarbarative tient sous les verroux ? Il me demande mon avis, aussitôt, admire ! je réfléchis deux secondes, pas davantage, le trait part et je lui dis : mon ami, la tante et la nièce vont quelquefois au spectacle ; je t'ai vu faire quatre fois des bouts rimés, deux chansons et trois acrostiches, et tu peux faire une comédie superbe qui offre le tableau de ta situation; qu'il y ait une tante amoureuse de toi, une nièce qui t'adore sans te le dire, un valet fripon, c'est toi !

GERMAIN.

Bien obligé !

FORLIGNAC.

La demoiselle y verra son amour, la tante son devoir, le dénouement sera le bonheur de l'une, le repentir de l'autre ; Florville a fait tout cela, j'ai conseillé, j'ai retouché, j'ai dit c'est bien, et son triomphe a été des plus beaux.

GERMAIN.

(*A part.*) Cet homme-là est un mauvais plaisant ou un fou.

FORLIGNAC.

Il est d'autant plus glorieux pour lui d'avoir réussi, que dans ce moment la chose est un peu difficile !

Air : *La fuite en Egypte.*

Les muses depuis quelque tems
Font un peut trop les renchéries ;
C'est que d'une foule d'amans,
Les péronelles sont suivies,
Qu'en coûterait-il à ces sœurs
De leur être un peu moins cruelles,
Puisqu'elles donnent leurs faveurs
Sans cesser d'être demoiselles.

GERMAIN.

Est-ce que par hasard, monsieur, n'était pas à cette représentation ?

FORLIGNAC.

Non, mon cher, non ! j'étais tranquille, j'avais tracé le plan, j'avais vu les répétitions, donné mes conseils...

GERMAIN.

(*A part.*) Je ne m'étonne plus de la chûte ! (*haut.*) Qui vous a empêché de venir à la pièce ?

FORLIGNAC.

Une affaire unique, mon ami, unique, qui n'arrive pas deux fois aux chevaliers de là-bas !

Air : *Trouverez-vous un parlement ?*

Ils m'ont envoyé du pays.

GERMAIN.

Quoi donc ?

FORLIGNAC.

Une lettre de change.

GERMAIN.

Est-il possible ?

FORLIGNAC.

Cadedis.

Juge de ma surprise étrange.
J'ai palpé mille écus comptant,
Mon ami, la douce besogne ?
De mes jours je n'en vis autant,
C'est tout l'argent de la Gascogne.

GERMAIN.

Je ne m'étonne plus de la belle toilette !

FORLIGNAC.

Ah ça ! dis-moi, tout est concilié, les jeunes cœurs sont confondus, la tante est revenue de son erreur, la nièce est sûre d'être aimée, le contrat est dressé, le repas commandé, je suis invité !

GERMAIN, *le contrefaisant.*

Rien de tout cela n'est fait.

FORLIGNAC.

Comment, rien ?

GERMAIN.

Je vous souhaîte le bon jour. (*à part.*) Au diable le garçon !

SCENE VII.

FORLIGNAC, puis JULIETTE.

FORLIGNAC.

Eh bien, il me laisse là! Germain? mon petit Germain?

JULIETTE, *dans sa chambre à droite.*

M. de Forlignac!

FORLIGNAC.

Qu'entends-je?

JULIETTE.

Ouvrez-moi!

FORLIGNAC.

Cadédis, c'est la petite qui m'appelle. (*il lui ouvre.*) Serviteur mademoiselle! Et par quel hazard le cerbère s'est-il endormi! par quel bonheur puis-je rendre à la liberté la plus aimable des captives..

JULIETTE.

Après m'avoir enfermée, ma tante, hier, a oublié la clef à la porte, et j'attendais une occasion favorable.

FORLIGNAC.

Je suis l'occasion favorable. — Trop heureux, mademoiselle de vous inspirer une si éminente confiance.

JULIETTE.

Vous êtes l'ami de mon cousin.

FORLIGNAC.

Son ami? mieux que cela, son confident... ce qu'il aime le mieux dans le monde, après quelqu'un cependant; vous doutez-vous de ce quelqu'un? je le vois, je le vois, vous vous doutez!

JULIETTE.

Pourriez-vous me dire ce que c'est que cette pièce qui depuis hier semble avoir bouleversé toutes les têtes!

FORLIGNAC.

Comment, vous ne l'avez pas vue?

JULIETTE.

Mon cousin avait fortement pressé ma tante; mais tout-à-coup il lui a pris un caprice, et comme la pièce s'appelait *la Tante Raisonnable*, elle n'a pas voulu me la laisser voir.

FORLIGNAC.

C'est un démon que cette tante !

JULIETTE.

Sauriez-vous le sujet de la pièce ?

FORLIGNAC.

Si je le sais ? écoutez !

Air : *De Lisbeth.*

Un amant tendre et bien constant
A dessein de voir sa cousine,
Feint un amour vif et brûlant
Pour une tante qui se prend
Au piège, ainsi qu'on le devine ;
Après quelques détours joyeux,
L'amant en dépit de la tante,
Fait savoir qu'il est amoureux...

JULIETTE.

Ah ! monsieur, (*ter.*) la pièce est charmante.

Même air.

Que dit la nièce en écoutant,
Un secret que son cœur desire.

FORLIGNAC.

Son cœur gémit, il est content !

JULIETTE.

C'est naturel en apprenant
Le sentiment que l'on inspire ;
Quand ils s'entendent tous les deux,
Alors quel parti prend la tante ?

FORLIGNAC.

La tante couronne leurs vœux ;

JULIETTE.

Ah ! monsieur, (*ter.*) la pièce est charmante.

Quel chagrin de n'y avoir pas été !

Air : *Une homme pour faire un tableau.*

On nous défend avec rigueur
De nous occuper à notre âge,
De ce Dieu qu'on dit enchanteur,
A qui l'Univers rend hommage ;
Par ce tablau plein de douceur,
Mon âme aurait été ravie,
Ne pouvant avoir le bonheur,
Au moins j'aurais eu la copie.

FORLIGNAC.

C'est bien la moindre chose, cadédis !

JULIETTE.

Dites-moi, s'il vous plaît, dans la pièce, comment se nomme la jeune personne amoureuse de son cousin ?

FORLIGNAC.

Elle se nomme Juliette.

JULIETTE.

Juliette ! ah ! mon dieu, cette cousine me ressemble donc bien ? — Et le jeune homme ?

FORLIGNAC.

Je parie que vous le devinez ?

JULIETTE.

Edouard, peut-être ?

FORLIGNAC.

Précisément. Trouvez-vous le nom bien choisi ?

JULIETTE, *à part.*

C'est celui de Florville.

FORLIGNAC.

Et qu'à dit la chère tante en revenant.

JULIETTE.

Elle a montré plus d'humeur que jamais ; m'a renfermée de nouveau, m'a défendu de parler à Florville.

FORLIGNAC.

Est-il possible ? cœur de roche !... après tout ce que j'ai fait ne pas s'attendrir ! non ! il ne sera pas dit que je n'en viendrai pas à mon honneur ! Il m'arrive une idée, merveilleuse idée ! la lettre de change est là, je suis en fonds, allons, Forlignac, prodigue l'or, une fois dans l'histoire faisons honneur au pays. Je m'en vais.

JULIETTE.

Où allez-vous ?

FORLIGNAC.

Comptez sur moi, j'ai entrepris votre bonheur, suffit ! je ne vous dit que ça.

JULIETTE.

Et vous me laissez ainsi !

FORLIGNAC.

Que puis-je encore ?

JULIETTE.

Tout-à-l'heure j'étais enfermé, et il faut que ma tante ne s'apperçoive de rien, enfermez-moi donc bien vîte avant de partir.

FORLIGNAC.

Excellente tête, cadédis ? vous ferez le bonheur de votre époux, c'est moi qui vous le dis. (*il l'enferme.*)

SCENE VIII.

FORLIGNAC, *seul.*

Ah ! si je pouvais aussi, pour mon compte, mettre sous clef, une aussi jolie petite innocente ? (*il entend sonner.*) Voici la tante, sans doute ; esquivons-nous, les tantes après les nièces ne valent pas le diable.

SCENE IX.

Mad. LA GIRARDIERE, *seule.*

Où donc est ce Germain ! et Florville, d'où vient que je ne le vois pas encore ? hum ! cela confirme mes soupçons ! monsieur mon neveu, monsieur mon neveu, vous êtes l'auteur de la pièce ! c'est moi qui suis cette tante ridicule ! je le demande, si je suis ridicule ? plusieurs personnes que vous aviez peut-être mis dans la confidence m'ont montrée au doigt ; les acteurs étaient toujours tournés du côté de ma loge ; et lorsque je suis descendue, j'ai entendu dire autour de moi : la voilà cette tante qui s'imaginait qu'à son âge on pouvait l'aimer encore. L'impertinent ! je ne savais que devenir ! Avoir osé me mettre en scène, m'avoir vanté un pareil ouvrage, m'avoir pressé de mener là ma nièce ! oh ! je saurai punir votre audace.

Air : *A ceux que l'âge refroidit.*

Vous avez cru, par un détour,
Rendre mon âme généreuse,

Me faire approuver votre amour,
Mais votre conduite est affreuse ;
Du public j'aurai la rigueur,
Et dans le dépit qui m'oppresse,
Moi, je prétends traiter l'auteur
Ainsi qu'on a traité la pièce.

Commençons par nous assurer du fait. Mais jusqu'au déjeûner dissimulons, et pour qu'il ne se doute de rien, faisons venir Juliette comme de coutume.

SCENE X.

Mad. LA GIRARDIÈRE, GERMAIN, FLORVILLE.

GERMAIN, *sans voir la tante.*

J'ai entendu la voix de la petite, venez, monsieur.

FLORVILLE, *entrant.*

Ma tante.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Arrivez, monsieur mon neveu, arrivez, on a bien de la peine à vous voir ce matin...

FLORVILLE, *embarrassé.*

Ma tante... c'est que...

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Vous paraissez troublé ? (*à part.*) Rien n'est plus sûr !

GERMAIN, *à Florville.*

Tâchez de rire.

FLORVILLE, *à Germain.*

Je suis au supplice !

GERMAIN, *à Florville.*

Je vous assure que cela ne se voit pas du tout.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Germain, allez chercher le déjeûner.

GERMAIN, *à Florville en s'en allant.*

Ne vous déconcertez pas, je reviens vous soutenir.

FLORVILLE.

Et ma cousine ? est-ce que vous ne l'appelez pas ce matin?

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Pardonnez-moi, monsieur. (*à part.*) Un auteur tombé

n'est pas dangereux. (*haut, ouvrant la porte.*) Venez, mademoiselle, venez.

SCENE XI.

FLORVILLE, Mad. LA GIRARDIÈRE, JULIETTE, puis GERMAIN.

FLORVILLE.

Bonjour, ma cousine.

JULIETTE.

Bonjour, monsieur.

Mad. LA GIRARDIÈRE, *ironiquement.*

Saluez donc votre cousin d'une manière plus amicale, il le mérite, aujourd'hui surtout.

JULIETTE.

Ma tante, très-volontiers. (*vivement.*) Mon cher cousin, que je suis enchantée...

Mad. LA GIRARDIÈRE, *l'arrêtant.*

C'est assez, mademoiselle, il n'en mérite pas davantage.

GERMAIN, *entrant avec le déjeûner.*

Voici le déjeûner.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Posez-le là.

JULIETTE, *à Florville.*

On m'a raconté votre pièce, je la trouve charmante.

FLORVILLE, *à Juliette.*

Quoi ! vous sauriez...

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Non, monsieur Germain, non, mon fauteuil au milieu, faut-il vous le répéter tous les jours..—Vous, ma nièce, de ce côté ; et vous, mon neveu, de l'autre, près d'une tante que vous chérissez.

FLORVILLE, *à Germain.*

Elle a l'air de me persiffler.

GERMAIN, *à Florvillle.*

Tenez bon.

FLORVILLE, *à part.*

Quelle position ?

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Eh bien, mon neveu, vous vous êtes rendu, sans doute, de votre côté à cette excellente pièce que vous m'aviez tant pressée d'aller voir.

FLORVILLE.

(*A part.*) Cette excellente pièce ! (*haut.*) Oui, ma tante, j'y suis allé.

GERMAIN, *à Florville.*

Il fallait dire que non.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Eh bien, mon ami, que pensez-vous de ce chef-d'œuvre, de cet ouvrage rempli de morale.

Air : *Des fleurettes.*

S'abandonnant sans peine
A ses affections,
L'auteur plaçait par scène
Trois déclarations.

JULIETTE, *à part.*

Trois déclarations !

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Suite de l'air.

Et ce que dans nul ménage,
Ici l'on ne vit jamais,
Il en faisait une après
Le mariage.

FLORVILLE.

Je m'y connais fort peu, mais une comédie, quelque faible quelle soit, ne doit jamais être jugée légèrement, et je crois qu'un homme raisonnable ne se permet pas de prononcer en peu d'instans, sur un ouvrage où l'auteur a peut-être réfléchi plusieurs mois.

JULIETTE, *à part.*

Comme il est modeste !

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Mais c'est un tort de plus que de mettre beaucoup de tems à faire une sottise !

FLORVILLE, *à part.*

Une sottise !

GERMAIN.

Madame avouera que cela vaut encore mieux que de faire beaucoup de sottises en peu de tems.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Mon cher neveu, je suis vraiment édifiée de votre raison; vous n'eûtes jamais tant de réserve dans vos jugmens.

FLORVILLE.

Ah! ma tante, serait-il généreux d'accabler un pauvre auteur qui n'est que trop à plaindre, après tant de peines, tant de veilles, de tourmens, lorsqu'avec le droit de plaire, il n'a pas le bonheur d'y parvenir.

Air : *De l'Opéra-comique.*

Un succès est comme une fleur
Qui croît sur la ronce sauvage,
Jamais vers elle un bras vainqueur
Ne rencontre un libre passage;
Avec bonheur il faut percer
A travers les ronces voisines,
Pour l'enlever, sans se blesser,
Du milieu des épines.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Quant à moi, voici mon avis.

GERMAIN.

Voyons l'avis.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Air : *Rien n'est si plaisant.*

Rien n'est si mauvais qu'un tel ouvrage,
Chacun a bon droit s'en est moqué,
Au goût comme aux mœurs il fait outrage,
Et dans tous les points c'est un sujet manqué.

JULIETTE.

N'y trouve-t-on rien qui soit passable!

Mad. LA GIRARDIERE.

Non, l'ouvrage en tout est effroyable.

FLORVILLE.

Supposez-le détestable,
Peut-il rendre si coupable?

GERMAIN, *à Florville.*

Dites comme elle!

Mad. LA GIRARDIÈRE, GERMAIN.

Reprise de l'air.

Rien n'est si mauvais, etc.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Vous vous taisez, ma nièce !

JULIETTE.

Ma tante, je ne l'ai pas vu !

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Il faut m'en croire.

FLORVILLE.

Quelle martyre !

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Si vous ne vous en rapportez pas à mon jugement, consultons les journaux.

GERMAIN.

Les voici. Il est impossible qu'ils en disent du bien !

FLORVILLE.

C'est ce que nous allons voir.

Mad. LA GIRARDIÈRE, *lisant.*

Théâtre du Vaudeville. — *La Tante Raisonnable.* Hum! la malheureuse pièce donnée hier, semble avoir été faite par un amant du treizième siècle...

JULIETTE, *à part.*

On aimait donc bien dans ce tems-là?

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Eh bien, voulez-vous que je continue?

FLORVILLE, *à part.*

La malheureuse pièce ! (*haut.*) Prenez plutôt celui-ci.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

J'y consens. (*elle lit.*) L'on n'avait jamais rien donné d'aussi mauvais.

FLORVILLE.

Ces gens-là ne trouvent rien de bon. Tenez, voil le meilleur de tous. (*à part à Germain.*) C'est un de mes amis qui le rédige.

JULIETTE, *prenant le journal et lisant.*

Dénuement total d'esprit et de bon sens.

FLORVILLE, *se levant.*

Quelle perfidie ! voilà bien un journaliste ?

Mad. LA GIRARDIÈRE, *se levant aussi.*

Vous prenez de l'humeur, mon neveu, vous avez tort ; vit-on jamais une pièce plus ridicule ! une tante qui, jouée par un neveu dont elle se croyait aimée, pardonne tout de suite.

FLORVILLE.

C'est qu'elle est bonne, et si l'auteur vous connaissait, on pourrait croire qu'il vous a prise pour modèle.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Non, monsieur, non ! c'est ainsi que les auteurs de comédie font les tantes. Une tante sage doit faire éclater sa juste colère, elle doit bannir pour jamais le jeune homme de sa présence ; voilà la nature, la nature bien saisie, la nature telle quelle est.

JULIETTE, *à part.*

Elle me fait trembler.

FLORVILLE.

Vous auriez raison, si il avait eu la mauvaise intention..

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Quant à moi, si jamais pareille chose m'arrivait, si je me voyais ainsi le jouet d'une coupable intrigue, je déploierais la rigueur la plus sévère, et je ferais repentir de son indiscrète témérité le neveu ingrat et coupable qui aurait osé me jouer ainsi.

FLORVILLE, *à part.*

C'est fait de moi.

Mad. LA GIRARDIÈRE, *le fixant.*

Je ne sais pourquoi ; mais il me vient dans l'idée...

GERMAIN.

Qu'est-ce qui lui vient ?

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Que vous pourriez bien être cet auteur imprudent.

FLORVILLE.

Moi ?

GERMAIN.

Lui, madame ?

Air : *Eh ! gai, gai, gai.*

(à part à Florville.)
Et gai, gai, gai, gai, tenez vous bien ;
(à Mad. la Girardiere.)
Vous lui faites injure ;
(à Florville.)
Et gai, gai, gai, tenez vous bien,
Qu'on n'apperçoive rien.
Mad. LA GIRARDIERE.
Mais je crois être sûre...
GERMAIN.
Voyez s'il est troublé,
Est-ce là la figure
D'un pauvre auteur sifflé ?
Et gai, etc.

Parlez lui donc.

FLORVILLE.

Je vous proteste, ma tante...

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, BIJOU.

BIJOU.

Pourriez-vous m'indiquer... Ah, le voici !

FLORVILLE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! c'est Bijou, le garçon de théâtre.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Que voulez-vous, mon ami ?

BIJOU.

Avec la permission de la compagnie, pour un auteur, monsieur loge dans un bel appartement et au premier encore, cela ne s'est jamais vu.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Un auteur !

FLORVILLE, *à Germain.*

Fais le donc sortir.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Approchez. C'est Florville que vous demandez.

BIJOU.

Oui, madame, si le hazard ne m'avait pas servi, j'allais encore monter cinq ou six étages, parce que voyez-vous.

Air : *Du petit Matelot.*

Quand je vais pour quelque message
Chez l'auteur qui vient de broncher,
Ce n'est point au premier étage
Que je m'amuse à le chercher;
Car tous les auteurs en disgrace
Sont pour le prix de leurs chansons
Logés tout en haut du Parnasse,
Et tout au haut de nos maisons.

FLORVILLE, *à Bijou.*

Misérable !

Mad LA GIRARDIÈRE.

Eh bien, monsieur, la pièce n'est pas de vous ?

FLORVILLE.

Ma tante, je vous assure, c'est une mauvaise plaisanterie que me fait quelques amis.

GERMAIN.

Oui, madame, de mauvais plaisans.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Eh bien, qu'entends-je !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FORLIGNAC, Chanteurs.

(*Forlignac à une couronne et les chanteurs des branches de lauriers à la main.*)

FORLIGNAC, CHANTEURS.

Air : *De Comment faire ?*

Couronnons tous ce grand auteur,
Dont la France à jamais s'honore,
Au premier pas il est vainqueur,
C'est le soleil à son aurore,

FORLIGNAC.

A ses succès chacun prend part,
La France doit en être fière,
Il annonce un petit Regnard,
Ou du moins un cadet Molière.

FORLIGNAC, CHANTEURS.

Couronnons tous, etc.

FORLIGNAC, *à Juliette.*

Prenez, mademoiselle, et couronnez, avec la permission de la chère tante.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Rentrez, mademoiselle, et vous, monsieur, veuillez suspendre vos félicitations.

(*Juliette fait semblant de rentrer et se glisse dans la chambre de sa tante.*

FORLIGNAC, *plaçant la couronne sur la tête de Florville.*

Eh! donc, on renvoie les grâces, permets que l'amitié!

FLORVILLE.

Va-t-en au diable toi et ta couronne.

FORLIGNAC.

Est-ce qu'elle résiste encore.

GERMAIN.

Eh, monsieur l'homme à conseils, la pièce est tombée, cadédis!

FORLIGNAC.

Elle est tombée, je tombe des nues! on m'avait assuré, pourtant...

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Je crois, monsieur, qu'il vous serait inutile, maintenant, de nier un fait qui n'est que trop prouvé. Vous connaissez mes intentions, j'espère que vous vous y conformerez. (*elle ferme la porte de Juliette et prend la clef.*)

GERMAIN.

Eh! madame, n'est-ce pas assez que ce malheureux ouvrage l'ait brouillé avec tout un public...

Mad. LA GIRARDIÈRE, *s'en allant par le fond.*

Il suffit, laissez-moi.

SCENE XIV.

FLORVILLE, FORLIGNAC, BIJOU, GERMAIN, Chanteurs.

FORLIGNAC.

Mon ami, de quoi s'agit-il donc!

FLORVILLE.

Que ma tante me renvoie.

FORLIGNAC.

Sandis ! après que je me suis mis en frais d'esprit et d'argent.

UN CHANTEUR.

Est-ce le moment de présenter les lauriers ?

FORLIGNAC.

Eh ! non, mes amis, ce sera pour une autre fois. Esquivez-vous tout doucement, pas de bruit, pas de bruit. (*les chanteurs sortent.*)

SCENE XV.

FLORVILLE, FORLIGNAC, BIJOU, GERMAIN.

GERMAAIN, *à Bijou.*

Et toi aussi, vas-t-en, que venais-tu faire ici ?

BIJOU.

Je ne sors pas que je n'aie rempli ma commission.

FORLIGNAC, *mettant la main sur son épée.*

Cadédis ! si l'on pouvait demander raison au parterre, ils sont trois cents, c'est égal, dispose de Forlignac.

FLORVILLE.

Voilà le fruit de tes conseils.

FORLIGNAC.

Un moment ! je t'avais conseillé de la faire bonne.

FLORVILLE.

Malheureuse idée ! malheureuse pièce ! je perds tout à la fois !

BIJOU.

Pas du tout, monsieur, nous la releverons, c'est moi qui vous le promets, nous la releverons.

FLORVILLE.

Comment ?

BIJOU.

Je venais pour vous dire qu'on vous attend, parce qu'il est question de donner une seconde réprésentation de votre ouvrage.

FLORVILLE.

On ne regarde donc pas ma pièce comme tombée.

BIJOU.

Pardonnez-moi, monsieur, elle est tombée, si vous voulez, mais ce n'est pas là ce qu'on peut appeler tout-à-fait une chûte; en termes de l'art, votre pièce n'a été qu'égayée.

FORLIGNAC.

Tu appelles cela égayée.

BIJOU.

C'est que nous avons différentes qualités de chûtes; chûtes de mots, chûte de cabale, chûte avec estime, sans compter un genre tout-à-fait nouveau que la rareté des sujets a fait découvrir. Exemple: Un auteur trouve-t-il un sujet heureux, il monte sur Pégase et soudain:

Air: *Du pas redoublé.*

Le sujet culbute en grand vers,
Sur la scène tragique;
Puis il retombe en petits airs
Sur la scène comique;
En comédie on le remet,
A l'instant il rend l'âme,
Peu satisfait,
L'auteur se fait,
Mourir encore en drame.

Même air.

Vient le tour du grand opéra,
D'où toujours plus agile,
De chûte en chûte, enfin il va
Tomber au vaudeville.
Et le sujet ainsi roulant
De glissade en glissade,
Fait ce que l'on nomme à présent
Une chûte en cascade.

FORLIGNAC.

Allons? mon ami, du courage, de la fierté; tiens de moi, et rappelle-toi ce beau vers de la Métromanie:

Un auteur ne va droit qu'à force de broncher.

Si la tante est furieuse, c'est que tu n'as pas réussi. Un succès, l'admiration revient, l'attendrissement perce, elle te pardonne et la petite est à toi. Il ne s'agit plus que de faire quelques petits changemens, parce que, vois-tu, tout ne peut pas être bon dans une pièce qui ne vaut rien.

BIJOU.

Ce monsieur s'y entend.

FORLIGNAC.

Mais à cela près, je te réponds du public.

FLORVILLE.

Mon ami, tu m'enflammes ; aide-moi, voici le manuscrit.

FORLIGNAC.

Cette vue me fend le cœur, enfant infortuné !

GERMAIN.

Air : *O toi! qui n'eus jamais dû naître.*

O toi qui n'eus jamais dû naître...

FORLIGNAC, *l'interrompant.*

Pas d'attendrissement, il faut commencer par lui ôter tout ce qui a déplu.

FLORVILLE.

Que lui restera-t-il ?

FORLIGNAC.

Retranche d'abord toutes ces grandes phrases de morale qui ont du ennuyer.

GERMAIN.

Je me rappelle de plus, certains mots gaillards.

BIJOU.

Nous n'avons plus que les oreilles de chaste, mais nous avons encore cela.

FORLIGNAC.

J'ôterais aussi ce qui est pillé.

GERMAIN.

C'est le meilleur.

FORLIGNAC.

Le dénouement n'arrivait jamais.

GERMAIN.

L'exposition recommençait toujours.

FORLIGNAC.

Au fond, je n'aimais pas ton premier acte.

GERMAIN.

Moi, je n'aimais pas le second.

BIJOU.

Le parterre vous a mis d'accord, il n'a voulu de l'un ni de l'autre.

FLORVILLE.

Oui, le parterre ! je voudrais une fois lui voir faire une pièce, et que les auteurs prissent sa place.

FORLIGNAC.

Allons, messieurs, un grand sacrifice!

FLORVILLE.

Un instant, messieurs, un instant !

BIJOU.

Est-ce que vous voulez retomber encore ? croyez-les, monsieur, coupez, rognez, tranchez, évitez surtout vers la fin de la pièce ces refreins qui portent malheur, comme : daignez m'épargner le reste ; allez vous en, gens de la noce ; comment cela finira-t-il ? ah ! que ça va bien ! enfin, tout ce qui donne au malin public l'occasion de montrer son esprit, quand il n'en trouve pas à l'auteur.

FLORVILLE.

Voilà qui est dit, reviens dans une heure et tout sera terminé.

BIJOU, *s'en allant.*

Bravo !

FLORVILLE, *l'arrêtant.*

Un moment, crois-tu que les acteurs ayent le tems d'apprendre les corrections ?

BIJOU.

Comment donc, vous avez à faire à la troupe la plus expéditive. Il faut voir cela dans les cas pressés !

Air : *De Joconde.*

L'auteur donne sa pièce avant
Que de l'avoir conçue,
Vîte l'acteur la joue avant
Qu'elle ne soit bien sue.

FLORVILLE.

Et l'auditeur par qui souvent
La chose être apperçue,
Pour faire comme eux siffle avant
De l'avoir entendue.

BIJOU.

C'est égal ! il ne s'agit que de l'accoutumer à une pièce, et il finit par s'y amuser tout comme un autre.

FORLIGNAC.

Voilà qui est bien ; moi, je vais te chercher des amis pour la seconde réprésensation. (*il sort.*)

GERMAIN.

Moi, je cours en rassembler de nouveau. Quel succès ! (*il sort.*)

BIJOU.

A propos, monsieur, j'oubliais de me justifier d'une chose qui m'a fait bien de la peine.

FLORVILLE.

Quoi donc ?

BIJOU.

Mon emploi m'as mis dans le cas de baisser la toile avant la fin de la pièce ; mais c'est la faute du parterre.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Rien ne tient contre son humeur,
Telle est notre mauvaise étoile,
Aulieu de demander l'auteur,
Il demande toujours la toile.

FLORVILLE.

C'est bon, c'est bon ! (*Bijou sort.*) Quelle gloire pour moi ! ah ! si je pouvais maintenant...

SCENE XVI.

FLORVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Mon cousin êtes-vous seul ?

FLORVILLE.

Par quel bonheur ? tout à l'heure votre tante !

JULIETTE.

Elle a cru m'enfermer, mais j'étais resortie et j'ai été me cacher dans sa chambre. Eh bien ! mon pauvre cousin, c'est donc vous qui êtes ce malheureux auteur.

FLORVILLE.

Oui, Juliette ! mais pour qui fut-il composé cet ouvrage ? quel en était le but ? Ah ! je crains que mon malheur ne me fasse tort dans votre esprit. Que je suis à plaindre ?

JULIETTE.

Mais, pas tant.

FLORVILLE.

Comment cela ?

JULIETTE.

D'après ce qu'on m'a dit de votre pièce, on pourrait croire que vous aimez.

FLORVILLE.

Plus que ma vie, un personne...

JULIETTE.

Je ne vous demande pas le nom de la personne.

FLORVILLE.

Sachez gré à l'auteur du motif ; il fit cette pièce pour instruire celle qu'il aime, d'un sentiment qu'il ne pouvait plus contenir.

JULIETTE.

Air : *De Florian.*

Eh bien, s'il fit l'ouvrage exprès
Pour éclairer sa tendre amie,
Doit-il regretter le succès
Si son espérance est remplie ;
Un tendre amant qui, dans son cœur
A moins d'orgueil que de tendresse,
D'Apollon brave la rigueur
S'il est aimé de sa maîtresse.

FLORVILLE.

Serait-il possible !

JULIETTE.

Les femmes ne sont pas si sévères que le puplic ; elles ne se fâchent pas toujours des déclarations.

FLORVILLE.

Que dites-vous !

JULIETTE.

Rien, mon cousin, je parle de la pièce.

FLORVILLE.

Laissez-moi vous en montrer quelques scènes.

JULIETTE.

Celle du cousin et de la cousine si vous voulez.

FLORVILLE.

Tenez, la voilà. Le cousin parle, écoutez.

JULIETTE.

C'est un couplet !

FLORVILLE.

Oui.

Air : *Je te comprendrai toujours bien.*

Dans les familles de tout tems
Se trouve gentille personne,
Qui vous charme par ses quinze ans,
Qui, par son esprit, vous étonne.
Son air est doux, son front serein,
Sa taille surtout est divine,
Dites-moi quel est le cousin
Qui n'a pas aimé *(bis.)* sa cousine.

JULIETTE.

Comme c'est naturel.

FLORVILLE.

Même air.

Mais toujours un obstacle affreux
S'oppose à sa vive tendresse,
Quand il veut parler de ses feux,
Un argus l'observe sans cesse ;
Il se tait, et dans son chagrin
Il n'est pas sûr qu'on le devine ;
Qu'il est malheureux le cousin
Que n'entend pas bien *(bis.)* sa cousine.

JULIETTE.

Dans votre pièce, que répond la jeune personne !

FLORVILLE.

Chantez pour elle, je vous prie. (*il lui donne le manuscrit.*)

JULIETTE.

Même air.

Fidèle aux lois de la pudeur,
Une cousine doit se taire,
Et malgré sa secrette ardeur
Ne jamais parler la première ;
Mais son œil trahit-il envain
Le mystère qui la chagrine,
N'est-ce pas alors le cousin
Qui doit deviner *(bis.)* la cousine.

Que la pensée est jolie !

FLORVILLE.

Quel aveu ! quel moment ! que je suis heureux d'avoir été sifflé ! (*il tombe à ses genoux et lui baise la main.*)

SCENE XVII.

JULIETTE, FLORVILLE, Mad. LA GIRARDIÈRE.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Que vois-je ! monsieur met en action une scène de sa pièce.

FLORVILLE.

Ah ! ma tante, figurez-vous mon bonheur, on va la rejouer, on assure qu'elle peut encore réussir.

Mad. LA GIRARDIÈRE, *ironiquement.*

Réussir ! vous voulez faire rejouer ce mauvais ouvrage.

FLORVILLE.

Assurément, ma tante ; vous ne m'avez chassé de chez vous que parce que ma pièce n'avait pas eu de succès ; dèmain, j'en suis sûr, vous me jugerez tout différemment.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, FORLIGNAC, puis GERMAIN.

FORLIGNAC.

Vivat, mon ami ! j'ai tout disposé ! cent personnes au parterre, quatre-vingt aux premières, soixante aux secondes, cinquante aux troisièmes, et quarante au paradis ; rien que trois cents trente personnes en tout. Je te réponds pour la seconde représentation du plus brillant succès.

GERMAIN, *entrant.*

Vingt-quatre heures encore et tout Paris proclame son triomphe.

Mad. LA GIRARDIÈRE, *troublée.*

Est-il possible ? la pièce aurait une seconde représentation ?

FORLIGNAC.

Une seconde ? dites trois cents, cadédis ?

GERMAIN.

Oui, trois cents, au moins !

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Air : *Ah ! d'un père inconsolable.*

Quel projet inconcevable,
Y songez-vous, monsieur,
Quelle est cette fureur,
Vous êtes assez coupable,
Soyez jaloux de votre honneur !

FLORVILLE.

Mais par la je le répare.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Oh ciel ! votre esprit s'égare ;
Au fond,
Tout de bon,
Songez-y donc,
Et pour vous quel cruel affront ;
Si de rechef on allait
Sur vous exercer le sifflet;
Quelle aventure
Et quelle injure ?
Je vous vois honni,
Partout suivi,
L'objet des ris,
Des cris
De tout Paris.

FORLIGNAC.

Oh ! quelle découverte, elle en a peur !

FLORVILLE.

Ma tante, le parti en est pris.

GERMAIN.

Il y va de son honneur, madame.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Une pièce que l'on pas voulu entendre.

FORLIGNAC.

Tant mieux ! elle sera toute nouvelle, et c'est ce qu'il faut.

SCENE XIX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, BIJOU.

BIJOU.

Monsieur, je viens chercher le manuscrit.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Le manuscrit !

FLORVILLE.

Je vais y mettre la dernière main.

GERMAIN.

Oui, mon ami, nous y mettons la dernière main.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

O ciel !

BIJOU.

Ne vous donnez pas la peine de travailler. Tout le théâtre qui s'intéresse vivement à votre sort, s'est rassemblé pour faire les changemens. On prétend d'abord que vous avez fait une tante trop bonne ; ce n'est pas dans la nature.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Grands dieux !

FLORVILLE.

Je l'ai mise en scène telle que j'ai cru la voir.

JULIETTE.

Vous l'entendez, ma tante.

BIJOU.

Les tuteurs, les oncles et les tantes sont toujours dans une pièce pour les menus plaisirs du public. Or, l'avis unanime est que la vôtre soit colère, haineuse, vindicative, quelle soit au désespoir d'avoir été le jouet d'une ruse innocente, et qu'elle ne veuille pas, pour un trésor, démordre du jeune homme ; une véritable caricature, en un mot, qui soit bien plaisante, qu'on se moque d'elle, et tout ira bien.

FLORVILLE, *à part*,

Ah ! c'en est trop, je souffre pour elle.

FORLIGNAC.

C'est la crise, nous la tenons.

BIJOU.

On demande aussi que la jeune personne soit plus tendre, plus aimante.

JULIETTE.

Ah ! ma tante,

Air nouveau de Doche.

Il est dans ce triste moment
Victime d'un arrêt sévère,
Et par un plus affreux tourment ;
A ses vœux vous êtes contraire ;
Il faut bien qu'un doux sentiment
De tant de maux le dédommage,
Et puisqu'il souffre, c'est l'instant
De l'aimer davantage.

FORLIGNAC.

C'est cela, cadédis !

FLORVILLE.

Ma tante, vous venez d'entendre à quel prix on m'assure un succès qui pourrait venger au moins mon amour-propre ; mais mon cœur est assez malheureux de vous avoir déplu, sans risquer de vous déplaire encore, voilà mon ouvrage, dut-il faire honneur à mon esprit, il ne sera pas joué. (*il le déchire.*)

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Que faites-vous ?

BIJOU.

Eh bien, vous le déchirez ?

FLORVILLE.

Oui, mon ami, mon stratagême était innocent ; maintenant il cesserait de l'être, mes tableaux étaient vrais, ils ont pu déplaire ; mais j'aime mieux avoir été sifflé en peignant des vertus qui existent, qu'applaudi en montrant des vices qui n'existent pas. Reporte cette réponse.

FORLIGNAC.

Que c'est beau ! que c'est généreux ! que c'est grand ! Allons, madame, un beau mouvement.

Mad. LA GIRARDIÈRE.

Je pardonne tout, embrassez-moi.

FORLIGNAC.

J'en ai la larme à l'œil, vrai.

BIJOU.

Mais c'est là le dénouement de la pièce d'hier.

FLORVILLE.

Mon ami, retourne au théâtre et dis que je la retire tout-fait.

BIJOU.

Point du tout, monsieur, point du tout, la pièce est affichée, l'administration compte sur vous, les acteurs vous attendent, les journalistes reprennent la plume; je cours chez un commissaire, et si vous ne venez pas, vous répondez de la recette! (*il sort.*)

FORLIGNAC.

Ne crains rien! je suis en fonds! dis encore que je ne t'ai pas donné une bonne idée. Madame, chargez-vous de l'établissement; vous, mes enfans, chargez-vous du bonheur; moi, je me charge du repas, et nous verrons celui qui aura le mieux rempli sa besogne.

VAUDEVILLE.

Air nouveau.

PLORVILLE.

Dans l'ouvrage que j'entrepris,
J'ai péché par trop de morale,
Il est rare dans ce pays
De causer un pareil scandale;
Mais quand mon bonheur en ce jour
Devient le prix de mon ivresse,
C'est la morale de l'amour
Qu'aujourd'hui je prend pour maîtresse.

Mad. LA GIRARDIERE.

La morale a ses droits vraiment,
Mais qui prêche trop, incommode;
C'est surtout en la pratiquant
Qu'on pourrait la mettre à la mode;
Dans le monde c'est la bonté,
En ménage c'est la tendresse,
Au théâtre c'est la gaîté
Qui doit se montrer la maîtresse.

GERMAIN.

Avant tout voulant s'amuser,
Le public est comme une belle,
Quand on veux le moraliser
Pour faire excuser tant de zèle;
Il faudrait, joignant le bon ton,
La grâce et la délicatesse,
Tâcher de lui parler raison
Comme on parle à sa maîtresse.

FORLIGNAC.

Vous chérir devient un devoir,
C'est à vous d'embellir vos chaînes;
Entre ses mains est le pouvoir
Et le bonheur est dans les siennes;
Afin que le dieu des amours
A vos côtés marche sans cesse:
Cachez-lui le maître toujours,
Montrez-lui toujours la maîtresse.

JULIETTE, *au public.*

Que toujours, selon nos desirs,
Votre bonté se renouvelle,
Pour vous conserver vos plaisirs
Aujourd'hui nous doublons de zèle;
Si vous tenez a nos succès,
Si notre sort vous intéresse,
Ne souffrez pas qu'ici jamais
La critique soit la maîtresse.

FIN.

LE VAUDEVILLE

AU CAMP DE BOULOGNE,

PROLOGUE-IMPROMPTU,

Par MM. BARRÉ, RADET et DÉSFONTAINES;

REPRÉSENTÉ pour la première fois à Boulogne-sur-mer, par les Acteurs du Vaudeville de Paris, le Samedi 29 Thermidor an 13 (17 Août 1805).

PRIX, UN FRANC.

Se trouve à BOULOGNE,

Chez LEROY-BERGER, Imp.-Lib., Grande-Rue, No. 670,

ET A PARIS,

Chez le Libraire du Théâtre du Vaudeville.

A SA MAJESTÉ

L'Empereur et Roi.

AIR: *Dans ce sallon où du Poussin.*

LE Vaudeville vient au camp,
Pour lui c'est un jour de conquête;
Par un bonheur encor plus grand,
Il arrive au jour de ta fête:
Permets-lui de mêler ses chants
A ceux de tes guerriers fidèles,
Et de joindre une fleur des champs
A ta couronne d'immortelles.

PERSONNAGES.

TRISTAN, Md. de Vin, Traiteur. M. Vertpré.

SANS-PEUR, vieux soldat. . . . . M. St.-Léger.

VICTOR, Musicien de Régiment. . M. Henry.

Le Père LA JOIE. . . . . M. Duchaume.

FANCHON LA VIELLEUSE. . . Mme. Belmont.

LE VAUDEVILLE. . . . . Mlle. Desmare.

SUITE DU VAUDEVILLE.

La Scène est à Boulogne.

LE VAUDEVILLE

AU CAMP DE BOULOGNE,

PROLOGUE-IMPROMPTU.

Le Théâtre représente une campagne près du camp. Une maison sur le côté, des tables de vivandier, et personne attablé.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRISTAN, *seul, assis tristement, et appuyé sur une table.*

AIR : *Aussi-tôt que la lumière.*

Aussi-tôt que la lumière
Revient éclairer nos champs,
De ma cave toute entière
J'offre les vins différens.
Pour les autres qu'on préfère,
On me laisse tous mes vins ;
Cependant, je sais les faire
Beaucoup mieux que mes voisins.

Je les vois d'ici, mes voisins ; ... leurs tables ne désemplissent pas, . . . et les miennes. . . les voilà.

AIR : *Dorilas, contre moi des femmes.*

Tout le jour je ne vois personne,
Pourtant je vends à juste prix:
De tous côtés on m'abandonne,
Et jusqu'à mes meilleurs amis.
Sans pratique, sans camarade,
Dans cette triste extrémité,
Il me faudra, de peur d'être malade,
Boire tout seul à ma santé.

SCÈNE II.

TRISTAN, SANS-PEUR.

SANS-PEUR, *qui a entendu le dernier mot de Tristan.*

Boire tout seul! je ne le souffrirai pas: je suis trop ton ami pour cela.

TRISTAN.

C'est toi, Sans-Peur.

SANS-PEUR.

Moi-même, mon cher Tristan, et je vois que je te suis nécessaire. . . (*appelant*) Madame Tristan, du vin et deux verres. (*on répond en dedans*) On y va.

TRISTAN *s'asseyant.*

Ma foi, mon ami, c'est mon bon ange qui t'envoie.

SANS-PEUR.

Est-ce que ça ne va pas comme tu le voudrais?

TRISTAN, *lui montrant ses tables.*

Tu vois. . . .

SANS-PEUR.

Tu ne fais que de commencer ton commerce. . . Mais ne t'inquiète pas ; les chalans viendront, je m'en charge. . .

SCÈNE III.

LES MÊMES, Madame TRISTAN.

Madame TRISTAN *apportant du vin.*

Bon jour, Monsieur Sans-Peur.

SANS-PEUR.

Votre serviteur, Madame Tristan. . . . toujours jolie ?

Madame TRISTAN.

Vous n'avez pas besoin d'autre chose?

SANS-PEUR.

Quel dommage qu'on ne puisse vous demander que du vin!

Madame TRISTAN.

En tout cas vous appellerez.

SANS-PEUR *versant du vin.*

Nous appellerons. . . (*trinquant avec Tristan*) A toi.

TRISTAN.

De tout mon cœur. (*ils boivent*)

SANS-PEUR.

Allons, morbleu ! buvons, et vive la joie !

TRISTAN.

Oui, vive la joie, c'est bien aisé à dire.

SANS-PEUR.

Et à faire, surtout quand on a une jolie femme comme la tienne.

TRISTAN.

Tout cela est bel et bon; mais. . . .

SANS-PEUR *versant.*

Mais, mais. . . buvons.

TRISTAN.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Je voudrais te voir à ma place ;
Tu dirais bien que j'ai raison :
L'amour a fort mauvaise grâce
Quand l'argent manque à la maison. (bis.)

SANS-PEUR.

Ma foi, ta femme est jeune et belle,
Et chez nous plus d'un vert galant
Trouverait assez consolant
De se désoler avec elle.

TRISTAN *soupirant.*

Laissons cela et trinquons.

SANS-PEUR.

A la bonne heure, je reconnais mon ami.

Madame TRISTAN *apportant du vin.*

Je suppose que vous m'appelez.

SANS-PEUR.

Certainement. Comme une femme aimable vient toujours à propos!

TRISTAN.

Parlons du Camp. . . . Tu es bien content d'être-là!

SANS-PEUR.

Content! Oui, ventrebleu! je le suis.

TRISTAN.

Tu es dans ton centre. Un vieux soldat, blanchi sous le harnois, distingué par le courage et l'intrépidité, couvert d'honorables blessures. . .

SANS-PEUR.

Le beau mérite pour un soldat français!

TRISTAN.

Effectivement. Ça leur est si naturel.

SANS-PEUR.

Mille bombes! je suis entré au service à l'âge de seize ans.

AIR: *Tout sera bientôt débité.*

Avec ardeur on se battait
Pour son Prince et pour sa Patrie,
Et pourtant alors on citait
Les braves d'une compagnie:
Mais pour les compter à présent,
Morbleu! c'est bien une autre affaire;
Il faut de chaque régiment
Prendre la liste toute entière.

TRISTAN.

Eh bien, c'est ce que tout le monde dit.

SANS-PEUR.

Même air.

Combien j'aime ces jeunes gens
A peine sortis de l'enfance !
Je les observe dans nos camps,
J'admire leur noble assurance.
Comme nous ils sont aguéris
Tout en entrant dans la carrière,
Et le plus jeune des conscrits
Se bat comme un vieux militaire.

SCENE IV.

LES MÊMES, VICTOR.

TRISTAN.

Ah! c'est toi, Victor.

VICTOR.

Bon jour, mon oncle.

SANS-PEUR.

Eh! c'est notre clarinette.

VICTOR.

Réjouissez-vous: je vous apporte une bonne nouvelle!

TRISTAN.

Comment cela?

VICTOR.

Vous n'avez personne, je vous amène du monde.

TRISTAN.

Qui donc?

VICTOR.

Une troupe de bons-enfans que j'ai connus à Paris. En revenant du quartier-général, je les ai rencontrés qui arrivaient: ils ne sont qu'à deux pas, et tandis qu'on vise leurs passe-ports, je suis accouru pour vous en prévenir.

SANS-PEUR.

Tu vois, mon ami, comme le bonheur vient sans qu'on y pense.

TRISTAN.

Ma foi, il était tems! Va bien vîte chercher tes amis.

VICTOR.

Auparavant j'ai à vous prevenir d'une chose; c'est qu'il faut ôter votre enseigne.

TRISTAN.

Pour recevoir ces Messieurs.

VICTOR.

AIR: *Du petit Matelot.*

Ils m'ont donné la preférence;
Chez vous ils vont venir loger:
Mais tenez, pour la circonstance,
De nom il vous faudra changer.

TRISTAN.

De nom il me faudra changer ?

VICTOR.

Tristan est de mauvaise augure :
Des gens qui vont toujours chantant
Ne voudront pas, je vous l'assure,
S'établir chez Monsieur Tristan.

TRISTAN.

Comment ? tu crois.....

SANS-PEUR.

Eh parbleu ! change de nom. Appelle toi.... Grégoire.

VICTOR.

Il a raison, mon oncle.

AIR : *Que le Sultan Saladin.*

Quoiqu'il ne soit pas nouveau,
Le nom de Grégoire est beau.
D'abord il rime à victoire ;
Nos soldats, on peut m'en croire,
Diront, en lisant ce nom :
C'est bon, très-bon,
J'adopte cette maison :
Oui, dorénavant chez Gregoire,
J'aime mieux boire.

TRISTAN.

A la bonne heure. Va pour Grégoire, et ôtons mon enseigne : (*il appelle*) ma femme, ma femme....

Madame TRISTAN.

M'y voilà.

TRISTAN.

Aide-moi.

Madame TRISTAN.

Que veux-tu faire ?

TRISTAN.

Je t'expliquerai cela.

(*Tristan et sa femme montent sur une table et ôtent leur enseigne. — On entend un prélude.*)

VICTOR.

Dépêchez-vous, car je les entends. (*à la cantonnade*) Par ici, par ici, Mesdames.

SANS-PEUR, *regardant aussi.*

Ah! ah!... Du beau sexe... Jolie recrue, ma foi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FANCHON *et plusieurs Femmes à sa suite.*

FANCHON.

AIR : *Dans nos montagnes de Savoye.*

Avec le petit Vaudeville,
Le père la Joie et Fanchon,
Viennent gaîment dans cet asile,
Munis de plus d'une chanson ;

Chantons les enfans de la gloire,
Et tour à tour
Le vin, l'amour,
Et la victoire.

VICTOR *à Tristan.*

Eh bien, papa Grégoire?

TRISTAN.

C'est genti.

FANCHON.

Même air.

Dans mainte et mainte circonstance,
Heureux d'annoncer leurs hauts-faits,
Nous célébrions leur vaillance,
Et l'on répétait nos couplets.
Chantons les enfans, etc.

SANS-PEUR *répétant.*

Et la victoire.

FANCHON.

A la victoire ils sont fidèles;
Depuis long-tems on le sait bien.
Le sont-ils de même à leurs belles?
C'est leur secret et non le mien.
Chantons les enfans, etc.

CHŒUR.

Chantons, etc.

SANS-PEUR.

Comment? Madame Fanchon la vielleuse et ses camarades ont quitté Paris pour venir à Boulogne.... C'est charmant.

FANCHON.

Il est vrai que nous ne sommes pas accoutumées aux voyages.

AIR : *L'Amour ainsi q'la nature.*

A Paris le Vaudeville
Reste dans son domicile ;
A Boulogne on veut le voir,
Zeste, il quitte son manoir.
La course était longue à faire,
Pour nous rendre où nous voilà ;
Mais le zèle et l'espoir de plaire,
N'connaiss'pas ces distances-là.

SANS-PEUR.

D'ailleurs, on voyage si agréablement en France.

Madame TRISTAN.

Oh oui ! par-tout avec plaisir,
En France on se met en voyage ;
On trouve, au gré de son désir,
Bon vin, bon gîte et bon visage :
Mais la capitale.... Paris,
Est la ville par excellence.

FANCHON.

La Capitale, mes amis,
C'est Boulogne, où sont réunis
L'élite et le Chef de la France.

TRISTAN.

Mademoiselle, je suis fort aise de vous voir ; mais vous me parlez d'un petit Vaudeville, d'un père la Joie ; je ne les apperçois pas.

VICTOR.

C'est vrai. Où sont-ils donc ?

FANCHON.

Avant toute chose, ils ont voulu jetter un coup d'œil sur le camp.

SANS-PEUR.

Et ces dames ne les ont pas suivis?

TRISTAN.

Pourquoi donc ça?

FANCHON.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Quoiqu'avec une extrême envie
De voir ce spectacle enchanteur,
Nous avons, je vous le confie,
Éprouvé certaine frayeur :
Oui, notre jeunesse est craintive,
Et n'ose aborder un endroit
Intéressant, mais où l'on doit
Etre toujours sur le qui vive.

SANS-PEUR.

Permettez-moi de vous dire, Mesdames, que vos craintes sont mal fondées.

VICTOR.

Très-mal.

AIR : *Trouverez-vous un Parlement?*

De ce séjour qui vous fait peur,
Vous avez tort de prendre ombrage :
Au camp, le véritable honneur
Est l'attribut du vrai courage.

Le guerrier sensible aux amours,
Pour les femmes a le cœur tendre ;
Mais il les respecte toujours
Aussi bien qu'il sait les défendre.

Madame TRISTAN.

Oui, Mesdames, soyez bien tranquilles ; vous n'aurez qu'à vous louer de votre voyage.

(*On entend le tambourin.*)

VICTOR.

Ah ! voici le Père la Joie.

SANS-PEUR.

Le Père la Joie ! J'aime ce nom-là, moi.

TRISTAN.

Il se porte bien, le papa.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, le Père LA JOIE.

Le Père LA JOIE

AIR : *Pour animer nos chansons.*

Pour aller avec nos chansons
Rondement en besogne,
Le capitaine des flons flons
Nous amène à Boulogne.

TOUS.

Le Père LA JOIE.

Même air.

Pour ces braves qu'on doit aimer
Lorsque nos cœurs s'expriment,
Ce n'est pas pour les animer,
Mais pour qu'ils nous animent.

TOUS.

Ce n'est pas, etc.

TRISTAN.

En voilà un qui n'engendre pas de mélancolie.

Le Père LA JOIE.

Le moins que je peux.

VICTOR *lui tapant sur l'épaule.*

Oh! lui, il est toujours gai.

Le Père LA JOIE.

Ma foi, je ne l'étais guère en route.

TRISTAN.

Que vous est-il donc arrivé ?

Le Père LA JOIE.

Il m'est arrivé de ne pas arriver assez vîte.

PANCHON.

C'est ce qu'il n'a cessé de nous dire en chemin.

Le Père LA JOIE.

AIR *du Vaudeville d'Alcibiade.*

Je me plaignais avec raison
De la maudite diligence,
Et je criais : avancez donc !
Secondez mon impatience !

Mais les postillons énivrés
Disaient que j'étais un volume,
Et pourtant, vous en conviendrez,
Je ne pèse pas une plume.

TRISTAN.

C'est facile à voir.

FANCHON.

Ah ! j'entends notre Capitaine.

VICTOR.

Le restant de la bande-joyeuse.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE VAUDEVILLE *et le reste des Acteurs.*

LE VAUDEVILLE.

AIR: *La Boulangère a des écus.*

A la ville, à la cour, aux champs,
Le Vaudeville chante;
Mais l'honneur élève ses chants
Quand il est sous la tente.
S'il est utile
Il chante mieux
Le petit Vaudeville
Joyeux,
le petit Vaudeville.

LE PÈRE LA JOIE.

C'est un enfant qui n'a souvent
Qu'une faible musette,
Mais qui, par fois, est bien content
D'emboucher la trompette,
S'il est utile, etc.

FANCHON.

Guidé par Favart autrefois,
Sur les pas de Maurice,

SANS-PEUR.

Le Maréchal de Saxe. . . .

De Mars il chantait les exploits,
C'était-là son service.
S'il est utile, etc.

LE VAUDEVILLE.

Si Favart pouvait se vanter
D'avoir un sort propice,
Ici, nous pouvons nous flatter
D'avoir mieux que Maurice.

TOUS.

C'est vrai.

LE VAUDEVILLE.

S'il est utile, etc.

Comme les Français chanteront,
En buvant à plein verre,
Le jour où nos braves rendront
Visite à l'Angleterre.
S'il est utile, etc.

LE VAUDEVILLE.

Ils ont besoin, ces chers Anglais,
De la gaîté française,
Et pour leur porter mes couplets
J'apprends la langue anglaise.
S'il est utile, etc.

VICTOR.

Sur nos rondes qu'ils apprendront,
Ils iront en cadence,
Et dans nos guerriers ils auront
De bons maîtres de danse.

TOUS.

S'il est utile, etc.

SANS-PEUR.

Allons, je vois que vous avez de la bonne volonté, du zèle: tant mieux, nous vous fournirons de quoi chanter.

Le Père LA JOIE.

Ma foi, ce que j'ai vu depuis un instant que je suis arrivé, m'annonce déjà que nous ne manquerons pas de besogne.

FANCHON.

Vous êtes donc bien contents de ce que vous avez vu?

LE VAUDEVILLE.

Nous sommes enthousiasmés!

FANCHON.

Vrai ?

Le Père LA JOIE.

AIR : *J'ai vu souvent dans mes voyages.*

Mes amis, je suis dans l'ivresse :
Que d'activité ! quel accord !
Comme on s'émeut ! comme on s'empresse
Et dans les camps et sur le port !
Tout respire sur le rivage
Une noble intrépidité :
Dans tous les cœurs est le courage,
Sur tous les fronts est la gaîté.

LE VAUDEVILLE.

J'ai vu prâmes et canonnières,
D'Albion menaçant les bords,
Et ces machines meurtrières
Qui par-tout garnissent nos forts.
Parmi tant d'objets admirables,
Jettant les yeux sur la hauteur,
De ces prodiges incroyables
J'ai vu l'âme et le Créateur.

Le Père LA JOIE.

J'ai vu ces baraques, ces tentes,
Où le Soldat boit, chante et rit ;
J'ai vu ces troupes conquérantes
Qui n'ont toutes qu'un même esprit:
Enfin, dans un rayon de gloire,
Présage des plus grands succès,
J'ai vu le Dieu de la victoire
Planer sur le camp des Français.

VICTOR.

N'est-ce pas qu'un pareil tableau est fait pour inspirer la muse la plus engourdie ?

LE VAUDEVILLE.

La mienne est pleine d'ardeur : mais elle a besoin d'être encouragée.

SANS-PEUR.

Elle le sera, mon ami.

FANCHON (*au Public.*)

AIR : *Vaudeville de Comment faire.*

Nous comptons sur votre bonté,
Ici, la joie éclate et brille :
Chez les enfans de la gaîté
Le Vaudeville est en famille.

LE VAUDEVILLE.

Nous avons tous le cœur français ;
Auprès de vous il nous appelle,
Et dans nos timides essais
Vous ne verrez que notre zèle.

TOUS.

Nous comptons sur votre bonté, etc.

FANCHON.

Nous n'avons qu'un même projet,
C'est de parvenir à vous plaire ;
Et nous n'aurons qu'un seul regret,
Celui de ne pouvoir mieux faire.

TOUS.

Nous comptons sur votre bonté, etc.

FIN.

LA DUÈGNE

ET LE VALET,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. SEWRIN, ET CHAZET.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 29 fructidor an XIV.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

AN XIV. (1806.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mad. de St-ÉLOY, jeune veuve.	Mme. *Hervey.*
LE COLONEL SENNEVAL.	M. *Armand.*
LE PRÉSIDENT.	M. *Lenoble.*
LANDRIQUE, valet du Colonel.	M. *Hippolyte.*
BENJAMIN, jeune paysan.	Mme. *Lenoble.*
BERTHILLE, duègne prude et amoureuse de Benjamin.	Mme. *Duchaume.*
LE BAILLY.	M. *Chappelle.*

Quatre personnages accessoirs.

LA DUÈGNE ET LE VALET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COLONEL, LANDRIQUE.

LE COLONEL.

Eh bien, Landrique ?

LANDRIQUE.

Eh bien, Monsieur ? récapitulons un peu tout ce que vous avez fait depuis que vous êtes de retour à votre régiment. Vous arrivez, vous entendez parler de madame de St.-Eloi et de sa beauté. Sa maison est une des meilleures de la ville et celle où l'on reçoit le plus ; bientôt vous y êtes présenté ; voir la jeune veuve et l'aimer, c'est pour vous l'affaire d'un moment...de là une passion ! une passion superbe ! qui ne vous laisse plus de repos le jour ni la nuit.

LE COLONEL.

En un mot, une véritable passion ! Madame de St.-Eloi est si jolie ! Landrique, je l'épouserai... Oh ! c'est plus sérieux que tu ne penses !

LANDRIQUE.

Peine perdue ! vous dis-je ?

LE COLONEL.

Tu crois que l'hommage simple et pur de mes sentimens...

LANDRIQUE.

N'effleurera pas seulement son cœur. Jugez-en par vos premières démarches ; depuis que notre charmante veuve est ici, dans son château, il n'est sorte de galanterie dont vous ne l'ayez accablée.

LE COLONEL.

J'en conviens.

LANDRIQUE.

Fêtes, bals, concerts, vous avez mis tout en jeu.

LE COLONEL.

Sans l'émouvoir un instant.

LE COLONEL.

Jusqu'à ces pauvres comédiens de Nevers que vous faites venir à grands frais et à qui vous faites jouer les *Fureurs d'Oreste.*

LE COLONEL.

Madame de St.-Eloi ne les a pas seulement écoutés.

LANDRIQUE.

Et vos épîtres, Monsieur?...

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

C'est bien vainement que l'amour,
D'un officier fit un poète,
C'est vainement que chaque jour,
Vos vers pleuvent sur sa toilette.
On la voit malgré vos travaux
Rire de vos épithalames,
Et critiquer vos madrigaux;
Ne sont-ce pas des épigrammes?

LE COLONEL.

Ah! je ne le sens que trop.

LANDRIQUE.

Après tant de refus, Monsieur, l'on bat sagement en retraite? ou bien l'on se révolte contre cette opiniâtreté, et l'on prend la résolution de vaincre à tel prix que ce soit.

LE COLONEL.

Je ne veux rien obtenir par adresse.

LANDRIQUE.

L'amour enfanta la ruse et lui donna des armes pour soumettre les cœurs rébelles. On ne cesse pas d'être honnête, parce qu'on est rusé. La route que vous avez prise est toute opposée à celle qu'il fallait prendre : il faut étudier le caractère des femmes, et l'étudier si bien que d'un coup-d'œil on puisse se dire : je dois faire jouer telles ou telles batteries. Une coquette, je l'étourdirais par quelque grand coup d'éclat. Une femme prude, je médirais avec elle. Une femme

romanesque... quinze jours de campagne, de promenades dans les bois, sur les montagnes, dans les vallées, aux bords des ruisseaux, au murmure des eaux, aux accens des oiseaux. La femme sentimentale exige un peu plus de tems, mais ne saurait résister aux longs soupirs, aux torrens de larmes, aux *hélas* multipliés, et à l'emploi de ces mots gigantesques qui fourmillent dans les comédies larmoyantes, et dans les romans pathétiques.

LE COLONEL.

Vous êtes un grand coquin, monsieur Landrique.

LANDRIQUE, *saluant.*

Vous me faites bien de l'honneur, Monsieur.

LE COLONEL.

Et si tous les valets vous ressemblaient...

LANDRIQUE.

Le métier ne vaudrait plus rien.

LE COLONEL.

Au fait, cependant, madame de St.-Eloi n'est point une coquette décidée ; j'ai surpris quelquefois en elle de petits mouvemens de sensibilité, et peut-être qu'en la forçant à me devoir de la reconnaissance...

LANDRIQUE.

Air : *D'Alcibiade.*

Reconnaissance! ah ! oui, vraiment!
Ce mot seul vaut une harangue,
Oui, d'honneur, ce mot éloquent,
Est le plus beau de notre langue.
De ce sentiment enchanteur,
Telle est l'influence secrette,
Que c'est aux dépens de son cœur,
Qu'une femme acquitte sa dette.

LE COLONEL.

Cela se voit souvent.

LANDRIQUE.

D'après cette vérité si bien reconnue, j'imagine le sujet tout entier d'une comédie : les acteurs de Nevers ne sont point encore partis, je leur distribue mes rôles et mets à profit leur talens ; vous êtes généreux, l'argent éblouit la troupe ambulante ; je l'énivre, assez pour n'y voir qu'à demi, pas

trop, pour qu'elle ne perde point la mémoire, et si la pièce réussit, votre bonheur, Monsieur, sera ma plus douce récompense.

LE COLONEL.

Mais du moins ne va pas m'embarquer sur quelque mer trop orageuse.

LANDRIQUE.

Laissez-moi faire, je serai votre pilote et nos acteurs de Nevers qui me seconderont, sont depuis long-tems accoutumés à entendre siffler les vents.

LE COLONEL, *lui jetant une bourse.*

Voilà pour leur donner du cœur.

LANDRIQUE.

A merveille ! Mais on vient de ce côté... Malpeste ! c'est la femme-de-chambre de notre jeune veuve.

Air : *de l'Opéra-Comique.*

Allons, partez, mon plan est prêt.
LE COLONEL.
Mais pour t'assurer de son âme,
Cherche à mentir.
LANDRIQUE.
Je suis valet.
LE COLONEL.
Et fais la causer.
LANDRIQUE.
Elle est femme.
LE COLONEL.
Elle est vieille.
LANDRIQUE.
Je le sais bien.
Mais si je la trouve rébelle,
J'ai beaucoup d'or, et ce moyen
Est encor plus vieux qu'elle.

(*Le Colonel sort par la droite.*)

SCÈNE II.

LANDRIQUE, BERTHILLE, *arrivant par le fond à gauche.*

LANDRIQUE.

Abordons-la...

BERTHILLE, *à part.*

Le valet du Colonel ! ce n'est pas lui que je croyais trouver ici.

LANDRIQUE.

Mademoiselle Berthille cherche peut-être la solitude, et voudrait promener en paix ses tendres rêveries.

BERTHILLE.

Oui, je voulais être seule, et toujours ma mauvaise étoile vous fait trouver sur mes pas.

LANDRIQUE.

Aimable personne ! vous craignez le tête à tête.

BERTHILLE.

Trève de plaisanteries ! je ne suis pas d'humeur à les écouter.

LANDRIQUE.

Vous n'êtes pas toujours si sévère, et je parierais que tous les hommes ne vous sont pas indifférens.

BERTHILLE, *à part.*

Se douterait-il de quelque chose? (*haut.*)Tous les hommes sont des traîtres, leur nom seul me fait horreur.

LANDRIQUE.

Voilà juste le langage de votre maîtresse... Eh bien, tenez, ce petit air précieux vous sied à ravir.

BERTHILLE.

Vos complimens ne me séduisent pas.

LANDRIQUE.

De mieux en mieux !... j'aime ce ton mutin, ces minauderies si charmantes dans une femme !... Vous me plaisez, mademoiselle Berthille, oui, et si l'amour, comme vous dites, n'avait pas ses inconvéniens... je tenterais la conquête de votre cœur.

BERTHILLE.

Mon cœur n'est point à prendre.

LANDRIQUE.

Il est pris, je le vois... méchante ! vous me désespérez !... Le croiriez-vous pourtant? je m'étais déjà fait un tableau du bonheur dont nous jouirions.

Air : *De la parole.*

Voyant nos maîtres sous nos yeux,
Former des chaînes fortunées,
Tous les deux pour faire comme eux,
Nous unissions nos destinées.

Pour jouir d'un destin nouveau,
Nous achetions à la campagne,
Une ferme ou bien un château ;
Car ne trouvant rien de trop beau,
J'aime les châteaux *(bis.)*

BERTHILLE.

En Espagne. *(bis.)*

Je n'y vois que vingt obstacles.

LANDRIQUE.

Lesquels ?

BERTHILLE.

D'abord c'est que ma maîtresse est bien décidée à ne plus se marier, ensuite, c'est que s'il lui prenait encore cette envie, son choix ne tomberait point sur monsieur le Colonel, enfin c'est que je veux suivre en tout son exemple. Tenez vous bien cela pour dit, cessez vos poursuites, il n'y a rien à faire ici pour vous.

LANDRIQUE.

Admirez les jeux étonnans du hasard et de la sympathie.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

De votre bouche un oui formel,
Peut-être eut affaibli ma flamme ;
Vous dites non, et rien n'est tel
Pour porter le trouble en mon âme ;
Plus vos refus sont délicats,
Plus mon amour devient extrême,
Et me dire ne m'aimez pas,
C'est ordonner que je vous aime.

BERTHILLE, *à part.*

Il ne s'en ira pas... J'ai une frayeur mortelle que Benjamin n'arrive. Puisque vous ne voulez pas me quitter, c'est moi qui vous cède la place.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BENJAMIN, *tenant un gros bouquet.*

BENJAMIN.

Mon dieu, mademoiselle Berthille, vous me voyez dans une ben terrible agitation !...

BERTHILLE, *à part.*

C'est lui !... Voilà ce que je craignais !

LANDRIQUE, *à part.*

Ah ! voici le mot de l'énigme !

BERTHILLE.

Et où allez-vous donc comme ça, monsieur Benjamin ?

LANDRIQUE, *à part.*

C'est le Benjamin !

BENJAMIN.

Je ne vais pas, Mam'selle, je suis tout venu. J'arrive de not' petit rendez-vous ordinaire. N'vous y voyant pas venir, la peur m'a pris ; j'ai couru de ce côté, mon cœur semblait deviner où vous étiez...

LANDRIQUE.

Pauvre petit.

BERTHILLE, *à part à Benjamin.*

Ne me dites de ces douceurs-là que lorsque nous sommes seuls, entendez-vous ?

BENJAMIN.

Et pourquoi ? Je vous aime, mam'selle Berthille, je le dirais à toute la terre.

LANDRIQUE, *s'amusant.*

Tous les hommes sont des traîtres, leur nom seul me fait horreur.

BERTHILLE.

Bien ! très-bien !... Formez donc des jugemens téméraires !

Air : *Si j'ai vous trouver aimable.* (De la Laitière.)

A peine il sort de l'enfance,
On ne peut penser, je crois,
Qu'avec mon expérience,
Moi je fasse un pareil choix.

LANDRIQUE.

Ce choix pourrait être sage,
Lorsqu'il faut prendre un amant,
Le cœur ne connaît point d'âge,
Et l'amour est un enfant.

BENJAMIN.

Oh ! j'suis ben encore innocent, ça, c'est vrai !... mais, mam'selle Berthille aura de l'esprit pour deux.

LANDRIQUE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

BERTHILLE.

Riez, riez donc... Eh bien ; pour vous prouver qu'il n'est

rien de ce que vous pensez, je vais le punir de ses propos indiscrets. (*à Benjamin.*) Ne m'approchez plus, petit imbécille, je vous le défends, soyez désormais plus circonspect, et songez à ne plus me tenir de pareils discours, quand de méchantes oreilles les entendent et que de mauvaises langues sont prêtes à les répéter.

BENJAMIN.

Mais, mam'selle Berthille...

BERTHILLE.

Laissez-moi... je vais rapporter à ma maîtresse toutes les inconséquences de votre conduite. (*à part en s'en allant.*) Pauvre garçon ! je lui perce le cœur; mais quand nous nous retrouverons sans témoins, je lui ferai concevoir les motifs qui me forcent d'en agir ainsi ! (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LANDRIQUE, BENJAMIN.

BENJAMIN.

Je crois qu'elle m'a appelé imbécille, Monsieur ?

LANDRIQUE.

Eh ! sans doute ! Tu t'y prends mal pour lui faire ta cour.

BENJAMIN.

Je ne m'y suis jamais pris autrement, et pourtant je lui plaisais encore hier matin.

LANDRIQUE.

Mais tu vois bien... j'étais-là, moi, je la gênais...

BENJAMIN.

J'vous ai cru un de ses parens, et j'ai pensé que des amours honnêtes ne devaient pas se cacher.

LANDRIQUE.

Tu comptes donc épouser mademoiselle Berthille.

BENJAMIN.

O mon dieu, oui, Monsieur.

LANDRIQUE.

Mais en conscience, elle est bien vieille pour un jeune garçon comme toi.

Air : *Tout culbute par compagnie.*

Entre vous tout doit différer,
Car, sur la route de la vie,
Tu ne viens qu'à peine d'entrer,
Sa carrière est presque finie.

BENJAMIN.

Ces différences entre nous deux,
Monsieur, jamais ne l'effarouchent ;
Même, elle dit que c'est tant mieux,
Et que les extrêmes se touchent.

LANDRIQUE.

C'est agréable.

BENJAMIN.

D'ailleurs elle dit aussi qu'elle n'a que trente ans.

LANDRIQUE, *riant.*

Ah ! j'entends !... elle est majeure !

BENJAMIN.

Oui, Monsieur. C'est ce qui fait qu'elle peut se marier sans permission de père ni d'mère.

LANDRIQUE, *riant.*

Oh ! oui. Ah ça ! mais elle est donc bien amoureuse de toi ?

BENJAMIN.

Ah ! je le crois ; cette jolie petite lettre qu'elle m'a écrite encore hier, en est ben une preuve.

LANDRIQUE.

Une lettre !... Bah ! elle t'écrit des lettres ?...

BENJAMIN.

O mon dieu, oui, Monsieur, et v'là ce qui me chagrine !

Air : *Décacheter sous la porte.*

Elle a bien soin de m'écrire
Que pour moi son cœur soupire,
Je n'y réponds jamais,
Mais,
Une bonne fois je voudrais
Ecrire, au moins pour lui dire
Que je ne sais par écrire.

LANDRIQUE.

Mon ami, montre moi cette lettre, et s'il ne s'y trouve rien qui doive offenser ma délicatesse, ma pudeur .... je t'offre mes services.

BENJAMIN.

O mon dieu! comme ils sont complaisans, ces messieurs de la ville! quoi! vraiment, Monsieur, vous seriez assez bon...

LANDRIQUE.

Voyons la lettre.

BENJAMIN.

La voilà, Monsieur.

LANDRIQUE, *à part.*

Je la tiens! Ayons une idée du style épistolaire et amoureux de mademoiselle Berthille.

BENJAMIN.

Ah! Monsieur... c'est un fier style!

LANDRIQUE, *lisant.*

« Mon cher petit Benjamin, vous avez trop dansé dimanche dernier. » Vous dansez donc?

BENJAMIN.

Oui, Monsieur.

LANDRIQUE.

Mais ce n'est pas bien, mon ami, quand on est amoureux on ne danse pas.

BENJAMIN.

Vous croyez, Monsieur?... je ne danserai plus.

LANDRIQUE, *continuant.*

« J'ai été si fort allarmée pour votre santé, que cela m'a » fait perdre le sommeil. »

BENJAMIN.

Le sommeil!... Oh! je ne danserai plus, Monsieur, je vous assure.

LANDRIQUE, *continuant.*

« Il faut vous ménager davantage. » Elle a raison, mon ami, il faut se ménager.

BENJAMIN.

Je me ménagerai, Monsieur.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL.

LE COLONEL, *paroissant dans le fond et appelant bas.*

Landrique! Landrique!

LANDRIQUE, *se retournant et apperçevant son maître. Bas.*
Encore une minute ! Monsieur, et je suis à vous.

(*Le Colonel se retire.*)

SCENE VI.

LANDRIQUE, BENJAMIN.

LANDRIQUE.

Mon ami, j'acheverai ta lettre dans un autre moment. (*il la met dans sa poche.*) Pour l'instant je suis pressé. Retourne auprès de mademoiselle Berthille... Bientôt tu auras ta réponse.

BENJAMIN.

Mais, Monsieur, où vous retrouverai-je, pour avoir ma réponse ?

LANDRIQUE.

Ici, tantôt, dans l'après-midi, sur les quatre heures. A cette même place, entends-tu ?

BENJAMIN.

Soyez tranquille, Monsieur, je n'y manquerai pas.

LANDRIQUE.

Adieu, mon garçon.

BENJAMIN.

Adieu, Monsieur. (*il sort par le côté gauche, le Colonel rentre par la droite.*)

SCENE VII.

LE COLONEL, LANDRIQUE.

LE COLONEL.

Eh bien, que fesais-tu donc avec ce rustre ?

LANDRIQUE.

Peu de chose et beaucoup. Déjà un poste de pris ! la Duègne capitulera, je la tiens par son faible, par sa vertu. Berthille ne maudit les hommes que pour mieux cacher son jeu; elle est amoureuse, amoureuse folle ! et j'ai sur moi des pièces qui déposeront contre elle. Assurez-vous de votre côté si madame de St-Eloi ne suivrait pas la même tactique et si

elle ne reçoit pas froidement vos hommages pour se montrer plus sensible aux hommages d'un autre.

LE COLONEL.

Ma foi, non ! A moins qu'un certain petit président...

LANDRIQUE.

Un certain petit président ! prenez garde au petit président, Monsieur.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

(Des Hasards de la Guerre.)

On sait que par plus d'un bon tour
Ces messieurs sont connus en France,
Et la justice chez l'amour
Souvent fait pancher la balance.
Ils sont aveugles tous les deux,
Aussi dans maintes circonstances,
On les voit se traiter au mieux
Comme d'anciennes connaissances.

LE COLONEL.

C'est après moi, celui qui est le plus assidu à lui faire la cour, et toujours d'une manière indirecte, cachée...

LANDRIQUE.

C'est cela ! c'est cela même ! Le petit président, je gage, est auprès de madame de St.-Eloi, ce qu'est auprès de la Duègne, le rustaut que vous venez d'appercevoir.

LE COLONEL.

Si je le savais !... je le ferais sauter !... (*il fait signe de se battre en duel.*)

LANDRIQUE, *contrefaisant son maître.*

Faisons-le sauter, Monsieur, croyez-moi, faisons-le sauter !...

LE COLONEL.

Suivons d'abord notre premier plan. Que veux-tu faire de nos comédiens de Nevers ? ils partaient sans moi, tout-à-l'heure, j'ai vu la troupe défiler dans le bois avec armes et bagages, comme Scarron les peint dans son Roman Comique.

LANDRIQUE.

Vous les avez retenus, sans doute !

LE COLONEL.

Oui, mais nous ne pouvons pas les garder long-tems. On

donne aujourd'hui une fête au château de Sennecey; il faut qu'ils aillent y jouer ce soir, Robert, chef de Brigands.

LANDRIQUE.

Robert, chef de Brigands! joli petit divertissement pour des dames sujettes aux vapeurs !... je vais les rejoindre, me concerter avec eux et jouer bientôt un drame de ma composition !... ne m'avez-vous pas dit que madame de St.-Eloi venait par ici presque tous les matins ?

LE COLONEL.

Oui.

Air : *Vaud. de Catinat.*

On la voit errer quelquefois,
Dans ces promenades chéries,
L'ombre, la fraîcheur de ces bois,
Embellissent ses rêveries.

LANDRIQUE.

Nous ne devons pas différer
L'attaque long-tems suspendue,
Et si nous pouvons l'égarer,
Je vous réponds qu'elle est perdue.

LE COLONEL.

Landrique !

LANDRIQUE.

Monsieur !

LE COLONEL.

N'apperçois-tu pas...

LANDRIQUE.

Vraiment, oui !

LE COLONEL.

Une robe blanche !

LANDRIQUE.

Qui flotte au gré du vent ?

LE COLONEL.

Ne dirait-on pas une nymphe de Diane ?

LANDRIQUE.

Diane elle-même !... A nos postes, Monsieur, votre voiture est prête, nos comédiens sont là... attention ! Si vous voulez réussir, exécutez ponctuellement tout ce que je vous prescrirai.

LE COLONEL.

Je m'abandonne à mon étoile.

LANDRIQUE.

Et à mes conseils !... Venez avec moi.

SCENE VIII.

Madame de St.-ELOI, BERTHILLE.

Mad. de St.-ELOI.

Laissez-moi, Berthille, je vous prie, vous m'avez interrompu au passage le plus intéressant de ce livre...

BERTHILLE.

Et quel est ce livre, Madame ?

Mad. de St.-ELOI.

Air : *Vaud. de la Laitière.*

Ah ! vraiment, au siècle où nous sommes,
Un tel livre fait trop d'honneur,
Il est tout en faveur des hommes.

BERTHILLE.

Mais c'est qu'un homme en est l'auteur.

Mad. de St.-ELOI.

Il dit que l'amour les enflamme,
Qu'il sont tous soumis et constans.

BERTHILLE.

Allons, je vois bien que madame
Aimera toujours les romans.

Mad. de St.-ELOI, *riant.*

Tu n'es pas bien disposée pour les hommes, toi, Berthille!

BERTHILLE.

Moi, Madame, je les vois tous de l'œil le plus dédaigneux... (*à part.*) Heureusement que Benjamin est parti.

Mad. de St.-ELOI.

Mais sais-tu bien que tu es encore plus sévère que moi. Par exemple, si je ne m'armais pas de toute ma raison, j'aurais peut-être encore la faiblesse de croire à l'amour du Colonel.

BERTHILLE.

Eh ! madame, que n'avons-nous la liste des femmes qu'il a trompées.

Mad. de St.-ELOI.

Aussi te dis-je que ma raison...

BERTHILLE.

Fortifiez-là, croyez-moi, et ne soyez plus assez crédule pour vous redonner des fers. Vous êtes veuve, songez-y bien.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Voyez l'oiseau malheureux,
S'agiter, battre de l'aile,
La liberté qu'il appelle
Est l'objet de tous ses vœux;
Un hasard ouvrant sa cage,
Termine son esclavage,
L'oiseau se fraye un passage,
Cet exemple est fait pour nous.
Le mariage est la cage,
La liberté, le veuvage,
L'oiseau, ce doit être vous. (*bis.*)

Mad. de St.-ÉLOI.

Le Colonel est pourtant bien aimable ?

BERTHILLE.

Ah ! monsieur le Président ne le lui cède guères.

Mad. de St.-ÉLOI.

Le Président !... un fat ! plein de suffisance ! agissant en dessous... Tiens, j'aimerais encore cent fois mieux l'air vif et enjoué du Colonel que le ton... pédantesque !... hyppocrite même du Président.

BERTHILLE.

Eh bien, moi, je croirais le Président plus susceptible de soins, de prévenances, de ces petites attentions...

Mad. de St.-ÉLOI.

Oh ! sur cet article, le Colonel n'est pas en défaut ; depuis trois mois a-t-il songé à autre chose qu'à prévenir mes moindres desirs ? ce sont tous les jours de nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs !... hier encore, un théâtre monté à l'improviste, des acteurs qui semblaient tomber des nues... une tragédie !... ah ! ah ! ah ! ah !... j'ai bien ri, Berthille ; les *Fureurs d'Oreste !* Quelle idée ! elle ne pouvait partir que d'une tête aussi folle que la sienne... et as-tu remarqué, pendant la représentation, la jalousie du Président, son impatience... son trépignement ? je l'ai cru un moment chargé du principal rôle de la pièce. Je gage qu'il serait délicieux dans les fureurs !

BERTHILLE.

Mais, Madame, nous ne voulons pas nous occuper d'eux, et nous en parlons sans cesse.

Mad. de St.-ÉLOI.

Eh bien !... retire-toi... laisse-moi achever ma lecture...

BERTHILLE.

Ne pourriez-vous pas lire aussi bien dans votre parc... sans venir si loin, vous exposer peut-être...

Mad. de St.-ÉLOI.

Mais tu me parais singulièrement intéressée à ce que je ne vienne jamais par ici.

BERTHILLE, *à part.*

Je le crois. Si Benjamin revenait...

Mad. de St.-ÉLOI.

Moi j'aime à me dérober quelquefois au bruit du château, à me promener seule un livre à la main.

Air *de Doche.*

Oui, c'est le meilleur des amis,
Avec un homme que l'on aime,
Le tête-à-tête a bien son prix;
Mais il est d'un danger extrême.
Un livre a les mêmes appas,
Du cœur il devient l'interprête,
C'est le plus charmant tête-à-tête...
L'esprit y gagne et le cœur n'y perd pas.

BERTHILLE.

Mais...

Mad. de St.-ÉLOI.

Mais ! mais !... encore une fois laissez-moi, il me sera bien permis peut-être de rester seule.

BERTHILLE.

Mon dieu ! ne vous fâchez pas, Madame... je m'en vais.

Mad. de St.-ÉLOI.

A la bonne heure !

BERTHILLE, *revenant.*

Madame...

Mad. de St.-ÉLOI, *qui la croyait partie.*

Encore !

BERTHILLE.

Madame, à quelle heure rentrerez vous ?

Mad. de St.-Éloi, *avec humeur.*

Quand il me plaira. (*Berthille s'en retourne sans mot dire.*) Il faut que je prenne le parti de payer ainsi leurs questions indiscrètes.

SCENE IX.

Mad. de St.-ÉLOI, *seule.*

(*Elle reprend son livre et le quitte un instant après avec des signes de contrariété.*)

Cette femme voudrait prendre un empire sur moi !... (*elle veut lire encore et s'interrompt.*) Oui .. elle voudrait maîtriser mes actions, diriger ma conduite !... je n'ai plus besoin de tutelle !... (*elle lit et s'interrompt.*) Je soupçonnerais même la sincérité de ses conseils, elle a pris les intérêts du Président... avec une chaleur !... (*elle lit encore avec le ton boudeur.*) CHAPITRE III. « PIÈGE TENDU A UNE COQUETTE. (*elle s'interrompt.*) Il est vrai que le Colonel est bien aimable.

Air *de Doche.*

Son esprit fin et sa gaité piquante,
Bientôt peut-être auraient pu me charmer;
J'aurais aimé sa grâce complaisante,
Heureusement je ne veux plus aimer.

Dans l'art de plaire, amour a su l'instruire,
Et par son cœur il se fait estimer,
Lui seul peut-être aurait pu me séduire,
Heureusement je ne veux plus aimer.

(*Elle s'asseoit.*) Je ne me sens plus disposée à lire. (*Elle lit en conservant encore un peu le ton boudeur.*) « PIÈGE » TENDU A UNE COQUETTE. Elise était fille d'un riche négo- » ciant de Lyon, pourvue de beaucoup d'attraits, d'une » éducation de couvent et d'une dot propre à tenter le fils » d'un intendant des Finances; elle devait s'attendre à » trouver un bon parti et elle le trouva. Un nommé mon- » sieur de Sainville, riche d'une soixantaine d'années et » d'autant de mille livres de rente, eut occasion de voir la » demoiselle, en devint amoureux, parla mariage au père,

» épousa et mourut après trois mois d'union conjugale... » (*elle s'interrompt.*) C'est singulier !... quelle analogie entre ce début et les premières circonstances de mon mariage. (*elle reprend.*) « Voilà donc Elise libre à vingt ans ! la foule » des adorateurs s'empresse sur ses pas... (*s'interrompant.*) Cette histoire m'intéresse !... (*reprenant.*) » La foule des ».adorateurs... (*En ce moment deux hommes de très-mauvaise mine, paraissent, et d'un air mystérieux, ils traversent en silence le théâtre, passant devant madame de St.-Éloi, qu'ils regardent avec attention, mais qu'ils ne saluent pas; madame de St-Éloi surprise, inquiète, éprouve quelque frayeur.*) Voilà des gens comme on n'a pas habitude d'en voir par ici . . . Oh ! quelques braconniers peut-être ! (*Elle veut se rassurer et reprend sa lecture.*) « La foule des adorateurs s'empresse... (*Les deux hommes reviennent et font des signes comme s'ils en appelaient d'autres. Madame de St.-Éloi saisie, se lève.*) Ils reviennent ! . . . la frayeur me gagne !... seule !... ici !... sans défense !... imprudente !... fuyons !

SCENE X.

Mad. de St.-ÉLOI, Les deux Hommes.

(*Comme madame de St.-Éloi veut fuir, un des deux hommes l'arrête dans le fond et lui dit :*)

On ne passe pas !

Mad. de St.-ÉLOI, *troublée.*

Ciel ! je suis perdue !... (*Deux autres hommes paraissent l'un deux dit à l'autre en montrant madame de St.-Eloi :*) Allerte ! Capitaine !

Mad. de St.-ÉLOI.

Des brigands !... au secours !... Berthille !... Berthille !... (*Les quatre hommes l'entourrent et font mine de s'emparer d'elle.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL, *accourant avec deux de ses valets armés comme lui de pistolets.*

LE COLONEL.

Qu'ai-je entendu ?... quels cris !... Que vois-je ? madame de St-Éloi... Scélérats ! qu'osez-vous faire ? (*Il tire ses pistolets, ses valets en font autant, et, au même instant, les quatreh ommes tombent roides la face contre terre. Le Colonel entraîne aussitôt madame de St.-Éloi en lui disant.*) Ah ! madame ! quel bonheur ! je me rendais chez vous lorsque vos cris ont percé jusqu'à moi ; mais venez, ne perdons pas de tems, ma voiture n'est qu'à deux pas, je vais vous ramener à votre château. (*il s'enfuit par le fond avec elle, les deux valets les suivent.*)

SCENE XII.

LANDRIQUE et ses Trois Compagnons, *tous déguisés, restent quelques instans couchés sans oser encore remuer. Un des hommes, celui qui est placé le plus près de l'avant-scène, lève le premier la tête, et dit à voix-basse.*

FINAL.

LE PREMIER.

Monsieur Landrique êtes-vous mort ?

LANDRIQUE.

Non, pas encor. *(bis.)*
(*A un autre.*)
Réveillez-vous donc, camarade.

LE TROISIÈME.

Quoi ! je puis donc ne plus dormir ;
Ma foi, je ne suis pas malade,
Mourir ainsi c'est un plaisir.

TOUS, *se levant à la fois.*

Mourir ainsi c'est un plaisir.

LANDRIQUE.

Oui, dans le temple de mémoire,
Ces exploits doivent nous placer,
En l'honneur de notre victoire,
Amis, il faut nous embrasser.

TOUS, *riant.*

La plaisante aventure,
De long-tems, je vous jure,
Moi, je ne l'oublirai,
Et toujours j'en rirai.

LANDRIQUE.

Un projet de cette importance,
Exige surtout du secret;
Je compte sur votre prudence,
Et pour terminer la séance,
Je vous conduis au cabaret.

LE PREMIER.

Adopté.

LE SECOND.

Décrété.

TOUS.

A l'unanimité.

LANDRIQUE.

Messieurs, c'est moi qui tiens la banque.
Par moi chacun sera payé.
Amis, jamais rien ne nous manque,
Quand nous avons Bacchus, la gloire et l'amitié.

TOUS, *répètent.*

La plaisante aventure, etc.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon du château de Madame de Saint-Eloi.

SCENE PREMIERE.

LE COLONEL, LANDRIQUE.

LANDRIQUE.

Eh bien, monsieur, vos affaires doivent être en bon train? Que pensez-vous de Robert... chef de brigands? La jeune veuve est-elle remise de son trouble? avez-vous rétabli le calme dans ses sens? et attendez-vous enfin quelques heureux effets du pouvoir de la reconnaissance.

LE COLONEL.

Non, madame de St.-Éloi me regarde bien comme son libérateur; mais voilà tout! Il n'y a qu'un instant, j'ai voulu mettre ses sentimens à l'épreuve, j'ai parlé de départ, d'affaires qui m'appelaient promptement à Paris, le croirais-tu, elle ne s'est point opposée à ma résolution, elle n'a rien fait pour me retenir.

LANDRIQUE.

Diable! n'aurions-nous couru tant de dangers que pour voir nos desseins avortés? Il faudrait pourtant presser vivement les choses. Mon stratagême peut être découvert. Je m'apperçois déjà qu'on se parle à l'oreille, qu'on a des soupçons. Le Président rit sous cape, Berthille nous voit du plus mauvais œil; il n'y a que le Bailli du village, homme stupide et sot, qui semble ajouter foi à cette mésaventure, il parle de justice, de procès-verbaux, de poursuites; les paysans sont sous les armes, le Bailli à leur tête veut les mener à la découverte, tout cela, Monsieur, nous conduirait à quelque fâcheux éclat.

LE COLONEL.

Ma foi, veux-tu que je te l'avoue, je commence à désespérer.

LANDRIQUE.

Désespérer ! et Landrique, le fidèle Landrique serait témoin de votre honte et de votre défaite; non, Monsieur, tant qu'une goutte de sang coulera dans ces veines, tant qu'une étincelle de génie animera cette tête, je ne reculerai point, lorsqu'il s'agira de vous servir, du courage, de la témérité, et attaquons si brusquement l'ennemi, que nous ne lui laissions pas le tems de se reconnaître. Le Président est un adversaire trop peu redoutable, je tiens le secret de l'amoureuse Berthille; il n'y a donc que la jeune veuve qui... Mais, chut, la voici !

SCENE II.

Les précédens, Mad. de St.-ÉLOI, LE BAILLI et son Greffier, LE PRÉSIDENT, BERTHILLE.

Mad. de St-ÉLOI.

Ah ! vous voilà, monsieur le Colonel, la surprise est aimable; j'avais imaginé que vous étiez parti sans me faire vos adieux.

LE COLONEL.

Je ne me serais point éloigné sans avoir reçu vos ordres.

Mad. de St.-ÉLOI.

Mes ordres ! . . . dites plutôt mes regrets. . . Monsieur le Bailli, voilà mon libérateur.

LE BAILLI.

Vous avez très-bien fait, Monsieur, de ne pas partir. Votre présence est essentiellement et indispensablement nécessaire au procès-verbal que ma charge, mon devoir me prescrivent de dresser. (*il se met à une table et écrit.*)

LE PRÉSIDENT.

Que vous êtes heureux, Monsieur; j'ai désiré mille fois me signaler comme vous, et je n'ai jamais pu en rencontrer l'occasion.

Air : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

Monsieur, vous pouvez au plus vîte
Prouver que vous êtes vaillant,
Nous allons dans notre poursuite
Trouver encor plus d'un brigand.

LE PRÉSIDENT.

Il ne reste plus rien à faire,
Et le courage est un défaut,
Quand il n'est pas très-nécessaire.

LE COLONEL.

C'est bien assez quand il en faut.

LE BAILLI.

Il faut purger le pays de cette bande infernale.

LE COLONEL.

Mais, monsieur le Bailli, ils s'échapperont pendant que vous verbalisez.

LE BAILLI.

Rien ne m'échappe, Monsieur, rien ne m'échappe. Nous découvrirons leur repaire; mais il faut de l'ordre, de l'exactitude dans les formes judiciaires, et mon procès-verbal doit passer avant tout. . . . Vous disiez donc, Madame, qu'ils étaient...

LE PRÉSIDENT.

Quarante !... pour le moins.

Mad. de St.-ÉLOI.

Quatre, Monsieur. La frayeur n'en a point grossi le nombre à mes yeux.

LE BAILLI.

Décidez... étaient-ils quatre ou quarante ?

LANDRIQUE.

Mon maître en a laissés quatre pour morts sur le champ de bataille. (*à part.*) Je le sais bien, et j'en étais un.

LE BAILLI.

Prenons un terme moyen et mettons qu'ils étaient au nombre de vingt. Ils vous ont attaquée...

Mad. de St.-ÉLOI.

Dans le bois qui avoisine mon château.

BERTHILLE.

Monsieur Landrique doit le savoir.

Air : *Du petit Matelot.*

Ce matin, la chose est très-sûre,
Il se promenait dans le bois.

LANDRIQUE

Dame Berthille, je vous jure,
S'y promène aussi quelquefois.

BERTHILLE.

C'est là qu'il cabale et qu'il brigue.

LANDRIQUE.

Et c'est là qu'on lui fait la cour.

BERTHILLE.

C'est pour lui la forêt d'intrigue.

LANDRIQUE.

C'est pour elle un bosquet d'amour.

BERTHILLE.

Oui, j'y venais à la recherche de ma maîtresse. (*à part.*) Le méchant?

LANDRIQUE, *à part.*

L'hypocrite!

BERTHILLE, *à part.*

Je gagerais que cetre aventure de brigands n'est qu'une fourberie de son invention.

LANDRIQUE, *à part.*

Si elle se doute de quelque chose et qu'elle parle, (*montrant le billet.*) je la ferai tomber dans ses propres filets.

LE PRÉSIDENT, *à part et après les avoir examinés tous deux.*

Voilà un valet et une suivante qui ne paraissent pas d'intelligence. Je tirerai parti de leur désunion.

Mad. de St.-ÉLOI.

Monsieur le Bailli, épargnez-moi, je vous prie...

LE BAILLI.

Oui, Madame.

Air: *En quatre mots.*

Voilà qu'enfin le tout est terminé,
Le châtiment du condamné
Sera déterminé.
Le recueil des faits notoires,
Des dires contradictoires,
Est accompagné,
Des noms de ceux qui tous ont témoigné,
Le tout est très-soigné,
Et rien n'est épargné,
Et même ici j'ai consigné,
Que vous avez signé.

En voulez-vous la lecture?

LE COLONEL, Mad. de St.-ÉLOI.

Oh! grâce! grâce!

LE BAILLI.

Ayez donc la bonté d'apposer vos signatures et paraphes, ainsi que le cas le requiert. (*Madame de St.-Eloi et le Colonel signent.*)

Air : *Daignez m'épargner.*

Greffier, sortez et suivez-moi,
Nous allons rechercher la trace
De ces hommes sans foi, sans loi,
Dont nous devons craindre l'audace ;
Je suis sûr qu'ils forment un corps
Qui peut devenir très-funeste,
Ils cèderont à nos efforts.

LANDRIQUE.

Quatre d'entr'eux sont déjà morts.

Mad. de St.-ÉLOY.

Daignez épargner le reste.

LE BAILLI.

Non, Madame, point de pitié !... Greffier, suivez-moi.

SCENE III.

Mad. de St.-ÉLOI, LE COLONEL, LANDRIQUE, BERTHILLE, LE PRÉSIDENT.

Mad. de St.-ÉLOI.

Permettez aussi, Messieurs, que je vous quitte pour quelques instans, cet évènement a laissé dans mon âme des impressions... J'ai besoin d'un peu de tranquillité. (*à Berthille.*) Berthille, tâche de te trouver seule avec le Colonel et de le prévenir qu'avant qu'il ne parte, je désire avoir un entretien particulier avec lui. (*elle rentre dans son appartement.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté Mad. de St.-ÉLOI.

BERTHILLE, *à part.*

Un entretien... particulier !... Vous verrez qu'il finira par lui tourner la tête.

LE PRÉSIDENT, *bas à Berthille et vîte.*

Que t'a dit ta maîtresse ?

BERTHILLE, *de même.*

Vous le saurez.

LANDRIQUE, *bas au Colonel.*

On veut conspirer contre nous, feignons de sortir et o servons-les pour déjouer leurs trames.

LE COLONEL.

(*Bas.*) Il suffit. (*haut.*) Landrique, veille à mon équipa je partirai dans une heure, tu viendras m'avertir dans parc lorsque tout sera prêt.

LANDRIQUE.

Oui, Monsieur.

(*Landrique et le Colonel feignent de sortir par le fond lorsqu'ils sont près de la porte, Landrique revient légè rement sur ses pas et se cache derrière un grand écra Le Colonel se cache de son côté dans un petit cabinet op posé à l'appartement de madame de St.-Éloi. Le Préси dent et Berthille sont sur le devant de la scène, attendan en silence que les autres soient loin. Quand ils les croyen partis, tous deux se rapprochent.*)

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, nous voilà seuls, hâte-toi de m'instruire de tout ce qui peut s'opposer à mon amour.

BERTHILLE.

Ma maîtresse croit sincèrement au courageux dévouemen du Colonel, et tout à l'heure elle m'a donné l'ordre de le prévenir qu'elle voulait avoir avec lui un entretien particu lier.

LANDRIQUE, *à part.*

Bon !

LE PRÉSIDENT.

C'est ce qu'il faudra bien empêcher.

BERTHILLE.

Comment ferai-je pourtant pour obéir à Madame, et n pas avertir votre rival du desir qu'elle a de lui parler tête à tête.

LE PRÉSIDENT.

Il part dans une heure, feins de n'avoir pu le rejoind d'ici là, et moi je viendrai à l'appui de tes excuses, on pardonnera.

LANDRIQUE, *à part.*

Nous ne sommes pas encore partis.

LE PRÉSIDENT, *à Berthille.*

S'il reste, d'ailleurs, j'aurai bientôt acquis toutes les preuves nécessaires pour le confondre.

BERTHILLE.

Les preuves, dites-vous ?

LE PRÉSIDENT.

Air : *Cet arbre apporté.*

Oui, te dis-je, j'en ai la preuve,
Et cette attaque dans le bois
Est pour charmer la jeune veuve
Un moyen dont il a fait choix..

BERTHILLE.

Vraiment le moyen est honnête,
Un rapt, ah! cela fait horreur !

LE PRÉSIDENT.

Il voulait égarer sa tête,
Ne pouvant pas gagner son cœur.

BERTHILLE.

Oh ! s'il était vrai ! quelle humiliation pour le Colonel, lorsqu'au moment de se voir heureux, vous découvrirez aux yeux de ma maîtresse tous les ressorts de cette abominable intrigue.

LANDRIQUE, *à part.*

Nous vous préviendrons.

BERTHILLE.

Je suis sûr que c'est son grand coquin de valet qui lui aura donné l'idée de ce tour infernal ?

LANDRIQUE, *à part.*

C'est vrai !

LE PRÉSIDENT.

Il m'a l'air d'un maître fripon.

LANDRIQUE, *à part.*

Grand merci !

BERTHILLE.

Oh ! que je voudrais le voir serré entre quatre épaisses murailles...

LANDRIQUE, *à part.*

L'aimable petite femme !

LE PRÉSIDENT.

Il sera toujours fort heureux s'il en est quitte pour quelques centaines de coups de bâtons.

LANDRIQUE, *à part au Colonel.*

Vous entendez, Monsieur, voilà mes profits !

BERTHILLE.

Oh ! si j'étais chargée de les lui donner, que je m'en acquitterais de bien bon cœur !

LANDRIQUE, *allant de sa place au cabinet où est le Colonel.*

(*Bas et marchant sur la pointe des pieds.*)

Je connais tes complots, je saurai les punir.

(*Il dit ce vers avec le ton d'un tyran de théâtre.*)

(*Pendant que du côté du cabinet Landrique s'explique bas avec son maître, le Président et Berthille continuent encore leur dialogue sur le devant de la scène.*)

BERTHILLE, *au Président.*

Sur-tout qu'on m'avertisse ; que je sois témoin de ce petit divertissement !

LANDRIQUE, *à part.*

Démon échappé du Styx !

LE PRÉSIDENT, *à Berthille.*

Viens, je vais voir si mes émissaires sont revenus et s'ils m'ont rapporté tous les éclaircissemens que je leur ai demandés.

(*Le Président et Berthille gagnent pour sortir le fond du théâtre ; pendant ce tems, Landrique et le Colonel s'avancent sur le devant de la scène, et paraissent comme s'ils venaient d'entrer par le côté droit.*)

LANDRIQUE, *tout-à-coup et comme un homme essoufflé.*

(*A part.*) Changeons de batteries. (*haut.*) Ah ! Monsieur ! ah ! mon cher maître ! j'ai des nouvelles de la plus grande importance à vous communiquer. (*bas et à part.*) Ils s'arrêtent, nous écoutent... c'est ce que je voulais.

LE PRÉSIDENT, *prêt à sortir avec Berthille se retournant tout-à-coup. A Berthille.*

Le voilà revenu ! que va-t-il lui dire ?...

BERTHILLE.

Ne perdons pas un mot.

LE PRÉSIDENT.

Cachons-nous. (*Berthille reprend la place de Landrique, derrière l'écran, et le Président, celle du Colonel.*)

LANDRIQUE, *à part.*

J'en étais sûr. Bon !... (*il crie.*) Ah ! quelle trahison ! mon cher maître ! quelle trame perfide et noire !

LE COLONEL.

Eh bien ! quoi donc ? tu m'effraies.

LANDRIQUE.

L'accident funeste arrivé à madame de St.-Eloi, est l'effet d'un horrible complot formé par le Président. (*tout de suite bas au Colonel.*) De l'étonnement, beaucoup d'étonnement !

LE COLONEL.

Grand dieu ! se peut-il ! ô ciel !

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Oh ! l'effronté menteur !

LANDRIQUE.

Air : *Du maître d'Ecole.*

Oui, vous dis-je, j'en ai la preuve,
Et dans le bois cet accident,
Pour charmer notre jeune veuve,
Est un moyen du Président.

LE COLONEL.

Le moyen est vraiment honnête,
Un rapt ! ah ! cela fait horreur !

LANDRIQUE.

Il voulait égarer sa tête,
Ne pouvant pas gagner son cœur.

Quatre hommes, armés, déguisés, masqués, ces mêmes spadassins que vous avez si heureusement assaillis, étaient les vils instrumens de son crime.

LE PRÉSIDENT, *furieux, à part.*

Imposteur.

LANDRIQUE.

Rien de plus vrai.

LE COLONEL.

Est-il possible ? il faut en avertir madame de St.-Eloi.

LANDRIQUE.

Un moment ! ce n'est pas tout ; Berthille, cette vieille Duègne, l'hypocrisie même personifiée, trempait les mains dans cette atroce conjuration.

BERTHILLE.

Qu'entends-je ?

LANDRIQUE.

Un des complices qui est arrêté a tout révélé.

BERTHILLE, *au Président.*

Monsieur, voilà qui me compromet !

LE COLONEL.

Qui l'aurait cru ! grand dieu ! cette femme qui semblait si attaché à sa maîtresse.

BERTHILLE, *à part.*

Ça n'est pas vrai.

LANDRIQUE.

Ah ! que je voudrais la voir serrée entre quatre épaisses murailles...

Air : *Ça ne se peut pas.*

En elle cette vieille prude,
Sait réunir tous les défauts,
Mentir est sa douce habitude,
Elle a l'œil, le cœur, l'esprit faux,
Elle n'a rien de véritable
Que son insigne fausseté,
Et ce portrait, quoiqu'agréable,
N'est point flatté. *(bis.)*

LE COLONEL.

Je le vois.

BERTHILLE, *au Président.*

Mais, Monsieur, ses calomnies vont me perdre.

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous donc, taisez-vous.

LANDRIQUE, *bas au Colonel.*

Berthille a peur. Bon ! bon !

BERTHILLE, *au President.*

Mais je ne puis me taire, Monsieur, quand on m'accuse aussi injustement.

LE COLONEL, *se retournant.*

Qu'entends-je ? nous ne sommes point seuls ici !... Ah ! c'est vous, modèle de fidélité !

BERTHILLE, *voulant se défendre.*

Monsieur le Colonel...

LANDRIQUE.

Duègne incorruptible !

LE COLONEL.

Cœur désintéressé !

LANDRIQUE.

Perle des suivantes !

LE COLONEL.

Confidente discrète !

LANDRIQUE.

Vertu fière et rebelle !

BERTHILLE.

Monsieur, écoutez-moi, je vous en supplie !

LE COLONEL.

Non, non, tout est découvert, et bientôt votre maîtresse connaîtra au juste le dégré de confiance qu'elle doit vous accorder.

BERTHILLE, *criant.*

Je puis vous assurer que je ne suis pour rien dans le complot de monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT, *se montrant tout-à-coup.*

Qu'est-ce à dire ? dans le complot ! j'ose bien espérer que Monsieur n'ajoutera point foi aux faux rapports d'un valet intriguant.

LANDRIQUE.

Intriguant ! faux rapports ! ces injures ne sauraient m'atteindre.

BERTHILLE, *suppliante.*

Monsieur le Colonel !... Landrique, mon cher Landrique !...

LANDRIQUE, *affectant un air de fierté.*

Non, non, l'histoire des brigands, l'attaque dans le bois, tout cela est une fourberie de mon invention. Oh ! nous avons des preuves que c'était un enlèvement à force ouverte.

LE PRÉSIDENT, *furieux*

Des preuves ! traître, je vais en rapporter de tes mensonges insignes ! (*il sort en colère.*)

SCENE V.

LE COLONEL, LANDRIQUE, BERTHILLE.

BERTHILLE, *courant après le Président.*

Eh bien, vous me laissez, vous m'abandonnez ! sans me justifier... (*Revenant vers le Colonel.*) Je vous jure, je vous proteste...

LANDRIQUE.

Inutiles sermens !

LE COLONEL.

Vains détours !

LANDRIQUE, *lui montrant la lettre de Benjamin.*

Nierez-vous ce témoignage ?...

BERTHILLE, *confondue.*

Que vois-je ? ma lettre à Benjamin !... ô ciel ! je suis perdue !

LANDRIQUE, *profitant de sa frayeur.*

Oui, vous l'êtes, et d'un mot, si vous n'abandonnez les intérêts du Président.

LE COLONEL.

Votre destinée est en nos mains.

LANDRIQUE, *tenant la lettre comme un trophée.*

Décidez... entier dévouement à mon maître ou plus de Benjamin !

BERTHILLE, *à part.*

Donnons-lui le change. (*D'un air mielleux.*) Monsieur Landrique...

LANDRIQUE, *sur le même ton.*

Mademoiselle Berthille... (*Landrique tient sa lettre suspendue en l'air, Berthille fait, pour la prendre, plusieurs lazzis que Landrique esquive adroitement.*)

BERTHILLE, *comme ayant l'air de changer de résolution.*

Eh bien, c'en est fait.

Air : *Du Sorcier.*

Je veux abjurer tout scrupule,
De mon mieux je vous servirai ;
De ce Président ridicule,
Comme vous je me moquerai.

(avec mystère.)
Je m'en vais vous faire connaître
Quelque chose de votre goût...

LANDRIQUE.

Je sais tout!

BERTHILLE.

Comment, tout?

LANDRIQUE.

Eh oui, tout!
Madame veut avec mon maître
Un entretien particulier...

BERTHILLE, *déconcertée.*

Il est sorcier! *(bis.)*

Elle ne l'avait dit qu'à moi. Que faut-il donc faire pour vous convaincre de la sincérité de mon zèle.

LANDRIQUE.

Porter le dernier coup à notre rival. Suivez-moi, nous concerterons ensemble le reste de mon plan.

BERTHILLE, *à part.*

Je suis femme et dissimulée, tu ne tiens pas encore ce que tu desires... *(haut et avec amitié.)* Allons, monsieur Landrique, venez donc...

LANDRIQUE, *gaîment.*

Venez, mademoiselle Berthille...

(En s'en allant tous deux bras dessus, bras dessous.)

BERTHILLE.

Vous êtes un bien honnête garçon.

LANDRIQUE.

Vous êtes une femme charmante!

SCENE VI.

LE COLONEL, *riant.*

Ils sont aussi rusés l'un que l'autre!... Et moi qui me laisse ainsi conduire!... Ma foi, le torrent m'entraîne; cette intrigue, d'ailleurs, est menée par mon valet, le maraud est si prompt, qu'à peine ai-je le tems de respirer... Ah! si mon imprudence est condamnable, l'excès de mon amour en est la seule cause...

Air : *Des Solitaires de Normandie.*

D'une innocente ruse,
Je me sers aujourd'hui,
L'amour est mon excuse,
Je suis guidé par lui ;
Égaré dans sa route,
Il fait plus d'un bon tour,
Et puisqu'il n'y voit goute,
Il peut prendre un détour.

Du chemin qui nous mène
Au temple du bonheur,
La route est incertaine,
Et cause mainte erreur ;
Il est rare qu'on suive
Tout droit en ce séjour,
Heureux quand on arrive
En prenant un détour.

J'entends du bruit de ce côté ! . . . On vient ! c'est sans doute elle !. . (*Riant.*) Continuons nos folies. (*Il se jette dans un fauteuil et prend l'air et l'accent du plus violent désespoir.*)

SCENE VII.

LE COLONEL, Madame de S.-ELOI, *une lettre à la main.*

(*Madame de St-Eloi ouvre la porte de son appartement, voyant le Colonel seul, et livré à sa douleur, elle s'arrête tout-à-coup et écoute.*)

LE COLONEL, *d'un ton dramatique.*

Quelle fatale destinée m'a donc conduit en ces lieux ! qu'y venais-je chercher ?... le désespoir et la mort !... (*bas et en riant à part.*) Elle est là. (*Reprenant tout de suite l'accent pathétique.*) Ah ! c'est trop souffrir de la froide indifférence d'une femme que j'adore.

Mad. de St.-ELOI, *étonnée.*

Est-ce bien lui qui parle ?

LE COLONEL, *tragiquement.*

Si elle était là, je lui dirais :

Air : *Que m'importe ma liberté.*

Ah ! d'où vous vient cette froideur,
Et quel calcul est donc le vôtre,
Jamais on ne fait son bonheur
Qu'en faisant le bonheur d'un autre.
Il faut, tout vous en fait la loi,
Abjurer votre froid système,
Quand vos yeux disent : aimez-moi,
Votre bouche doit dire j'aime.

(*Il retombe dans son fauteuil. A part.*) Elle doit être bien attendrie !

Mad. de St.-ÉLOI, *se montrant et riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LE COLONEL, *se levant et avec un air confus.*

Qu'entends-je ?... que vois-je ?... c'est vous, Madame !

Mad. de St.-ÉLOI, *n'en pouvant plus de rire.*

Oui, monsieur le.... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LE COLONEL.

Pourquoi ce rire, ces éclats ? Madame !...

Mad. de St.-ÉLOI, *riant encore plus fort.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! (*Elle contrefait le Colonel et répète ses propres mots.*) Quelle fatale destinée m'a donc conduit en ces lieux !... qu'y venais-je chercher ?... le désespoir et la mort ? ... (*gaîment.*) Eh non, Colonel, je ne veux pas que vous mourriez ; songez-y bien... les dames n'auraient plus de défenseurs ! (*Elle déclame.*)

D'un chevalier Français la noble courtoisie,
Veut que pour le beau sexe il conserve sa vie.

(*Elle rit.*) ah ! ah ! ah ! ah !

LE COLONEL.

Mais, Madame, encore une fois, cette folle gaîté... cet air d'ironie...

Mad. de St.-ELOI.

Ironie ? non,... gaîté ? oui...

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Chacun garde son caractère,
Sur ce point toute liberté ;
Si la tristesse peut vous plaire,
Moi, je préfère la gaîté.

Je ne veux point vous contredire ;
Pleurez librement vos malheurs,
Mais ce n'est qu'à force de rire,
Que j'aime à répandre des pleurs.

LE COLONEL.

Preuve de sensibilité !

Mad. de St.-ÉLOI.

Non ; mais c'est que votre désespoir était sublime ! il m'a fait oublier mon accident, j'ai repris ma bonne humeur et je m'y livre !...

LE COLONEL.

Ce ton de plaisanterie m'offense, madame... et je dois sur-le-champ.... (*il va pour sortir.*)

Mad. de St.-ÉLOI, *l'arrêtant.*

Colonel, demeurez... j'ai besoin de vous.

LE COLONEL, *revenant, à part.*

Oh ! l'étrange femme !...

Mad. de St.-ÉLOI.

Et si ce ton de plaisanterie insulte à la gravité de votre caractère, je vais reprendre le ton sérieux, nous gémirons même ensemble, si vous le voulez, le duo sera gai.

LE COLONEL.

(*A part.*) Mon désespoir m'a bien réussi ! (*haut.*) Madame, de grace, cessez d'abuser...

Mad. de St.-ÉLOI.

Colonel, un mot, un mot, s'il vous plaît ?... Vous allez à Paris ?

LE COLONEL.

Oui... oui, madame... je... je vais à Paris.

Mad. de St.-ÉLOI.

Quand partez-vous ?

LE COLONEL.

(*A part.*) La cruelle ! (*haut et piqué.*) A l'instant, madame, à l'instant.

Mad. de St.-ÉLOI.

Oh !... si je m'y opposais... on pourrait bien, je crois, reculer ce voyage ?...

LE COLONEL, *avec feu.*

Ah ! madame, vos volontés sont pour moi des lois... et si vous l'exigez..

Mad. de St.-Éloi.

Non, non... je ne l'exige pas... vous partirez...

LE COLONEL, *à part, piqué et furieux.*

Conçoit-on rien à ce caprice ?

Mad. de St.-Éloi.

Mais, je veux vous charger d'une commission importante pour Paris.

LE COLONEL.

Pour Paris ?

Mad. de St.-Éloi.

D'une lettre... (*elle la lui montre.*) que voilà !... pour une personne que vous connaissez beaucoup, j'en suis sûre.

LE COLONEL.

Allons... c'est toujours quelque chose !... une commission !...

Mad. de St.-Éloi.

Vous me promettez bien de la faire, n'est-ce pas... mon ami ? (*le Colonel est surpris du ton amical avec lequel mad. de St.-Eloi lui fait cette demande.*) Cette lettre intéressera beaucoup, j'en suis sûre aussi, la personne en question. C'est un jeune militaire... aimable... galant... comme vous ! brave, généreux... comme vous ! et malheureux ! bien malheureux ! (*elle fait un soupir.*) comme vous !

LE COLONEL.

Parbleu ! c'est me faire jouer un assez singulier rôle !

Mad. de St.-Éloi, *avec un air d'intérêt, lui remettant la lettre.*

Tenez... prenez...

LE COLONEL.

Madame, nommez-moi du moins la personne...

Mad. de St.-Éloi.

Vous la connaissez, vous dis-je.

LE COLONEL.

Mais, cette lettre...

Mad. de St.-Éloi.

N'est pas cachetée... Ah !... ouvrez, ouvrez-là.

LE COLONEL.

Jamais je ne me permettrai...

Mad. de St. ÉLOI.

Ouvrez-là ! le secret qu'elle contient peut être aussi le vôtre, j'ai une entière confiance en votre discrétion.

LE COLONEL.

Vous l'exigez ?

Mad. de St.-ÉLOI.

Je vous en supplie.

LE COLONEL.

Lisons donc, puisque vous le permettez, connaissons l'heureux rival pour lequel vous insultez si cruellement à mon amour.

Mad. de St.-ÉLOI.

Oh ! lisez, c'est un adversaire. . (*souriant.*) qui ne vous craint pas...

LE COLONEL, *vivement.*

Il aura ma vie ou j'aurai la sienne ! (*il lit avec colère.*)

« La gaiété de mon caractère m'a fait passer pour une coquette à vos yeux... (*il s'arrête surpris.*)

Mad. de St.-ÉLOI, *souriant.*

Ce début est assez naïf, n'est-ce pas ? Continuez.

LE COLONEL, *lisant.*

« Je n'en ai pas moins su apprécier les qualités généreuses » qui vous distingnent. Ce n'est pas la reconnaissance qui » veut acquitter sa dette, c'est l'amour qui me détermine... » cher Senneval ! à fixer sur vous le choix que je devais faire » d'un époux !...

» ÉLISE de St.-ÉLOI. »

Ah ! Madame !... pardon ! mille fois pardon !... je suis humilié !... confus !...

Air : *d'Hippolyte.*

Ah ! combien mon cœur doit bénir
L'instant où je forme une chaîne,
On voit donc l'excès du plaisir,
Toucher à l'excès de la peine.

Mad. de St.-ÉLOI.

Eh bien, voulez-vous que toujours
L'existence vous soit ravie.

LE COLONEL.

Je n'ai plus de droits sur mes jours,
C'est à vous qu'appartient ma vie.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BERTHILLE, *accourant.*

BERTHILLE.

Ah ! Madame !..., c'est à présent que la vérité va triompher.

LE COLONEL, *à part.*

Qu'entends-je ? et qu'est devenu Landrique ?

Mad. de St-ÉLOI.

Qu'avez-vous donc, Berthille ?

BERTHILLE.

L'avenue est remplie de monde.

Mad. de St-ÉLOI.

Eh bien ?

BERTHILLE.

J'ai vu de loin...

Mad. de St.-ÉLOI.

Quoi ?

BERTHILLE.

Le Bailli et les paysans armés qui ramènent un de ces prétendus brigands qui vous ont attaquée ce matin...

LE COLONEL.

O ciel ! nous sommes perdus !

BERTHILLE, *avec ironie.*

Et dont Monsieur vous a si heureusement délivrée !...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LANDRIQUE.

LANDRIQUE, *paraissant d'un air triomphant.*

Réjouissez-vous, Monsieur... c'est maintenant que la vérité va éclater dans tout son jour.

BERTHILLE.

Oui, dans tout son jour.

LE COLONEL, *à Landrique.*

Eh ! non, tout est perdu... un de tes acteurs est, dit-on, arrêté.

LANDRIQUE.

Détrompez-vous... La Duègne, fausse et perfide, va tomber accablée du poids de sa propre honte.

Mad. de St.-ÉLOI, *au Colonel.*

Mon ami, expliquez-moi, je vous prie... (*on entend un grand bruit dans le fond.*) Pourquoi ce bruit?... ce tumulte?...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE PRÉSIDENT, LE BAILLI, plusieurs Villageois armés, BENJAMIN *au milieu d'eux.*

LE PRÉSIDENT, *encore à la porte.*

Entrez, entrez tous, mes amis. Monsieur le Bailli, interrogez le coupable, et que ses réponses servent enfin à confondre l'imposture!

BENJAMIN, *en entrant, criant et se lamentant.*

Mam'selle Berthille! mam'selle Berthille!...

BERTHILLE.

Qu'entends-je? que vois-je? ô ciel! quelle méprise! Benjamin! où me cacher?

BENJAMIN, *criant.*

Mam'selle Berthille! venez à mon secours!... (*allant se jeter aux pieds de Madame de St.-Eloi.*) Ah! Madame!... ayez pitié de moi!... voyez en quel état on m'a mis!... l'on me prend pour un voleur!... je suis un innocent, je vous le jure, je me nomme Claude Benjamin, fils de mon père et de ma mère, fermiers au village de Champignolles, à quatre lieues d'ici. (*appercevant Landrique.*) Ah! Monsieur! vous qui êtes un si honnête homme!... parlez en ma faveur... et vous aussi, mam'selle Berthille?

Mad. St.-ÉLOI.

Par quelle erreur a-t-on pu... qu'on s'empresse de rendre cet enfant à sa famille.

LE PRÉSIDENT.

Mais, Bailli, votre prévoyance a donc été en défaut?

LE BAILLI.

Que voulez-vous? il était seul dans le bois... personne ne

le connaissait, cela nous a paru suspect et nous l'avons emmené.

LANDRIQUE.

Ce jeune homme dit vrai. Je le connais, et mademoiselle Berthille, qui détourne la vue, le connaît encore mieux que moi; car, malgré son apparente indifférence pour notre sexe, elle aime, et l'objet de son amour... le voilà... il n'était dans le bois que pour certain rendez-vous qu'elle lui avait promis, et pour recevoir sûrement une de ses tendres épîtres... (*il lui montre sa lettre.*) dont j'ai sur moi l'échantillon! lisez... Avis aux Duègnes vielles et amoureuses.

BERTHILLE.

Le monstre!... J'enrage!...

Mad. de St.-ÉLOI.

Comment, Berthille, à votre âge!...

LE COLONEL.

N'avez-vous pas de honte? un enfant!...

LANDRIQUE.

Ce pauvre petit Benjamin, consolez-le donc un peu.

BERTHILLE.

Traîtres! tu triomphes; mais ma vengeance te poursuivra partout. (*elle sort avec rage.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté BERTHILLE.

LE BAILLI.

Je vois bien qu'il faudra dresser un autre procès-verbal.

Mad. de St.-ÉLOI.

Un contrat de mariage! monsieur le Bailli, cela sera plus gai, et plus profitable pour vous.

LE PRÉSIDENT.

Quoi, Madame se marie!

Mad. de St.-ÉLOI, *montrant le Colonel.*

Et voilà mon époux!

LE PRÉSIDENT.

Air: *Oui, son erreur m'est démontrée*

A ma place qu'on vous admette,
On ne saurait le concevoir,

Des lois, moi je suis l'interprète,
De votre choix j'avais l'espoir.

Mad. de St-ÉLOI.

Ce choix ne peut pas vous surprendre,
Dans les lois on peut s'accorder ;
Mais celui qui sait les défendre,
Vaut celui qui les fait parler.

LE BAILLI.

C'est juste.

Mad. de St-ÉLOI.

Le monde est si méchant, qu'une veuve jeune...

LE COLONEL.

Et jolie !

Mad. de St.-ELOI.

Ne saurait garder son indépendance sans compromettre sa réputation.

LANDRIQUE.

Quoi, Monsieur, le mariage était déjà résolu.

LE COLONEL.

Oui, Landrique, je ne veux plus faire de folies, j'en ai fait une qui a failli me coûter des remords... (*à madame de St.-Eloi.*) Vous saurez tout, mon amie, je ne vous cacherai rien.

Mad de St.ÉLOI.

Je m'en doute ; mais je vous pardonne.

LE COLONEL.

Landrique, je consens à te garder, à condition que tu renonceras à l'intrigue.

LANDRIQUE.

Il le faut bien, Monsieur, il n'y a plus d'intrigue, vous êtes marié.

VAUDEVILLE.

Air : *du vaud de Folie et Raison.*

Mad. de St.-ÉLOI.

On se trompe, on s'abuse,
La vie est un roman,
Tâchons qu'il nous amuse
Jusques au dénouement.

LE COLONEL.

De l'amour je chéris le code,
Aussi, sans me faire prier,

Pour un si charmant épisode
Je donnerai l'ouvrage entier.

TOUS.

On se trompe, on s'abuse, etc.

LANDRIQUE.

En intrigue de mille espèces
Ce siècle est fertile... On en met
Partout... excepté dans les pièces,
C'est pourtant là qu'il en faudrait.

TOUS.

On se trompe, on s'abuse, etc.

BENJAMIN.

Pour un jeune homme de mon âge,
Il est bien dur assurément,
De voir, hélas! son mariage,
Manquer si près du dénouement.

TOUS.

On se trompe on s'abuse, etc.

Mad. de St-ÉLOI, *au public.*

Vous êtes un juge équitable,
Le succès qu'un auteur attend,
Grâce à vous, est toujours durable,
Sans vous n'est jamais qu'un roman.
L'auteur à fait sa pièce,
Rien n'est fini pourtant,
A vos bontés il laisse
Le soin du dénouement.

TOUS

L'auteur à fait sa pièce, etc.

FIN.

UNE HEURE DE CAPRICE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE

VAUDEVILLES,

PAR MM. GERSIN ET ANNÉE.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 9 Vendémiaire an 14. (1 Octobre 1805.)

PRIX: 24 sous.

PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Éditeur de Pièces de théâtre, rue de l'Échelle, N.° 10, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XIV. — 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADÈLE, *jeune veuve.*	Mme. HERVEY.
LINVAL, *amant d'Adèle.*	M. ARMAND.
FLORINE, *suivante d'Adèle.*	Mme. BLOSSEVILLE.
GERMAIN, *valet de Linval.*	M. HYPPOLITE.
UN DOMESTIQUE.	

La scène se passe à Paris, chez ADÈLE.

AVIS

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur que celle dont les exemplaires sont signés par l'Éditeur. On poursuivra les contrefacteurs conformément à la loi.

UNE HEURE DE CAPRICE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, FLORINE.

ADÈLE.

Florine ?

FLORINE.

Madame ?

ADÈLE.

Quelle heure est-il ?

FLORINE.

Ah ! mon dieu, il est déjà midi !

ADÈLE, *se levant*

Il n'est que cela ! je me suis donc levée de bien bonne heure ? La matinée me semble d'une longueur insuportable.

FLORINE.

Moi Madame je l'ai trouvée bien courte.

ADÈLE.

Qu'as-tu donc fait ?

FLORINE.

J'ai exécuté vos ordres.

ADÈLE.

Que tu es heureuse ! — Aussi tu n'a pas de procès toi !

FLORINE.

Je n'ai rien à perdre. — Mais auriez-vous quelque chose à craindre... Votre cause ?....

ADÈLE.

Est excellente.

FLORINE.

Cela ne prou[illegible] vous vu vos juges ?

ADÈLE.

Oui, il[illegible]

FLORINE.

Voilà l'essentiel. (*A un Domestique qui entre.*) Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

Des lettres pour Madame.

ADÈLE.

Ah! tant mieux, cela va m'occuper quelques instants.

FLORINE.

Ce sont, je crois, des lettres d'affaires, triste passe tems à votre âge.

ADÈLE.

N'importe, voyons. (*Elle regarde ses lettres.*)

Air : *Du petit Matelot.*

Mon oncle! Que peut-il m'écrire ?

FLORINE.

Nouveaux avis à recevoir

ADÈLE.

Mon Avocat! que veut-il dire ?

FLORINE.

Nouvel argent qu'il veut avoir.

ADÈLE.

Ah! par mon oncle je commence,

FLORINE.

Madame vous faites fort bien :
On doit donner la préférence
A ceux qui ne demandent rien.

ADÈLE, *riant.*

A! ah! ah!

FLORINE.

Qu'avez-vous donc Madame ?

ADÈLE.

Oh la bonne folie! Ecoute : (*Elle lit.*

» Ma chère nièce, le procès qui existe entre toi » et Linval m'inquiète beaucoup ; ses droits me » paroissent mieux fondés que les tiens et le résultat » pourroit être très-préjudiciable à tes intérêts : Pour » y mettre ordre, j'ai conçu le projet de vous unir. — Que dis-tu de ce projet ?

FLORINE.

Je le trouve fort raisonnable.

ADÈLE.

Il n'a pas le sens commun : (*elle lit*) Linval est » un jeune homme aimable, doué des meilleures » qualités. J'ai fait dresser un projet de contrat, je » te l'envoie, signe-le, accepte avec le mari que je » te propose, cent milles francs de dot, et tu verras » qu'il est plus agréable de se marier que de plaider. » Fit-on jamais pareille proposition ?

FLORINE.

Comment, Madame, un procès heureusement terminé, et cent milles francs de dot, mais c'est un marché d'or; cela doit vous décider.

ADÈLE.

En effet.

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

Le mariage est une affaire
Où les époux n'entrent pour rien.
Chaque famille considère
Ce que l'autre apporte de bien;
Quand sur l'argent on peut conclure
Par rien l'on n'est plus empêché,
Et le futur et la future
Passent par dessus le marché.

FLORINE.

Mais, Madame, ce mariage assureroit votre fortune, et vous mettroit à l'abri des erreurs de la justice.

ADÈLE.

Moi, épouser un Caton ! l'ennemi déclaré du monde et de ses plaisirs !

FLORINE.

Et comme le dit aussi Monsieur votre oncle, vos droits ne sont peut-être pas aussi certains que ceux de monsieur Linval, et je crains pour vous.....

ADÈLE, *lisant l'autre lettre.*

» Madame, on me prévient qu'on vous a fait parvenir » un projet de transaction entre vous et monsieur » Linval. Je vous engage à ne pas l'accepter. Votre » cause est juste; le succès en est sûr et je vous prie » de m'autoriser à en poursuivre le jugement qui doit » avoir lieu demain.

Votre serviteur, GRICHARD.

Eh bien, Florine, faut-il encore pour éviter les erreurs de la justice rentrer dans les chaînes de l'hymen ?

FLORINE.

Cela seroit peut-être assez prudent.

ADÈLE.

Quand cette lettre m'assure le gain de mon procès?

FLORINE.

Stile d'Avocat. Il n'y en a pas un qui la veille d'un jugement n'en dise autant.

Air : *Du lendemain.*

Les Avocats, Madame,
Trouvent bons tous les procès.
Sitôt qu'on les reclame
Ils répondent du succès.
La veille ils vantent leur cause,
Ils calculent votre gain,
Mais, hélas! c'est autre chose
Le lendemain.

Et puisque monsieur votre oncle vous propose un jeune homme beau, bien fait, doué de mille qualités...

ADÈLE.

Oui, comme sont tous ceux qu'on veut marier.

même air.

L'époux qu'on nous présente
Est toujours rempli d'honneur.
Il a l'ame excellente
C'est la bonté, la douceur.
La veille il ne nous propose
Que le plus heureux destin:
Mais, hélas! c'est autre chose
Le lendemain.

FLORINE.

Monsieur Linval peut faire une heureuse exception: autrefois vous ne paroissiez pas insensible aux soins qu'il vous rendoit.

ADÈLE.

Je l'aimois : j'en conviens ; mais la bizarrerie de ses idées m'a déterminée à rompre avec lui: je le connois ; c'est une espèce de misantrope avec qui il me seroit impossible de vivre, qui contrarieroit mes goûts, mes penchants, mes habitudes, et pour qui il me faudroit abandonner le monde et ses plaisirs.

FLORINE.

Eh Madame, malheureusement il faut toujours en finir par là.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Le monde nous cherche et nous plait :
Mais tel est son sort et le nôtre,
Que malgré cet accord parfait,
Tôt ou tard l'un doit quitter l'autre

ADÈLE.

Soit, mais :

Tant qu'il s'imposera la loi
De m'accueillir et de me plaire,
Je serai trop honnête moi (*bis*)
Pour le quitter la première.

FLORINE.

Quel est donc votre dessein ?

ADÉLE.

De plaider.

FLORINE.

Quoi, perdre les cent milles francs que Monsieur votre oncle vous propose ?

ADÉLE.

Je ne suis pas intéressée.

FLORINE.

Vous exposer aux lenteurs de la justice?

ADÈLE.

Elle n'attend que mes ordres ; je vais les lui donner.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

FLORINE, *seule.*

Plus d'espoir. — Ce n'est pas ma faute : j'ai fait tout mes efforts, et monsieur Linval ne peut en bonne conscience me faire le plus petit reproche..... aussi cette bourse, qu'il ma remise, est ligitimement à moi. — légitimement ! est-ce le mot ? oui ou non. — S'il me l'a donnée pour récompenser mon zèle, je l'ai bien gagnée, c'est certain. Mais s'il a prétendu que je le fisse réussir auprès de ma maîtresse, oh il n'y a pas de doute, il faut la rendre... La rendre ! c'est bien embarrassant.

Air : *De la Barone.*

Comme à tant d'autres
D'avance on a payé mes soins.

Comme tant d'autres
J'ai succombé dans tous les points.
Or ces écus ne sont pas notres :
Dois-je les garder néanmoins
Comme tant d'autres ?

SCÈNE III.

FLORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Florine ?

FLORINE.

C'est toi Germain ?

GERMAIN.

Dois-je entrer ?

FLORINE.

Oui.

GERMAIN.

On ne peut nous surprendre ?

FLORINE.

Non : Madame écrit dans son appartement.

GERMAIN.

Bon. (*Il fait signe à son maître qui est resté en dehors.*)

SCÈNE IV.

FLORINE, LINVAL, GERMAIN.

FLORINE, *à part.*

Monsieur Linval ! Il va être désolé. Que lui dire ?

LINVAL.

Ah ! ma chère Florine, j'avais la plus grande impatience de te voir.

FLORINE.

Eh bien Monsieur, me voilà.

LINVAL.

Tu vas me dire.....

FLORINE.

Tout ce que vous voudrez Monsieur.

LINVAL.

Ta maîtresse a-t-elle reçu une lettre de son oncle ?

FLORINE.

Oui Monsieur.

LINVAL.

Et qu'a-t-elle pensé de son projet bizarre, singulier?

FLORINE, *à part.*

Ah! nous y voilà!

LINVAL.

Sans doute qu'elle ne m'a pas fait l'injure de m'en croire l'auteur?

FLORINE.

Oh! non Monsieur.

LINVAL.

Eh bien qu'a-t-elle dit?

FLORINE.

Monsieur ce plan là fait sourire.

GERMAIN.

J'étois sûr, Monsieur, que vous n'aviez rien à craindre.

Air: *Vaud. des Visitandines.*

Le tendre aveu qu'on fait aux femmes
Avec plaisir est écouté.
S'il ne peut attendrir ces Dames
Il flatte au moins leur vanité.
Tout soupirant leur est utile,
Qu'il plaise ou qu'il soit importun;
Leur bonheur est d'en avoir un,
Leur gloire est d'en refuser mille.

LINVAL.

Ah! Florine que je suis heureux! Il faut que ma reconnoissance.....

FLORINE.

Un moment Monsieur, ne précipitons rien.

LINVAL.

Est-ce que tu m'aurois trompé... et ta maîtresse?..

FLORINE.

Oh! Monsieur, elle est on ne peut mieux disposée pour vous... et si vous l'aviez entendue.....

LINVAL.

Eh bien?

FLORINE, *à part.*

Je ne sais comment m'y prendre.

LINVAL.

...lle? parle donc.

FLORINE.

...n jeune homme charmant, doué

...NVAL.

FLORINE.

Non Monsieur, je vous assure qu'elle vous trouve très-bien... On ne peut mieux .. même trop bien.

LINVAL.

Mais c'est une plaisanterie.....

FLORINE.

Ne vous fâchez pas, Monsieur ; vous savez que chaque homme a son défaut.

LINVAL.

Que me reproche-t-elle ?

FLORINE.

D'être trop parfait.

GERMAIN.

Voilà du nouveau.

FLORINE.

Rien n'est décourageant comme la perfection. Votre raison épouvante ma maîtresse. . . vous lui faites redouter le mariage. Elle craint de trouver en vous un censeur de ses goûts, de ses plaisirs. — Vous n'êtes pas l'apologiste du siècle.

LINVAL.

J'ai tort sans doute ?

GERMAIN.

Tu voudrois peut-être que nous applaudissions aux travers, aux extravagances de nos gens du bel air ? — Nous, des philosophes !

FLORINE.

Cela ne seroit peut-être pas assez.

GERMAIN.

Quoi ? adopter aussi leurs idées, leurs principes !

FLORINE.

Justement.

LINVAL.

Quelle folie !

FLORINE.

Connoissez Adèle : elle joint aux mœurs de la femme la plus sage, la légèreté de la petite maîtresse la plus décidée. On peut la ramener à la raison, mais il faudroit d'abord flatter ses goûts, ses penchants.

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

Des traits de l'austère sagesse
Notre sexe craint la rigueur :
Un doux regard, une caresse
Ont plus de pouvoir sur son cœur.
Trop souvent la morale ennuye
Si celui qui fait la leçon,

N'agite, en montrant la raison,
Quelques grelots de la folie.

GERMAIN.

Allons, Monsieur, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de réussir, rendons nous ridicules, pour plaire.

LINVAL.

Il ne m'est pas possible de me prêter à un pareil stratagême.

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

Adèle sait que j'ai toujours
De ces travers fait la censure ;
Si j'allois changer de discours
Elle verroit mon imposture.
Envain voudroit-on renier
Quels principes furent les nôtres,
Si l'on parvient à l'oublier
Le fait-on oublier aux autres ?

ELORINE.

Mais Monsieur, tout vous favorise : — votre absense... Votre retour à Paris.

LINVAL.

Mais je n'aurai jamais ni le ton ni le langage...

GERMAIN.

Monsieur soyez tranquille ; je me charge de vous donner tout ce qui vous manque.

FLORINE.

Toi ?

GERMAIN.

Oui moi. J'ai servi ce qu'il y a de mieux dans ce genre à Paris.

LINVAL, *avec affectation.*

Allons puisqu'il faut abjurer toute raison, je saurai me vaincre, je me dirai le héros de toutes les extravagances à la mode.

FLORINE.

C'est cela.

LINVAL.

Je conduirai Adèle dans les bals, les spectacles, les sociétés les mieux choisies.

FLORINE.

Je vous réponds du succès... Allez vous préparer à ce nouveau personnage, et comptez sur mon secours.

LINVAL.

Et toi sur ma reconnoissance.

FLORINE.

Comme vous voudrez Monsieur.

LINVAL.

Viens Germain.

GERMAIN, *l'arrêtant.*

Ce n'étoit pas comme cela qu'il falloit dire, pour être à la mode. — Suis-moi faquin.

FLORINE.

Voici Madame, partez au plus vite.

Germain et Linval sortent.

SCÈNE V.

FLORINE. ADÈLE.

ADÈLE.

Faites porter cette lettre à mon Avocat.

FLORINE,

Oui Madame. (*Elle remet la lettre à un Domestique.*)

ADÈLE.

Me voilà quitte des occupations sérieuses ; songeons à celles qui sont agréables.

FLORINE.

Je croyois Madame que votre dessein étoit de rester ici aujourd'hui.

ADÈLE.

O ciel ! rester chez moi une journée toute entière! Mais ce seroit pour en périr d'ennui, et je ne me sens pas ce courage là.

FLORINE.

Que ferez-vous donc ?

ADÈLE, *riant.*

Est-ce que je sais jamais ce que je dois faire?

Air : *Une fille est un Oiseau.*

N'avoir projets, ni desirs
Fut toujours mon habitude ;
Car c'est une triste étude
De calculer ses plaisirs.
Pendant huit jours on s'agite,
On s'inquiète, on médite
Pour un bien qui fuit si vite.
Lorsqu'il coûte tant de frais,
Le plaisir est une peine :
Pour éviter cette gêne,
Moi je n'y pense qu'après.

Et c'est toi qui vas m'apprendre l'emploi de ma journée.

FLORINE.

Eh bien consultons mes tablettes.

ADÈLE.

Et choisissons.

FLORINE, *lisant sur ses tablettes.*

Madame Elmire.....

ADÈLE.

Aimable petite femme : elle n'est ni jeune ni jolie, j'aime sa société à la fureur, et j'irai chez elle.

FLORINE.

Son invitation n'est que pour samedi.

ADÈLE.

C'est domage.

FLORINE, *lisant.*

Vendredi.....

ADÈLE.

Ah ! passe je t'en prie, c'est mon jour de pénitence, je dîne au marais, c'est bien assez d'y penser une heure d'avance.

FLORINE.

Jeudi, vous êtes invitée chez madame Derville.

ADÈLE.

Oh ! je n'irai pas ; il faut y arriver à deux heures ; avoir du rouge et un ridicule ; deviner ses charades ; lui entendre parler sans cesse de sa loge à l'opéra qu'elle a toujours cédée, de son équipage qu'elle n'a pas encore, de ses enfans qu'on voit toujours, et de ses gens qu'on ne voit jamais.

FLORINE, *lisant.*

Mercredi.....

ADÈLE.

N'est-ce pas aujourd'hui ?

FLORINE.

Oui Madame.

ADÈLE.

Eh bien ?

FLORINE

Eh bien, Madame... J'en suis fâchée, mais il n'y a rien.

ADELE.

Comment rien !

FLORINE.

Oh absolument rien. — La feuille est blanche. (*à part*) Bon, elle restera.

ADELE.

C'est fort mal à vous. Mademoiselle; vous aurez oublié d'inscrire les invitations qu'on m'a faites ?

FLORINE

Pas du tout Madame... Je vous assure...

ADELE.

Allons, il suffit; j'irai chez Orphise.

FLORINE.

Vous oubliez qu'elle est à la campagne.

ADELE.

En ce cas, Émélie.....

FLORINE.

Eh Madame, elle ne reçoit plus, depuis que son mari a suspendu ses payements. Elle est honnête cette femme là.

ADELE.

Eh quoi, tout m'abandonne aujourd'hui!

FLORINE.

Ah! C'est vraiment affreux d'être ainsi délaissée.

ADELE.

Vous trouvez cela, Mademoiselle?

FLORINE.

Oui Madame.

ADELE.

Eh bien moi, j'en suis enchantée. — Il y a longtems que je n'ai eu le bonheur d'être seule, j'en profiterai pour me livrer à mes réflexions.

FLORINE,

Vous Madame! avec votre santé! cela vous tueroit.

Air: *O Fontenay.*

A son printems, la beauté n'est pas faite,
Pour s'asservir à de si dures loix:
Tous les plaisirs que promet la retraite,
Ne sont charmants que la première fois.

ADELE.

N'importe:

Même air.

Je veux céder au desir qui m'enflâme;
De la raison j'écouterai la voix;
Il est charmant, surtout quand on est femme,
De réfléchir pour la première fois.

ADELE.

Ah! Florine quelle idée je me forme de cette journée! dans le tourbillon du monde on ne s'appartient pas: on

sacrifie ses goûts, ses volontés à de gênantes prévenances, à de fatigants égards. Chez soi au contraire, rien ne vous gêne, ne vous inquiete ; on va, on vient, on parle, on agit sans dissimulation, sans contrainte— c'est charmant.

FLORINE.

C'est délicieux ! — En vérité madame vous me ravissez.

ADÈLE.

Le travail, l'étude. Véritable bonheur ! — Ah ! c'en est fait je veux m'y livrer toute entière.

(*Elle se met à une table et prend un livre.*)

FLORINE, *à part.*

Ah ! mon dieu elle va donner dans l'autre excès ! . . . *Haut.* Mais, madame, il ne faut rien exagérer . . . le monde, ses plaisirs . . .

ADÈLE.

J'y renonce pour jamais. — Faites prévenir mes maîtres de dessin, de musique, de langue ; que pour eux seuls désormais ma porte soit ouverte. .

FLORINE.

Pour eux seuls madame !

ADELE.

Sans exception : je sens dans ce moment que je me brouillerois avec quiconque essayeroit de me distraire de mes études.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, c'est une lettre.....

FLORINE.

Donnez.

LE DOMESTIQUE.

On attend la réponse.

ADÈLE.

C'est sans doute quelque partie que l'on me propose pour aujourd'hui, je ne veux pas la lire.

FLORINE, *à part.*

Ce n'est pas mon compte. (*Haut*) Est-ce que Madame craindroit de se laisser tenter.

ADÈLE.

Il s'agit peut-être de mon procès. Voyons. (*Elle ouvre la lettre et la lit.*)

Ah! ah! Cette lettre est de Linval.

FLORINE.

De ce jeune homme à qui Monsieur votre oncle vouloit vous unir?

ADÉLE.

Précisément. — Il m'apprend son retour à Paris, et reclâme la permission de se présenter chez moi.

FLORINE, *à part.*

L'instant est bien choisi.

ADÈLE, *au Domestique.*

Vous pouvez laisser entrer.

SCÈNE VII.

ADÈLE, FLORINE.

FLORINE.

Et vos études Madame?

ADELE.

Mes études! Linval les dirigera. Ne vous ai-je pas dit que c'est un jeune homme plein de goût, d'instruction, de zèle, d'amour pour le travail? le recevrai-je sans cela? — Sa visite est ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux. — Ah! mon oncle avait raison, et si je me remariois, ce seroit bien là l'époux qu'il me faudroit.

FLORINE, *à part.*

Et Linval qui n'est pas prévenu de ce changement... courrons l'avertir.

ADELE.

Où allez-vous?

FLORINE, *embarrassée.*

Madame.... je vais....

ADELE.

Demeurez: puis-je rester seule?

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Linval.

FLORINE, *à part.*

O ciel! il va tout perdre.

SCÈNE VIII.

FLORINE, ADÉLE, LINVAL.

LINVAL.

(*Il est vêtu d'une manière ridicule, et conserve pendant toute la scène, les airs et le ton d'un petit maître.*)

Agréez, madame, mes remercimens de l'honneur

Que

que vous voulez bien me faire, en m'admettant chez vous.

ADELE.

Vous y serez toujours reçu avec plaisir monsieur : mais votre retour à Paris m'étonne un peu : comment avez-vous pu vous arracher à l'aimable retraite que vous aviez choisie ?

LINVAL.

Ah ! J'y mourrois d'ennui : ce n'est qu'à la ville qu'un homme, comme il faut, peut trouver quelque charme à la vie.

ADELE.

Il est vrai que ce n'est qu'à Paris qu'un ami des arts et des sciences, comme vous, peut les cultiver avec succès.

LINVAL, *à part.*

Comme moi ! elle s'en souvient. — Dites plutôt, madame, que ce n'est qu'à Paris qu'on peut jouir de tous les agrémens de la vie. Les cercles, les spectacles, les fêtes s'y renouvellent chaque jour sous mille formes plus séduisantes les unes que les autres. — On aime encore les arts ; mais on ne peut plus s'y livrer.

ADELE.

Pourquoi donc monsieur ?

LINVAL.

On n'en a pas le tems.

ADELE.

Ce n'est pas vous, monsieur, je sais que vous estimez peu ces plaisirs faux et passagers

LINVAL, *à part.*

On veut m'éprouver. (*Haut*) Je vous proteste, madame, qu'ils font le bonheur de mon existence.

ADELE.

C'est une plaisanterie : je n'ai pas oublié avec quelle force vous blâmiez naguères les frivolités que, je ne sais pourquoi, vous approuvez aujourd'hui.

Air : *Vaudeville de Lasténie*

Vous aimiez les arts, les talents ?

LINVAL.

Il est vrai j'eus cette manie

ADELE.

Vous craigniez la perte du tems ?

LINVAL.

C'étoit par pure étourderie.

ADÈLE.

Mais vous viviez comme un Caton?

LINVAL.

Daignez l'oublier je vous prie:
L'âge m'a rendu ma raison
Je n'aime plus que la folie.

ADÈLE, *à part.*

Et c'est là l'homme dont mon oncle me faisoit tant d'éloge. (*Haut*) C'est une feinte, Monsieur, dont je ne suis pas dupe: vous ne pouvez-pas être changé à ce point

LINVAL, *à part.*

Ne nous trahissons pas. (*Haut*) Pardonnez moi: j'ai vu que mes goûts, mes habitudes m'éloignoient de mes amis, des personnes qui m'étoient les plus chères, je me suis empressé de m'en corriger.

Air: *N'imitez pas l'amant que j'aime.*

Sur l'objet que le cœur préfère,
Il est si doux de se régler,
Pour en être aimé, pour lui plaire,
On veut en tout lui ressembler.
Deux ruisseaux, au sein d'une plaine,
Dans leur course peuvent se fuir:
Si même penchant les entraine,
Ils vont bientôt se réunir.

Faut-il vous convaincre de ma réforme? il y a ce soir un bal chez Émilie, permettez-moi de vous y conduire.

ADÈLE.

Au bal? vous!

LINVAL.

C'est un plaisir parfait!

ADÈLE.

Où ceux qui vont pour se faire voir, sont étouffés par ceux qui les regardent.

LINVAL.

Cela vous déplait? nous irons chez Hortense, un cercle brillant nous y invite.

ADÈLE.

Société délicieuse! les femmes y médisent, les hommes y jouent: et la maîtresse du logis, allant de table en table, sourit à tout le monde, adresse des paroles consolantes à ceux qui perdent et des invitations pour le lendemain à ceux qui gagnent.

LINVAL.

Ah ! madame, vous avez une mémoire désespérante ! il est vrai que je me suis permis autrefois ces épigrammes indiscrettes ; mais je les abjure. Je sais combien un moraliste, un philosophe de 25 ans, peut paroître ridicule.

ADELE.

Air : *Vaudeville de M. Guillaume.*

Oui je conçois qu'on préfère la gloire
De ces aimables étourdis ;
Dont l'esprit est dans la mémoire,
Dans les gestes, dans les habits :
Le grand talent de tous ces jolis hommes,
Est de répetter ce qu'on dit :
Et ce n'est pas, dans le siècle où nous sommes :
Montrer beaucoup d'esprit.

LINVAL.

Eh bien, madame, ces aimables étourdis sont chéris, fêtés, recherchés.

ADELE.

Ils le méritent bien.

LINVAL.

Sans doute :

Même air :

Un homme sage a droit à notre estime ;
Mais en tous lieux chacun le fuit :
Celui que la folie anime,
Seul nous attire et nous séduit.
Comme l'ennui dépeupleroit nos villes
Si l'on ne savoit s'égayer,
L'art d'amuser, parmi les arts utiles,
Doit être le premier.

FLORINE, *à part.*

Il vont se brouiller tout-à-fait, cherchons un moyen de rompre l'entretien.

(*Elle sort.*)

ADELE, *avec ironie.*

J'ai vu des gens qui ne pensoient pas tout-à-fait ainsi.

LINVAL, *à part*

Ceci s'adresse à moi.

ADELE.

Qui croyoient qu'un travail utile, des études sérieuses, procuroient seules des jouissances pures et durables, et qui disoient chaque jour :

Air : *La Chasse*, (Contredanse)

La vie hélas! comme une ombre passe,
Quand aux plaisirs nous consacrons nos jours.
En voulons nous laisser quelque trace,
Le travail seul peut en marquer le cours.

La raison veut qu'on se livre à l'étude.

LINVAL.

Lorsque le cœur n'a plus d'autre desir.

ADÈLE.

On n'est heureux que dans la solitude.

LINVAL.

Quand dans le monde on ne peut réussir.

Le tems s'enfuit d'une aile légère
Dans les travaux pourquoi perdre nos jours?
Puisque la vie est si passagère,
Le plaisir seul doit en marquer le cours.

A tous ses jeux le monde nous appelle,
Comme des fleurs il veut nous les offrir,
Et chaque jour sa main les renouvelle.

ADÈLE.

C'est qu'il ne faut qu'un jour pour les flétrir.

La vie hélas comme une ombre passe, etc

LINVAL.

Le tems s'enfuit d'une aile légère, etc.

Aussi je n'imagine rien de plus maussade que de passer sa vie dans un cabinet, cloué sur des livres, enfoncé dans de graves méditations. Il faut avoir le cerveau dérangé, ou se sentir sur le retour de l'âge, pour adopter un pareil genre de vie.

ADÈLE.

Comment Monsieur, vous penseriez?....

LINVAL.

Franchement, on ne se confine ainsi que pour masquer sa nullité et le manque absolu de moyens pour briller dans le monde.

ADÈLE, *à part.*

Ah! j'avois bien raison de dire ce matin que ce jeune homme ne pouvoit me convenir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES FLORINE.

FLORINE.

Madame, votre maître de philosophie.

ADÈLE.

Faites-le passer dans mon cabinet.

LINVAL. *en riant.*

De philosophie ? — Que veut dire ?....

ADELE.

N'ayant aucun moyen de briller dans le monde, j'ai pris celui-ci pour masquer ma nullité. — Monsieur je vous salue.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LINVAL, *seul.*

Pourquoi ce ton ? cette ironie ? ce départ précipité ? Se seroit-elle douté de mon stratagême ? — oh oui. Elle aura voulu s'en venger... Florine me trahiroit-elle ? Germain, Germain lui-même, seroit-il du complot ? Je ne sais que penser.

SCÈNE XI.

GERMAIN, LINVAL.

GERMAIN.

Eh bien ? Monsieur, vous avez fait merveille ?

LINVAL.

Ah ! c'est toi traître ? — Viens ici.

GERMAIN.

Eh mais Monsieur, vous m'étranglez... Ouf !.... Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

LINVAL.

Ce que tu as fait ? n'est-ce pas toi qui m'as conseillé de jouer un sot et ridicule personnage ?

GERMAIN.

Moi Monsieur, je ne vous ai pas dit cela ?

LINVAL.

Comment, double traître, tu ne m'as pas dit que le moyen de plaire à Adèle, étoit de paroître partisan exagéré des fêtes, des plaisirs ?

GERMAIN.

Oui Monsieur : et vous devez être enchanté de cette heureuse idée.

LINVAL.

En effet.

GERMAIN.

Je n'en ai jamais d'autres, Monsieur.

LINVAL.

C'est ce qui m'a perdu. Adèle connoissoit mes principes, mon caractère : Elle n'a vu dans mes discours qu'une dissimulation offensante, ou une inconséquence condamnable, et elle m'a quitté en affectant d'aller se livrer aux études dont autrefois, disoit-elle, je faisois mes délices.

GERMAIN.

Je savois bien que la tête d'une femme et une girouette... Allons, allons, Monsieur, il y a quelque chose là-dessous.

LINVAL.

Que faire maintenant ? faut-il rester, partir ?

GERMAIN.

Il aut la fuir pour jamais.

LINVAL.

La fuir ? tu ne sais donc pas que je l'aime, que je l'adore, que je ne peux vivre sans elle.

GERMAIN.

Eh bien, Monsieur, il faut rester, la voir, lui parler.

LINVAL.

Mais malheureux, je ne puis plus ni la voir, ni lui parler, ni demeurer ici.....

GERMAIN.

Allons, allons, Monsieur, appaisez-vous : voilà Florine, elle pourra peut-être nous tirer d'embarras.

SCÈNE XII.

FLORINE, LINVAL, GERMAIN.

LINVAL, *courant au devant de Florine, qui arrive en lisant.*

Ma chère Florine, un mot.

FLORINE, *lisant.*

Pensées morales : les vertus les plus rares, sont le silence et la discrétion : aussi la femme vertueuse est silencieuse.

GERMAIN.

Oh ! quelle calomnie ! si cela étoit vrai, il n'y en auroit pas une.

LINVAL, *à Florine.*

Toi qui es si bonne, si complaisante...

FLORINE, *lisant et traversant le théâtre.*

La flatterie est la Syrene la plus dangereuse : dès qu'on l'écoute on est perdu : l'oreille est le chemin du cœur.

GERMAIN.

Pensée fausse, Monsieur ; ce n'est pas l'oreille, c'est la main.

LINVAL.

Il n'y a pas moyen de l'arracher à sa lecture.

GERMAIN.

Monsieur laissez-moi faire. (*à Florine*) J'espère Florine que tu m'écouteras.....

FLORINE, *lisant et se retournant vers Germain.*

Se vanter de réussir où d'autres ont échoué, c'est le propre de la vanité, et le cachet de la sotise.

GERMAIN, *s'éloignant.*

Voilà des pensées morales qui sont bien impertinentes.

LINVAL.

Attends, attends, j'imagine un moyen. (*Haut.*) Germain, tu connois Lisette, c'est une fille charmante ?

GERMAIN.

Oui Monsieur.

LINVAL.

Si tu veux l'épouser, je te donne cent louis de dot.

GERMAIN.

Je l'épouse Monsieur.

FLORINE.

Comment, traître, quand tu m'as promis ta main!

GERMAIN.

Crois-tu que je veuille épouser une savante ?

LINVAL.

Et moi doter une femme philosophe ?

FLORINE.

Ah! si ce n'est que cela qui vous arrête, (*Elle jette son livre.*) adieu la science. Je redeviens Florine pour épouser Germain, et soubrette pour vous servir.

LINVAL.

En ce cas la dot sera pour vous deux.

GERMAIN.

Donnez Monsieur.

FLORINE.

C'est moi qui me charge du partage.

LINVAL.

Il faut que tu m'apprennes auparavant d'où vient

le ton, l'air froid et réservé qu'Adèle a eu avec moi tout-à-l'heure.

FLORINE.

Ah! Monsieur c'est que vous êtes arrivé trop tard.

Air : *Le Boudoir est mon parnasse.*

Le sort ne vous est contraire
Que depuis quelques moments ;
En amour, comme en affaire,
Il faut profiter du tems.
Souvent du prix de sa peine
Un amant s'est vu privé,
Pour avoir repris haleine,
Avant que d'être arrivé.

LINVAL.

Que veux-tu dire ?

FLORINE.

Que Madame a renoncé pour jamais à tous les plaisirs frivoles, et qu'elle médite gravement aujourd'hui sur le néant des choses humaines.

LINVAL.

Quoi sérieusement ?

FLORINE.

Depuis cinq grandes minutes, sa marchande de mode lui étale les plus jolis chiffons de Paris, elle n'a pas daigné lui accorder un regard.

GERMAIN.

Monsieur, allons nous-en, c'est une femme perdue.

LINVAL.

Ah! Florine, que vais-je devenir ?

FLORINE.

Eh! Monsieur, rien n'est plus simple. Nous changeons, changez aussi.

LINVAL.

Y pense-tu ?

FLORINE.

Oui Monsieur ; il faut maintenant montrer autant de goût pour l'étude que vous en avez montré pour la dissipation.

LINVAL.

Quoi passer encore d'une extrémité à l'autre ?

FLORINE.

Oui Monsieur, car nous sommes tout-à-fait de l'autre côté.

LINVAL.

Je ne puis ; ce n'est peut-être qu'un nouveau caprice d'Adèle, j'attendrai qu'il soit passé.

FLORINE.

Vous attendrez ? Vous oubliez-donc, Monsieur, que votre procès se juge demain ?

LINVAL.

L'Avocat d'Adèle doit différer.

FLORINE.

Ma maîtresse vient de lui ordonner de poursuivre ; et demain quelle que soit l'issue de ce procès, elle est perdue pour vous : croyez-moi Monsieur, les moments sont précieux, il faut en profiter.

LINVAL.

Mais quel prétexte prendre pour revenir ici ?

FLORINE.

Le projet de son oncle : venez vous justifier.

LINVAL.

Allons soit.

FLORINE.

Partez, j'entends Madame.

(*Il sort avec Germain.*)

SCÈNE XIII.

ADÈLE. FLORINE.

FLORINE.

Reprenons le cours de nos pensées. (*Elle s'assied dans un coin et lit.*)

Tel est l'homme en effet, il va du blanc au noir, et condamne au matin, ses sentiments du soir.

ADÈLE.

Ces livres sont d'un ennui ! pas une idée ! — C'est qu'aussi la journée est d'une longueur ! — Que fais-tu donc Florine ?

FLORINE.

Je lis Madame

ADELE, *en riant.*

Quoi toujours !

FLORINE

Comment toujours ? — J'espère bien lire toute la vie.

ADÈLE.

C'est depuis une [illegible] de lecture, et le [illegible]

FLORINE.

Je vous [illegible] nouveaux.

ADÈLE.

C'est peut-être ça. (*Elle jette son livre.*) Ayons recours à la musique : oh oui ! la musique aura bientôt dissipé mes ennuis. Rien ne résiste à sa puissance.

Air :

Ton art divin, ô Polymnie,
Sait donner, selon nos desirs,
Des pleurs à la mélancolie,
Et des chants joyeux aux plaisirs :
Tes accens animent Bellone,
Et, grâce à ton puissant secours,
La victoire à ta voix couronne
Appollon, Mars et les Amours.

Heureusement j'ai une sonnate délicieuse ; je brûle de l'essayer. — Je vous avois dit, Florine, de faire accorder mon piano..... Mais vous ne pensez à rien.

FLORINE.

Pardonnez-moi Madame : il est accordé.

ADÈLE.

Ah !..... Eh bien j'en toucherai tantôt.

FLORINE.

J'ai disposé vos crayons, votre palette et si vous voulez.....

ADÈLE.

Vous savez bien, Mademoiselle, que ce n'est que le matin que j'aime à m'occuper de mes dessins.

FLORINE.

Hélas ! Madame, tous les moments ne sont-il pas bons pour se livrer à l'étude, au travail ?.. En effet, le travail nous tient lieu d'amis, et comme vous le disiez tout-à-l'heure, il nous procure les jouissances les plus pures... C'est lui qui soulage nos maux, qui nous instruit en nous amusant... Enfin sans le travail...

ADÈLE.

Florine, allez faire mettre mes chevaux.

FLORINE.

Vos chevaux ? (*à part.*) Ah ! je crains bien que monsieur Linval n'arrive encore trop tard.

ADÈLE.

Eh bien ! vous n'obéissez pas ? Je vous répette que je veux sortir.

FLORINE.

Madame.....

ADÈLE.

Qu'est-ce ?

FLORINE.

D'après l'intention que vous aviez ce matin de rester chez vous toute la journée....

ADÈLE.

Achevez donc....

FLORINE.

J'ai cru pouvoir donner à vos gens la liberté de s'absenter, et ils sont sortis.

ADÈLE.

Comment Mademoiselle?....

FLORINE.

Je croyois votre résolution si bien prise!

ADÈLE.

C'est assez... Laissez-moi.

FLORINE, *à part.*

Bon, courrons prévenir Liuval.

(*Elle veut sortir.*)

ADÈLE.

Florine?

FLORINE.

Madame?

ADÈLE.

Où allez-vous?

FLORINE.

Vous m'avez ordonné de sortir.

FLORINE

C'est possible... Mais rester... — Quelle heure est-il?

FLORINE.

Un peu plus de midi.

ADÈLE.

Encore? — Mes gants?

FLORINE.

Vos gants?

ADÈLE.

Eh non, c'est un livre que je vous demande.

FLORINE.

Le quel Madame?

ADÈLE.

Le qu[illegible] un livre qui m'amuse. Vous êtes [illegible] insupportable. — Je ne sais ce que [illegible] de mon avocat, allez voir si je ne [illegible] mon appartement.

SCÈNE XIV.

ADÈLE, *seule.*

Quelle solitude règne autour de moi! — Il ne me viendra pas une seule visite... Il semble qu'on se soit donné le mot! — Oh! mon oncle avoit bien raison en me conseillant de me remarier : on a du moins une société, un époux qui ne vous abandonne jamais.

Air : *Vaudeville du Procès.*

L'hymen est un lien heureux,
Où le cœur échange sans cesse
Et son espérance et ses vœux
Et ses desirs et sa tendresse ;
Peine, plaisir, tout est commun,
Et si par hasard on s'ennuie,
On est bien sûr d'avoir quelqu'un
Qui vous tiendra compagnie.

Et ce Linval pouvoit me convenir . . . . oui ce n'est plus ce Caton, ce philosophe, c'est maintenant un jeune homme aimable! il a mes goûts, mes penchants et je crois que nous étions faits l'un pour l'autre. — Oui, mais l'accueil que je lui ai fait, pourroit bien le brouiller avec moi.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Linval.

ADÈLE.

Linval! — Qu'il entre. — Je suis charmée de sa visite. Il ne pouvoit venir plus heureusement. Sa gaité, son aimable enjouement, vont dissiper les idées sombres que j'ai depuis ce matin.

SCÈNE XV.

LINVAL, ADÈLE.

ADÈLE.

C'est vous monsieur.

LINVAL, *revient vêtu comme à sa première entrée.*

Pardon madame : un motif assez puissant me ramène auprès de vous.

ADÈLE.

Parlez monsieur.

LINVAL.

J'ai appris que monsieur votre oncle vous avoit fait remettre un projet d'alliance . . .

ADÈLE.

Il est vrai monsieur.

LINVAL.

Croyez, madame, que je ne suis pour rien dans une démarche aussi brusque. Incapable de manquer aux égards qui vous sont dus, je me suis hâté de venir me justifier.

ADÈLE, *riant.*

Je conviens que ce projet m'a paru un peu singulier, et vous n'aurez pas de peine à me persuader que cette idée n'est pas de vous.

LINVAL.

Que n'ai-je l'espoir d'effacer de même les impressions défavorables, que j'ai sans doute fait naître dans votre esprit.

ADÈLE.

Quelle idée monsieur ?

LINVAL.

Air: *J'ai tout mis au pied du gros Chêne.*

Ces jeux dont j'approuvois l'usage,
Par la raison sont rejettés ;
Et j'ai dû paroître peu sage
En vantant ces frivolités.

ADÈLE.

Quand vous défendiez cette cause,
Mon cœur devoit vous applaudir.
Le plaisir est comme la rose,
La jeunesse doit le cueillir.

LINVAL.

Non, non, vous ne pensez pas ainsi . . . j'ai su lire en votre âme : vous avez trop de jugement pour ne pas sentir la futilité de ces plaisirs faux, bruyants, enfants du caprice et de la folie, que l'ennui appelle et détruit aussitôt.

ADÈLE, *à part.*

Que signifie ce discours ? — Est-ce une plaisanterie ?

LINVAL.

Des desseins plus nobles [illegible] ment, et comme vous l'assuriez vous-même [illegible] le travail et l'étude, que vous voulez [illegible] heur.

Air: *C'est le matin* [illegible] *monde.*

Et tous les cœurs seront jaloux
De reconnoître votre empire.
Qu'il est beau de voir les vertus,
Par une grace enchanteresse,
Unir aux attraits de Vénus,
Les attributs de la sagesse.

ADELE.

Seroit-il revenu pour me persiffler?

LINVAL.

Que penser, en effet d'un être qui n'a pour but que la dissipation, pour conseiller que le plaisir, et pour loi que son caprice? il peut obtenir quelques succès, mais il doit renoncer à l'estime.

ADELE.

Ce langage, Monsieur, est bien différent de celui que vous teniez ce matin!

LINVAL.

C'étoit une erreur passagère qui s'est bientôt dissipée.

ADELE, *avec ironie.*

J'en suis enchantée. — Si bien Monsieur, que le monde est sans attraits pour vous?

LINVAL.

Il me fait pitié. . . . (*Haut*). Bon! je la persuade.

ADELE.

Que vous n'aimez ni les bals, ni les cercles, ni les spectacles?

LINVAL.

Je ne puis les souffrir.

ADELE.

C'est charment. — Et la retraite?....

LINVAL.

Est le bonheur où j'aspire.

ADELE, *à part.*

Mon oncle m'avoit fait un bien joli choix.

LINVAL.

Je crois déjà me voir dans un asile champêtre, bien isolé, loin du tourbillon du monde, cultivant, avec une compagne aussi aimable que belle, les arts et l'amitié. Cette idée m'anime, m'enflamme, me transporte.....

ADELE.

Monsieur?

LINVAL.

Madame!

ADELE.

Ne m'avez-vous pas dit qu'on donnoit ce soir un opéra nouveau?

LINVAL.

Quoi Madame?

ADÈLE.

Et vous ne me faites pas penser à ma toilette? Florine?.. Florine? — Je vous prie de m'excuser Monsieur. Je n'ai jamais manqué une première représentation, et je m'en voudrois beaucoup de ne pas assister à celle-ci.

LINVAL.

Je ne puis concevoir.....

ADELE.

Croyez, Monsieur, que je n'en conserverai pas moins le souvenir de cette agréable entrevue.

Air : *De Doche.*

Aux arts donner tous mes moments :
Au travail me montrer constante :
Quitter le monde pour les champs
Vraiment ce projet là m'enchante.
Pour vous en convaincre déjà,
Je vais, par respect pour l'étude,
Par l'amour de la solitude,
Passer une heure à l'opéra,

(*Elle sort en lui faisant une profonde révérence.*)

SCÈNE XVI.

LINVAL, FLORINE.

FLORINE.

Eh bien! Monsieur, vous êtes seul?

LINVAL.

Je suis interdit, confus, anéanti : Adèle est pour moi la femme la plus inexplicable que je connoisse.

FLORINE.

Comment Monsieur!....

LINVAL.

J'ai encore fait auprès d'elle une tentative inutile.

FLORINE.

Elle n'a pas été touchée de votre résig[illegible]?

LINVAL.

Oh bien oui : elle m'a parlé d'un [illegible] pour jamais sa présence.

FLORINE.

Oh ciel, que me dites-[illegible]

LINVAL.

La vérité, et quelques soient mes sentiments pour elle, je vais la fuir pour jamais.

SCÈNE XVII.

FORINE, LINVAL, GERMAIN.

GERMAIN.

Ah! Monsieur, grande nouvelle; je vous cherchois pour vous l'apprendre.

LINVAL.

Eh bien qu'est-ce?

FLORINE.

Parle donc.

GERMAIN.

Ah dame, un moment..... Je suis encore tout hors d'haleine.....

LINVAL.

Parleras-tu?

GERMAIN.

J'y suis.

Air: *De la cinquième Edition.*

J'accours à grands pas du palais,
Monsieur pour vous faire connoître
Qu'on a jugé votre procès.

LINVAL.

Aujourd'hui! cela ne peut être.

GERMAIN.

Le fait est étrange vraiment:
On plaidoit la cause d'un autre;
Mais monsieur je ne sais comment,
Les juges ont jugé la vôtre.

FLORINE.

Voilà l'effet de la lettre de ma maîtresse à son Avocat.

LINVAL.

Si ce procès est jugé, dis-moi au moins si je l'ai perdu.

GERMAIN.

Perdu!— Vous l'avez gagné avec dépends.

LINVAL.

Malheureux! n'es-tu donc fait aujourd'hui que pour me donner de mauvaises nouvelles.

GERMAIN.

GERMAIN.

En voilà bien d'une autre... Mais je vous dis, Monsieur, que vous l'avez gagné.

LINVAL.

Te tairas-tu ! -- Ce n'étoit pas assez pour moi de m'avoir pu parvenir à plaire à Adèle, il faut encore que je lui enlève sa fortune.

FLORINE.

Ah ! ma pauvre maîtresse que je la plains ! -- Mais, Monsieur, il ne tiendroit qu'à vous de réparer son malheur et de la forcer à vous donner sa main. Allez déposer votre main, votre fortune... à ses pieds.

LINVAL.

Ce seroit la séduire, je veux la mériter.

FLORINE.

La mériter ? Et comment Monsieur ?

LINVAL.

Avant qu'Adèle soit instruite de son malheur, ne pourrois-je pas ?.. Oui sans doute... en supposant... Germain va te placer en sentinelle à la porte de la rue, et ne laisse entrer personne, ni parvenir aucun billet à Adèle que je ne t'avertisse.

GERMAIN.

Ne pourrois-je savoir ?

LINVAL.

Obéis.

FLORINE.

Et moi, Monsieur, puis-je vous servir ?

LINVAL.

Empêche qu'Adèle ne sorte... Je reviens aussitôt. -- Puisse l'amour exaucer mes vœux. -- Adieu.

SCENE XVIII.

FLORINE, *seule.*

Où va-t-il ? Quel est son dessein ? Je crains bien qu'il ne réussisse pas. -- l'amour l'abandonne... dois-je le suivre ? Non. La fortune lui reste fidelle, et je veux l'imiter.

Air :

Fêter chacun selon son rang
Aujourd'hui c'est la loi commune ;
Et l'on doit d'un ton différent
Traiter l'amour et la fortune.
L'amour part comme il arriva
Tout seul et sans cérémonie :
Mais quand la fortune s'en va
On lui tient toujours compagnie.

Allons trouver Madame, et tâchons de lui parler en faveur de monsieur Linval. — Mais la voici.

SCÈNE XIX.

FLORINE, ADÈLE.

ADÈLE.

Eh bien ! Florine, Linval est parti ?

FLORINE.

Ah ! Madame, il est au désespoir.

ADÈLE.

Au désespoir ? — On n'a jamais vu d'homme d'une humeur aussi inconstante. — Ce matin il étoit charmant.

FLORINE.

Oui, il étoit gai, vif, enjoué....

ADÈLE.

Ah ! Florine, si tu l'avois entendu tout-à-l'heure parler de mœurs pastorales, d'habitations champêtres, isolées, et tout cela d'un ton si sentimental, si pathétique, c'étoit à faire mourir de rire. — En vérité je ne conçois pas comment on peut changer à ce point !

Air : *De Doche.*

Tous les hommes à présent
Ont la tête si légère,
Qu'ils changent à chaque instant,
De goûts et de caractère.
Si l'on peut leur pardonner
Je crains que cette indulgence
Ne nous force à leur donner
Des exemples de constance.

FLORINE.

Monsieur Linval ne mérite pas un tel reproche ;

c'est un jeune homme rempli de délicatesse, d'égards, de procédés, qui se sacrifieroit pour votre bonheur.

ADELE.

Suivez-moi.

FLORINE.

Vous sortez Madame? Et Linval qui n'arrive pas.

ADÉLE.

Je vais chez Cidalise.

FLORINE.

Mais Madame.....

ADELE.

Suivez-moi vous dis-je?

FLORINE.

Comment la retenir?.. Mais, Madame, votre maître vous attend.

ADÈLE.

Je ne prendrai pas de leçon aujourd'hui, j'ai ma migraine.

FLORINE.

Votre homme d'affaire ne doit-il pas venir?

ADÈLE.

Vous savez bien que je viens de lui écrire.

FLORINE.

Mais Monsieur votre oncle.....

ADÈLE, *revenant:*

Ah! mon oncle que j'aime tant... Vous m'y faites penser: il faut que je lui renvoye son projet et que je le remercie du mari qu'il m'avoit choisi.

(*Elle se met à une table et écrit.*)

SCÈNE XX.

FLORINE, ADÈLE LINVAL.

ADÈLE, *écrivant sans voir Linval.*

Mon cher oncle, permettez-moi de refuser l'époux que vous me proposez. J'avoue franchement que ce monsieur Linval... (*Appercevant Linval.*) C'est vous Monsieur!

LINVAL.

Continuez Madame.

ADELE, *se levant.*

Que desirez-vous ?

LINVAL.

Madame, c'est demain qu'on doit juger notre procès: comme l'issue n'en peut être favorable à tous deux, je viens implorer votre générosité.

ADÉLE.

Ma générosité !

LINVAL.

Oui, Madame, je ne crains point de vous l'avouer: la perte de ce procès me seroit infiniment désagréable. Je puis le gagner, mais comme le succès seroit loin de me flatter, j'ai fait rédiger une transaction où j'ai cherché à concilier vos intérêts et les miens. Heureux si par ce moyen j'évite de devenir un objet odieux à la personne du monde à qui j'étois le plus jaloux de plaire.

ADÉLE.

Que dites-vous Monsieur. !

LINVAL.

Ah ! pardonnez.

Air: *Avec vous sous le même toit.*

Malgré moi de ma vive ardeur,
Je viens de trahir le mistère;
Quand l'amour fait parler le cœur,
La bouche ne sauroit se taire.
Ah ! lorsque ce pénible aveu,
Déplait à l'objet qu'on adore;
Pourquoi toujours le même feu;
Dans le cœur brûle t-il encore ?

ADÈLE.

Si vous m'aimez, Monsieur, vous conviendrez que les moyens que vous avez employés jusqu'à ce moment n'étoient pas faits pour me le persuader.

LINVAL.

L'amour seul a causé mon erreur: vous aimiez la société, j'ai feint de ne chercher que ses plaisirs. J'ai cru vous voir du goût pour la retraite, j'ai voulu y consacrer ma vie entière. Ainsi passant d'un extrême à un

autre, je ne vous ai donné de mon caractère que des idées désagréables et qui étoient également éloignées de la vérité. Puisque tous mes efforts ont été inutiles, daignez jetter les yeux sur cette transaction : si les conditions ne vous convenoient pas, je suis prêt à souscrire à toutes celles que vous voudrez bien m'imposer.

ADÈLE, *prenant l'écrit.*

Donnez Monsieur.

LINVAL.

Eh bien vous hésitez ?

ADÈLE, *déchirant l'acte.*

Non Monsieur : cet acte ne peut me convenir.

LINVAL.

Vous le déchirez Madame, ... Ah ! si vous saviez...

ADELE.

Vous m'avez proposé vos conditions, ne puis-je vous présenter les miennes ?

(*Elle signe le projet d'alliance que son oncle lui a envoyé, et le remet à Linval.*)

Les voici.

LINVAL.

Un contrat qui m'unit à vous ? -- Ah ! ma charmante Adèle, vous comblez tous mes vœux.

SCÈNE XXI et dernière.

FLORINE, ADÈLE, LINVAL, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, monsieur, je n'y puis plus tenir : il y a là bas dix personnes qui veulent faire à Madame leur compliment de condoléance.

LINVAL.

Te tairas-tu maraut ?

ADÈ

Compliment

Sur la per

ADÈLE.

La perte de mon procès !

LINVAL.

Nous avons transigé, Madame.

ADÈLE.

Et c'est pour cela que vous étiez venu me proposer...

FLORINE.

Justement : Monsieur savoit qu'il avoit gagné.

ADÈLE.

Ah ! Linval, je noublierai jamais ce trait de délicatesse.

FLORINE.

N'y moi non plus.

GERMAIN.

Tu m'épouses donc ?

FLORINE.

Eh sans doute.

VAUDEVILLE.

Air : *De Doche.*

FLORINE.

On t'aura dit, mon cher Germain,
Qu'exigeante dans sa tendresse,
Une femme, en donnant sa main,
Prétend qu'on l'adore sans cesse :
Moi, j'attends moins de ton amour,
Et l'hymen fera mon délice,
Si je t'inspire chaque jour
Une heure de caprice.

LINVAL.

La faveur a beaucoup d'attraits,
Et cependant chacun la fronde ;
On s'obstine a courir après,
Quoi qu'elle échappe à tout le monde.
Bien fou, qui croit la retenir ;
Il ne faut quelqu'en soit l'indice
Pour la perdre ou pour l'obtenir,
Qu'une heure de caprice.

GERMAIN.

Fortune, ton ordre absolu,
Nous sort du rang qui nous fit naître,
Et si tu l'avois bien voulu,
Je suis valet, je serois maître;
Versant à ton gré tes bienfaits,
A tous les miens tu fûs propice;
Pour moi seul n'auras-tu jamais
Une heure de caprice.

ADÉLE, *au Public.*

Tour-à-tour changeant de desirs,
Si j'ai, dans mon humeur légère,
Passé de l'étude aux plaisirs,
Messieurs je cherchois à vous plaire :
De vos vœux mon cœur est jaloux,
Et pourriez-vous, sans injustice,
me blâmer d'avoir eu pour vous
Une heure de caprice.

FIN.

A PARIS, De l'Imprimerie de CAIL
St-Denis, N°. 341, au coin de celle des

Dupaty, Louis Emmanuel Félicité Charles Mercier

LA JEUNE MÈRE,

OU

LES ACTEURS DE SOCIÉTÉ,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 brumaire an 14 (octobre 1806.)

PAR M. EM. DUPATY.

Prix, 1 livre 10 sous.

A PARIS,

CHEZ BARBA, libraire, Palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51, et Galerie neuve, n°. 14.

AN XIV. — 1806.

A

CHARLES DUPATY.

En acceptant cette esquisse légère,
Achève, ami, de combler tous mes vœux:
Nous avons partagé les doux soins d'une mère;
Que celle-ci soit encore à tous deux.
Rien ne plaît tant que les succès d'un frère:
Les tiens sont tout pour moi; des miens, prends la moitié:
D'un plaisir partagé, la douceur est plus pure,
Lorsqu'en étant déjà frères par la nature,
On l'est encor par l'amitié.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DORIMONT, quarante-huit ans, caractère gai, amoureux de sa femme,		M. Vertpré.
Mme DORIMONT, vingt-huit ans, simple, bonne et modeste,		Mme Belmont.
LAURETTE, leur fille, quatorze ans, ingénue,		Mlle Betzi.
GERCOUR, bonhomme.		M. Chapelle.
FLORVILLE, son neveu.		M. Henry.
Mlle FLORE DE JOLIBOIS,	amis et voisins,	Mme Bodin.
Le gros DUBREUIL,		M. Saint-Léger.
DERSON,		M. Duhan.
DOLBAN,		M. César.
Le petit MERVAL,		M. Lebreton.
BELFOR,		M. Edouard.
LAFLEUR, domestique.		M. Carle.

Le théâtre représente un salon de château ; jardin dans le fond, portes à droite et à gauche.

Nota. *La musique se trouve chez M. Doche, au théâtre du Vaudeville.*

LA JEUNE MÈRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMONT, LAFLEUR.

DORIMONT, *gaiment.*

Hé bien, Lafleur, le théâtre s'achève-t-il?

LAFLEUR.

On y travaille, Monsieur.

DORIMONT.

Les machines joueront-elles?

LAFLEUR.

Picard et moi nous serons là; je viens seulement vous demander quelle décoration il faut placer.

DORIMONT.

Ne te l'ai-je pas déjà dit? la tragédie se joue dans les palais, la comédie dans les salons, et le grand opéra, très-souvent dans le désert. Que les ouvriers se dépêchent, et laisse-moi.

(Lafleur sort.)

SCÈNE II.

DORIMONT, *seul.*

Que d'embarras ... vont jouer la comédie en société! Les ... amours-propres à

concilier ; c'est presqu'aussi difficile qu'au théâtre. Et ce M. Robert, le maître de musique, notre chef d'orchestre, qui, presqu'au moment de commencer, m'écrit qu'il ne peut venir! mais il nous enverra son jeune élève ; ainsi nos divertissemens ne seront pas interrompus... Et vive la joie!... Tout semble s'arranger au gré de mes desirs : propriétaire d'une terre magnifique, heureux par mes amis, par ma gaîté, je suis le plus heureux père, et je possède une femme charmante! mère à quinze ans d'une fille qui n'en a pas encore quatorze, elle a conservé jusqu'à présent tous les charmes de sa première jeunesse.

AIR : *Si Pauline.*

A la figure, au don de plaire,
Aux grâces, comme à la fraîcheur,
Au lieu de la croire sa mère,
De sa fille on la croit la sœur.
Elle est et si jeune et si belle
Que je pourrais moi-même ici
La croire encore demoiselle,
Si je n'étais pas son mari. (*Bis.*)

Mais je crois l'entendre.

SCÈNE III.

M. et Mad. DORIMONT.

Mad. DORIMONT, *habillée très-simplement ; robe grise et mantelet blanc.*

HÉ BIEN ! M. Dorimont, vos préparatifs?

DORIMONT.

Tout se dispose à merveille pour la fête que nous donnons ce soir à nos voisins de campagne, à nos amis. Notre petit opéra comique ira, je l'espère, à ravir. Notre théâtre a quinze pieds de large.... douze de profondeur....

Air du Petit Matelot.

Toutes les places seront bonnes;
Nous aurons un parterre assis,
Et des sièges pour cent personnes...

Mad. DORIMONT.

Comment donc! c'est comme à Paris.

DORIMONT.

La paix régnera dans la salle;
Nous n'aurons là que des amis,
Point de censeurs, point de cabale.

Mad. DORIMONT.

Ah! ce n'est plus comme à Paris. (*Bis.*)

DORIMONT.

C'est charmant!

Mad. DORIMONT.

Une fête! un opéra! quelle idée! Mais puisque la chose est faite, il faudra nous en tirer le mieux que nous pourrons.

DORIMONT.

Ton rôle ne sera pas difficile; simple spectatrice; au lieu que moi qui fais dans la pièce un jeune amoureux...

Mad. DORIMONT.

Ce rôle ne convient pas trop à votre âge, M. Dorimont.

DORIMONT, *gaiment.*

Hé! pourquoi donc pas, Madame?

DUO *neuf de Nicolo.*

Dans mon cœur est la même flamme,
Et tu me plais comme à quinze ans;
On dirait toujours que ma femme
Est comme moi dans son printems.

Mad. DORIMONT.

Dans mon cœur est la même flamme,
Et tu me plais comme à quinze ans:
Heureuse, heureuse est une femme
Qu'un mari croit dans son printems!

DORIMONT.

Ne fais-je pas mêmes folies?

Mad. DORIMONT.

Oui, tout à fait, en vérité.

DORIMONT.

N'ai-je pas esprit et saillies?

Mad. DORIMONT.

Et tout à fait même gaîté.

DORIMONT.

Ne sais-je pas danser et boire,
Et quand l'Amour
Vient à son tour,
De tems en tems chanter victoire.

Mad. DORIMONT, *à demi-voix.*

Sur ce point-là ne disons rien.

DORIMONT.

Moi j'aime un galant entretien.

Mad. DORIMONT.

Oh! pour parler, vous parlez bien.

ENSEMBLE.

Un mari parle toujours bien.

DORIMONT.

Quand le cœur est toujours le même,
Quand on rit, quand on boit, l'on aime;
On est toujours dans son printems.

Mad. DORIMONT.

Il croit encore avoir vingt ans.

DORIMONT.

Je suis encor vif et brûlant.

Mad. DORIMONT.

D'honneur, vous êtes trop galant.

DORIMONT, *du ton le plus galant.*

Auprès de vous rien d'étonnant;

Et tout bon mari, ce me semble,
Voyant combler ses plus doux vœux,
Ne peut cesser d'être amoureux
Lorsque sa femme vous ressemble.

Mad. DORIMONT.

Oh! pour parler vous parlez bien.

DORIMONT.

C'est toujours ça.

Mad. DORIMONT.

Oui, j'en convien.

ENSEMBLE.

Quand le cœur est toujours le même, etc.

DORIMONT.

Certainement, je suis encore.... Nous y reviendrons. Ne te fâche pas, ma petite femme.

Mad. DORIMONT.

Vous savez qu'avec vous je ne puis être fâchée de rien.

DORIMONT.

Je sais cela. Depuis le jour de notre mariage vous ne vous êtes jamais fâchée de rien.... Bon petit caractère!.... Ah ça! Gercour m'a écrit hier soir qu'il nous enverrait son neveu pour l'heure même du spectacle : c'est, dit-on, un jeune homme charmant. Il revient de l'armée; nous ne le connaissons pas... Laurette ne se doutera pas de sa présence, et n'en sera pas intimidée.

Mad. DORIMONT.

Cette manière de faire une entrevue ne me déplaît pas.

DORIMONT, *vivement.*

Vous rappelez-vous la nôtre, madame Dorimont? Votre premier regard est encore là.

Mad. DORIMONT.

Mon ami, votre premier mot....

DORIMONT.

N'a pas été le dernier, n'est-ce pas ma femme? Sois tranquille, tout n'est pas dit. Je cours au-devant de nos chers acteurs.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Mad. DORIMONT, *seule.*

L'EXCELLENT homme! il donne une fête exprès pour faire briller sa fille. Cette petite représentation m'inquiète pour elle, et je crois que le cœur va me battre encore plus que s'il s'agissait de mes propres succès.

Air de Doché.

Loin de moi volez, tendre Amour;
Beauté naissante vous appelle:
Vers ma fille allez sans retour
Porter une flamme nouvelle.
En fuyant, loin de m'irriter,
Votre inconstance va me plaire;
Et pour ma fille me quitter,
C'est rester fidèle à sa mère. } *Bis.*

Qu'importe, hélas! que de mes traits
Le Tems vienne effleurer la grace;
Nous ne perdons point nos attraits
Quand une fille nous remplace.
Amour, donne-lui pour briller
Tout ce qui chez moi pouvait plaire:
Pour l'embellir me dépouiller,
C'est embellir encor la mère. } *Bis.*

SCÈNE V.

Mad. DORIMONT, LAURETTE.

LAURETTE, *accourant.*

MAMAN, je suis prête... Je riais ce matin; mais la toilette est finie, l'on va commencer, la peur me prend; je ne sais plus ni ce que je vais dire, ni ce que je vais faire, et je viens te prier de me donner une leçon pour jouer la comédie.

Mad. DORIMONT.

Ah! pour ton rôle de ce soir? Volontiers.

DUO *de Doche.*

Prends d'abord cet air noble, aisé
Dont je t'offre ici le modèle.

LAURETTE.

Prenons bien cet air noble, aisé
Dont elle m'offre le modèle.

Mad. DORIMONT.

Le maintien modeste et posé,
Démarche simple et naturelle.

(*Elles remontent la scène.*)

ENSEMBLE.

Marchons ensemble; c'est cela.
Fort bien, je crois que (l'y) voilà.

Mad. DORIMONT.

Veut-on rendre d'une ingénue
La piquante naïveté,
On donne à sa tenue
Maladresse et gaîté. (*Bis.*)

ENSEMBLE.

Je crois que (l'y / m'y) voilà.
Oui, oui, c'est bien cela.
Maladresse et gaîté,
Fort bien; en vérité.

Mad. DORIMONT.

Passant à la malice,
On sourit finement,
Oui, finement:
On devient par caprice
Boudeuse au même instant.

ENSEMBLE.

Boudeuse, boudeuse....
Boudeuse au même instant.

Mad. DORIMONT.

Bientôt vive et légère,
Coquette, on cherche à plaire,
Et même sans aimer
On parvient à charmer.

ENSEMBLE.

Cependant pour charmer
Il vaudrait mieux aimer.

Mad. DORIMONT.

Il est un art encore
Qu'il faut en écoutant:
Quand on vous dit je vous adore,
On baisse les yeux en tremblant,
On rougit, on tourne la tête.

LAURETTE.

Il faut rougir?

Mad. DORIMONT.

C'est plus honnête.

LAURETTE.

On rougit donc quand on le veut?

Mad. DORIMONT, *à part.*

C'est trop heureux quand on le peut.

ENSEMBLE.

Mad. DORIMONT.	LAURETTE.
Ah ! bientôt, je l'espère,	Ah ! bientôt, je l'espère,
Ma fille saura plaire ;	En imitant ma mère
C'est là tout mon desir.	Je pourrai réussir.

SCÈNE VI.

M. et Mad. DORIMONT, LAURETTE, Mlle FLORE DE JOLIBOIS, BELFOR, DUBREUIL, MERVAL, DERSON, DOLBAN.

DORIMONT.

ALLONS, ma petite femme, voilà nos voisins, nos chers acteurs.

LAURETTE, *riant et regardant par la porte de côté.*

Oh mon Dieu ! mademoiselle Flore de Jolibois en pellerine, à la grecque comme à présent, avec la taille longue comme autrefois !

DORIMONT.

Paix, ma fille, et songez qu'à trente-cinq ans passés mademoiselle Flore se croit encore la merveilleuse de son département. Arrivez donc, mes amis.

TOUS, *en entrant.*

AIR : *Contredanse des petits Pâtés.*

Chacun sait son rôle à ravir ;
Pour s'amuser, se divertir,
Dans notre jeu sachons offrir
La gaîté qui mène au plaisir.

DORIMONT.

Vous avez tous sans doute
Achevé vos apprêts.

FLORE, *en attitude.*

J'ai le long de la route
Calculé mes effets.

BELFOR, *répétant un geste de déclaration.*

Ce geste est plein de grace.

DOLBAN, *de même.*

Cet air est imposant.

Le gros DUBREUIL, *à part.*

Entrerai-je de face,
Ou bien obliquement?

(*Tous répètent bas et à part, en se promenant.*)

ENSEMBLE.

Oui, je sais mon rôle à ravir.

LAURETTE.

Moi, c'est dans ma romance
Que j'aurai du succès.

FLORE.

Attendez ma cadence.

BELFORT.

Bis à tous mes couplets.

Le petit MERVAL.

Moi j'ai la voix légère.

DOLBAN.

Moi j'ai le bas, fort beau.

DUBREUIL.

Moi je suis sûr de plaire
Dans un petit duo.

ENSEMBLE.

Oui, je sais mon rôle à ravir;
Pour s'amuser, se divertir,
Dans notre jeu sachons offrir
La gaîté qui même en plaît.

DORIMONT.

C'est ça, mes amis! rire et chanter, voilà ma devise à moi.

AIR : *Un homme peut faire un tableau.*

Vieux visage qui rit toujours
Se rapproche de la jeunesse ;
Par la gaîté chez les amours
On remplace encor la tendresse.
Grande joie et léger desir
Se compensent près d'une amie,
Et doubler le tems du plaisir,
C'est doubler celui de la vie.

TOUS.

Oui, doubler, etc.

DUBREUIL.

Nos spectateurs sont-ils arrivés ?

DORIMONT.

De quatre lieues à la ronde ; chambrée complette.... Voyons si nous sommes là tous. Vous, mademoiselle Flore de Jolibois, notre chère parente, vous jouez la mère noble.

Mademoiselle FLORE.

J'espère que l'on me saura gré du sacrifice, et quand on est à peine dans son été.

DORIMONT.

Passé... Mon cher oncle Belfor fait le personnage de Géronte, le vieil amoureux de ma fille.

BELFOR.

Oui, celui qui n'épouse pas.

Air du vaudeville de Florian.

Cher neveu, vous m'avez placé
Tout à fait dans les ridicules ;
D'un tel rôle je suis blessé.

DORIMONT.

Sur ce point quels sont vos scrupules !
Tout doit vous rassurer ici ;
Partout le ridicule abonde ;
Et c'est un genre qu'aujourd'hui
Nous voyons prendre à bien du monde. } (*Bis.*)

Mad. DORIMONT, *à Belfort.*

Oh ! vous ne manquerez pas de modèles.

DORIMONT.

Ni de copies. Pour le voisin Dubreuil, il joue le financier.

DUBREUIL.

Cent mille livres de rente ! Il vous fallait un homme tout rond, et j'espère que l'on me trouvera bien dans mon emploi.

DORIMONT, *lui tapant sur le ventre.*

Fait exprès pour ça. M. Merval épouse Laurette ; le célibataire Dolban sera son père, et notre cher Derson l'homme de loi, le professeur d'éloquence du canton, s'est chargé du notaire.

DERSON.

Mais, M. Dorimont, un avocat faire un personnage muet ! Vous n'y avez pas songé.

LAFLEUR, *entrant.*

Monsieur, un courrier de madame de Senange apporte à l'instant cette lettre.

DORIMONT.

Que vois-je ! Mademoiselle de Senange, qui doit jouer mon amoureuse dans la pièce, est enrhumée de manière à ne pouvoir chanter.

TOUS.

Quel événement !

DORIMONT.

Je vais être obligé d'annoncer relâche par indisposition.

Mademoiselle FLORE.

Oh mon Dieu ! quand j'espérais par mon jeu.... mes grâces... M. Dorimont, permettez donc... Il me vient une idée pour remplacer....

DORIMONT.

Eh mais ! vous avez raison.

Mademoiselle FLORE.

J'ai raison, n'est-ce pas? (*A part.*) Je vais donc jouer une amoureuse.

DORIMONT.

Si ma femme voulait se charger du rôle.

TOUS.

Oh! ce serait charmant.

Mademoiselle FLORE, *avec humeur.*

Mais ce n'est pas de Madame que je voulais parler, et je crois qu'une fille à marier conviendrait mieux.

Mad. DORIMONT.

Dans le fait, M. Dorimont... moi, faire une jeune personne, avec une grande fille à mes côtés.

DUBREUIL.

Parbleu! nous en voyons bien d'autres.

DORIMONT.

Et puis ne vais-je pas faire un amoureux de vingt-cinq ans!

Mademoiselle FLORE, *à part.*

Allons, vous verrez que je ne pourrai pas parvenir à me marier, même en comédie.

Mad. DORIMONT.

Mais, mon ami, je n'ai point ici de costume assez jeune, assez élégant....

Mademoiselle FLORE.

Quoique je n'aie pas lieu de.... c'est égal.... Si l'une de mes robes....

DORIMONT.

C'est inutile; mademoiselle de Senange avait envoyé ses habits.... Je t'annoncerai; tu ne feras enfuir personne.

Mad. DORIMONT.

Il faut donc faire ce que tu veux?

DORIMONT, *gaîment.*

Ce que je veux est ordinairement ce qui vous plaît, ma femme.

Mad. DORIMONT, *souriant.*

Oh mon Dieu ! qu'il devient jeune !

DORIMONT.

Tant mieux ; je veux vieillir ainsi : la gaîté, une jolie femme, voilà ce qui rajeunit le mieux un galant homme.

Mademoiselle FLORE.

Ingrats ! nous vous rajeunissons.

DORIMONT.

Que n'en peut-elle faire autant pour elle-même ? Allons, ma femme, va t'habiller pour ton rôle d'amoureuse, sois gentille, fais-moi des jaloux... ça me rend fier. Pendant que l'on achève d'arranger le théâtre, nous viendrons faire ici même une répétition générale du dénouement, qui dans tous les opéra comiques est ce qui cloche le plus.

DERSON.

Pour moi, je sais mon rôle parfaitement.

Mademoiselle FLORE, *avec importance.*

Et moi donc !... on me verra !

DORIMONT.

C'est bien. De la mémoire avant tout, du talent ensuite, si l'on peut, de la sévérité dans les costumes, et tout le monde à la toilette.

TOUS.

Allons nous habiller.

(Ils sortent.)

LAURETTE, *à part, gaîment.*

Mon père en jeune homme sera charmant !

Mademoiselle FLORE, *revenant.*

Ecoutez donc, M. Dorimont.... Croyez-vous que mise en femme d'un âge mûr, on pourra me reconnaître?

DORIMONT.

Soyez tranquille; je préviendrai que c'est vous.

Mademoiselle FLORE.

A la bonne heure, vous direz que c'est moi. Je vais m'habiller.

SCÈNE VII.

LAURETTE, DORIMONT.

DORIMONT.

Pour toi, ma fille, joue de ton mieux; songe que nous aurons des spectateurs aimables.... un surtout....

LAURETTE.

Oh mon dieu! tant pis, car j'ai peur de ne pouvoir jamais bien dire *je vous aime* à ce M. Merval.

DORIMONT.

Parce que?... parce que?....

LAURETTE.

AIR : *On se chagrine trop vite.*

Mon embarras est extrême:
Je ne sais comment, hélas!
On peut dire je vous aime
A celui qu'on n'aime pas.

DORIMONT.

J'en suis fâché; mais vois-tu bien, mon enfant,

De quelque talent qu'il brille,
Un père, on sait bien cela,
Ne peut apprendre à sa fille
A bien dire ce mot-là. (*Bis.*)

LAURETTE, *étourdiment.*

Ah! je connais quelqu'un qui, je crois....

DORIMONT.

Te l'aurait appris?

LAURETTE, *confuse.*

Non, mon père.... Oh! non, ce n'est rien.

DORIMONT.

Hé quoi! ma fille aurait des secrets pour moi, pour son père, son meilleur ami?

LAURETTE.

Jamais, mon père, et je vais tout vous avouer. Vous vous souvenez de ce petit voyage que je fis il y a deux mois avec une de mes tantes?

DORIMONT, *à part.*

La jeunesse apprend toujours quelque chose en voyageant!... *(Haut.)* Hé bien!

LAURETTE.

C'est chez votre amie, madame de Forlis, à un concert où l'on me fit chanter, que je vis un jeune homme....

DORIMONT.

Ah! c'est un jeune homme?

LAURETTE.

Oui, mon père.... c'est un jeune homme.

DORIMONT.

Hé bien! ce jeune homme.

LAURETTE.

Air de Doche.

Il était charmant et bien fait.
En y pensant mon cœur s'agite,
Et je crois que s'il paraissait
Ce cœur battrait encor plus vîte.

Ah! ce jeune homme est bien celui
Que j'aimerais; et je crois même
Qu'aussitôt que je pense à lui,
Je dis un peu mie x le mot *j'aime.* } *Bis.*

DORIMONT.

En vérité!

LAURETTE.

Même air.

Il m'instruirait en un moment
Du son de voix qu'il faudrait prendre;
Celui que l'on voit, quoiqu'absent,
Et que l'on croit toujours entendre,
Loin de qui le cœur n'a qu'ennui,
Qui cause en nous ce trouble extrême,
Dites-moi, n'est-ce pas celui
Qui doit apprendre à dire *j'aime.* } *Bis.*

DORIMONT, *à part.*

Diable! voilà qui pourrait déranger mes plans.

LAFLEUR, *annonçant.*

M. de Gercour.

DORIMONT.

Il arrive fort à propos. Tu vas me dire, mon enfant, si le jeune homme que l'on vient de m'annoncer ne pourrait pas t'apprendre aussi bien que l'autre?

LAURETTE.

Oui, mon père, je vous le dirai.

SCÈNE VIII.

DORIMONT, LAURETTE, GERCOUR.

GERCOUR.

Eh! bonjour, mon cher Dorimont!

DORIMONT.

Eh! ce n'est pas le neveu, c'est l'oncle!

LAURETTE, *bas, vivement.*

Oh! mon dieu non, mon père, ce n'est pas là le jeune homme qui pourrait m'apprendre....

DORIMONT.

Je le crois. Va rejoindre ta mère.

LAURETTE.

Oh! mon dieu non, ce n'est pas celui-là.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

DORIMONT, GERCOUR.

GERCOUR.

Hé BIEN, mon ami, te voilà bien surpris; mon neveu qui devait venir ne vient pas, et moi qui ne devais pas venir, me voilà.

DORIMONT.

Par quel hasard, ton neveu?...

GERCOUR.

Il ne veut pas épouser ta fille.

DORIMONT.

Et pourquoi cela?

GERCOUR.

Parce que je la lui donne.

DORIMONT.

Charmant caractère!

GERCOUR.

Lorsque je t'écrivis ma dernière lettre, je ne l'avais pas encore instruit du motif de la visite que je l'engageais à te faire. Dès qu'il a su qu'il s'agissait d'un mariage, il m'a refusé net, et

sans le prévenir, je suis venu t'apprendre son refus qui me contrarie fortement; mais que veux-tu!... Florville est un charmant garçon, j'en conviens.

DORIMONT.

C'est ton neveu!

GERCOUR.

Mais à la présomption la plus complette il joint une si bonne opinion de sa dextérité, qu'il ne veut en toute chose en agir qu'à sa tête; il regarderait comme au-dessous de lui de recevoir le moindre conseil dans l'affaire la plus importante, et même quand il s'agit de mariage, car il a surtout la prétention singulière de connaître les femmes mieux que personne.

DORIMONT.

Il est donc bien habile ce garçon-là?

GERCOUR.

Air du Vaudeville.

Il prétend qu'il devinera
Aux seuls traits d'une femme,
Si toujours elle l'aimera
Dans le fond de son ame;
Ce qu'elle fera,
Ce qu'elle sera
Dans sa tendresse extrême.

DORIMONT.

Et d'après cela,
D'avance il saura
Ce qu'il sera lui-même. (*Bis.*)

GERCOUR, *riant.*

C'est qu'il en est persuadé.

DORIMONT.

Tant pis pour lui : c'est quelquefois bien assez de le savoir après; mais il fallait lui faire entendre....

GERCOUR.

Bah! quelque chose qu'on lui demande, il commence toujours par dire : non!

DORIMONT.

Ce jeune homme est donc comme les femmes ?

GERCOUR.

Il finit par faire ce que je veux ! Je n'ai pas voulu d'abord le contrarier : mais sois tranquille ; en fait de mariage, je te réponds de lui comme de moi.

DORIMONT.

Hé bien ! c'est singulier ; je répondrais beaucoup moins de toi que de lui.

GERCOUR, *gravement.*

Mon ami, tu ne me connais pas.

LAFLEUR, *entrant.*

Monsieur, voici le musicien que vous envoie M. Robert.

DORIMONT.

C'est bon... qu'il entre ici, qu'il attende. *(Le valet sort.)* Allons faire part à ma femme de cette aventure ; et si définitivement Florville ne veut pas de Laurette...

GERCOUR.

Je suis veuf ; et pour le faire repentir....

DORIMONT, *l'emmenant.*

Mon ami, je t'aime trop pour t'exposer à te repentir toi-même. Allons réfléchir au parti que nous prendrons.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

LAFLEUR, FLORVILLE, *vêtu d'une redingote longue et simple.*

LAFLEUR.

Par ici, Monsieur ; donnez-vous la peine d'entrer.

FLORVILLE, *à part, riant.*

Me voilà donc introduit.... Je ne sais trop comment je vais m'en tirer; mais qu'importe!

Air du Vaudeville des Vélocifères.

Sans savoir comme on finira,
Toujours à mon âge on commence;
De deviner ce qu'on fera
A tort on s'occupe d'avance;
Faut-il songer au dénouement
Quand au début l'on est encore?
Bien fou qui regarde au couchant
Quand il voit se lever l'aurore! *(Bis.)*

LAFLEUR.

Monsieur veut-il se reposer?

FLORVILLE.

Pas encore.... Monsieur et Madame Dorimont?....

LAFLEUR.

Je les crois au milieu de la compagnie nombreuse que nous avons.

FLORVILLE, *à part.*

Tant mieux. *(Haut.)* Sans faire semblant de rien, pourriez-vous engager Madame Dorimont à passer dans ce salon?

LAFLEUR.

Pour lui donner une leçon peut-être?

FLORVILLE, *lui donnant une bourse après avoir regardé autour de lui.*

Hâtez-vous, de la discrétion.... et comptez sur ma reconnaissance.

LAFLEUR.

Pour un maître de musique, comme il est généreux!.... J'y vais Monsieur. *(A part.)* Gardons la bourse, c'est mon profit, et courons prévenir madame Dorimont; c'est mon devoir. *(Il sort.)*

SCÈNE XI.

FLORVILLE *seul.*

Et d'un de gagné !.... Ma foi ! le tout est gai..... Venir pour accompagner un opéra sans savoir une note de musique !..

Air : *Décacheter.*

C'est être un peu téméraire ;
Mais en importante affaire,
Et dans plus d'un métier,
Je ne crois pas être le premier,
Qui se soit offert pour faire
Ce qu'il ne savait pas faire. (*Bis.*)

Ce cher oncle !... quelle idée !... opposer à ce que je choisisse moi-même une femme, et dire que je pourrais m'y tromper !... Ah ! si j'avais pu retrouver cette aimable inconnue que je n'ai vue qu'une fois, dont la douce voix, la physionomie charmante et le regard enchanteur m'avaient inspiré un si vif intérêt !... C'est elle qui je crois... mais je ne la rencontrerai sans doute jamais... Voyons donc cette jeune Laurette, dont mon oncle dit tant de bien : si je la trouve à mon gré, je me déclare.... sinon, je laisse là l'opéra, la musique, toute la famille, et je vais chercher moi-même une autre femme, ce que j'aimerais beaucoup mieux, car enfin...

Air de Doche.

Qui mieux que nous pourrait choisir
Celle qui doit nous convenir !
En vain l'on croit qu'auprès des belles,
Jeunes, nous ne connaissons rien ;
On ne peut se tromper près d'elles
Qu'en n'en pensant pas assez bien.

Guidé par l'amour, la folie,
L'espérance et le sentiment,
Un amant sait en un moment
Connaître une femme jolie.

Son souris, nous dit ses secrets,
Son ame, se peint sur ses traits;
De l'amour, la brillante flamme,
Eclaire notre jugement;
Pour bien deviner une femme
Il faut le cœur ou les yeux d'un amant.

Oui, sur les femmes, sur leurs graces,
Sur leurs charmes, sur leurs attraits.
L'amour, qui suit toujours leurs traces,
L'amour, ne nous trompe jamais!

On vient... une jeune personne belle et piquante.... c'est Laurette, sans doute.

SCÈNE XII.

FLORVILLE, Mad. DORIMONT, *habillée en très-jeune personne pour le rôle qu'elle va jouer.*

Mad. DORIMONT, *à part.*

Ah! voilà donc ce musicien qui donne de l'argent pour qu'on le fasse parler à ma fille.

FLORVILLE, *à part.*

Je la trouve déjà fort bien.

Mad. DORIMONT, *s'avançant.*

Monsieur n'est-il pas le maître de musique que nous attendons?

FLORVILLE.

Je l'avais bien dit; c'est elle... Oui, Mademoiselle, c'est moi qui viens...

Mad. DORIMONT, *à part, riant.*

Ah! mademoiselle! il me prend, je crois, pour une demoiselle.

FLORVILLE, *à part.*

Assurons-nous pourtant.... C'est à Mademoiselle Dorimont que j'ai l'honneur de parler?

Mad. DORIMONT, *à part.*

Mais il ne connaît donc pas ma fille!.., Dorimont! oui, Monsieur, c'est mon nom.

FLORVILLE, *à part.*

J'en étais sûr... air noble et distingué!

Mad. DORIMONT, *à part.*

Changeons de maintien.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Faisons bien la jeune à ses yeux,
Rendons sa méprise complette;
Par ce moyen je saurai mieux
Ce qu'il peut vouloir à Laurette;
Puis, tout en nous moquant de lui,
Quelle occasion imprévue,
Pour bien répéter aujourd'hui
Mon personnage d'ingénue! (*Bis.*)

FLORVILLE, *à part, revenant.*

Je gage que j'ai déjà deviné son âge, son caractère! Faisons la causer.

Mad. DORIMONT, *à part.*

Voyons-le venir.

FLORVILLE.

Mademoiselle...

Mad. DORIMONT, *à part.*

Mademoiselle! il s'y trompe toujours.

FLORVILLE.

Vous allez donc jouer la comédie?

Mad. DORIMONT.

Oui, Monsieur, je vais la jouer. (*A part.*) Il ne croit pas si bien dire.

FLORVILLE.

Oserais-je vous demander quel rôle vous faites dans l'opéra que je viens accompagner?

Mad. DORIMONT.

Ah, Monsieur! un rôle bien difficile.

Air de M. Ducray-Duménil.

Réussir me rendrait heureuse !
Il faut être quelques instans
Une fille de dix-huit ans,
Et qui doit paraître amoureuse !
Pour moi.... (*Bis.*)
Je vois ce rôle avec effroi,
Je suis peureuse ;
Mais au succès je croirai mieux,
Si j'ai l'air d'une amoureuse à vos yeux.

Là, je vous le demande,

Ai-je l'air d'une amoureuse à vos yeux,
Ai-je l'air d'une amoureuse ?

FLORVILLE.

Ce n'est pas là, sans doute, ce qui vous inquiète?

Mad. DORIMONT, *ingénument.*

Pardonnez-moi, Monsieur, beaucoup.

FLORVILLE.

AIR : *Lorsque vous verrez un amant.*

Douteriez-vous de vos talens?
Cette crainte serait frivole ;
Avec ces yeux, ces traits charmans,
Vous semblez faite pour ce rôle;
Et je vous le dis sans détour,
Pour y paraître sans pareille,
S'il ne faut qu'inspirer l'amour,
Ah! vous le jouerez à merveille. (*Bis.*)

Mad. DORIMONT, *à part.*

Comment donc! mais il paraît très-galant, très-bien élevé...

FLORVILLE.

Et pourriez-vous me dire ce qui vous embarrasse dans votre rôle?

Mad. DORIMONT, *appuyant en le fixant.*

Dans le rôle que je fais à présent?...

FLORVILLE.

Oui...

Mad. DORIMONT, *avec malice.*

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Sans trop faire voir son projet,
Il faut que la jeune personne
Sache deviner un secret....
Qu'au fond du cœur elle soupçonne.

FLORVILLE.

Vous trouverez ce secret-là :
Pour les belles plus de mystère,
Lorsque l'amour leur a déjà
Fait trouver le secret de plaire.

Mad. DORIMONT, *avec une ingénuité coquette.*

Aussi, Monsieur, j'espère bien...

FLORVILLE.

Et dites-moi, je vous prie, savez-vous un peu ce qu'il faut pour bien jouer le rôle d'amoureuse?

Mad. DORIMONT, *à part.*

La bonne question!... Oh! mon dieu non, Monsieur; mais cela s'apprend, dit-on, si vîte.

DUO *neuf de Nicolo.*

FLORVILLE, *à part, enchanté.*

Que j'aime cet air d'innocence!
Il m'offre une douce espérance;
Mon cœur ainsi la desirait,
Et pour elle bat en secret.

Mad. DORIMONT, *à part, avec malice.*

Comme on se prend à l'apparence!
Avec certain air d'innocence,
Pauvres hommes, si l'on voulait,
Ah! comme l'on vous mènerait!

FLORVILLE.

Pour bien jouer et savoir plaire,
Apprenez donc ce qu'il faut faire.

Mad. DORIMONT.

Que faut-il faire?

FLORVILLE.

Il faut aimer.

Mad. DORIMONT.

Si j'avais su cela d'avance,
Afin de plaire et de charmer,

Monsieur, ayez-en l'assurance,
J'aurais déjà tâché d'aimer.

FLORVILLE.

Hé bien ! tâchez, tâchez d'aimer!...

Mad. DORIMONT.

Je vais tâcher, tâcher d'aimer.

FLORVILLE, *à part.*

Que j'aime cet air d'innocence !
Il m'offre une douce espérance ;
Mon cœur ainsi la desirait,
Et pour elle bat en secret.

Mad. DORIMONT, *à part.*

Comme on se prend à l'apparence !
Avec certain air d'innocence,
Pauvres hommes, si l'on voulait,
Ah ! comme l'on vous menerait !

FLORVILLE, *à part.*

Elle n'a point encore aimé! simple, ingénue, piquante et naïve, ah! voilà bien la femme qui me convenait !

Mad. DORIMONT, *à part.*

Il est très-heureux que ma fille n'ait pas vu ce maître de musique...

FLORVILLE.

Hé bien ! trouvez-vous encore votre rôle...

AIR : *Sans être folle on est aimable.*

Mais je le crois moins difficile ;
Pourtant, quoiqu'un peu plus habile,
Je ne sais, j'en dois convenir,
Si je pourrai le soutenir. (*Bis.*)
Pour le secret, je l'imagine ;
Sur des regards et sur des riens,
Sur quelques mots, on le devine :
(*Gaîment.*) Oh ! je le tiens ; (*à part.*) oui, je le tiens :
C'est un amant, je le devine,
(*Gaîment à Fl.*) Oh ! je le tiens, (*à part.*) oui, je le tiens.

FLORVILLE, *à part.*

Sa gaîté m'enchante.

Mad. DORIMONT.

Je ne suis plus embarrassée que pour savoir sur quel ton je dois répondre à une sorte de déclaration.

FLORVILLE.

Vous n'avez peut-être jamais reçu de déclaration?

Mad. DORIMONT, *ingénument.*

Non, Monsieur; non, jamais.

FLORVILLE, *à part.*

Je l'aurais parié.... *(Haut.)* Hé bien ! je vais vous en faire une.

Mad. DORIMONT.

Comment! me faire une déclaration !

FLORVILLE.

Que cela ne vous effraie pas.

Mad. DORIMONT.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Mais Monsieur fait une méprise.

FLORVILLE.

Eh ! mais en quoi donc, s'il vous plaît?
Vraiment vous me semblez surprise.

Mad. DORIMONT, *ingénument.*

Je dois le paraître en effet;
J'ai cru, franchement je m'explique,
Qu'ici Monsieur, dans ses leçons,
Venait pour montrer la musique,
Et non les déclarations. *(Bis.)*

FLORVILLE.

Oh! cela ne fait rien : auprès de vous on ne saurait être embarrassé pour en faire une bien vraie, bien naturelle.

Mad. DORIMONT, *à part.*

Peut-être il va s'expliquer.

FLORVILLE, *à part.*

Ne nous découvrons pas encore.

Mad. DORIMONT, *se rapprochant, et ingénument.*

Hé bien, Monsieur, la déclaration?

FLORVILLE, *à part.*

Elle est charmante !.... *(Haut.)* Mademoiselle, je vous aime.

Mad. DORIMONT, *froidement.*

Après, Monsieur...

FLORVILLE, *à part, riant.*

Après est délicieux !... Je vous adore, et j'éprouve en vous voyant...

Mad. DORIMONT, *de même.*

Ensuite...

FLORVILLE, *à part.*

Ah ! ensuite !... Hé bien, je ne trouve plus d'expressions...

Mad. DORIMONT, *de même.*

Est-ce que c'est tout, Monsieur?

FLORVILLE.

Comment, n'est-ce pas...

Mad. DORIMONT.

Mais je croyais que dans une déclaration l'on parlait au moins de ses projets... de ses espérances.

FLORVILLE, *très-vivement.*

Mademoiselle, mes projets sont de vous consacrer ma vie ; mes espérances sont de vous plaire.

Mad. DORIMONT, *appuyant.*

Quoi ! tout de bon ! vous desirez plaire à mademoiselle Dorimont !

FLORVILLE, *d'un ton très-marqué et enchanté de lui.*

Je ne suis venu que dans cette intention.

Mad. DORIMONT, *à part.*

Mais c'est un séducteur que ce maître de musique !

FLORVILLE.

Hé bien, comment votre cœur vous dit-il de répondre?

Mad. DORIMONT, *froidement.*

Mais en riant, je crois.

FLORVILLE.

Quoi ! sérieusement, c'est en riant que vous répondez l'aveu d'un sentiment...

Mad. DORIMONT, *sévèrement.*

Mais, Monsieur, la légèreté de votre démarche...

FLORVILLE, *très-vivement.*

Ah ! je vois bien que vous ne me connaissez pas.

Mad. DORIMONT.

Sachez, Monsieur, que je ne suis point une jeune personne.

FLORVILLE, *vivement.*

Je le sais.

Mad. DORIMONT, *étonnée.*

Comment !...

FLORVILLE.

Non, vous n'êtes point une jeune personne à recevoir l'aveu d'un sentiment que vos parens n'auraient pas approuvé; mais si je ne vous déplais pas, je suis le plus heureux des hommes et nous serons mariés dès aujourd'hui.

Mad. DORIMONT, *surprise.*

Nous mariés !...

FLORVILLE.

M. Dorimont me donne votre main.

Mad. DORIMONT, *à part.*

Il est un peu fort celui-là !... Monsieur, cette plaisanterie.

FLORVILLE.

Ce n'en est point une; apprenez tout, et voyez en moi Florville, l'heureux époux qui vous est destiné.

Mad. DORIMONT, *à part.*

Florville !... Ah ! voilà donc ce jeune homme qui croit si bien connaître les femmes !... vous, Florville !

FLORVILLE.

Oui, Mademoiselle. Avant de répondre au desir de vos parens et des miens, je voulais vous connaître... Un moment m'a suffi pour vous juger, vous aimer; prononcez sur mon sort: j'attends mon arrêt à vos genoux....

Mad. DORIMONT, *riant.*

Hé bien! à mes genoux maintenant!

SCÈNE XIII.

Mad. DORIMONT, FLORVILLE, DORIMONT *mis en jeune élégant.*

DORIMONT.

Ha, ha, ha, ha! le joli personnage que je vais jouer!

Mad. DORIMONT.

Mais levez-vous donc, on vient.

DORIMONT, *à part, dans le fond.*

Que vois-je! un jeune homme aux genoux de ma femme!

Mad. DORIMONT, *à Florville, faisant signe à son mari de ne pas avancer.*

Il faut, Monsieur, que je réfléchisse à la conduite que je dois tenir en cette circonstance; veuillez suivre cette galerie, et voir si tout est disposé comme vous desirez pour accompagner notre opéra.

FLORVILLE.

Avant de me faire connaître à M. Dorimont, je viendrai savoir mon arrêt... (*A part.*) Elle est charmante! Pour cette fois, le choix de mon oncle ne pouvait mieux s'accorder avec le mien... Et qu'il vienne me dire à présent que je ne m'y connais pas, que je puis m'y tromper! Ah! voilà bien de quoi lui prouver...

(*Il salue Mad. Dorimont, ensuite M. Dorimont, et sort.*)

SCÈNE XIV.

M. et Mad. DORIMONT.

DORIMONT, *s'avançant sérieusement.*

MADAME, qu'est-ce que cela signifie, s'il vous plaît?

Mad. DORIMONT, *riant.*

Ah, Monsieur! vous allez bien rire.

DORIMONT, *avec humeur.*

Mais pas tant, Madame.

Mad. DORIMONT.

Figurez-vous que c'est le maître de musique qui est tombé à mes genoux.

DORIMONT.

Mais il me semble qu'un maître de musique ne donne pas des leçons à genoux.

Mad. DORIMONT.

Ah! vous ne savez pas le plus fort!

DORIMONT.

Comment! je ne sais pas le plus fort!

Mad. DORIMONT.

Ce jeune homme n'est point un musicien.... Déguisement amoureux.

DORIMONT.

Quoi, Madame! et vous souffrez?

Mad. DORIMONT.

Doucement, il faut le laisser faire... il faut le laisser faire!

DORIMONT.

Que dites-vous donc là, Madame?

Mad. DORIMONT.

Écoutez donc, mon cher époux, vous m'avez répété si souvent que vous n'étiez pas jaloux...

DORIMONT.

Non, certes... quand je n'en ai pas sujet.

Mad. DORIMONT.

Voilà bien tous les maris.

SCÈNE XV.

M. et Mad. DORIMONT, GERCOUR.

GERCOUR, *accourant.*

Mon ami, je crois qu'il ne serait pas prudent de le laisser faire.

DORIMONT, *surpris.*

Comment?

GERCOUR.

Il vaut mieux chercher au plutôt les moyens de forcer mon neveu à voir Laurette, sans qu'il sache que c'est elle.

DORIMONT.

Il s'agit bien maintenant...

GERCOUR.

C'est que je connais la vivacité de mon étourdi, et je crains qu'il n'aille d'un moment à l'autre se prendre de belle passion pour la première coquette qui se donnera la peine de jouer l'innocente à ses yeux.

Mad. DORIMONT, *faisant la révérence à Gercour.*

Je vous remercie du compliment : il a rencontré la coquette, elle a joué l'innocente; il l'adore, veut l'épouser; et la coquette, c'est moi.

DORIMONT.

Que dites-vous, Madame? encore un amant!

Mad. DORIMONT, *riant.*

Je suis dans mon jour de conquête.

DORIMONT.

Expliquez-moi donc...

Mad. DORIMONT.

Apprenez que cet amant déguisé que vous venez de voir à mes genoux, est Florville lui-même...

DORIMONT et GERCOUR.

Florville !...

Mad. DORIMONT.

Grâce au costume, il m'a prise pour Laurette.

DORIMONT.

Ah ! la bonne folie ! Hé bien, ma petite femme, quand je te disais que tu remplacerais parfaitement notre amoureuse !

Mad DORIMONT.

Oui, félicitez-vous bien : il est épris de moi tout de bon, et veut absolument...

DORIMONT.

Quoi donc ?

Mad. DORIMONT.

M'épouser.

DORIMONT.

Un moment, je suis là pour y mettre ordre.

GERCOUR.

Hé bien ! quand je te disais qu'il finissait toujours par faire mes volontés.

DORIMONT.

Comment ! tu voulais qu'il devînt amoureux de ma femme ?...

GERCOUR.

Ah ça, mon ami, j'espère que nous allons nous amuser aux dépens de mon jeune présomptueux.

Mad. DORIMONT, *à M. Dorimont.*

Voilà pour moi l'occasion de l'étudier, de le bien con-

naître, de savoir s'il peut convenir à Laurette; nous tâcherons ensuite de le corriger de ce trop de confiance en lui-même, qui pourrait nuire à son bonheur, à ses succès, à sa fortune.

GERCOUR.

Il faut lui prouver que les conseils de l'âge mûr sont toujours salutaires à la jeunesse.

DORIMONT.

Surtout quand il s'agit des femmes!!

GERCOUR.

C'est qu'elles m'ont attrapé moi-même cent fois...

DORIMONT.

Elles ne t'attraperont plus. Allons vîte achever de nous concerter, prévenir mes gens de ne pas le désabuser sur ton compte, et, sans leur en dire le motif, presser la toilette de nos acteurs, dont nous aurons peut-être besoin. *(A Gercour.)*

Mad. DORIMONT.

Hâtons-nous, de crainte qu'il ne revienne.

Air de M. Doche.

Vraiment de sa surprise
Nous rions de bon cœur;
Mais tournons la méprise
Au profit du bonheur.

DORIMONT.

Toi, charge-toi du bonheur de ta fille.

Mad. DORIMONT.

Pour une mère est-il un soin plus doux?

DORIMONT.

Moi qui prétends qu'ici la gaîté brille,
Je veillerai pour les plaisirs de tous. (*Bis.*)

ENSEMBLE.

Vraiment de sa surprise
Nous rions de bon cœur;
Mais tournons la méprise
Au profit du bonheur.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. et Mad. DORIMONT.

DORIMONT.

Allons, tout va bien; notre jeune homme ne te rencontrant nulle part, est allé dans le parc rêver à son amour pour toi; les parties de wisck sont arrangées dans le salon; nos acteurs seront bientôt prêts : mademoiselle de Jolibois, délicieuse; Dubreuil, superbe. Et moi, ma chère amie, tu ne m'as pas encore dit comment tu me trouvais?

Mad. DORIMONT.

Très-bien!

DORIMONT.

Je ne vois plus qu'une chose qui m'inquiète.

Mad. DORIMONT.

Eh quoi donc?

DORIMONT, *gravement.*

Si notre jeune homme allait rester amoureux de vous tout à fait!

Mad. DORIMONT.

Reposez-vous sur moi.

DORIMONT.

Je ne m'y fierais pas!!

Mad. DORIMONT.

Comment, Monsieur?

DORIMONT.

Air de l'Opéra-Comique.

Pour vous faire aimer, on croira
Sans peine à votre adresse extrême;
J'en douterai quand il faudra
Empêcher que l'on ne vous aime :

J'en suis la preuve chaque jour;
Vous n'avez jamais pu, Madame,
Me corriger de mon amour!...
Et pourtant vous étiez ma femme. (*Bis.*)

Mad. DORIMONT.

Rassurez-vous; l'esprit et la coquetterie des mères consistent à faire aimer leurs filles, à les faire briller, à leurs dépens même.

SCÈNE II.

M. et Mad. DORIMONT, LAURETTE.

LAURETTE, *prenant son père à part.*

Mon père, je ne veux rien vous cacher... et je viens vous dire que j'ai beau faire, je ne peux pas l'oublier.

DORIMONT.

Sois sûre que je te ferai bientôt rencontrer quelqu'un qui saura le remplacer dans ton cœur.

LAURETTE.

Oh! pour cela il faudrait qu'il fût!....

DORIMONT.

Hé bien! voyons, comment faudrait-il qu'il fût pour te plaire?

LAURETTE.

Il faudrait d'abord qu'il fût jeune, et d'une figure agréable.

DORIMONT.

Hé bien! il sera jeune, et d'une figure agréable.

LAURETTE.

Ensuite, qu'il eût le regard doux et tendre.

DORIMONT.

Attends un moment.... (*Il s'approche de Mad. Dorimont.*) Ma femme... a-t-il le regard doux et tendre?....

Mad. DORIMONT.

Mais oui.

DORIMONT.

Ah! ah!... vous avez vu cela!... (*Retournant à Laurette.*) Il aura le regard doux et tendre.....

LAURETTE.

Et puis, il faudrait encore.....

DORIMONT.

Diable, encore quelque chose!... que lui faudrait-il encore?

LAURETTE.

Je ne sais quoi d'intéressant.

DORIMONT, *retournant à madame Dorimont.*

A-t-il.... je ne sais quoi d'intéressant?

Mad. DORIMONT.

Mais quand elle aura vu celui-ci quelques instans, je crois qu'elle oubliera sans peine celui qu'elle n'a vu qu'une fois.

DORIMONT.

Ah! vous croyez?....

Mad. DORIMONT.

Eh! mais, si j'étais à marier!

DORIMONT.

Souvenez-vous que vous ne l'êtes plus..... (*Il retourne à Laurette.*) Sois tranquille, mon enfant, il aura je ne sais quoi d'intéressant.... Retourne au salon, et ne reviens que lorsque je te ferai prévenir..... Voici maintenant tous nos acteurs.

(*Laurette sort.*)

SCÈNE III.

M. et Mad. DORIMONT, BELFOR *en Géronte*, DUBREUIL *en financier*, DOLBAN *en père noble*, DERSON *en notaire*; FLORE *en grand'tante*.

CHOEUR.

Air de l'Antichambre, ou *Picaros et Diego*.

Admirez mon } exactitude
Admirons leur }
A porter l'habit de l'emploi!
Oui, c'est là ma première étude:
Chacun est au mieux, je le voi.

BELFOR.

Ne suis-je pas très-bien?

DORIMONT.

La tournure est fort bonne.

Mademoiselle FLORE.

Je n'ai, je crois, plus rien
D'une jeune personne?

TOUS.

C'est vrai...
Quel plaisir!
Ah! quel doux plaisir!
Nos habits vont tous à ravir.

DORIMONT, *à Dubreuil.*

Ton costume est charmant!

DUBREUIL.

Pour un rôle brillant,
Dans le monde surtout,
C'est l'habit qui fait tout.

TOUS.

Quel plaisir!
Ah! quel doux plaisir!
Nos habits vont tous à ravir.
Sachons unir
Raison, gaîté, folie:
Vive la comédie
Pour se bien divertir!

Oui, c'est partout, grâce à la comédie,
Qu'on peut toujours se divertir;
De tous les travers de la vie
Elle apprend à se divertir. (*Bis.*)

DORIMONT.

Ma foi! c'est Dubreuil surtout que j'admire.

DUBREUIL.

Oh! je ne suis pas comme tant d'autres.

AIR : *Mon père était pot.*

Plus d'un confrère financier
De nos troupes comiques,
Qu'au théâtre l'on voit briller
En habits magnifiques;
Brodé, festonné,
Doré, galonné,
Soit dit sans nul reproche,
A de l'or sur tout,
De l'argent partout,
Excepté dans sa poche.

DORIMONT.

Et tu n'es pas dans ce cas là!

Mademoiselle FLORE.

M. Dorimont, me reconnaît-on bien?

DORIMONT.

Parfaitement. Ah ça, mes amis, nous voilà tous prêts, mais il nous arrive un nouvel accident.

DUBREUIL.

Encore un!

DORIMONT.

Ce matin, nous n'avions pas d'amoureuses, et maintenant ce sont les amoureux qui nous manquent..... Notre petit M. Merval, que l'on dit très-épris de mademoiselle de Senange, est parti tout habillé pour aller savoir des nouvelles de son enrouement.

Mademoiselle FLORE.

Quel dommage que mon rôle de grand'tante soit nécessaire! je suis si bien dans les travestissements.

DUBREUIL.

Cette fille est décidément folle.

DOLBAN.

Adieu donc la répétition de notre dénouement!

DORIMONT.

Rassurez-vous, mes amis.

AIR : *Vaudeville de Pellegrin.*

Un amoureux, chacun le sait,
Sans peine aujourd'hui se remplace;
A le doubler on est tout prêt;
L'un s'en va, l'autre prend sa place:
Tous nos spectateurs sont galans;
L'amour a des droits sur leurs ames:
Et nous aurons beaucoup d'amans
Sitôt qu'ils auront vu nos dames. (*Bis.*)

Vous en aurez tant que vous voudrez....

Mademoiselle FLORE.

Tant que je voudrai... un seul!... un seul!...

Mad. DORIMONT, *bas, à Dorimont.*

Songez que Florville peut à chaque instant revenir ici.

DORIMONT.

Florville!... Ah! parbleu, la bonne idée!... mes amis; j'ai l'amoureux qu'il vous faut...

Mademoiselle FLORE.

Sera-t-il jeune?

DORIMONT.

Charmant.

TOUS.

Quel est-il?

DORIMONT.

Vous le saurez. (*A part.*) Sans qu'il s'en doute, je veux que notre étourdi soit de la comédie. (*Haut.*) Pendant que je vais le disposer au rôle qu'il doit jouer, allez toujours dans mon cabinet, et soyez prêts à paraître aussitôt que je vous avertirai.

DUBREUIL.

Nous serons à nos répliques.

DORIMONT, *à part.*

Avant l'opéra nous aurons la comédie.

(*Ils entrent tous dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE IV.

M. et Mad. DORIMONT.

DORIMONT.

Ah ça, ma femme, notre jeune homme t'adore, et je dois charitablement commencer par lui rendre le petit mouvement de jalousie qu'il m'a causé.

Mad. DORIMONT.

C'est juste.

DORIMONT.

Il vient... vîte notre scène d'amour.

Mad. DORIMONT.

J'ai là mon rôle.

DORIMONT.

Voici le mien.

SCÈNE V.

M. et Mad. DORIMONT, FLORVILLE *dans le fond.*

FLORVILLE, *à part.*

Ce jeune homme est encore avec elle !

Mad. DORIMONT, *bas.*

Je crois qu'il nous observe.

DORIMONT, *de même.*

Ecoute-moi sans rire...

Mad. DORIMONT, *bas.*

Mets-y beaucoup d'expression.

DORIMONT, *bas.*

Un véritable Saint-Preux ! tu vas voir..... Ah ça, ne ris donc pas !... (*Haut.*) Mademoiselle, vous connaissez la vivacité de mes sentimens.

Mad. DORIMONT, *bas.*

C'est ça...

FLORVILLE, *à part.*

Qu'entends-je !

DORIMONT, *haut.*

Veuillez approuver ma tendresse... (*Bas.*) A toi ! de la timidité, les yeux baissés... élève la voix...

Mad. DORIMONT, *haut.*

Monsieur, vous savez que c'est à mes parens à disposer de ma main.

FLORVILLE, *bas.*

C'est un rival.

DORIMONT, *à part.*

Il a dit, c'est un rival.

Mad. DORIMONT, *bas.*

Réponds vivement.

DORIMONT.

Ah, mademoiselle ! j'ose... (*A part.*) Hé bien ! qu'est-ce que j'ose?... (*Il cherche dans son rôle qu'il tire de sa poche.*) (*Très-haut.*) J'ose espérer... (*Bas.*) Sur le mot d'espérance, en fille bien née, tu dois t'en aller.

Mad. DORIMONT, *bas.*

En amant bien épris, tu dois me suivre. (*Haut.*) Souffrez, Monsieur, que je me retire. (*Bas.*) Suis-moi.

DORIMONT, *bas.*

Je te suis. (*Haut.*) Mademoiselle, je ne vous quitte pas.

FLORVILLE, *s'avançant, à Dorimont, et l'arrêtant.*

Monsieur.

DORIMONT.

Monsieur. (*Bas à madame Dorimont.*) Laisse-nous.

(*Madame Dorimont sort.*)

SCÈNE VI.

FLORVILLE, DORIMONT.

FLORVILLE, *ramenant mystérieusement Dorimont sur le devant de la scène.*

Air de Tarare.

Tout bas j'ai deux mots à vous dire.

DORIMONT, *s'échappant.*

Sur ses pas la beauté m'attire.
Mille pardons....

FLORVILLE, *le ratrappant, et vivement.*

Monsieur, deux mots.

DORIMONT.

C'est venir bien mal à propos. (*Bis.*)
(*A part.*) Il est amusant, sur mon ame,
Quand je fais la cour à ma femme,
De voir ici deux vieux époux
Faire encore un jeune jaloux. (*Bis.*)

C'est charmant..... Monsieur n'est-il pas le maître de musique?...

FLORVILLE, *toujours mystérieusement.*

Oui, Monsieur; mais je desire...

DORIMONT, *allant gaîment prendre un violon.*

Monsieur voudrait-il prendre cet instrument?...

FLORVILLE.

Monsieur, je ne joue jamais que sur un instrument à moi.

DORIMONT, *tirant un rouleau de sa poche.*

Nous allons alors chanter sans accompagnement.

FLORVILLE, *impatienté.*

Monsieur, j'ai l'honneur de vous répéter qu'il ne s'agit point ici de musique...

DORIMONT.

Pardonnez-moi, c'est un air où l'amant peint son amour; et comme j'aime beaucoup la personne que vous venez de voir...

FLORVILLE, *vivement.*

Vous l'aimez, Monsieur?

DORIMONT, *de même.*

C'est connu, Monsieur!...

FLORVILLE.

On pourrait vous la disputer!...

DORIMONT.

Au point où j'en suis, je crains peu les rivaux.

FLORVILLE.

AIR : *Aux montagnes de la Savoie.* (de Fanchon.)

Si les yeux disent je vous aime,
Ici je puis vous l'assurer,
Pour moi sa tendresse est extrême;
Ses yeux m'ont permis d'espérer....

DORIMONT, *finement.*

Croyez qu'en mainte circonstance
Ses regards m'ont permis bien mieux, que l'espérance. (*Bis.*)

FLORVILLE, *outré.*

C'est avoir beaucoup de présomption.

DORIMONT, *avantageusement.*

Mais, certain d'être son époux...

FLORVILLE.

Quelle certitude en auriez-vous, Monsieur?

DORIMONT, *badinant.*

La meilleure... je vous le jure...

FLORVILLE.

Hé bien, Monsieur, sachez que son père me la destine.....

DORIMONT.

J'en suis fâché pour vous..... mais sa mère me l'a donnée epuis long-tems... D'ailleurs, quelle prétention pourrait avoir n simple maître de musique!

FLORVILLE, *ôtant sa redingote, et paraissant en uniforme.*

Monsieur, je ne suis point musicien; je suis militaire, et 'est à ce titre que je vous engage à me suivre!

DORIMONT, *à part.*

Se battre après seize ans de mariage pour garder sa femme! :e serait un peu fort!...

FLORVILLE.

Allons, Monsieur, sortons.

DORIMONT, *à part.*

Diable! voilà qui devient sérieux.....

Air de Doche.

Permettez, je vous en supplie,
Revêtu d'un nom supposé,
Dans votre amoureuse folie,
Vous étiez ici déguisé.

FLORVILLE.

Oui, par fois l'amour autorise
A prendre ce dehors trompeur;
Mais un français jamais ne se déguise
Dès qu'il s'agit d'une affaire d'honneur. (*Bis.*)

DORIMONT.

Comment donc, Monsieur! ceci regarde aussi mon honneur! et puisque vous avez quitté votre déguisement... je dois quitter aussi le mien...

FLORVILLE.

Que voulez-vous dire?

DORIMONT, *à la cantonade à un valet.*

Mon habit brodé, ma perruque tout de suite. (*Il entre dans un cabinet à droite.*)

FLORVILLE.

Mais, Monsieur, je ne conçois pas....

DORIMONT, *paraissant à moitié habillé à la porte du cabinet.*

Un petit moment... nous la disputerons, Monsieur, nous la disputerons.... (*Il rentre, et dit en dedans:*) La perruque, c'est ça.... l'habit, c'est fort bien...mon chapeau... ma canne... (*Jouant la colère, et revenant le chapeau sur la tête, habillé comme à la première scène.*) Maintenant me voilà prêt à vous répondre.....

FLORVILLE.

Mais, encore une fois, que signifie?...

DORIMONT, *souriant.*

Mon pauvre ami... vous que l'on dit si bon physionomiste....

FLORVILLE.

Comment!...

DORIMONT, *riant aux éclats.*

Un père de famille!.... un amateur!.... vrai ; vous ne vous y connaissez pas du tout... Je vous souhaite bien le bonjour...

(*Il sort, Gercour paraît de l'autre côté.*)

SCÈNE VII.

FLORVILLE, GERCOUR.

FLORVILLE, *suivant Dorimont jusqu'à la porte.*

Je ne m'y connais pas..... que veut dire cette métamorphose?... En vérité je ne puis concevoir....

GERCOUR.

Eh bon dieu!.... comment, monsieur mon neveu, vous êtes ici?

FLORVILLE.

Hé quoi, mon oncle, c'est vous, vous me voyez dans un étonnement... Mais, félicitez-moi, que je vous embrasse.

GERCOUR.

D'où vient ce transport?...

FLORVILLE.

Je suis enchanté de vous, vous allez être enchanté de moi; je trouve charmante la femme que vous m'avez choisie.

GERCOUR.

Tant pis pour toi, car je suis venu faire part à M. Dorimont de ton refus d'épouser sa fille ; il est dans une colère de tous les diables, et va disposer de sa main pour un autre.

FLORVILLE.

Que dites-vous?...

GERCOUR.

Pourquoi n'as-tu voulu te conduire qu'à ta tête.

FLORVILLE.

Que faire à présent?

GERCOUR, *sérieusement.*

Je ne puis qu'une chose pour toi.

FLORVILLE.

Laquelle?

GERCOUR, *lui prenant le bras.*

C'est de t'emmener.

FLORVILLE.

Hé bien, mon oncle, j'ai tort, j'en conviens... mais voyez M. Dorimont.

GERCOUR.

Tu crois donc que la jeune personne te conviendra.

FLORVILLE.

Parfaitement; candeur, modestie!... d'ailleurs vous connaissez ma pénétration.

GERCOUR.

Mieux que jamais, et puisqu'il y va de ton bonheur, je consens à faire une tentative auprès de M. Dorimont; mais si par hasard l'apparence t'avait abusé sur quelqu'une des qualités que tu supposes à la jeune personne!

FLORVILLE.

Ah! son air et ses traits annoncent si bien...

GERCOUR.

Je te l'ai déjà dit cent fois.

AIR : *Au sein d'une fleur tour à tour.* (des deux Pères.)

C'est, quoiqu'elle ait beaucoup d'attraits,
Sur les actions d'une femme,
Jamais sur la beauté des traits,
Que l'on peut juger de son ame.

FLORVILLE.

Ses yeux pourtant sont un miroir!....

GERCOUR.

Miroir ardent, prends-y bien garde,
Un amant, au lieu d'y mieux voir,
S'aveugle dès qu'il le regarde. } *Bis.*

FLORVILLE.

Soyez sûr qu'on n'est trompé par les femmes que lorsqu'on le veut bien.

GERCOUR.

Est-ce que ça ce veut quelquefois?

FLORVILLE.

A propos, pourriez-vous m'apprendre quel est ce Monsieur qui tout à l'heure... Mais, non; tenez, la voici; regardez-la mon oncle. Ah! n'ai-je pas bien fait de l'aimer?

(Madame Dorimont paraît.)

GERCOUR.

Très-bien fait, mon ami. *(A part.)* Pauvre garçon!

Mad. DORIMONT, *bas à Gercour.*

Maintenant, laissez-nous.

GERCOUR.

Je te fais mon compliment.—Aime-la, mon cher, aime-la bien.— Avant de te présenter à M. Dorimont, je vais le voir, le presser.... Mais quand il consentirait à te la laisser épouser, je te parle en ami... je ne te le conseille pas.

FLORVILLE.

Comment?

GERCOUR.

Vrai, je ne te le conseille pas! *(A Madame Dorimont.)* Ma foi! vous aurez de la peine à le guérir; il vous adore.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

FLORVILLE, Mad. DORIMONT.

Mad. DORIMONT, *à part.*

Commençons par savoir s'il peut assurer le bonheur de sa fille...

FLORVILLE, *à part.*

Il ne me le conseille pas.... Sans doute, il plaisante... A Mademoiselle ! que je suis heureux de vous revoir ! je n'attends plus que votre aveu pour aller moi-même déclarer à M. Dorimont l'amour que j'ai conçu pour vous...

Mad. DORIMONT, *à part, et conservant encore le ton d'une ingénue.*

Confidence charmante pour un mari!... mais, Monsieur, je ne crois pas vous connaître encore assez.

FLORVILLE.

N'est-ce que cela?... Je vais tout vous dire en deux mots: je suis d'abord un étourdi, à ce que dit mon oncle; mais j'ai le cœur excellent; je ferai tout pour vous rendre heureuse... et nous charmerons ensemble les vieux jours de M. et Madame Dorimont.

Mad. DORIMONT, *émue, et à part.*

Bon jeune homme!... Pardon : mais une chose m'inquiète encore... On dit qu'à votre âge on pense quelquefois un peu légèrement sur le compte des femmes; et je voudrais...

FLORVILLE.

Savoir ce que je pense?

Air de Doche.

En deux moitiés, dit-on, le sort
A partagé notre existence;
De ces deux moitiés, sans effort,
L'une a toujours la préférence:

La femme est tout pour notre cœur,
Et du ciel la bonté suprême
D'un époux, mit tout le bonheur
Dans l'autre moitié de lui-même. } *Bis.*

Mad. DORIMONT, *enchantée.*

En vérité, vous penseriez cela?

FLORVILLE.

Même air.

Le ciel, chez l'homme, dans son jour
Fit briller l'esprit, la science,
La valeur, quelquefois l'amour,
Et de tems en tems la constance:
Par un don qui charme encor plus,
Pour embellir des nœuds suprêmes,
Il plaça toutes les vertus
Dans l'autre moitié de nous-mêmes. } *Bis.*

Mad. DORIMONT, *à part.*

Dès qu'il ne m'aimera plus, il sera charmant!....

FLORVILLE.

Hé bien! ma franchise et mes sentimens vous intéressent, j'en suis sûr!

Mad. DORIMONT.

A tel point, que si vous persistez à vouloir m'épouser, je vous dirai...

FLORVILLE, *ravi.*

Ah! je devine!... Hé bien! vous me direz?...

Mad. DORIMONT, *froidement.*

Que je ne vous le conseille pas.

FLORVILLE, *surpris.*

Se sont-ils donné le mot?... Par quelle raison, s'il vous plaît.

Mad. DORIMONT, *froidement.*

Vous avez cru que je vous convenais.

FLORVILLE, *vivement.*

Dès le premier coup d'œil.

Mad. DORIMONT *quittant par degré l'air ingénu.*

Prenez-y garde, Monsieur.... rien n'est si facile que de s'abuser sur le compte des femmes; elles ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent être au premier coup d'œil.

FLORVILLE.

Comment?

Mad. DORIMONT, *souriant.*

Non, Monsieur... non!...

FLORVILLE, *à part.*

Mais je ne lui trouve plus cet air ingenu....

Mad. DORIMONT, *appuyant.*

Tenez, je suis femme... vous m'intéressez; vous ne paraissez pas vous y connaître beaucoup!... et je veux bien vous mettre dans notre confidence!...

FLORVILLE, *à part.*

Elle me surprend.

Mad. DORIMONT.

Jeune, on nous aime trop pour y bien voir; vieux, on n'y voit plus rien!... le plus sensé prend tous les jours une coquette pour une ingénue.

FLORVILLE, *à part.*

D'honneur, je n'y suis plus du tout.

Mad. DORIMONT.

Air de la Trenitz.

Jeune amoureux,
Aveuglé par ses feux,
Souvent
Porte en aimant
Le plus faux jugement;
Il croit,
Sur ce qu'il voit,
Pouvoir d'un ton léger
Juger,
Et ne sait pas
Qu'un piège est sous ses pas.

(*Minaudant.*)

Un air de malice
Par fois n'est qu'artifice ;
Bientôt par caprice
On prend
L'air innocent !
Pour mieux vous séduire,
On peut nous voir sourire ;
Ou même on soupire
D'un air de sentiment.

La femme qui plaît,
Au feu follet
Par fois ressemble ;
On croit la tenir ;
A l'instant même on la voit fuir.

Elle est rarement
Ce qu'en passant
Elle vous semble,
Et le vif-argent
Sous vos doigts fuit moins vivement.

Son cœur pourtant
Est par instant
Constant,
Mais en changeant
De ton
Par goût ou par raison,
Toujours
Faite aux détours,
En affaire, en amours,
Quand l'homme est ce qu'il peut,
Femme est ce qu'elle veut !

FLORVILLE, *à part.*

Mais, en vérité, ceci devient...

Mad. DORIMONT, *souriant.*

Quoi ! vous n'avez pas vu que je m'étais servi d'un détour pour mieux vous juger?...

FLORVILLE.

En effet, [illegible] un air...

Mad. DORIMONT, *prenant l'air imposant.*

N'est-ce pas?.... voyez...

FLORVILLE, *vivement.*

Ah! je vois que je m'y suis trompé; mais à présent...

Mad. DORIMONT, *de même.*

Si vous alliez vous y tromper encore!...

FLORVILLE.

Ah! quelque forme que vous preniez, vous n'en êtes pas moins telle que je desirerais rencontrer une femme!....

Mad. DORIMONT, *froidement.*

Si vous desirez les rencontrer comme cela, c'est différent.

FLORVILLE.

AIR : *Chacun d'eux court en ce moment.* (du Jaloux malade.)

Je chérissais votre candeur;
Votre air de noblesse m'enchante,
Votre esprit a séduit mon cœur,
Et toujours vous êtes charmante!
Je n'aurai point, j'en fais serment,
D'autre femme!...

Mad. DORIMONT.

Quelle folie!

Monsieur veut donc absolument
Rester garçon toute sa vie? } *Bis.*

FLORVILLE.

Comment?...

Mad. DORIMONT.

Pour vous convenir, j'ai trop de raison.

FLORVILLE, *étourdiment.*

Hé bien! tant mieux; moi, je n'en ai pas beaucoup... vous me servirez de mentor.

Mad. DORIMONT, *sérieusement.*

Cependant, s'il était des obstacles...

FLORVILLE, *gaiment.*

Aucun... Je suis sûr du consentement de M. Dorimont.

Mad. DORIMONT, *riant.*

Ah! vous croyez?

FLORVILLE.

C'est un si bon homme; il ne demande que ça.

Mad. DORIMONT.

Soit... mais madame Dorimont ne consentira peut-être pas.

FLORVILLE.

Pourquoi donc? A la vérité, l'on dit bien qu'elle est un peu singulière... un peu...

Mad. DORIMONT.

Comment, Monsieur!...

FLORVILLE, *galamment.*

Mais comme elle veut sans doute le bonheur de sa fille...

Mad. DORIMONT, *appuyant.*

C'est parce qu'elle veut le bonheur de sa fille, qu'elle ne voudra jamais consentir à notre union.

FLORVILLE.

Le compliment est flatteur. Conduisez-moi vîte à ses pieds.

Mad. DORIMONT, *avec une confusion feinte.*

Je vois bien, Monsieur, qu'il faudra vous avouer...

FLORVILLE.

Quoi donc?

Mad. DORIMONT, *de même.*

Hé bien, Monsieur, si ce cœur...

FLORVILLE.

Oh ciel! aimerait-elle quelqu'un!

Mad. DORIMONT.

Vous l'avez dit, Monsieur, j'aime quelqu'un.

FLORVILLE.

Sans doute un jeune homme?

Mad. DORIMONT.

De quarante-huit ans, Monsieur.

FLORVILLE.

C'est charmant! Supplanté par un rival de quarante-huit ans... N'importe, j'espère par mes soins...

Mad. DORIMONT.

Ce n'est pas tout, Monsieur.

FLORVILLE.

Comment, ce n'est pas tout?

Mad. DORIMONT, *baissant les yeux.*

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

On est jeune, on a dix-huit ans,
On porte un cœur sensible et tendre;
Il est alors des sentimens
Dont on ne saurait se défendre;
On résiste, on cède à son tour,
Bien malgré soi, je vous l'atteste;
Puis il arrive enfin qu'un jour,
Des nœuds plus forts que ceux d'amour....

FLORVILLE.

Ah! daignez m'épargner le reste.

Mad. DORIMONT, *vivement.*

Non, Monsieur, la délicatesse, ma position, tout veut que je vous avoue...

FLORVILLE, *à part.*

Qui l'aurait cru!... Le joli choix que mon oncle avait fait pour moi! rapportez-vous en donc aux parens.

Mad. DORIMONT, *du ton le plus humble.*

J'espère, Monsieur, que vous ne songez plus à troubler des nœuds...

FLORVILLE.

Du tout, Mademoiselle.

Mad. DORIMONT, *à part.*

J'espère enfin que le voilà bien guéri.

FLORVILLE, *à part.*

Comme elle a joué l'innocente!

SCÈNE IX.

M. et Mad. DORIMONT, FLORVILLE.

DORIMONT, *à l'oreille de Florville.*

VRAI, je ne vous le conseille pas.

FLORVILLE.

Quoi! vous savez?...

DORIMONT.

Oui, j'en sais quelque chose.

FLORVILLE.

Oh ciel! dites-moi donc...

DORIMONT.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il s'en va.)

SCÈNE X.

FLORVILLE, Mad. DORIMONT.

Mad. DORIMONT, *dans le fond, à Dorimont qui sort.*

AH! je crois que ma fille peut paraître à présent sans nger.

FLORVILLE, *à part, sur le devant.*

Quelle erreur! que de ruse! que d'adresse! et j'ai pu m'y omper! Ah! j'avais été séduit, j'en suis sûr, par son air de

ressemblance avec cette charmante inconnue!... Je la chercherai!... j'attendrai!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LAURETTE, *amenée par Dorimont.*

LAURETTE, *dans le fond.*

MAMAN, l'on dit que le maître de musique est ici?

Mad. DORIMONT, *bas.*

Ne lui dis pas encore que je suis ta mère.

FLORVILLE, *à part.*

Ah! si j'avais eu l'espoir de la retrouver!...

LAURETTE, *apercevant Florville.*

Oh mon dieu! maman, comme il ressemble à celui que mon père m'avait dit d'oublier! Oh! c'est lui! c'est bien lui! par bonheur je ne l'avais pas encore oublié tout à fait.

Mad. DORIMONT, *à part.*

Quelle rencontre heureuse!

FLORVILLE, *à part.*

Comment à présent déclarer à mon oncle, à M. Dorimont?...

Mad. DORIMONT, *prenant Laurette par la main, et s'avançant vers Florville.*

Souffrez, Monsieur, que je vous présente ma jeune parente, un enfant de quatorze ans, la candeur et l'innocence même.

FLORVILLE, *à part, sans regarder.*

Oui, fiez-vous-y désormais...

Mad. DORIMONT, *s'approchant, et en confidence.*

Vous êtes fou, mon pauvre ami; vous ne vous y connaissez pas du tout... c'est une jeune personne comme elle que vous devez aimer, et non pas une maman comme moi.

FLORVILLE, *se jetant dans un fauteuil sans regarder Laurette.*

Ce ton d'ironie, de gaîté..., je n'y conçois rien...; mais il est clair que l'on s'amuse à mes dépens.

LAURETTE, *bas à M. Dorimont.*

Je crois qu'il s'éloigne...

Mad. DORIMONT, *bas à sa fille.*

Chante-lui ta romance. *(A Dorimont qui paraît dans le fond avec Gercour.)* Observez-les bien, et venez me prévenir quand il en sera tems. *(Elle sort.)*

SCÈNE XII.

LAURETTE, FLORVILLE, DORIMONT, GERCOUR.

LAURETTE, *prenant une guitare, et s'accompagnant de l'autre côté du théâtre.*

PUISQUE maman me l'a dit, chantons ma romance.

FLORVILLE, *à part.*

C'est décidé, si jamais je me marie maintenant!...

LAURETTE *chante.*

Air de Doche.

Autrefois, malgré la longue absence,
Ton souvenir seul a pu me charmer...

FLORVILLE.

Qu'entends-je!... quelle voix!... *(Il se lève.)*

LAURETTE.

Si je t'aimais, hélas! sans espérance,
Quand je te vois, combien je dois t'aimer! *(Bis.)*
(Elle pose la guitare, et fixe Florville.)

FLORVILLE.

Que vois-je!... quels traits!... c'est elle!...

GERCOUR, *bas.*

Il la reconnaît.

FLORVILLE.

Mademoiselle, si j'osais vous demander...

LAURETTE, *baissant les yeux.*

Monsieur, si j'osais vous dire...

FLORVILLE, *à part.*

Oh mon dieu! j'ai maintenant une peur des confidences...

LAURETTE.

N'est-ce pas vous que j'ai vu au bal il y a plusieurs mois?

FLORVILLE, *à part.*

Quoi, Mademoiselle! vous avez daigné me remarquer, et ne pas m'oublier...

LAURETTE.

Non, Monsieur, et je vous attendais avec bien de l'impatience pour m'apprendre à dire un mot de mon rôle que je n'ai pas pu bien prononcer encore.

FLORVILLE, *à part.*

Ah! celle-là ne m'aurait pas trompé, j'en suis sûr.

DORIMONT, *bas à Gercour.*

Voilà le moment de le mettre de la comédie sans qu'il s'en doute.

MORCEAU D'ENSEMBLE DE DOCHE.

FLORVILLE.

Et quel est donc, quel est ce mot
Qui vous paraît si difficile?

LAURETTE.

Je le saurai, je le crois, bientôt;
Voilà le maître qu'il me faut.

ENSEMBLE.

DORIMONT, GERCOUR, LAURETTE.	FLORVILLE.
Voilà le maître qu'il lui / me faut.	Je suis le maître qu'il lui faut.

LAURETTE.

Ah ! pour me rendre plus habile,
Faites le rôle de l'amant.

ENSEMBLE.

FLORVILLE.

Oui, près de vous je suis l'amant.

LAURETTE.

L'aimable amant!

FLORVILLE.

Je suis l'amant.

DORIMONT, *allant à la porte du cabinet à droite.*

J'imagine un tour excellent :
Que tous nos acteurs à l'instant
Arrivent pour le dénouement.

SCÈNE XIV.

Tous les Acteurs de la Scène III paraissent dans le fond.

FLORVILLE, LAURETTE.

L'aimable amant !
Je suis l'amant.

TOUS LES AUTRES, *bas.*

Vous avez donc trouvé l'amant ?
C'est donc Monsieur qui fait l'amant ?

DORIMONT.

Oui, c'est Monsieur qui fait l'amant.

FLORE.

Il est très-bien le jeune amant !

FLORVILLE, *sans voir ceux qui sont dans le fond.*

Qu'elle me plaît ! honheur suprême !

LAURETTE.

Ecoutez bien : cher amant, je vous aime.

FLORVILLE.

Dites encor plus tendrement ;
Disons ensemble : je vous aime.

ENSEMBLE.

Oui, je vous aime, je vous aime.

TOUS, *à demi-voix.*

Ils disent fort bien, je vous aime ;
Il va très-bien, le jeune amant.
Soyons bien à notre réplique.

DORIMONT, GERCOUR, *à part.*

D'honneur, le tour sera comique.

Ensemble.

TOUS.

Il va très-bien le dénouement.

FLORVILLE.

Oui, près de vous je suis l'amant.

LAURETTE.

Combien j'aimerais cet amant !

DORIMONT, *bas à Dubreuil.*

Allons; je vous aime, est-ta réplique.

DUBREUIL, *gagnant le milieu de la scène un manuscrit à la main.*

Une belle entrée, tu vas voir... (*Courant entre Florville et Laurette.*) Ha ! ha ! ha ! ha !... vous vous aimez, mes enfans, j'ai tout entendu; pourquoi cette frayeur? (*A part.*) Ils ont fort bien joué ça. (*A Florville, qui s'est éloigné.*) « Mon ami, « je ne vous connais pas, mais je sais que Mademoiselle vous « aime depuis long-tems. »

FLORVILLE, *vivement.*

En vérité, elle m'aimait?

DUBREUIL.

Ne m'interrompez donc pas.... « J'aime à faire des heu- « reux... Vous me paraissez un galant homme, et *je veux* « faciliter votre union. » (*Moment de silence.*) A vous donc maintenant; parlez.

FLORVILLE.

Ah, Monsieur ! que vous êtes bon !...

DUBREUIL.

Mon ami, ce n'est pas ça..... vous devez vous jeter dans mes bras, en vous écriant avec chaleur : « Ah, Monsieur ! combien je vous devrai !... » C'est-là votre rôle.

FLORVILLE, *à part.*

Il est singulier, ce Monsieur-là.

DUBREUIL, *ouvrant ses bras.*

Allons, mon ami, du feu ! de la chaleur !

FLORVILLE, *se jetant dans ses bras.*

Hé bien ! Monsieur, combien je vous devrai !

DUBREUIL, *enchanté.*

Voilà ce que c'est : du naturel... il n'ira pas mal, pas mal u tout.

DORIMONT, *toujours dans le fond.*

A vous, mon oncle.

BELFOR.

A moi. (*Il arrive près de Laurette.*) « Ah, Mademoiselle ! je vous rencontre enfin, et je puis vous faire l'aveu de tous mes sentimens. »

FLORVILLE, *vivement.*

Serait-ce encore un rival?

DUBREUIL, *à Florville.*

« Attendez, voici le père, M. Dorilas; je vais lui parler. » In peu plus par-là... bien... (*Il place Florville, et dit à Dolban ui s'avance :*) « Mon ami, je vous présente le jeune homme que votre fille aime. »

FLORVILLE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui ai eu le bonheur de rencontrer Mademoiselle chez madame de Forlis.....

DUBREUIL, *l'arrêtant. Les autres manifestent leur surprise.*

Ce n'est pas ça, paix donc ! Vous ne dites pas un mot de e qu'il faut dire. (*Allant à Dorimont.*) Mais il ne sait pas lu tout le rôle.

DORIMONT.

Vas toujours, et souffle-le.

(*Le morceau d'ensemble recommence.*)

DUBREUIL, *à Florville.*

Dites comme moi seulement :
« Ah ! voilà celle que j'adore.

FLORVILLE.

« Ah ! voilà celle que j'adore. »

Mademoiselle FLORE, *à part.*

J'avance, sur le mot *j'adore.*

FLORVILLE.

Quelle est cette dame à présent?

DUBREUIL.

La grand'tante.

DORIMONT, *dans le fond.*

Tour excellent!

DUBREUIL, *à Flore.*

A vous!

Mademoiselle FLORE.

« Je viens ici, mon frère,
« Au secours de nos amoureux,
« Et je leur fais don d'une terre,
« Si vous daignez combler leurs vœux. »

FLORVILLE, *étonné.*

Quel don subit et généreux!

DUBREUIL.

« Et moi, pour arranger l'affaire,
« Je leur donne en argent
« Cent mille francs comptant,
« Et je fais au jeune homme avoir un régiment! »

Ensemble.

FLORVILLE.

Sans me connaître; c'est charmant.

DORIMONT, *à part.*

C'est qu'il croit les tenir vraiment.

(Laurette tombe aux genoux de Dolban. Tous prennent une attitude suppliante.)

DUBREUIL.

C'est bien, le tableau... Toi, l'air ému, va.

DOLBAN, *relevant Laurette.*

« Je ne saurais résister davantage,
« Je donne mon consentement;

A Belfor. « Pour vous, mon cher, en homme sage,
« Retirez-vous tout doucement. »

Tous le conduisent; en revenant, ils disent entr'eux:

TOUS.

« Consolez-vous tout doucement;
« Fuyez devant le régiment. »

BELFOR, *se retirant.*

« Je fuis devant le régiment. »

TOUS.

Il va très-bien le dénouement.

FLORVILLE, *à part.*

D'honneur, cet hymen est charmant.

DUBREUIL, *à Derson.*

« Approchez, Monsieur le notaire. »

FLORVILLE.

Quoi ! le notaire !

DUBREUIL.

Laissez faire.

FLORVILLE.

Mais prévenir mon oncle est d'abord nécessaire.

DUBREUIL, *impatienté.*

Il donne son consentement.

FLORVILLE.

Alors je signe aveuglément.

TOUS.

Signons.

FLORVILLE.

Je signe aveuglément.

(*Florville signe.*)

Ensemble.

TOUS *entr'eux.*

Il va très-bien le dénouement.

FLORVILLE.

D'honneur, cet hymen est charmant.

LAURETTE.

Si c'était tout de bon vraiment,
Que j'aimerais ce dénouement !

DORIMONT, GERCOU

Que nous rirons au dénouement !

DORIMONT, *bas, à Gercour.*

Allons, c'est à toi; je reviens dans l'instant. *(Il sort.)*

GERCOUR, *s'avançant.*

Hé bien, mon cher neveu, j'ai vu M. Dorimont, il consent à ton mariage.

FLORVILLE.

Qu'avez-vous fait?

GERCOUR.

Ce que tu m'as dit.

FLORVILLE.

Ce mariage est impossible. (*Le prenant à part.*) Si je ne m'en étais pas mêlé pourtant... Figurez-vous une intrigue secrette (*haut.*) heureusement le sort m'a bien dédommagé en me faisant rencontrer ici cette jeune personne que j'aimais en secret; monsieur son père, que voici, donne son consentement à notre union; madame sa tante donne une terre, et Monsieur cent mille francs, avec l'espoir d'un régiment... Mariage excellent! et l'on m'a dit que vous consentiez.....

GERCOUR.

Mon ami, je ne sais pas seulement ce que tu veux dire...

FLORVILLE, *à Dubreuil.*

Quoi, Monsieur! ne m'avez-vous pas dit que vous donniez cent mille francs?

DUBREUIL.

Est-ce que ce jeune homme est fou?

FLORVILLE.

Madame ne donne-t-elle pas une terre?

Mademoiselle FLORE.

Une fille à marier, donner une terre!.... Il faut qu'il soit fou.

FLORVILLE.

Mais vous m'avez tous dit... et monsieur le notaire est témoin.

DERSON.

Monsieur, un moment, je ne suis ici qu'un notaire de comédie.

Mademoiselle FLORE.

Et moi une grand'tante de comédie, Monsieur; je suis grimée.

FLORVILLE.

Qu'entends-je?

GERCOUR.

Et toi, mon ami, tu n'étais dans tout cela qu'un mari de comédie.

LAURETTE, *à part.*

C'est bien dommage!

GERCOUR.

Mon ami, combien vaut la terre?

DUBREUIL.

Et moi qui me tuais de lui souffler le rôle d'amoureux!

FLORVILLE.

Ah! je conçois; n'importe, mon amour pour Mademoiselle n'est pas du moins un amour de comédie, et j'espère que vous trouverez bon...

GERCOUR.

Volontiers, pourvu que la mère de Mademoiselle consente à te la donner....

FLORVILLE.

Sa mère!... (*Il se jette aux pieds de Flore.*) Ah, madame! daignerez-vous?.....

Mademoiselle FLORE.

Moi, Monsieur, me prendre pour une mère! quel désagrément d'être mise de la sorte!

SCÈNE XV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, M. et Mad. DORIMONT.

GERCOUR.

MAIS, mon ami, tu ne t'y connais pas du tout; voilà madame Dorimont, la mère de la jeune personne.

DORIMONT, *présentant madame Dorimont à Florville.*

Permettez, Monsieur, que je vous présente ma femme.

FLORVILLE.

Sa femme!

Mad. DORIMONT, *vêtue comme à sa première scène.*

Oui, Monsieur, je viens vous rendre vos déclarations, vos sermens; une mère garde pour elle la raison, les tendres soins, l'amitié, et doit laisser l'amour à sa fille.....

FLORVILLE.

Je n'en reviens pas. Quoi, Madame! vous seriez?...

Mad. DORIMONT, *lui présentant sa fille.*

Oui, Monsieur, je suis mère, et je m'en félicite, puisqu'à ce titre je puis assurer son bonheur et le vôtre.

DORIMONT.

Prétendez-vous encore me la disputer, Monsieur?

FLORVILLE.

Ah, Monsieur! ah, Madame! que d'excuses, que de reconnaissance je vous dois!..... Vous avouerez pourtant que l'on pouvait fort bien s'y tromper.....

GERCOUR.

Hé bien, mon pauvre ami, tu veux te conduire tout seul, et tu ne sais pas seulement distinguer quand on joue près de toi la comédie; tu veux en un quart-d'heure..... te battre avec ton

beau-père, épouser ta belle-mère. (*Montrant Belfor.*) Tu prends Monsieur pour un amoureux, ton oncle pour une dupe, Madame pour une demoiselle, et Mademoiselle pour une dame. (*Il désigne Flore.*)

FLORVILLE.

Quoi! Madame serait demoiselle?

Mademoiselle FLORE.

A marier, Monsieur; Flore de Jolibois.

DUBREUIL.

Fille majeure.

Mademoiselle FLORE.

On ne vous demande pas cela, Monsieur.

LAURETTE.

Ah, mon père! je vous disais bien que c'était là celui qui devait m'apprendre....

FLORVILLE.

Ah ça! permettez donc; suis-je bien marié cette fois? N'est-ce pas encore un dénouement d'opéra?

GORIMONT.

Non, mon ami; vous recevrez cependant la petite leçon qui doit terminer toute comédie. Souvenez-vous qu'auprès d'un sexe enchanteur, mais rempli de malice et de grâce, on est souvent dupe de l'apparence, et que, lorsqu'il s'agit du bonheur de la vie, nous sommes trop heureux que la raison des indifférens sache à propos éclairer notre cœur, et diriger notre choix.

TOUS.

Allons commencer notre opéra!...

VAUDEVILLE.

Air de Doche.

DORIMONT.

Ma mère eut son fils à vingt ans ;
J'en compterai bientôt cinquante :
Mais je ne me plains point du tems ;
Grâce à lui ma gaîté s'augmente :
Pourtant, je ne m'en défends pas,
Pour être plus certain de plaire,
Je voudrais que ma mère, hélas!
Fût encore une jeune mère.

DUBREUIL.

Nous chérissons la nouveauté ;
On l'aime toujours à Cythère :
Premier soupir de la beauté
A surtout le droit de nous plaire :
Mais quand je leur vois tant d'attraits,
Pour serrer des chaînes légères,
Ici je me contenterais
De beaucoup de nos jeunes mères.

GERCOUR.

Orphise est loin de son printems ;
Paraître jeune est sa chimère ;
Mais ses enfans sont déjà grands ;
Les rajeunir ne peut se faire :
On les éloigne quelque tems,
Et par ce moyen salutaire,
Orphise avec de vieux enfans,
Est encore une jeune mère.

Mademoiselle FLORE.

De voir les feux d'hymen briller
Faudra-t-il perdre l'espérance ?
Ne pourrai-je me marier ?
Ne fût-ce que par convenance :
Le célibat lasse bientôt,
Quand, malgré le destin contraire,
(*Mettant la main sur son cœur.*)
On se sent là, tout ce qu'il faut
Pour être à son tour jeune mère.

FLORVILLE.

Femme, pour embellir vos traits,
Qu'un fils vous doive la naissance,
Nouveaux plaisirs, nouveaux attraits,
Deviendront votre récompense :
La beauté doit tout à l'amour,
Cherchez-en l'exemple à Cythère....
Vénus vit s'embellir sa cour
Sitôt qu'elle fut jeune mère.

Mad. DORIMONT, *au Public.*

Une jeune mère à bon droit
Peut réclamer votre indulgence ;
Aux jeunes mères chacun doit
Ou le bonheur ou l'existence ;
Tout bon fils est reconnaissant ;
Et contre le censeur austère,
Le souvenir le plus touchant
Doit protéger la jeune mère. (*Bis.*)

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ,
rue de la Harpe, N°. 93.

LES VALETS DE CAMPAGNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. GERSIN, N.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 12 Frimaire an 14 (3 Décembre 1805).

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtre, rue de l'Echelle, N. 10, au coin de celle Saint-Honoré.

1806.

PERSONNAGES.

GRICHARD.	M. *Edouard.*
JULIE; sa pupille.	Mad. *Thésigni.*
GERMEUIL.	M. *Armand.*
SUZETTE, servante de Grichard.	Mad. *Hervey.*
BLAISE, jardinier,	M. *Hypolite.*

La scène se passe à quelques lieues de Paris, devant la maison de M. Grichard.

S'adresser pour la Musique de ce Vaudeville, à M. Wicht, *chef de l'orchestre, rue du Lycée.*

LES VALETS DE CAMPAGNE.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule.*

C'est envain que je cherche en cultivant ces fleurs, quelques distractions à mes peines. Mon cœur est tout à Germeuil, et je ne puis penser qu'à lui. Son absence, au lieu de détruire ma tendresse, semble l'augmenter chaque jour. Mon tuteur veut me persuader qu'il m'abandonne, qu'il m'est infidèle, mais je ne puis le croire... Non, non Germeuil n'a pas trahi ses sermens, il m'aime, et m'aimera sans cesse... Doux espoir, flatteuse illusion, reste toujours dans mon cœur....

Romance chantée par Solié dans le Fils adoptif.

L'espérance fait le bonheur,
Elle est notre plus douce amie.
C'est par elle que dans la vie
On voit un terme à son malheur.
Germeuil, par sa cruelle absence,
Chaque jour déchire mon cœur;
Mais j'espère dans sa constance...
Ainsi, pour calmer la douleur,
Le ciel nous donna l'espérance.

Mon tuteur cruel et jaloux,
Pour s'assurer de ma tendresse
Prétends me retenir sans cesse
Sous les grilles, sous les verroux.
Par mon amour, par ma constance,
J'espère vaincre sa rigueur,
Et je souffre avec patience....
Ainsi, pour calmer la douleur,
Le ciel nous donna l'espérance.

J'entends du bruit..... c'est Blaise le Jardinier; Susette est avec lui; ils sont tous deux dévoués à mon tuteur, leur présence m'importune, retirons-nous pour les éviter. (*Elle rentre dans la maison de Grichard*).

SCENE II.

BLAISE, SUZETTE.

BLAISE.

Non morgué, je ne le veux pas; et je te guetterai, je t'en avertis.

SUZETTE.

Tu me guetteras?.... Mais voyez un peu ce bourru! il me parle comme si j'étais déjà sa femme!

BLAISE.

Si je ne suis pas encore ton mari, je suis ton accordé; est-ce que tu prends çà pour des badineries? crois-tu que c'est bien régalant pour moi, de te voir toute la journée courir dans ce village au milieu de tous ces garçons, rire avec l'un, batifoler avec l'autre, donner des tapes à celui-ci, pincer celui-là?

SUZETTE.

Faut-il rudoyer tout le monde! Ils me font des politesses, ces garçons. . tu veux donc que çà me déplaise, çà n'est pas juste.

Air : *Çà fait toujours plaisir.*

A l'amant qui l'engage
Une fille d'honneur,
Doit donner sans partage
Et sa main et son cœur.
Mais plaire à tout le monde,
Sans efforts réussir,
Et pouvoir à la ronde
Eveiller le désir,
Çà fait, çà fait toujours plaisir.

BLAISE.

Eh bien, ce plaisir-là ne me plaît pas du tout à moi.

SUZETTE.

C'est que tu as un mauvais caractère.

Duo *de Wicht.*

BLAISE.

Allez coquette.

SUZETTE.

Allez jaloux.

BLAISE.

Je romps avec vous pour la vie.

SUZETTE.

Je ne veux plus vivre avec vous.

BLAISE.

Avoir tant de coquetterie!

SUZETTE.

Avoir autant de jalousie!

BLAISE.

Chacun de vous se moquera.

SUZETTE.

Au doigt chacun vous montrera.
Adieu monsieur.

BLAISE.

Adieu mamz'elle.

(*A part*).

J'avais tant d'amitié pour elle.

SUSETTE (*à part*).

Pour lui j'éprouvais tant d'amour.

BLAISE, SUZETTE.

Me jouer un si mauvais tour,
C'est me forcer d'être infidèle.

SUZETTE.

Si Blaise entre nous,
Etait moins jaloux,

BLAISE.

Si pourtant Suzette
Etait moins coquette,

SUZETTE.

Je l'excuserais.

BLAISE.

Je l'adorerais.

SUZETTE.

Tu me croirais toujours sincère!

BLAISE.

Assurément.
A moi seule tu voudrais plaire!

SUZETTE.

Certainement.

Ensemble.

BLAISE.

Renonce à la coquetterie,
Je n'aurai plus de jalousie,
Mon cœur t'en fait le serment.

SUZETTE.

Si tu n'as plus de jalousie,
Je serai sans coquetterie,
Mon cœur t'en fait le serment.

BLAISE.

Ah çà, nous v'là bien d'accord, n'est-ce pas?

SUZETTE.

Tu sais bien que ce n'est jamais moi qui cherche noise.

BLAISE.

Tiens, Suzette, il y a encore quelque chose qui me chiffonne l'imagination.

SUZETTE.

Conte-moi çà, mon petit Blaise!

BLAISE.

Qu'est-ce que c'est que cet officier que j'ai vu roder ce matin dans ce village, et qui s'est arrêté deux ou trois fois devant notre maison?

SUZETTE.

Maudit jaloux! tu ne te corrigeras donc jamais?

BLAISE.

Je ne te parle pas de ma jalousie, je te demande ce que c'est que ce militaire? te connaîtrait-il par hazard?

SUZETTE.

Allons donc, est-ce que des officiers pensent à une pauvre fille comme moi. Je ne l'ai pas vu, ton officier: je ne sais pas tant seulement de quelle couleur il est; et si quelqu'un rode ici, c'est bien plutôt pour notre jeune maîtresse, que M. Grichard veut tenir renfermée là-dedans, jusqu'à ce qu'il l'ait épousée.

BLAISE.

Tu penses donc qu'il l'épousera?

SUZETTE.

Dame, il espère: et sur-tout depuis qu'il est parvenu à lui faire croire à l'infidélité de son amant, de ce monsieur Germeuil, qui un beau matin l'a plantée là, et est parti avec son régiment, sans seulement lui dire adieu.

BLAISE.

Sans lui dire adieu? c'est plus délicat, plus honnête.

SUZETTE.

Bah!

BLAISE.

Sans doute.

Air: *vaudeville de l'Opera Comique.*

Lorsqu'au village un amoureux
Quitte l'objet de sa tendresse,
Il fait, par ses tendres adieux,
Verser des pleurs à sa maîtresse;
A la ville ce n'est plus çà,
Un amant sait mieux s'y conduire;
Pour ne pas dire qu'il s'en va,
Il s'en va sans rien dire.

SUZETTE.

Eh bien, je n'aimerais pas me voir quitter comme çà, moi, et je ne suis pas étonnée que mademoiselle Julie soit si fâchée contre ce monsieur Germeuil.

BLAISE.

Mais si elle est si fâchée contre lui, pourquoi monsieur Grichard veut-il qu'elle ne voie personne, que personne ne lui parle?....

SUZETTE.

Pourquoi? pourquoi? çà nous regarde-t-il! çà? nous sommes ses jardiniers: il nous donne de bons gages, et c'est clair que c'est un honnête homme. N'allons donc pas nous mêler de ses affaires, de peur de nous faire renvoyer de ma chez lui l'un ou l'autre.

BLAISE.

Tu as raison, j'aurais morgué trop de chagrin d'être séparé de chère Suzette.

SUZETTE.

Et moi, de mon petit Blaise.

BLAISE.

Tu m'aimes donc bien?

SUZETTE.

Ne dois-tu pas être mon mari?

BLAISE.

Air: *J'étais bon chasseau autrefois.*

Puisque mon bonheur est certain,
Que de toi j'en ai l'assurance,
Sur les plaisirs de notre hymen
Donne-moi deux baisers d'avance.

SUZETTE.

Non, non, soyez plus retenu,
L'hymen a des règles bisarres:
C'est souvent un marché rompu,
Quand la fille a donné des arrhes.

BLAISE.

Eh bien, marions-nous tout de suite.

SUZETTE.

Ah! nous marier; c'est bientôt dit.

BLAISE.

Çà sera aussi bientôt fait, si tu veux.

SUZETTE.

Oh! tu sais bien que nous n'avons pas encore tout ce qu'il nous faut.

BLAISE.

Ce n'est pas l'amour qui nous manque, toujours.

SUZETTE.

Non. mais c'est pis, de l'argent.

SCENE III.

BLAISE, GRICHAD, SUZETTE.

GRICHARD (*il est entré en écoutant*).

Mes amis, je vous en donnerai.

SUZETTE.

C'est bien poli, cette parole-là, monsieur.

BLAISE.

C'est bien honnête de votre part, au moins.

GRICHARD.

Mais à condition que vous me servirez fidélement.

SUZETTE.

C'est trop juste çà, monsieur, comptez sur notre zèle.

BLAISE.

Notre dévouement.

SUZETTE,

Notre attachement.

GRICHARD.

Oui, oui, j'y compte; je ne suis pas de ces gens qui ne croyent pas à la vertu.

Air : *du Petit Matelot.*

On dit maintenant que les hommes,
N'ont que l'égoisme pour loi;
Et que dans le siècle où nous sommes,
Chacun n'aime et ne sert que soi.
Ces propos sont des injustices;
Dans ces temps qu'on veut décrier,
C'est à qui rendra des services,
Aux gens qui peuvent les payer.

BLAISE.

Eh mais! çà n'est vraiment pas trop bête.

GRICHARD.

Ecoutez.... savez-vous pourquoi j'ai renvoyé d'ici André et Rosette qui y étaient avant vous?

SUZETTE.

Peut-être bien parce qu'ils avaient refusés quelques présens que vous vouliez leur faire?

BLAISE.

Cela se pourrait bien, ma foi.

GRICHARD.

Ce n'est pas cela : Rosette était une curieuse.

SUZETTE.

Oh ! le vilain défaut pour une fille.... Qu'est-ce donc qu'elle voulait savoir, monsieur ?

GRICHARD.

Cela ne te regarde pas. André était un valet infidèle, qui s'était laissé corrompre par de l'argent.

BLAISE.

V'là comme ils sont tous ces gens de Paris. Qu'est-ce donc qu'on lui avait donné ?

GRICHARD.

Comme au village on est plus sûr de trouver des serviteurs fidèles, honnêtes, je vous ai choisis de préférence, et je crois que je puis compter sur vous.

SUZETTE.

Oh ! çà, c'est vrai.

GRICHARD.

Cependant votre simplicité, votre bonne foi m'inquiètent : je crains que vous ne sachiez pas bien me remplacer, pendant le petit voyage que je suis obligé de faire.

SUZETTE.

Air : *Puisque tout le monde s'en mêle.*

Monsieur soyez sans frayeur,
Sur nous reposez-vous, de grace,
Croyez qu'en bons serviteurs
Nous remplirons bien votre place.
Pour prendre subitement
L'air et le ton important,
Nous ne craignons pas maintenant
De manquer de modèle,
Puisque tout le monde s'en mêle.

GRICHARD.

A la bonne heure. Vous savez ce que c'est que d'avoir sous sa garde une jeune fille qui a quelque beauté : c'est un rude embarras.

BLAISE.

Oh ! oui : çà doit être un rude embarras, qu'une jeune fille. . .

SUZETTE.

Tais-toi donc Blaise, laisse parler monsieur.

GRICHARD.

Que de peines on a pour protéger son innocence et la mettre à l'abri des pièges qu'on lui tend de tous les côtés.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Une belle en son printemps,
Est docile et retenue,
Tant qu'on sait loin de sa vue,
Ecarter tous les amans;
Mais dès qu'elle en voit paraître,
Son cœur cherche à les connaître :
Alors pour s'en rendre maître,
Envain on la suit de près.
Lorsqu'une fille s'échappe,
Jamais l'homme qui l'attrape,
N'est celui qui court après.

SUZETTE.

Non, monsieur, c'est l'autre.

GRICHARD.

Il faut donc y mettre ordre. Il serait possible que pendant mon absence quelque messager d'amour, quelque porteur de billets doux cherchât à s'introduire ici, voulût parler à ma pupille. . . . (*à Blaise.*).

Air : *du Petit Matelot.*

J'ai besoin d'un valet fidèle,
Mon ami je compte sur toi,
Partout tu feras sentinelle.

SUZETTE.

Il remplira bien son emploi.

GRICHARD (*à Suzette*).

Si pour te peindre son martyre,
Un amant ici s'introduit,
Ne vas pas te laisser séduire.

BLAISE.

Monsieur, c'est elle qui séduit.

SUZETTE.

Et vous pouvez vous fier à moi.

GRICHARD.

La justice ne voulant jamais qu'une bonne action reste sans récompense, le jour que mon mariage aura lieu avec ma chère Julie, je vous unis tous les deux, et je vous donne la petite ferme qui tient à cette maison.

SUZETTE (*sautant de joie*).

Notre mariage, Blaise!

BLAISE.

La petite ferme, Suzette!

SUZETTE.

Ah! monsieur, donnez-nous tout cela dès aujourd'hui.

BLAISE.

Oui, monsieur; parce que, voyez-vous, nous vous servirons après plus volontiers.

Air: *De mon choix tu seras content.*

Du motif qui nous fait agir,
Toute action tient son mérite;
Obliger n'est plus un plaisir,
Quand l'apât du gain nous excite.
Pour nous, guidés par notre cœur,
Nous nous faisons payer d'avance,
Afin de goûter la douceur
D'obliger par reconnaissance.

GRICHARD (*à part*).

Procédé très-délicat! (*Haut*) Je veux auparavant être bien sûr de votre fidélité, en avoir des preuves.

BLAISE.

Ne faut-il que çà? le premier qui approche..... morgué... d'un revers de ma main....

GRICHARD.

Tu as le bras vigoureux?

BLAISE.

Oh! je vous en réponds; d'un coup de poing, je jette votre grand cheval à terre..., pan.

GRICHARD.

Comment! malheureux?

BLAISE.

Je dis, monsieur, que je le jetterais.

SUZETTE.

Quant à moi, monsieur, j'agirai plus poliment; si quelqu'un se présente: ne pas dire un mot, faire une belle révérence, tourner les talons, fermer la porte au nez, voilà toute ma réponse.

GRICHAD.

C'est cela. Je puis donc partir tranquille.

SUZETTE.

Oh! vous avez notre parole.

GRICHARD.

Et j'y compte. (*A part*). Ces bons paysans sont sans

détours, sans malice, incapables de trahir leur devoir, et je ne pouvais mettre mes intérêts en des mains plus sûres. (*Haut*). J'ai fait mes adieux à ma pupille, ma voiture est prête, je vous quitte.

BLAISE.

Faut-il que je vous suive notre maître.

GRICHARD.

Non, j'aime mieux que tu ailles faire la revue dans le jardin, et t'assurer si tout est bien fermé. Suzette accompagne-moi jusqu'au bout de l'avenue. (*Il sort avec Suzette*).

SCENE IV.

BLAISE (*seul*).

Il me met là un fier fardeau sur les bras ; l'honneur de mademoiselle et celui de Suzette. N'importe ; faisons ma ronde, et voyons si toutes les portes sont bien fermées ; commençons par celle-ci. (*Il ferme la porte de la maison*).

Air ; *Ce boudoir est mon parnasse.*

Sous les verroux, et les grilles,
Quoiqu'en dise un grand docteur,
On doit enfermer les filles,
Pour conserver leur honneur.
Quand il n'est que sous leur garde
Il est prompt à s'évader ;
Pour qu'une fille le garde,
Faut l'aider à le garder.

Voyons maintenant de ce côté. (*Il sort en ayant l'air d'examiner*).

SCENE V.

GERMEUIL (*il entre avec précaution*).

C'est bien ici. . . . une porte verte à gauche. . . . la maison vis-à-vis ; oui, c'est ici. Parbleu je suis bien heureux d'avoir rencontré ces deux valets, que mon vieux fourbe de Grichard a mis à la porte de chez lui, tout exprès je pense, pour me faire connaître le lieu de sa demeure ; sans eux je n'aurais pas appris que ce Grichard est ruiné, et qu'il veut, pour rétablir sa fortune épouser ma chère Julie : je ne saurais pas, sans eux, qu'il a

soustrait toutes mes lettres, et qu'il a cherché à la convaincre que j'étais infidèle. . . . Tout succède à mes vœux : je viens de voir partir le tuteur; ma Julie est seule, je puis la voir, lui parler. Elle n'est ici, m'a-t-on dit, que sous la garde de deux pauvres jardiniers, qui ne peuvent m'inquiéter : pour vaincre leur résistance, il ne me faudra ni ruse, ni détours; d'un mot j'en ferai ce que je voudrai. . . . frappons. . . .

SCENE V.

BLAISE, GERMEUIL.

GERMEUIL (*voyant arriver Blaise*).

Quel est ce rustre?. . . celui sans doute dont on m'a parlé. . . .

BLAISE (*à part*).

A présent que j'ai fait ma ronde, je suis plus tranquille, et je puis.... Eh bien! qu'est-ce que je vois donc là.... quelqu'un qui rode autour de la maison.... déjà? m'est avis que nous allons avoir de la besogne pendant l'absence de monsieur. (*Il s'approche*). Eh mais, Dieu me pardonne, je crois que c'est mon officier de ce matin; à qui en veut-il?

GERMEUIL (*à part*).

Emparons-nous de ce garçon. (*Haut*) Bon jour, mon ami.

Air : *Ton humeur est Catherine.*

Ta mine est de bon augure,
Tu parais honnête et franc;
Et si j'en crois ta figure,
Ton cœur doit-être excellent!

BLAISE.

Monsieur!
Comme ce n'est pas l'usage,
De flatter plus bas que soi;
Si j'en crois votre langage,
Vous avez besoin de moi.

GERMEUIL (*à part*).

Le drôle n'est pas si gauche qu'il a l'air de l'être.

BLAISE.

Parlez donc, monsieur : y aurait-il ici quelque chose pour votre service?

GERMEUIL.

Oui, mon camarade.

BLAISE (*à part*).

Son camarade! viendrait-il pour Suzette?

GERMEUIL.

Je demande M. Grichard, mon ancien, mon meilleur ami.

BLAISE.

Vous ne demandez que çà? ce n'est pas grand chose, mon capitaine! Eh bien malgré çà, je ne peux pas vous l'accorder, voyez vous.

GERMEUIL.

Mon arrivée va lui causer une joie, un ravissement....

BLAISE.

Je ne dis pas non; mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est qu'il vient de partir tout-à-l'heure.

GERMEUIL.

Il vient de partir!

BLAISE.

Oui, monsieur, il vient de partir, et je crois que vous le savez tout aussi bien que moi, mon capitaine.

GERMEUIL.

Je comptais le trouver ici. . . . cela me contrarie.

BLAISE.

Çà vous contrarie; c'est-il bien vrai?

GERMEUIL (*à part*).

Ah diable! voilà un drôle plus madré que je ne l'imaginais. (*Haut*) Est-il absent pour long-tems, ce cher Grichard?

BLAISE.

Oui monsieur, pour bien long-tems... il ne reviendra même jamais.

GERMEUIL.

Ah! comme ve voilà forcé de rester ici, cette bourse pourrait me gêner; je te prie de la serrer pour l'amour de moi. (*Il lui présente une bourse*).

BLAISE (*reculant*).

Ah! monsieur. . . . je ne dois pas. . . .

GERMEUIL (*lui jettant la bourse*).

La laisseras-tu tomber?

BLAISE (*la retenant*).

Nenni, monsieur; je sais la politesse tout comme un

autre. (*A part*). Pardine voilà une drôle de manière de bailler de l'argent.

GERMEUIL.

Je ne te le donne pas mon ami, je te le prête ; et si je suis content de toi, lorsque je partirai, j'oublierai de te le demander.

BLAISE.

Vous l'oublierez, monsieur.

Air : *Vaudeville d'une heure de captivité.*

Sur cet espoir encourageant,
Je me rends : veuillez bien le croire,
Peut-on refuser de l'argent,
D'un homme qui perd la mémoire!
Si chez les prêteurs obligeans,
Cette perte était plus commune,
Ah! combien l'on verrait de gens,
Emprunter leur fortune.

BLAISE.

J'accepte donc.

GERMEUIL (*à part*).

Je le tiens.

BLAISE.

Pourvu que cela ne m'engage à rien, au moins!

GERMEUIL.

A rien du tout. Mais je me sens fatigué ; entrons.

BLAISE (*le retenant*).

Où donc mon officier?

GERMEUIL.

Eh! parbleu, dans cette maison, en attendant ton maître.

BLAISE.

Ah! ah! monsieur l'enjoleux, c'est donc pour çà que vous m'avez donné cette somme?

GERMEUIL.

Que veux-tu dire?

BLAISE.

Vous avez cru tout bonnement que j'allais donner tête baissée dans votre beau piège.

GERMEUIL.

Mais je t'assure. . .

BLAISE.

Quelque sot! . . . Monsieur le capitaine, combien y a-t-il là-dedans? (*lui montrant la bourse*).

GERMEUIL.

Dix louis, et je t'en promets encore autant si tu veux être bon garçon.

BLAISE.

Çà fait vingt louis, n'est-ce pas? Eh bien!.. reprenez votre argent, nous n'en voulons pas. (*A part*). La ferme vaut mieux que çà, morgue!

GERMEUIL.

Comment, mon ami...

BLAISE (*lui rendant la bourse*).

Reprenez, vous dis-je, vous n'êtes pas ici à la ville, nous n'en faisons pas plus de cas que çà, nous autres.

GERMEUIL.

Air : *Vaudeville du Pont-Neuf.*

Songe en refusant cette somme,
Qu'après toi chacun va crier;
Un valet qui fait l'honnête homme,
Est vraiment un gâte-métier.

BLAISE.

Ce reproche est peu raisonnable,
Ce n'est plus comme au tems jadis;
Nous formons un corps respectable,
Tous les fripons en sont sortis.

GERMEUIL (*à part*).

Incorruptible avec une pareille mine! c'est fait pour moi. Quoi! m'empêcher d'entrer chez Grichard, mon meilleur ami!

BLAISE.

Allons, allons, ne faites pas tant de semblans, nous vous avons deviné, et de reste.

GERMEUIL.

Eh bien! oui, mon ami, connais la vérité, je suis amoureux comme un fou.

BLAISE.

Que m'importe.

GERMEUIL.

Je mettrai tes services à prix.

BLAISE.

Ils sont payés.

GERMEUIL.

Julie m'aime.

BLAISE.

Çà ne me regarde pas.

GERMEUIL.

Son tuteur est un fourbe.

BLAISE.

Chansons que tout cela.

GERMEUIL

Sais-tu bien, maraud, que je suis homme à te faire sauter les oreilles.

BLAISE.

Je n'y tiens pas, monsieur. (*A part*). Bon j'épouserai Suzette.

GERMEUIL.

Et que si tu me résistes plus long-tems, c'en est fait de toi.

BLAISE.

J'en ai bien vu d'autres. (*A part*). Çà va bien, j'aurai la ferme.

GERMEUIL.

Malheureux. . . tu ne veux pas m'ouvrir.

BLAISE.

Là, en vérité, çà m'est impossible.

GERMEUIL.

Eh bien,

Air : *Vaudeville de Florian.*

Puisque je n'obtiens rien de toi,
Qu'à m'ouvrir envain je t'exhorte,
Pour que l'on n'entre pas sans moi,
Je m'établis à cette porte.

BLAISE.

Quoi ! vous allez me remplacer !
La chose me paraît nouvelle ;
Je n'aurais jamais cru placer
Un capitaine en sentinelle.

(*A part*). Ne perdons pas de tems, monsieur n'est peut-être pas encore loin, fesons courir après lui. (*Haut*). Ah çà, mon officier, vous v'là en faction, n'oubliez pas le mot-d'ordre ; je compte sur vous, ne laissez entrer personne au moins.

SCENE VII.

GERMEUIL.

Le drôle se moque de moi, et ce Grichard sait choisir son monde. . . Qui aurait dit que je trouverais, dans un

paysan, tant d'adresse et de résistance ?. . . . Il faut pourtant que je parle à Julie. . . elle est seule, l'occasion est favorable.... comment faire pour en profiter !.. (*On entend chanter dans la coulisse*). Qu'entends-je ?.. Quelle est cette fille ? si je ne me trompe, ce minois doit être plus facile à apprivoiser.

SCENE VIII.

SUZETTE, GERMEUIL.

SUZETTE (*elle arrive en chantant*).

Air : *du Lendemain.*

A la ville, au village,
Les jeunes et les vieux,
Au mot de mariage,
Ont soudain un air joyeux :
Si la veille il nous inspire,
Et nous met si bien en train,
Ah ! mon dieu comme on doit rire
Le lendemain.

(*Appercevant Germeuil*). Ah ! . . vous m'avez fait peur ! . . Pardon, monsieur, que voulez-vous ? (*à part*). Comme c'est joli un officier !

GERMEUIL.

Beaucoup de choses, ma belle enfant ; car sans doute vous êtes aussi bonne que belle.

SUZETTE.

Ah ! monsieur pourrait se tromper.

GERMEUIL.

Je ne le crains pas.

Air : *Vaudeville de Claudine.*

A juger sur l'apparence,
Malgré soi l'on est porté :
Le cœur s'ouvre à l'espérance,
A l'aspect de la beauté ;
Sans la connaître on suppose,
Qu'elle possède un bon cœur ;
Comme en voyant une rose,
On juge de son odeur.

Puis-je savoir d'abord qui vous êtes ?

SUZETTE.

Moi, monsieur : je suis Suzette Desvignes, fille de

Mathurin Desvignes et de Catherine Joli-Bois, fermiers au village voisin, et depuis quinze jours au service de monsieur Grichard et de mademoiselle Julie, sa pupille.

GERMEUIL.

Ma chère Suzette, aimez-vous votre maîtresse?

SUZETTE.

Pauvre demoiselle! qui ne l'aimerait pas?

GERMEUIL.

Voulez-vous m'obliger pour l'amour d'elle?

SUZETTE.

Bien volontiers, monsieur.

GERMEUIL.

Me sauver la vie?

SUZETTE.

Vous sauver la vie? moi! monsieur.

Air : *Tout comme a fait ma mère.*

Pour vous rendre un si grand service,
Je suis bien jeune en vérité;
Mais du moins si je suis novice,
J'ai quelque bonne volonté:
Ne me cachez donc rien;
Je suis fille de bien;
Au trépas je veux vous soustraire,
Et je ferai tout ce qu'il faudra faire.

GERMEUIL.

On n'est pas plus obligeante : allez donc trouver ma chère Julie; dites-lui que Germeuil, toujours tendre, toujours fidèle, est ici et demande à la voir.

SUZETTE.

Germeuil!.. Comment vous êtes M. Germeuil, ce beau jeune homme qu'elle aime tant?.. vous n'êtes pas marié; vous lui êtes toujours fidèle... ah! mon Dieu, quelle joie!.. Mamz'elle? mamz'elle? elle ne m'entend pas... Attendez-moi; monsieur, je vais l'avertir. (*Elle court vers la porte*). Mamz'elle Julie?... (*Elle s'arrête tout court*). Eh bien! qu'est-ce que je fais donc moi?

GERMEUIL.

Qui vous arrête?

SUZETTE (*à part*).

Est-ce que je suis folle; monsieur qui m'a tant dé-

fendu. . . et puis cette ferme, et puis notre mariage. . . (*Se retournant vers Germeuil*). J'en bien fâchée monsieur. . . votre servante de tout mon cœur. . . mais. . . (*A part*) Ah ! que çà me coûte à lui dire ?

GERMEUIL.

Expliquez-vous ?

SUZETTE (*hésitant*).

C'est que monsieur. . . c'est que. . . çà ne se peut pas, monsieur, çà ne se peut pas.

GERMEUIL (*à part*).

Quoi ! cette petite villageoise me résisterait aussi. . . Allons, allons, elle est femme, flattons-là. (*Haut*) Ah ! l'on m'avait bien dit que ma Julie était malheureuse, que personne ne s'intéressait plus à son sort. . . qu'on avait mis auprès d'elle une jeune fille, jolie à la vérité, mais sans égard pour sa maîtresse, se réjouissant de ses peines, cherchant à les aggraver, sans reconnaissance, sans amitié. . . Qui croirait qu'avec une petite mine aussi fraîche, aussi gentille, on peut être aussi méchante ?

SUZETTE (*pleurant*).

Vous vous trompez, monsieur, je ne suis pas méchante.

GERMEUIL.

Allez, ame insensible ; quelques jours vous serez peut-être aussi séparée de votre amant ; eh bien, personne ne vous plaindra.

SUZETTE.

Ah ! ah ! eh ! eh ! . .

GERMEUIL.

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

Vous dont le cœur peu généreux
Aime à faire des malheureux,
Leurs destins deviendront les vôtres :
Au sort on doit peut se fier,
Et tôt ou tard il faut payer,
Le mal que l'on a fait aux autres.

(*Suzette fait quelques pas vers la maison*). Vous me quittez, vous vous en allez ?

SUZETTE (*avec joie en se retournant*). Je vais avertir mam'elle.

GERMEUIL (*lui baisant la main*).

Charmante enfant!

SUZETTE (*retirant sa main*).

Eh bien monsieur! (*A part*). Qu'il est aimable! j'ai peut-être tort, mais ce serait conscience de le laisser mourir. (*Elle va pour entrer*). Eh bien, la porte est fermée.

GERMEUIL.

Eh oui: un maudit jardinier, un rustre, un butor.

SUZETTE (*faisant la révérence*).

C'est Blaise, mon futur.

GERMEUIL.

Ah! pardon.

SUZETTE.

De rien, monsieur.

GERMEUIL.

Il s'est emparé de la clé, et le traître m'est échappé.

SUZETTE.

Blaise vous a vu! ah! tant pis; il est tout dévoué à notre maître!... et je crains bien...

GERMEUIL.

Air: *Vaudeville du Printems.*

Quoi! ce Blaise vous embarrasse!
A vos désirs il doit céder:
Et pour obtenir une grace,
Vous n'avez qu'à la demander.

SUZETTE.

En vérité, monsieur, je n'ose
Employer un pareil moyen:
Puis-je demander quelque chose,
Moi qui jamais n'accorde rien.

GERMEUIL.

Cependant, il vous aime.

SUZETTE.

Il m'aime comme un perdu! il est jaloux comme un démon; et si par malheur il nous trouvait ensemble...

GERMEUIL (*à part*).

Il est jaloux! l'idée est hardie, mais peut réussir.

SUZETTE.

Que dites-vous donc là tout seul?

GERMEUIL.

Ma chère Suzette, si je supposais, ce qui est très-vraisemblable, que ce charmant petit minois m'a tourné la tête.

SUZETTE (*avec joie*).

Çà serait bien drôle. . . mais à quoi bon ?

GERMEUIL.

Je vous ferais la cour devant Blaise.

SUZETTE.

Ah ! comme il endêverait !

GERMEUIL.

De votre côté vous feriez semblant de m'aimer aussi.

SUZETTE.

Je ferais semblant de vous aimer ?. . . oh ! nenni, nenni, monsieur le capitaine ; je lui ai déjà fait cette niche-là avec un jeune homme de ce village, il en fait une maladie, le pauvre garçon ; avec vous, ah ! mon dieu, çà le tuerait tout-à-fait.

GERMEUIL.

Cela ne fera que l'effrayer, et la crainte de vous perdre le décidera à me laisser entrer, et parler à ma chère Julie.

SUZETTE.

Mais monsieur.

GERMEUIL.

Vous obligerez votre maîtresse.

SUZETTE.

Mais, monsieur. . . Blaise ?

GERMEUIL.

Vous me rendrez le bonheur.

SUZETTE.

Mais, monsieur. . . la ferme ?

GERMEUIL.

Vous donnez une leçon à votre jalouse.

SUZETTE.

Mais, monsieur. . notre mariage ?

GERMEUIL.

Et dès demain je vous prends avec moi tous les deux, je vous donne une bonne dot, et je vous marie.

SUZETTE.

Ah ! monsieur, que vous avez dû en attraper de ces pauvres filles. V'là Blaise, monsieur, v'là Blaise, tout est perdu.

GERMEUIL.

Feignez de ne pas le voir... secondez-moi, et surtout ne vous troublez pas.

SCENE IX.

BLAISE, GERMEUIL, SUZETTE.

BLAISE (*sans voir personne*).

En attendant que notre maître revienne, voyons un peu ce qui se passe ici... Que vois-je ! ai-je la berlue ? l'officier aux pieds de Suzette !

GERMEUIL (*à Suzette*).

Oui, ma belle, depuis que je vous ai vue à une fête de ce village, vous n'êtes pas sortie un instant de ma pensée.

SUZETTE.

Moi ! monsieur, une pauvre fille si simple...

GERMEUIL.

C'est ce qui vous rend plus séduisante encore.

Air : *Vaudeville de Pellegrin.*

Nous résistons à la beauté,
Lorsque l'art compose ses charmes ;
Unie à la simplicité
Tous les cœurs lui rendent les armes.
Ici vos attraits enchanteurs,
Sont sans art et sans imposture,
Et vous devez, comme les fleurs,
Tout votre éclat à la nature.

SUZETTE.

Oui, monsieur.

BLAISE (*à part*).

Ah ! la perfide ! . . écoutons.

GERMEUIL.

Je mets à vos pieds mon cœur, ma fortune, et je suis prêt à vous épouser...

SUZETTE.

Eh mais, monsieur... (*Bas*). Faut faire quelques petites façons, n'est-ce pas ?

GERMEUIL.

Sans doute.

SUZETTE.

Eh mais, monsieur, dame. . . c'est que voyez-vous. . . il faudrait peut-être bien auparavant. . .

GERMEUIL.

Parlez, que faudrait-il ?

SUZETTE.

Dame ! me défiancer d'avec Blaise, le jardinier.

BLAISE (*arrivant*).

Nous défiancer ! . . eh bien, çà marche rondement à ce qu'il me paraît. . . morgué, mon officier, j'y bouterai de l'empêchement, au moins, je vous en avertis. . . et vous, la belle, v'là donc comme vous y allez?

SUZETTE.

Ah ! c'est toi, Blaise. . . tu nous écoutais?

BLAISE.

Fi, que c'est vilain de s'en laisser conter ainsi par le premier venu, un enjoleux !

GERMEUIL.

Maraud !

SUZETTE.

Lui un enjoleux ! oh ! que nenni ; il veut m'épouser, et bien honnêtement encore !

BLAISE.

Lui, t'épouser ? tu crois çà ? ah ! ah ! ah ! il y a de quoi créver de rire. . . mais il se moque de toi.

SUZETTE.

A d'autres.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Monsieur arrive d'un pays
Où l'on méconnaît l'imposture,
Et douter des gens de Paris,
C'est vraiment leur faire une injure :
De moi seule il veut s'occuper ;
M'épouser, me prouver qu'il m'aime ;
Blaise, si c'est-là m'attraper,
Qu'on m'attrape toujours de même.

GERMEUIL.

Oui, monsieur le jardinier, j'épouse cette charmante fille, et dès aujourd'hui.

SUZETTE.

Dès aujourd'hui, entends-tu mon petit Blaise ?

GERMEUIL.

Quel bonheur pour moi de réparer l'injustice du sort qui l'a fait naître dans un rang si peu digne de tant de charmes!

SUZETTE.

Comme c'est gracieux, ces paroles-là? hein! « L'in-» justice du sort! Quel bonheur pour moi »!. Sont-ce là des moqueries, Blaise?

BLAISE (*à part*).

J'enrage!

GERMEUIL.

Que j'ai d'impatience de voir l'or et la soie remplacer cette étoffe grossière.

SUZETTE.

L'or et la soie, Blaise!

BLAISE.

Jarni que c'est mortifiant!

SUZETTE.

Et peut-être bien que j'aurai aussi de belles robes d'or et d'argent, avec de grandes queues, et puis des panaches de toutes couleurs, et puis que je tiendrai ma poche à ma main; n'est-ce pas, monsieur?

GERMEUIL.

Oui, sans doute.

BLAISE.

Je ne me possède plus, je ne me possède plus.

SUZETTE.

Quelle joie, Blaise! quelle joie.

TRIO de Wicht

GERMEUIL.

Quittez sans regrets,
Ce triste village,
Et je vous promets
A Paris un riche équipage.

SUZETTE. BLAISE.
Blaise, un équipage! Tu crois ça! j'enrage.

GERMEUIL.

Quatre grands laquais,
Beaux, jeunes, bien faits.

BLAISE. SUZETTE.
A toi des laquais! Blaise! des laquais
Qui f'ront mon ouvrage.

GERMEUIL.

L'or et la dentelle,
Accroîtront ma belle
L'éclat de vos traits.

BLAISE.

Tu perds la cervelle !

SUZETTE.

L'or et la dentelle,
Que je serai belle !

SUZETTE.

Avoir tous les jours
De nouveaux atours ;
Voir que l'on m'admire,
Et m'entendre dire,
A chaque moment :
Quelle gentillesse !
Quel air de noblesse !
Blaise, c'est charmant.

BLAISE.

Fi de la traîtresse,
Qui pour la richesse
Trahit son amant.

SUZETTE.

Bien d'autres vraiment,
En ont fait autant.

GERMEUIL.

A la ville l'unique affaire,
C'est de plaire et d'être galant.

SUZETTE.

Monsieur, pour aimer et pour plaire,
Me trouvez-vous quelques talens !

GERMEUIL.

Sans nul effort vous savez plaire.

SUZETTE.

D'une coquette bien légère,
Ai-je le coup d'œil agaçant !

BLAISE.

Voyez qu'elle a l'œil agaçant.

GERMEUIL.

Oui, votre œil est très-agaçant.

SUZETTE.

Ou bien d'une beauté sévère,
L'air froid et le ton imposant !

GERMEUIL.

Altière, vive, ou languissante,
Vous paraissez toujours charmante.

SUZETTE.

Vraiment vous me trouvez charmante !

BLAISE.

Lorsque l'on quitte son amant,
Fi que c'est laid d'être charmante.

BLAISE.

Quelle perfidie ! quelle trahison ; ah ! ah ! j'étouffe de jalousie, de rage... ah ! ah ! ah !

SUZETTE.

Il pleure, monsieur l'officier, il se désole ; comme çà tourne donc. . . eh bien, eh bien, vl'à que j'étouffe, v'là que je pleure aussi moi. . . ah ! je n'y peux plus tenir, monsieur, je vous le dis franchement. . . ah ! comme il m'aime, le pauvre garçon, comme il m'aime.

GERMEUIL (*bas*).

Encore un instant. . . s'il se doute de la ruse, tout est perdu. . . (*Haut*). Allons, mon aimable Suzette, je vous aime, vous répondez à mon amour, rendons-nous chez le notaire.

SUZETTE.

Que çà me fait de mal, monsieur, que çà me fait de mal.

GERMEUIL.

Venez. (*Il lui donne le bras*). Adieu, mon ami.

BLAISE (*les voyant partir*).

Ils y vont tout de bon, morgué. . . j'en deviendrai fou. . . Monsieur le capitaine ?

GERMEUIL.

Que veux-tu ?

BLAISE.

Deux mots, je vous prie.

GERMEUIL.

Après la noce. . .

BLAISE.

Après la noce ! . . il sera bien tems vraiment. . . Suzette, dis-lui donc qu'il me parle.

SUZETTE.

Tu n'as que deux mots à lui dire ?

BLAISE.

Deux petites paroles seulement.

SUZETTE.

Allons, monsieur, vous ne pouvez pas lui refuser çà.

GERMEUIL.

Vous le voulez ? . . allez donc m'attendre chez le notaire.

SUZETTE.

Ah ! çà, Blaise, ne le retiens pas trop long-tems. . . Votre servante, monsieur. . . Adieu, mon ami. . . mon petit Blaise, adieu. . . Mon Dieu, qu'il est donc

bête! qu'il est donc bête! comme il m'aime. . . (*Elle sort en riant*).

SCENE X.

BLAISE, GERMEUIL.

GERMEUIL (*à part*).

Dissimulons encore, le traître pourrait m'échapper.

BLAISE (*à part*).

Ah! si je pouvais le dégoûter de Suzette... Eh! bien, mon capitaine, faut convenir que v'là une fille bien attrapée.

GERMEUIL.

Tu crois donc que c'est un grand malheur pour elle que m'épouser?

BLAISE.

Vous l'épouser? est-ce que vous me prenez tout-à-fait pour une bête?

GERMEUIL.

Cela fera la plus jolie petite femme; point d'humeur, une gaîté charmante, une aimable simplicité. . .

BLAISE.

Oui, ce qu'elle vient de faire là est tout simple, n'est-ce pas?

GERMEUIL.

Elle aimera son mari à l'adoration.

BLAISE.

Fiez-vous y: elle vous jouera des tours tout aussi bien qu'à moi! . . l'état n'y fait rien, au moins.

Air: *Mon père était pot.*

Quoique vous portiez un habit,
Plus brillant que le nôtre,
Soyez sûr, malgré votre esprit,
D'y passer comme un autre:
Les femmes vraiment,
Quelque soit leur rang,
Ont une adresse extrême;
Les gens de chez vous,
Les gens de chez nous,
Sont attrapés de même.

GERMEUIL.

C'est le dépit qui te fait dire tout cela.

BLAISE.

C'est la vérité. Suzette m'a planté là, parce que vous lui promettez un carrosse : eh ! bien, elle vous plantera là pour le premier qui lui baillera un château.

GERMEUIL.

Eh ! Suzette, n'est pas de ce nombre !

BLAISE.

C'est une perfide, une coquette, une changeante.

GERMEUIL.

Eh ! bien, tu dois être enchanté que je te débarrasse de ce petit monstre-là ?

BLAISE.

Oui, sans doute ; mais j'y étais accoutumé, voyez-vous, et çà fait toujours de la peine ; tandis que vous, vous ne vous en souciez pas, et je gagerais ma tête que vous étiez venu ici pour mademoiselle Julie.

GERMEUIL.

C'est possible, mais je ne suis pas d'humeur à courir pendant dix ans après une femme que je ne pourrai jamais obtenir.

Air. *Tenez-moi, je suis un bon homme.*

L'espérance est une chimère,
Qui jamais ne me fit la loi ;
Et tout plaisir qui se diffère,
Est un plaisir perdu pour moi.
En amour, ainsi qu'en affaire,
Attendre n'est pas ma vertu,
J'ai pris du goût pendant la guerre,
Pour les succès en impromptu.

GERMEUIL.

D'ailleurs, les obstacles m'effrayent : un tuteur adroit, des valets incorruptibles, des grilles, des verroux. . . une porte fermée. . .

BLAISE.

Bagatelle, mon officier, bagatelle ; je suis moins rancuneux que vous, et je veux vous servir.

GERMEUIL.

Toi ?

BLAISE.

Oui, moi : et pour preuve, baillez-moi les dix louis de ce matin, et vous verrez si je ne les prends pas.

GERMEUIL.

Allons donc. . .

BLAISE.

Oui, morgué! je les prendrais tout comme je vous le dis. . . Je veux aller plus loin : rendez-moi ma Suzette, et je vous fais voir mamz'elle Julie, là.

GERMEUIL.

Il n'est plus tems, Suzette m'a tourné la tête.

BLAISE.

Allons donc ; l'autre est ma foi bien plus gentille : depuis quelque tems, çà vous a pris de petites grâces, de petites manières si drôles. . .

GERMEUIL.

Allons, allons, tais-toi. . .

BLAISE.

C'est un bouquet, mon capitaine, un vrai bouquet.

GERMEUIL.

Tais-toi, te dis-je, ne cherche pas à me séduire, à réveiller dans mon cœur un sentiment que je veux étouffer.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Jusqu'ici, malgré ma jeunesse,
De l'honneur j'ai suivi les lois,
Et j'ai su, par délicatesse,
N'aimer qu'une femme à la fois.
En vantant Suzette et Julie,
Tu corromps mon cœur vertueux,
Ne m'expose pas, je te prie,
A les aimer toutes les deux.

BLAISE (*à part*).

M'est avis que ce n'est là qu'un feu mal éteint, et peut-être bien que çà pourrait se r'allumer.

GERMEUIL (*à part*).

Il se consulte, il est à moi.

BLAISE (*à part*).

Si je les faisais trouver ensemble. . . si j'ouvrais cette porte. . . Oui, sans doute; pour garder la femme des autres, faut-il que je m'expose à perdre la mienne? (*Il va ouvrir la porte de la maison*).

GERMEUIL.

Que v'a-t-il faire?

BLAISE (*entr'ouvrant la porte*).

Mamz'elle Julie, mamz'elle Julie. . . bon la v'là qui descend. . . Monsieur le capitaine?

GERMEUIL.

Encore?

BLAISE.

Oh! le bon tour que je lui joue-là. (*Haut*). Regardez donc par ici, regardez donc.

SCENE XI.

JULIE, BLAISE, GERMEUIL.

GERMEUIL (*appercevant Julie qui sort de la maison*).

Ma chère Julie!

JULIE.

C'est vous, Germeuil?

GERMEUIL.

Quelle joie!

JULIE.

Quel bonheur!

BLAISE (*à part*).

Comme çà prend! comme çà prend! la bonne idée que j'ai eue là.

GERMEUIL (*à Blaise*).

Ah! traître, tu fais de moi ce que tu veux. Veille à ce que personne ne nous surprenne.

JULIE.

Et fais venir Suzette.

BLAISE.

Oui mamz'elle. Oh! je vais joliment lui parler à Suzette.

SCENE XII.

JULIE, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Oui, c'est Germeuil que vous accusiez, que vous haïssiez peut-être, dont on a intercepté les lettres, calomnié la conduite, et qui revient après deux ans de la plus cruelle absense, toujours libre, plus amoureux que jamais, réclamer votre amour, vos sermens, et confondre l'homme cruel qui s'est si indignement joué de votre crédulité.

JULIE.

Mon cher Germeuil! comme on m'a trompée! comme j'étais injuste!

GERMEUIL.

Vous m'aimez donc encore?

JULIE.

Air:

Pourrais-je n'être plus la même,
Quand le sort vient nous réunir.
L'absence de l'objet qu'on aime,
N'en détruit pas le souvenir;
A son aspect on sent renaître
Un sentiment délicieux,
Et toujours à le reconnaître
Le cœur est plus prompt que les yeux.

SCENE XIII.

SUZETTE, JULIE, GERMEUIL.

SUZETTE.

Ah! mon Dieu, M. Germeuil! mamz'elle Julie!

GERMEUIL.

Qu'y a-t-il Suzette?

SUZETTE.

Tout est perdu... v'là notre tuteur.

GERMEUIL.

Le malin vieillard aura appris mon arrivée.

SUZETTE.

C'est cet imbécile de Blaise qui a fait courir après lui.

GERMEUIL.

Ah! le traître! après sa promesse?..

SUZETTE.

C'était avant, monsieur, à présent il ne demande pas mieux que de vous être utile.

JULIE.

Ciel! que faire?

GERMEUIL.

Rassurez-vous: je vais parler à votre tuteur, et je saurai bien de gré, ou de force, vous arracher de ses mains.

JULIE.

Ah! Germeuil, gardez-vous en bien; je dépends encore de lui; toute violence pourrait nous perdre.

SUZETTE.

Oui, sans doute : il est si malin. . . Eh ! mais, il a trompé mamz'elle, il vous trompe monsieur, ne pourrions-nous pas le tromper aussi ? . . j'en ai bien envie.

Air : *C'est ce qui me console.*

Aujoud'hui, comme en tous les tems,
Les bons sont dupes des méchans,
C'est ce qui me désole :
Mais à force de nous duper,
Ils nous montrent à les tromper,
C'est ce qui me console.

SCENE XIV.

BLAISE, GERMEUIL, JULIE, SUZETTE.

BLAISE (*accourant*).

Rentrez mamz'elle. . . sauvez-vous monsieur ; cachons-nous Suzette, nous sommes pris ; le v'là, le v'là.

GERMEUIL.

Oh ! Suzette que faire ?

SUZETTE.

Dame, c'est embarrassant . . et je ne vois guères de moyen de nous tirer de là. . . Mais attendez donc, v'là je crois, une idée qui me vient.

GERMEUIL.

Quelle est-elle ? voyons.

SUZETTE.

Il pourrait donner dans le piége. Vous voulez qu'il signe votre contrat, n'est-ce pas ?

GERMEUIL.

C'est tout ce que je demande.

SUZETTE.

Vous ne le tracasserez pas trop sur les comptes qu'il doit rendre à mamz'elle ?

GERMEUIL.

Quittance générale.

SUZETTE.

C'est trop honnête, et il gagne à ce marché.

BLAISE.

Dépêche-toi Suzette, le v'là qui descend de voiture.

SUZETTE.

Suivez-moi, monsieur, je vais vous apprendre ce

qu'il faut que vous fassiez griffonner chez le notaire vous, mam'zelle, rentrez. Quant à toi, Blaise, tâche de retenir ici monsieur Grichard. . . dis-lui que tu n'ôs lui apprendre ce qui est arrivé. . . prends un air bi embarrassé, tu sais, cet air si bête que tu as quelq fois. . . je reviens tout de suite. (*A Germeuil*). Nou monsieur, sortons par cette petite porte.

JULIE.

Ma chère Suzette, je m'abandonne à toi.

SCENE XV.

BLAISE (*seul*).

Elle va jouer quelque tour à notre maître. . . Quel mauvaise pièce que cette Suzette! je serai diablemen heureux quand elle sera ma femme. . . . . V'là mon sieur Grichard, tenons-nous bien.

SCENE XVI.

BLAISE, GRICHARD.

GRICHARD.

Eh! bien, Blaise, qu'y a-t-il? pourquoi as-tu fai courir après moi?

BLAISE.

Ah! monsieur. . . si vous saviez. . .

GRICHARD.

Ce drôle m'impatiente; où est ma pupille?

BLAISE.

Votre pupille, monsieur: oh pour ce qui est de çà, vou pouvez être bien tranquille... elle est dans sa chambre.. mais c'est que, voyez-vous. . . dame, c'est que. . .

GRICHARD.

Mais, parle donc, malheureux, parle donc.

BLAISE.

Parle donc, parle donc; çà vous est bien aisé à dire à vous. . . mais çà m'embarrasse moi... parce qu'enfin.. (*à part*). Suzette ne revient pas.

GRICHARD.

C'est trop écouter ce maraut, entrons et voyons nous même. . .

BLAISE (*le retenant*).

Eh! nenni, morgué! n'entrez pas; n'y aurait plus

de remède vraiment. . . Mais vous allez tout savoir, un peu de patience. . . Et tenez, v'là Suzette qui revient bien à propos.

SCENE XVII.

BLAISE, GRICHARD, SUZETTE.

GRICHARD.

Arrive donc, Suzette, arrive donc.

SUZETTE.

Me v'là, monsieur, me v'là : excusez-nous, notre maître, on ne peut pas être par-tout.

GRICHARD.

Allons, ma chère Suzette, apprends-moi bien vîte ce qui s'est passé ici pendant mon absence.

SUZETTE.

Bien volontiers, monsieur. Dès que vous avez été parti. . .

BLAISE.

Je crois que vous n'étiez pas tant seulement au bout de l'avenue.

SUZETTE.

Il s'est présenté ici un grand jeune homme bien poli, bien honnête.

BLAISE.

C'est ma fine un beau gaillard!

GRICHARD.

L'auriez-vous laissé entrer chez moi?

BLAISE.

Oh! que non.

SUZETTE.

Pas si bêtes!

GRICHARD (*à Suzette*).

Ainsi, tu as refusé de l'entendre?

SUZETTE.

Oh! oui; mais ces gens de Paris, voyez-vous, sont si fins, si rusés.

Air : *Ça ne se peut pas.*

Il a loué ma modestie,
De mon teint vanté la fraîcheur;
Il a dit qu'aimable et jolie,
[illegible] bon cœur.

L'amour-propre aisément s'éveille :
A des propos si délicats,
Une fille fermer l'oreille,
Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.

GRICHARD.

Comment ! petite coquette?

SUZETTE.

Oh ! ne faut pas m'en vouloir, j'ai fait ce que j'ai pu; après m'avoir conté tout ce qu'il avait à me dire, il m'a baillé une lettre pour mamz'elle, et un biau louis d'or pour ma peine.

GRICHARD.

Ah ! malheureuse, tu t'es laissé corrompre?

SUZETTE.

Allons donc, vous me prenez pour une autre.

Air : *Sachez qu'au village.*

Monsieur, nous savons bien qu'à la ville,
Aujourd'hui tout s'achète et se vend;
Et qu'il est des gens dont l'âme vile,
Fait tout ce qu'on veut pour de l'argent.
Chez nous ce n'est pas la même chose;
Si l'on en propose,
Il est bien reçu;
Mais nous n'en servons pas davantage.
Sachez qu'au village,
J'ons de la vertu.

GRICHARD.

Oh ! la petite masque ! . . où est cette lettre?

SUZETTE (*faisant signe à Blaise*).

Blaise l'a dans sa poche, monsieur.

BLAISE.

Oui, monsieur, je l'ai dans ma poche.

GRICHARD.

Eh ! bien, donne-la moi.

BLAISE.

Vous la donner, monsieur; le faut-il Susette?

SUZETTE.

Non, Blaise, non, ne la donne pas. Figurez-vous qu'il y a des choses là-dedans qui vous feraient trop de peines si vous les lisiez; j'aime mieux vous les dire. Je vous dirai donc, sauf le respect que je vous dois, d'abord, que vous êtes un fourbe, un imposteur. . .

GRICHARD.

Hein?

SUZETTE.

C'est la lettre qui dit dit çà ; et que tout ce que vous avez débité à mamz'elle sur le compte de monsieur Germeuil, n'est qu'un tas de menteries, et une ruse pour lui faire oublier son amant.

GRICHARD.

Je souffre le martyre.

BLAISE.

C'est ma fine un tour bien drôle que vous lui avez joué là.

SUZETTE.

Oh ! tout-à-fait divertissant.

BLAISE.

Et qui nous a bien fait rire.

GRICHARD

J'enrage ! . . Finirez-vous ?

SUZETTE.

S'tapendant, à la réflexion, voyez-vous, çà nous a donné de l'inquiétude. . . Tiens Blaise, lui ai-je dit, notre maître qui trompe si bien sa pupille, ne pourrait-il pas nous tromper aussi, nous autres ?

GRICHARD.

Quoi ! vous osez penser ?

SUZETTE.

Oui, Blaise, lui ai-je dit encore, il nous a promis sa petite ferme, si nous lui baillons nos soins pour lui faire épouser mamz'elle Julie : quand il sera marié, peut-être bien que pour notre remerciement il nous mettra tous deux à la porte. . . eh ! ma fait, Blaise, çà pourrait bien être.

GRICHARD.

Me soupçonner à ce point ?

SUZETTE.

Eh ! bien, ai-je continué, si nous allions tout découvrir à mamz'elle ! puisque cette ferme est à elle, nous serons bien plus sûrs de notre fait.

GRICHARD.

Oh ! les fripons ! et moi qui les croyais si honnêtes, si délicats.

SUZETTE.

Eh ! bien, monsieur, le croiriez-vous ? Blaise n'a jamais voulu.

BLAISE.

Non, morgué, je n'ai jamais voulu. . . parce qu'enfin. . . . .

GRICHARD.

A la bonne heure, tu es un brave garçon, toi.

SUZETTE.

C'est indigne, m'a-t-il dit, de tromper un si bon maître, je parie qu'en lui faisant seulement la peur, il va bien amicalement faire tout ce que nous voudrons, signer notre contrat, nous céder la petite ferme. . .

BLAISE.

Et peut-être bien, nous bailler une centaine d'écus par-dessus le marché, pour notre récompense.

GRICHARD.

Comment ! misérables.

SUZETTE.

Ecoutez donc jusqu'au bout ; mais Blaise, s'il ne veut pas, lui dis-je? S'il ne veut pas, me dit Blaise, eh! bien, nous aurons fait notre devoir, en lui offrant la préférence ; et comme il est juste que chacun cherche son profit, nous irons tout conter à mamz'elle, qui en sera bien aise.

GRICHARD.

Malheureux ! vous seriez capables d'un pareil trait?.. eh ! si j'osais. . .

SUZETTE.

Mon dieu, ne vous fâchez pas. . . nous ne voulons rien de force ; nous vous rendons votre parole. . . je suis bien votre servante, monsieur.

BLAISE.

Je vous baise les mains, notre maître.

GRICHARD.

Où allez-vous, perfides, où allez-vous?

BLAISE.

Dame, vous le savez bien.

GRICHARD.

La colère me suffoque. . . Je vous empêcherai bien mes deux fripons. . .

SUZETTE.

De le dire à mamz'elle, eh ! bien, tout le village le saura.

BLAISE.

J'irai, morgué, le crier dans les rues, prévenir monsieur Germeuil, l'amener ici, çà f'ra un tapage, un scandale. . .

GRICHARD (*à part*).

Oh! ciel, si je les laisse partir, tout est perdu pour moi. Restez. . . restez, vous dis je. Que faire, quel parti prendre? ils me tiennent le poignard sur la gorge, au moment même où j'allais triompher des obstacles, épouser Julie, jouir de sa fortune. . . ô rage!.. ô fureur! . . (*Il se jette sur un banc, la tête cachée dans ses deux mains*).

SCENE XVIII et Dernière.

SUZETTE, BLAISE, GERMEUIL, JULIE, GRICHARD.

GERMEUIL (*à la porte du fond*).

Suzette, tout est prêt. . . et voilà le contrat.

SUZETTE.

Bon! . . la lettre?

GERMEUIL.

La voici.

SUZETTE.

Prends-la, Blaise. (*Elle s'approche de Grichard avec le contrat qu'elle a reçu de Germeuil*). Monsieur, v'là le notaire. . . puisque maintenant vous ne demandez pas mieux. . . si c'était un effet de votre bonté. . .

GRICHARD (*la contrefaisant*).

Si c'était un effet. . . ah! petit serpent.

BLAISE.

Le contrat est préparé. . . rien n'y manque. . . et si vous le permettez, nous allons vous le lire.

GRICHARD (*prenant le contrat*).

Voyons doubles traîtres, voyons. (*il lit*). « Par-devant les notaires soussigné, ont comparu Blaise et Suzette. . . ». Oh! les coquins.

SUZETTE (*le lui arrache après qu'il a lu quelques lignes*).

Eh! non, non, vous faites çà trop à contre cœur. . .

v'là justement mamz'elle Julie, et si tu veux Blaise nous allons. . .

GRICHARD (*appercevant Julie*).

Julie ! ô ciel ! veux-tu bien rester.

BLAISE.

Eh ! bien, signez donc, morgué.

SUZETTE.

Ne le presse donc pas, Blaise. . . et puis que çà ne lui fait pas plaisir, mamz'elle va tout savoir.

GRICHARD (*bas à Suzette*).

Donne-moi ce contrat, malheureuse, et tais-toi.

SUZETTE (*lui donnant le contrat de Julie et de Germeuil à la place du premier*).

Que je suis bonne ! je fais tout ce que voulez... Tenez, signez.

GRICHARD (*signant*).

Mariez-vous, et que mille diables vous emportent. (*A Julie*). Pardon, ma chère Julie, je suis à vous dans le moment. (*à Suzette*). Ma lettre ?

SUZETTE (*remet le contrat à Germeuil.*)

C'est bien juste çà ; rends-là, Blaise.

BLAISE.

Eh ! pardine, la v'là cette lettre ; j'ai toujours dit, moi, qu'elle ne tenait à rien.

GRICHARD (*regardant sa lettre*).

A M. Grichard. Qu'est-ce à dire, cette lettre n'est donc pas pour Julie ? lisons : « D'après les pertes que » vous avez faites, l'argent vous est plus nécessaire » qu'une épouse : acceptez donc ici l'acquit des comptes » que vous aviez à rendre à ma chère Julie : je suis en » droit de vous le donner, puisque vous venez de signer » mon mariage avec elle. *Germeuil* ».

GERMEUIL.

Et je pense, monsieur, que cela vous convient.

GRICHARD.

Que vois-je ! Germeuil ? . . je suis joué.

GERMEUIL.

L'argent vous reste, et vous savez compter, monsieur Grichard ?

JULIE.

J'espère, mon cher tuteur, que vous ne m'en vou-

; pas : je n'ai rien fait dans tout ceci, que donner
ı consentement ; et si vous m'accordez le vôtre, je
s promets de vous aimer. . . tant que je pourrai.

BLAISE.

n barbon comme vous, épouser une jeune et jolie
, qui ne vous aimait pas !

GRICHARD.

h ! qu'importe, on épouse toujours, le reste vient
:s.

SUZETTE.

ıllez, allez, monsieur, le reste ne serait venu que
› tôt.

GRICHARD.

Elle a raison.

VAUDEVILLE.

Air :

Dans l'himen vouloir s'engager,
Quand on est au déclin de l'âge,
C'est courir un certain danger,
Qu'on doit craindre quand on est sage.
Il faut être alerte et dispos
Auprès d'une jeune compagne ;
Car, si l'himen reste en repos,
L'amour entre en campagne.

JULIE.

Elise, au gré de ses désirs,
Veut briller à toutes les fêtes ;
Et compter au sein des plaisirs,
Chaque jour nouvelles conquêtes ;
Jamais au bal, à l'Opéra,
Son tendre époux ne l'accompagne ;
N'importe, c'est lui qui paiera
Les frais de la campagne.

BLAISE.

Chercher l'appui d'un protecteur
Qui voit déjà tourner la chance ;
Croire au zèle d'un procureur,
Qui ne s'endort qu'à l'audience ;
Penser que la fidélité
Du tendre hymen est la compagne,
Ah ! je le dis en vérité,
C'est battre la campagne.

SUZETTE (*au Public*).

A la ville, ainsi qu'à la cour,
Toujours on est prêt à se vendre;
Et l'on fait payer chaque jour,
Le service qu'on veut vous rendre.
Ce n'est qu'à force de profit,
Qu'à Paris un valet se gagne;
Mais un simple bravo suffit
Aux valets de campagne.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Compagnie, rue du F
bourg Montmartre, N. 4.

LES ÉCRITEAUX,

OU

RENÉ LE SAGE

A LA FOIRE SAINT-GERMAIN,

PIÈCE ANECDOTIQUE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES;

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE

LE 28 DÉCEMBRE 1805.

Prix : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE SAGE.	*Vertpré.*
DORNEVAL.	*Saint-Léger.*
FUSELIER.	*Le Noble.*
CHABLIS.	*Duchaume.*
L'HUISSIER.	*Fichet.*
NIAISOT.	*Frédéric.*
ROSE.	*Mad. Thesigny.*
Mad. BARON.	*Mad. Hervey.*
UN MACHINISTE.	*d'Acosta.*
VOLEURS.	*César.* / *Caron.*

Le théâtre représente le jardin d'un cabaret : un pavillon couvre l'avant-scène et laisse voir des arbres.

ES ÉCRITEAUX,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHABLIS *seul.*

ı l'heure où M. Le Sage viendra, comme de coutume, ler sous ce pavillon et déjeûner ensuite..... Préparons' d encre, plume et papier..... Il est pourtant bien ble pour moi, Grégoire Chablis, marchand de vin trai- au passage de la Treille, de voir ma maison devenue nasse de la foire Saint-Germain..... Oui, c'est chez moi ont se composer les jolis opéras comiques qui doivent ir la cour et la ville.

AIR : *Margot sur la brune.*

Je pourrai me dire
Dans mon joyeux délire,
Je pourrai me dire,
A chaque œuvre nouveau :
Si ces folies,
Si ces saillies
Ne sont jaillies
De mon cerveau,
Ça vient du moins de mon caveau.

s j'aperçois le souffleur de l'Opéra-comique, l'amoureux fille.

SCÈNE II.

CHABLIS, NIAISOT.

CHABLIS.

Bonjour, mon cher Niaisot.

NIAISOT, *l'air très-affairé.*

Bonjour, monsieur Chablis, bonjour; je viens vous un petit moment, car je suis bien pressé.

CHABLIS.

Qu'est-ce que tu as donc là, sous le bras?

NIAISOT.

Pardi! la pièce que je dois souffler ce soir, pièce nouv et un jour d'ouverture.....

CHABLIS.

Ça te donne bien de la peine, n'est-ce pas?

NIAISOT.

Ah! je vous en réponds que ça m'en donne. On ne a pas du talent qu'il faut pour être souffleur.

CHABLIS.

Non, c'est un état caché.

NIAISOT.

C'est vrai.

AIR *des Trembleurs.*

On ne me voit que la tête;
Tout mon travail est de tête.
Et morbleu! c'est à ma tête
Que plus d'un succès est dû.
Quand un acteur perd la tête,
Il a recours à ma tête,
Et retrouve dans ma tête
Ce que la sienne a perdu.

CHABLIS.

Même air.

Mon ami, pour une bête,
Ce discours n'est pas trop bête,
Et ça prouve qu'une bête
Sait parfois ce qu'elle dit.
Or, je vois, moi, bonne bête,
Que maint auteur, fine bête,
Par la tête d'une bête,
Fait passer beaucoup d'esprit.

NIAISOT.

Oh! sûrement qu'il en passe. Mais le malheur de tout ça, est que l'acteur prend tous les applaudissemens pour lui.

CHABLIS.

Il te les souffle.

NIAISOT.

Au surplus, beau-père, vous devez être bien content de moi, puisque c'est moi qui suis cause que M. Le Sage a pris chez vous un petit pied-à-terre pour y être à portée du théâtre.

CHABLIS.

C'est qu'il travaille plus tranquillement dans mon jardin dont je lui ai réservé cette petite enceinte, où personne ne pénètre que lui et ses amis.

NIAISOT.

Pendant le jour, car le soir....

CHABLIS.

Oh! le soir, c'est différent; on y danse. C'est le rendez-vous des jeunes gens du carrefour Bussy et des demoiselles de la rue des Quatre-Vents.

NIAISOT.

Auxquelles ces messieurs font la cour. Aussi, beau-père, vous vous êtes conduit en père sage en éloignant prudemment

votre fille de la maison paternelle pour la placer chez marchande de modes rue de Tournon ; ça me la conserve.

CHABLIS.

Elle en a été un peu contrariée ; car ma petite Rose naturellement danseuse.

NIAISOT.

C'est une privation momentanée dont je me promets de dédommager après notre hymen.

CHABLIS.

Elle y compte bien.

NIAISOT.

D'abord, elle aime le spectacle, et moi....

AIR : *Noël suisse.*

Comme souffleur unique
De l'Opéra-comique,
Il est de mon devoir
De le lui faire voir.
Jusques en attendant les six heures du soir,
Elle doit demeurer fidelle à son comptoir ;
Mais je l'en déloge
Au coup de l'horloge,
Et puis je la loge
En première loge,
En face de l'acteur,
Dans le trou du souffleur.

CHABLIS.

Ainsi je vois ma fille dans la trappe ; mais elle sera femme, je ne m'en mêle plus.

NIAISOT.

De plus, je me propose, les jours de relâche.... Mais je vois qui s'avance.

SCÈNE III.

Les mêmes, Mlle ROSE, *un carton de marchande de modes à la main.*

(Elle donne son carton à Niaisot, et se jette au cou de son père.)

ROSE.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Des courses qu'il faut que je fasse
Je me détourne le matin ;
Mais en passant je vous embrasse,
Et ne me plains pas du chemin.
Car le sort prospère,
Comblant mon desir,
Auprès de mon père
Double mon plaisir.

CHABLIS.

Même air.

Ma fille, je te crois sincère ;
Pour toi le moment est heureux ;
Car tout en m'embrassant, ma chère,
Tu regardois ton amoureux.
Or, le sort prospère,
Comblant ton desir,
Auprès de ton père
Double ton plaisir.

NIAISOT, *remettant le carton au père.*

Même air.

Comme le chef de la famille
Je pense, moi, sur ce point là ;
Et je vais embrasser la fille
Tout en regardant le papa.

CHABLIS, *se mettant entre eux deux et rendant le carton à Niaisot.*

Le chef de famille
S'oppose à cela.
(A Niaisot.)
Regarde la fille,
Et baise le papa.

NIAISOT *s'arrêtant.*

Vous avez raison, beau-père ; la passion m'emportoit, je rentre dans le devoir. Vous connoissez mon respect pour vous, ma tendresse pour elle..... Je ne vous dis que ça.

CHABLIS.

Eh bien! mon ami, comme tu es un joli garçon, et que tu as une jolie conduite, un joli état, aujourd'hui l'ouverture de l'Opéra-comique, demain le contrat, et après demain la noce..... Je ne te dis que ça.

NIAISOT.

Et Mademoiselle répond à ça?

ROSE.

Que mon père ne sauroit trop se presser, car madame Baron, la directrice, que je quitte à l'instant, m'a promis qu'une fois établie avec Monsieur, j'aurois la fourniture du théâtre et la pratique de ses demoiselles pour tout ce qui concerne les modes.

NIAISOT.

Voyez, beau-père, quels précieux avantages vont résulter de l'alliance de nos deux maisons. Les modes de l'Opéra-comique, les auteurs de l'Opéra-comique, le vin de l'Opéra-comique, le souffle de l'Opéra-comique.

CHABLIS.

Ma foi, ça s'annonce bien.

AIR : *Que le printemps offre de délices !*

Pour nos projets j'ai bonne espérance,
Tout me répond de leur prospérité :
On est bien sûr du succès en France
Quand pour appui l'on choisit la gaîté.

ROSE.

Tous les matins du nouveau pour les belles.

CHABLIS.

Mon cabaret mis à neuf chaque été.

NIAISOT.

Chez nous toujours force pièces nouvelles.

CHABLIS.

Moi, dans mon vin jamais de nouveauté.

Ensemble.

Pour nos projets, etc.

NIAISOT.

Mais voici notre directrice.

SCÈNE IV.

Les mêmes, Mad. BARON.

Mad. BARON.

C'est vous que je cherche, mon cher monsieur Chablis. Je vous préviens que M. Le Sage vient ce matin déjeûner chez vous avec deux de ses amis.

CHABLIS.

Deux auteurs sûrement ?

Mad. BARON.

Oui. MM. Dorneval et Fuselier.

CHABLIS.

Bon.

Mad. BARON.

Songez à les traiter comme il faut.

CHABLIS.

Soyez tranquille, madame Baron. Je sais que ces messieurs s'y connoissent.

Mad. BARON.

Et je sais, moi, que vous êtes capable de bien faire.

CHABLIS.

Dame! chacun son talent.

AIR : *Ballet des Pierrots.*

A leurs bureaux, dans leurs boutiques,
On voit s'agiter les humains :
L'un fait des opéras comiques,
L'autre fait noces et festins.
Monsieur Le Sage a mes suffrages,
Je veux de même avoir les siens :
Il met du goût dans ses ouvrages ;
Il en va trouver dans les miens.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Mad. BARON, NIAISOT, ROSE.

ROSE.

Madame est bien sûre que mon père va faire de son mieux.

Mad. BARON.

Je n'en doute pas. Vous, ma petite, songez à tout ce que je vous ai demandé pour la représentation de ce soir.

ROSE.

Je vais m'en occuper.

NIAISOT.

Moi, je retourne au théâtre.

ROSE.

Moi, à l'ouvrage, et tout sera prêt de bonne heure.

NIAISOT.

J'en réponds : Rose ne demande pas mieux que d'être employée; et, d'après la promesse que madame lui a faite au sujet de nos tendres sentimens.....

Mad. BARON.

Ah ! tout cela dépend de nos succès.

NIAISOT.

Des succès ! nous en aurons.

Mad. BARON.

L'essentiel est d'en avoir aujourd'hui, que nous débutons.

NIAISOT.

Aujourd'hui, Madame, avec Arlequin roi de Sérendib ! pièce en trois actes, de M. Le Sage !

Mad. BARON.

Il est vrai que le nom de l'auteur me rassure beaucoup.

NIAISOT.

Ainsi donc, Madame.

(Ici Le Sage paroît.)

AIR : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

Tout est d'un heureux présage ;
Ce jour commence si bien !
D'après le matin, je gage
Que le soir tout ira bien.

ROSE.

J'obtiens l'aveu de mon père.

NIAISOT.

J'attends le moment prospère.

LE SAGE *embrassant Rose.*

Quant à moi je n'attends rien.

Mad. BARON.

Monsieur Le Sage !

LE SAGE.

Tout est d'un heureux présage ;
Ce jour commence si bien !
D'après le matin, je gage
Que le soir tout ira bien.

TOUS.

Tout est d'un heureux présage, etc.

(Rose et Niaisot sortent.)

SCÈNE VI.

Mad. BARON, LE SAGE.

Mad. BARON.

Ah ! monsieur Le Sage ! combien je sais gré à la Comédie Française de s'être brouillée avec vous ! Sans cela vous n'eussiez jamais songé à travailler pour l'Opéra-comique.

LE SAGE.

Peut-être ; mais je ne m'en repens pas.

Mad. BARON.

Je ferai mon possible pour que nous soyons long-temps ensemble. Mais, dites-moi, j'avois donné des ordres pour qu'on suivit en tout vos intentions. Etes-vous satisfait des décorations, des habits ? A-t-on fait exactement tout ce que vous avez voulu ?

LE SAGE.

Très-exactement. Mon roi de Sérendib sera magnifique, et je n'ai qu'à me louer de tout le monde, à commencer par vous, Madame.

Mad. Baron.

Et vos acteurs, en êtes-vous un peu content?

Le Sage.

Beaucoup plus content des acteurs que de la pièce.

Mad. Baron.

Vous êtes trop modeste, et le Public vous prouvera, ce soir, que la pièce vaut mieux que les acteurs.

Le Sage.

Attendons l'événement.

Mad. Baron.

Est-ce que vous auriez peur?

Le Sage.

Tout comme un autre.

Mad. Baron.

Quoi! l'auteur de Turcaret, applaudi au grand théâtre des Français, craindroit de ne pas l'être au petit théâtre de l'Opéra-comique.

Le Sage.

Grands ou petits, Madame, tous les théâtres sont glissans.

Mad. Baron.

Plus ou moins.

Le Sage.

Vous avez raison.

Air: *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Le Public exige aux Français
Plus qu'il n'exige au Vaudeville:
Il sait mesurer les succès;
Mais par-tout il est difficile.
Dans un salon s'il veut avoir
Grands tableaux et riches peintures,
Il veut aussi dans un boudoir
Trouver d'aimables mignatures,

Mad. BARON.

J'espère qu'il en trouvera chez nous, graces à vos soins et à ceux de MM. Dorneval et Fuselier.

LE SAGE.

A propos, ils devroient être arrivés.

Mad. BARON.

Sans doute, ils ne tarderont pas.

SCÈNE VII.

Les mêmes, FUSELIER, DORNEVAL, CHABLIS.

CHABLIS *annonçant.*

Messieurs Fuselier, Dorneval, et le déjeûner.

LE SAGE.

C'est-à-dire, trois bonnes choses à la fois.

DORNEVAL.

AIR : *Vaudeville de Monet.*

Quoi que pense la jeunesse,
Quoi que disent nos chansons,
Rien de beau que la sagesse,
Rien de vrai que ses leçons.
Or, tout net,
Sur ce fait,
Je conclus, sans verbiage,
Qu'on doit rechercher *Le Sage*,
Fût-il même au cabaret. (*Ter.*)

LE SAGE.

Bien, Dorneval.

FUSELIER, *prenant la main de Le Sage.*

Même air.

Sa morale est excellente,
Ses principes sont vantés,

Soit qu'il parle, soit qu'il chante,
Ecoutez et profitez.
Quand on rit
En dépit
Des censeurs à l'humeur noire,
On fait œuvre méritoire:
C'est *Le Sage* qui le dit. (*Ter.*)

LE SAGE.

Bravo! Fuselier.

CHABLIS.

Messieurs, vous êtes servis. (*Chablis sort.*)

LE SAGE, *donnant la main à mad. Baron.*

Madame.....

Même air.

Pour qu'au gré de notre envie
Ce déjeûner soit charmant,
Daignez, sans cérémonie,
En augmenter l'agrément;
Car l'esprit,
L'appétit
Et le plaisir sont à table
Auprès d'une femme aimable:
C'est *Le Sage* qui le dit. (*Ter.*)

(*On se met à table.*)

Mad. BARON *se plaçant.*

Puisque Le Sage le dit, il faut bien que cela soit.

DORNEVAL.

Goûtons d'abord le vin. (*Madame Baron verse à boire.*)

FUSELIER.

Bien vu..... (*Il boit.*) Excellent, ma foi.

LE SAGE.

Versé par Madame....

DORNEVAL.

Ce jardin est vraiment délicieux. C'est le plus joli p
Parnasse.....

FUSELIER.

Oui, au rez-de-chaussée, terre-à-terre.

LE SAGE.

Nous serons là bien isolés, bien tranquilles.

Mad. BARON.

Personne ne vous y troublera.

LE SAGE.

Nous espérons cependant que Madame voudra bien q
quefois nous y troubler.

Mad. BARON.

AIR : *Vaudeville de l'Opéra comique.*

Messieurs, lorsqu'ici je viendrai,
Ce ne sera que pour me taire,
Et parmi vous je ne serai
Que la servante de Molière ;
D'ailleurs, dans un tel comité,
Une femme, par sa présence,
Sans jamais nuire à la gaîté,
Rappelle à la décence.

DORNEVAL.

Madame, soyez bien sûre que Le Sage, Fuselier et
nous sommes là-dessus d'un scrupule, d'une délicatesse...

LE SAGE.

Oui, Madame, notre réputation est faite. Mais parlon
peu de nos petites affaires.

DORNEVAL.

Messieurs, j'augure bien de notre société.

Mad. Baron.

Et moi aussi.

Fuselier.

Commençons par régler l'ordre du travail.

Dorneval.

Commençons par boire à la santé de Madame.

Fuselier.

C'est juste. *(On boit.)*

Le Sage.

Or donc.....

Air : *On ne rit plus, on ne boit guère.*

Pour tracer le plan d'un ouvrage,
D'abord nous nous réunirons.

Dorneval.

Et puis nous ferons le partage
Des scènes que nous choisirons.

Fuselier.

Puis à jour dit, dans la semaine,
Nous rapporterons nos couplets.

Le Sage.

De ces couplets
Tous les mauvais
Seront proscrits ; mais, d'après
Nos arrêts,
Tous ceux admis dans chaque scène,
Par tous trois auront été faits.

Dorneval.

Oui, oui, point d'amour-propre.

Fuselier.

Point de prétentions personnelles.

Mad. Baron.

Messieurs, ces sentimens-là sont bien édifians, bien rare chez des auteurs.

Le Sage.

Même air.

Toujours gaîment, sous cette treille,
Ensemble nous travaillerons.

Fuselier.

Toujours, au fond de la bouteille,
Piquans refrains nous chercherons.

Dorneval.

En se montant ainsi la tête,
L'esprit peut-être arrivera.

Le Sage.

Le trait viendra,
Se placera :
De celui-là
Un autre renaîtra ;
Et Bacchus animant la fête,
L'œuvre joyeux s'achèvera.

Mad. Baron.

Et l'œuvre joyeux sera bon.

Le Sage.

C'est ce que votre caissier vous apprendra.

Fuselier.

Air : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Chacun de nous mettra ses soins, son zèle
Pour amener chaque pièce à bon port.

Dorneval.

Chacun de nous, à la gaîté fidèle,
Paisiblement en attendra le sort.

LE SAGE, *le verre à la main et se levant.*

Attention, Messieurs. (*Dorneval et Fuselier prennent leurs verres.*)

Dans les hasards où nous serons en butte
Evitons bien et l'un et l'autre excès.
Avec sang-froid supportons une chute,
Et sans orgueil jouissons d'un succès.

LES TROIS AUTEURS.

Dans les hasards, etc.

Mad. BARON.

Messieurs, tâchons d'avoir des succès et point de chutes.

LE SAGE.

Mes amis, une chose bien importante, et qu'il ne faut jamais oublier.....

DORNEVAL, FUSELIER.

Qu'est-ce que c'est?

LE SAGE.

AIR : *Mais un Français jamais ne se déguise.*

Quand nous offrirons la peinture
D'un poète, mes chers amis,
Evitons la caricature,
Objet de pitié, de mépris. (*Bis.*)
Aux dépens d'un pauvre confrère
N'amusons pas nos spectateurs.
Comment vouloir que l'on nous considère,
Si l'on nous voit avilir les auteurs? (*Ter.*)

DORNEVAL.

Encore un mot sur nos productions futures.

AIR *du Curé de Pompone.*

Des critiques qu'on en fera
Ici nous viendrons rire.

FUSELIER.

Bacchus nous y consolera
Des traits de la satire.

LE SAGE.

Et celui qui se fâchera
Contre un censeur sévère,
On le régalera,
Larira
D'un grand verre
D'eau claire.

TOUS.

Oui, celui qui se fâchera, etc.

LE SAGE.

Ah! ça, Messieurs, c'est fort bien d'avoir déjeûné: à présent il faut faire des couplets.

DORNEVAL.

Oui, des couplets, beaucoup de couplets.

FUSELIER.

Ma foi, je sais gré à la Comédie Française de nous avoir fait défendre de parler dans nos pièces, cela nous force toujours chanter.

LE SAGE.

Et cela nous débarrasse des longues phrases.

DORNEVAL.

Et des grands monologues.

Mad. BARON.

La défense est bien un peu ridicule.

LE SAGE.

Elle est juste, Madame.

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau.*

Les fameux comédiens du roi
Sont formés à si bonne école,
Que chez eux ils font bien, sur ma foi,
De prétendre avoir seuls la parole.

DORNEVAL.

Pourtant ces Messieurs fort distraits,
Mettent souvent les vers en prose.

LE SAGE.

Eh bien! nous, pour faire autre chose,
Nous mettrons la prose en couplets. } *Ils ensemble.*

Mad. BARON.

Messieurs, voici bientôt l'heure de la répétition; je vais voir si rien ne manque.....

SCÈNE VIII.

Les mêmes, CHABLIS, UN HUISSIER.

CHABLIS.

Madame, voici un Monsieur qui veut absolument vous parler pour affaire qu'il dit très-urgente.

L'HUISSIER.

Oui, Madame, très-urgente, des plus urgentes.

Mad. BARON.

De quoi s'agit-il, Monsieur?

LE SAGE *à Dorneval.*

Cet homme a mauvaise figure.

DORNEVAL.

Il a l'air d'un recors.

L'HUISSIER.

Je ne suis point un recors, Monsieur; j'ai l'honneur d'être huissier à verge au Châtelet de Paris.

TOUS.

Un huissier!

L'HUISSIER.

Et je viens de la part de monseigneur le lieutenant-général de police, vous signifier une petite sentence dont la teneur suit.

TOUS.

Une sentence!

L'HUISSIER.

Veuillez bien, s'il vous plaît, me prêter une oreille attentive.

Mad. BARON.

Voyons, Monsieur.

L'HUISSIER.

Je commence.

AIR : *Toujours debout, toujours en route.*

Vu la requête à nous fournie
Par Messieurs de l'Académie
Royale de danse et de chant,
Lesquels se plaignent qu'à la Foire,
Certaine troupe ambulatoire,
Hardiment, témérairement,
Se permet de chanter gaîment
Des airs que tout Paris répète;
Que si cette ardeur indiscrète
N'est réprimée, on finira
Par s'ennuyer à l'Opéra.
Nous, faisant droit à la supplique
De ces grands maîtres en musique,
Considérant qu'il est pressant
D'arrêter ce danger naissant,
Que ce seroit une infamie
De bâiller à l'Académie,
Où l'on chante si bien, si fort;
Or, la chanson lui faisant tort,
Défendons aux gens de la troupe
Chez qui tout le Public s'attroupe,

De chanter aucune chanson,
De proférer le moindre son,
Sous les peines les plus sévères,
Voulons que ces airs populaires
Soient, en dépit de tout Paris,
Du théâtre à jamais proscrits.
Signifié, de par justice,
A madame la directrice,
Par Roc, huissier de l'Opéra,
Au jour, en l'an..... et cétéra.

TOUS.

Est-il possible!

Mad. BARON.

Je suis anéantie.

L'HUISSIER.

Le tout duement et légalement contrôlé, collationné, enregistré, scellé et paraphé, dont copie remise à ladite dame directrice, parlant à sa personne de laquelle je demeure le très-humble et très-obéissant serviteur. *(Il sort.)*

Mad. BARON.

AIR : *Vaudeville d'Alcibiade.*

Quel malheur vient nous arrêter!

LE SAGE.

C'est l'effet de quelque manège.

DORNEVAL.

L'Opéra seul peut donc chanter!

FUSELIER.

Quel effroyable privilége!

LE SAGE.

Toute la France, avec raison,
Doit appeler de la sentence.
Au Français ôter la chanson,
C'est lui ravir son existence. } *Bis ensemble.*

SCÈNE IX.

Les mêmes, NIAISOT, ROSE.

NIAISOT.

Ah ! Madame, ce qu'on vient de nous dire est-il vrai?

Mad. BARON.

Que trop vrai, mes enfans, et il ne nous reste plus qu'à fermer.

ROSE.

Ah ! mon Dieu !

NIAISOT.

Fermer avec la certitude d'une chambrée complète!

Mad. BARON.

Et tout l'espoir d'un succès durable !

NIAISOT.

Une pièce nouvelle pour ce soir !

DORNEVAL.

Deux en répétition !

LE SAGE.

Trois sujets excellens que nous allions traiter !

Mad. BARON.

Mon théâtre à bas !

CHARLIS.

Mon cabaret abandonné !

Mad. BARON.

Des acteurs sans emploi !

NIAISOT.

Un souffleur qui perd le souffle!

ROSE.

Une marchande de mode sans pratique!

CHABLIS.

Un mariage rompu!

ROSE et NIAISOT.

Rompu!

CHABLIS.

Point d'état, point de mariage.

NIAISOT.

Ah! Rose!

ROSE.

Ah! Niaisot!

FUSELIER.

Cruel Opéra!

DORNEVAL.

Barbare Opéra!

Mad. BARON.

Et rien que nous puissions opposer à ce coup imprévu!

LE SAGE.

C'est ce qu'il faudra voir.

TOUS.

Comment?

LE SAGE.

Madame, mes amis.....

AIR: *Non, je n'aimerai jamais que vous.*

A notre malheur ne cédons pas;
Ayons de la tête,
Et malgré la tempête,
A notre malheur ne cédons pas,
Cherchons le moyen de sortir d'embarras.

Mad. BARON.

On nous défend
Parole et chant!

LE SAGE.

Quel caprice !
Quelle injustice !

DORNEVAL.

On nous défend
Parole et chant !

FUSELIER.

Esprit, talent
Sont au néant.

TOUS.

Mais à ce malheur ne cédons pas, etc.

LE SAGE, *réunissant Dorneval et Fuselier.*

Séparons-nous pour chercher au plus vîte
Quelque remède à ce coup qui nous perd ;
Puis à midi nous reviendrons ensuite
Sur cet objet travailler de concert.

TOUS.

A notre malheur ne cédons pas ;
Ayons de la tête,
Et malgré la tempête,
A notre malheur ne cédons pas,
Cherchons le moyen de sortir d'embarras.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE *seule.*

Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! Niaisot n'a plus d'état, non père me défend de lui parler, et voilà notre amour sans ressource et sans espérance !.... C'est pourtant l'Opéra qui est cause de notre malheur ! Qui est-ce qui auroit pu s'attendre à ça !

AIR : *Gilbert est un fils égaré.*

L'amour domine à l'Opéra
Dans les ballets et dans les pièces :
Il rend heureux à l'Opéra
Mortels, démons, dieux et déesses.
Faut-il donc que, par l'Opéra,
Ici notre amour se dérange,
Tandis qu'on voit qu'à l'Opéra
C'est par l'amour que tout s'arrange !

SCÈNE II.

ROSE, CHABLIS.

CHABLIS.

Tu y songes encore !

ROSE.

Comment, si j'y songe ?

CHABLIS.

L'Opéra a le privilége du chant, il défend aux autres de chanter ; c'est tout simple.

ROSE.

Ah ! mon père.....

CHABLIS.

AIR : *Tout sera bientôt débité.*

Ton cœur doit souffrir en effet
D'une si cruelle défense ;
Car ton mariage étoit fait
Sans cette triste circonstance.
Mais j'ai bien plus sujet, hélas !
De me plaindre de cette entrave.
Je vois ma fille sur mes bras,
Et mon vin resté dans ma cave.

SCÈNE III.

Les mêmes, NIAISOT.

NIAISOT, *d'un air sombre.*

Bonjour, Monsieur.

CHABLIS.

Encore chez moi !

NIAISOT.

Je ne suis point chez vous.

CHABLIS.

Hein !

NIAISOT.

Je suis au cabaret.

AIR : *Dans un salon où du Poussin.*

Père dur et sans amitié,
Vous blessez le cœur le plus tendre :
Sans ménagement, sans pitié,
Vous refusez d'avoir un gendre :
Mais je suis en argent comptant,
Mais votre maison est publique,
Et si vous renvoyez l'amant,
Vous devez servir la pratique.

(En s'asseyant et mettant un écu sur la table.)

Du vin.

ROSE.

Il a raison, mon père : il me semble qu'on ne peut pas refuser à Monsieur.....

CHABLIS.

Du vin en payant ! Non, je ne peux pas lui en refuser.

ROSE.

Dans l'instant, Monsieur. *(Elle sort.)*

NIAISOT.

Croyez, homme impitoyable, que si je bois ce n'est pas que j'aie soif; mais il faut que je boive, et j'aime mieux boire chez vous que par-tout ailleurs.

CHABLIS.

Grand merci de la préférence.

NIAISOT, *se levant et marchant à grands pas.*

Je boirai beaucoup..... je boirai souvent..... je boirai toujours peut-être; car les amans au désespoir n'ont d'autre consolation que la bouteille.

CHABLIS.

A la bonne heure : bois, mon ami, bois et amène-moi tes confrères.

AIR : *Vaudeville de la Veillée.*

Je n'aurai point fait de perte,
Et mes maux sont réparés,
Si ma maison est ouverte
Aux amans désespérés :
Mais bon ! quelle est ma chimère !
Chez le sexe débonnaire
Les amans sont bien reçus :
On n'en désespère
Guère, guère,
On n'en désespère
Plus.

ROSE, *apportant une bouteille et deux verres.*

Monsieur, voilà du vin.

NIAISOT.

Mademoiselle, je suis fâché de votre peine.

ROSE.

Il n'y a pas de quoi.

AIR : *Dans cette maison, à trente ans.*

Si, par devoir, je dois servir
Tout le monde avec politesse,
Croyez, Monsieur, que par plaisir
Je sers celui qui m'intéresse.

NIAISOT.

Ah ! Mademoiselle.....

D'après vos discours gracieux,
Vos égards et vos soins précoces,
Qu'on serre ou qu'on brise nos nœuds,
Je serai content si je peux
Vous servir le jour de vos noces.

ROSE.

Monsieur..... certainement.....

CHABLIS.

Ma fille, ne répondez pas à cela.

NIAISOT.

Monsieur Chablis veut-il accepter un verre de vin?

CHABLIS.

Non, Monsieur. J'en vends à tout le monde; mais je n'en bois qu'avec mes amis.

ROSE.

Ah ! mon père.....

NIAISOT.

Père insensible!... Il ne sait pas de quel gendre il se prive!

se repentira de m'avoir refusé sa fille..... Il mettra de l'eau ans son vin.....

CHABLIS.

Monsieur Niaisot, à cet égard là, je sais ce que j'ai à faire.

NIAISOT.

Cœur de rocher! cœur inaccessible à la tendresse filiale et njugale!.... Rien ne peut donc te fléchir?

CHABLIS.

Rien.

ROSE.

O ciel!

NIAISOT.

Rassurez-vous, Mademoiselle; tout n'est pas encore perdu: travaille au théâtre.

CHABLIS.

Oui!

NIAISOT.

Tout le monde est assemblé, la directrice, les auteurs, les teurs..... Ils ne se tiennent pas pour battus par Messieurs de péra.

CHABLIS.

Non!

NIAISOT.

AIR : *Vaudeville de l'Ile des Femmes.*

Ils vont agir, représenter
Le tort que ceci doit leur faire;
Ils vont pérorer, discuter.....

CHABLIS.

Et puis ils perdront leur affaire.

NIAISOT.

Ça n'est pas sûr.

CHABLIS.

La raison parle bien pour eux ;
Mais que peuvent-ils en attendre !
La raison ne dit rien à ceux
Qui se refusent à l'entendre.

NIAISOT.

C'est possible ; mais il est possible aussi que nos auteurs trouvent quelque moyen adroit, quelque expédient singulier.

ROSE.

Vous croyez, Monsieur ?....

NIAISOT.

Songez donc que MM. Le Sage, Dorneval, Fuselier, sont des gens à ressources.....

(On entend le prélude de l'air suivant.)

TOUS.

Les voici.

SCÈNE IV.

Les mêmes, LE SAGE, DORNEVAL, FUSELIER.

LE SAGE.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Il ne faut pas se désoler ;
Nous avons surmonté l'obstacle ;

CHABLIS.

Bah !

DORNEVAL.

Ce soir, sans chanter ni parler,
Nous allons avoir un spectacle.

NIAISOT.

Sans parler, ni chanter !

LE SAGE.

Nous n'avons, malgré l'interdit,
Pas encor perdu notre cause.
Quoi qu'on en dise, un peu d'esprit
Est toujours bon à quelque chose.

NIAISOT.

Ah! ça mais, sans parler ni chanter..... vous ne donnerez donc pas le Roi de Sérendib?

DORNEVAL.

Nous donnerons le roi de Sérendib.

NIAISOT.

On ôtera donc les couplets?

FUSELIER.

On n'ôtera pas les couplets.

CHABLIS.

Comment! on les chantera?

LE SAGE.

On ne les chantera pas.

ROSE.

Expliquez-vous donc.

LE SAGE.

D'abord on recevra le Public, parce que..... parce que c'est toujours par là qu'il faut commencer; on lèvera la toile, les acteurs paroîtront sans rien dire.

ROSE.

Par conséquent il n'y aura pas de couplets.

DORNEVAL.

Par conséquent il y en aura.

AIR: *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Nos couplets, sur des écriteaux,
Seront mis en gros caractère;

Ils descendront par numéros
Pour être lus par le parterre.

LE SAGE.

Si ces couplets, ainsi rangés,
Prêtent parfois à la satire,
Au moins ne seront-ils jugés
Que par des gens qui sauront lire.

CHABLIS.

Tiens! des couplets sur des écriteaux..... Pardi! voilà drôle d'invention..... Mais vous n'aurez jamais le temps.

DORNEVAL.

Tout est prêt, et nous allons en faire l'essai ici même.

CHABLIS.

Ici?

LE SAGE.

Le machiniste prépare tout pour cela.

NIAISOT *à Chablis.*

Eh bien! père Chablis, quand je vous disois que ces Messieurs trouveroient sûrement un moyen de se tirer d'affaire

CHABLIS.

Ma foi! tu avois raison.

NIAISOT.

Ainsi, vous me rendez mademoiselle votre fille?

CHABLIS.

C'est juste, puisque tu retrouves ton état....

ROSE.

Oh! j'étois bien sûre du cœur de mon père.

CHABLIS.

Oh! oui, mon cœur..... Et puis, quand j'ai donné ma fille.... Mais attendez donc, vous autres; je fais une réflexion

dites, monsieur Le Sage, que le Public lira les cou-
, et que les acteurs ne diront rien.

DORNEVAL.

:st vrai.

CHABLIS.

que fera donc le souffleur?

LE SAGE.

ne fera rien, car il n'y en aura point.

FUSELIER.

t c'est une économie.

NIAISOT.

'oint de souffleur! Un théâtre sans souffleur!.... tandis
on en voit par-tout.

LE SAGE.

Mais puisque chez nous.....

NIAISOT.

AIR : *Le petit mot pout rire.*

Par-tout, pour avoir des parleurs,
Ce sont d'abord de bons souffleurs
Qu'il faut que l'on enrôle.
Et plus d'un quidam important
Ne sauroit que dire souvent,
Si quelque souffleur éloquent
Ne lui soufloit son rôle.

SCÈNE V.

Les mêmes, Mad. BARON.

Mad. BARON.

Ah! Monsieur, voici bien un autre embarras.

LE SAGE.

Quoi donc!

Mad. Baron.

Notre Arlequin est parti.

Le Sage, Dorneval, Fuselier.

Comment parti!

Mad. Baron.

Depuis quelque temps il avoit le projet d'aller passer quinzaine à Lyon ; il a su la défense de ce matin, et ce notre spectacle fermé sans retour, il a pris la poste.

Le Sage.

Parbleu! je ne m'attendois pas à celui-là.

Fuselier, Dorneval.

Ni moi.

Le Sage.

Et vous n'avez personne pour le remplacer ?

Mad. Baron.

Personne.

Chablis.

Ah! bien oui! remplacer Arlequin....

Niaisot.

Pourquoi pas! Et moi donc.

Chablis.

Toi!

Niaisot.

Ah! mon Dieu ! si madame Baron veut.....

Mad. Baron *avec dédain.*

Allons donc.

Niaisot.

Pardi ! il n'y a que des gestes à faire. Il ne faut pas être grand sorcier pour ça.

CHABLIS *se moquant.*

AIR : *Ah ! le bel oiseau, vraiment.*

Ah ! le beau petit Carlin !
Comme il paroît leste
Et preste !
Ah ! le beau petit Carlin
Pour jouer un Arlequin !

ROSE *à Mad. Baron.*

Pourquoi ne pas l'employer ?

CHABLIS.

Regarde-le donc, ma chère.

ROSE.

Mais il faudroit l'essayer.

Mad. BARON.

Impossible d'en rien faire.

TOUS, *excepté Rose.*

Ah ! le beau petit Carlin ! etc.

NIAISOT.

On me met au désespoir,
On m'injurie, on m'accable.....
Mais bientôt on va savoir
De quoi Niaisot est capable.

(Il sort.)

CHABLIS et LES AUTEURS.

Ah ! le beau petit Carlin ! etc.

SCÈNE VI.

Les mêmes, *excepté Niaisot.*

ROSE.

mon père ! ce pauvre garçon ! que va-t-il devenir ?

CHABLIS.

consolera.

ROSE.

Jamais, jamais.... Ni moi non plus.

CHABLIS.

Non ! et moi, Mademoiselle, je veux que vous vous en alliez.

ROSE *s'en allant.*

Impossible !

CHABLIS.

Je vous l'ordonne.... Entendez-vous que je vous l'ordonne ? Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

Mad. BARON.

AIR : *Folies d'Espagne.*

Point d'Arlequin ! Le sort opiniâtre
Nous fait passer de chagrins en chagrins.

LE SAGE.

Point d'Arlequin, hélas ! pour son théâtre
Lorsque le monde est peuplé d'Arlequins.

FUSELIER.

Infortuné Roi de Sérendib !

LE SAGE.

Le voilà détrôné.

DORNEVAL.

Mais attendez donc.....

Majeur ou *mineur de l'air.*

Si l'on prenoit pour votre roi postiche
Un *Méretin* au lieu d'un *Arlequin.*

LE SAGE.

Mais songez donc au titre de l'affiche.
C'est *Arlequin*, et non pas *Méretin.*

FUSELIER.

Il est vrai.

TOUS.

Point d'Arlequin ! Le sort opiniâtre, etc.

LE SAGE.

Je ne vois aucun moyen de sortir de là.

CHABLIS.

Et le Public qui arrive en foule.

Mad. BARON

Il faudra rendre l'argent !

CHABLIS.

Rendre l'argent !

Mad. BARON.

Quel dommage !

FUSELIER *à Le Sage.*

AIR *de la Béquille.*

Pour nous tirer, hélas !
D'une telle détresse
De ton malin Giblas
Que n'avons-nous l'adresse !

DORNEVAL.

D'esprit Giblas pétille ;
Mais moi, je ferois mieux
Si j'avois la béquille
De ton Diable boiteux.

CHABLIS.

Ah ! monsieur Le Sage, si je savois trouver ce diable-là dans une de mes bouteilles, je les casserois toutes l'une après l'autre, et pourtant elles sont pleines de bon vin.

FUSELIER.

Mon ami, ne cassons pas les bouteilles.

DORNEVAL.

Non, vidons-les ; peut-être y trouverons-nous.....

SCÈNE VII.

Les mêmes, UN GARÇON MARCHAND DE VIN.

LE GARÇON.

Madame, voilà une lettre qu'un homme noir vient de me donner pour vous.

Mad. BARON.

Un homme noir !

LE SAGE.

Encore un huissier !

LE GARÇON.

Non, c'est un nègre ; il attend la réponse.

Mad. BARON.

Voyons. *(Elle lit.)* « Madame, j'apprends que vous êtes » au moment de fermer votre spectacle, faute d'un Arlequin. » J'ai quelquefois joué ce personnage en société, et je m'offre » à vous pour remplacer ce soir celui qui vous manque..... Je » suis là, et j'attends votre réponse..... ». Point de signature.

LE SAGE.

C'est égal, il faut voir cet homme.

TOUS.

Oui, sans doute.

Mad. BARON *au Garçon.*

Faites entrer..... Un Arlequin de société ! il sera détestable.

LE SAGE.

J'en ai peur.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, NIAISOT *en habit d'Arlequin, et enveloppé d'un manteau qu'il jette en entrant.*

Mad. BARON.

Eh ! mais, il ne se présente pas trop mal.

LE SAGE.

Ma foi non.

NIAISOT *faisant les lazis d'Arlequin indiqués par le couplet.*

AIR : *Dessus mon manteau, je vous en prie.*

Sans être le fils d'un Bergamasque,
J'ose d'Arlequin prendre le masque.
Est-ce bien là son œil vif et malin,
Son pas léger, son air doux et câlin ?
Le coup de patte.....
Le jeu de batte.....
Puis d'un balourd
Le maintien lourd.....
Puis son chapeau qu'il relève
Quand il veut faire le taquin ?....
Pour n'être encor qu'un élève,
Suis-je bien Arlequin ?

TOUS.

Très-bien.

LE SAGE.

Oui, en vérité.

Mad. BARON.

Mais, Monsieur, puis-je savoir.....

NIAISOT.

Mon nom ? c'est inutile.

Mad. Baron.

Et vous croyez pouvoir jouer aujourd'hui?

Niaisot.

A l'instant même; et puisque nous avons encore une heure devant nous, je vous prie de vouloir bien m'essayer.

Mad. Baron.

Très-volontiers. Vîte, les acteurs de la première scène.

Chablis.

Je m'en charge. *(Il sort.)*

Niaisot.

Oui, faites venir les voleurs.

Le Sage.

Vous connoissez donc ma pièce?

Niaisot.

Oui, Monsieur. Un des acteurs qui est mon ami, me l'a contée d'un bout à l'autre, et comme il n'y a ni à parler ni à chanter, je la sais par cœur.

Fuselier.

Déjà!

Dorneval.

Comment diable!

Niaisot.

N'est-ce pas le roi de Sérendib?

Le Sage.

Justement.

Niaisot.

En trois actes?

Le Sage.

Oui.

NIAISOT.

Le théâtre représente une solitude où l'on voit des rochers escarpés, la mer dans le fond.

LE SAGE.

C'est cela.

NIAISOT.

Arlequin, après avoir fait naufrage sur la côte de Sérendib, s'avance dans l'île; il tient une bourse..... Pour la bourse, je ne l'ai pas : c'est à dire, j'en ai bien une; mais il n'y a rien dedans.

Mad. BARON.

Monsieur, voici la mienne, elle contient vingt-cinq louis qui sont à vous si vous réussissez.

NIAISOT *prenant la bourse.*

Madame, je les accepte, et je tâcherai de n'être pas obligé de vous les rendre.

SCÈNE IX.

Les mêmes, LE MACHINISTE *entrant, et successivement* LES ACTEURS *de la scène qu'on va représenter.*

LE MACHINISTE.

Les acteurs que vous avez demandés sont là, et les écriteaux sont placés.

Mad. BARON.

Bon.

LE SAGE.

Ah! ça, monsieur le Machiniste, vous nous répondez que cela ira bien?

LE MACHINISTE.

Je le crois, Monsieur; d'ailleurs vous en allez juger.

Mad. BARON.

Commençons donc.

NIAISOT *allant au fond du théâtre.*

Commençons..... Scène première..... J'arrive..... Je descends de rocher en rocher : je suis mouillé, transi; mais je regarde ma bourse, et je me console en disant ce que dit l'écriteau. (1)

(L'écriteau descend, et tandis que l'orchestre joue l'air du couplet qu'il contient, Arlequin, par sa pantomime, en exprime le sens.)

AIR : *Je laisse à la fortune.* (Noté dans le vol. du Roi de Sérendib.)

« Auprès de ce rivage,
» Hélas ! notre vaisseau,
» Avec tout l'équipage,
» Vient de fondre sous l'eau !
» Un procureur du Maine,
» Dans la liquide plaine,
» A trouvé son tombeau ;
» Moi, grace à mon génie,
» J'ai su sauver ma vie
» Et l'argent du Manceau ».

DORNEVAL.

C'est bien cela.....

LE SAGE.

Chut !..... Ne l'interrompez pas.

(1) Cette scène est, mot à mot, la première scène du *Roi de Sérendib*, imprimé dans le 1er volume du Théâtre de la Foire.

« *Arlequin s'assied à terre et se met à compter son* » *argent. Tandis qu'il est dans cette occupation, il* » *arrive un homme qui a une emplâtre sur l'œil et* » *une carabine sur l'épaule. Cet homme fait plusieurs* » *révérences à Arlequin, qui, se défiant de tant de* » *civilité, dit à part, par un écriteau :*

AIR : *Quand le péril est agréable.* (Noté idem.)

» Ouf! je crains fort pour ma finance.
» Ce drôle a tout l'air d'un voleur.
» Le cœur me tressaille de peur
» A chaque révérence ».

« *(L'homme pose son turban à terre, fait signe à* » *Arlequin de jeter de l'argent dedans, et le couche* » *en joue, en disant :* gnaff, gnaff. *Arlequin effrayé* » *jette plusieurs pièces dans le turban. Le voleur* » *se retire. Arlequin, après cela, croyant en être* » *quitte, pose sa bourse à terre derrière lui : mais* » *un second brigand en cul-de-jatte, portant un* » *pistolet à la ceinture, paroît et s'empare subitement* » *de la bourse. Arlequin s'en aperçoit et se lève pour* » *la lui ôter. Le cul-de-jatte lui présente le bout de* » *son pistolet en criant :* gnoff, gnoff. *Arlequin, dé-* » *sespérant de ravoir sa bourse, dit au voleur :*

AIR : *O réguingué, ô lon-lan-la.* (Noté idem.)

» Cette bourse porte malheur ;
» Elle me vient d'un procureur,
» Et va de voleur en voleur :
» Craignez, Messieurs, que la justice
» A son tour ne vous la ravisse ».

LE SAGE *interrompant la scène.*

A merveille! et cela suffit pour vous juger.

CHABLIS.

Oui, ma foi!

DORNEVAL et FUSELIER.

Bravo ! jeune homme.

Mad. BARON.

Monsieur, vous venez de prendre un bon à-compte sur la bourse.

NIAISOT.

Madame, je vais tâcher de gagner le reste.

LE MACHINISTE *à Le Sage.*

Et nos écriteaux ?

LE SAGE.

On ne peut pas mieux.

Mad. BARON.

Allons, Messieurs, voici bientôt le moment de lever le rideau.

LE MACHINISTE.

Tout est plein dans la salle.

LE SAGE.

C'est déjà quelque chose.

DORNEVAL, FUSELIER.

Partons.

LE SAGE *à Niaisot.*

Et vous, mon ami, de l'assurance, de la hardiesse.

NIAISOT.

Soyez tranquille, Monsieur, je ne pâlirai pas dans cette affaire-là.

LE SAGE.

AIR : *La loterie est la chance.*

Ma foi, dans ce jour prospère,
Fertile en difficultés,
Nous sérons deux fois, j'espère,
Et morts et ressuscités.

Mad. Baron.

De notre acteur en voyage
Je crois qu'on se passera :
Si le Public l'encourage,
Celui-ci réussira.

Tous.

Ma foi, dans ce jour prospère, etc.

(Tout le monde sort, excepté Le Sage. Chablis revient sur ses pas.)

Chablis.

Eh bien ! monsieur Le Sage, vous ne venez pas ?

Le Sage.

Non, mon cher, je n'assiste jamais aux premières représentations de mes ouvrages.

Chablis.

Vous avez tort, car on dit que vous réussirez.

Le Sage.

Eh bien ! je le saurai après le spectacle.

Chablis.

Mais si l'on demande l'auteur ?

Le Sage.

On dira qu'il est absent.

Chablis.

Comment ! quand le Public veut vous voir.....

Le Sage.

Eh ! mon ami !.....

Air : *Brillant papillon de ruelle.*

Qu'importe au Public ma figure
Quand il a jugé mon procès ?
Sa demande est d'un bon augure ;
Mais promet-elle un long succès ?

Au lieu d'entendre avec ivresse
Demander à grands cris l'auteur,
Je trouverois bien plus flatteur
Qu'on demandât long-temps la pièce.

CHABLIS.

Quoi ! décidément, vous restez là ?

LE SAGE.

Très-décidément.

CHABLIS.

A la bonne heure. Moi, pour aller voir cela de tout près, je vais passer un habit, et j'espère que nous vous rapporterons de bonnes nouvelles. *(Appelant ses garçons.)* Allumez, vous autres. *(Il sort.)*

(Un garçon allume des girandoles qui sont placées de chaque côté.)

LE SAGE.

Ainsi soit-il.

SCÈNE X.

LE SAGE *seul.*

Je me sais très-bon gré de cette résolution. Un auteur est trop mal à son aise à la première représentation de sa pièce. Tout l'agite, tout l'inquiète, tout le fait souffrir ; il est continuellement sur les épines..... Encore si l'on tomboit d'un seul coup et au dénouement ; mais ce n'est pas cela.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Pièce destinée à la chute,
Va tantôt haut et tantôt bas :
Avant son entière culbute,
Que de glissades, de faux pas !
Or, en fait de chute, peut-être
Le mot paroîtra singulier,
Mieux vaut tomber de la fenêtre
Que de rouler dans l'escalier

Cependant, il faut être de bonne foi, je ne suis guère plus tranquille ici qu'au théâtre..... Le temps va me paroître bien long..... Essayons de me distraire en m'occupant d'autre chose; car il faut toujours et toujours travailler, pour se soutenir si l'on a réussi, pour se relever si l'on est tombé.

AIR : *Vaudeville des Vélocifères.*

Rien ne vaut le sort d'un auteur
Quand il commence son ouvrage;
Plein d'espoir, de verve et d'ardeur,
Tout lui sourit, tout l'encourage,
Point d'envieux, point de censeur;
A son succès nul ne s'oppose :
Hélas ! il n'a de vrai bonheur
Que dans le moment qu'il compose.

SCÈNE XI.

LE SAGE, ROSE.

ROSE.

On demande à parler à M. Le Sage, de la part de Messieurs les Comédiens Français ordinaires du Roi.

LE SAGE.

Messieurs les Comédiens Français ordinaires du Roi ! et que me veulent-ils ?

ROSE.

Je n'en sais rien..... C'est peut-être pour se raccommoder avec vous.

LE SAGE.

Se raccommoder ? Il est trop tard..... N'importe, il faut les recevoir..... Mais pourquoi donc, ma petite Rose, n'êtes-vous pas au spectacle ?

ROSE.

Ah ! j'ai trop de chagrin.

LE SAGE.

A cause du bon ami, sans doute. Soyez tranquille, nous trouverons moyen de l'employer.

ROSE.

Quoi ! vraiment.....

LE SAGE.

Oui, oui ; j'en fais mon affaire.

ROSE.

Ah ! monsieur Le Sage, vous me rendez l'espoir... *(A la cantonade.)* Venez, Messieurs.

SCÈNE XII.

LE SAGE, ROSE, MONTMÉNIL, LE SECRÉTAIRE de la Comédie.

LE SAGE, *aux Comédiens, qui le saluent gravement*

AIR : *Dans ce salon où du Poussin.*

Messieurs, j'ai lieu d'être surpris....
Près de moi que venez-vous faire ?....
Eh ! c'est Montménil, c'est mon fils !

ROSE.

Quoi ! Monsieur, vous êtes son père !

LE SAGE.

Oui, vraiment, cet homme de bien,
C'est mon fils ; mais, selon l'usage,
Depuis qu'il est comédien,
On ne le nomme plus *Le Sage*.

MONTMÉNIL.

Mon père, je desirerois vous parler en particulier.

LE SAGE *à Rose.*

Mon enfant, laissez-nous. *(Gaîment.)* Peut-être sera-t-il question d'affaires de famille.

ROSE.

Oh ! Monsieur, c'est juste ; je me retire. *(A part en s'en allant.)* Je vais au spectacle tâcher de trouver Nivinot pour le rassurer.

SCÈNE XIII.

LE SAGE, MONTMÉNIL, LE SECRÉTAIRE.

LE SAGE.

Eh bien, monsieur mon fils.....

MONTMÉNIL.

Oui, mon père, c'est votre fils que notre assemblée a cru devoir députer auprès de vous pour opérer une réconciliation également desirable et pour vous et pour nous.

LE SAGE.

Ainsi tes camarades ont compté sur ton éloquence.....

MONTMÉNIL.

Sur mon zèle, mon père; et songez.....

LE SAGE.

Je songe, mon fils, que, pour un chef de l'emploi des Mascarilles et des Crispins, vous prenez un ton bien grave et bien auguste.

MONTMÉNIL *déclamant.*

« Seigneur, si j'ai raison, qu'importe qui je suis?
» Perd-elle de son prix en empruntant ma voix »?

LE SAGE.

Comment diable! du Nicomède!..... Tu sors de ton emploi.

MONTMÉNIL.

Et j'en dois sortir, puisque je suis en ce moment.....

LE SAGE.

Ambassadeur! Soit.... Et Monsieur, je ne me rappelle pas.....

LE SECRÉTAIRE.

Vous voyez en moi le Secrétaire de la Comédie, et à ce titre, chargé de rédiger les réponses que vous allez nous faire.

MONTMÉNIL.

La Comédie espère que l'auteur de *Turcaret* et de *Crisp*
lui confier ses nouvelles productions.

LE SAGE.

La Comédie se passera fort bien de mes productions.

MONTMÉNIL.

Mais vous, mon père, réfléchissez. Votre nom, votre r
putation, vos talens que vous allez compromettre sur de m
sérables tréteaux.

LE SAGE.

Tu m'épouvantes.

LE SECRÉTAIRE.

Il vous dit vrai, Monsieur.

MONTMÉNIL.

Mon père, écoutez-moi.

LE SAGE.

Finis donc, tu m'attendris.

MONTMÉNIL.

Ah ! que de choses il me reste à vous dire !

LE SAGE.

Encore :

« Ou Rome à ses agens donne un pouvoir bien large,
» Ou vous êtes bien lent à remplir votre charge ».

Tu vois que je sais aussi mon Nicomède.

MONTMÉNIL.

Ah ! mon père !.....

LE SAGE.

Au reste, monsieur mon fils, je vous fais compliment ; vot
frère le Théatin ne prêcheroit pas mieux.

LE SECRÉTAIRE.

Il y a encore une chose à vous dire, Monsieur, relativemen
aux acteurs forains ; c'est que l'Opéra se dispose à leur inter
dire le chant, comme nous leur avons interdit la parole.

LE SAGE.

C'est fait, Monsieur. Ce matin l'huissier dudit Opéra nous a signifié cette aimable défense.

MONTMÉNIL.

Vous voyez donc, mon père, qu'à présent.....

LE SAGE.

A présent, mon fils, on joue ma pièce.....

LE SECRÉTAIRE, MONTMÉNIL.

Comment!.....

SCÈNE XIV.

Les mêmes, ROSE.

ROSE *accourant.*

Ah! monsieur Le Sage, le Public est enchanté; les deux premiers actes ont complètement réussi; les écriteaux font merveille.

LE SAGE.

En vérité!

ROSE.

Oh! mon Dieu, oui. Je suis bien vîte accourue pour vous donner cette bonne nouvelle, et je cours voir le dénouement. *(Elle sort.)*

SCÈNE XV.

Les mêmes, *excepté Rose.*

MONTMÉNIL.

Des écriteaux! Que veut-elle dire!

LE SAGE.

C'est une petite invention dont vous entendrez parler.

LE SECRÉTAIRE.

Succès éphémère que tout cela.

MONTMÉNIL.

Oh ! très-éphémère, et très-peu digne de Le Sage.

LE SECRÉTAIRE.

Voyons, Monsieur, que pouvons-nous espérer de vous?

LE SAGE.

Rien, Monsieur.

MONTMÉNIL.

Rien, mon père !

LE SAGE.

Oh ! je me souviens.....

MONTMÉNIL.

Peut-être, sans le vouloir, a-t-on eu avec vous de petits torts.

LE SAGE.

De très-grands, Monsieur. Vous êtes tous charmans, je vous aime tous beaucoup, je serai toujours votre ami; mais jamais votre auteur.

MONTMÉNIL, LE SÉCRÉTAIRE.

Jamais !

LE SAGE.

Je suis si bien avec mes petits acteurs sans prétention.

MONTMÉNIL.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

De vos acteurs sans conséquence
Vous vantez la docilité :
Ils sont remplis de complaisance,
De douceur et d'aménité, (*Bis.*)
Mais ces diseurs de chansonnettes
Pourront bien vous fâcher aussi.

LE SAGE.

Mon fils, s'il en arrive ainsi,
Je me retire aux marionnettes.

MONTMÉNIL.

Aux marionnettes?

LE SAGE.

C'est là que les comédiens sont toujours aux ordres de l'auteur, et vivent entre eux dans la plus parfaite intelligence.

LE SECRÉTAIRE *avec mépris.*

Un théâtre de bamboches.

LE SAGE.

AIR : *Vaudeville de Catinat.*

Les acteurs y sont de niveau,
Aucun d'eux ne s'en fait accroire;
Les mâles au porte-manteau
Et les femelles dans l'armoire.
Isabelle sous le verrou
Laisse Colombine tranquille,
Et Polichinelle à son clou
Ne cabale pas contre Gille.

MONTMÉNIL.

Quelle triste ressource!

LE SAGE.

REFRAIN.

Eh! vogue la galère
Tant qu'elle, tant qu'elle;
Eh! vogue.....

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur Le Sage.....

MONTMÉNIL.

Ne soyez pas insensible aux regrets de la Comédie, dont l'amitié sincère.....

LE SAGE.

REFRAIN.

Oh! je la crois sincère aussi,
Biribi,
A la façon de Barbarie,
Mon ami.

MONTMÉNIL.

Voilà donc votre réponse !

LE SAGE.

Que monsieur le Secrétaire pourra rédiger en style plus noble et plus digne de l'assemblée qui vous envoie.

MONTMÉNIL *au Secrétaire.*

« Sortons, ami, sortons; c'est un moment d'humeur
» Qu'il nous faut respecter en plaignant son erreur ».

Adieu, mon père.

LE SAGE, *du même ton.*

Adieu, mon fils.

MONTMÉNIL.

Nous vous attendons toujours à la Comédie française.

LE SAGE.

REFRAIN.

Attendez-moi sous l'orme,
Vous m'attendrez long-temps
(On entend derrière le théâtre chanter.)
Ah !
Il s'en souviendra,
l'Opéra,
De nous avoir fait taire.

LE SAGE.

Vous entendez ces chants de victoire.

MONTMÉNIL *au Secrétaire.*

« Laissons là ce vil peuple et ses indignes cris. »

(Montménil sort avec le Secrétaire.)

SCÈNE XVI.

LE SAGE, DORNEVAL, FUSELIER, Mad. BARON, CHABLIS.

LE SAGE, *allant à la directrice.*

Eh bien ! Madame, nous avons donc réussi ?

DORNEVAL, mad. BARON, FUSELIER, CHABLIS.

Complètement.

Mad. BARON.

Cela devoit être.

AIR *du Curé de Pompone.*

Tout ce qui lui paroît nouveau,
Le Public l'encourage.
Dès notre premier écriteau,
Nous avions son suffrage.
A peine le couplet est là,
Qu'on le chante au parterre.
Ah!
Il s'en souviendra,
L'Opéra,
De nous avoir fait taire.

TOUS.

Ah!
Il s'en souviendra, etc.

DORNEVAL.

2e *Couplet.*

Tout amateur noble ou bourgeois,
Qui de chanter se pique,
Viendra faire entendre sa voix
A l'Opéra-comique.

CHABLIS.

Et le grand Opéra
Pourra
Y briller au parterre.

TOUS.

Ah!
Il s'en souviendra, etc.

FUSELIER.

Oh! le grand Opéra gaiment
Ne prendra pas la chose;
Il agira sévèrement
Pour soutenir sa cause.

CHABLIS.

Vous verrez qu'il signifira
Sa défense au parterre.

TOUS.

Ah!
Il s'en souviendra,
L'Opéra,
De nous avoir fait taire.

Mad. BARON *à Le Sage.*

Et notez que monsieur le lieutenant de police étoit à la représentation.

LE SAGE.

Oui?

DORNEVAL.

En petite loge.

LE SAGE.

Avoit-il l'air de s'amuser?

Mad. BARON.

Oh! je n'ai pas osé le regarder.

LE SAGE.

Et notre Arlequin?

Mad. BARON.

Charmant.

DORNEVAL.

On ne peut pas plus aimable.

LE SAGE.

Et vous ne me l'avez pas amené!

Mad. BARON.

Il danse le menuet, à la demande du Public.

FUSELIER.

Et tenez, le voici.

CHARLIS.

Avec ma fille!

SCÈNE XVII.

Les mêmes, NIAISOT, ROSE.

LE SAGE.

AIR : *Pour animer nos chansons.*

De notre nouvel acteur
La gloire est complète.

TOUS.

De notre nouvel acteur, etc.

LE SAGE.

Il vient de sauver l'auteur,

Mad. BARON.

Avec la recette.

TOUS.

Il vient de sauver, etc.

ROSE.

Ah! mon père, si vous aviez vu avec quelle grace il a dansé le menuet!

CHABLIS.

Oui da! Est-ce que l'Arlequin t'auroit déjà fait oublier le souffleur?

NIAISOT.

Moi! lui faire oublier cet estimable et malheureux jeune homme! jamais, Monsieur..... Mais, madame Baron, vous ne savez pas ce qui m'est arrivé en quittant la scène?

Mad. BARON.

Non.

LE SAGE, DORNEVAL, FUSELIER.

Qu'est-ce que c'est?

NIAISOT.

AIR : *Suzon sortoit de son village.* (De Marsne.

Au défaut de la directrice,
Que l'on demande vainement,

Vers le lieutenant de police
Je suis conduit par un exempt.
« Eh ! quoi ! Monsieur,
» Dit Monseigneur,
» Vous éludez l'ordre de la justice.
» Quelle rumeur !
» Quelle clameur !
» Le spectateur,
» Chez vous, devient chanteur.
» Des premières aux quatrièmes,
» Tout un Public faisant chorus.
Messieurs les forains,
» Pour que cela n'arive plus,
» Vous chanterez vous-mêmes ». (*Bis.*)

TOUS.

Nous chanterons nous-mêmes.

Mad. BARON *avec joie.*

Est-il possible !

NIAISOT.

Et puis il a ajouté en riant : « Ma foi, on ne peut pas » raisonnablement empêcher de chanter des gens qui font » chanter tout le monde ».

LE SAGE.

Messieurs, voilà une belle parole.

DORNEVAL.

Ainsi nous avons carte blanche.

FUSELIER.

Et j'espère que nous allons travailler.

LE SAGE.

Oui, par permission de monsieur le lieutenant-général de police.

Mad. BARON *à Niaisot.*

Vous, mon cher ami, votre engagement est tout prêt mais auparavant, il faut nous faire connoître celui à qui nous avons tant d'obligation.

LE SAGE.

Oui, c'est le moment de lever le masque.

NIAISOT.

C'est le moment difficile.

TOUS.

Pourquoi donc?

ROSE.

Allons, Monsieur, vous voyez que tout le monde vous en prie.

CHABLIS.

Et toi aussi?

NIAISOT.

Ah! ah!.... mon masque m'est si nécessaire!

ROSE.

AIR : *La fuite en Egypte jadis.*

Le masque vous sied, et chacun
De l'avoir pris vous remercie;
Mais n'est-il pas ici quelqu'un
Qu'il embarrasse et contrarie?

CHABLIS *à part.*

Mais que diable ça lui fait-il?

NIAISOT.

Ce masque, il falloit le porter,
Afin de bien prouver mon zèle;
Mais je sens que je dois l'ôter
Pour embrasser Mademoiselle.

(Il se démasque et embrasse Rose.)

CHABLIS.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc, l'Arlequin?

Mad. BARON.

Quoi! c'est Niaisot!

TOUS.

Niaisot!

ROSE.

Oui, mon père, c'est lui.

NIAISOT.

Moi-même.

CHABLIS.

Impossible.

NIAISOT.

Bah!

CHABLIS.

Eh! mais..... Oui, ma foi. Ah! hen, je ne l'aurois jamais deviné.

TOUS.

Ni moi.

Mad. BARON.

Mais enfin, puisque c'est lui, je ne me rétracte pas, je le prends pour l'Arlequin de mon théâtre.

CHABLIS.

Et moi, pour le mari de ma fille.

ROSE.

Ah! mon père.....

NIAISOT.

Le bon petit papa!

CHABLIS.

Eh bien! d'après cela, et malgré le proverbe, je dis que l'habit fait l'homme.

NIAISOT.

L'habit et la circonstance.

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau* (de M. Wecht).

Je n'étois qu'un tistre souffleur
Enterré dans ce sombre asile:
Je prétends devenir acteur,
Et l'on me traite d'imbécille.
Je m'enhardis, je fais le saut,
On encourage mon audace.
Pour savoir ce qu'un homme vaut,
Il faut le voir en place.

LE SAGE.

Il en est de même de tout:
Un tableau privé de lumière,
Des ornemens posés sans goût,
Un diamant dans la poussière :
Tout le prix qu'ils pourroient avoir,
Quand ils sont déplacés, s'efface.
Pour la bien juger, il faut voir
Chaque chose à sa place.

DORNEVAL.

Savez-vous pourquoi Lisimon
A toujours l'humeur mécontente ?
Savez-vous pourquoi Dorimon
Et s'inquiète et se tourmente ?
Savez-vous pourquoi si matin
De chez lui plus d'un se déplace ?
C'est que du voisin le voisin
Voudroit avoir la place.

CHABLIS.

Pour que mes vins soient bien vendus,
Et que mon commerce soit stable,
J'ai besoin de gens assidus
Qui chez moi viennent tenir table.
Loin de moi ce froid amateur
Qui boit en faisant volte-face.
Je n'estime que le buveur
Qui reste sur la place.

ROSE.

Sans doute aimer est un bonheur,
Et pourtant une honnête fille
Ne doit disposer de son cœur
Que sur l'aveu de sa famille.
Mais on cherche à nous attendrir,
On nous obsède, on nous pourchasse.
La raison a bien à souffrir
Pour défendre la place.

FUSELIER *à Niaisot.*

Près d'un mari toujours amant,
Femme aisément reste fidelle :
Est-il bourru, triste ou méchant,
Ma foi, je ne réponds plus d'elle.
Il faudroit qu'elle eût nuit et jour
Le don de la grace efficace ;
Car d'Hymen, jour et nuit l'Amour
Cherche à prendre la place.

Mad. BARON *au Public.*

Nous avons offert à vos yeux
L'ancien opéra-vaudeville,
Et les auteurs ingénieux
Qui fondèrent son domicile.
Chez nous, sans avoir leurs talens,
Notre zèle vous les retrace.
Messieurs, si vous êtes contens,
Retenez votre place.

FIN.